

LES HONGROIS ET L'EUROPE CONQUÊTE ET INTÉGRATION



Textes réunis par
Sándor CSERNUS et Klára KOROMPAY



Publications de l'Institut Hongrois de Paris

La célébration du 1100^e anniversaire de l'installation des Hongrois dans le bassin des Carpathes a été l'occasion, pour ceux qui, dans la communauté scientifique internationale, s'intéressent à la Hongrie et aux études qui la concernent, de faire ressurgir tout un pan de son histoire : les conditions dans lesquelles s'est réalisée la fixation des Hongrois dans ce nouvel habitat au cœur de l'Europe, l'organisation d'un État hongrois, le déroulement des événements au cours des premiers siècles de son existence.

L'Université József Attila de Szeged et le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises de la Sorbonne Nouvelle - Paris III se sont associés pour organiser en juin 1997, avec le concours de l'Institut Hongrois de Paris, un colloque intitulé « *Les Hongrois et l'Europe : conquête et intégration* ». L'intérêt de cette rencontre franco-hongroise a conduit à l'idée d'élargir la publication des actes du colloque en faisant appel à d'autres contributions émanant des spécialistes de diverses disciplines



LES HONGROIS ET L'EUROPE :
CONQUÊTE ET INTÉGRATION



Publications de l'Institut Hongrois de Paris

LES HONGROIS ET L'EUROPE : CONQUÊTE ET INTÉGRATION

Textes réunis par

Sándor CSERNUS et Klára KOROMPAY

Textes hongrois traduits par :

Chantal Philippe

Péter Balázs

Rita Jókai

Nathalie Marchais

Géza Szász

Annamária Cs. Tóth

Redaction technique :

Géza Szász

Université de Szeged (JATE)
Paris III - Sorbonne Nouvelle (CIEH)
Institut Hongrois de Paris

Paris-Szeged
1999

La publication de ce livre a été assurée par
Le programme Phare (Centre d'Études Européennes)
L'Université de Szeged (Faculté des Lettres)
Francfort '99 Kht.
Institut Hongrois de Paris
Paris III – Sorbonne Nouvelle
La Fondation Soros (Hongrie)

Lexique historique par :
Péter Balázs, Rita Jókai, György Galamb, Tamás Kőfalvi,
Alfréd Márton, Ferenc Piti, Szabolcs Polgár, Richárd Szántó, Géza Szász

Bibliographie :
Mária Tandori et Katalin Csósz–Juttau

Responsable de l'édition :
Sándor Csernus

ISBN : 963 482 394 7

Logo de l'Institut Hongrois : Vasarely et Yvaral
En couverture : plaque de sabretache de Tiszabездéd (Cuivre doré)
Au dos : La Sainte Couronne de Hongrie
Coll. Magyar Nemzeti Múzeum

Norma Nyomdasz Kft.

Copyright : Sándor Csernus et Klára Korompay, 1999.
Tous droits de traduction, de diffusion et de reproduction réservés pour tous les pays

A la mémoire de Gerbert d'Aurillac

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos (Jean PERROT), 9

Gyula KRISTÓ: L'An Mil: changement de régime en Hongrie, 11

Conquérants, installation et coexistence

István ZIMONYI: Préhistoire hongroise: méthode de recherche et vue d'ensemble, 29

Árpád BERTA: Le système des noms de tribus d'origine turke, 45

István FODOR: L'héritage archéologique des Hongrois conquérants, 61

László SZEGFŰ: Le monde spirituel des Hongrois païens, 103

Lóránd BENKŐ: La situation linguistique des Hongrois de la conquête et ce qui en résulte, 121

Gyula KRISTÓ: La conquête hongroise: réalité et tradition, 137

Samu SZÁDECZKY-KARDOSS: Histoire des Avars et leur héritage en Europe, 149

Márta FONT: Hongrois et Slaves à l'époque arpadienne, 171

Sándor László TÓTH: Les incursions des Magyars en Europe, 201

Thérèse OLAJOS: Contingent hongrois au service de Byzance en Italie, 223

Zoltán KORDÉ: Kabars, Sicules et Petchenègues: les Hongrois et les auxiliaires militaires, 231

Intégration des structures politiques, ecclésiastiques et culturelles

Paul Géréon BOZSÓKY: Les premières rencontres des Hongrois avec la chrétienté, 243

Ilona SZ. JÓNÁS: Saint Étienne et l'Europe, 257

Gábor KLANICZAY: Rex Iustus. Le saint fondateur de la royauté chrétienne, 265

László KOSZTA: L'organisation de l'Église chrétienne en Hongrie, 293

Ferenc MAKK: Une époque décisive: la Hongrie au milieu du Xe siècle, 313

Gergely KISS: La fondation de l'abbaye bénédictine de Somogyvár, 327

Marie-Madeline de CEVINS: Les paroisses hongroises au Moyen Age, 341

Klára KOROMPAY: Naissance des premiers textes hongrois,	359
Kornél SZOVÁK: L'historiographie hongroise à l'époque arpadienne,	375
András VIZKELETY: Naissance et évolution de la littérature médiévale en Hongrie,	385
Edit MADAS: Un genre littéraire: la prédication. Réalité hongroise et contexte européen,	395
Sándor CSERNUS: La Hongrie, les Français et les premières croisades,	411
Imre SZABICS: La Hongrie et les Hongrois dans le Petit Jehan de Saintré d'Antoine de La Sale,	427
Lexique,	437
Bibliographie,	457
Index,	489
Cartes,	501
Arbre généalogique des Arpadiens,	507

AVANT-PROPOS

La célébration du 1100^{ème} anniversaire de l'installation des Hongrois dans le bassin des Carpates a été l'occasion, pour ceux qui, dans la communauté scientifique internationale, s'intéressent à la Hongrie et aux études qui la concernent, de faire ressurgir tout un pan de son histoire : les conditions dans lesquelles s'est réalisée la fixation des Hongrois dans ce nouvel habitat au cœur de l'Europe, l'organisation d'un État hongrois, le déroulement des événements au cours des premiers siècles de son existence.

L'Université Attila József de Szeged et le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises de la Sorbonne Nouvelle-Paris III se sont associés pour organiser en juin 1997, avec le concours de l'Institut Hongrois de Paris, un colloque intitulé « *Les Hongrois et l'Europe : conquête et intégration (IX^e-XIII^e siècle)* », colloque qui s'est tenu en partie à la Sorbonne, en partie à l'Institut Hongrois.

L'intérêt de cette rencontre franco-hongroise et de la collaboration qui s'est ainsi instituée entre historiens des deux pays a conduit à l'idée d'élargir la publication des actes du colloque en faisant appel à d'autres contributions émanant de spécialistes de diverses disciplines, pour aboutir à la production d'un ouvrage qui puisse fournir un instrument de travail utile pour les étudiants et chercheurs du domaine « hungarologique ».

Il faut féliciter et remercier en premier lieu Sándor Csernus, et avec lui Klára Korompay, d'avoir réuni les collaborations nécessaires pour donner à ce livre une large ouverture, tenter de faire le point sur un certain nombre de questions importantes touchant l'histoire de cette période ancienne, et compléter cet ensemble de textes par d'utiles annexes : une orientation bibliographique, un lexique historique de la Hongrie des premiers siècles qui ont suivi l'installation, des tableaux, cartes et tables généalogiques.

Le plan adopté pour le classement des vingt-quatre textes réunis dans l'ouvrage, et précédés d'une introduction de Gyula Kristó, répond bien aux exigences d'une matière qui comporte à la fois l'analyse d'une situation initiale : celle des conquérants de la nouvelle patrie, dont l'image comporte encore bien des zones d'ombre - l'histoire de la conquête elle-même, puis celle des conflits et aventures qui ont marqué les débuts de l'installation -, l'intégration qui s'est faite ensuite progressivement dans le nouveau cadre européen, avec la mise en place des structures politiques, l'organisation de la vie religieuse et d'un certain ordre ecclésiastique, ainsi que le développement de l'activité culturelle et les débuts de

la production littéraire. Klára Korompay s'est chargée personnellement de présenter la naissance des premiers textes en langue hongroise.

Le groupement des contributions a été réalisé en trois parties. La première intitulée « *Conquérants, installation et coexistence* » fait le point sur les recherches relatives à la préhistoire hongroise, sur les enseignements de l'archéologie, et aborde les réalités culturelles et linguistiques. Qu'il soit permis à un linguiste de se féliciter de trouver dans cette partie du livre une étude due à un grand spécialiste hongrois de l'histoire de la langue, Loránd Benkő, étude où est tentée une mise au point de la situation linguistique des Hongrois au moment où ils viennent s'installer dans le bassin des Carpates. Cette partie se termine par un regard d'ensemble sur les réalités de la conquête, telles que la tradition les a présentées et telles qu'elles apparaissent aujourd'hui.

La deuxième partie relate les rapports des Hongrois avec les autres populations de la région, en évoquant en particulier les Avars qui ont précédé les Magyars et retrace les incursions de ces derniers en Europe - et notamment en France - au cours du X^e siècle.

La troisième partie, la plus nourrie, fait une place importante à l'insertion de la Hongrie dans la chrétienté, et la contribution personnelle de Sándor Csernus apporte de très intéressantes précisions sur les contacts des Français avec la Hongrie à l'occasion des croisades, dont plusieurs ont choisi l'itinéraire passant par le royaume de Hongrie. C'est aussi dans cette partie que sont évoqués les premiers textes hongrois, l'apparition de la littérature et aussi une certaine présence de la Hongrie dans la littérature française.

Cet ouvrage, qui n'aurait pu être réalisé sans l'aide de la Fondation Soros, de la Fondation « Frankfurt 1999 » du Ministère de la Culture et du Patrimoine (Hongrie), du Recteur, de la Faculté des Lettres et du Centre d'Études Européennes (Phare) de l'Université de Szeged, JATE, de l'Université Paris III - Sorbonne-Nouvelle et de l'Institut Hongrois de Paris, vient très opportunément apporter un riche ensemble d'informations et de réflexions sur les origines de la composante hongroise de l'Europe, à l'heure où s'engage une nouvelle phase de son intégration et où les Français, généralement si mal informés de la place qu'a tenue la Hongrie dans l'histoire européenne, ont besoin qu'on les aide à combler cette lacune.

Jean Perrot

(Université Paris III - Sorbonne-Nouvelle,
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises)

Gyula Kristó

(Université de Szeged, JATE,
membre de l'Académie Hongroise)

L'AN MIL : CHANGEMENT DE RÉGIME EN HONGRIE

Par « changement de système » nous entendons le changement des structures de pouvoir. Dans ce cas, ce ne sont pas quelques éléments de la société qui changent, on ne passe pas d'un modèle à l'autre, mais c'est le système tout entier qui est radicalement transformé. Des valeurs auparavant contestées deviennent déterminantes, des modes de vie, des comportements considérés comme exemplaires deviennent caducs. Le nouveau système voit naître des modes d'existence fondamentalement différents de l'ancien.

Quel était alors le système qui fut démantelé en Hongrie à la fin du premier millénaire, c'est-à-dire à la fin du X^e et au début du XI^e siècle? Si je devais répondre le plus brièvement possible à cette question, je pourrais le faire en deux mots: *nomade* et *païen*. Certes, selon nos concepts actuels, aucun de ces qualificatifs n'est excessivement flatteur. L'adjectif *nomade* est souvent lié au substantif *horde* et identifié à *barbare*, quant à *païen*, il est généralement employé comme synonyme d'*impie*. Quand on parle de *hordes nomades*, on mélange en fait, intentionnellement la plupart du temps, des termes relevant de deux époques distinctes. La horde est une forme de vie en commun des humains de la préhistoire, tandis que le nomade est déjà considérablement éloigné de la société préhistorique. Et ceux qui leur adjoignent de l'extérieur le qualificatif de *barbare*, veulent dire par là que ces « barbares » mènent une vie qui n'est pas conforme à leurs valeurs, qu'ils ne se livrent pas aux mêmes occupations qu'eux, qu'ils ne parlent pas leurs langues. Qualifier quelqu'un de *païen* ne signifie pas non plus qu'il soit impie, tout au plus qu'il ne croit pas en un Dieu unique, ou aux principes d'une des religions positives, mais en quelque chose de tout à fait autre.

Quelles preuves avons-nous de ce que les Hongrois du X^e siècle étaient nomades et païens ? Les sources de cette époque ne nous éblouissent guère par leur abondance, c'est pourquoi nous devons vraiment apprécier les quelques sources

écrites dont nous disposons. Le qualificatif *nomade* apparaît dans des documents rédigés en deux langues. L'un est l'ouvrage en grec de l'empereur de Byzance Léon le Sage. Cet ouvrage rédigé vers 905, parle des Hongrois comme d'un peuple à la fois nomade et païen. L'empereur appelait Scythes tous les peuples de cavaliers nomades, en soulignant particulièrement parmi eux les Bulgares et les Hongrois qu'il nommait Turks. Au sujet des Hongrois, l'empereur notait en particulier qu'il s'agissait d'un « *peuple nomade endurent avec courage la fatigue et les difficultés, bravant la chaleur et le gel ainsi que la privation du nécessaire* ». Peu de temps avant la conquête, Léon lui-même engagea les Hongrois contre les Bulgares, donc si un étranger devait avoir des connaissances précises de ce qu'étaient les Hongrois, c'était bien lui. En effet, personne mieux que lui, en tant qu'empereur de Byzance, ne savait quel peuple pouvait être qualifié de nomade, puisque l'Empire byzantin – de par sa situation géographique – avait souvent dû affronter des cavaliers nomades. Selon l'empereur, les Bulgares et les Hongrois se distinguaient par un trait fondamental : les caractéristiques des Hongrois « *ne se distinguent des Bulgares que par le fait qu'en embrassant la foi chrétienne, ceux-ci changèrent quelque peu sous l'influence des mœurs romaines, et abandonnèrent leur vie barbare et nomade en même temps que leur impiété* ». ¹ Cela indique que les Bulgares étaient christianisés depuis 850, tandis que les Hongrois, qui ne s'étaient pas convertis au christianisme, comptaient logiquement, encore vers 950, parmi les peuples nomades. L'autre document du X^e siècle faisant référence à la vie nomade des Hongrois est l'ouvrage en arabe d'Ibn Hayyan, qui a utilisé une source dont l'auteur a dû parcourir la péninsule ibérique en 942 où il a obtenu ses informations des Hongrois qui y étaient tombés en captivité. Selon lui, les Hongrois appelés Turks vivent « *le long du Danube, mais eux sont des nomades, comme les Bédouins. Ils n'ont pas de villes, pas de maisons, ils vivent dans des tentes de feutre, dans des camps dispersés* ». ²

Ce sont surtout les quelques phrases d'Ibn Hayyan citées ici qui revêtent une importance toute particulière, car elles spécifient en détail en quoi les Hongrois étaient des nomades. Elles méritent notre attention non seulement par la comparaison avec les Bédouins (nomades du désert éleveurs de chameaux), mais surtout parce qu'elles montrent que du fait de leur vie nomade, les Hongrois sont caractérisés par l'absence de sédentarisation. Leur type d'habitat – des tentes au lieu de maisons en dur – est lui-même la preuve de la mobilité de leur mode de vie. La même indication ressort de la mention des camps dispersés, jalonnant la route des pâturages des chevaux. Le fait qu'Ibn Hayyan parle effectivement d'un

1 Gy. Moravcsik, *Fontes Byzantini historiae Hungaricae aevi ducum et regum es stirpe Árpád descendendum*, Budapest 1984, 18, 20.

2 P. Chalmeta-F. Corriente-M. Subh, « Ibn Hayyan », *Al-Muqtabas* V, Madrid 1979 ; version française : P. Chalmeta, « La Méditerranée occidentale et al-Andalus de 934 à 941 : les données d'Ibn Hayyan », *Revista degli Studi Orientali*, 1976/50, 343.

peuple de pasteurs nomades est confirmé par la description qu'en fait Léon le Sage quelques décennies auparavant. Selon celui-ci, « ils [les Hongrois] sont suivis d'une grande troupe de chevaux, étalons et juments, en partie pour la nourriture et le lait, en partie aussi pour donner une impression de quantité. » L'empereur de Byzance fait ici, au sujet des Hongrois, référence à une caractéristique typique des cavaliers nomades, à savoir que leur boisson préférée était le koumys, ou lait de jument fermenté. Une autre phrase de Léon le Sage donne une image tout à fait comparable: « Leurs adversaires turks [hongrois] étaient défavorisés par le manque de pâturages, compte tenu de la quantité de chevaux qu'ils emmenaient avec eux ». La remarque suivante de Léon le Sage est très proche de l'information donnée ci-dessus par le document de langue arabe: « les Hongrois jusqu'au jour de la guerre font constamment paître leurs chevaux répartis entre les tribus, hiver comme été ».³ Les « camps dispersés » d'Ibn Hayyan et le même adjectif qu'on retrouve chez l'empereur de Byzance reflètent de la même manière le nomadisme pastoral.

Les migrations inhérentes à ce mode de vie se produisaient entre les habitats d'été et d'hiver. L'hiver, les nomades gagnaient des territoires situés plus au sud, au bord de l'eau, où ils pouvaient abreuver plus facilement leurs troupeaux, tandis que l'été, ils revenaient vers le nord, sur des pâturages à l'herbe drue, moins touchés par la sécheresse. Dans sa dernière phase, le nomadisme s'est stabilisé dans les habitats d'hiver, c'est-à-dire que les nomades revenaient chaque année au même endroit, qui est ainsi pratiquement devenu leur pays. Ils ont commencé à y édifier des constructions fixes, des maisons où certains restaient même pendant la migration qui durait du printemps à l'automne. La distance parcourue à la recherche de pâturages diminuait, les quartiers d'hiver et d'été se rapprochèrent. Chez les deux auteurs (Ibn Hayyan et Léon le Sage) il ressort qu'à cette époque, les Hongrois n'avaient pas encore d'habitats fixes d'hiver. En effet, s'ils en avaient eu, l'empereur n'aurait pas écrit qu'ils faisaient paître leurs chevaux « continuellement, hiver comme été », ni l'auteur arabe, qu'ils n'avaient pas de maisons. Les documents musulmans (mahométans) donnent exactement la même image des Hongrois d'Etelköz avant la conquête, dans les années 870. Cela montre que le mode de vie nomade des Hongrois ne connut pas de changement notable après la conquête, selon des informations relatives aux années 905 et 942, ce peuple se livrait toujours essentiellement à l'élevage et ne pratiquait l'agriculture que dans des mesures très restreintes. On n'a pas retrouvé de graines dans les tombes des conquérants, et on ne dispose pas d'autres données susceptibles d'attester une activité agricole notable des Hongrois du Xe siècle. L'agriculture suppose d'ailleurs un mode de vie sédentaire, qui n'était pas celui des Hongrois, comme le montrent également leurs coutumes funéraires. A la fin du IX^e siècle et au début du Xe, les Hongrois étaient enterrés avec leurs chevaux

3 Gy. Moravcsik, *op.cit.* notes 1, 19, 21, 29.

dans des cimetières contenant peu de tombes, ce qui correspondait à leur mode de vie nomade. Le cheval leur était aussi indispensable dans la vie de l'au-delà – qu'ils se représentaient sur le modèle de la vie terrestre – que la nourriture et les boissons placées dans les tombes. Nous pouvons en tirer de précieuses conclusions concernant les croyances païennes.⁴

Outre les rites funéraires, les campagnes d'incursion témoignent également en faveur du mode de vie nomade des Hongrois. Ces actions militaires constituent un chapitre particulier de l'histoire hongroise du X^e siècle. Autrefois, l'opinion prédominante de la recherche était que l'époque des incursions avait commencé après la conquête. A présent, nous savons que les Hongrois organisaient des raids avant la conquête, ils ne constituent donc pas une caractéristique spécifique du X^e siècle. Il s'ensuit également qu'ils ne sont pas une spécialité des Hongrois, mais que des opérations armées analogues peuvent être attribuées aux Germains des I^{er}-II^e siècles, aux Slaves des VI^e-VII^e siècles, aux Arabes des VII^e-VIII^e siècles et aux Vikings (ou Normands) des IX^e-XI^e siècles.⁵ Le point commun est que les peuples qui « se laissaient aller » à de telles campagnes avaient atteint un certain degré de développement social où existait déjà une aristocratie (chefs, rois) qui voulait s'enrichir encore, mais était contrainte de reconnaître que sous sa conduite, des masses nombreuses de population entraient en guerre, prenant ainsi part au butin, et même si elles ne s'enrichissaient pas vraiment, n'en échappaient pas moins à la misère et à la déchéance. Les assaillants s'en prenaient généralement à des territoires où vivaient des peuples plus aisés, capables de produire ce qu'eux-mêmes ne produisaient pas. Les Germains ont attaqué les Romains, les Slaves Byzance, les Vikings les Francs, et les Arabes trois continents. Ces campagnes furent dans tous les cas des expéditions de pillage et d'expansion territoriale. Les peuples envahisseurs parcouraient de grandes distances depuis leur pays d'origine, avant de s'établir. C'est ainsi que les Slaves partis de la région de la Vistule arrivèrent à l'Adriatique et à la mer Égée, les Vikings quittèrent la Scandinavie pour le sud de l'Italie et les Arabes vinrent d'Arabie jusqu'à la péninsule ibérique. Ces expéditions militaires se déroulaient de façon différente selon le mode de vie des peuples qui les menaient. Les Slaves cultivateurs, gagnèrent à pied les contrées où ils espéraient conquérir butin et terres, les Arabes, éleveurs de chameaux, à dos de chameau, les Vikings, navigateurs, en bateau.

4 Cs. Bálint, *Die Archäologie der Steppe. Steppenvölker zwischen Volga und Donau vom 6. bis zum 10. Jahrhundert*, Wien-Köln 1989, 193-232.

5 L. Musset, « Les invasions : les vagues germaniques », *Nouvelle Clío. L'Histoire et ses problèmes*, N°12, Paris 1965 ; L. Musset, « Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècles) », *Nouvelle Clío. L'Histoire et ses problèmes*, N°12 bis, Paris 1965.

Les campagnes d'incursion des Hongrois⁶ eurent dès avant la conquête les mêmes causes que celles de leurs congénères d'Eurasie. Dans la société hongroise nomade, chacun était libre au sens juridique, c'est-à-dire que tous étaient égaux, mais de considérables différences de fortune apparurent entre certaines tribus, voire entre des individus au sein d'une même tribu. Dès les années 830, les Hongrois avaient sept *vajda* (chefs de tribu), parmi lesquels l'un, Levedi, était considéré comme le chef en titre des tribus rassemblées en fédération. Une nouvelle étape dans l'évolution des Hongrois fut l'instauration dans les années 850 de la double principauté sur le modèle khazar, qui amena, au lieu de l'organisation lâche de la confédération, un pouvoir centralisé qui rognait considérablement l'indépendance des tribus. C'est alors que les Kavars, peuple de langue turque dissident de l'Empire Khazar, tombèrent sous la domination de la fédération des tribus hongroises. Au cours des années 850 apparut chez les Hongrois un régime particulier que nous pouvons appeler État nomade ou Empire nomade. A sa tête se trouvait le prince révérend comme divin, le *künde*. Le pouvoir était effectivement exercé par le *gyula* qui commandait les armées. Le double pouvoir n'impliquait pas un double système, il était strictement monarchique, c'est-à-dire qu'il peut être considéré comme un système autocratique. Léon le Sage comptait les Hongrois parmi les peuples dépendant d'un seul chef (le *künde*). Le système de double principauté sacrale disparut dans la première moitié du X^e siècle.⁷

En 71 ans, de 899 à 970, les Hongrois menèrent 47 incursions, 38 vers l'Europe occidentale (jusqu'en Italie), et 9 dans les Balkans. Ils se livrèrent au pillage et firent des prisonniers, mais ces expéditions diffèrent radicalement de celles d'autres peuples en ce que les Hongrois, cavaliers nomades, les effectuèrent à cheval, et aussi en ce qu'ils ne s'emparèrent pas de nouveaux territoires (en effet, à l'ouest du bassin des Carpates, il n'y avait pas de territoire qui se prête au nomadisme). A cheval, on arrivait plus vite, on couvrait de grandes distances en peu de temps. Les Hongrois parvinrent ainsi jusqu'à l'océan Atlantique, sur la péninsule ibérique, au sud de l'Italie, et vers le sud jusqu'aux murs de Constantinople, la ville impériale. Grâce à leurs déplacements rapides, ils infligeaient par leurs attaques-surprise de lourdes pertes à leurs victimes. Ils n'attaquaient pas en grand nombre, mais déferlaient par petites unités. Selon Léon le Sage les Hon-

6 A leur sujet, voir G. Fasoli, *Le incursioni ungare in Europa nel secolo X*, Firenze 1945 ; G. Fasoli, « Points de vue sur les incursions hongroises en Europe au X^e siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1959/2, 17-35 ; T. de Bogyay, « L'Homme de l'Occident en face des incursions hongroises », *Miscellanea di Studi dedicati a Emerico Varády*, Modena 1966, 21-36 ; Sz. de Vajay, *Der Eintritt des ungarischen Stammes in die europäische Geschichte (862-933)*, Mainz, 1968 ; Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération tribale de Levedi à l'État du roi saint Étienne), Budapest, 1980, 229-392 ; C. di Cave, *L'arrivo degli Ungheresi in Europa e la conquista della patria*, Spoleto 1995.

7 Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged 1996, 159-173 ; Gy. Kristó, *Honfoglalás és társadalom* (La conquête et la société), Budapest 1996, 65-109.

grois « *cavaliers, ne descendent pas de leurs chevaux ; à pied, ils sont incapables d'opposer une résistance, c'est comme s'ils avaient grandi à cheval* ». Ils avaient une prédilection pour tendre des embûches ; ils feignaient de prendre la fuite, puis encerclaient leurs poursuivants et les criblaient de flèches. Les flèches étaient leurs armes les plus redoutées ; les prières de cette époque en Europe occidentale demandaient souvent protection contre les flèches des Hongrois. Outre le fait de les enrichir par le pillage, les incursions rendirent aux Hongrois un autre service. Elles libéraient le bassin des Carpates de l'occupation par une multitude de quatre-vingt ou cent mille Hongrois avec leurs chevaux. Le territoire ne pouvait pas assurer le fourrage d'une telle quantité de chevaux, d'autant moins que nous savons à présent que les conquérants n'envahissaient que les territoires de plaine les moins étendus du bassin des Carpates, là où il était possible de faire paître leurs bêtes, tandis que l'hiver, ils allaient au bord des rivières pour les abreuver. La population masculine participait dans sa presque totalité aux expéditions, seuls restaient au pays les gardiens des frontières, les femmes et les enfants. Les hommes emmenaient avec eux une grande partie des chevaux. En temps de guerre – comme l'écrit Léon le Sage – « *ils gardent avec eux les chevaux qui leur sont nécessaires, entravés auprès de leurs tentes turkes* », tandis que « *les chevaux supplémentaires sont placés à l'arrière, c'est-à-dire derrière les troupes pour les protéger* ». ⁸ Les opérations militaires commençaient en janvier-février et duraient la plupart du temps jusqu'à la fin de l'automne.

D'innombrables sources rapportent que les raids étaient organisés par des Hongrois païens. Les Hongrois attaquaient avec une préférence marquée églises et monastères, dont ils espéraient un riche butin de métaux précieux, ce en quoi ils furent rarement déçus – grâce à leurs attaques rapides et leurs apparitions soudaines. Au cours des premières décennies, les Hongrois remportèrent victoire sur victoire, mais leurs raids se firent plus rares au moment où la totalité de l'armée de l'État nomade (c'est-à-dire tous les hommes capables de porter une arme), environ vingt mille hommes, aurait pu entrer en guerre sous le commandement du *gyula*. Selon nos données une telle action a eu lieu dès 960, toutefois, une partie seulement des Hongrois y a participé. A partir de 917 on a la preuve que les Hongrois organisaient deux incursions au cours d'une même année (vers l'ouest et vers le sud-est). Cela implique nécessairement que certains allaient régulièrement dans une direction, d'autres dans l'autre direction. Dans ces conditions, il ne peut plus être question de conduite unitaire de l'État nomade ; le déclin de l'Empire nomade hongrois puissant depuis 870, s'amorça avec le relâchement de ses liens internes. Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance, fils de Léon le Sage, écrivait déjà vers 950 au sujet des conflits internes des Hon-

8 Gy. Moravcsik, *op.cit.* notes 1, 21, 19, 20.

grois, que huit de leurs tribus ne se courbaient plus devant leurs princes,⁹ c'est-à-dire que l'époque où les Hongrois vivaient encore sous la domination d'un seul prince était révolue. Aux décennies victorieuses succédèrent des années de défaites. Une expédition vers l'ouest en 955, une vers le sud-est en 970 s'achevèrent par de sévères défaites, ce qui suffit en soi à montrer que d'autres marchaient vers l'ouest, et encore que d'autres partaient en guerre dans les Balkans.

La fin des incursions n'eut pas de répercussions fondamentales sur le mode de vie nomade et païen des Hongrois, mais elle déclencha les transformations qui aboutirent au changement de système. Le signe le plus flagrant fut l'appauvrissement rapide de la société, indiqué par la disparition du riche mobilier funéraire. Le considérable trésor de métaux précieux dont les Hongrois se paraient eux-mêmes, décoraient leurs vêtements et leurs armes, qui était considéré comme banal dans les tombes de la première moitié du X^e siècle, provenait du butin pris sur les peuples étrangers. L'arrêt des incursions mit un terme à cet afflux de biens précieux dans le bassin des Carpates. Il fut la cause d'un autre problème au moins aussi important : il fallait garder et nourrir sur ce territoire l'immense troupeau de chevaux, lui fournir du fourrage frais, le mener sur de vastes pâturages. Les Hongrois ne pouvaient plus se décharger sur d'autres de leur subsistance, ils devaient y pourvoir eux-mêmes. Dans ces conditions, le nomadisme ne pouvait plus être maintenu dans les mêmes proportions. Les plaines du bassin des Carpates – en raison de leurs dimensions réduites comparées à Etelköz, et de leur caractère de bas-fonds marécageux fortement découpés par les eaux – se révélèrent impropres à assurer intégralement les conditions du mode de vie séculaire, du nomadisme pastoral. A partir des années 950 commença l'établissement dans les régions vallonnées et boisées du bassin des Carpates (le nord et l'ouest de la Transdanubie, la frange méridionale de la Haute-Hongrie et le bassin de Transylvanie) que les Hongrois n'avaient pas envahies à l'époque de la conquête. On peut tenir pour certain que ceux qui s'y installèrent abandonnèrent la vie nomade. Toutefois, on peut supposer qu'ils représentaient une minorité, ceux qui avaient perdu leurs bêtes n'auraient de toute façon guère pu vivre d'élevage, ils ne risquaient pas grand chose à abandonner leur ancien mode de vie, et à se résoudre à l'agriculture. Une agriculture d'une certaine étendue n'est a priori pas étrangère au nomade, mais elle est subordonnée à l'élevage. En revanche, ceux qui s'établirent sur des terres impropres au nomadisme sortirent du cadre de l'élevage à l'embouche comme système économique et adoptèrent une forme indépendante, plus évoluée d'agriculture, apprise des peuples de langues slaves et turques qui la pratiquaient déjà depuis un certain temps. Cette influence a laissé des traces dans les termes d'agriculture du hongrois empruntés aux langues

⁹ Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*. Greek text edited by Gy. Moravcsik, English Translation by R. J. H. Jenkins, Washington 1967, 178-179.

slaves et turkes.¹⁰ Toutefois, la majorité resta sur place même après 950-970, et tenta de poursuivre le nomadisme pastoral. Mais ils ne trouvèrent pas les conditions qui leur en auraient fourni la possibilité. Les pâturages réduits ne permettaient plus de faire paître les bêtes très loin, les distances parcourues par les chevaux diminuèrent, il se créa un habitat d'hiver fixe dont les lieux de séjour d'été se rapprochèrent de plus en plus. Sur les lieux d'habitat d'hiver furent édifiées les premières maisons, à moitié enterrées, mais déjà en dur, et inamovibles. Ces lieux commencèrent à ressembler à des villages, car si du printemps à l'automne, la plupart de leurs habitants menaient les troupeaux sur les pâtures proches, ils n'étaient plus dépeuplés en été. Les vieillards, les femmes et les enfants y vivaient, l'agriculture s'était implantée. Quelque chose avait bougé dans l'économie hongroise dans la seconde moitié du X^e siècle.

Des signes de changement furent très sensibles dans le système politique.¹¹ La double principauté sacrale appartenait déjà au passé. Le *künde* devint grand-prince, le *gyula* perdit le commandement militaire et devint une autorité judiciaire. La dignité du *horka*, également considéré comme juge, fut créée. Ils furent les dirigeants de l'État nomade hongrois le moins structuré. Le pouvoir réel était passé aux mains des chefs de tribus. Comme le grand-prince, le *gyula* et le *horka* se trouvaient à la tête de tribus différentes, leur pouvoir fut réduit, il ne s'exerça plus sur l'ensemble du système politique nomade (l'Empire nomade hongrois), mais sur leurs propres tribus. Chaque tribu menait une politique indépendante. Dès 950, le *gyula* abandonna les opérations militaires dirigées contre Byzance, tandis que la tribu du *horka* Bulcsú les poursuivait. Vers 950, le *gyula* obtint que Byzance envoie un évêque missionnaire, et la religion chrétienne d'Orient entama sa lente propagation sur le territoire de la tribu du *gyula*. Les Hongrois ne s'établirent dans le bassin de Transylvanie que dans la seconde moitié du X^e siècle, nous ne pouvons donc pas situer en Transylvanie le pays du *gyula* « transylvain » vers 950. Je dois vraiment employer le terme de pays, car certaines tribus commençaient à se comporter comme des pays, des États indépendants. Il est significatif que tandis que le *gyula* s'orientait vers Byzance, les Árpád porteurs de la dignité de « grands princes » depuis Álmos, se tournaient vers l'occident. Au début des années 960, un membre de leur famille (la tradition veut qu'il s'agisse de Taksony, mais ce doit être plutôt Géza) demanda au pape de sacrer un évêque pour leur pays. Comme à cette époque il n'y avait pas encore de documents écrits internes dans le bassin des Carpates (tout au moins, on n'en a pas trouvé de traces suffisamment fiables), nous ne disposons d'informations

10 I. Kniezsa, *A magyar nyelv szláv jövevényszavai* (Les emprunts du hongrois aux langues slaves), I, Budapest 1974 ; L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt az Árpád-korban* (Les rapports du hongrois et du turk avant la conquête), Budapest 1986.

11 Sur ce point, cf. Gy. Kristó, *A magyar állam megszületése* (Naissance de l'État hongrois), Szeged 1995, 299-316.

contemporaines que sur les États tribaux qui ont joué un rôle sur le plan international : sur les familles du grand-prince et du *gyula*, et sur le *horka* Bulcsú qui, par un hardi calcul politique, a obtenu de Constantinople – d’une manière comparable au *gyula* – la religion chrétienne. Au début des années 970, le grand-prince Géza¹² ouvrit encore plus grand les portes de son pays (qui s’étendait dans le nord de la Transdanubie) aux influences occidentales. Il se fit baptiser selon le rite romain, et tint sur les fonts baptismaux son fils qui portait le nom païen de Vajk, le futur saint Étienne. Géza, détenteur du titre de grand-prince qui lui conférait peu de pouvoir effectif, veilla à ce que sa puissance (et celle de sa tribu) s’étende à d’autres tribus.

A la fin du X^e siècle, les Hongrois du bassin des Carpates – en dépit des changements que je viens d’évoquer – étaient encore fondamentalement nomades et païens. Il est vrai que le nomadisme déclinait, qu’à côté du paganisme, la religion chrétienne se répandait sous deux formes, mais le peuple restait nomade du point de vue de son mode de vie, et païen en ce qui concerne sa croyance. Il ne s’était donc pas produit de bouleversement par rapport au début du X^e siècle (ou même au IX^e). Et si quelque chose avait un tant soit peu bougé dans l’économie (mode de vie) et dans la vie spirituelle, aucun changement n’avait suivi sur le plan juridique ou social. Depuis longtemps, le clan (et la tribu) représentait le principe d’organisation de la société. À l’origine, le clan relevait des liens du sang, mais les relations de parenté devinrent de plus en plus fictives. De nombreux individus qui n’étaient même pas parents des membres d’un clan y étaient souvent intégrés. Dans cette mesure, le clan ne peut donc pratiquement plus être considéré comme une famille. En même temps, tous ceux qui s’intégraient à un clan étaient admis comme parents au cours de diverses cérémonies, et ensuite considérés par tous comme parents de sang. C’est ainsi que la représentation de la parenté de sang cimentait le clan mais cette idée fautive était si forte qu’elle ne permettait pas de briser le clan ni d’ouvrir une brèche dans sa structure particulière. La tribu, par ailleurs encore moins basée sur les liens du sang, était également soudée par la fiction de la parenté, par le biais de la vénération des ancêtres communs. Et même, lors des cérémonies d’alliance des tribus, leurs chefs mêlaient leurs sangs dans un vase et buvaient le mélange, croyant ainsi devenir frères de sang. Dans la société nomade régnait aussi un principe de parenté par le sang qui interdisait de reconnaître ouvertement des différences de fortune à l’intérieur du clan.

La société nomade était exclusivement constituée d’individus libres, tous jouissaient des mêmes droits, les différences ne trouvaient pas d’expression juridique. En même temps, les écarts de richesse entre les individus se creusaient de plus en plus. Mais il ne se produisit pas dans le clan de véritable rupture grâce

12 Sz. de Vajay, « Großfürst Geysa von Ungarn. Familie und Verwandtschaft », *Südost-Forschungen*, 1962/21, 45-101.

à la fiction de l'égalité des droits – et des liens du sang inhérents. Les biens essentiels, les pâtures et les points d'eau étaient propriété commune, et seule la tribu et non les clans était susceptible de les défendre. Par ailleurs, le nomadisme pastoral est une activité collective qui requiert la force de travail de nombreux individus, il ne peut être pratiqué individuellement. La propriété privée ne pouvait, en dehors des objets personnels (objets de luxe, armes etc.), affecter que le cheptel. L'État nomade signifiait le pouvoir sur ceux qui avaient été soumis, assujettis ou annexés. Les dignitaires du clan (ou de la tribu) qui détenaient le pouvoir ne pouvaient pas assujettir au sens juridique les membres de leurs clans (tribus), ceux-ci étaient protégés comme par une gangue par la conscience des liens du sang, reposant sur une conscience fictive, mais fonctionnant de manière très réelle. Le chef de clan ou de tribu n'était pas puissant en soi, mais accompagné de son clan ou de sa tribu, car c'est avec eux qu'il pouvait se présenter en conquérant face à des étrangers. Il n'avait donc pas intérêt à briser l'enveloppe protectrice. Les membres pauvres, bien que libres, des clans ou tribus exerçant le pouvoir y avaient encore moins d'intérêt. Ce but commun préserva la structure de la société nomade. C'est la raison pour laquelle la société nomade ne pouvait pas évoluer, elle était incapable d'exprimer sur le plan juridique et de faire reconnaître les différences sociales en son sein. Ainsi l'Empire nomade ne put-il pas sortir des remparts qu'il avait lui-même édifiés.¹³

Pourquoi les Hongrois y sont-ils alors – pratiquement les seuls – parvenus? Comment se fait-il qu'alors que tant d'empires nomades ont vu le jour, ont été florissants avant d'être anéantis, ce ne fut pas le sort de l'Empire nomade hongrois? Lorsque l'Empire nomade hongrois ayant dépassé son apogée, amorça son déclin à partir des années 910, au moment où des États tribaux (bien que constitués naturellement de tribus nomades) se substituèrent au milieu du X^e siècle à l'Empire nomade monarchique dirigé d'une seule main, le destin des empires nomades inhérent à leur organisation commença à se réaliser. Nous ne pouvons, bien entendu, pas savoir ce qui serait advenu en fin de compte de l'État de Géza, du *gyula* et des autres chefs de tribu (le sort de l'État nomade) après la fin du X^e siècle, si en 996 ne s'était pas produit un événement qu'on peut considérer à juste titre comme capital : un mariage qui orienta l'histoire du bassin des Carpates dans une nouvelle direction. Étienne, fils de Géza obtint la main de Gizella, sœur cadette du nouveau duc de Bavière et fille de l'ancien.¹⁴ A partir de ce moment, tout se déroule comme un film en accéléré. L'époque de l'organisation nomade structurellement immuable à long terme se termina d'un coup, les eaux dormantes s'agitèrent, l'air même se mit à pétiller. Le temps du changement de système

13 Gy. Kristó, *op.cit.* note 11, 183-254.

14 K. Szántó, *Boldog Gizella első magyar királyné élete* (Vie de la bienheureuse Gizella, première reine de Hongrie), Budapest, 1988.

était venu. La solution ne vint pas de la société hongroise, mais elle en reprit les schémas tout prêts de l'occident. On ne saurait le leur reprocher, puisque le capitalisme par exemple, ne fut pas « inventé » par les pays qui l'ont pratiqué mais c'est l'exemple de l'Angleterre qui, directement ou indirectement, l'a fait rayonner à travers le monde. La nouvelle organisation sociale des Hongrois était issue de celle des Allemands, dont le modèle franc avait donné naissance au nouveau système lui-même, à la féodalité, l'État médiéval de type européen. Le modèle des Hongrois n'était donc pas éloigné de la région d'origine de ce système.

En quoi consiste ce changement de système ? Si le système qui disparut au tournant du premier millénaire était *nomade* et *païen*, la caractérisation la plus adéquate du nouveau système peut être *sédentaire* et *chrétien*. Il s'ensuit que le nouveau système doit être conçu comme la négation totale de l'ancien. Il n'est pas issu de l'ancien système (bien qu'il n'y ait évidemment pas eu « échange » du peuple), mais il est né en opposition à lui, comme sa totale négation. L'ancien système n'a donc pas évolué vers le nouvel État, mais celui-ci s'est édifié sur ses ruines. De plus, il ne s'est pas édifié de bas en haut en prenant appui sur des éléments antérieurs, mais il a été construit strictement d'en haut. Le point de départ est Gizella, qui amena dans le pays des prêtres et des chevaliers allemands (bavarois). Ce pays s'étendait d'abord – et toujours – à l'État de la tribu de Géza, une partie de la Transdanubie. Mais ceux qui y vivaient, la population d'origine (Avars, Slaves, Vangars etc.) et les Hongrois venus s'y établir n'étaient plus nomades. A l'occasion du mariage de Gizella, l'empereur romain-germanique Otton III dut envoyer comme présent à Étienne la lance qui fut un temps l'insigne du pouvoir.¹⁵ En 997, à la mort de Géza, le pouvoir d'Étienne s'étendait sur la région d'Esztergom, Székesfehérvár et Győr. La région située au sud du Balaton avait pour souverain Koppány, membre le plus âgé de la maison des Árpád qui refusa l'influence allemande, resta païen et brigua le pouvoir suprême contre Étienne. La première trace tangible de l'aide des Allemands fut le soutien armé dont Étienne bénéficia contre Koppány et qui lui assura la victoire. De même, la création d'au moins deux évêchés (Veszprém sans aucun doute, et peut-être Esztergom et/ou Győr) dans le pays d'Étienne avant l'an mil est à inscrire au compte des Allemands (cette fois des prêtres, et non des chevaliers). Pour son nouveau type de pouvoir, il fallait à Étienne une légitimation conçue selon la philosophie chrétienne, non païenne. Ce fut le rôle de son couronnement en 1000/1001. Étienne – par la grâce de l'empereur Otton III et sur son invite –, en

15 F. Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (La politique extérieure de la Hongrie), Szeged 1996, 41.

tant que beau-frère du duc de Bavière, reçut la couronne des mains du pape Sylvestre II.¹⁶

Étienne¹⁷ – désormais comme roi chrétien – mit tout en œuvre pour achever l'édification du nouvel État. Il lui fallait pour cela jeter à bas le principe qui présidait auparavant à l'organisation de la société, le modèle des liens du sang, et le remplacer par le principe de territorialité. A cette occasion, il dut créer une économie générale, jusque-là inconnue des Hongrois répartis en clans et tribus. A l'initiative des Allemands, il put fonder l'institution de base de l'économie générale, le comitat. Il créa des comtés pour la gestion de ses propres terres reliées à des châteaux forts.¹⁸ Il dut affronter successivement les chefs de tribu qui refusaient de reconnaître sa souveraineté, il ne pouvait devenir le roi effectif de la monarchie chrétienne sans les avoir vaincus. Ces chefs étaient soit païens, soit appartenaient à l'Église grecque (plutôt par calcul politique). En 1003, il vainquit son propre beau-frère, Gyula de Transylvanie (qui gouvernait effectivement la région nord de la Transylvanie). En 1009, ce fut le tour des Hongrois noirs (Kavars ?) dont l'identité reste inconnue. A la fin des années 1020, Ajtony, puissant chef de la région de Maros, restait à vaincre. A mesure que ce processus se déroulait, le pays d'Étienne s'étendait à des territoires de plus en plus vastes du bassin des Carpates. Parallèlement à la lutte contre les chefs de tribu, la création de comitats se poursuivait inlassablement dans les contrées soumises, ainsi que l'évangélisation des peuples païens et la fondation de nouveaux diocèses. Cela n'alla pas sans violence, les missionnaires trop zélés crevèrent les yeux de nombreux récalcitrants. Après 1003, Étienne fonda l'évêché de Transylvanie de rite romain. La charte de fondation datée de 1009 est conservée à l'évêché de Pécs.¹⁹ C'est probablement aussi à cette époque que furent fondés l'archevêché de Kalocsa et l'évêché d'Eger. Des églises et des baptistères furent construits dans les châteaux forts qui servaient de centre aux comitats, ou à leur proximité.

Le premier dans l'histoire hongroise, Étienne édicta des lois – écrites –, fit battre monnaie, rédiger des chartes. Dans tous les cas, l'influence allemande se faisait sentir. Dans l'introduction de son recueil de lois, il revendique lui-même d'avoir suivi l'exemple des nouveaux empereurs (romains-germaniques). Ses monnaies reproduisent l'empreinte de Ratisbonne qui figure sur celles des ducs de Bavière. Les premières chartes d'Étienne ont été notées par des clercs venus en Hongrie de la chancellerie impériale. Ses lois protégeaient la propriété privée et

16 « Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon », *Recognovit Fredericus Kurze, Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum*, Hannoverae 1889, 97.

17 T. von Bogay, *Stephanus rex. Versuch einer Biographie*, Wien 1975 ; Gy. Györffy, *Stephan der Heilige*, Budapest 1988.

18 Gy. Kristó, « Die Entstehung der Komitatsorganisation unter Stephan dem Heiligen », *Settlement and Society in Hungary. Études historiques hongroises I*, Ed. by F. Glatz, Budapest 1990, 13-25.

19 *Diplomata Hungariae antiquissima*, I, *Edendo operi praefuit Georgius Györffy*, Budapestini 1992, 58.

statuaient sur l'observance de la religion chrétienne. Elles prescrivait le respect du dimanche, la tenue des cérémonies religieuses (messe, jeûne, confession), le paiement de la dîme. La loi traçait une limite précise entre les hommes libres et les serfs. Elle décrétait par exemple: « *si un homme libre prend pour femme l'esclave d'un autre au vu et au su du mari de l'esclave, perdant la jouissance de sa liberté, il doit être tenu en esclavage à perpétuité* ». La loi interdisait encore « *d'entendre le témoignage ou les accusations d'un serviteur à l'encontre de son maître ou de sa maîtresse dans toute affaire criminelle* ». ²⁰ Étienne est le premier souverain hongrois qui a frappé d'impôt la population libre. L'État pouvait procéder à la déchéance d'hommes libres en premier lieu à l'encontre de ceux qui avaient commis des délits. Une femme condamnée à trois reprises pour vol devait par exemple être vendue comme esclave. Les serfs devaient à leur maître une servitude pratiquement sans limites - au gré du seigneur. Cependant l'apparition de la propriété terrienne augmenta en fait largement le nombre de serfs. Le seigneur entraînait en effet en possession des hommes en même temps que de la terre, mais ils avaient d'abord la possibilité de partir - s'ils réclamaient au nom de la liberté. Ceux qui restèrent d'abord, désormais comme serviteurs du roi, de l'Église ou d'un seigneur, n'avaient pas où aller, ou bien faute de cheval ne pouvaient pas partir, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient pas continuer à mener une vie nomade. Ils perdaient donc d'une manière ou d'une autre toute possibilité de poursuivre le nomadisme. Ils furent contraints de s'établir sur les terres du seigneur et de le servir. Comme les bénéficiaires du nouveau système tiraient désormais profit de l'agriculture, leurs sujets devinrent agriculteurs et furent contraints de livrer leur production. C'est pourquoi dans les lois du roi Étienne, il n'est pas question de Hongrois nomades, vivant librement dans leurs tentes. Ceux-ci se battirent tout au long du XI^e siècle mais en vain, pour échapper à la servitude. Bien que le nombre des hommes libres ait régulièrement diminué au cours du XI^e siècle, c'est-à-dire qu'ils aient abandonné le nomadisme cantonné à des territoires de plus en plus réduits et aient été contraints à la sédentarisation, ces éléments de nomadisme végétant constituaient encore vers la fin du XI^e siècle une masse considérable, comme le laissent supposer les lois du roi Ladislas. ²¹

Les décennies qui suivirent la mort du roi saint Étienne (1038) se déroulèrent aussi bien au sommet du pouvoir que dans les couches profondes de la société sous le signe de la lutte entre l'ancien et le nouveau système et de la mise à l'épreuve des résultats du changement de système. Le successeur de saint Étienne sur le trône fut Pierre de Venise qui contribua plus radicalement encore

20 Gy. Györffy, *Wirtschaft und Gesellschaft der Ungarn um die Jahrtausendwende mit einem Anhang Gesetze und Synodalbeschlüsse Ungarns aus dem 11. Jahrhundert nach der Textausgabe von Levente Závodszy*, Budapest 1983, 263-278.

21 Gy. Kristó, « A honfoglaló magyarok életmódjáról (Írott források alapján) » (Le mode de vie des Hongrois de la conquête - d'après les sources écrites), *Századok* 129 (1995), 3-62.

qu'Étienne à la consolidation des institutions de l'Église et de l'État chrétiens. En réaction, Aba Samuel qui renversa Pierre, voulut rétablir le régime d'avant saint Étienne, il proclama que tout était commun aux seigneurs et aux sujets, lui-même ripaillait et chevauchait en compagnie de paysans roturiers. Le souverain allemand intervint en personne aux côtés de Pierre (la Hongrie devint pour un temps vassale de l'Allemagne), la féodalité fut de retour avec Pierre et Aba Sámuel fut exécuté. Cependant en 1046 le peuple se souleva (« révolte des païens ») contre Pierre sous la direction de Vata. Tant qu'elle servait les intérêts d'André qui brigua le trône, la révolte reçut le soutien de Levente, frère du futur roi qui n'avait pas renoncé au paganisme. Ainsi le programme du mouvement fut-il proclamé comme un ordre d'André et de Levente, ce qui indique clairement contre qui leur action était dirigée : « *que les évêques soient tués avec le clergé, les collecteurs de la dîme passés au fil de l'épée, que les traditions païennes soient reprises, l'impôt aboli et que la mémoire de Pierre se perde* » avec ses Allemands et ses Italiens. « *Le peuple tout entier se livra aux démons ; il se mit à manger du cheval et à commettre toutes sortes d'exactions. Même les prêtres et les laïcs gardiens de la foi catholique furent assassinés et de nombreuses églises du Seigneur détruites* ». Les revendications de la révolte étaient unanimement dirigées contre la situation qui avait résulté du changement de système, la nouvelle organisation de la vie politique et spirituelle. Après avoir été porté au pouvoir suprême sur les ailes du mouvement païen et avoir accédé au trône, André liquida la révolte, mais il ne put assurer qu'une paix provisoire. Quatorze ans après, en 1060-1061, un nouveau soulèvement ébranla le pays. Ses dirigeants présentèrent à Béla qui venait de monter sur le trône des revendications comparables à celles des révoltés de 1046 : « *Laisse-nous vivre en païens selon les traditions de nos pères, lapider les évêques, étripper les prêtres, massacrer le clergé, pendre les collecteurs de la dîme, démolir les églises, briser les cloches* ». ²² Un grand nombre de sujets qui avaient déjà perdu leur liberté se joignit dans ce mouvement aux hommes libres qui redoutaient – à juste titre – l'asservissement.

Tandis que le pays était ébranlé par de graves conflits internes suscités par les problèmes fondamentaux du changement de système, mais aussi par les querelles de l'élite au pouvoir, il fallait aussi compter précisément au cours de ces décennies avec des menaces venues de l'extérieur. Depuis 1030, l'Empire germanique avait tenté à plusieurs reprises d'assujettir la Hongrie, d'en faire sa vassale. Dans la seconde moitié du siècle, des peuples nomades venus de l'est (Pétchenègues, Ouzes et Comans) envahirent le territoire, tentant de s'en emparer de l'autre côté. Après la répression des soulèvements qui n'avaient pas abouti à la restauration du paganisme, d'autres formes de résistance se renforcèrent : le brigandage contre le principe de propriété privée et les soulèvements itinérants aux confins

²² *Scriptores rerum Hungaricarum*, I, Edendo operi praefuit Emericus Szentpétery, Budapestini, 1937, 338-339, 359.

du pays contre la soumission. Mais il ne s'agissait que de combats d'arrière-garde. Les mouvements dont les soulèvements armés de 1046 et 1060-1061 constituent l'apogée ont certes ébranlé les acquis du changement de système, mais ils ne purent les anéantir. Le paganisme fut refoulé dans les forêts où ses adeptes célébraient des sacrifices selon leur foi ancestrale auprès de puits, de sources, d'arbres, de rochers. Les nomades, bien qu'en nombre de plus en plus réduit, suivaient toujours le chemin de leurs bêtes sur des pâturages restreints dans des proportions considérables. Mais la majorité habitait désormais dans des maisons, des villages, et vivait sinon par conviction, du moins obéissant à la contrainte, une vie chrétienne, pliant sous le joug des charges, impôts et servitudes. Le changement de système allait de pair avec une transformation radicale du mode de vie précédent, dans le sang et les larmes. Il fallut faire de nombreux sacrifices, souvent – c'est certainement ainsi que l'ont ressenti les hommes de cette époque – sans raison, puisqu'ils n'auraient par ailleurs ni souhaité ni exigé le retour du bon vieux temps (d'avant le changement de système). Mais le fait que ces sacrifices n'ont peut-être pas été faits en vain, ne commença à être clair que vers la fin du XI^e siècle, quand après de nombreuses décennies, les résultats du changement de système furent stabilisés.²³

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

²³ Au sujet de toute cette période, cf. Gy. Kristó, *Die Arpadendynastie. Die Geschichte Ungarns von 895 bis 1301*, Budapest, 1993.

**CONQUÉRANTS, INSTALLATION
ET COEXISTENCE**

István Zimonyi
(Université de Szeged, JATE)

PRÉHISTOIRE HONGROISE : MÉTHODES DE RECHERCHE ET VUE D'ENSEMBLE

Le terme de préhistoire hongroise désigne traditionnellement une période qui s'étend de la naissance de la langue hongroise à la conquête, c'est-à-dire l'époque où les Hongrois ont quitté la steppe située au nord de la mer Noire pour s'installer dans le bassin des Carpates (895).¹ La littérature spécialisée considère les périodes ougrienne, finno-ougrienne et même ouralienne comme ses précur-

1 Ouvrages de synthèse :

- a) monographies : I. Fodor, *Verecke híres útján*, Budapest, 1975 ; traduction en anglais : *In Search of a New Homeland. The Prehistory of the Hungarian People and the Conquest*, Budapest, 1982 (dans ce qui suit : Fodor 1982) ; traduction en allemand : *Die große Wanderung der Ungarn vom Ural nach Pannanien*, Budapest, 1982 ; A. Bartha, « A magyar nép őstörténete » (Préhistoire du peuple hongrois), *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) I/1, Budapest, 1984, 375-574 ; A. Bartha, *A magyar nép őstörténete* (Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, 1988.
- b) ouvrages collectifs : *A magyarság őstörténete* (Préhistoire hongroise), sous la direction de L. Ligeti, Budapest, 1943, 1986 ; *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études de préhistoire hongroise), sous la direction d'A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas, Budapest, 1977 ; « A magyar őstörténet - több tudományág szemszögéből » (Préhistoire hongroise sous divers angles scientifiques), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 321-413 ; « A magyar őstörténetkutatás fél évszázada » (Un demi-siècle de recherche préhistorique hongroise), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 241-312 ; *Bevezetés a magyar őstörténet kutatásainak forrásaiba* (Introduction aux sources de la recherche préhistorique hongroise), sous la direction de P. Hajdú-Gy. Kristó-A. Róna-Tas, I-IV, Budapest, 1976, 1977, 1980, 1982 ; *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)* (Dictionnaire de l'histoire du Moyen Age hongrois - IX^e-XIV^e siècle), sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994 ; *A honfoglalásról sok szemmel* (Nombreux regards sur la conquête), sous la direction de Gy. Györffy, (les deux premiers volumes de cette série sont parus : *Honfoglalás és régészet* [Conquête et archéologie], sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994 ; *A honfoglaláskor írott forrásai* [Les sources écrites de la période de la conquête], sous la direction de L. Kovács-L. Veszprémy, Budapest, 1966. Deux autres volumes dans le domaine de la linguistique et de l'ethnologie sont en préparation) ; A. Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois conquérant), Budapest, 1996.

seurs, puisque selon la linguistique, la langue hongroise tire son origine de l'ougrien commun, lui-même issu du finno-ougrien commun. La fin de la préhistoire hongroise peut être située lors la christianisation de la Hongrie (1000), car si la conquête elle-même n'a pas entraîné de changements essentiels dans l'organisation sociale et politique, en revanche, du fait que Saint Étienne ait reçu sa couronne du pape de Rome, le royaume de Hongrie s'est trouvé rattaché à l'Europe de la chrétienté romaine, ce qui eut pour conséquence l'implantation de la culture occidentale dans la région située le plus à l'ouest de la steppe eurasiennne, le bassin des Carpates.

Dans les sources écrites,² le peuple hongrois apparaît au IX^e siècle au nord de la mer Noire. Les conceptions de son histoire antérieure sont donc des hypothèses basées sur une combinaison d'éléments traditionnels enregistrés dans les documents à travers plusieurs filtres, de résultats de linguistique historique, d'archéologie, d'anthropologie et d'ethnologie, et d'événements connus de l'histoire du haut Moyen Age en Europe orientale. La division en périodes de la préhistoire hongroise s'appuie essentiellement sur des aspects de l'histoire de la langue complétés par la chronologie en usage dans l'archéologie et l'histoire des sociétés: du 4^e au 2^e millénaire av. J.-C. (période finno-ougrienne, néolithique, société de clans) ; du 2^e millénaire à la moitié du 1^{er} millénaire av. J.-C. (période ougrienne, âge du bronze, société de clans) ; du 1^{er} millénaire av. J.-C. au V^e siècle ap. J.-C. (formation du proto-hongrois, âge du fer, société tribale) ; du V^e siècle ap. J.-C.

2 Recueils : *A magyar honfoglalás kútfoi* (Documents de la conquête hongroise), sous la direction de Gy. Pauler - S. Szilágyi, Budapest, 1900 ; *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról* (Les prédécesseurs des Hongrois et la conquête), sous la direction de Gy. Györffy, Budapest, 1985, 1986 ; *A honfoglalás korának írott forrásai* (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de Gy. Kristó, avec la collaboration de T. Olajos, I. H. Tóth et I. Zimonyi, Szeged, 1985.

1. Sources byzantines : Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I-II, Berlin, 1958 ; Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire hongroise de l'époque arpádienne), Budapest, 1984.

2. Sources latines,

a) occidentales : A. F. Gombos, *Catalogus Fontium Historiae Hungaricae*, I-III ; Index, IV, Budapest, 1937-1938 ; P. Aalto et T. Pekkanen, *Latin Sources on North-Eastern Eurasia*, Wiesbaden, 1975.

b) hongroises : *Scriptores Rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stripis Arpadianae gestarum*, I-II, éd. E. Szentpétery, Budapest, 1948 ; Gy. Györffy, *Krónikáink és a magyar őstörténet* (Nos chroniques et la préhistoire hongroise), Budapest, 1948.

3. Sources slaves : P. Király, *A magyarok említése a Konstantin- és Method legendában* (Les Hongrois dans les légendes de Constantin et de Méthode), Budapest, 1974 (dans ce qui suit : Király 1974) ; A. Hodinka, *Az orosz évkönyvek magyar vonatkozásai* (Les Hongrois dans les annales russes), Budapest, 1916.

4. Sources musulmanes : K. Czeglédy, *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études sur la préhistoire hongroise), Budapest, 1985.

à l'année 895 (proto-hongrois, fédération tribale).³ Les principes de la division en périodes ethnosociologiques de la préhistoire hongroise ont été élaborés par Jenő Szűcs.⁴ L'évolution du gentilisme, conscience ethnique « barbare » caractérisant une unité ethnique de plusieurs centaines de milliers d'individus, qu'on a pu reconstituer chez le peuple hongrois de la conquête, n'a pu s'achever qu'en deux ou trois siècles. C'est pourquoi avant le V^e siècle ap. J.-C. on ne peut parler de peuple hongrois, mais seulement d'une communauté de langue proto-hongroise, dont la définition ethnosociologique n'a pas encore été tentée. Tout ceci indique que l'identification d'unités linguistiques et archéologiques avec des peuples ne présente qu'une valeur limitée. La linguistique et l'archéologie peuvent apporter des éclaircissements sur les périodes les plus reculées de la préhistoire hongroise, mais il est indispensable de connaître les limites des méthodes qu'elles mettent en œuvre.

La linguistique historique s'occupe de reconstituer les modifications continues et régulières des langues. La classification génétique des langues ouraliennes permet d'établir plusieurs degrés de parenté linguistique.⁵ Parmi les langues ouraliennes, le vogoul (*mansi*) et l'ostiak (*hanti*) sont les plus proches du hongrois. Ces trois langues sont habituellement rassemblées sous le terme d'ougriennes, ce qui renvoie à l'ouralien commun par le canal du finno-ougrien commun.⁶ Les langues communes reconstituées sont des modèles scientifiques s'efforçant d'approcher le plus parfaitement possible des langues réelles, auxquelles on ne peut toutefois les identifier sans commettre une grave erreur. Cette seule distinction suffit à montrer que la catégorie de langue commune ne doit pas être prise au sens ethnosociologique, c'est-à-dire qu'il convient d'éviter les termes de « peuple » ougrien ou d'« Ougriens ». On a depuis longtemps souligné la distinction entre parenté linguistique et ethnique, mais on persiste à assimiler de manière erronée des concepts de linguistique et de sociologie historiques. L'emploi des termes de *peuples finno-ougriens et ouraliens* au lieu de *langues finno-*

3 A. Bartha, « Társadalom és gazdaság a magyar őstörténetben » (Société et économie dans la préhistoire hongroise), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction d'A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 23-44.

4 J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása* (Naissance de la conscience nationale hongroise), Szeged, 1992.

5 A. Róna-Tas, *A nyelvrokonság* (La parenté linguistique), Budapest, 1978.

6 Sur les langues finno-ougriennes et ouraliennes : P. Hajdú, *Bevezetés az uráli nyelvtudományba* (Introduction à la linguistique ouralienne), 1976 ; P. Hajdú-P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink* (Nos parents linguistiques ouraliens), Budapest, 1978 ; *Les peuples ouraliens*, sous la direction de P. Hajdú, Roanne-Budapest, 1980 ; P. Hajdú-P. Domokos, *Die uralischen Sprachen und Literaturen*, Budapest, 1987 ; *A vizimadarak népe* (Le peuple des oiseaux aquatiques), sous la direction de J. Gyula, Budapest, 1975 ; Gy. Lakó-K. Rédei, *A magyar szókészlet finnugor elemei* (Éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois) I-III, Budapest, 1967-1978. Sur l'histoire de la langue hongroise : G. Bárczi-L. Benkő-J. Berrár, *A magyar nyelv története* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, 1967.

ougriennes et ouraliennes n'est pas une spécialité hongroise, on le retrouve aussi dans la terminologie slave et allemande.⁷

L'époque approximative de la séparation des langues apparentées a été fixée d'après les variations du vocabulaire de base commun.⁸ Les résultats de la recherche sur les emprunts sont utiles pour fixer les périodes historiques de la langue, on peut en effet repérer chaque couche d'emprunts par des méthodes linguistiques et en établir une chronologie relative. Dans la mesure où des moyens extérieurs (documents écrits, archéologie) permettent de rattacher les mots dans la langue de départ ou dans la langue d'arrivée à une époque précise, chaque couche d'emprunts peut recevoir une date absolue. Les emprunts permettent de démontrer avec quelles autres langues une langue s'est trouvée en contact à une période donnée de l'histoire linguistique.⁹

La paléontologie linguistique (biogéographie) permet de déterminer la situation géographique des locuteurs de langues analogues. En reconstituant le sens des noms d'animaux et de plantes communs aux langues apparentées, on peut établir dans quelles conditions biogéographiques vivaient les groupes locuteurs des langues données. Les territoires qui se dessinent sur les cartes qui relèvent l'extension historique d'animaux et de plantes, peuvent être considérés comme les habitats des locuteurs.¹⁰

7 W. E. Mühlmann, « Ethnogenie und Ethnogenese. Theoretisch-ethnologische und ideologiekritische Studie », *Studien zur Ethnogenese I*, Opladen, 1985, 15-16.

8 La fiabilité de cette méthode a été récemment mise en doute : A. Róna-Tas, *Nyelvrokonság*, 1978, 243-251.

9 Cette question concerne les emprunts du hongrois à l'iranien, au turc et au slave.

1. L'étude des relations linguistiques du finno-ougrien, de l'ougrien et du proto-hongrois avec l'iranien fournit d'utiles données chronologiques sur les époques anciennes, puisque les recherches sur l'indo-iranien précèdent la finno-ougrienne : J. Harmatta, « Irániak és finnugorok, irániak és magyarok » (Iranien et Finno-ougriens, Iranien et Hongrois), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction d'A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 167-182 ; L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Les contacts du hongrois et du turc avant la conquête et à l'époque árpádienne), Budapest, 1986 (dans ce qui suit : Ligeti 1986), 131-136, 162-174 ; É. Korenchy, *Iranische Lehnwörter in den obugrischen Sprachen*.

2. La langue hongroise est entrée en contact avec les langues turques à partir du V^e siècle : Z. Gombocz, *Die bulgarische-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*, Helsingfors, 1912 ; Ligeti 1986.

3. Les langues slaves et le hongrois n'ont vraisemblablement été en contact étroit qu'au IX^e siècle : I. Kniezsa, *A magyar nyelv szláv jövevényszavai* (Les emprunts slaves de la langue hongroise) I-II, Budapest, 1955.

10 Péter Hajdú a reconstitué les formes en ouralien commun des noms *lucfenyő* (épicéa), *jegenyefenyő* (pin cembre), *vörösfenyő* (sapin) et *szil* (orme), et en étudiant l'extension de ces cinq essences, il a conclu que les habitats des communautés parlant l'ouralien du VI^e au IV^e siècle av. J.-C. ont dû se situer dans l'Oural moyen et au nord de l'Oural, sur le cours inférieur et moyen de l'Ob : P. Hajdú-P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink*, Budapest, 1978, 71-87.

La comparaison des lexiques des langues apparentées permet de connaître certains détails du mode de vie des communautés parlant la langue commune. C'est ainsi que les périodes ouralienne et finno-ougrienne ont pu être caractérisées par la chasse et la pêche. En ougrien commun, le vocabulaire relatif au cheval permet de conclure que les groupes de langue ougrienne avaient appris à domestiquer les chevaux.¹¹ Dans la plupart des cas, l'étymologie offre également la possibilité de tirer des conclusions historiques dans d'autres domaines que celui de la linguistique.¹²

Du point de vue de ses trouvailles et de ses méthodes, l'archéologie progresse rapidement.¹³ Le classement typologique des trouvailles faites dans les cimetières et les lieux d'habitat, ainsi que la détermination d'ensembles de trouvailles permettent de tirer de nombreuses conclusions historiques. Les cimetières reflètent la vie quotidienne et spirituelle d'une communauté. Le matériel archéologique permet de décrire l'évolution de la vie économique et divers aspects des rapports sociaux. Des groupes comparables ou identiques par le type de leurs vestiges, par

11 P. Hajdú-P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink*, Budapest, 1978, 71-87.

12 *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára* (Dictionnaire historique et étymologique du hongrois) I-IV, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1967-1984 ; *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen* I-III, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1992-1995.

13 L'archéologie :

- a) Préhistoire finno-ougrienne : Gy. László, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai* (Les périodes les plus anciennes de notre préhistoire), Budapest, 1961, 1971. ; V. N. Csernecov, « Észak népei az újkőkorbán » (Les peuples du Nord au néolithique), *A vizimadarak népe*, sous la direction de J. Gyula, Budapest, 1975, 93-106 ; A. H. Halikov, « A középső Volga-vidék és a finnugor őstörténet » (La région de la moyenne Volga et la préhistoire), *id.*, 163-191 ; I. Fodor, « Vázlatok a finnugor őstörténet régészetéből » (Grandes lignes de l'archéologie de la préhistoire finno-ougrienne), *Régészeti füzetek*, 2 (1973), 15 ; « Les anciens Hongrois et les ethnies voisines à l'Est », sous la direction de I. Erdélyi, *Studia Archaeologica*, VI, Budapest, 1977.
- b) Archéologie de la steppe : Cs. Bálint, *Archäologie der Steppe*, Vienne-Cologne, 1989 ; I. Fodor, « Bolgár-török jövevényszavaink és a régészet », *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction d'A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 79-114 ; I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1982, 45-81.
- c) Archéologie du bassin des Carpates : I. Bóna, « Ein Vierteljahrhundert Völkerwanderungszeitforschung in Ungarn (1945-1969) », *Acta Arch. Hung.* 23 (1971), 265-336 ; I. Bóna, « A népvándorláskor és a korai középkor története Magyarországon » (Histoire des invasions et du haut Moyen Age en Hongrie), *Magyarország története* I/1, Budapest, 1984, 265-374.
- d) Archéologie du peuple hongrois de la conquête : Gy. László, *A honfoglaló magyar nép élete* (Vie du peuple hongrois de la conquête), Budapest 1944, 1988 ; B. Szőke, « A honfoglaló és kora Árpád-kori Magyarország régészeti emlékei » (Vestiges archéologiques hongrois de la conquête et du début de l'époque árpádienne), *Régészeti tanulmányok* 1, Budapest, 1962 ; I. Dienes, *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois de la conquête), Budapest, 1972 ; K. Mesterházy, « Die Landnahme der Ungarn aus archäologischer Sicht », *Ausgewählte Probleme europäischer Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters*, sous la direction de M. Müller-Wille-R. Schneider, *Vorträge und Forschungen* (dans ce qui suit : *Vorträge*) XLI, 2^e partie, 23-65 ; *Honfoglalás és régészet* (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994.

leur vie économique, leurs ornements et leurs rites funéraires constituent ce qu'on appelle une culture archéologique ; celle-ci reçoit généralement le nom du principal site de fouilles. Une culture n'est identifiable à un « peuple » que si elle est attestée par des sources écrites.¹⁴ Les pièces de monnaie trouvées sur un site et des méthodes de sciences naturelles permettent une datation absolue.¹⁵

Du point de vue archéologique, deux voies mènent à la préhistoire hongroise :¹⁶ d'une part l'enquête rétroactive sur des trouvailles qui peuvent être rattachés aux Hongrois de la conquête ; d'autre part la concordance, établie par la paléontologie linguistique, de l'habitat avec la culture archéologique qui lui correspond par l'époque et l'extension, puis le recoupement de l'évolution ultérieure de la culture archéologique avec des données de la recherche linguistique historique. En l'absence de données appropriées, la méthode d'enquête rétroactive n'est momentanément pas applicable au peuple hongrois.¹⁷ Cette méthode fournit des résultats encourageants dans le cas des peuples ob-ougriens, finno-permiens et finno-volgaïques, dans la mesure où leurs cimetières médiévaux identifiés ont permis de remonter jusqu'à l'âge du fer.¹⁸ Selon les résultats de la paléontologie linguistique, les habitats des groupes locuteurs d'ouralien commun, qui recourent pour la plupart le domaine d'extension de la culture néolithique ouraliennne, ont dû se situer à l'est de l'Oural. C'est également dans cette région qu'il faut chercher les habitats des groupes locuteurs de finno-ougrien, puis d'ougrien.¹⁹

L'anthropologie étudie la ressemblance des vestiges de squelettes et la proportion des types raciaux des Hongrois de la conquête. On peut recouper ses résultats avec les données concernant des peuples plus anciens qui peuvent être mis en relation avec eux (parenté de langue, cohabitation, assimilation), et avec

14 F. Daim, « Gedanken zum Ethnosbegriff », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 112 (1982), 58-71.

15 L. Kovács, *Münzen aus der ungarischen Landnahmezeit*, Budapest, 1989.

16 Gy. László, *Óstörténetünk legkorábbi szakaszai. A finnugor őstörténet régészeti emlékei a Szovjetföldön* (Les périodes les plus anciennes de notre préhistoire. Les vestiges archéologiques de la préhistoire finno-ougrienne en terre soviétique), Budapest, 1971, 7-8 ; I. Fodor, « A régészeti kutatások félszázados történetéről » (Histoire d'un demi-siècle de recherches archéologiques), *Magyar Tudomány* 1990/3, 276-282.

17 Dans le cas des Hongrois, la situation est paradoxale : les sources écrites les signalent au IX^e siècle dans la région de la mer Noire, alors que les données archéologiques ne permettent pas de les identifier. Les archéologues n'ont rapproché du peuple hongrois de la même époque que le cimetière contemporain Bolšije Tigani, situé dans la région de la Kama-Volga : I. Fodor, « Bolgár-török jövevényiszavaink és a régészet » (L'archéologie et les emprunts du hongrois au turk bulgare), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction d'A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 109-114 ; I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1982, 51-52.

18 I. Fodor, « A régészeti kutatások félszázados történetéről », *Magyar Tudomány* 1990/3, 279.

19 Fodor 1982, 52-59, 72-89.

les unités géographiques où l'ethnogenèse hongroise s'est produite. Le mélange des types raciaux et les limites quantitatives de données dont nous disposons permettent de conclure à la probabilité de relations historiques assez larges, mais une identification ethnique de ces groupes reste impossible.²⁰

L'ethnographie étudie la culture matérielle et spirituelle du peuple hongrois en se basant sur des fragments conservés dans les sources écrites, et sur des données archéologiques et linguistiques. La reconstitution de chaque élément tient compte de données ethnographiques hongroises récentes et de la culture des peuples de langue finno-ougriennes. L'ethnographie sociale permet de repérer des analogies en recoupant les résultats des sciences sociales avec les caractéristiques générales de l'évolution de la société.²¹

La recherche sur la préhistoire hongroise requiert une approche complexe. Comme il est pratiquement impossible à un chercheur d'une spécialité donnée de mener seul des recherches dans tous les domaines, il est indispensable qu'il ait au moins connaissance de la problématique et des limites méthodologiques des autres domaines.

Parmi les éléments ethniques qui ont contribué à l'évolution du peuple hongrois de la conquête, on a jusqu'à présent abordé presque exclusivement la préhistoire des peuples de langue finno-ougrienne, bien que des groupes de langue turke et iranienne, puis slave, aient joué un rôle dans l'ethnogenèse hongroise et qu'à ce titre, leur histoire fasse partie de la préhistoire hongroise.

Les données linguistiques et archéologiques établissent qu'au 4^e millénaire av. J.-C., l'habitat des groupes locuteurs d'ouralien commun était situé à l'est de l'Oural, à peu près sur le territoire où s'étendait la culture néolithique ouralienne. Au 3^e millénaire av. J.-C., des groupes locuteurs de finno-ougrien s'installèrent à l'ouest de l'Oural. Leurs vestiges archéologiques retracent nettement leur pro-

20 Kinga Éry a récemment résumé les résultats de la recherche anthropologique : « a) A l'époque de la conquête, le bassin des Carpates a dû être habité par une population de type essentiellement europoïde, au crâne long et étroit. b) Les représentants d'environ trois générations de conquérants se distinguant entre eux par la forme, et donc génétiquement, formaient deux groupes principaux. L'un d'eux, une peuplade europoïde et europo-mongoloïde au crâne large, probablement originaire des steppes herbeuses d'Eurasie situées à l'est du Don, s'est installé dans les basses plaines du bassin des Carpates, tandis que l'autre, une peuplade europoïde au crâne étroit, venant probablement de l'ouest du Don, c'est-à-dire des steppes boisées situées au nord de la mer Noire, s'est installé dans les collines du bassin des Carpates. » K. Éry, « A Kárpát-medence embertani képe a honfoglalás korában » (Aspect anthropologique du bassin des Carpates à l'époque de la conquête), *Honfoglalás és régészet*, sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994, 224.

21 V. Voigt, « Folklorisztika és őstörténet » (Folkloristique et préhistoire), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction d'A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 305-318 ; *Tejút fiai. Tanulmányok a finnugor népek hitvilágáról* (Les fils de la Voie lactée. Études sur le monde des croyances des peuples finno-ougriens), sous la direction de M. Hoppál, Budapest, 1980 ; G. Róheim, *Primitív kultúrák pszichoanalitikus vizsgálata* (Étude psychanalytique de cultures primitives), Budapest, 1984.

gression vers l'ouest et leur installation sur les territoires de la haute Volga et de l'Oka. La branche la plus occidentale des groupes de langue finno-ougrienne (haute Volga) a été identifiée aux groupes parlant le finno-volgaïque commun, et ceux qui relèvent des cultures en formation sur le territoire de la Kama-Volga, à des groupes de langue permienne. On peut penser que les communautés parlant l'ougrien commun au 2^e millénaire av. J.-C. sur le territoire situé à l'est de l'Oural ont constitué la partie septentrionale de la culture d'Andronovo de l'âge du bronze.²²

A la suite des changements climatiques survenus à la fin de l'âge du bronze et du développement du nomadisme, les relations entre les peuples de langue ougrienne ont dû se relâcher (1500-500 av. J.-C.). On a pu identifier ceux de leurs groupes qui se sont dirigés vers le nord avec les prédécesseurs des peuples de langue ob-ougrienne dans la culture de l'embouchure du Poluj (500 av. J.-C. - 200 ap. J.-C.), tandis que la communauté de langue ougrienne restée au sud donna naissance aux groupes locuteurs de proto-hongrois, dont l'indépendance linguistique fut réalisée entre 1000 et 500 av. J.-C. L'apparition de la langue hongroise peut donc être localisée dans la partie sud de l'Oural.²³ Nous disposons de très peu d'informations sur l'histoire des groupes parlant le proto-hongrois et leur localisation entre 500 av. J.-C. et 500 ap. J.-C. Les données des théories soutenant qu'ils auraient vécu dans la région de la Kama-Volga se rapportent toutes au IX^e siècle ap. J.-C. ou à une époque ultérieure.²⁴ Leur projection vers une époque beaucoup plus antérieure n'est pas fondée historiquement. On peut toutefois établir que des groupes appartenant aux cultures de la Sibérie occidentale et de l'Oural méridional ont contribué entre le III^e siècle av. J.-C. et le V^e siècle à la formation des cultures de l'Oural et de la moyenne Volga. C'est pourquoi on peut supposer qu'au I^{er} millénaire av. J.-C. et dans la première moitié du I^{er} millénaire ap. J.-C., des groupes parlant le proto-hongrois se sont trouvés sur le territoire situé entre l'Ob et la moyenne Volga.²⁵

22 Fodor 1982, 47-89.

23 Fodor 1982, 150-166.

24 Voir note 17 au sujet des homologues les plus proches du matériel archéologique hongrois de la conquête. Julien, un moine dominicain venu en 1235 dans la région de la Volga, y a trouvé des fragments de peuplades hongroises restées à l'Est : H. Göckenjan-J. S. Sweeney, *Der Mongolenturm. Berichte von Augenzeugen und Zeitgenossen 1235-1250*, Graz-Vienne-Cologne, 1985, 67-125. De nombreuses questions se posent au sujet des relations des Bachkirs et des Hongrois : dans les documents musulmans du IX^e au XIII^e siècle, le nom du peuple bachkir est employé sous plusieurs variantes pour désigner les Hongrois restés à l'Est comme ceux du bassin des Carpates. Au XIII^e siècle, les sources latines identifient la *Magna Hungaria*, le territoire hongrois de la Volga, avec la Bachkirie. En outre, une tentative d'identification de noms de tribus hongroises parmi les bachkirs de langue turque a échoué : I. Zimonyi, « Baskír-magyar kapcsolatok » (Relations bachkiri-hongroises), *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994, 84-85.

25 Fodor 1982, 201-204.

Nous pouvons reconstituer le mode de vie des groupes locuteurs de proto-hongrois grâce à l'archéologie et à la linguistique historique. Les premières traces d'agriculture apparaissent vers 2000 av. J.-C. en Sibérie septentrionale, venant du sud. L'introduction chez les communautés de langue ougrienne du travail du bronze et de l'élevage des chevaux, qui a permis le développement d'une économie de chasseurs cavaliers, peut être située vers 1500 av. J.-C. L'élevage de gros bétail de la steppe apparaît en Sibérie occidentale vers 1000 et au début de l'âge du fer (800 av. J.-C.). Ceci apporta de considérables changements dans le mode de vie, et concorde avec le développement de la langue proto-hongroise.²⁶ Selon certains, les groupes locuteurs de proto-hongrois devinrent à cette époque des pasteurs nomades, tandis que d'autres sont d'avis que ces communautés, restant dans les zones forestières, passèrent à une économie complexe d'agriculture et d'élevage, et ne devinrent éleveurs des steppes que vers le V^e siècle ap. J.-C.²⁷

L'évolution du peuple hongrois vers la conquête a été déclenchée par la première grande vague d'invasions de la steppe (par les Huns en 370, les Onogours, les Ogours et les Saraghurs en 463, les Sabirs en 505, les Avars et les Turks en 558).²⁸ Au cours de ce processus, dans le cadre politique créé par la tribu magyare, la conscience des origines et la culture, ainsi que la langue qui les véhiculait, s'unifièrent à partir d'éléments ethniques hétérogènes. Le maintien du cadre politique, une des conditions essentielles de l'homogénéisation ethnique, était assuré par l'Empire khazar. A la fin de ce processus (seconde moitié du IX^e siècle), nous trouvons au nord de la mer Noire un peuple hongrois qui parle une langue finno-ougrienne mais sait également le turc ; il possède une tradition de ses origines, dont des fragments subsistent dans l'histoire de *Hunor et Magor* de Simon Kézai, sa culture comporte des composants indissociablement liés à la tradition des communautés de langue hongroise, turke et iranienne, et son organisation politique suit le modèle des empires et des fédérations de tribus nomades créés par les ethnies de langue turke.²⁹ Pour cette dernière raison, les textes contemporains orientaux (musulmans) et occidentaux (grecs, latins, slaves) considèrent les Hongrois comme un peuple « turkisant », c'est-à-dire nomade, et les évoquent sous des noms de peuples turks.³⁰

26 Fodor 1982, 90-108, 125-141, 150-166.

27 A. Paládi-Kovács, « "Keleti hozadék" – avagy zootechnika az ősmagyar korban » (« Production de l'Est », ou zootechnique de la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 293-294.

28 Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, 56-81 ; P. B. Golden, *An Introduction to the History of the Turkic Peoples. Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, 1992, 85-113.

29 J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Szeged, 1992, 107-266.

30 Quelques sources byzantines et musulmanes donnent aux Hongrois le nom de *Turks*. La dénomination *sawarti* est sans doute en rapport avec le nom du peuple sabir. Les Slaves donnaient aux Hongrois le nom turc d'*Onogours* qui s'est propagé vers l'ouest et a été repris par la plupart des langues européennes (en français *Hongrois*, en allemand *Ungar*, en anglais *Hungarian*). Plusieurs

Les éléments ethniques qui ont défini la langue et le nom du peuple hongrois ont quitté les régions de la Volga et de l'Oural vers le sud, mais la date et l'itinéraire de leur migration sont également discutés. La détermination de l'appartenance linguistique des Khazars est décisive pour établir le cadre géographique et chronologique de l'émigration des Hongrois et des territoires où ils s'établirent. Autrefois on expliquait la plupart des emprunts turks de la langue hongroise d'avant la conquête comme étant issus de langues bulgare-turques. La langue khazare était rattachée au type du turk commun, ce qui ne permettait pas de la considérer comme une possible langue source. Mais les Khazars avaient fondé leur empire vers 630 aux confins du Caucase, et la langue bulgare-turque était parlée par les Bulgares de la Volga vivant dans la région de la Kama-Volga et, d'autre part, par les Bulgares et les Ogours habitant les steppes de l'Europe de l'Est. C'est pourquoi en ce qui concerne le processus de la formation des Hongrois de la conquête, il n'y a que deux possibilités : ou bien le peuple hongrois a quitté le territoire de la Kama-Volga vers le milieu du V^e siècle pour la région du Kuban, d'où il partit ensuite pour l'ouest vers l'an 600, ou bien il ne quitta son habitat de la Volga qu'au début du IX^e siècle pour gagner directement la steppe au nord de la mer Noire. Ces deux hypothèses ont encore généralement cours, avec quelques modifications, même dans les cercles scientifiques. Mais au cours des dernières décennies, il a été démontré que l'appartenance linguistique des Khazars avait été fondée sur des données erronées. Puisqu'elle était remise en question, les théories fondées sur cette conception ont cessé d'être en vigueur.³¹

On n'a toujours pas tranché si en quittant les territoires de la Volga et de l'Oural, le peuple hongrois a gagné directement la rive nord de la mer Noire ou s'il a émigré vers la région du Kuban aux abords du Caucase pour partir ensuite vers l'ouest du Don. Le fait que parmi les anciens emprunts de la langue hongroise au turk, les mots *kőrís* (frêne), *som* (cornouiller), et *körte* (poire), ainsi que certains termes de viticulture, renvoient à une situation géographique dans le Caucase, est en faveur de cette dernière hypothèse.³²

On a fait coïncider la migration depuis la zone forestière vers la steppe avec l'invasion des Onogours, Saragours et Ogours en 460. Ceci est fondé en premier lieu sur le fait que les Slaves désignaient les Hongrois du nom d'*Onogour*, ce qui ne s'explique que si le peuple hongrois a participé à cette migration et a ensuite

variantes du nom de Bachkir se rapportent aux Hongrois dans les sources musulmanes. Les sources byzantines et latines donnent souvent aux Hongrois d'après leur mode de vie et leur situation géographique le nom archaïque de *Scythes*, ou ceux de *Huns* et d'*Avars*. Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996 (dans ce qui suit : Kristó 1996), 57-70.

31 Ligeti, 1986, 9-12, 475-493.

32 Ligeti, 1986, 291-294.

vécu avec les Onogours.³³ Mais d'après les recherches de linguistique historique du slave, il est exclu que le nom d'Onogour ait pu désigner les Hongrois au V^e siècle.³⁴ Une autre hypothèse avance que cette migration a pu avoir lieu dans la première moitié du VII^e siècle, à l'époque de la consolidation de l'Empire khazar.³⁵ Le fait que les emprunts à la langue turke antérieurs à la conquête supposent une cohabitation intensive dans la steppe d'au moins 250 à 300 ans, du VII^e au IX^e siècle, parle en faveur d'une installation plus ancienne dans la steppe.³⁶

On a daté la migration hongroise de la Volga vers la mer Noire en 750-800, en s'appuyant sur le fait que les homologues les plus proches des linceuls découverts dans les tombes hongroises pouvaient être trouvés chez les ancêtres des peuples de langues ob-ougriennes et komi-permiennes. Mais comme l'usage des linceuls s'est répandu en Bachkirie entre 700 et 800, les Hongrois n'ont pu quitter ce territoire que plus tard.³⁷ Cette argumentation a été contestée.³⁸ Enfin, certains avancent que l'établissement au bord de la mer Noire date de 800-830. Ce point de vue s'appuie sur la concordance des noms de tribus trouvés chez les Bachkirs et de la plupart des noms de tribus hongroises. Cet argument a également été contesté.³⁹

L'analyse du chapitre 38 du *De administrando imperio*, œuvre de l'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète, a permis de déterminer la chronologie de la migration hongroise vers l'ouest du Don. Selon ce récit de l'origine des Hongrois, ceux-ci s'étaient installés depuis longtemps au voisinage des Khazars, et avaient appelé leur pays Levédie (*Levédia*), d'après le nom de leur chef. Ils combattirent trois ans aux côtés des Khazars, à la suite de quoi le souverain khazar donna une femme de la noblesse khazare pour épouse au chef hongrois Levedi. Puis des Petchenègues appelés Kangars attaquèrent des Hongrois désignés du nom de *sabartoi asphaloi* qui, partant vers l'ouest, s'installèrent dans le pays d'Etelköz.

33 Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, Budapest, 1930, 178-182 ; Gy. Moravcsik, « Zur Geschichte der Onoguren », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 10 (1930), 53-90. Remarques critiques : Ligeti, 1986, 347-353.

34 A. Róna-Tas, *A honfoglaláskori magyarság* (Les Hongrois à l'époque de la conquête), Budapest, 1993, 14.

35 Ligeti, 1986, 401-402.

36 Ligeti, 1986, 530-531.

37 I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction d'A. Róna-Tas, Budapest, 1986, 50, 58.

38 M. Benkő, « Burial Masks of Eurasian Mounted Nomad Peoples in the Migration Period (1st Millennium A.D.) », *Acta Orientalia Hungarica*, 46 (1992/3), 113-131.

39 Gy. Németh, « Magyar törzsnevek a baskíroknál » (Noms de tribus hongroises chez les Bachkirs), *Nyelvtudományi Közlemények*, 68 (1966), 35-50 ; en allemand : J. Németh, « Ungarische Stammesnamen bei den Baschkiren », *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 16 (1966), 1-21 ; critique concluante : I. Mándoky Kongur, « Magyar eredetű törzsek a baskíroknál » (Tribus d'origine hongroise chez les Bachkirs), *Tiszatáj*, 30 (1976), 41-44 ; *id.*, « Jenő és Yänäi », *Keletkutatás*, printemps 1986, 70-74. Nouvelle interprétation des noms des tribus hongroises : Á. Berta, « Ungarische Stammesnamen türkischen Ursprungs », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 9 (1990), 31-37.

Le souverain khazar dépêcha un émissaire pour inviter Levedi et lui offrir le titre de prince des Hongrois, mais Levedi refusa, et proposa à sa place Álmos ou le fils de celui-ci, Árpád. C'est finalement ce dernier qui devint prince des Hongrois. Quelques années plus tard, les Petchenègues attaquèrent les Hongrois qui se réfugièrent dans le bassin des Carpates.⁴⁰

D'après des sources syriennes et musulmanes, si l'on considère que l'histoire condense les événements de plusieurs siècles, il est possible de dater d'avant 750 l'offensive des Petchenègues Kangars. Si le chapitre 38 se rapporte à un seul siècle, des données arméniennes permettent de situer la première migration vers l'ouest aux alentours de 850. Selon un troisième point de vue, ce récit rapporte des faits qui se seraient déroulés en moins d'une décennie.⁴¹

Le pays d'Etelköz, habitat des Hongrois avant la conquête, a pu être situé entre le Don et le cours inférieur du Danube. En revanche, la localisation de la Levédie est très controversée.⁴²

Quel que soit l'itinéraire reconstitué, il est sûr que l'Empire khazar a joué un rôle déterminant dans la formation du peuple hongrois.⁴³ Après sa constitution (vers 630), son principal adversaire fut l'Empire de Kuvrat fondé à la même époque, que les Khazars parvinrent à annexer dans les années 670. Plusieurs groupes quittèrent alors l'Empire de Kuvrat vers l'ouest : les Bulgaro-onoghundurs conduits par Asparukh, qui fondèrent l'Empire bulgare du Danube ; une autre ethnie portant vraisemblablement un nom onogour, gagna le bassin des Carpates. Selon Gyula László, il s'agirait déjà des Hongrois, que le peuple d'Árpád trouva dans le bassin des Carpates. Mais il n'existe pas de preuves indiscutables de cette double conquête.⁴⁴ Dans la première moitié du VIII^e siècle, de violents conflits opposèrent l'Empire khazar au califat arabe, principalement dans la plaine du Caucase, au cours desquels le khāqān khazar lui-même fut contraint de se soumettre. Après la cessation des combats, à partir de la fin du VIII^e siècle, se développa un commerce florissant auquel le peuple hongrois a vraisemblablement participé.

40 Édition critique : Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravcsik ; traduction en anglais : R. J. H. Jenkins, Budapest, 1949, 170-175.

41 Récapitulation de la littérature relative à cette question : Kristó, 1996, 139-148.

42 Récapitulation de la littérature relative à cette question : Kristó, 1996, 154-158.

43 Monographies sur l'histoire de l'empire khazar : D. M. Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, Princeton, 1954 ; M. I. Artamanov, *Istorija hazar*, Leningrad, 1962 ; S. A. Pletneva, *Chazary*, Moscou, 1976 ; édition en allemand : S. A. Pletnjowa, *Die Chasaren. Mittelalterliches Reich an Don und Wolga*, Leipzig, 1978 ; D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chazaren-Reiches im Licht der schriftlichen Quellen*, Münster, 1982 ; A. P. Novosel'cev, *Hazarskoe gosudarstvo i ego rol' v istorii vostočnoj Evropy i Kavkaza*, Moscou, 1990.

44 Gy. László, *A « kettős honfoglalás »* (La « double conquête »), Budapest, 1972. Critique de cette théorie : Cs. Bálint, *Archäologie der Steppe*, Vienne-Cologne, 1989, 233-235.

Une opinion répandue au sujet des relations entre Khazars et Hongrois est qu'à partir des années 830, les Hongrois devinrent de plus en plus indépendants, et que dans les années 870, ils s'étaient séparés des Khazars. Les premiers indices de désolidarisation se manifestèrent dans les années 830, lorsque les Khazars édifièrent avec les Byzantins la forteresse de Sarkel sur les bords du Don, pour se défendre, selon certains, contre la confédération des tribus hongroises. Mais aucune source ne justifie ce point de vue.⁴⁵ On a relié deux données parmi d'autres à l'indépendance de la confédération tribale. L'empereur Constantin raconte que les Khazars furent divisés par une guerre civile, à l'issue de laquelle le peuple vaincu, du nom de Kabar, rejoignit les Hongrois. Cela ne s'explique que si les Hongrois étaient dès cette époque indépendants du khāqān khazar. Vers 870, la tradition musulmane de Djajhani décrit le peuple hongrois comme disposant d'un cadre politique autonome.⁴⁶ Contrairement à cela, dans son histoire des origines hongroises citée plus haut, récit qui peut remonter à la tradition hongroise, l'empereur Constantin rapporte que le prince conquérant Árpád a reçu ses pouvoirs du khaqān khazar. Si nous ajoutons à cela qu'au cours du haut Moyen Âge, le titre de souverain des steppes d'Eurasie était toujours *khāqān* et que ce titre n'apparaît jamais à propos des Hongrois, nous devons en conclure qu'au cours du IX^e siècle, la confédération tribale hongroise a certes acquis un plus grand poids politique, et ses chefs ont pu commencer à mener une politique indépendante, mais qu'avant la conquête, ils n'avaient pas encore fait le pas décisif, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas reçu le titre de khaqān, symbole de souveraineté.

Les Hongrois apparaissent pour la première fois dans les sources écrites au cours des années 830, mais nous ne disposons de plus amples informations que dans la seconde moitié du IX^e siècle.⁴⁷

Entre 836 et 838, sur le cours inférieur du Danube, est signalée sous les noms de *ungr*, *türk* et *hun* une ethnie qui peut être assimilée au peuple hongrois.⁴⁸ En 860-861, Constantin-Cyrille se rendant auprès du khaqān khazar, rencontra sur la presqu'île de Crimée des *Ugor*, nom usité par les Slaves à l'égard des Hongrois.⁴⁹ En 862, le peuple des *Ungri* apparaît en terre franque.⁵⁰ Parmi les sources musulmanes, le récit de Djajhani qu'on peut dater des années 870, fait état d'un peuple

45 I. Zimonyi, « Šarkel », *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994, 593-594.

46 Kristó, 1996, 149-151, 172-173.

47 Travaux sur l'histoire hongroise du IX^e siècle : Sz. de Vajay, *Der Eintritt des ungarischen Stammes in die europäische Geschichte (862-933)*, Mayence, 1968 ; Kristó, 1996.

48 Rapporté par la suite du frère Georgios. Édition critique et traduction en hongrois : Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*, Budapest, 1984, 52-58.

49 Király, 1974.

50 Première mention des Hongrois dans la littérature occidentale : *Annales Bertiniani*, MGH SS I, 458 ; Kristó, 1996, 133-134.

du nom de *madzsgar* menant une vie nomade dans la région située au nord de la mer Noire.⁵¹ En 881, une troupe de Hungaro-Kabars se livrait à des pillages dans la région de Vienne, ce qui montre que les Kabars qui avaient quitté l'Empire khazar avaient rejoint les sept tribus hongroises avant 881.⁵² Vers 882, Méthode rencontra le roi de Hongrie au bord du Danube.⁵³ En 892, les Hongrois alliés aux Francs ravagèrent le pays du prince morave Svatopluk, mais en 894, ils dévastèrent la Pannonie à l'appel de Svatopluk.⁵⁴

Le bassin des Carpates ne leur était donc pas inconnu avant la conquête. Celle-ci fut principalement imposée par le fait que les Petchenègues chassés de leurs territoires situés à l'est de la Volga s'emparèrent du pays d'Etelköz où vivaient les Hongrois. Ce processus fut également influencé par le fait que des groupes hongrois traversèrent la Pannonie, et que le peuple hongrois se rangea aux côtés de Byzance dans le conflit qui l'opposa aux Bulgares. Entre 895 et 900, les Hongrois prirent possession de la totalité du bassin des Carpates.⁵⁵

La conquête hongroise appartient à un plus vaste processus historique, la seconde phase du développement de l'Europe. Dans un premier temps, à la suite des invasions germaniques, entre le V^e et le VIII^e siècle, la synthèse des mondes antique et germanique avait donné naissance à une Europe féodale et chrétienne romaine dont les contours géographiques correspondaient à peu près à ceux de l'empire de Charlemagne. Une seconde vague d'invasions déferla entre le VII^e et le IX^e siècle, comprenant la propagation de l'islam, les migrations slaves, celles des peuples des steppes (Avars, Bulgares et Hongrois), et les conquêtes normandes.⁵⁶ Elles furent enrayées aux IX^e et X^e siècles, qui virent le christianisme se répandre. A la fin du XI^e siècle, l'espace géographique d'Europe centrale était fixé.

A la suite de leur assimilation aux Romains dans les régions déjà constituées, de leur désintégration politique, et d'une longue évolution discontinue, les ethnies germaniques des invasions (Goths, Francs, Bourguignons etc.) disparurent

51 L'ouvrage géographique de Djahani est perdu, mais des auteurs postérieurs (Ibn Rusteh, Gardizi, Marvazi, Bakri) y ont fait de si larges emprunts que le texte peut en être reconstitué : I. Zimonyi, « A 9. századi magyarokra vonatkozó arab források. A Dzsaháni-hagyomány » (Les sources arabes du IX^e siècle relatives aux Hongrois. La tradition de Djahani), *A honfoglaláskor írott forrásai*, sous la direction de L. Kovács-L. Veszprémy, Budapest, 1996, 45-59 ; I. Nyitrai, « A magyar őstörténet perzsa nyelvű forrásai » (Les sources de la préhistoire hongroise en langue persane), *id.*, 61-76 ; traduction en français d'Ibn Rusteh : Ibn Rusteh, *Les atours précieux*, trad. de G. Wiet, Le Caire, 1955, 160-161 ; traduction en anglais de Gardizi : A. P. Martinez, « Gardizi's two chapters on the Turks », *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 2 (1982), 159-163.

52 « Continuatio Annalium Iuvavensium Maximorum », MGH SS XXX/2, 742 ; Kristó, 1996, 150.

53 Király, 1974.

54 « Annales Fuldenses 892 », MGH SS I, 408 ; « 894 », *id.*, 410 ; Kristó, 1996, 175-181.

55 Gy. Györffy, « Die Landnahme der Ungarn aus historischer Sicht », *Vorträge XLI*, 2^e partie, 67-79 ; Kristó, 1996, 191-203.

56 L. Musset, *Les invasions : Les vagues germaniques. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VI^e-XI^e siècle)*, Paris, 1965.

ethniquement et politiquement, et au milieu du Moyen Age, les unités ethniques anglaise, allemande et française commencèrent à se constituer. Face à cela, dans la région qui s'est constituée par la suite, une rapide évolution continue a transformé la société en deux ou trois siècles sur des modèles occidentaux, mais les cadres ethniques et politiques ont été conservés.⁵⁷ Les ethnies attestées aux VI^e-IX^e siècles (Tchèques, Polonais, Danois, Hongrois), ont subsisté au cours du Moyen Age.

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

57 J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Szeged, 1992, 15-19.

Árpád Berta

(Université de Szeged, JATE)

LE SYSTÈME DES NOMS DE TRIBUS HONGROISES D'ORIGINE TURKE*

Pendant longtemps, l'historiographie a été à la fois dominée et contingentée par l'idée que l'appartenance d'un individu à un peuple donné pouvait être clairement déterminée. Une autre conception, celle qui affirmait que les connexions continues de certains peuples pouvaient être projetées dans un passé lointain, restreignait également les possibilités de l'historiographie.

Ce n'est que dans les années 1920 qu'il devint évident que le véritable objet des recherches historiques sur le haut Moyen Age n'était pas l'histoire des peuples du haut Moyen Age, mais plutôt celle de leur ethnogénèse.

L'activité de Reinhard Wenskus¹ et les recherches les plus récentes (Herwig Wolfram, Joachim Herrmann, Herwig Friesinger, Falko Daim, Walter Pohl, ou en Hongrie, Jenő Szűcs dont nous regrettons la disparition²) ont peu à peu dégagé jusque dans les années 80 des conceptions qui ont renouvelé les méthodes de recherche historique sur le haut Moyen Age.

La volonté de créer cette nouvelle méthodologie s'est manifestée par la publication des données, thèses et hypothèses présentées par les volumes du symposium de Zwettl.³

* Texte de l'intervention en hongrois au colloque « Conquête et linguistique » (Budapest, décembre 1994) organisé par la Commission d'Histoire ancienne de l'Académie des Sciences de Hongrie.

1 Sur la fondation des méthodes et du langage conceptuel des ethnogénétiens modernes, cf. R. Wenskus, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, Köln-Graz, 1961.

2 Parmi les ouvrages relativement peu connus dans la littérature internationale, il convient de souligner J. Szűcs, « "Gentilizmus". A barbár etnikai tudat kérdése : tézisek és vita » (Conscience ethnique des barbares : thèses et débats), *Történelmi Szemle* 14 (1971), 188-211 et *id.*, *A magyar nemzeti tudat kialakulása. Két tanulmány a kérdés előtörténetéből* (Deux études sur la préhistoire de la conscience nationale hongroise), Szeged, 1992.

3 H. Wolfram-W. Pohl (éds.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, (Berichte des Symposions der Kommission für Frühmittelalterforschung, 27. bis 30. Oktober 1986,

Le caractère polyethnique des groupes de peuples organisés en clans était certes déjà connu. On sait par exemple depuis longtemps que l'armée lombarde comprenait des éléments gépides, bulgares, sarmates, saxons et d'autres ethnies de Pannonie. On sait aussi que les sources évoquent sous le nom d'Avares des Huns koutrigours, des Bulgares, des Gépides, des Romains et des Slaves. On savait également depuis plus longtemps que chez les peuples organisés sur des bases polyethniques, les différentes appartenances ne s'excluaient pas automatiquement. Un individu pouvait être à la fois gépide et lombard ou avar, le nom de son clan pouvait désigner une importante fédération de tribus avant de devenir soudain le nom d'un groupe local ou régional insignifiant.

Ce n'est qu'à une époque récente qu'on a commencé à établir les modèles scientifiques des processus de formation des grandes tribus, des fédérations tribales et des groupes de peuples.

Il semble que les recherches sur les noms des tribus hongroises et surtout leur évaluation historique requièrent également la mise au point de nouvelles méthodes. Cela ne peut être que le résultat d'une collaboration entre historiens et linguistes. Dans le présent article, je voudrais présenter les résultats des travaux des linguistes pouvant servir de point de départ pour établir un modèle de l'organisation de la fédération des tribus hongroises.

Les linguistes disposent de deux sources pour leurs recherches sur les noms des tribus hongroises. L'une est la liste de noms de tribus connue depuis plus de 250 ans – conservée dans *De Administrando Imperio*, l'œuvre de Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance⁴ –, l'autre est l'ensemble des toponymes issus des noms de tribus du territoire de la Hongrie historique.

L'étude des noms des tribus hongroises – nous le savons depuis longtemps grâce à Géza Nagy (1910) – ne peut se concevoir qu'en utilisant conjointement ces deux sources. Sans la connaissance des toponymes hongrois, la plupart des données de l'empereur Constantin permettant des lectures multiples peuvent induire les chercheurs en erreur. Je n'ai pas l'intention d'énumérer ici les tentatives – souvent amusantes – nées sous la plume des chercheurs qui, ayant négligé le témoignage des toponymes, ont prétendu établir l'étymologie des noms de tribus avec un point de départ erroné. Gyula Németh a d'ailleurs recensé les anciennes étymologies fantaisistes.⁵ Je vais toutefois donner un exemple récent. Menges,

Stift Zwettl, Niederösterreich.) 1, Wien, 1990 ; H. Friesinger-F. Daim (éds.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, (Berichte des Symposions der Kommission für Frühmittelalterforschung, 27. bis 30. Oktober 1986, Stift Zwettl, Niederösterreich.) 2, Wien, 1986.

4 Édition critique et traduction en anglais de cet ouvrage du milieu du X^e siècle : Gy. Moravcsik-R. J. H. Jenkins, *Constantine Porphyrogenitus : De Administrando Imperio*, *Dumbarton Oaks Texts*, Washington, 1967 (dans ce qui suit : Moravcsik-Jenkins, 1967).

5 Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Naissance du peuple hongrois de la conquête), Budapest, 1930 (dans ce qui suit : Németh 1930), 227-230.

éminent altaïste allemand,⁶ a lu le nom de la tribu *Keszi* dans la liste de Constantin sous la forme *Qasi* et celui de *Kér* sous la forme *Qari*. Ses interprétations à partir de « *Karám* » (bergerie) et « *Öreg* » (vieux), étaient donc fausses dès le départ.

Gyula Németh est le premier à avoir donné une explication scientifique des noms des tribus hongroises. Le mérite incontesté de ses analyses réside en ce qu'il a tenté de systématiser ses explications. En faisant un tri parmi les interprétations précédentes, il en a conservé et complété certaines et a proposé d'autres étymologies pour les cas où il ne trouvait rien de recevable dans la littérature existante. Dans le système établi par Németh en 1930, nous pouvons retenir parmi les étymologies « reprises » celles de *Nyék*⁷ et celle de *Tarján* élucidé encore plus tôt - et de manière correcte selon ce que nous savons aujourd'hui.⁸ Avec quelques restrictions, nous pouvons ajouter à ce groupe d'étymologies « reprises » le nom de *Megyer*, dont l'explication est basée sur une idée antérieure d'Antal Reguly.⁹ Selon la conception de Gyula Németh en 1930, les noms des tribus hongroises, à l'exception de *Nyék* et du premier élément de *Megyer*, sont d'origine turke.

D'après le nom commun hongrois archaïque *nyék*, le nom de *Nyék* d'étymologie finno-ougrienne signifiait très certainement « haie, refuge enclos ». Les significations des noms de tribus d'origine turke - selon Németh - étaient les suivantes: « Insurgé » (*Kabar*); « Homme de Mańc » (*Megyer*); « Barricade de neige » (*Kürt*); « Infatigable » (*Gyarmat*); « Vice-roi » (*Tarján*); « Ministre » (*Jenő*); « Géant » (*Kér*); « Fragment » (*Keszi*).

A partir de 1930, l'image de l'organisation fédérative expliquée ou saisissable dans les significations apportées par les interprétations et les étymologies de Németh devint partie intégrante de l'historiographie hongroise, peut-être même plus que Németh ne l'eût souhaité. Dans ses ouvrages ultérieurs,¹⁰ où il revient sur certaines de ses interprétations, Németh lui-même s'exprime avec plus de prudence, enfin, après avoir passé en revue les critiques justifiées et ses propres points de vue, dans un de ses derniers articles,¹¹ il retire parmi ses anciennes interprétations celles de *Megyer*, de *Gyarmat* et de *Kér*.

Outre les explications de Németh, il existe d'autres tentatives connues pour élucider l'origine de quelques-uns des noms de tribus hongroises. Sans prétendre

6 K. H. Menges, « Etymological Notes on Some Păčănăg Names », *Byzantion* 18 (1944-1945), 256-280.

7 cf. O. Hermann, « A nyék », *Magyar nyelv* 1 (1905), 24-28.

8 cf. F. Salamon, « A magyar haditörténethez a vezérek korában » (Histoire militaire de la Hongrie à l'époque des chefs de clans), *Századok* 10 (1876), 1-17, 686-733, 765-851.

9 cf. P. Hunfalvy, *A vogul föld és nép. Reguly Antal hagyományaiából kidolgozta...* (La terre et le peuple vogoul. D'après l'héritage d'Antal Reguly), Pest, 1864 (dans ce qui suit : Hunfalvy 1864), 47.

10 cf. surtout Gy. Németh, « Magyar törzsnevek a baskíroknál » (Les noms des tribus hongroises chez les Bachkirs), *Nyelvtudományi Közlemények* 68 (1966), 35-50.

11 J. (Julius) Németh, « Türkische und ungarische Ethnonyme », *Ural-Altäische Jahrbücher* 47 (1975), 154-160 (dans ce qui suit : Németh 1975).

à l'exhaustivité, j'aimerais citer l'étude de Kristó, Makk et Szegfű¹² dans laquelle le nom de *Kér* est rapproché du mot hongrois ancien *kér* (« écorce ») et, selon une autre proposition, du verbe *kér* (« demander, réclamer »). Parmi les explications du nom de *Kürt*, la plus connue est la tentative de l'assimiler au hongrois *kürt* (« trompe, cor »).¹³ Moór a voulu faire remonter le nom de *Keszi* du nom dialectal de poisson *kesze, keszi* (« brème »), et a suggéré que ce nom de tribu pourrait être d'origine totémique.¹⁴

Chacune des explications énumérées ci-dessus soulève d'importantes questions en partie phonologiques, en partie sémantiques. Je ne peux pas les réfuter ici en détail, et cela n'est d'ailleurs peut-être pas nécessaire. En 1989, je me suis penché à plusieurs reprises sur les problèmes de l'étymologie des noms de tribus. J'ai publié les résultats de mes recherches linguistiques dans plusieurs articles¹⁵ et j'ai également tenté de tirer les enseignements historiques des nouvelles interprétations au cours d'une conférence que j'ai tenue en 1989 à Oslo et dont le texte a été publié par la suite.¹⁶ L'étude des noms de tribus m'a amené à étudier également les noms de *savarti*¹⁷ et de *Ungar*¹⁸ employés par les étrangers à l'égard des magyars. J'ai pu voir que ces dénominations appartenaient au même groupe sémantique que les noms des tribus magyares et qu'ils pouvaient par conséquent renforcer indirectement le crédit des nouvelles interprétations.

Au cours de mon étude de 1989, j'ai proposé une nouvelle étymologie de quatre noms de tribus: les noms de *Kürt*, *Gyarmat*, *Jenő* et *Kér* peuvent remonter à des termes militaires turks dont la signification devait être « petite poitrine », « derrière le dos », « petit côté » et « dernier ».

12 Gy. Kristó-F. Makk-L. Szegfű, *Adatok « korai » helyneveink ismeretéhez* (Anciens toponymes hongrois) 1, (Acta Historica 11), Szeged, 1973, 36.

13 cf. L. Benkő (éd.), *A magyar nyelv történeti etimológiai szótára* (Dictionnaire historique et étymologique du hongrois) 2, Budapest, 1970 (dans ce qui suit : Benkő 1970), 693.

14 E. Moór, « Studien zur Früh- und Urgeschichte des ungarischen Volkes » I, *Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae* 2 (1951), 25-138, 50-51.

15 Á. Berta, « Új vélemény török eredetű törzsneveinkről » (Une nouvelle idée sur les noms des tribus hongroises d'origine turke), *Keletkutatás*, Printemps 1989, 3-17 ; *id.*, « Ungarische Stammesnamen türkischen Ursprungs », *Ural-Altäische Jahrbücher. Neue Folge* 9 (1990), 31-37 (dans ce qui suit : Berta 1990) et *id.*, « Török eredetű törzsneveink » (Les noms de tribus hongroises d'origine turke), *Nyelvtudományi Közlemények* 92 (1991), 3-40 (dans ce qui suit : Berta 1991).

16 Á. Berta, « Historische Zeugnisse der ungarischen Stammesnamen », in B. Brendemoen, *Altaica Osloensia. Proceedings from the 32nd Meeting of the Permanent International Altaistic Conference, Oslo, June 12-16, 1989*, Oslo, 1990, 23-38 (dans ce qui suit : Berta 1990a).

17 Á. Berta, « Die chasarische Benennung der Ungarn », in Chr. Fagner - K. Schwarz (éds.), *Festgabe an Josef Matuz. Osmanistik-Turkologie-Diplomatik*, Berlin, Schwarz Verlag, 1992, 7-11.

18 Á. Berta, « A türk hadi műszavak egyik jelentéstanai csoportja » (Un groupe sémantique des termes techniques militaires turks), *Keletkutatás*, Automne 1992, 20-26.

Outre ces quatre nouvelles propositions, que j'ai faites en développant une intuition correcte de Dezsó Pais,¹⁹ j'ai modifié l'étymologie de *Keszi* proposée par Gyula Németh.

Je ne veux pas m'étendre ici à nouveau en détail sur les étymologies en question.²⁰ Je me contenterai d'énumérer les étymons turks des noms de tribus et d'indiquer la forme de transition attestée du côté turk. D'autres détails seront donnés en cas de nécessité.

L'étymon de *Kürt* est *köküz*, signifiant « poitrine », qui peut être dérivé d'un verbe **kök* « téter ». Sa forme tchouvache **köür* > **köwür* a pu parvenir dans le hongrois ancien²¹ où elle a reçu le suffixe diminutif connu d'origine finno-ougrienne **-tü* > hongrois ancien *-t*.²² Il est intéressant de noter que cet ancien suffixe n'avait pas seulement une fonction diminutive, mais aussi très probablement individualisante, comme en turc.

Le nom de *Gyarmat* remonte au composé turk *džarimarti*. Le premier élément *džarim* présente des critères tchouvaches, l'initiale *dž-* et la finale *-m* de ce nom remplaçant le *y-* et le *-n* du turk commun.²³ Ce mot signifiait à l'origine « petite plaque » puis son sens s'est modifié en « dos ». Le second élément du composé est *art* (« le dos, la partie arrière de qc »),²⁴ et – conformément aux règles de composition présumées du turk – c'est une forme du mot *art* associée à un suffixe posses-

19 D. Pais, « Konstantinos Καση törzse » (La tribu Καση de Constantin), *Magyar nyelv* 26 (1930), 298-299, 299.

20 Voir à ce sujet Berta 1990, 1991.

21 Cette hypothèse n'est pas contredite par le fait que la (les) forme(s) tchouvache(s) actuelle(s) remplaçant l'étymon turk ne soi(en)t pas identique(s) à cette reconstruction. Nous savons depuis longtemps que les éléments tchouvaches anciens de la langue hongroise ne sont pas issus de l'ancêtre du tchouvache actuel. Nous trouvons en tchouvache les données suivantes : *käkär* 'grud' (verhujaja čast' tulovišëa) ; *grud'* (ženskaja) (M. I. Skvorcov (éd.), *Čuvašla-viräsla slovar'*, Moskva, Russkij jazyk, 1982 ; dans ce qui suit : ČuvRS) ; en dialecte anatrien *käkär*, *käkkär*, en dialecte viryal *kokor*, *kokkor*, 'grud' žensčiny ; *grud'* zemli ; čast' telegi, lisica'. N. I. Ašmarin, *Thesaurus linguae Tschuvaschorum* 7, Tcheboksary, 1934, 108. En tchouvache actuel, l'ancien **-k-* du milieu du mot est remplacé par *-k-* ou *-kk-*. Des données ogouzes et kipsak attestent la présence dans les langues turkes de formes anciennes comprenant un *-g-* au milieu : cf. turc *gögüs*, turkmène *gövüs*, gag. *gü:s*, *Codex Cumanicus kövüs*. K. Grönbech, *Komanisches Wörterbuch. Türkischer Wortindex zu Codex Cumanicus*, (Monumenta Linguarum Asiae Maioris. Subsidia. Vol. 1.) Kopenhagen, 1942, 150.

22 Sur ce diminutif voir K. D. Bartha, *A magyar szóképzés története* (Histoire de la formation des mots en hongrois), Budapest, 1958, 105-106.

23 Sur les données du turk commun, cf. G. Clauson, *An etymological Dictionary of Pre-Thirteenth-Century Turkish*, Oxford University Press, 1972 (dans ce qui suit : Clauson 1972), 970a : *yarın*, le tchouvache actuel : *šurām* 'spina, hrebet, spinka (odeždy)' (ĖuvRS), le dialectal *šorām* 'spina ; pojasnica, vyšivka na spine kaftana'. N. I. Ašmarin, *Thesaurus linguae Tschuvaschorum* 12, Tcheboksary, 1937, 269.

24 A l'origine, la voyelle initiale du turk *art* était longue (*a:rt*), et le sens primitif en était probablement « the nape of the neck ». Cf. Clauson 1972 : 200b-201a.

sivant de troisième personne du singulier qui se trouve dans l'étymon présumé *džarimarti*.²⁵

Dans le cas de *Jenő*, la forme de transition turke peut être soit *Yänäk*, soit *Yänäy*.²⁶ Cette forme turke peut aussi bien être issue d'un étymon *ya:n* signifiant « the hip, side, flank »²⁷ +diminutif *Ak*²⁸ ou +suffixe *Gak*.²⁹ Il serait bon de déterminer si la forme de transition turke du nom hongrois provient d'une forme en *-Ak* ou en *-Gak*, mais nous ne disposons pour cela d'aucun point d'appui phonétique, ni morphologique, ni sémantique. S'il s'agit d'une forme en *-Ak*, la signification originelle du nom serait « Petit côté ». ³⁰ Il est important de noter que contrairement aux noms de *Kürt* et *Gyarmat*, dans le cas de *Jenő*, l'initiale turke *y-* peut être interprétée comme un critère évident du turk commun. Tout ceci implique que *Jenő* n'est pas issu de la même langue turke que *Gyarmat* et *Kürt*.

L'étymon turk de *Kér* peut être **ke:rü:*, la forme de transition a pu être **kerü* ou **keri*; l'étymon turk est une forme composée. La racine est **ke:* (« back, behind »),³¹ à laquelle s'ajoute à l'origine une terminaison spatiale de direction *+r*.³² Le sens du nom de *Kér* peut être « la partie ou l'endroit se trouvant derrière qc ». La source de ce nom hongrois est un nom commun répandu dans la plupart des langues turkes.

J'ai complété l'étymologie du nom de *Keszi* donnée par Gyula Németh (comme je l'ai indiqué plus haut, Németh est parti d'une forme **Käsáy*) en supposant que l'étymon turk est parvenu dans la langue hongroise sous deux formes, *käs* et *käsäk*.³³ Cela explique le fait curieux que ce nom se présente sous plusieurs formes

25 La forme turke de transition pourrait être **džarimati*. Le segment final de la forme reconstituée **ati* ne requiert pas l'exposition détaillée de la variation du *-t-* depuis l'ancien **-r->-Ø*. Ce phénomène est bien connu dans de nombreuses langues turkes, en particulier en tchouvache.

26 Il est impossible de déterminer si la finale gutturale est devenue sonore et spirante dans la forme turke de transition ou dans la forme reprise par le hongrois ancien. Les deux possibilités sont également plausibles. Le rôle des influences linguistiques turkes qui ont déterminé dans la langue hongroise le sort des finales gutturales des formes convergentes turko-hongroises est une question très intéressante dont l'étude requiert un corpus étendu. L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Relations turkes de la langue hongroise avant la conquête et à l'époque arpadienne), Budapest, 1986, 71-82 a souligné le plus récemment cette variation convergente turko-hongroise, mais aucune étude détaillée de ce phénomène n'a encore été faite.

27 cf. Clauson 1972 : 940ab

28 Sur ce suffixe, cf. M. Erdal *Old Turkic Word Formation. A Functional Approach to the Lexicon* 1-2, (Turcologica 7), Wiesbaden, Harrassowitz, 1991 (dans ce qui suit : Erdal 1991), 40-42

29 Sur ce suffixe cf. Erdal 1991 : 74-75.

30 Les deux propositions supposent une mutation *ya->yä* du côté turk, la forme en *-Gak* suppose également une mutation *-ñ->-n-*. Comme je l'ai montré auparavant (Berta 1990, 35 ; Berta 1991, 25-27), les deux variations sont attestées dans la langue petchenègue, et il est probable que ce nom de tribu tire son origine, sinon du petchenègue, du moins d'une langue proche.

31 Clauson 1972, 686a.

32 Clauson 1972, 736b-737a.

33 Berta 1990, 36 ; Berta 1991, 7-11.

dans l'antiquité hongroise.³⁴ Le turk *käs* (« fragment, morceau ») est un nom commun du turk ancien,³⁵ et *käsäk*³⁶ est le diminutif de ce mot. On retrouve le même suffixe diminutif (+Ak) que dans la forme turke du nom de *Jenő*.

En développant ces nouvelles propositions d'étymologies, on a pu tirer des conclusions historiques. Le système des noms de tribus a permis d'expliquer pour quelles raisons possibles les tribus figurant dans la liste de l'empereur de Byzance sous le nom de *Kürtgyarmat* se sont réunies, et son récit du changement de dynastie de *Levedi* à *Álmos* ou à *Árpád*, m'a semblé crédible.³⁷ La structure de la fédération qui se dessine d'après les nouvelles interprétations m'a permis de conclure qu'après le changement de dynastie, la tribu *Tarján* (celle d'*Árpád*) a repris la fonction de l'ancienne tribu dirigeante *Megyer* (la tribu de *Levedi*).³⁸

Mes recherches dans le domaine de l'onomastique concordent en deux points essentiels avec les conclusions de Gyula Németh. Je suis parvenu à trouver un système des noms des tribus hongroises et j'ai constaté que la grande majorité de ces noms étaient d'origine turke.

Une différence considérable sépare toutefois les explications de Németh de mes conclusions. Le système qui se dégage de mes interprétations me semble plus clair que celui de Gyula Németh, et il m'a permis d'essayer de reconstituer certaines étapes de l'évolution des noms de tribus. Il me semble aussi que la tâche des historiens sera plus actuelle si on peut intégrer dans le système les deux noms (*Nyék*, *Megyer*) qui n'ont pas reçu de nouvelle explication étymologique, et dont je n'ai rien pu dire de nouveau en 1989.

34 On peut observer cette dualité à l'époque du hongrois ancien. D'après l'empereur Constantin, on peut conclure à une forme **Keszi* en hongrois ancien, en revanche les antécédents des toponymes hongrois *Keszi*, *Kesző*, *Keszű* indiquent une variation entre deux formes présentes dans le hongrois ancien : **Keszi* ~ **Keszey*.

35 Cf. *Kāšyārī*, *kās*, « a piece of anything ». R. Dankoff-J. Kelly (éds.), *Mahmūd al-Kāšyārī, Compendium of the Turkic Dialects (Dīwān Luḡāt at-Turk)* 1. (Sources of Oriental Languages and Literatures 7), Harvard University Printing Office, 1982 (dans ce qui suit : Dankoff-Kelly 1982), 262.

36 On rencontre les mêmes difficultés pour déterminer la qualité gutturale de la finale de ce mot que pour la forme de transition du nom de *Jenő*.

37 L'empereur Constantin relate ainsi le changement de dynastie régnante survenu au sein de la fédération des tribus hongroises : « A short while afterwards, that chagan-prince of Chazaria sent a message to the Turks [Hongrois], requiring that Lebedias, their first voivode, should be sent to him. Lebedias, therefore, came to the chagan of Chazaria and asked the reason why he had sent for him to come to him. The chagan said to him : "We have invited you upon this account, in order that, since you are noble and wise and valorous and first among the Turks, we may appoint you prince of your nation, and you may be obedient to our word and our command." But he, in reply, made answer to the chagan : "Your regard and purpose for me I highly esteem and express to you suitable thanks, but since I am not strong enough for this rule, I cannot obey you ; on the other hand, however, there is a voivode other than me, called Almoutzis, and he has a son called Arpad ; let one of these, rather, either that Almoutzis or his son Arpad, be made prince, and be obedient to your word." » (Moravcsik- Jenkins 1967, 173).

38 cf. Berta 1990a.

En ce qui concerne *Nyék*, j'ai émis auparavant³⁹ l'hypothèse que ce nom de tribu également connu comme un nom commun archaïque hongrois signifiant « haie » pouvait aussi être d'origine turke, mais je n'ai pas indiqué les données relatives à son étymon turk (kirghiz *dže:k*, « terrain clos, bord de fossé, tranchée de délimitation, bordure, rebord », bachkir *šěyäk*, *id.*). En considérant que les langues turques présentent des équivalents morphologiques au hongrois *nyék* et qu'en revanche les explications antérieures n'ont permis de reconstituer qu'un radical verbal dans les langues finno-ougriennes,⁴⁰ on est bien plus fondé à penser que le nom de *Nyék* est d'origine turke et non finno-ougrienne.⁴¹

Mes recherches précédentes ne m'ont pas permis de conclure sur l'origine du nom de *Megyer*. Mais mes nouvelles recherches ont abouti à une proposition que je présenterai dans la seconde partie de cet article.

Avant tout, il convient de revenir aux principales conclusions des recherches antérieures. Elles concordent en deux points essentiels : d'une part les chercheurs ont relié le nom de tribu *Megyer* au nom de peuple *magyar*, d'autre part ils ont cherché une origine finno-ougrienne de ces deux noms.

On ne saurait mettre en doute l'identité étymologique du nom de tribu *Megyer* et du nom de peuple *magyar*. D'autant plus qu'András Róna-Tas est parvenu récemment⁴² à élucider de manière convaincante une question qui restait depuis longtemps sans réponse : le rapport de nom de tribu à voyelles claires et du nom de peuple à voyelles sombres. Róna-Tas explique la différence de vocalisme *Megyer* - *magyar* par la différence d'accentuation entre le hongrois et le turk primitifs. Ses explications apportent aussi autre chose qui de notre point de vue n'est pas sans intérêt. Sa conclusion finale est : « Dans le milieu linguistique turk, une forme *madžer* est devenue *medžer* par l'effet de l'accent porté par la syllabe finale. Le nom de notre tribu est donc d'origine finno-ougrienne, mais à l'époque de la cohabitation étroite des Turcs et des Hongrois, il a connu une variante « turkisante », rejoignant ainsi le système des noms de tribus hongroises d'origine turke. »

L'autre trait commun des chercheurs qui s'étaient auparavant inlassablement penchés sur l'origine des noms *Megyer* et *magyar* était l'idée d'une origine finno-

39 Berta 1990, 33 ; Berta 1991, 6.

40 Németh 1930, 241-245 ; Németh 1975, 155-156 ; Benkő 1970, 1039 ; K. Rédei, *Uralisches etymologisches Wörterbuch* 1-2, Wiesbaden, Harrassowitz, 1988 (dans ce qui suit : Rédei 1988), 874.

41 Si cette proposition se trouve un jour vérifiée, il faudra placer le nom de tribu *Nyék* (et le nom commun *nyék*) parmi les plus anciens éléments turks de la langue hongroise, où la correspondance du *ny-* [ń] inhabituel en hongrois et du turk *y-* ne sont pas sans exemples : cf. hongrois *nyár* (« été »), ~ turk commun *yaz* (*id.*) ; hongrois *nyak* (« nuque »), ~ turk commun *yaqa* (« bordure, col »).

42 A. Róna-Tas, *A honfoglalás-kori magyarság* (Le peuple hongrois à l'époque de la conquête), [Discours de réception à l'Académie des Sciences de Hongrie, 10 juin 1991], Budapest, 1993 (dans ce qui suit : Róna-Tas 1993), 22.

ougrienne. C'était entre autres l'avis de Gyula Németh, des auteurs du Dictionnaire historique et étymologique du hongrois (*A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára*) et plus récemment, comme nous l'avons vu, d'András Róna-Tas. Ces points de vue ne concordent pas, mais ils se rejoignent en ce qui concerne le fait que les noms *Megyer* et *magyar* soient en fin de compte d'origine finno-ougrienne. Voici un bref aperçu de ces conclusions.

On connaît deux propositions de Gyula Németh. La plus ancienne datant de 1930 suit l'idée émise par Reguly en 1841.⁴³ Selon Németh,⁴⁴ le premier élément de *Megyer*, le radical *Megy+* est d'origine finno-ougrienne et correspond au vogoul *māñši*, *mañši* désignant à la fois les Vogouls et les Ostiaks. Németh pensait que le second élément du nom de tribu était la forme *eri* du turk *er* (« homme ») marquée d'un suffixe possessif.⁴⁵

L'autre interprétation de Németh⁴⁶ est l'adaptation d'une idée de Setälä : le nom de *Megyer* serait d'origine totémique et correspondrait au vogoul *mansin* (« coq de bruyère »).

Selon le dictionnaire étymologique⁴⁷ et *A magyar szókészlet finnugor elemei* (Éléments finno-ougriens du lexique hongrois),⁴⁸ le nom de peuple *magyar* et le nom de tribu *Megyer* proviendraient d'une juxtaposition du nom ougrien de fratrie **mañæz* et du nom commun d'origine finno-ougrienne *er(i)* (« homme »). Rédei considère que la forme ougrienne **mañcz* correspond génétiquement au nom verbal ougrien **mañcz ~ *mañcz* (« conte, raconter »).⁴⁹

András Róna-Tas donne une autre explication. Dans une conférence qu'il a tenue à l'académie de Rhénanie-Westphalie à Düsseldorf⁵⁰ puis dans son discours de réception à l'Académie des Sciences de Hongrie,⁵¹ il dit que les précédentes explications sont problématiques sur le plan linguistique. Il montre d'une manière convaincante que cette auto-dénomination signifiant « homme de *mañši* » n'est guère vraisemblable. Il pense que le nom de peuple *magyar* provient de la juxtaposition de deux ethnonymes dont la forme pouvait être à l'origine *mañč-er*.⁵²

43 cf. Hunfalvy 1864, 47.

44 Németh 1930, 245-248.

45 Németh 1930, 247-249.

46 Németh 1975, 154-160.

47 cf. Benkő 1970, 817.

48 cf. Gy. Lakó (éd.), *A magyar szókészlet finnugor elemei. Etimológiai szótár* (Éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois) 2, Budapest, 1971, 415-417.

49 Rédei 1988, 866-867.

50 A. Róna-Tas, « Ethnogenese und Staatsgründung. Die türkischen Komponente in der Ethnogenese des Ungarntums », *Ethnogenese und Staatsgründung. Studien zur Ethnogenese* 2, Westdeutscher Verlag, 1988, 131.

51 Róna-Tas 1993, 19-21.

52 La grande difficulté des brillantes conclusions novatrices d'András Róna-Tas réside dans le fait que pour justifier ses explications étymologiques, il ajoute une quatrième ethnie (*er*) aux trois éléments

De nouvelles idées sont apparues dans la dernière communication du Professeur János Gulya. Dans une lettre personnelle János Gulya m'a indiqué qu'à son avis, le nom de tribu *Megyer* peut être en hongrois la forme khazare du nom *mańć-er* dont l'origine serait en fin de compte finno-ougrienne (ougrienne).

Je pense que l'origine finno-ougrienne de *magyar* ~ *Megyer* est évidente pour tout le monde parce que le peuple hongrois parlait une langue finno-ougrienne, mais surtout parce qu'une origine turke semblait théoriquement impossible au premier abord à cause de l'initiale *m-* – pour des raisons historiques et d'après le témoignage des autres noms de tribus. Le *m-* initial est inconnu dans les mots d'origine turke – et c'est une des connaissances de base de la turcologie. Les Hongrois locuteurs d'une langue finno-ougrienne auraient aussi bien pu utiliser une auto-dénomination d'origine étrangère, comme l'ont fait par ex. les Bulgares, les Tatars, les Turcs et même les Russes.

Étudions de plus près cette dénomination *magyar* ~ *Megyer*. L'élucidation la plus récente de ces formes est, comme je l'ai indiqué, l'étude convaincante d'András Róna-Tas.⁵³ La forme originelle présente un vocalisme mixte. La forme *madžer* issue d'une forme plus ancienne **manèer* ou **mandžer* peut être considérée comme un antécédent immédiat de *magyar* ~ *Megyer*. Le vocalisme mixte de la forme d'origine est d'une importance capitale, car dans une langue où fonctionne l'harmonie vocalique – ce qui était le cas de l'ougrien, mais aussi des langues turkes –, la mixité indique que nous nous trouvons en présence d'un mot composé.

On peut se demander si une forme **mančer* ou **mandžer* ne peut être que d'origine finno-ougrienne. Si nous formulons ainsi la question, nous ne pouvons apporter qu'une réponse négative. L'initiale *m-* – ce qui est également une connaissance de base de la turcologie – peut aussi figurer dans des termes d'origine turke, à condition que les mots en question contiennent une consonne nasale. Dans ce cas, le *m-* remonte à un ancien **b-* qui pouvait se trouver à l'initiale de mots d'origine turke.

Tout ceci implique que dans l'éventualité où la forme **mančer* ou **mandžer* était turke, sa forme d'origine devrait être **bančer* ou **bandžer*.

Avant de proposer une étymologie turke, je voudrais faire observer que l'ethnonyme **bančer* ou **bandžer* reconstitué ici – d'après l'histoire des langues turkes – n'a pas besoin en fait de l'astérisque qui figure obligatoirement devant les formes reconstituées, puisqu'il n'est pas inconnu des sources historiques.

On trouve chez Tabarī, auteur arabe écrivant entre 915 et 923 et dans les sources persanes qu'il a utilisées,⁵⁴ un peuple figurant sous le nom de BNDŽR. Selon

connus jusqu'à présent de la famille ougrienne (*hongrois, vogoul, ostiak*) mais il ne parvient pas à étayer de manière satisfaisante cette hypothèse de grande portée.

53 Róna-Tas 1993, 22.

54 Dieter Ludwig a présenté récemment une bonne étude de Tabarī et de ses sources. D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chasaren-Reiches im Licht der schriftlichen Quellen*, (Inaugural-

Tabarī, ce peuple vivait au VI^e siècle dans le Caucase en compagnie de trois autres peuples « turks ». Depuis Marquart,⁵⁵ les chercheurs identifient cet ethnonyme BNDŽR (dont la lecture peut être BaNDŽaR, BāNDŽāR, BaNČaR, BāNČāR, etc.) avec le nom *Burdžan* donné aux Bulgares. Cette identification s'appuie sur le fait qu'en perse moyen (en pehlevi), on utilisait le même signe pour noter les graphèmes *wa:w*, *nu:n* et *ra:'*.

Je pense que l'utilisation de cette donnée de Tabarī pour expliquer l'origine de *magyar* ~ *Megyer* n'est pas sans poser quelques problèmes. En effet, la présence du *-n-* dans une donnée du VI^e siècle au sujet du peuple hongrois semble passablement tardive. La dénasalisation du groupe de consonnes du finno-ougrien (ougrien) **-nč-* (*-ńč-*) et sa transformation en fricatives sonores (processus qui a d'ailleurs précédé la mutation *-n- > -Ń-*) se sont achevées bien avant le VI^e siècle.⁵⁶ Je pense cependant que cet obstacle chronologique n'est pas insurmontable et qu'on peut quand même utiliser la donnée BNDŽR dans l'étude étymologique de *magyar* ~ *Megyer*. Nous savons en effet que la mutation du finno-ougrien (ougrien) **-nč-* (*-ńč-*) > proto-hongrois tardif *-dž-* > hongrois ancien *-gy-* ne s'est pas produite dans tous les mots, Bárczi⁵⁷ cite l'exemple du hongrois *hangya*, « fourmi » (< finno-ougrien **kuńće* ~ *kuće*)⁵⁸ qui conserve le *-n-* primitif, et qui a exclu de la langue moderne la forme « régulière » *húgy*. Si le nom qui figure chez Tabarī se rapportait quand même aux Hongrois – ce que les transformations du type *hangya* ~ *húgy* rendent justement plausible –, ce nom de BNDŽR serait la toute première évocation du peuple magyar. De plus, c'est précisément dans le Caucase, et selon la source, en compagnie de peuples comme les *Khazars* et les *Alains*, si nous excluons l'hypothèse d'un habitat primitif hongrois en Bachkirie – que d'ailleurs rien ne justifie –, que nous pouvons attendre l'apparition du peuple magyar.

Revenons à présent à l'éventuelle étymologie turke. Je propose comme source étymologique de *magyar* ~ *Megyer* un mot composé turk *banj er* signifiant « endroit principal », « lieu central ».

András Róna-Tas s'est penché récemment sur le premier élément de ce mot composé dans un article en hongrois⁵⁹ consacré à l'étymologie du tchouvache

Dissertation zur Erlangung des Doktor-Grades der Philosophischen Fakultät der Westfälischen Wilhelm-Universität zu Münster), 1982, 32-37.

55 J. Marquart, Osteurop-ische und ostasiatische Streifzüge, Leipzig, 1903, 490-491.

56 Voir à ce sujet G. Bárczi, « Hangtörténet » (Histoire phonologique), in G. Bárczi-L. Benkő-J. Berrár, *A magyar nyelv története* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, 1967, 95-176 (dans ce qui suit : Bárczi 1967), 103-104.

57 Bárczi 1967, 104.

58 cf. Rédei 1988, 209-210.

59 A. Róna-Tas, « Csuvas „nagy, öreg”. Emlékezésül a turkológia egyik nagy öregjére, Halasi-Kun Tiborra » (« Grand, vieux » en tchouvache. Hommage à un grand ancien de la turcologie, Tibor Halasi-Kun), *Keletkutatás*, Automne 1992, 121-126.

mǎnǎ, mǎn, « grand, large, gros, fondamental, originel, principal, vieux, aîné ; dense, profond (par ex. un son) ». Il montre que ce mot tchouvache peut remonter directement à une forme **mon* et qu'il s'agit d'un très ancien emprunt - d'origine chinoise - de la langue antérieure au tchouvache. Il est également question dans l'article de Róna-Tas de la forme *ban* > *man* (« grand, principal »), bien mieux connue dans les langues turques, qui remonte à la même forme d'origine chinoise - emprunt sans doute parvenu en turk ancien par l'intermédiaire du tochar - que la forme **mon* dans l'ancêtre du tchouvache. En turk ancien, le mot *ban* signifiait « dix mille »,⁶⁰ le sens de « grand, principal » a pu résulter d'une mutation sémantique interne au turk. La forme *man* du turk *ban* - comme le souligne cet article de Róna-Tas -, se retrouve chez Kāšyarī dans deux noms géographiques *Ma:n Qišla:γ* (« Nom d'un lieu du pays des Ogouzes ») et *Ma:n Kānd* (« Nom de la ville qui se trouvait près de Kāšyar ; elle est à présent en ruines »),⁶¹ mais nous trouvons le même élément *man* dans *Man Kermen*, l'ancien nom mongol de Kiev, qui peut être la traduction du slave « Velikij Gorod » (Grande Ville), et qui figure dans l'*Histoire secrète des Mongols* comme une dénomination kipcsak.

Le second élément du composé *ban džer* est un vieux mot turk connu. En turk oriental ancien sa forme était *ye:r*, en turk occidental ancien, *dže:r*. Il signifiait « terre, lieu, position, territoire, pays ».

Le nom turk *Bandžer* > *Mendžer* signifiant « lieu principal, central » s'est régulièrement transformé en hongrois primitif en *Medžer*. Ce nom peut appartenir au groupe le plus ancien de nos noms de tribus, tout comme *Nyék*, *Kürt* et *Gyarmat*.

Je considère la proposition d'étymologie du nom de tribu *Megyer* résumée ici comme une hypothèse de travail. Comme toutes les propositions relatives à l'étymologie des noms des tribus hongroises - et des noms de tribus en général -, elle soulève de nombreuses questions extérieures à l'étymologie, surtout des questions historiques. Il convient de les examiner aussi avec soin, ce qui relève avant tout de la compétence des historiens.

Pour terminer, voyons le système qui peut se dégager des noms de tribus hongroises d'origine turke :

« Haie » (*Nyék*) - tribu défensive qui, dans une structure antérieure, gardait les frontières de la fédération ;

« Lieu principal » (*Megyer*) - la tribu principale avant le changement de dynastie ;

« Poitrine - Derrière le dos » (*Kürtgyarmat*) - les tribus constituant autrefois l'avant-garde et l'arrière-garde de la tribu *Megyer*, qui furent intégrées à la défense de la nouvelle tribu principale après le changement de dynastie ;

« Tarxan » (*Tarján*) - la nouvelle tribu principale ;

60 Clauson 1972, 346a.

61 Dankoff - Kelly 1982, 348.

- « Petit côté » / « Visage » (*Jenő*) – la tribu de défense latérale ou d'avant-garde de la nouvelle tribu principale ;
 « D'arrière, dernier » (*Kér*) – la tribu d'arrière-garde de la nouvelle tribu principale ;
 « Fragment » (*Keszi*) – restes d'une tribu autrefois plus importante.

Bibliographie

- N. I. Ašmarin, *Thesaurus linguae Tschuvaschorum* 7, Tcheboksary, 1934.
 N. I. Ašmarin, *Thesaurus linguae Tschuvaschorum* 12, Tcheboksary, 1937.
 G. Bárczi, « Hangtörténet » (Histoire phonologique), in G. Bárczi-L. Benkő-J. Berrár, *A magyar nyelv története* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, 1967, 95-176.
 L. Benkő (éd.), *A magyar nyelv történeti etimológiai szótára* (Dictionnaire historique et étymologique du hongrois) 2, Budapest, 1970.
 Á. Berta, « Új vélemény török eredetű törzsneveinkről » (Une nouvelle idée sur les noms des tribus hongroises d'origine turke), *Keletkutatás*, Printemps 1989, 3-17.
 Á. Berta, « Ungarische Stammesnamen türkischen Ursprungs », *Ural-Altäische Jahrbücher. Neue Folge* 9 (1990), 31-37.
 Á. Berta, « Historische Zeugnisse der ungarischen Stammesnamen », in B. Brendemoen, *Altaica Osloensia. Proceedings from the 32nd Meeting of the Permanent International Altaistic Conference, Oslo, June 12-16, 1989*, Oslo, 1990, 23-38.
 Á. Berta, « Török eredetű törzsneveink » (Les noms de tribus hongroises d'origine turke), *Nyelvtudományi Közlemények* 92 (1991), 3-40.
 Á. Berta, « Die chasarische Benennung der Ungarn », in Chr. Fagner-K. Schwarz (éds.), *Festgabe an Josef Matuz. Osmanistik – Turkologie – Diplomatiek*, Berlin, Schwarz Verlag, 1992, 7-11.
 Á. Berta, « A türk hadi műszavak egyik jelentéstani csoportja » (Un groupe sémantique des termes techniques militaires turks), *Keletkutatás*, Automne 1992, 20-26.
 CC voir Grönbech 1936, 1942.
 G. Clauson, *An etymological Dictionary of Pre-Thirteenth-Century Turkish*, Oxford University Press, 1972.
 ČuvRS voir Skvorcov 1982.

- R. Dankoff–J. Kelly (éds.), *Mahmu:d al-Ka:šyari, Compendium of the Turkic Dialects (Di:wa:n Lu:ḡat at-Turk)* 1. (Sources of Oriental Languages and Literatures 7), Harvard University Printing Office, 1982.
- K. D. Bartha, *A magyar szóképzés története* (Histoire de la formation des mots en hongrois), Budapest, 1958.
- M. Erdal *Old Turkic Word Formation. A Functionnal Approach to the Lexicon* 1-2, (*Turcologica* 7), Wiesbaden, Harrassowitz, 1991.
- H. Friesinger–F. Daim (éds.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, (Berichte des Symposions der Kommission für Frühmittelalterforschung, 27. bis 30. Oktober 1986, Stift Zwettl, Niederösterreich.) 2, Wien, 1986.
- K. Grönbech, *Komanisches Wörterbuch. Türkischer Wortindex zu Codex Comanicus*, (Monumenta Linguarum Asiae Maioris. Subsidia. Vol. 1.) Kopenhagen, 1942.
- O. Hermann, « A nyék », *Magyar nyelv* 1 (1905), 24-28.
- P. Hunfalvy, *A vogul föld és nép. Reguly Antal hagyományyaiból kidolgozta...* (La terre et le peuple vogoul. D'après l'héritage d'Antal Reguly), Pest, 1864.
- Gy. Kristó–F. Makk–L. Szegfű, *Adatok „korai” helyneveink ismeretéhez* (Anciens toponymes hongrois) 1, (*Acta Historica* 11), Szeged, 1973.
- Gy. Lakó (éd.), *A magyar szókészlet finnugor elemei. Etimológiai szótár* (Éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois) 2, Budapest, 1971.
- L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Relations turkes de la langue hongroise avant la conquête et à l'époque arpadienne), Budapest, 1986.
- D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chasaren-Reiches im Licht der schriftlichen Quellen*, (Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktor-Grades der Philosophischen Fakultät der Westfälischen Wilhelm-Universität zu Münster), 1982.
- J. Marquart, *Osteurop-ische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903.
- K. H. Menges, « Etymological Notes on Some Păčănăg Names », *Byzantion* 18 (1944-1945), 256-280.
- E. Moór, « Studien zur Früh- und Urgeschichte des ungarischen Volkes » I, *Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae* 2 (1951), 25-138.
- Gy. Moravcsik–R. J. H. Jenkins, *Constantine Porphyrogenitus: De Administrando Imperio*, Dumbarton Oaks Texts, Washington, 1967.
- Nagy, Géza, 1910, « A magyar nemzetségek » (Les clans hongrois) 1-2, *Turul* 28, 18-32, 52-65.
- Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Naissance du peuple hongrois de la conquête), Budapest, 1930.

- Gy. Németh, « Magyar törzsnevek a baskíroknál » (Les noms des tribus hongroises chez les Bachkirs), *Nyelvtudományi Közlemények* 68 (1966), 35-50.
- J. (Julius) Németh, « Türkische und ungarische Ethnonyme », *Ural-Altäische Jahrbücher* 47 (1975), 154-160.
- D. Pais, « Konstantinos Kαση törzse » (La tribu Kash de Constantin), *Magyar nyelv* 26 (1930), 298-299.
- K. Rédei, *Uralisches etymologisches Wörterbuch* 1-2, Wiesbaden, Harrassowitz, 1988.
- A. Róna-Tas, « Ethnogenese und Staatsgründung. Die türkischen Komponente in der Ethnogenese des Ungarntums », *Ethnogenese und Staatsgründung. Studien zur Ethnogenese* 2, Westdeutscher Verlag, 1988.
- A. Róna-Tas, « Csuvas "nagy, öreg" . Emlékezésül a turkológia egyik nagy öregjére, Halasi-Kun Tiborra » (« Grand, vieux » en tchouvache. Hommage à un grand ancien de la turcologie, Tibor Halasi-Kun), *Keletkutatás*, Automne 1992, 121-126.
- A. Róna-Tas, *A honfoglalás-kori magyarság* (Le peuple hongrois à l'époque de la conquête), [Discours de réception à l'Académie des Sciences de Hongrie, 10 juin 1991], Budapest, 1993.
- F. Salamon, « A magyar haditörténethez a vezérek korában » (Histoire militaire de la Hongrie à l'époque des chefs de clans), *Századok* 10 (1876), 1-17, 686-733, 765-851.
- M. I. Skvorcov (éd.), *Čavašla-viräsla slovar´*, Moskva, Russkij jazyk, 1982.
- J. Szűcs, « „Gentilizmus“. A barbár etnikai tudat kérdése: tézisek és vita » (Conscience ethnique des barbares: thèses et débats), *Történelmi Szemle* 14 (1971), 188-211.
- J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása. Két tanulmány a kérdés előtörténetéből* (Deux études sur la préhistoire de la conscience nationale hongroise), Szeged, 1992.
- R. Wenskus, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, Köln-Graz, 1961.
- H. Wolfram-W. Pohl (éds.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, (Berichte des Symposions der Kommission für Frühmittelalterforschung, 27. bis 30. Oktober 1986, Stift Zwettl, Niederösterreich.) 1, Wien, 1990.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

István Fodor

(Université de Szeged, JATE-Musée National de Budapest)

L'HÉRITAGE ARCHÉOLOGIQUE DES HONGROIS CONQUÉRANTS (X^E SIÈCLE)

I. Le premier tombeau hongrois datant du X^e siècle a été découvert en 1834, par un pur hasard, à Benepusztá, près de Kecskemét, qui se situe entre le Danube et la Tisza. Les bergers faisant paître leurs troupeaux y ont remarqué que le sable soufflé par le vent était jonché des os blanchis d'hommes et de chevaux. A côté de ces restes, ils ont également trouvé un sabre, une paire d'étriers et de petits ornements d'argent et d'argent doré. Les bergers ont ramassé les trouvailles et les os qui furent transportés au Musée National Hongrois, fondé en 1802. Le sort du sabre fut tout différent : son fer, de bon état encore, a été démembré par les bergers. Ils se répartirent les fragments pour en faire des fers capables de jaillir la flamme. Cette année encore, Miklós Jankovich, collectionneur d'objets d'art et célèbre archéologue de l'époque, a présenté les objets de cette tombe dans les Annales de l'Académie Hongroise des Sciences et a déterminé - avec une précision plausible jusqu'à nos jours - l'époque du tombeau et l'appartenance ethnique du défunt. Ses recherches ont été facilitées par la découverte à côté du défunt de plusieurs pièces d'argent perforées : celles de Bérenger I^{er}, roi d'Italie, puis empereur (888-924) et celles du pape Jean X (914-928). A partir de ces pièces, Jankovich a supposé que le guerrier hongrois, enterré avec son cheval dans ce tombeau, participa à la campagne de 924 en Italie, et mourut dans son pays.

Cette publication a donné naissance à des recherches scientifiques sur l'héritage archéologique des Hongrois conquérants, et c'étaient les restes de Benepusztá qui ont permis d'établir la datation exacte des tombeaux découverts par la suite. Dès la fin des années 1860, de plus en plus de tombeaux de l'époque de la conquête ont été mis au jour à l'occasion des travaux de terrassement et de construction ; des musées et des sociétés muséologiques ont été créés dans presque toutes les villes hongroises importantes, donc les restes archéologiques ne disparurent point sans traces, mais s'intégrèrent aux collections, et l'intérêt scientifique s'est aussi intensifié, surtout autour du millénaire de la conquête hon-

groise (1896). Ferenc Pulszky a été le premier à résumer les caractéristiques des trouvailles hongroises du X^e siècle, puis, au tournant du siècle, József Hampel a présenté dans son œuvre en trois volumes le contingent entier des fouilles découvertes jusqu'à 1900.

La première systématisation des restes fut accomplie également à cette époque. Les chercheurs distinguèrent deux types de cimetières du X^e siècle. Le premier contient des cimetières à peu de tombes, où l'on n'enterra tout au plus que 15 à 30 personnes et dans lesquels le nombre des hommes armés, richement vêtus et enterrés avec leurs chevaux, est assez élevé. Le deuxième type est celui des cimetières englobant plusieurs centaines de tombes où les tombeaux formaient des lignes avec un mobilier assez pauvre. Ces tombes ne renfermaient en général que des boucles de cheveux lisses ou aux bouts en forme de « S », des bracelets d'argent et de bronze ainsi que des perles. Quant aux ensevelissements avec cheval, on n'y en trouve point ou seulement dans un nombre réduit. Dans son livre paru en 1907, Hampel a donné à ces deux sortes de cimetière les noms « type A » et « type B ». (Pour désigner les cimetières de type B, on utilise aussi, d'après un cimetière croate, la dénomination de type Bijelo Brdo.)

Selon la conception nobiliaire de l'histoire hongroise, basée sur les chroniques hongroises du Moyen Age, les Hongrois apparurent en 895 dans le bassin des Carpates comme une population militaire et conquérante qui soumit les autochtones - surtout de langue slave - et les réduisit à la servitude. A la suite des travaux de Pulszky, cette conception d'origine médiévale a déterminé les recherches archéologiques hongroises de la fin du siècle dernier. Il s'est répandu une idée selon laquelle les Hongrois conquérants ne furent enterrés que dans les cimetières de type A où les défunts reposèrent souvent avec leur chevaux, avec un mobilier très riche. En revanche, les cimetières de type B dont le mobilier était pauvre, cacheraient les restes de la population slave. L'école archéologique, basée sur la manière de voir panslave et déterminée par le travail de L. Niderle, a contribué aussi à la formation de cette conception ; ses adeptes ont considéré les boucles de cheveux qui se terminent en « S » et même les pots ornés par des lignes onduleuses comme des traits caractéristiques de l'ethnie slave. Selon leur opinion, l'installation des Hongrois dans le bassin des Carpates empêcha la naissance d'un immense empire slave et fragmenta un bloc unifié d'agglomérations slaves, dont la puissance primordiale aurait été la « Grande Moravie ».

La conception esquissée s'est maintenue pendant longtemps dans l'archéologie hongroise de même que dans celle des pays voisins. Certes, déjà les chercheurs hongrois du tournant de siècle ont remarqué que le pourcentage des cimetières riches fut bien moins élevé que celui des cimetières de type B, dont le mobilier était très pauvre, et qu'il serait très difficile d'expliquer la prépondérance de la langue hongroise dans cette région en s'y appuyant. Cependant cette contradiction ne conduisit point les chercheurs à réviser la détermination ethnique précédente des cimetières de type B. Par contre, ils restaient muets sur ce point,

laissant donc le débat ouvert, ou essayaient d'esquisser d'autres hypothèses. Selon l'opinion de Géza Nagy, archéologue éminent de l'époque, une population significative onogour-bulgare de langue hongroise s'installa dans le bassin des Carpates pendant la période avar (au cours des VII^e-VIII^e siècles). Cette population survécut à la chute de l'empire avar et une partie importante de ce peuple fut aussi le témoin de la conquête hongroise de 895. Selon lui, la majorité de la population trouvée sur place ne serait de langue slave mais hongroise et aurait constitué le peuple commun hongrois. (C'est la conception de la « double conquête », représentée de nos jours par Gyula László.) Cependant cette hypothèse n'a pas pu être prouvée ni en ce temps-là, ni par la suite.

Après la Première guerre mondiale – quand la Hongrie historique perdit les deux tiers de son territoire –, la conception historique hongroise du tournant de siècle est devenue très célèbre dans les pays voisins. (Par ailleurs, elle l'y est parfois à présent aussi.) Les cimetières de type B découverts en ces lieux ont été considérés comme l'héritage de la population locale (roumaine ou slave) et fournissaient des arguments historiques soutenant la possession légitime de ces territoires. En revanche, les cimetières et les tombes de type A ont été déterminés comme les restes des cavaliers hongrois de passage qui – selon leur conviction – ne s'installèrent jamais sur ces territoires. Pendant cette période, la fausse conception, fondée auparavant, a reçu un accent politique explicite. Malheureusement, la recherche hongroise n'a jamais révisé cette conception entre les deux guerres. Nándor Fettich, un des chercheurs éminents de l'époque, a consacré la plupart de ses grandes monographies à l'analyse approfondie et à la recherche d'origine des restes ayant une valeur artistique. A cette période, il ne s'agissait que très rarement de découvertes méthodiques des cimetières anciennes. Le véritable changement de perception ne se produisit qu'au début des années 1940, grâce aux livres de Gyula László. Il fut le premier à essayer d'analyser l'histoire sociale de ces cimetières et de reconstituer la structure intégrale de la société hongroise du X^e siècle. Il a mis en évidence que la plus grande partie de la population hongroise était constituée d'hommes libres laborieux et non de communautés militaires dont la tâche primordiale aurait été l'organisation des campagnes de *razzia*. Cependant, la plus grande partie de ses recherches fut basée également sur les restes des cimetières et des tombes de type A dont le mobilier était opulent.

Il n'est possible de parler d'un changement radical de perception dans la recherche historique hongroise qu'à partir des années 1950. Béla Szőke a démontré que ce n'étaient point des communautés de Slaves ou d'autres ethnies qui reposèrent dans les cimetières pourvus de mobiliers pauvres (donc dans les cimetières de type B ou de type Bijelo Brdo) mais qu'il s'agissait d'hommes libres hongrois. Dans la critique de son livre, paru en 1962, István Dienes attire cependant à juste titre l'attention sur un problème : où vivaient dans ce cas les communautés slaves dont l'existence n'est pas réfutable ? Cette contradiction a été résolue par de

nouvelles recherches (Attila Kiss, Anton Točík, Bálint Csanád). D'après ces recherches, l'appartenance ethnique de la population défunte de ces cimetières ne peut être déterminée – à côté des données archéologiques – que par des sources historiques et linguistiques (toponymiques). Dans le cas où les données historiques, archéologiques et toponymiques prouvent la présence du peuple hongrois, il s'agit certainement de la présence d'hommes libres hongrois. Par contre, dans le cas où les données portent sur d'autres ethnies, ce furent certainement ces populations qui laissèrent ces cimetières à la postérité. Après l'époque de l'adoption du christianisme – environ l'an Mil – les cimetières de type A ne furent plus utilisés. Par contre, les cimetières d'origine roturière fonctionnèrent jusqu'à la fin du XI^e ou, dans certains cas, jusqu'au milieu du XII^e siècle, quand on commença à enterrer les morts autour des églises. Ainsi on peut constater d'une manière générale que les cimetières de type B étaient les lieux de repos des hommes libres hongrois des villages d'abord de la principauté hongroise du X^e siècle et après de ceux du royaume hongrois chrétien.

Dans les dernières décennies, non seulement le nombre des cimetières et des tombeaux découverts s'est multiplié, mais – contrairement à la période précédente – de plus en plus de cimetières ont été entièrement exploités, qui permettent déjà une analyse d'histoire sociale. Une tombe d'une richesse princière a été découverte à Zemplén, sur le territoire de la Slovaquie de nos jours, et au nord-est de la Hongrie, à la limite de Karos, on a découvert deux cimetières pourvus de mobiliers considérables. Grâce à ces ensembles bien analysés, on a pu répondre à beaucoup de questions jusqu'ici ouvertes, et ils nous permettent aussi d'observer les nouvelles habitudes d'enterrement et d'expliquer même le rôle joué par ces habitudes dans les croyances religieuses. Contrairement à la période précédente, il nous est donné à présent de découvrir, pour le moins partiellement, quelques agglomérations de la population hongroise du X^e et du XI^e siècle. Nous avons également réussi à esquisser la structure de ces sites anciens et à reconstruire la forme des maisons et des bâtiments ayant des fonctions économiques.

II. Les cimetières hongrois du X^e siècle se situent surtout dans les régions plates ou couvertes de collines du bassin des Carpates, ce qui reflète parfaitement la mode de vie semi-nomade des Hongrois conquérants. Ce fait explique aussi qu'ils s'installèrent surtout sur la Grande Plaine Hongroise et sur la Petite Plaine et même sur les collines penchantes de la Transdanubie. Dans les régions montagneuses (comme celles de la Transylvanie), ils préférèrent les vallées fluviales et les lieux de grande valeur stratégique. Il est remarquable que les cimetières et les tombeaux pourvus des mobiliers les plus riches furent découverts dans la région de la Haute-Tisza. Cela montre que les membres de l'aristocratie tribale qui gardaient encore leurs traditions nomades et leur escorte militaire s'y installèrent en grand nombre. Ce furent eux aussi qui s'enrichirent le plus au cours du premier moitié du X^e siècle du butin des campagnes militaires menées en Europe.

Les cimetières se trouvent en général sur des petites collines ; et surtout au sommet et aux côtés sud et sud-est. Les morts étaient placés dans un fossé oblong dont les angles étaient arrondis ; leurs corps reposaient dans une position allongée et leurs têtes étaient tournées vers l'Ouest. Ils étaient le plus souvent enveloppés d'un voile, l'enterrement à cercueil étant rare. A l'intérieur des cimetières, les tombes forment des lignes en général irrégulières dans une direction nord-sud. Le phénomène des tombes allongées les unes sur les autres est très peu fréquent, même dans les cimetières utilisés pendant longtemps et englobant beaucoup de tombeaux. Il s'ensuit qu'on accepte l'hypothèse généralement admise, selon laquelle il y avait autrefois certains signes tombaux sur les sépulcres, mais leurs traces disparurent dans la suite.

Dans ces cimetières, les lieux de repos ne se suivirent pas dans l'ordre chronologique des décès, mais tout le monde avait une place déterminée d'avance qui dépendait du prestige social acquis pendant la vie. (Les ethnographes ont remarqué ce phénomène au cours du XX^e siècle également, dans plusieurs villages hongrois. Dans ces derniers, le cimetière reflétait l'image du village : les sépulcres des familles riches se trouvaient au milieu du cimetière, tandis que ceux des pauvres aux confins. Les étrangers furent souvent enterrés près du fossé du cimetière.) Les membres d'une même famille reposèrent dans une ligne de tombes ou dans un complexe de tombeaux. La taille et la structure du cimetière dépendait aussi de la situation sociale des défunts. Les chefs de tribu appartenant à la plus haute couche de l'élite sociale de l'époque étaient enterrés séparément, dans des fosses isolées ; le mobilier de ces tombeaux était extrêmement riche (Zemplén, Geszteréd). D'autres chefs de tribu, de prestige social moins élevé, ont partagé leur lieu de repos avec leur famille, leurs serfs et leur escorte militaire. Les communautés militaires et pastorales de rang élevé, formant vraisemblablement un groupe social isolé, vécurent dans un système de grande famille dont tous les membres étaient inhumés ensemble. L'exemple le plus frappant de ce phénomène est le cimetière de Bezdéd, analysé par Gyula László. Dans ce cimetière, les tombes forment une seule ligne, au milieu de laquelle se trouve le lieu de repos du chef de famille ; à sa gauche se trouvent les tombes des hommes - par ordre de rang - et à sa droite, celles des femmes. (Fig. 1) Cela reflète parfaitement l'ordre des sièges dans la yourte. (On pensa que la vie de l'au-delà est l'image réfléchie de la vie d'ici-bas, c'est pourquoi on ne plaça pas d'objets - comme p. ex. le sabre - à la gauche du défunt, où il les porta dans sa vie, mais à sa droite.) Le nombre des tombeaux est entre 20 et 40 dans ces cimetières. Les gens du peuple - c'est-à-dire les habitants de ces villages d'antan - léguèrent à la postérité des cimetières riches en tombeaux formant des lignes et de véritables complexes.

Néanmoins, les types de cimetières esquissés ne se présentent que rarement de manière facilement discernable. Cela prouve que la structure de la société hongroise de l'époque était plus complexe que les chercheurs ne l'avaient imaginé d'après les reconstitutions historiques. De plus, l'ordre de l'enterrement ne doit

certainement refléter l'image de la société vivante qu'en grandes lignes et sous formes diverses.

La structure du cimetière nous fournit aussi beaucoup d'informations sur les croyances religieuses des Hongrois conquérants. Le cimetière découvert à Hajdúdorog-Gyúlás, englobant 64 tombes, est de caractère roturier. Au nord, il était borné par un fossé, à son extrémité est on trouva un chien enterré, ainsi qu'un crâne de cheval au sud. (Fig. 2) La communauté d'autrefois – celle qui choisit ce lieu pour y enterrer les morts – devait croire que les puissances et les esprits maléfiques de l'au-delà se trouvaient au Nord glacé et que c'est surtout de ce côté qu'il fallait protéger le repos des esprits des morts. Le chien et le crâne de cheval – enterrés aux bords est et sud du cimetière – avaient la charge de défendre le cimetière. Les deux animaux ont joué et jouent encore un rôle particulier dans les croyances populaires hongroises. (Jadis, les peuples nomades prêtaient souvent serment sur le corps d'un chien tranché en deux, et les Hongrois de campagne mettaient leurs ruches, gardés dans les jardins, sous la protection d'un crâne de cheval qu'ils fixaient sur une perche.) Dans le même cimetière, nous avons également trouvé deux fossés dans lesquels il n'y avait point de squelette. Ils cachaient néanmoins quelques os animaux. Vraisemblablement, on y enterra symboliquement les âmes des hommes morts dans des lieux éloignés, et on posa les restes du repas de funérailles dans la tombe.

A une distance de 20 mètres des limites nord du cimetière de Tiszafüred, partiellement découvert, nous avons trouvé deux squelettes de femme recroquevillées, probablement ensevelis ligotés. Ce phénomène, déjà remarqué ailleurs, s'explique aussi par les croyances populaires hongroises : certaines vieilles femmes, pourvues d'une puissance maléfique et destructrice, prises pour sorcières, étaient fréquemment enterrées à une certaine distance du cimetière afin d'être empêchées de faire du mal – même après leur mort – aux esprits des défunts qui reposaient dans le cimetière.

On peut généralement constater que le voyage pour l'au-delà des membres distingués de la société était préparé également avec plus de soin. On creusa un fossé plus profond pour eux et, après l'enterrement, les environs de la tombe étaient jonchés de millet, pour empêcher les esprits maléfiques de pénétrer ce cercle magique et de troubler le repos du défunt. Dans ce cas, on sacrifiait un cheval lors du repas de funérailles ; sa chair était consommée, sa peau, son crâne et ses os du pied étaient posés dans le tombeau où ils furent placés – d'une façon allongée ou pliée – près du défunt. (Fig. 3) On y trouva aussi l'harnachement du cheval et des selles en bois. Ils croyaient que le cheval ressusciterait de ses « membres » placés dans le tombeau, pour continuer de servir son maître dans l'au-delà. (Il est assez fréquent que les os du cheval ne se trouvent pas dans le fond du fossé, mais plus haut, au comblement de la tombe. Dans ces cas, il est probable que ce ne fut point à l'occasion de l'enterrement qu'on posa ces restes

dans le tombeau, mais lors d'un des repas de funérailles trois, sept ou quarante jours après le décès.)

On essayait donc de protéger le défunt contre les esprits maléfiques de l'au-delà. On avait cependant peur de son âme encore vivante dans son crâne parce que, selon leurs croyances, l'âme du défunt pouvait revenir et troubler les vivants. On découvre souvent dans les tombes diverses formes de protection contre cette âme revenante : une faucille ou autre instrument piquant posé sur le corps du défunt, une pièce de fer dans la bouche du mort ou un instrument bien aiguisé, planté dans le fond du tombeau. Quelques exemples nous montrent qu'on rouvrait parfois les tombes pour placer le crâne plus au fond dans le sol en le tournant à bas, afin que l'âme du défunt ne puisse jamais revenir.

Les archéologues ont découvert à plusieurs reprises des lamelles en argent, qui se trouvaient sur la fosse orbitaire et sur la bouche du défunt. Elles étaient destinées à la fois à protéger l'âme qui demeurait dans le crâne du défunt et à défendre les vivants de cette même âme. Une lamelle de bouche et une lamelle d'œil furent découvertes dans l'une des tombes de Rakamaz. (Fig. 4) De pareils lincoils sont connus dans les cimetières des VI^e-IX^e siècles, de la région de l'Oural. Cela montre que les Hongrois emmenèrent avec eux cette habitude funéraire de leur lointain pays oriental.

Les hommes de fortune et distingués étaient inhumés en tenue riche, ornée de ferrures d'or et d'argent. C'est sur la base de ces trouvailles que nous avons la possibilité de reconstituer les tenues féminines et masculines des temps anciens.

Les femmes portaient une sousrobe aux manches empoignées au dessous du coude par des bracelets de bande en argent. Leur vêtement de dessus était un manteau de type cafetan, complété d'une ceinture de textile. Les ferrures rhombiques en argent doré paraient le col de la chemise, tandis que le cafetan et même la ceinture étaient ornés de ferrures rondes ou rhombiques. (Fig. 5) Elles portaient un pantalon large et elles chaussaient des bottes de semelle molle. La tête de cette chaussure, mais souvent sa tige aussi, étaient agrémentées de ferrures dorées. C'étaient surtout dans les tombes de jeunes femmes qu'on trouvait des bandeaux ornements de ferrures « rosette ». Ces femmes défrites portaient souvent des boucles d'oreille fabriqués à boules pendantes. Ces boules reflétaient aussi le goût oriental. Les disques fondus d'argent ou fabriqués en lamelle d'argent dorée étaient des parures extrêmement somptueuses des nattes féminines. Ces disques étaient liés aux torsades par des bandes en textile ou en cuir qui étaient, eux aussi, ornements parfois de ferrures. (Fig. 6.) Jusqu'à leur mariage, les femmes - selon l'habitude général de la steppe orientale - ne tressaient leur cheveux que dans une seule natte après les noces elles se coiffaient de deux nattes. Ainsi dans les tombes de jeunes femmes on ne trouve qu'un seul disque, tandis que dans celles des femmes plus âgées, il y en a deux.

Nous avons moins de données archéologiques relatives au costume masculin. Cela s'explique par le fait que - contrairement aux femmes - leurs habits n'étaient

pas ornés de ferrures en métal à conservation de longue durée. Le textile, le cuir et le feutre – les matières premières des ornements masculins – se réduisaient vite au néant dans le sol. Nous n'avons qu'une seule donnée concernant leur coiffure : dans la tombe de Beregszász, on a trouvé un objet d'orfèvrerie conoïde en argent doré, admirablement travaillé. Il agrémentait sans doute la pointe de la toque feutrée. (Fig. 7) La mode de ces coiffures en cuir et en textile est bien connue dès les temps anciens, dans les milieux des nomades de la steppe. Il est facile de reconnaître leur forme sur les représentations scythiques des VI^e-III^e siècles avant J.-C.

Les hommes – comme les femmes – portaient aussi des boucles d'oreilles, des bracelets, mais ces parures étaient plus rares chez eux. Leur vêtement de dessus était aussi vraisemblablement un manteau de type cafetan, empoigné d'une ceinture ornée en cuir. Ils portaient un pantalon en textile ou en cuir et ils chaussaient des bottes de semelle molle. La partie la plus importante de ce costume était la ceinture d'armes, très répandue chez les peuples nomades. Elle devait indiquer probablement le rang des individus. La cérémonie au cours de laquelle on revêtait un garçon de sa ceinture indique qu'il était devenu adulte et membre de plein droit de la communauté. Ces ceintures, dont les bouts arrivent jusqu'aux genoux, étaient assez longues. Le ceinturon était orné de nombreuses ferrures de bronze, d'argent, d'argent doré ou d'or pur, en fonction du rang social du guerrier. (Fig. 8) La ferrure de ceinture d'or était réservée aux personnages d'un rang exceptionnellement élevé, ce qui explique que nous n'en connaissons que très peu. (Fig. 9)

L'arme la plus importante des corps à corps était le sabre, dont la lame était modérément arquée. Les guerriers d'autrefois le portaient attaché à la ceinture, à leur gauche. Comme nous le montrent les fouilles de Tiszasüly et de Tiszavasvár, ces dernières partiellement découvertes, la poignée et la gaine en bois du sabre des nobles étaient agrémentées d'admirables ouvrages d'orfèvrerie. (Fig. 10 et 11) Leur carquois de flèche, fabriqué en cuir et fortifié par un ferrage, était pendu sur la ceinture, à leur droite. Au près de ce carquois se trouvait l'arme la plus importante des Hongrois, celle qui provoquait la plus grande peur : l'arc réflexe, renforcé par des appliques d'os. (Fig. 12) Cet arc était gardé en état débandé dans un étui en cuir. Cependant, on trouvait déjà quelques carquois d'arc, richement ornés, qui avaient l'arc bandé. On portait le sabretache en cuir par devant, à droite, et on la liait à la ceinture par une courroie. Elle servait à contenir de petits objets (comme le briquet pour faire du feu, le silex etc.). Le couvercle de ces sabretaches était fréquemment orné soit de ferrures d'argent ou de bronze – suivant la mode répandue en ce temps-là en Europe de l'Est – soit de plaques d'argent ou d'argent doré. Ces plaques de sabretaches sont les exemples les plus magnifiques de l'orfèvrerie hongroise de l'époque de la conquête. Leur surface était agrémentée de bouquets de feuille (palmette) construits dans un réseau ou dans une autre forme. (Fig. 22 et 23)

Le rang social et la richesse n'étaient pas seulement symbolisés par les habits féminins ou masculins, mais aussi bien par le harnachement du cheval, l'animal domestique le plus important. Les Hongrois et les Hongroises, menant des campagnes militaires de type nomade, tenaient en grand estime le destrier agile, capable de sauver la vie de son cavalier dans la bataille. Il s'ensuit que le rang social était indiqué aussi par la décoration du harnais. Les pommeaux de devant et de derrière de la selle en bois des nobles de plus haut rang étaient ornés de lamelles d'os, bien sculptées et parées de palmettes. Les courroies de la bride et de la bricole étaient agrémentées de ferrures d'argent doré. L'outillage des chevaux des femmes distinguées était couvert de ferrures de type rosace. Pour les bottes de semelle molle, on utilisait des étriers en format de poire, dont le sous-pied était arqué. Les forgerons hongrois ornaient ces étriers de marqueteries d'argent doré. (Fig. 13).

Avec la conquête de 895, non seulement un peuple nouveau - le Hongrois - apparut dans le bassin des Carpates mais, dès cette époque, il fallait tenir compte d'une culture fondamentalement différente de la précédente. Cette culture n'apparaît point sporadiquement dans certaines régions isolées. Au contraire, elle devint dominante sur tout le territoire de la plaine et des pays de collines où les Hongrois s'installèrent. Nous ne pouvons pas la considérer, ni dans son ensemble, ni dans ses détails, comme la continuation de la culture avare. Ce n'est qu'une des considérations réfutant la possibilité de la théorie de la double conquête. (Il est donc impossible que des masses considérables d'Avares aient été témoins de la conquête hongroise et qu'ils aient déterminé l'essentiel de l'évolution populaire.) On n'a retrouvé chez les Hongrois conquérants que très peu d'éléments de la culture de l'Asie intérieure et de l'Asie centrale, qui étaient cependant caractéristiques des Avars. Le goût artistique, l'équipage de guerre et même la culture intellectuelle des Hongrois étaient absolument différents.

Les Hongrois emmenèrent certainement avec eux de considérables masses agricoles de l'Est. Cela est démontré - outre les caractéristiques esquissés plus haut - par le fait que la structure des agglomérations, les types de bâtiments et de plus, la plupart des objets quotidiens de la région du Don et ceux des Hongrois se ressemblent beaucoup, et sont parfois tout à fait identiques. Par contre, l'ensemble de la culture hongroise du X^e siècle peut être considérée comme nomade, car elle a ses origines dans le monde de la steppe orientale, et même les traditions de plusieurs millénaires et leur manière de pensée prirent naissance dans ce monde.

L'orfèvrerie magnifique, connue depuis les trouvailles des tombes, nous fournit beaucoup d'informations sur les caractéristiques de cette culture. La plaque de sabretache (découverte à Tiszabездéd), faite de plaque de bronze doré fut encore probablement fabriquée à Etekköz. Voir couverture. Sa surface est partagée en deux par une branche verticalement feuillée qui, dans une forme rhombique, embrasse une croix grecque. Cette dernière se trouve sur une pointe de feuille.

Le maître orna les deux côtés unifiés de la partie supérieure d'un dragon-paon. La branche feuillée, partant de dessous, symbolise l'Arbre de la Vie ou l'Arbre du Monde, l'un des éléments centraux de la croyance païenne des Hongrois. (C'est aussi l'arbre grimpant jusqu'au ciel de nos contes populaires.) La croix est un motif emprunté au christianisme, et les dragons-paons sont en effet des symboles zoroastriens d'Iran. Plusieurs chercheurs interprètent cette série d'images comme un certain syncrétisme religieux. Selon mon opinion, cela s'explique par le chamanisme originel des Hongrois. Cependant, le chamanisme n'est point une religion positive ; au contraire, il fut constitué par des couches anciennes qui se superposèrent de multiples façons pendant des millénaires. Il contient donc à la fois des éléments primitifs et des éléments plus neufs. Dans le pays de Levédie et dans celui d'Etelköz, les Hongrois – par l'intermédiaire des prêtres évangélistes de Byzance – prirent connaissance de quelques éléments du christianisme. C'est ainsi qu'ils pensaient que les emblèmes chrétiens pouvaient aussi bien favoriser leur bonheur et leur fortune que la représentation de l'Arbre de Vie païenne ou celle du dragon-paon iranien. Par conséquent, rien ne laisse à supposer que le conquérant d'autrefois, détenteur de la sabretache de Bezdéd, eut été chrétien. Cela est démontré aussi par le fait qu'il était enseveli selon le rite païen : en compagnie de son cheval.

En ce qui concerne la création des objets artistiques de l'époque de la conquête, Nándor Fettich a fait aux années 1930 de nombreuses constatations plausibles jusqu'à nos jours ; mais il croyait encore que nos objets d'orfèvrerie les plus magnifiques furent fabriqués à l'époque antérieure à la conquête, donc en Europe de l'Est, surtout aux environs de Kiev. Il écrivait en 1935 : « *L'art des plaques de sabretache atteignit le comble de son développement au cours des dernières décennies du séjour en Levédie des Hongrois conquérants.* » Il a maintenu cette théorie jusqu'à sa mort, et il l'a répétée dans son étude publiée en 1973 sur l'appréciation de la célèbre tombe de chef de tribu découverte à Zemplén. Cependant, avec la multiplication des souvenirs de Hongrie et d'Europe de l'Est, l'hypothèse formulée par Gyula László et, plus tard, par István Dienes, selon laquelle la plus grande partie de ces excellentes pièces d'orfèvrerie ne furent point fabriquées à l'Est mais, en revanche, après la conquête, donc dans le nouveau pays des Hongrois, est devenue de plus en plus répandue. De nos jours, on n'a aucune raison pour contester cette théorie : à l'Est, nous ne pouvons découvrir que certains éléments de cet art et les préfigurations des objets, et l'art ne prit envengure que dans le bassin des Carpates. Cela fut aussi facilité par la grande quantité de métaux précieux saisis au cours des campagnes de razzia et par l'enrichissement rapide des chefs de tribu et de leurs escortes militaires.

Il est vrai qu'on ne trouve pas deux objets d'art identiques de l'époque de la conquête. Pourtant, ce qu'on vient d'établir, semble réfuter l'information des sources écrites, selon laquelle les Hongrois conquérants ne furent point un peuple homogène et englobèrent des populations d'origine étrangère (Kabars, Sicules et

Khalizes). Nous supposons, vu l'unité de la culture, que ces groupes ethniques alliés s'intégrèrent facilement au peuple hongrois, d'abord du point de vue artistique, et plus tard du point de vue linguistique. En ce qui concerne la culture des conquérants, nous pouvons enregistrer en grandes lignes ce que Zoltán Kodály observa à propos de la musique populaire: « *Que les savants puissent constater que le peuple hongrois se composa 10 parties différentes ; celui qui l'a déjà vu de plus près, sait bien que l'esprit hongrois est le même de Somogy à Szatmár et de Csík à Nyitra.* »¹ Nous devons ajouter que l'hypothèse qui prend les Hongrois conquérants pour un peuple étrangement « mixte » ou pour un conglomérat dépourvu d'unité ethnique, est absolument fausse. Nous pouvons supposer à juste titre que les Hongrois ne furent point plus mélangés que les autres peuples de l'époque en général.

Gyula László a été le premier à mettre en évidence que les motifs végétaux, d'apparence monotones (l'ornementation de palmette), de l'époque de la conquête n'étaient pas seulement des éléments décoratifs ayant un rôle de bouche-trous, mais qu'elles reflétaient en effet la culture intellectuelle et les croyances religieuses des Hongrois. Cela explique aussi le fait que nous n'avons pas trouvé dans leurs tombes d'objets étrangers en métaux précieux, ramassés lors des campagnes d'incursion ; ils ne les utilisaient pas mais, au contraire, ils les faisaient fondre. Il semble évident que les conceptions artistiques inspirées par le goût occidental leur restèrent étrangères. En revanche, les motifs de décoration sur les objets d'art fabriqués par leurs maîtres furent des symboles très expressifs. Certes, le contenu religieux n'est pas révélé par les objets mêmes ; ce n'était que les recherches ethnographiques hongroises et comparatives qui l'ont mis à jour. Nombre d'éléments de la croyance religieuse primitive des Hongrois subsistèrent jusqu'à notre siècle ; l'arbre grim pant jusqu'au ciel de nos contes populaires n'est que l'Arbre de la Vie ou du Monde, reliant les différents niveaux du monde (niveaux inférieur, moyen et supérieur). Les parures des plaques de sabretaches - les bouquets de palmette composant un réseau infini - représentent aussi cet arbre. Dans certains cas (comme sur les disques de Sárospatak) les motifs végétaux font apparaître cet arbre magique d'une manière tellement évidente, qu'elle ne laisse aucun doute. (Fig. 14) Nous pouvons citer des exemples où l'arbre est représenté la cime en bas, donc tourné vers le niveau inférieur du monde. (Fig. 15) La décoration de rinceau, sous le rebord de la tasse en argent de Kétpó, est très significative. L'orfèvre représenta un petit arbre au milieu de ce motif, expliquant ainsi la signification de l'ornementation végétale. (Fig. 16) Sur certains disques de nattes féminines, on a trouvé une autre représentation de l'arbre magique: au sommet de ses branches, il y a une tête d'oiseau au bec crochu. (Fig. 17) Cela n'est autre que l'aigle merveilleux trônant sur la cime de l'Arbre de la Vie, qui emmène sur terre l'âme des nouveau-nés élus (chamans ou princes).

1 Z. Kodály, *A zene mindenkié* (La musique est pour tous), Budapest, 1975, 33.

L'autre motif fréquent sur nos disques est une figure zoomorphe, qui ressemble au cheval, mais qui a des griffes et qui est tissée de motifs végétaux. Une branche feuillée pousse vers le ciel de son dos (Fig. 18) ; cela symbolise vraisemblablement l'enveloppe de l'âme de la bête sacrifiée ou du chaman qui monte l'Arbre de la Vie pour parvenir au niveau supérieur composé de sept strates, c'est-à-dire jusqu'à l'empire des esprits-dieux. (Dans l'une de nos contes populaires, le garçon cadet - le chaman - parvient au sommet de cet arbre sur des chevaux aux poils d'argent, d'or et de diamant.)

On représenta sur nos disques primitifs le Soleil tournant et rayonnant, tissé également de motifs végétaux. (Fig. 19) (On peut remarquer sur le disque de Biharkeresztes un svastika se terminant en feuilles de palmette.) Les disques de la région du Don - qui sont les préfigurations de nôtres - représentent aussi le Soleil vivifiant et animateur. On ne doit pas oublier que le disque du Soleil fut le symbole du roi suprême des Khazars et vraisemblablement celui des Hongrois. Ce qui revient à dire que ces rois sont issus du ciel. Le nom du prince suprême des Hongrois (Kende ou kündü) dérive du mot turk *kün* qui signifie « Soleil ». L'aigle (sous son ancienne dénomination hongroise d'origine turke : le *touroul*), considéré comme l'animal du Soleil, fait aussi apparition dans l'art hongrois de l'époque de la conquête : outre le disque très connu de Rakamaz, on aperçoit une de ses belles représentations sur une ferrure de ceinture de Karos (Fig. 20) et sur les disques de Zemplén. Nous savons des chroniques hongroises que, d'après le mythe d'origine de la maison d'Árpád, Álmos, le premier prince hongrois, fut le fruit des noces du touroul avec Emese.

Parmi les représentations des créatures animées du passe-courroie de Törtel on retrouve également le cerf, l'animal magique du mythe d'origine hongrois. (Fig. 21) La figure de l'aigle et celle du cerf sont des éléments primitifs de l'art des peuples nomades ; on les remarque facilement dès l'art des Scythes. Il est vraisemblable que ces figures animalières, pourvues de capacités extraordinaires, se présentaient dans les croyances religieuses et dans l'art de nos ancêtres au moins depuis le début de la formation du peuple hongrois.

Dans les tombes des conquérants, on a découvert, en outre des pièces d'orfèvrerie, d'autres objets aussi, c'est-à-dire les restes des anciennes croyances religieuses et de la culture intellectuelle. Les linceuls primitifs et les trépanations de crâne symboliques sont les preuves de la croyance de nos ancêtres dans l'existence d'une âme double (l'âme du corps et l'âme de l'ombre ou âme libre). Les habitudes funéraires et l'inhumation des objets, du crâne et des os du pied du cheval sacrifié prouvent la croyance en l'au-delà. Nos fouilles heureusement découvertes nous ont conduit jusqu'à découvrir les tombeaux des chamans d'autrefois. On a déterré à Hajdúdorog et à Szeghalom des pommeaux de bâton en os, figurant des têtes de hibou. Les trouvailles de Szeghalom ont en plus renforcé l'hypothèse selon laquelle ces pommeaux avaient paré le bâton du cha-

man. (Selon les croyances populaires hongroises, le hibou est un oiseau fée qui annonce l'arrivée de la mort et emmène l'âme du défunt.)

Les découvertes archéologiques et les représentations artistiques nous dévoilent en effet de nombreux éléments de la culture intellectuelle, si l'on essaye, par un examen comparatif, d'établir leurs significations originelles. On peut pourtant se demander – et à juste titre – si ce style artistique était le privilège des aristocrates et restait incompréhensible pour les gens du commun. Cette théorie est infirmée par le fait que le même style apparaît sur les objets sculptés en os, et que les objets sculptés en bois, réduits au néant dans le sol, furent probablement semblables. Certaines données indirectes déduites des décorations découvertes sur les objets artistiques nous conduisent à supposer que les mêmes formes de décoration aient pu orner les substances organiques et périssables. Les parures de frange qu'on peut apercevoir sur la partie supérieure de la plaque de sabretache de Szolyva attestent que le maître y imita le travail du maroquinier. (Fig. 22) Les lignes déliées des bordures de feuille de la plaque de sabretache de Túrkeve nous évoquent la broderie rustique ancienne. (Fig. 23) On peut donc considérer la culture des conquérants comme homogène pour les notables et pour les gens du commun aussi ; ses origines remontent bien évidemment au monde oriental.

Les fouilles archéologiques ont également éclairci un autre détail de la culture intellectuelle du peuple hongrois du X^e siècle. Il était longtemps discuté si les Hongrois conquérants avaient possédé l'usage de l'écriture ou non : les mots *betű* (« lettre ») et *ír* (« écrire ») furent empruntés avant 895, en Europe de l'Est, à la langue bulgare-turque, qui y était très répandue en ce temps-là. Vu cette donnée, les chercheurs ont déjà supposé que les Hongrois eussent fait, dans leur pays oriental, la connaissance de l'écriture runique dont de nombreux souvenirs ont été mis au jour sur le territoire du Khaganat khazar. On n'a découvert que très récemment que des runes ornent la couverture du carquois en os trouvé dans l'une des tombes près de Kalocsa. Cependant ces runes ne sont point identiques aux lettres et au système de l'écriture runique turque bien connue et déjà déchiffrée, mais elles appartiennent à un autre système d'écriture runique, jusqu'ici indéchiffrable, dont les traces sont connues de l'Altaï au bassin des Carpates. (Les Sicules de Transylvanie utilisèrent l'écriture runique jusqu'à l'époque moderne.)

Les restes archéologiques des Hongrois conquérants nous fournissent donc beaucoup d'informations sur leur art, leurs croyances religieuses et leur culture matérielle et intellectuelle. Il est plus difficile d'examiner la structure de leur société. Ni les trouvailles archéologiques, ni les sources écrites contemporaines ne permettent d'en établir des affirmations évidentes : on ne possède pas de sources intérieures, et les auteurs étrangers, intéressés surtout par les relations extérieures et les faits militaires des Hongrois, ne traitèrent pas des rapports intérieurs de leur société. Les résultats des fouilles archéologiques nous amènent à constater que la société hongroise du X^e siècle ne peut pas être prise pour une société de

structure typiquement nomade. Grâce aux changements considérables subis sur les territoires orientaux au cours des VIII^e-IX^e siècles, la société hongroise ne fut plus une confédération de tribus, mais une principauté semi-nomade semblable à celle des Khazars. Les sources écrites relatent unanimement de la double principauté hongroise (elles font mention du prince suprême, le « *kende* » et de l'arrière-prince, le « *gyula* ») qui prit forme sur les territoires de la Russie du sud, sous l'influence khazare et suivant même l'exemple khazar. On ne trouve pas de trace dans l'ensemble archéologique ni des tribus, ni de leurs cultures matérielles distinctes.

Ce système social dut être très complexe. Les liens de sang et de clan commencèrent à décliner, et tout un réseau de « villages de service » habités par des gens du commun, fit son apparition au cours du X^e siècle sur les domaines des riches chefs de clan. Le pouvoir matériel et le prestige social de l'élite nomade attachée aux traditions anciennes s'affaiblissait considérablement au milieu du X^e siècle, après les échecs des campagnes de *razzia*, et le développement commença à suivre une nouvelle orientation.

Les fouilles nous offrent une image beaucoup plus certaine sur l'économie des conquérants. Il est incontestable que le processus de sédentarisation, déjà commencé en Europe de l'Est, s'intensifia considérablement dans le nouveau pays après 895. Cela s'explique surtout par les nouvelles conditions biogéographiques : la plupart du territoire du bassin des Carpates, contrairement aux steppes orientales, ne permet pas l'élevage nomade basé sur la transhumance. On peut démontrer d'une manière évidente qu'un grand nombre de villages sédentarisés s'est fait créer au X^e siècle tout en présentant des traits caractérisant le mode de vie nomade. Dans ces villages, outre les habitats à moitié enterrés, on a retrouvé les restes des maisons de construction légère, pareilles aux tentes. L'image de ces villages disséminés, d'une composition desserrée, est identique aux villages des agriculteurs et des nomades en voie de sédentarisation dans la région du Don. Cela prouve donc incontestablement que le processus de sédentarisation des Hongrois a commencé à l'Est (ce que reflètent bien les mots d'emprunt d'origine bulgare-turque d'avant la conquête de la langue hongroise) et s'est poursuivi dans le bassin des Carpates. On peut voir une analogie presque totale non seulement dans la construction des agglomérations, dans les types de maisons et d'autres bâtiments, mais dans les objets quotidiens aussi. Des préfigurations orientales ont également inspiré le pot le plus typique des Hongrois en voie de sédentarisation, la chaudière de tuile pour feu libre aussi que les casseroles à col côtelé et richement rayés. (Fig. 24 et 25)

Le X^e siècle est l'une des périodes les plus dynamiques de l'histoire hongroise, du point de vue économique, social et culturel. Au milieu de ce siècle, à l'époque de la fin octroyée des campagnes de *razzia*, tout un réseau de villages agricoles acheva à se constituer, l'élite nomade perdit son prestige social et son pouvoir

économique. Le prince Géza a engagé le développement de son peuple sur la voie européenne. L'expansion du christianisme, la nouvelle société en voie de formation transformèrent également le caractère de la culture hongroise. L'art brillant dans des couleurs orientales disparut, les croyances religieuses anciennes furent reléguées au second plan ; bien que lentement, la culture hongroise se dota de traits européens. Ce fut le prix à payer pour la survie et pour le développement, même si certains éléments de la culture ancienne, bien conservés par le peuple hongrois, subsistèrent pendant un millénaire.

III. Dans les sources écrites du X^e siècle, il n'y a que peu de données concernant la vie quotidienne, l'économie, les vêtements ou les modes d'enterrement des Hongrois. Nous devons donc nous pencher sur la source de 954, rapportant le siège de Cambrai, puisqu'elle nous aide à nous fournir d'informations sur les anciennes croyances religieuses des Hongrois.

Au printemps de l'année 954 - l'année qui avait précédé la défaite désastreuse des Hongrois près d'Augsbourg - l'armée hongroise mena une campagne de razzia en Occident. L'armée était placée sous le commandement de Bulcsú, troisième dignitaire de la fédération des tribus et dépositaire de la dignité de « karcha » (juge suprême).

Les antécédents de cette expédition militaire se basent sur l'année 953. Cette année se déclencha une révolte des sujets allemands contre le roi Othon I^{er} ; le mouvement était dirigé par le prince Liudolf, son fils et par Conrad le Roux, prince de Lotharingie et son gendre. Les princes révoltés ont sollicité l'aide des Hongrois.

L'armée hongroise traversa d'abord le Rhin le 1^{er} mars 954, puis ravagea le territoire de la Belgique de nos jours. Elle parvint le 6 avril aux environs de Cambrai et s'est mise à faire le siège de la ville. Les défenseurs de Cambrai ont résisté avec acharnement aux attaques des Hongrois ; de plus, c'étaient les assiégés qui ont tombé une fois sur l'ennemi et capturé le chef d'une petite troupe détachée de l'armée. L'homme tombé en captivité, dont le nom nous restait inconnu, était le frère cadet ou le neveu de Bulcsú. Il a été décapité par les défenseurs de Cambrai et sa tête, plantée sur une pointe de lance, a été placée au point le plus élevé des murailles. Bulcsú, désireux de se venger, livra un assaut extrêmement acharné contre la ville, mais son action resta sans succès. Les Hongrois, s'étant résignés à cet échec, ont alors proposé aux défenseurs de conclure un accord : pour récupérer la tête décapitée, ils ont offert tout le butin et tous les prisonniers qu'ils avaient rassemblés et également de lever le siège de Cambrai. Les assiégés ont pourtant refusé cette sorte d'arrangement très inhabituelle car ils l'ont prise pour une ruse. Suite à cette décision, l'armée assiégeante ravagea d'abord les agglomérations de la basse-ville et les environs de Cambrai et puis elle s'éloigna de la ville.

Les habitants de Cambrai n'étaient pas les seuls à prendre l'offre de Bulcsú pour une ruse étrange ; les historiens des époques postérieures l'ont aussi considérée comme très bizarre. Il est vraiment incompréhensible - du moins à la première écoute - pourquoi les Hongrois tenaient dans le plus grand respect la tête de l'un de leurs chefs et pourquoi offraient-ils en échange de cette tête tout le butin et la paix ?

L'arrière-plan de cette étrange offre a été éclairé par István Dienes ; il l'expliquait par l'un des éléments de l'ancienne croyance religieuse des Hongrois. Le chamanisme y jouait un rôle capital.

La croyance de l'âme double survivait jusqu'aux temps modernes dans les idées religieuses des peuples de l'Eurasie du nord. Selon cette croyance, l'homme a deux âmes. La première est « l'âme de vie » ou « l'âme-souffle », « l'âme du corps » qui réside dans le cage thoracique de l'homme, près de son cœur ; cette âme meurt avec lui. La deuxième est « l'âme libre » ou « l'âme de l'ombre » qui siège dans la tête et peut quitter le corps pour un temps plus ou moins long (par ex. quand on dort, cette âme peut faire un grand voyage à la fois dans le temps et dans l'espace ; le phénomène du rêve a été également expliqué par ce fait). Cette âme ne s'anéantit point avec l'homme s'il n'est pas enterré dignement ; dans ce cas, elle peut revenir et troubler les vivants.

István Dienes a prouvé - d'après des observations faites sur les tombeaux du Xe siècle - que cette croyance de l'âme double était générale chez le peuple hongrois d'avant la conquête aussi. Les traces de cette croyance se distinguent jusqu'à nos jours dans la langue hongroise : nos ancêtres appelaient l'âme du corps du nom de « lélek » (âme) dont la racine a une origine commune avec les mots « lélegzeni » (respirer) et « lélekzet » (souffle) tandis qu'ils désignaient l'âme de l'ombre ou âme libre par le mot « *isz* » qui se retrouve dans les langues des peuples ob-ougriens qui sont les parents linguistiques les plus proches des Hongrois.

C'est par cette croyance religieuse que István Dienes a expliqué en effet l'offre inhabituelle de Bulcsú. Les Hongrois ne pouvaient guère ramener avec eux les cadavres de ceux qui sont morts dans des lieux éloignés pour les enterrer au pays natal, donc dans le cimetière du clan ou d'une communauté. Par contre, il leur était possible en général de rapporter la tête des compagnons défunts - donc le siège de l'âme de l'ombre encore en vie. Ce qui revient à dire qu'ils ont pu ainsi inhumer cette âme dans le sol du pays natal. Cette habitude ne doit pas être considérée comme un caractère typiquement hongrois, car elle était très répandue chez les anciens peuples de la steppe. Cette hypothèse est formulée également dans *L'Histoire secrète des Mongols* qui relate l'histoire de la dynastie Gengis. Dans le 198^e paragraphe traitant les événements de l'an 1205, on peut lire les phrases suivantes: « *Au moment de l'arrivée de Gengis, on s'est mis à lutter. Toktoat, atteint d'une flèche égarée, est mort. Ses fils ne pouvaient ni enterrer son cadavre ni le ramporter avec eux. Ils ont coupé donc la tête à leur père, et ce fut seulement cette tête qu'ils ont ramené avec eux.* »

D'après ce passage, il est évident que les anciens Mongols - au cas où ils étaient incapables de rendre au défunt les hommages suprêmes - essayaient au moins d'enterrer dignement la tête du mort. Cette croyance et cette pratique offrent probablement l'explication de la description donnée par le moine Plano Carpini qui parvint en 1247 à l'Empire des Mongols: « *Il y a deux cimetières sur le territoire des Tartares ; le premier cache les restes des khans, des princes et de tous les hommes distingués. Peu importe où ils sont morts, si l'occasion se présente, on essaye d'y ramener leurs cadavres. Une grande quantité d'or et d'argent a été inhumé avec eux. Le deuxième cimetière garde les restes des hommes tués en Hongrie, car beaucoup de Mongols ont trouvé la mort dans ce pays.* » Il est évident qu'après l'invasion mongole de 1241-1242, dirigée contre la Hongrie, les Mongols n'étaient pas capables de ramener avec eux jusqu'à la Mongolie - à travers de milliers de kilomètres ! - la quantité énorme de corps de leurs compagnons défunts. Il est également peu vraisemblable qu'ils aient pu rapporter toutes les têtes des guerriers tués pendant l'invasion. Il est à supposer cependant que, vu la grande distance, ils ne pouvaient ramener que le cuir chevelu ou une touffe de cheveux des défunts. Selon la croyance religieuse des Mongols, par ces membres ils sont devenus aptes à ramener, puis à enterrer symboliquement au pays natal l'âme de l'ombre des défunts aussi. Evidemment, ce problème pouvait être résolu d'une manière différente, comme au cours de l'incursion de 924, menée par les Hongrois contre Saint-Gall. Les Hongrois y ont brûlé le corps de leur compagnon mort afin que les flammes ardentes l'amènent son âme libre dans l'au-delà. Il est significatif que jusqu'à notre époque on n'a découvert en Hongrie qu'une seule tombe cachant vraisemblablement les restes d'un guerrier de l'armée mongole du XIII^e siècle (Rakamaz). Mais celui qui a découvert ce tombeau, n'était point archéologue ; il s'ensuit que seul le mobilier était intégré aux collections des musées.

Bulcsú, membre de la haute aristocratie hongroise du X^e siècle, faisait donc sa proposition - très bizarre aux yeux des Occidentaux - aux défenseurs de Cambrai en vertu des habitudes convenables aux anciennes croyances religieuses des Hongrois. Les défenseurs de la ville, n'ayant pas compris l'essentiel de l'offre, l'ont prise pour une fine ruse orientale, et ont fini par la refuser. Il est vrai cependant qu'en ces temps-là Bulcsú - tout au moins en théorie - n'était pas païen. En 948, lors de son importante mission diplomatique, il était baptisé par Constantin Porphyrogénète en personne qui lui a offert en plus le patriciat. Son christianisme n'était pourtant que très superficiel et ses actes ont continué à être déterminés par les règles des anciennes croyances païennes. Il s'ensuit que son offre doit être prise pour sérieuse et qu'il ne s'agissait point de « ruse orientale ».

Les exemples de Cambrai et de Saint-Gall expliquent probablement l'absence des tombes de guerriers hongrois en Occident qui y menaient pourtant des campagnes ; on n'en connaît qu'une seule, découverte aux pieds des Alpes françaises au siècle dernier. On rendait aux hommes morts dans des lieux éloignés les derniers

hommages d'une façon certainement différente de ceux donnés aux personnes mortes dans le pays natal. Les cadavres ont été brûlés, comme le montre l'exemple de Cambrai, le crâne, enveloppe de l'âme de l'ombre était enterré, tout comme les Hongrois voulaient le faire à Cambrai. Il est probable qu'ils n'ont ramené avec eux que les crânes des hommes distingués. Cela est prouvé par le fait que jusqu'ici on n'a trouvé de tombeaux symboliques, englobant un crâne, que dans un seul cimetière. Il s'agit du cimetière découvert à Batajnica, près de Belgrade. Les neuf tombeaux de ce cimetière ne cachaient que de crânes. La découverte des tombes symboliques est également rarissime. Dans la recherche archéologique il est assez important d'attirer désormais plus d'intérêt sur les phénomènes jusqu'ici étrangers, inhabituels qui se présentent lors de la découverte de nouveaux cimetières.

Orientation bibliographique

I. Dans la suite, on se réfère surtout aux sources parues en anglais, en français et en allemand qui sont accessibles aux lecteurs ignorant la langue hongroise aussi.

Au sujet de la présentation synthétique, plus ancienne, des restes archéologiques des Hongrois du X^e siècle, voir J. Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn, II-III*, Braunschweig, 1905. Au sujet de l'analyse surtout technique, voir N. Fettich, *Die Metallkunst des landnehmenden Ungarn*, Budapest, 1937 (*Archaeologia Hungarica*, 21). La sélection abondante – pourvue des résumés et d'une bibliographie très riche – des trouvailles anciennes, aussi bien que celle des trouvailles nouvelles, se trouvent dans le catalogue de l'exposition organisée en 1996 à Budapest: I. Fodor (éd.), *The Ancient Hungarians. Exhibition Catalogue*, Budapest, 1996. La version réduite de ce catalogue en français et en italien se trouve dans I. Fodor (éd.), *Gli antichi Ungari. Nascita di una nazione*, Milano, 1998 ; I. Fodor (éd.), *La Hongrie de l'an Mil. Naissance d'une nation européenne*, Caen, 1998. Quant à la présentation la plus complète des trouvailles de la Hongrie du Nord d'autrefois (de la Slovaquie de nos jours) voir A. Točík, *Altmagyarische Gräbelfelder in den Südwestslowakei*, Bratislava, 1968. Sur la publication de la tombe pourvue d'une richesse princière, découverte près du fortin de terre de Zemplén, voir V. Budinsky - Krička - N. Fettich, *Das altungarische Fürstengrab von Zemplin*, Bratislava, 1973. (Cependant l'idée de l'auteur selon laquelle le défunt de Zemplén serait le prince Álmos est dépourvue d'authenticité). Au sujet du résumé des trouvailles de Transylvanie (Roumanie) voir l'exposé de I. Bóna : B. Köpeczi (dir.), *Histoire de la Transylvanie*, Budapest, 1992, 131-139. Sur le résumé des restes de la Hongrie du Sud d'autrefois (la Yougoslavie, la Voïvodine de nos jours) voir Cs. Bálint, *Südungarn im 10. Jahrhundert*, Budapest, 1991. Sur la publication entière des cimetières de Karos inhérents aux résultats nouveaux, voir L. Révész, *A karosi honfoglaláskori temetők* (Les cimetières de Karos de l'époque de la conquête),

Miskolc, 1996. Sur le travail de synthèse des pièces d'argent découvertes dans des tombes hongroises du X^e siècle, voir L. Kovács, *Münzen aus der ungarischen Landnahmezeit*, Budapest, 1989.

Quant à l'analyse moderne des trouvailles archéologiques des Hongrois conquérants, voir I. Dienes, *Les Hongrois conquérants*, Budapest, 1972. Au sujet du résumé des antécédents orientaux, voir I. Fodor, *In Search of a new Homeland. The Prehistory of the Hungarian People and the Conquest*, Budapest, 1982. L'œuvre de grande importance de Gy. László, introduisant une nouvelle manière de voir de l'histoire sociale dans la spécialité hongroise, n'a été publiée qu'en hongrois : *A honfoglaló magyar nép élete* (La vie des Hongrois conquérants), Budapest, 1944.

Sur l'analyse suivant de nouvelles orientations des cimetières des hommes de commun (les cimetières de type Bijelo-Brdo), voir B. Szőke, « A bjelobrdoi kultúráról » (De la civilisation de Bijelo-brdo), *Archaeologiai Értesítő* 86 (1959), 32-47 ; A. Kiss, « Zur Frage der Bjelo Brdo Kultur », *Acta Arch. Hung.* 22 (1973), 327-340 ; Cs. Bálint, « Vengry i t. n. belobrodskaja kultura » (Les Hongrois et la culture de Bjelo Brdo), *Acta Arch. Carpatica* 19 (1979), 97-146 ; A. Točík, « Nachgroßmährische Gräberfelder des 10. und 11. Jh. in der Südwestslowakei », *Studijné zvesti* 33 (1987), 177-241. Sur les questions chronologiques des trouvailles, voir J. Giesler, « Untersuchungen zur Chronologie der Bjelo Brdo-Kultur », *Prähistorische Zeitschrift* 56 (1981), 3-157.

Sur la société hongroise du X^e siècle et le système de domination, voir Gy. Györffy, « Autour de l'État des semi-nomades. Le cas de la Hongrie », *Studia Historica Ac. Sc. Hung.* 95, Budapest, 1975 et « Wirtschaft und Gesellschaft der Ungarn um die Jahrtausendwende », *Studia Hist. Hung.* 186, Budapest, 1983 ; A. Bartha, *The Hungarian Society in the 9th and 10th Centuries*, Budapest, 1975.

Quant aux agglomérations hongroises des temps anciens et l'installation des Hongrois dans le bassin des Carpates, voir I. Fodor, « Zur Entwicklungsgeschichte des mittelalterlichen ungarischen Wohnhauses », F. Glatz (dir.), *Environment and Society in Hungary*. (Etudes historiques hongroises 1990), Budapest, 1990, 19-46 et *id.*, « Dal nomadismo alla stanzialità », G. C. Menis (dir.), *Gli avari*, Udine, 1995, 71-78.

Sur l'histoire événementielle de la conquête hongroise et sur les campagnes militaires, voir Gy. Györffy, « Landnahme, Ansiedlung und Streifzüge », *Acta Hist. Hung.* 31 (1985), 231-270 et « Die Landnahme der Ungarn aus historischer Sicht », in M. Müller-Wille - R. Schneider, *Ausgewählte Probleme der europäischen Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters*, Sigmarinnen, 1994, 23-65 ; T. Bogyai, « L'Homme de l'Occident en face des incursions hongroises », *Miscellanea di studi dedicati a Emerico Várady*, München, 1966, 3-18 ; L. Musset, *Les invasions*, Paris, 1965.

II. Au sujet du résumé des habitudes d'enterrement des Hongrois conquérants, voir I. Dienes, « Les Hongrois à l'époque de la conquête et leur croyances ancestrales », P. Hajdú (dir.), *Les peuples ouraliens. Leur culture, leurs traditions*, Roanne-

Budapest, 1980, 85-123 ; I. Fodor, *The Ancient Hungarian Religion. An Archaeological Approach*, Budapest, à paraître ; voir également le catalogue de l'exposition, cité plus haut, contenant les cartes des cimetières les plus importants et même la carte d'expansion des cimetières de l'époque de la conquête. Sur les tombes à ensevelissement de cheval, voir Cs. Bálint, « Les tombes à ensevelissement de cheval chez les Hongrois aux IX^e-XI^e siècles », *Archivum Eurasiae Medii Aevi* 2 (1982), 5-36.

Au sujet de la survie du chamanisme ancien dans les croyances religieuses des Hongrois, voir V. Diószegi, « Die Überreste des Schamanismus in der ungarischen Volkskultur », *Acta Ethnographica Hung.* 7 (1958), 91-137 ; M. Hoppál, « Traces of Shamanism in Hungarian Folk Beliefs », A. L. Siikala-M. Hoppál, *Studies in Shamanism*, Helsinki-Budapest, 1992, 156-168 (*Ethnologica Uralica* 2). Sur la croyance ancestrale de l'âme double chez les Hongrois et sur les preuves archéologiques de cette croyance, voir I. Dienes, « Archäologische Beweise des Geisterglaubens der Ungarn zur Zeit der Landeseroberung », *Alba Regia* 17 (1979), 82-91.

Pour l'analyse antérieure des questions de l'art hongrois du X^e siècle, voir N. Fettich, *Die altungarische Kunst*, Berlin, 1942 ; sur l'analyse plus récente, voir Gy. László, *The Art of the Period of Great Migration in Hungary*, Budapest, 1970 ; voir également l'œuvre citée plus haut d'I. Dienes. Sur les fonds religieux de cet art, voir I. Dienes, « Die Kunst des landnehmenden Ungarn und ihre Glaubenswelt », *Actes du XXII^e Congrès International d'histoire de l'art, vol. I*, Budapest, 1972, 97-108 ; voir également les études et le lexique du catalogue de l'exposition de 1996. Au sujet de la naissance de cet art, voir I. Fodor, « Einige Beiträge zur Entfaltung der ungarischen Kunst der Landnahmezeit », *Alba Regia* 17 (1979), 65-73. Sur les disques représentant un oiseau et l'arbre de la vie et sur leurs antécédents orientaux, voir I. Dienes, « Der Weltbaum der landnehmenden Ungarn », *Congressus Quartus Internationalis Fenno-Ugristarum, pars II*, Budapest, 1980, 202-207 ; I. Fodor, « Die ethnische Bewußtsein der Urungarn », *Acta Ethnographica Hung.* 41 (1996), 41-53.

Au sujet du costume, de l'armement et du harnais des Hongrois conquérants, voir les œuvres citées plus haut de Gy. László et d'I. Dienes ; voir également Gy. László, *Der Grabfund von Koroncó und der altungarische Sattel*, Budapest, 1943 (*Arch. Hung.* 27.) et le catalogue de 1996.

Sur les croix byzantines découvertes dans les tombes hongroises de rite païen, voir Zs. Lovag, « Bronzene Pektoralkreuze aus der Arpadenzeit », *Acta Arch. Hung.* 32 (1980), 263-272. Sur les relations les plus anciennes des Hongrois avec la chrétienté, voir Gy. Moravcsik, « Byzantine Christianity and the Magyars in the Period of their Migration » *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, 245-259 ; J.-P. Ripoché, « La Hongrie entre Byzance et Rome : problème de choix religieux », *Ungarn-Jahrbuch* 6 (1974-1975), 9-33.

Sur l'inscription runique découverte près de Kalocsa, voir I. Dienes, « Landnahmezeitliche Kerbschrift aus dem Gräberfeld von Homokmégy-Halom in der Umgezung von Kalocsa », *Folia Archaeologica* 43 (1994), 167-180 ; D. D. Vasilev,

« Versuch zur Lösung der Kerbschrift aus der Umgebung von Kalocsa im Spiegel der eurasischen Parallelen », *Folia Arch.* 43 (1994), 181-191.

Les sources des illustrations publiées dans cet exposé se trouvent aux mots convenables du lexique du catalogue cité à plusieurs reprises. La reconstruction du sabre de Tiszavasvári a été publiée par István Dienes dans le tome 45 (1996) des *Folia Arch.*

III. L'histoire de « l'aventure de Cambrai » est relatée par la source écrite en latin en 1024-1025, sur les évêques de Cambrai (*Gesta episcoporum Cameracensium*), *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, VII, 428-429. Voir encore M. Rouche, « Cambrai du comte mérovingien à l'évêque impérial », *Histoire de Cambrai*, éd. L. Trenard, Lille, 1982, 25-26 (L'aventure y est datée, par erreur, de 953.); Gy. Kristó, *Az Árpád-kor háborúi* (Les guerres de l'époque arpadienne), Budapest, 1968, 40.

Sur les croyances de l'âme double des peuples de l'Eurasie du Nord, voir I. Paulson, *Die primitiven Seelenvorstellungen der nordeurasischen Völker. Eine religionsethnographische und religionsphänomenologische Untersuchung* (*Statens Etnografiska Museum Monograph Series 5*), Stockholm, 1958.

Sur les rapports de cette croyance double et de l'aventure de Cambrai, voir I. Dienes, « A honfoglaló magyarok lélekhiedelmei » (Les croyances religieuses des Hongrois conquérants), *Régészeti barangolások Magyarországon* (Promenades archéologiques en Hongrie), éd. V. Szombathy, Budapest, 1978, 190-192.

Sur le parallèle mongol déjà cité, voir L. Ligeti, *La chronique mongole Altan tobči de Blo-bzain bstah-'yün* (*Bibliotheca Orientalis Hungarica*, S. N., vol. I), Budapest, 1962.

Sur le récit de voyage de Plano Carpini, voir D. J. Becquet-J. Hambis, *Jean de Plan Carpin*, Paris, 1956. Sur la tombe tartare (hakas) découverte en Hongrie, voir K. Mesterházy, « Hakasz (jenyiszeji kirgíz) leletek Rakamazról » (Les trouvailles hakas de Rakamaz), *Archéologiai Értesítő* 111 (1984), 225-236.

Sur les aspects religieux de l'aventure de Saint-Gall (926), voir I. Dienes, « A honfoglaló magyarok lélekhiedelmei » (Les croyances religieuses des Hongrois conquérants), *Régészeti barangolások Magyarországon* (Promenades archéologiques en Hongrie), éd. V. Szombathy, Budapest, 1978, 196-197 ; I. Fodor, *Sankt Gallen und die Streifzüge des Ungarn*, à paraître. Sur le cimetière de Batajnica, voir Cs. Bálint, *Südüngarn im 10. Jahrhundert*, Budapest, 1991, 211. Sur les tombes symboliques de Hajdúdorog, voir I. Fodor, « Hajdúdorog », *The Ancient Hungarians*, Budapest, 1996, 229. Sur le tombeau hongrois du X^e siècle retrouvé aux pieds des Alpes, voir M. Schulze, « Das ungarische Kriegersgrab von Aspres-les-Corps », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums* (Mainz) 31 (1984), 473-483.

Liste des illustrations

- Fig. 1. La carte du cimetière de Tiszabездéd (d'après Gy. László).
- Fig. 2. La carte du cimetière de Hajdúdorog-Gyúlás (L=crâne de cheval, K=squelette de chien).
- Fig. 3. Tombe à ensevelissement de cheval (Tiszavasvári-Aranykert, tombe 7, fouilles d'I. Dienes).
- Fig. 4. Lamelle d'œil et de bouche en or (Rakamaz-Strázsadomb).
- Fig. 5. Reconstruction de costume féminin (Orosháza, d'après I. Dienes).
- Fig. 6. Parures de nattes féminines (Tiszaeszlár-Bashalom).
- Fig. 7. La pointe de toque de Beregszász.
- Fig. 8. Ceinture d'armes d'homme (Nagykőrös, d'après I. Dienes).
- Fig. 9. Ferrures d'argent doré (Kunágota).
- Fig. 10. Le sabre de Tizastüly.
- Fig. 11. Le sabre de Tiszavasvári paré de la marqueterie de toron (d'après I. Dienes).
- Fig. 12. L'arc réflexe des Hongrois conquérants.
- Fig. 13. Étrier paré de la marqueterie de feuilles d'argent doré (Balkány).
- Fig. 14. Représentation de l'Arbre de la Vie sur le disque de Sárospatak.
- Fig. 15. Passe-courroie représentant de l'Arbre de la Vie, la cime en bas (Tiszaeszlár-Bashalom).
- Fig. 16. Le décor de la tasse de Kétpó.
- Fig. 17. Disque représentant l'Arbre de la Vie avec oiseau.
- Fig. 18. Le disque de Kunpeszér.
- Fig. 19. Le disque de Törökkanizsa (Novi Kneževac, Yougoslavie).
- Fig. 20. La ferrure de Karos.
- Fig. 21. Le passe-courroie d'Ondrokó (Ondrokov, Slovaquie).
- Fig. 22. La plaque de sabretache de Szolyva.
- Fig. 23. La plaque de sabretache de Túrkeve.
- Fig. 24. Chaudière de tuile (Hajdúdorog).
- Fig. 25. Vase orné de lignes droites incisées et au col côtelé du cimetière de Tizacsoma (aujourd'hui Čoma, Ukraine).

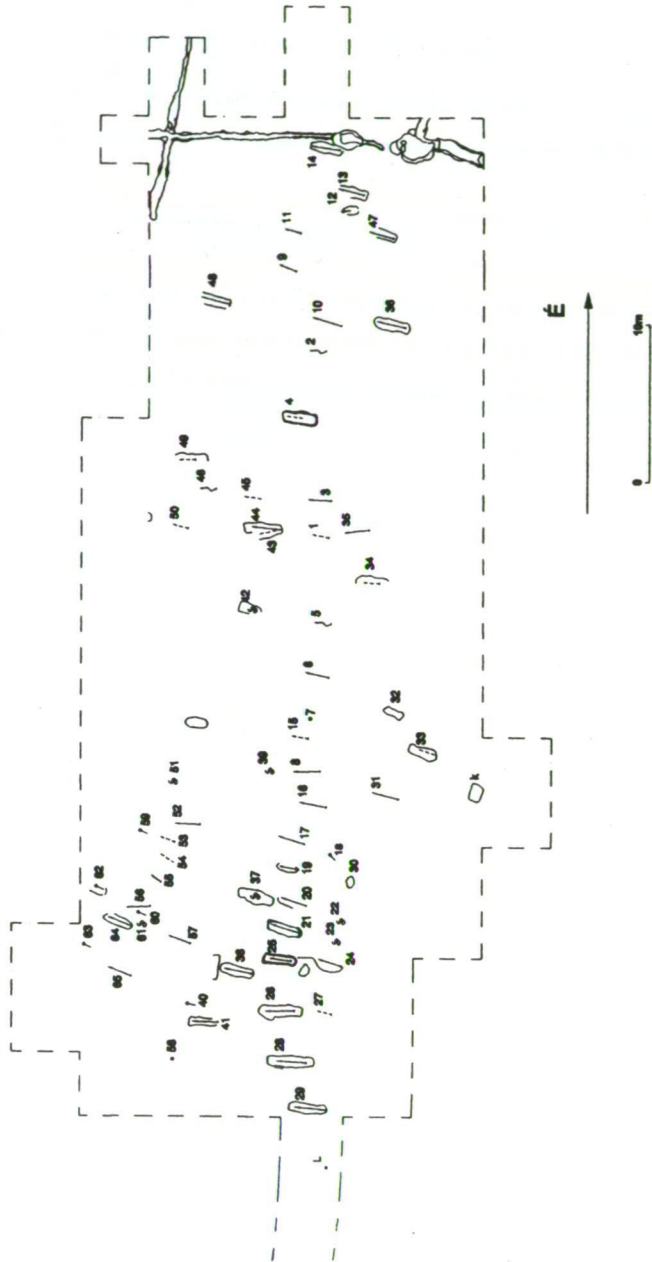


Fig. 2

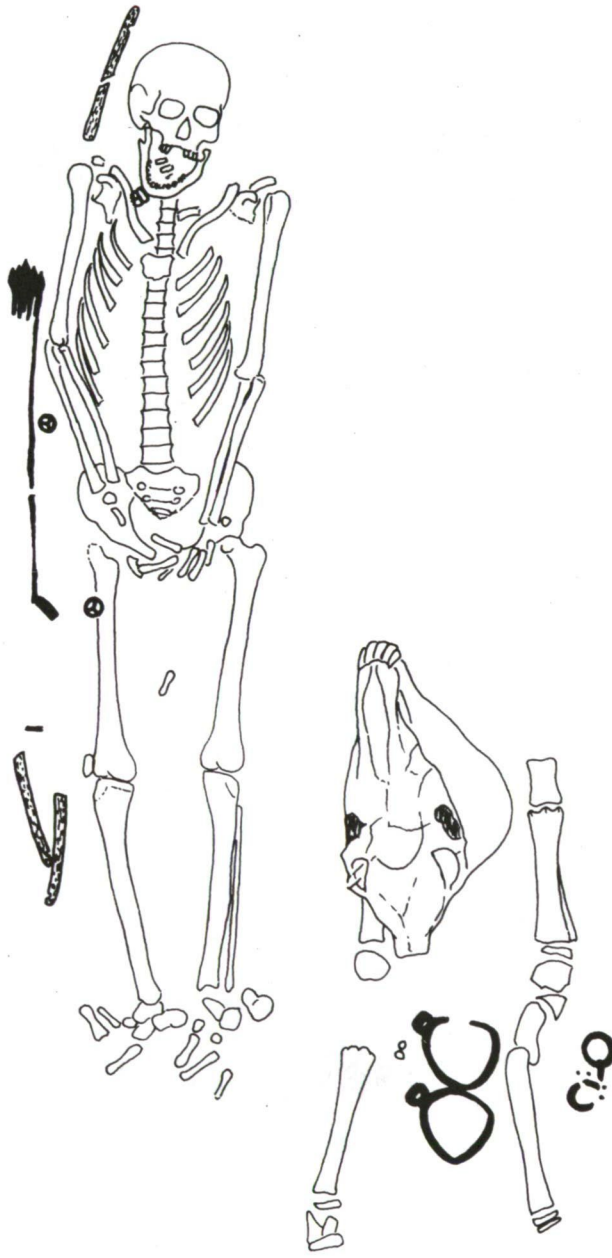


Fig. 3

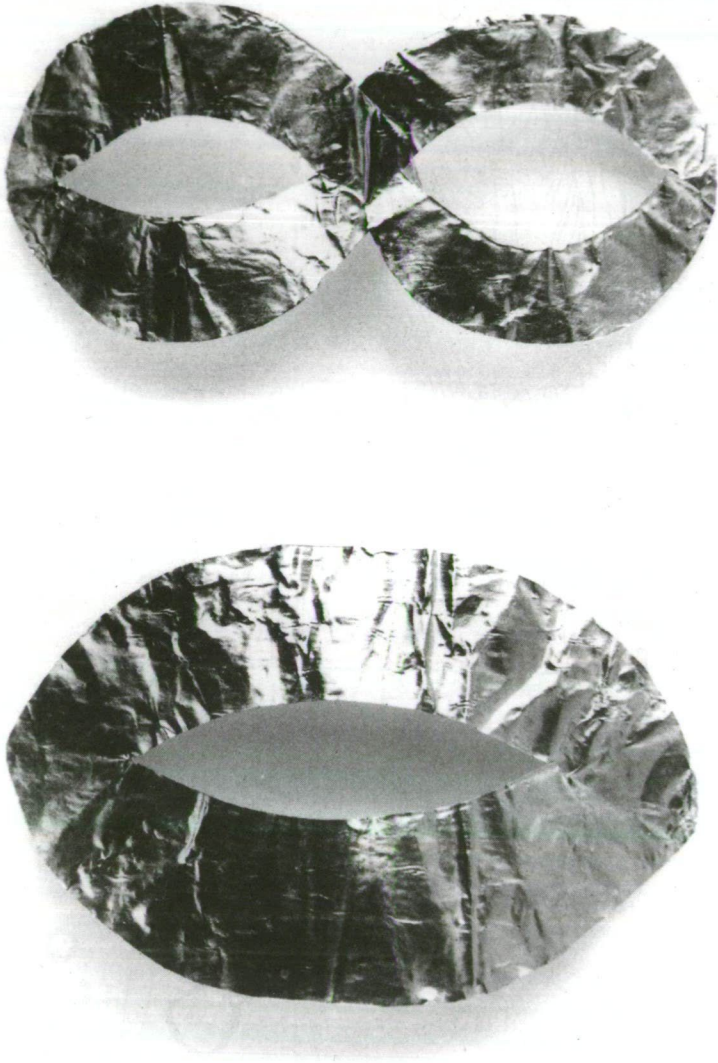


Fig. 4

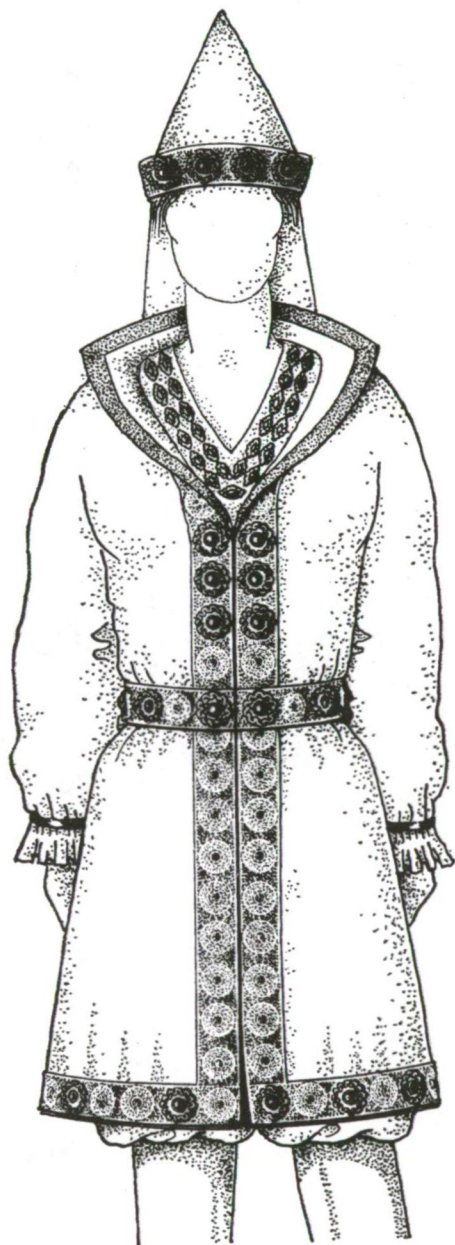


Fig. 5



Fig. 6

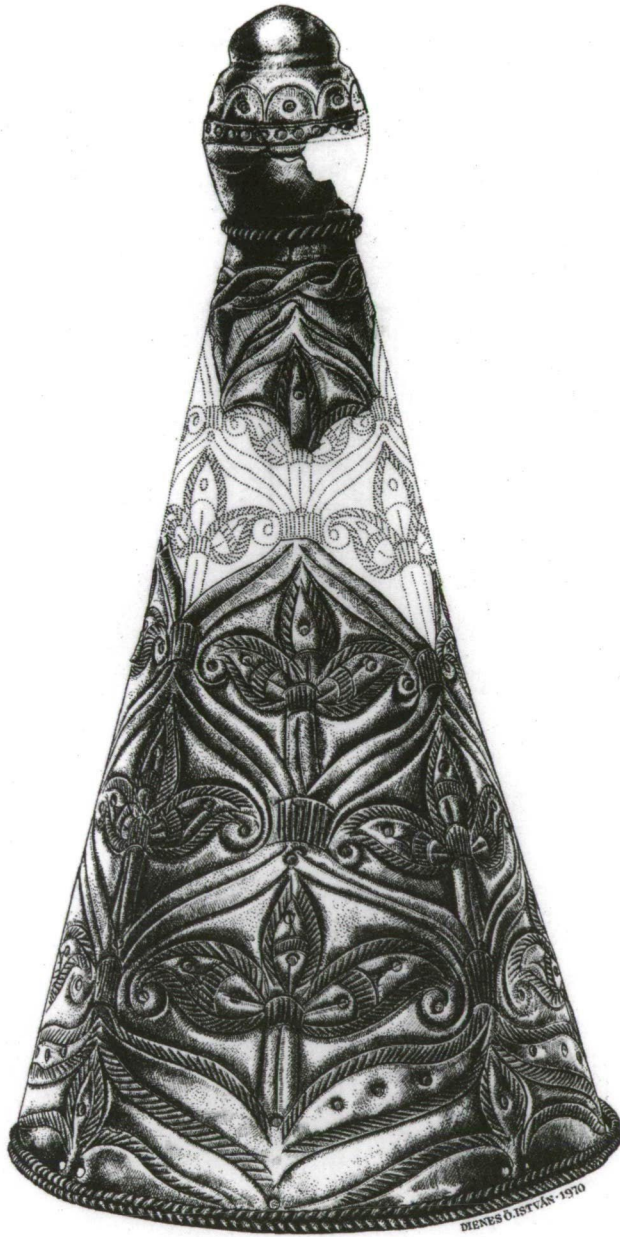


Fig. 7

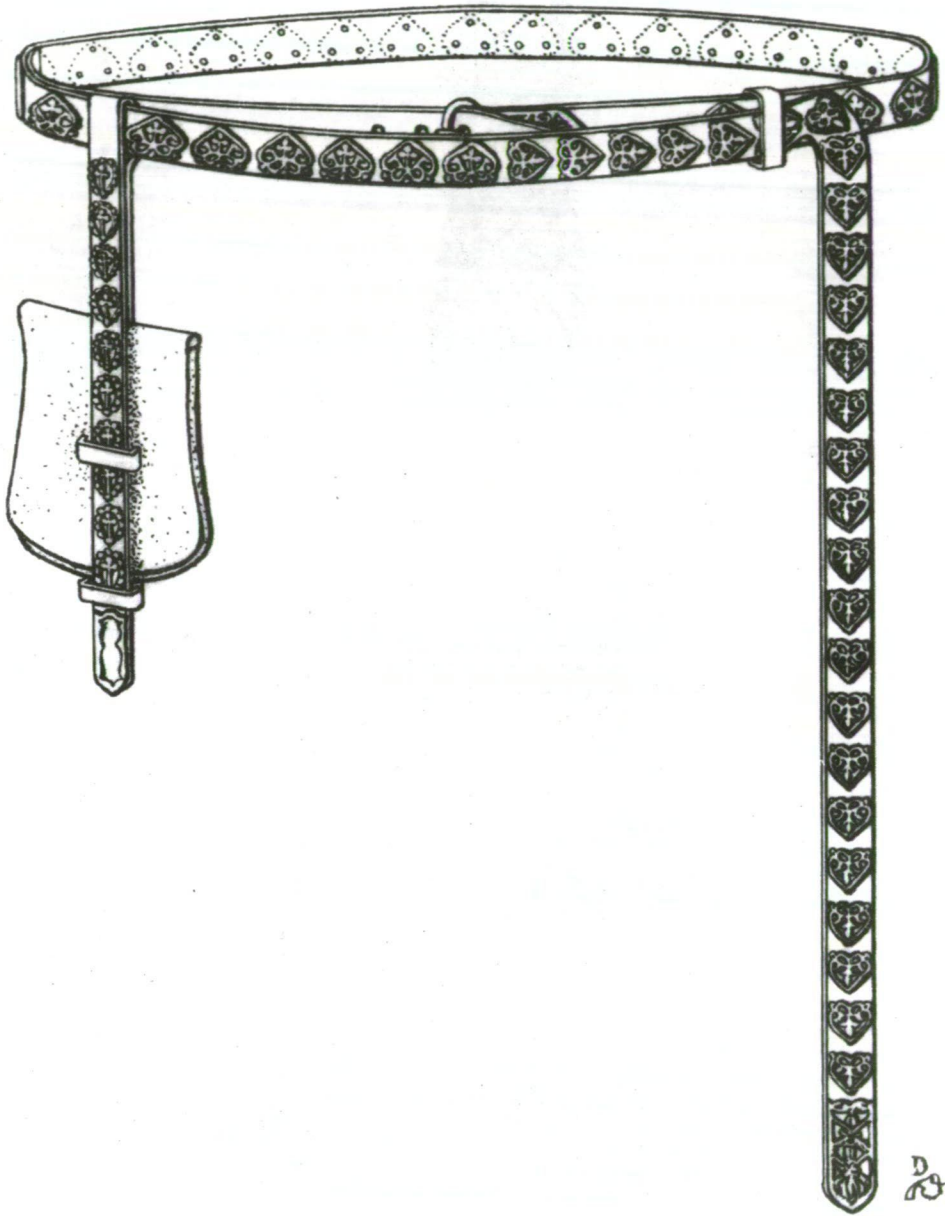


Fig. 8



Fig. 9



Fig. 10

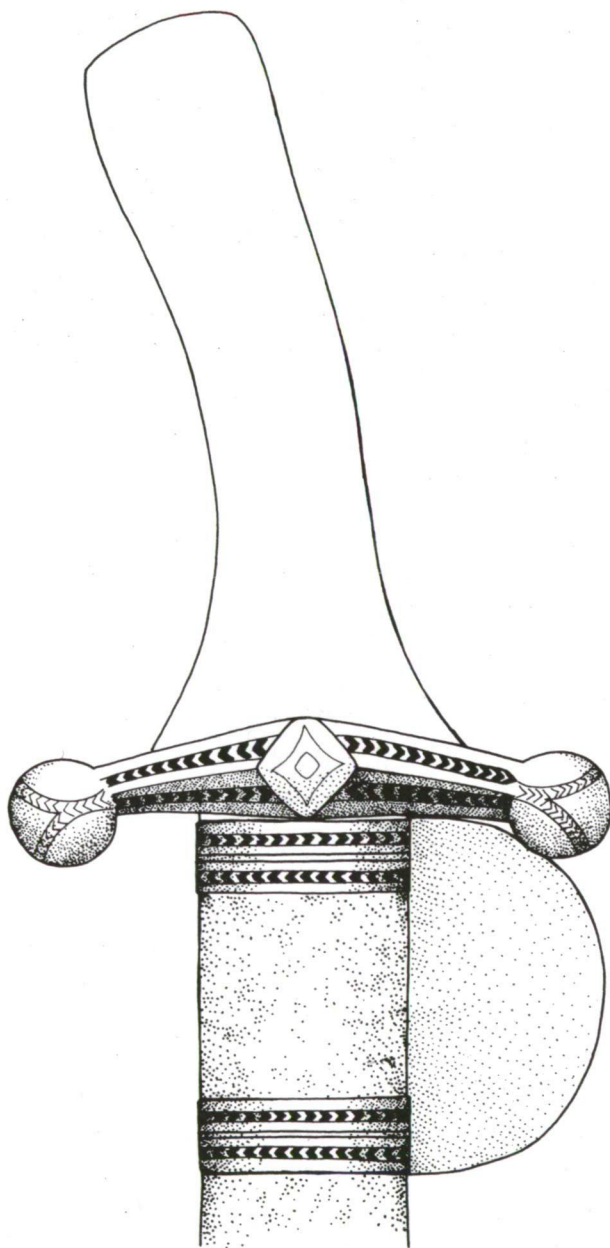


Fig. 11

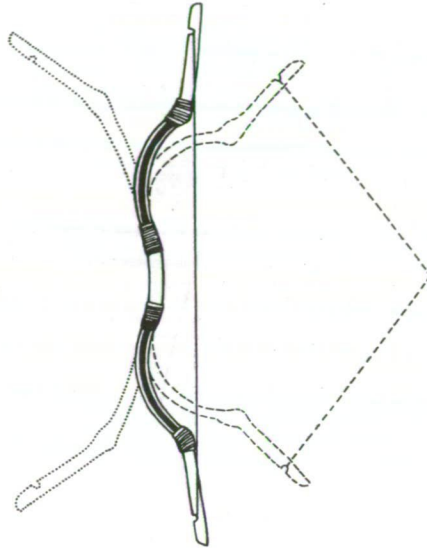


Fig. 12



Fig. 13



Fig. 14

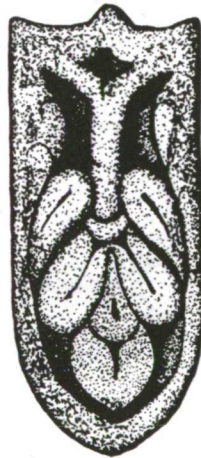


Fig. 15

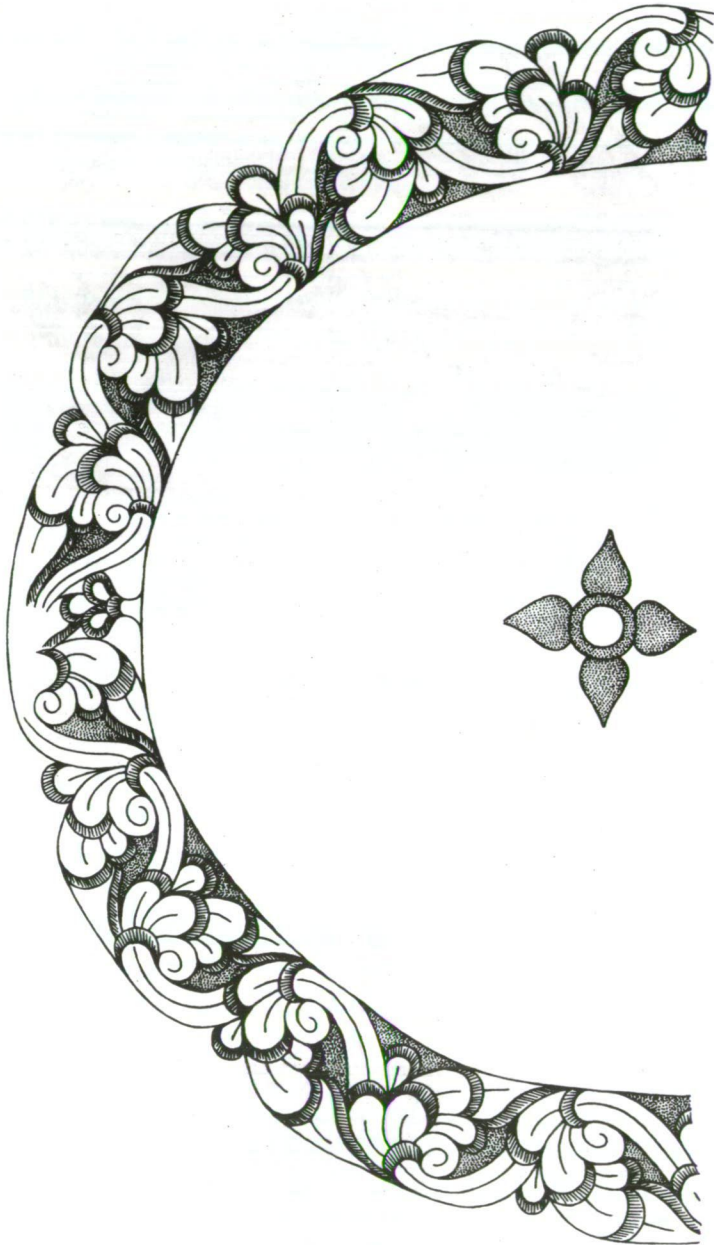


Fig. 16



Fig. 17



Fig. 18



Fig. 19



Fig. 20

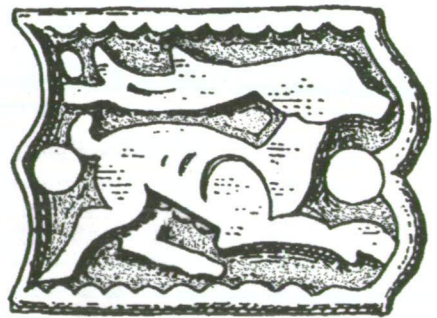


Fig. 21



Fig. 22

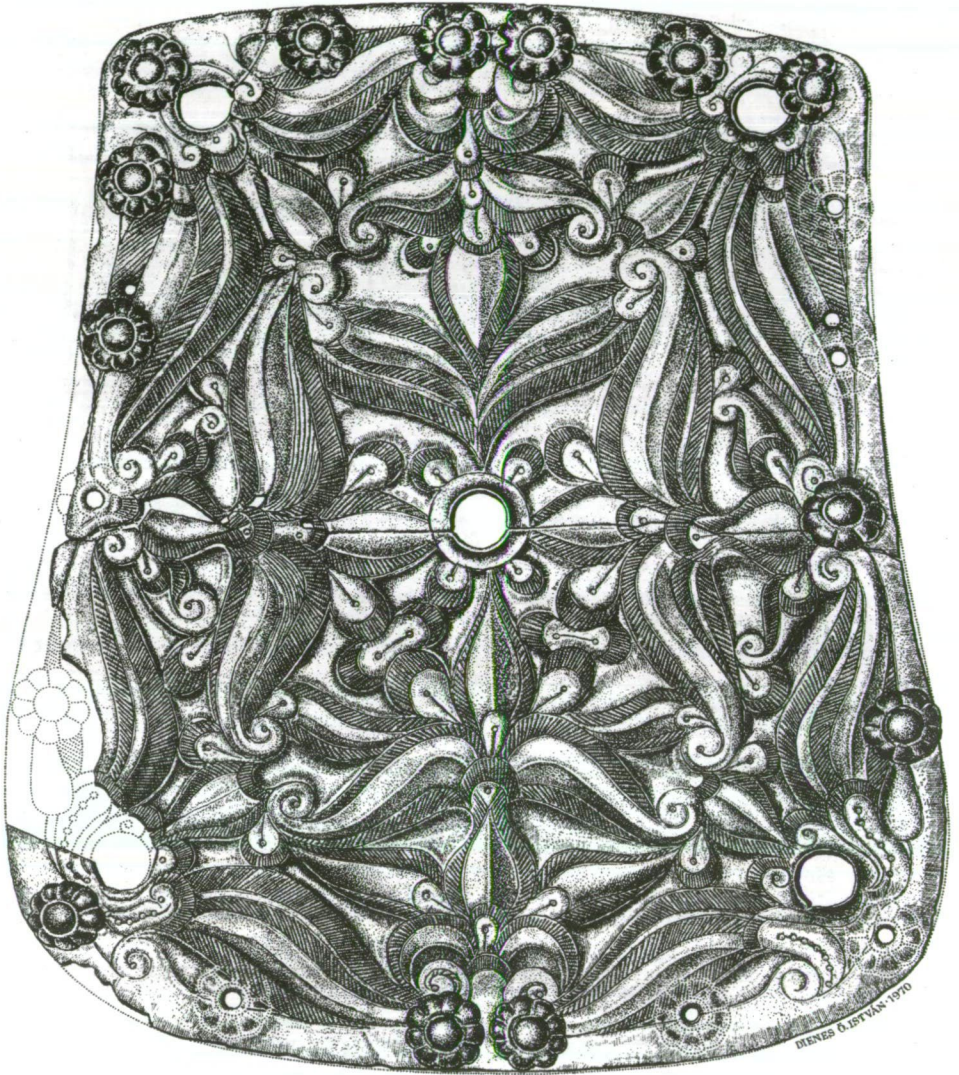


Fig. 23

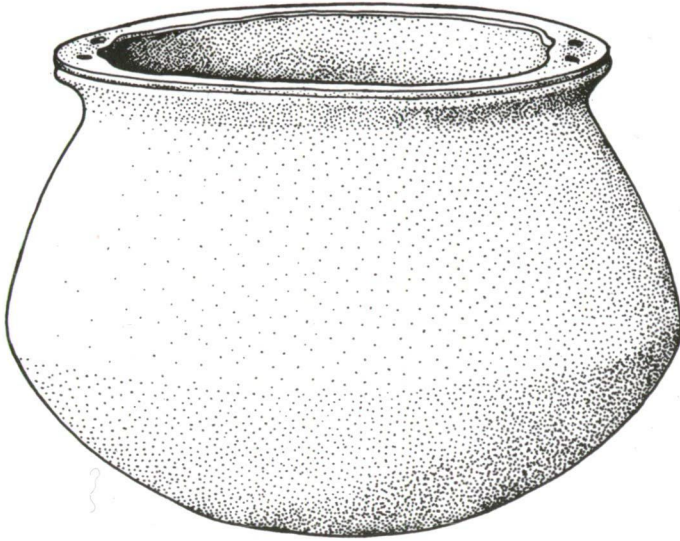


Fig. 24



Fig. 25

László Szegfű

(École Supérieure de Pédagogie de Szeged, JGYTF)

LE MONDE SPIRITUEL DES HONGROIS PAÏENS

Les sources écrites contemporaines de la conquête ne nous apprennent que très peu de choses sur les croyances et la conception religieuse de nos ancêtres de cette époque. Les sources arabes et persanes signalent brièvement que les Hongrois sont des adorateurs de feu qui font souvent la guerre aux païens vivant autour d'eux. Cela ne doit évidemment pas signifier qu'ils aient été mahométans, toutefois Ibn Hajjan rapporte que quelques Hongrois capturés lors d'une incursion en Aragon s'y convertirent à l'islam.¹

Les sources grecques ne s'étendent pas davantage sur l'appartenance religieuse des conquérants, à l'exception peut-être d'un continuateur de l'œuvre de frère Georges, qui les dit païens. En général, seul le nom des barbares suggère que ceux-ci ne sont pas chrétiens, mais vivent « *dans l'aberration de la barbarie* ». C'est par conséquent cela qu'indiquent aussi des observations présentant les Hongrois comme un peuple impur, ennemi de la chrétienté, que Byzance ne lance contre ses adversaires qu'« *afin que les chrétiens romains [byzantins] ne se souillent pas volontairement du sang de chrétiens bulgares* », ce dont on peut évidemment conclure que les fils de cette nation ne s'étaient pas encore « *dépouillés de leur impiété* ». Dès cette époque se manifeste l'idée que les offensives des païens sont un fouet entre les mains de Dieu, destiné à châtier les chrétiens pour leurs fautes. On affirme aussi – encore que dans ce passage, il ne soit pas seulement question des Hongrois – que parmi leurs prisonniers, « *ils en contraignaient certains à renier leur foi chrétienne* », mais il s'agit d'un stéréotype des légendes qui ne mérite d'ailleurs pas qu'on s'y arrête.²

1 *A honfoglalás korának írott forrásai*, (Les sources écrites de l'époque de la conquête) sous la direction de Gy. Kristó, Szeged, 1995, 34, 38, 39, 42, 65.

2 Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (*Fontes Byzantini historiae Hungaricae aevi ducum et regnum stirpe Arpad descendantium*), Budapest, 1984, 56, 85, 28, 25, 17, 26, 79.

Parmi les auteurs occidentaux, plus d'un reconnaît n'avoir jamais entendu parler des Hongrois, aussi ne peuvent-ils dire que des lieux communs au sujet de leur foi. Ils parlent d'eux comme d'un peuple brutal, fruste, vagabond, qui agit par perfidie, errant dans l'impiété, dans les ténèbres de l'égarement. D'autres disent qu'il s'agit d'un peuple intempérant et indomptable, représentant un châtement pour la dépravation des chrétiens, qu'ils sont « *les fouets vengeurs du Seigneur* » qui ne connaissent pas leur créateur, car la paresse et la débauche habitent leur cœur. De leurs rites, il est dit qu'ils respectent des coutumes vaines et impies, qu'ils se livrent à des cérémonies scythes, car ils ont voué leur âme aux jouissances ancestrales. Ils s'attachent au mal par toutes ses souillures, ils ne veulent pas se détourner de leur dépravation, et même, incités par le diable, ils se livrent à des sacrilèges et refusent de plier le cou sous le joug du christianisme.³

Un seul ouvrage, la geste du père Heriger fournit des données concrètes : les Hongrois sont en réalité des Juifs qui « *se targuent de ce que leurs origines remontent aux Juifs* ». ⁴ Mais en assimilant *Huni* et *Hungari* – et expliquant l'origine de ces deux noms de peuples par le mot allemand *Hunger* (faim) – il forge en fin de compte toute sa théorie de l'origine à partir de la description de la disette évoquée dans les Actes des Apôtres, donc son exposé, même s'il peut se révéler juste dans le cas de quelques familles isolées, ne peut pas être considéré comme crédible dans son ensemble.

Au regard de tout cela, nous sommes contraints de faire appel aux références éparses des sources contemporaines proches évoquant les Hongrois, aux vestiges archéologiques, à l'image du monde chez les peuples apparentés, aux croyances des peuples qui ont été en contact avec nos ancêtres, aux couches les plus archaïques de la foi populaire de notre pays, et d'essayer d'y chercher, de rassembler, d'éclairer par des analogies les éléments qui permettront de reconstituer la mosaïque du monde spirituel des Hongrois, la « religion » hongroise païenne.⁵

3 *Catalogus fontium historiae Hungaricae aevo ducum et regum ex stirpe Arpad descenduntium ab anno Christi DCCC usque ad annum MCCC*, éd. A. F. Gombos, Budapestini, 1937-1943 (dans ce qui suit : CFH), 23, 58, 156, 216, 450, 561, 1070, 1400, 1469, 1470, 1485, 2038, 2223, 2297, 2442, 2447, 2571 ; *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum* I-II, éd. E. Szentpétery, Budapestini 1937-1938 (dans ce qui suit : SRH), t. I : 308, 337-344 ; t. II : 378-379, 381, 394-395, 399, 402, 408, 501-502.

4 CHF 1121-1122.

5 La présente étude suit ci-dessous le raisonnement exposé dans l'ouvrage de L. Szeffű : *Ósi szellemi örökségünk I. Gondolatok az ősi magyar hitvilágról* (Notre héritage spirituel ancien. Réflexions sur le monde des croyances des anciens Hongrois), Szeged, 1996. Ce livre contient une bibliographie de plus de cinq cents titres qu'il serait impossible de condenser ici, c'est pourquoi nous ne nous référons qu'aux principales sources et aux ouvrages spécialisés les plus importants.

Représentation de l'âme, croyance aux esprits

Comme chez tous les autres groupes humains, les représentations religieuses sont nées chez les précurseurs des Hongrois à l'époque où l'homme a pris conscience de lui-même, quand il fut capable d'analyser le monde qui l'entourait. Mais comme il ne connaissait pas les causes des phénomènes naturels, l'homme n'était pas en mesure de reconnaître clairement la limite entre objet et sujet, de distinguer l'extérieur et l'intérieur. A la recherche d'une explication des phénomènes essentiels du point de vue de son activité et de son existence, à un certain degré de son évolution, il aboutit nécessairement à un anthropothéisme très primitif. Comme il n'avait pas la capacité d'abstraire, de généraliser au point de personnifier les forces naturelles (l'éclair, le vent, la tempête) ou de se représenter des dieux au-dessus du monde qu'il percevait, ses croyances – dont la représentation de l'âme constitue la catégorie centrale – ont dû se construire en premier lieu sur ses expériences sensibles.

Dans le miroir (de l'eau), l'homme primitif reconnaissait son alter ego, qui était lui-même et en même temps n'était pas lui. Cette représentation de l'âme dans le miroir se révéla extrêmement vivace, on la retrouve encore dans la foi des Hongrois de la conquête : ils plaçaient par ex. les armes et l'équipement d'un mort à l'envers dans la tombe (intervertissant droite et gauche comme dans un miroir).⁶ L'âme du miroir réside dans les organes internes riches en sang (foie, rate, cœur etc.), à l'intérieur – que la *Complainte de la Vierge Marie* nomme *junh* (entrailles).⁷ Quand l'homme dort, il perd conscience, entre en transe ou se trouve dans un état second, l'âme quittant les « entrailles » se met à agir de manière indépendante. Le rêve est tout ce que l'âme vagabonde vit, souffre ou fait en dehors du corps. L'absence prolongée de l'âme hors du corps est cause de maladie et de mort. (Selon une expression populaire, on dit d'un malade que son âme « ne revient en lui que pour y dormir ».)

Dans le rêve se manifestent les souvenirs d'actes du passé réels dans la vision, les parents et les compagnons défunts du dormeur lui apparaissent. Les visions du rêve ont un caractère totalement hallucinatoire, elles sont donc équivalentes à des perceptions. L'apparition en rêve des compagnons, amis ou ennemis disparus, suggère, donne l'impression que l'âme quittant le corps, lui survit. Dans le rêve, sans contrôle critique ni relations logiques, par la dissolution des rapports réels de temps et d'espace, peuvent naître librement les associations les plus absurdes, c'est ainsi qu'a pu surgir en l'homme la croyance que l'âme libérée du

6 Gy. László, *A honfoglaló magyar nép élete* (La Vie du peuple hongrois conquérant), Budapest, 1944, 380-397.

7 E. Jakubovich-D. Pais, *Ó-magyar olvasókönyv* (Livre de lecture d'ancien hongrois), Pécs, 1929, (reprint : Budapest, 1995), 127.

corps était susceptible de commettre des choses terribles, que son pouvoir, sa force étaient alors bien supérieurs que lorsqu'elle est enfermée dans le corps. C'est ainsi qu'a pu naître la foi dans les puissants esprits ancestraux. Nos pères appelaient ces esprits du nom de *íz* (signifiant « ancêtre », cf. *ise* dans *Halotti beszéd* [Oraison funèbre])⁸ qui n'est plus connu aujourd'hui que comme désignation d'une maladie; il se peut que le mot *isten* (dieu) provienne aussi de ce radical.

Selon ces croyances, ce sont les mêmes hommes qui vivent après la mort, poursuivant leur mode de vie d'origine. Ils se comportent en ennemis à l'égard de ceux qui étaient leurs ennemis au cours de leur vie, et traitent en amis ceux qui étaient leurs amis. Ils sont généralement bienveillants à l'égard de leurs proches, se montrent prêts à les aider, protègent leurs troupeaux, leurs biens, leur maison et les gens de leur maison; ils sont considérés comme les « maîtres de la terre, de l'herbe et de l'arbre », ainsi, selon Anonymus, Árpád revendiqua-t-il les possessions de ses « pères ».⁹ Le clan porte souvent le nom de l'ancêtre éminent dont il est issu. Dans des situations critiques, les Hanti (Ostiaks) et les Manysi (Vogouls) réclamaient l'assistance des esprits ancestraux au cours de sacrifices en criant: « *kai! kai!* », mais les Finnois les invoquaient aussi de cette manière, et même – selon le témoignage de Liudprand, évêque de Crémone – les Hongrois, au cours de leurs incursions, se précipitaient au combat en hurlant de « *monstrueux et diaboliques hui! hui!* ».¹⁰ Le refrain d'un de nos anciens chants – « *Haj! regő rejtem!* » – chanté aux jours marquants de l'année pour l'accomplissement de choses qui dépassent les forces humaines (abondance, fertilité, etc.) montre par l'expression incantatoire « *Haj!* », que dans ce cas aussi, on a attribué à l'origine un rôle décisif aux esprits des ancêtres. Mais le comportement de ces esprits est toujours ambivalent, ils apportent selon le cas bénédictions ou malédictions, on peut donc les courroucer, ils deviennent alors vindicatifs. Il faut alors les apaiser à tout prix. A l'époque des incursions, c'est un fait connu, pour récupérer la tête de son cousin tué et décapité par l'ennemi – afin de l'enterrer avec les honneurs propitiatoires –, le chef Bulcsu offrit tout le butin et tous les prisonniers qu'il avait rassemblés au cours de ses campagnes jusqu'à Cambrai.¹¹

8 Jakubovich-Pais, *op.cit.*, 69.

9 SRH I, 53, 61, 75, 94.

10 CFH 1472.

11 CFH 1046.

Les esprits des morts sont objets de crainte, on s'en protège et on s'efforce également de protéger ses biens contre eux. Les gestes accomplis dans ce but se nourrissent de la croyance que le revenant est obligé de combattre les pièges et embûches tendus à son intention, de remplir les tâches qu'on lui a assignées, et qu'ensuite seulement il peut exercer son pouvoir maléfique. Nos ancêtres pilliers avaient une prédilection pour assiéger et mettre à sac les établissements religieux, mais la plupart du temps ils ne touchaient pas aux autels, où étaient représentés les esprits protecteurs du lieu.¹² Dans leurs habitats du bassin des Carpates, – selon le témoignage de Pilgrim, évêque de Passau¹³ – ils manifestèrent une grande tolérance religieuse à l'égard des populations autochtones soumises. C'est certainement le respect de ses esprits ancestraux et des esprits étrangers qui motiva le prince Géza lorsqu'il « *sacrifia au vrai Dieu et aussi aux faux dieux* ». ¹⁴

De très nombreux éléments de nos coutumes funéraires, dont le sens est aujourd'hui atténué, se réfèrent au monde des anciennes croyances. Il fallait rester éveillé auprès d'un mort pour éviter que son âme ne prenne la place de celle qui quittait temporairement le corps de la personne sombrant dans le sommeil. Ensuite – avant l'enterrement –, on devait pleurer « *en se déchirant le visage et s'arrachant les cheveux* » et faire couler son sang,¹⁵ car si on le faisait plus tard, les pleurs feraient revenir le mort. On craignait vraiment qu'il ne revienne. Afin que cela ne se produise pas, il fallait tromper son âme et sortir le corps de la maison par un trou pratiqué dans le mur, par la fenêtre ou sous le seuil, c'est aussi pour cette raison qu'on couvrait les miroirs, qu'on faisait du bruit en brisant de la vaisselle, qu'on donnait à l'âme de quoi s'occuper en répandant du millet au fond de la tombe (Zemplén), qu'on desserrait les vêtements du mort (Basahalom), qu'on plaçait sous le corps une hache, une scie, un fuseau dans la tombe. C'est également pour empêcher le retour du mort qu'on lui coupait les membres (Hencida), qu'on perçait sa tombe de flèches (Medgyesegyháza), qu'on poignardait le corps (Eger),¹⁶ ou qu'on simulait ces scènes en plantant un épieu, un fuseau ou une stèle de bois dans la tombe. Après l'inhumation, il était interdit de prononcer pendant un certain temps le nom du mort, afin de ne pas le faire sortir de sa tombe.

12 CFH 449.

13 *A magyar történet kútjainak kézikönyve* (Enchiridion fontium historiae Hungarorum), éd. H. Marczali, Budapest, 1901, 57-61.

14 CFH 2203.

15 CFH 1470 ; SRH I, 390 ; Antonius de Bonfinis, *Rerum Ungaricarum decades*, Tom. IV, Pars I, (éd. I. Fogel-B. Iványi-L. Juhász), Budapest, 1941, 163.

16 G. Fehér-K. Éry-A. Kralovánszky, *A Közép-Duna-medence honfoglalás- és Árpád-kori sírletei II (Leletkataszter)* (Découvertes de l'époque de la conquête et de l'époque arpadienne dans les tombes du moyen Danube), Budapest, 1962, 85, 79, 39-40, 52, 33.

A l'origine des sacrifices funèbres se trouve également la crainte que l'esprit du mort ne soit pas à l'aise dans l'au-delà, et qu'il ne revienne tourmenter les vivants. C'est ce qu'on voulait éviter en inhumant le mort et en lui faisant des offrandes, pour lui assurer les jouissances terrestres jusque dans la tombe. On procédait à sa toilette, on le revêtait d'habits de fête, on lui donnait ses ustensiles, ses objets d'art, ses bijoux, on faisait un repas de funérailles, on fabriquait un masque mortuaire, souvent en argent – qui était lui-même un objet de culte religieux (Hajdúböszörmény) – si le mort était un jeune homme ou une jeune fille, on célébrait ses noces. Dans les cimetières, nous trouvons également des lieux de sacrifice (Letskés, Békésszentandrás) : c'est là qu'on envoyait à la suite du défunt son cheval favori.¹⁷ On y faisait serment de venger ceux qui avaient péri de mort violente, ce qui est rappelé par la présence de cadavres de chiens coupés en deux retrouvés dans les tombes.¹⁸

Selon les croyances, l'esprit du mort reste dans les parages même après l'inhumation et il peut élire domicile n'importe où. Les esprits aiment avant tout les endroits humides (l'âme du miroir!) – croyait-on –, c'est pourquoi les morts étaient enterrés à proximité d'eaux vives (de rivières) (Árpád, Botond, Taksony, Tonuzoba, Levente etc.).¹⁹ Selon une loi de Ladislas I^{er}, « ceux qui sacrifient selon les coutumes païennes auprès de puits, d'arbres, de sources et de rochers devront expier leur crime en donnant un bœuf ».²⁰ Les esprits peuvent donc résider partout, dans n'importe quoi. Comme on ne connaît pas les principes actifs des « remèdes que recèlent les herbes et les arbres », on en explique l'effet par la présence des esprits qui les habitent. Les conséquences organiques de ces croyances sont le fétichisme, le culte des idoles et des amulettes supposant que les esprits puissent être introduits par magie dans certains objets – naturels ou fabriqués –, ils tombent alors au pouvoir du possesseur de ces objets et entrent à son service. On a trouvé d'innombrables amulettes et talismans dans les cimetières de l'époque de la conquête. Liudprand parle d'« ornements pectoraux » qui protégeaient les Hongrois.²¹

Cependant les esprits n'habitent pas seulement des objets inanimés (les plantes sont aussi considérées comme telles à cause de leur incapacité à se déplacer), mais également des êtres vivants, et c'est ce qui explique la croyance dite totémi-

17 Cs. Bálint « A honfoglaláskor » (L'époque de la conquête), *Bevezetés a magyar őstörténet kutatásának forrásaiba I* (Introduction aux sources de la recherche sur la préhistoire hongroise), sous la direction de P. Hajdú-Gy. Kristó-A. Róna-Tas, Budapest, 1976, 121-146.

18 Cs. Bálint, « A kutya a X-XII. századi magyar hitvilágban » (Le chien dans les croyances hongroises aux X^e-XII^e siècles), *A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve*, 1971/1, 235-315.

19 SRH I, 106, 113, 116, 344.

20 L. Závodszy, *A Szent István, Szent László és Kálmán korabeli törvények és zsinati határozatok forrásai* (Sources des lois et décisions synodales sous le règne de saint Étienne, de saint Ladislas et de Coloman), Budapest, 1904, 131.

21 CFH 552.

que. L'animal dans lequel l'ancêtre est établi est choisi soit parce que son nom l'y prédestine (*Farkas*, loup; *Kabán* = *vadkan*, sanglier), soit à cause d'un caractère particulier, ce qui avait de nombreuses conséquences. En premier lieu, le fait que cet animal était partout l'objet d'une grande vénération et déclaré tabou: on n'avait pas le droit de le chasser sous peine d'offenser l'esprit. Quand on chassait un animal tabou à l'occasion de cérémonies, il fallait en faire sortir l'ancêtre par certains rites magiques, puis tous les membres de la communauté mangeaient sa viande, tout en répétant à mi-voix que ce n'était pas eux qui l'avaient tué (cf. le culte ob-ougrien de l'ours). Le tabou concerne aussi le nom de l'animal, en le prononçant, on invoque également l'ancêtre. En effet, selon la croyance, l'apparition des esprits en un lieu où on le souhaite implique un véritable voyage dans les airs, par conséquent le fait de les importuner en les invoquant sans raison peut les faire entrer dans une violente colère. C'est pourquoi, quand on parlait d'un tel animal, on paraphrasait en citant ses caractéristiques particulières ou on lui donnait un nom dans une autre langue (*farkas*, loup; *szarvas*, cerf; *medve*, ours; *sertés*, porc etc.). Si l'ancêtre avait choisi son « animal-abri » en raison d'une qualité particulière, on supposait qu'il aimait séjourner dans la partie du corps qui représentait ce trait caractéristique: l'os de la patte du lièvre à la course rapide, l'os de l'aile de l'aigle qui vole en altitude, les dents de l'ours ou les défenses du sanglier etc. Les membres du clan les portaient en amulettes et leur attribuaient un pouvoir magique. Nous appelons cette manifestation le culte de l'*ongun* (*ongun* est un mot d'origine turque, selon l'interprétation de Gyula Németh, il signifie « qui apporte le succès »).²² Sur le tambour du chamane (ou *táltos*), quelquefois sur ses vêtements, sont accrochés une multitude de petits os, de touffes de poils, de plumes de ces animaux.

Nos explications sont apparemment en contradiction avec ce qu'on appelle les mythes totémiques qui suggèrent que les sociétés primitives croyaient sérieusement que leurs ancêtres hommes ou femmes n'étaient pas des humains mais des animaux ou des plantes (p. ex. le clan d'Álmos est issu de l'oiseau *turul*).²³ Mais cette contradiction n'est qu'apparente, nous en trouvons la clef - en remontant quelque peu dans le temps - au moment où est apparue l'habitude de donner un nom. Le nom - selon Dezső Pais - est une grande découverte de l'humanité: il crée pour celui qui le porte la possibilité de devenir objet du discours, ce faisant il le distingue des autres en tant qu'individu, mais en même temps il l'intègre dans le groupe, le clan soudé par les liens du sang auquel il appartient, qui lui a donné son nom. Ce n'est pas par hasard que toute une mystique s'est développée autour des noms. A un degré primitif - où il n'y a pas encore de notion évoluée du nom

22 Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakása* (Naissance du peuple hongrois de la conquête), Budapest 1930, 68-69.

23 SRH I, 38, 284.

en soi – le nom n'est pas l'emblème de l'homme, de l'âme, mais il leur est totalement identique.²⁴ Il arrive souvent que quelqu'un reçoive le nom de tel ou tel animal. Quand on raconte ensuite l'histoire de ce personnage après sa mort, les caractéristiques, les qualités physiques et morales suggérées par son nom s'enrichissent dans les « mythes » où il est question de lui, à la mesure où diminuent les traits caractéristiques, distinctifs, de l'image que la mémoire a formé de sa personnalité : le contenu conceptuel du « héros » et du « nom par une association inadéquate, se confondent dans l'histoire. Cela revient à dire que même dans ces cas, il s'agit effectivement des esprits des ancêtres du clan. Les « ancêtres-animaux (*Fehérlő-fia*, Fils-du-cheval-blanc; *Medvefi*, Fils-de-l'ours²⁵) ont, dans les contes issus des histoires mythiques dont ils sont une forme simplifiée, un comportement tout à fait humain. Ces mythes parlent avant tout des ancêtres qui ont conquis le territoire où vit la communauté, et peuvent ainsi en être considérés comme les « possesseurs ».²⁶

L'inhumation d'un mort se déroule dans le cadre du clan, sa tombe reflète en même temps son rang dans la société. Les offrandes faites après la mort peuvent être classées en deux grands groupes: d'une part on donne au mort sa part des biens du clan, d'autre part on apaise la colère éventuelle de l'ancêtre. P. ex., après s'être régalez de la *victima* (animal sacrifié), les pillards qui ravagèrent le monastère de Saint-Gall, échauffés par le vin, « se mirent tous à pousser d'effroyables clameurs à l'adresse de leur dieux ».²⁷ L'animal abattu va grossir dans l'au-delà les rangs des troupeaux de l'ancêtre, on assure son entretien par la nourriture et la boisson, les esclaves sacrifiés augmentent le nombre de ses serviteurs. Par ailleurs, le défunt est attendu dans l'au-delà – selon la croyance – par une armée de serviteurs composée des ennemis qu'il a tués, comme nous le savons par l'histoire du chef Lehel,²⁸ mais encore au XVI^e siècle, Marino Sanudo établit que cette croyance est toujours vivante chez les Sicules. A la base de nos cérémonies relatives aux événements familiaux – naissance, mariage, décès – se trouve un sacrifice dédié aux ancêtres de la famille. De la même manière, on apaise les ancêtres courroucés – après que les devins ont révélé la raison de leur rancœur – en offrant un sacrifice que le chef de clan présente aidé par le chamane.²⁹

Après un certain temps, l'âme du mort commence son voyage – selon la croyance – vers le royaume des esprits. Au début, on se représentait ce royaume

24 D. Pais, *A magyar ősvallás nyelvi emlékeiből* (Souvenirs de la religion primitive dans la langue hongroise), Budapest, 1975, 302-307.

25 Personnages des contes populaires. NdT.

26 J. Láng, *Lélek és isten* (Ame et dieu), Budapest, 1974, 303-306 ; J. Láng, *A mitológia kezdetei* (Les débuts de la mythologie), Budapest, 1979, 180-181, 213.

27 CFH 450 ; cf. également SRH I, 52, 56, 64 ; sous forme christianisée : SRH II, 492, 493, 494, 505.

28 SRH I, 308.

29 SRH I, 52, 56, 57, 64, 71, 94-95, 99, 101, 105.

par-delà l'horizon ou bien au fond des eaux, puis cet au-delà prit de plus grandes dimensions. La vision du monde de nos ancêtres est caractérisée par le géocentrisme. La terre représente donc le centre de l'univers, le ciel enveloppe le disque plat de la terre sous forme d'une demi-sphère solide, toutefois il n'y a pas un, mais sept ciels, selon le nombre mystique (d'organisation) des Hongrois. C'est peut-être à cela que fait allusion l'évêque Nicolas lui-même dans la charte de fondation de l'abbaye de Tihany.³⁰ Les sept ciels sont traversés par l'arbre du monde (« *arbre qui atteint le ciel* ») dont chacune des branches représente un monde à part. Le Soleil et la Lune tournent autour de son feuillage, et selon leur position, ses branches sont nocturnes ou diurnes, à sa droite sont les choses qui concernent les hommes, à sa gauche les affaires des femmes, sept racines s'enfoncent dans le monde d'en-bas, le pays des serpents, des crapauds et des lézards. C'est dans les mondes célestes que voyagent les ancêtres – qu'on peut faire revenir de n'importe où –, plus ils sont morts depuis longtemps, plus ils sont dans un ciel éloigné, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'époque de leur résurrection, de leur réincarnation.³¹

Le chamane

Les hommes ordinaires ne font qu'entendre parler de l'arbre sans sommet, mais en fait, ils ne le voient pas. Seul peut le trouver celui qui est né avec des os supplémentaires et qui n'a pas absorbé d'autre nourriture que du lait jusqu'à sa septième ou huitième année. Un tel personnage est un chamane (*táltos*). Le chamane est donc prédestiné à son état dès sa naissance, mais les esprits des ancêtres ne le choisissent que plus tard. Ensuite l' élu « se retire » (dort) pendant une assez longue période. Pendant ce temps, les esprits le dépècent et comptent ses os, goûtent un petit morceau de chacun, goûtent son sang, puis ils le reconstituent et il se réveille en possession de la science des chamanes. En outre, des esprits sont à sa disposition. L'initiation se passe en deux temps : d'une part le nouveau chamane est présenté aux esprits, c'est-à-dire qu'il grimpe à l'« arbre du chamane » qui représente l'arbre du monde, d'autre part on offre à boire aux esprits qui viennent l'assister (l' élu boit le sang de l'animal sacrifié, ou bien il en est arrosé). Seule l'âme d'un chamane peut rester éloignée de son corps pendant un assez long temps, ou bien il est seul capable de nourrir plusieurs âmes dans ses

30 *Diplomata Hungariae Antiquissima accedunt epistolae et acta ad historiam Hungariae pertinentia* I, éd. Gy. Györffy, Budapest, 1992, 152.

31 V. Diószegi, « A honfoglaló magyarok hitvilágának történeti rétegei I. (A világfa) » (Les strates du monde spirituel des hongrois conquérants. L'arbre du monde), *Népi kultúra - népi társadalom*, 1969/2-3, 295-326 ; J. Berze Nagy, *Égigérő fa* (L'arbre qui atteint le ciel), Pécs, 1961.

« entrailles » sans en subir de dommages; c'est pourquoi chez des peuples apparentés on l'appelle « *l'homme fétiche vivant* ».

La sphère d'activité magique du chamane est déterminée par la croyance qu'on peut inciter les esprits à agir en récitant des formules précises, en disant certaines phrases. Grâce à ses relations avec les esprits, il donne des conseils pour régler les litiges, il interprète les rêves, il sert d'intermédiaire entre les vivants et les morts. Il a également le pouvoir de guérir : les esprits présents dans les herbes et dans les arbres communiquent avec lui – au cours de ses rêves ou de ses transes – souvent en utilisant le langage humain. Il chasse les envoûtements par des incantations, ou bien si une maladie est causée par l'absence de l'âme dans le corps du malade (elle a perdu son chemin, ou elle est prisonnière d'esprits ou de chamanes), il part à sa recherche et la ramène. Mais l'incantation n'est pas seulement un instrument de guérison, elle peut aussi servir à envoûter. Selon nos chroniques, le dernier chef païen, Janus, fils de Vata, s'était entouré de magiciens, de devineresses, de chamanes (*magi, phitonisse, aruspices*). Les chamanes participent aux sacrifices d'animaux, ils recherchent ce qui a causé la colère des esprits ancestraux et par quel moyen les apaiser. Ils sont également présents lors des cérémonies destinées à favoriser la fertilité.

Le chamane est élu selon ses aptitudes par les esprits des ancêtres du clan, sa sphère d'activité maximale est donc la communauté de parenté où il vit. Mais les intérêts de sa communauté se heurtent souvent à ceux d'autres communautés. C'est pourquoi les chamanes vivent en perpétuelle haine, ils s'affrontent constamment. Ils peuvent disputer leurs joutes sous forme d'esprits, mais il est plus fréquent qu'ils luttent sous forme d'animaux. Si un chamane sort victorieux du combat, son « pays » sera vraiment fertile « *pendant les sept ans à venir* », ensuite il devra livrer un nouveau combat. L'âme du chamane ou les esprits peuvent aussi élire domicile dans un homme. Un tel homme sera « possédé » (*megszállott*), il aura un comportement anormal. C'est ce qui explique que nos ancêtres nomades – Heribert de Saint-Gall en donne la preuve – respectaient les idiots.³²

De la croyance évoquée ci-dessus découle la représentation d'« âmes multiples ». C'est à quoi fait allusion l'expression « *erős, mint akinek hét lelke van* » (« il est fort comme quelqu'un qui a sept âmes »), c'est-à-dire qu'il reçoit l'aide de sept âmes qui l'habitent. Au sujet des membres héroïques du clan, disposant d'une grande force, on a pu aisément se représenter qu'ils étaient capables de nourrir en leur sein plusieurs âmes, qui leur donnaient leur force surhumaine, leur courage etc. (Cette croyance n'est pas identique à la représentation de l'âme double, où on distingue l'âme-souffle – que j'appellerais simplement « souffle » – et l'âme proprement dite qui est l'*alter ego* spirituel de l'homme.) L'âme des chamanes se

32 SRH I, 338 ; V. Diószegi, *A sámán hit emlékei a magyar népi műveltségben* (Vestiges du chamanisme dans la culture populaire hongroise), Budapest, 1958.

déplace avec le vent, leurs joutes suscitent « *tempête, vent furieux* ». Le vent attise le feu : l'idée de la relation de l'âme et du feu remonte à une très haute antiquité. (Elle repose essentiellement sur l'observation empirique : le corps refroidit après la mort, la phase critique de certaines maladies s'accompagne de fièvre, d'autres peuvent être guéries par la transpiration.) Lorsque à Saint-Gall deux combattants périrent de mort brutale, leurs compagnons brûlèrent leurs cadavres en rivalisant pour attiser le feu, faire jaillir le plus d'étincelles possible et ainsi libérer les âmes de leur corps, vraisemblablement afin qu'elles entrent dans un *ogun*.³³ C'est peut-être à cause de cette croyance que les sources arabes contemporaines de la conquête disent de nos ancêtres qu'ils sont des adorateurs du feu.³⁴ Le rapprochement du feu avec les phénomènes lumineux des étoiles ou de la Lune (dû à une éventuelle influence étrangère, peut-être iranienne), a pu faire naître l'idée que les âmes des ancêtres pouvaient également résider dans des astres. Selon une expression, celui qui est particulièrement chanceux « *a une étoile* », et dans les contes populaires, ce sont ses yeux d'étoiles qui sauvent le berger de la perte.

La résurrection de l'âme

Selon les croyances, les âmes des ancêtres peuvent se manifester sous de nombreux aspects, elles peuvent errer sur la terre et dans le monde (les sept mondes) des esprits, tant que le moment de leur résurrection n'est pas venu. La résurrection de l'âme peut être totale ou partielle. Afin de mieux le comprendre, il convient d'examiner les croyances liées à l'intérieur, aux entrailles (*junh*). L'intérieur est le lieu où l'âme réside, en fait c'est la source d'une force vitale située dans le cœur, le foie, la rate, c'est-à-dire dans les organes riches en sang. Cette force vitale est le sang : l'âme est la nourriture de l'esprit. Selon la croyance de peuples apparentés, le héros qui grimpe dans l'arbre du monde est menacé par des esprits qui lui barrent le chemin : « *Nous mangerons ce que nous pouvons manger. Sang d'humain! Nous boirons ce que nous pouvons boire. Sang d'humain!* » Dans nos prières populaires archaïques, le mal (ou l'esprit qui en est la cause) dit qu'il se rend chez quelqu'un pour lui « *sucer le sang rouge, déchirer le cœur et le foie* » ; en signe de deuil, nos ancêtres se lacéraient le visage, ils « *portaient le deuil avec leur sang* » (c'est-à-dire qu'ils offraient leur propre sang à l'âme du défunt). C'est aussi ce que

33 CFH 450.

34 Cf. note 1.

fit saint Ladislav à la suite des combats de Mogyoród, et les Hongrois attendaient la même chose de la veuve de Mathias.³⁵

L'alliance scellée par le sang procède essentiellement aussi de cette croyance. Lors de l'échange des coupes de sang, chacun des partenaires fait goûter le sang de l'autre à l'âme et aux esprits qui résident en lui, afin que ceux-ci connaissent leurs alliés et puissent les distinguer des ennemis. On explique d'une manière analogue le fait de boire le sang d'un ennemi, ou de manger son cœur ou son foie afin de guérir.³⁶ En effet, selon la croyance, les maladies sont causées par la présence d'esprits mauvais, néfastes, qui s'incrument à l'intérieur de l'homme : donc si on ingère le sang ou les organes sanguins de celui qu'on vient de tuer – comme si on scellait un pacte de sang –, on trompe l'esprit hostile qui nous veut du mal à cause de l'offense subie, en lui donnant l'illusion d'une parenté par le sang. Lorsqu'ils unirent leurs sept tribus en fédération, les Hongrois devinrent frères par le sang lorsque leurs chefs, qui les représentaient, burent chacun le sang des autres.³⁷

L'incarnation partielle est une des méthodes de prédiction, au cours de laquelle l'esprit invoqué parle par la bouche du devin. Lors de son intronisation, le chamane élu boit le sang chaud coulant de la blessure d'un animal afin d'être capable de faire des prophéties. En effet, si l'esprit passe dans le sang que boit le chamane, il peut en partie se manifester à la manière des êtres vivants, par ex. il est capable de parler. Du point de vue de la communauté liée par le sang, le fait de boire le sang peut être voulu, lors des sacrifices offerts à l'esprit, mais celui-ci peut aussi s'établir spontanément dans un être et vivre en parasite de son sang, ou bien des chamanes hostiles peuvent l'introduire dans quelqu'un comme un maléfice dans le but de lui jeter un sort. Le fait qu'un malade délire, que « *l'esprit parle par sa bouche* » est la preuve de la présence dans son sang d'un esprit partiellement réincarné.³⁸ Le culte des *ongun* et la croyance aux envoûtements – par ex. les maladies des bêtes tout comme celles des hommes étant causées par un esprit qui se nourrit de leur sang, celui-ci peut se prêter à sa réincarnation partielle – a pu amener à l'idée que des animaux pouvaient remplacer les hommes lors de l'offrande du sang.³⁹

35 Cf. note 15 et Zs. Erdélyi, *Hegyet hágék, lőtőt lépek (Archaikus népi imádságok)* (Prières populaires archaïques), Budapest, 1976, 37-39.

36 CFH 23, 58, 1163, 1070 etc.

37 SRH I, 40-41.

38 CFH 449.

39 SRH I, 287.

La réincarnation est totale quand l'esprit de l'ancêtre parvient à reprendre vie dans un corps, et à renaître comme un nouveau membre du clan. Cela se produit le plus souvent lorsque l'esprit a parcouru les sept ciels et que le temps de sa réincarnation est venu. Au moment de la naissance, c'est un des ancêtres du père qui se réincarne, mais c'est la mère qui entre en contact avec les ancêtres, c'est elle qui est la partenaire des forces de l'au-delà. C'est pourquoi une femme qui accouche est à la fois l'objet d'un grand respect et d'une crainte superstitieuse. La femme en couches est également considérée comme un être impur et elle est soumise à des pratiques de purification après la naissance : par ex. elle doit sauter par-dessus un feu. Par la réincarnation, l'esprit redevient une âme dans son nouveau corps, et ainsi recommence un nouveau cycle âme-esprit-âme selon la croyance de la réincarnation au sein de la famille, ou de la métempsycose. Le culte des esprits ancestraux constitué la ligne directrice de l'ensemble des croyances. On en retrouve l'écho dans les revendications des partisans de Vata qui réclamaient de pouvoir pratiquer les rites de leurs ancêtres et de faire des sacrifices de chevaux lorsqu'ils étaient possédés par des démons (par les esprits des ancêtres).⁴⁰ Les diverses formes du culte des ancêtres (animisme, fétichisme, culte des idoles, totémisme, chamanisme) apparaissent ensemble, mélangées dès l'époque de leur apparition, mais au lieu de s'exclure mutuellement ou de se substituer l'une à l'autre, elles se complètent. Certaines coutumes, certains rites (par ex. le sacrifice du sang) se sont certes humanisés, toutefois il ne s'agit pas d'une transformation essentielle des croyances sur lesquelles ils étaient fondés, mais seulement de leur extension.

Ce qui est caractéristique de cette « religion païenne », c'est qu'elle est basée sur la société clanique-tribale organisée par les liens du sang. Dans ce monde spirituel, il n'y a pas, il ne peut pas encore y avoir de puissance suprême rendant la justice, impartiale et incorruptible, mais seulement les esprits de puissants ancêtres qui agissent – encore que leur champ d'activité soit très réduit – selon la loi du plus fort en vigueur à l'époque ; c'est-à-dire qu'on devait surpasser les autres (par la force physique, par des sacrifices, des pratiques magiques) pour obtenir santé, fertilité, abondance, temps favorable etc. Il est vrai que la société des Hongrois de la conquête avait déjà dépassé ce degré d'évolution au moment où les sources historiques commencent à éclairer faiblement leur activité, mais les croyances religieuses sont caractérisées par un fort conservatisme, c'est pourquoi elles survivent pendant des centaines d'années avec une extraordinaire ténacité.⁴¹

40 SRH 1, 338.

41 G. Róheim, *Hungarian and Vogul Mythology*, New York, 1954 ; V. Diószegi, *A pogány magyarok hitvilága* (Croyances des Hongrois païens), Budapest, 1967 ; Sz. A. Tokarev, *Mitológiai enciklopédia I*, Budapest, 1967 (coord. M. Hoppál) ; *Magyar néprajz VII* (Ethnographie hongroise), sous la direction de T. Dömötör, Budapest, 1990, 513-519 ; A. J. Bellinger, *Nagy valláskalauz* (Grand guide des religions), Budapest 1993, 286-290, (réd. É. Pócs).

Monde spirituel et société

Aux VIII^e-IX^e siècles, une transformation radicale se produisit au sein des structures économiques et sociales de la société hongroise. L'augmentation des différences de richesse entraîna un accroissement du nombre des assujettis, et le pouvoir se concentra dans les mains de la classe de moins en moins nombreuse qui dirigeait l'économie et la société. Il est évident que ces transformations décisives dans le domaine économique et social n'ont pas pu ne pas toucher le monde spirituel. La nouvelle situation imposa une nouvelle idéologie, ou tout au moins une actualisation des valeurs existantes.

Selon le monde des croyances d'origine, les esprits des ancêtres mènent dans l'au-delà le même mode de vie que sur terre, c'est-à-dire qu'après la mort, ils ne perdent pas leur rang social ; alors que l'esprit d'un soldat ordinaire ne peut avoir d'influence que dans le cercle restreint de sa famille, l'esprit des dirigeants peut apporter son assistance ou nuire à l'ensemble de la communauté. Ainsi apparaît une double stratification dans les croyances : d'une part la famille, la parenté honore ses propres ancêtres, d'autre part la communauté manifeste une vénération croissante à l'égard des esprits de ceux de ses membres qui disposaient - de leur vivant - d'un grand pouvoir et d'une grande influence et qui ont joué un rôle important dans la vie et l'histoire de la communauté. Le pouvoir se concentre entre les mains de ceux qui peuvent satisfaire entièrement aux nouvelles exigences, et qui se montrent les meilleurs aussi bien dans le domaine de l'élevage que de la guerre. Le chamane n'a aucun pouvoir sur les esprits de leurs ancêtres, puisque ceux-ci assistent le chef de famille ou de clan. Lorsque les clans se rassemblent en tribus, c'est le chef le plus efficace, c'est-à-dire celui que secondent les esprits les plus puissants - à la fois le chef de famille le plus éminent et le plus puissant de son clan, et celui dont les ancêtres guerriers parcourent les sphères célestes - qui devient chef de tribu.

Lorsque les tribus s'allient en fédération, c'est le chef de tribu le plus influent, celui dont les ancêtres étaient les plus éminents dans le domaine du pouvoir et de la puissance, qui prend la tête de la fédération. Comme la société est organisée sur le modèle des clans basés sur les liens du sang - l'alliance scellée par le sang donne naissance à une communauté de consanguinité fictive et consensuelle -, le représentant sacré de plus haut rang de la nouvelle communauté ne peut être que le prince. Alors le culte familial du nouveau dirigeant - rejetant à l'arrière-plan les cultes individuels - s'étend à l'ensemble de la communauté, dont les membres, ignorant les bases naturelles de l'origine du pouvoir, ne peuvent en donner que des explications de caractère mythique. Ainsi les esprits ancestraux de caractère fortement mythifié qui soutiennent et protègent le pouvoir du prince sont-ils en fait élevés par la croyance populaire au rang de dieux ; leurs descendants vivants - selon la croyance dans la réincarnation des ancêtres - sont également considérés

comme des puissances charismatiques, c'est-à-dire que se créent les conditions de la théocratie.

L'institution de la théocratie s'est donc développée à partir du culte des ancêtres. Les « dieux » sont les ancêtres de l'autorité terrestre (du prince) morts depuis longtemps, qui ont conservé leurs caractéristiques humaines dans les traditions. Aux yeux de la communauté, ce sont précisément ces traditions qui font la preuve de ce que le souverain est réellement un descendant direct des « dieux », donc l'élévation en mythe des liens du sang réels en vigueur sur terre est la base véritable de cette croyance. Ce culte a dû apparaître dans la société hongroise à l'époque d'Álmos, comme le laisse justement supposer la mémoire de son meurtre sacré. C'est peut-être à cette même époque qu'est née la légende de l'oiseau *turul*, qui est en fin de compte la légende de la prise du pouvoir (elle annonce que de « glorieux souverains descendront » du *turul*).⁴² Il n'est pas impossible que le cercle des chamanes se soit également hiérarchisé, et si un de leurs successeurs se révélait impropre à remplir sa tâche, ils tentaient de l'y rendre apte par voie chirurgicale - en le trépanant.

Pour terminer, s'il fallait diviser en périodes l'évolution des croyances des Hongrois, nous pourrions dire que dans les conditions de l'époque primitive, alors que la horde constituait la plus grande unité sociale, le sorcier, le chamane devait être également le chef de la communauté, puisqu'il en était le meilleur représentant dans le monde des esprits ainsi que dans ce monde, grâce à la crainte qu'inspirait son pouvoir magique. C'est lui qui veille sur les lieux d'habitation et les terrains de chasse, puisqu'il est capable en quittant le monde au cours de trances, de voyager dans l'au-delà, de l'autre côté de la voûte céleste, et d'en rapporter des oiseaux migrateurs (et avec eux le renouveau, des animaux nés de leurs os). C'est peut-être ce que rappelle le chamane « *qui allume le feu du soleil* » qu'on connaît encore en Transylvanie. Les légendes d'origine se stabilisent alors, les croyances totémiques apparaissent.

L'agriculture et le travail des métaux (techniques venues d'Iran avec leurs mythes dans le pays de nos ancêtres) amenèrent de sérieux concurrents aux chamanes: les forgerons. Au début, ceux-ci assistent le héros chamannique (cf. *Kómorzsoló*, « celui qui brise les pierres » ; *Fanyűvő*, « celui qui arrache les arbres » ; *Vasgyűrő*, « celui qui pétrit le fer »⁴³) par la suite, ils le trahissent en s'appropriant les réussites mythiques de ses actes, mais ils finissent par payer le prix de leurs méfaits. Selon un des types fondamentaux de ces récits, lorsque la communauté est attaquée par l'au-delà, le héros doit grimper à l'arbre du monde pour combattre le mal. D'autres fois, il doit se battre contre les esprits pour con-

42 SRH I, 38, 284, 287 ; G. Róheim, « A kazár nagyfejedelem és a turulmonda » (Le grand prince khazar et la légende du *turul*), *Ethnographia*, 1917/29, 58-99.

43 Personnages des contes populaires doués d'une grande force. NdT.

quérir des terres nouvellement cultivées – sur lesquelles il n’y a pas de centre sacré et donc pas d’arbre du monde –, alors il parvient dans l’au-delà à travers un trou de fumée ou un puits. Des indices de dualisme se présentent dans l’image du monde sous des formes personnifiées.

En revanche, le passage à l’élevage mit fin à un état de choses considéré comme admis auparavant, en effet, le chamane ou le sorcier n’était pas toujours – en fait, certainement même assez rarement – à la fois le meilleur éleveur et le guerrier le plus valeureux. Mais il reste le dépositaire de la vie spirituelle, et bien qu’il n’ose pas se placer personnellement au premier plan de ses récits mythiques, il dépeint le héros en lutte contre les forces hostiles (de ce monde et de l’au-delà) comme un personnage parfois simplet qui ne doit ses victoires qu’aux conseils géniaux de son cheval. Il s’agit d’un cheval chamanique, en effet, pendant que le chamane gît chez lui en transe, le cheval habité par son âme guide son maître vers la victoire. Cet épisode est caractérisé par une forte influence iranienne (manichéisme) et turque, comme le montrent de nombreux motifs des contes.

Viennent ensuite les grands héros, les demi-dieux qui accomplissent de prodigieux hauts faits sans même l’aide de l’au-delà (bien qu’on y croie encore, selon la légende du cheval blanc rapportée par les chroniques). C’est ce que nous pouvons voir aussi dans l’exemple des chefs Botond et Lehel. Enfin apparaît le « roi divin » – comme nous l’avons déjà exposé –, le souverain de la lignée des dieux, qui, déjà sur terre, est élevé au rang de dieu. Il est vrai que c’est justement ce caractère divin qui le rend responsable du destin de la communauté, car dans le cas de catastrophes naturelles ou de défaite à la guerre, c’est le roi qui est sacrifié pour secourir les esprits de ses ancêtres atteints dans leur honneur. Tandis que le prince devient « roi divin », la sphère d’activité du chamane reste la (véritable) communauté de sang prise à son sens le plus étroit, le culte des esprits ancestraux passant peu à peu à l’arrière-plan. En d’autres termes, le caractère sacré du prince s’individualise totalement selon sa fortune réelle et son rang dans la société en prenant par là une toute nouvelle dimension, tandis que le chamane reste le porte-parole, le représentant de la communauté condamnée à l’assujettissement. (Dans nos croyances populaires, le chamane est toujours au service de pauvres gens.)⁴⁴

A la fin du VIII^e siècle ou au début du IX^e, les Hongrois migrèrent vers la basse vallée du Don. Ils y entrèrent en contact avec la civilisation de Saltovo-maïak des Alains bulgares (ce qui est attesté par la légende du cerf merveilleux),⁴⁵ s’établirent dans la zone d’influence de l’empire khazar et de l’empire de

44 L. Szegfű « Pogánykori hőseink utolsó évszázada » (Le dernier siècle des épopées de l’époque païenne), *A magyar vers* (Poésie hongroise), sous la direction de M. Béládi-J. Jankovits-J. Nyerges, Budapest, 1985, 47-50.

45 SRH I, 250-252.

Byzance, firent du commerce avec les Arabes, les Perses, les Byzantins dans les provinces bulgares et franques qu'ils avaient envahies, et réclamèrent un tribut à la population des régions slaves voisines. Ces territoires étaient alors la zone où se rencontraient les grandes religions : aussi bien les Khazars adeptes de la doctrine juive karaïte, que les mahométans iraniens et les représentants de la religion chrétienne d'Orient (par ex. la mission de Constantin-Cyrille en Crimée) les ont traversés. Mais dans le bassin des Carpates, c'est le milieu chrétien qui domina. Ces influences ont toutefois dû inciter les membres de la classe dirigeante à abandonner leurs croyances païennes et l'écrasante responsabilité sociale qui allait de pair, et à embrasser une des grandes religions. Les représentants de la croyance primitive se rebellèrent à plusieurs reprises, mais Béla I^{er} les évinça radicalement; avec le temps, le christianisme triomphant refoula les mythes et les rites anciens dans le monde des contes et superstitions que personne ne prenait plus au sérieux.⁴⁶

Bibliographie

- G. Róheim, *Hungarian and Vogul Mythology*, New York, 1954.
- V. Diószegi, *A sámánhit emlékei a magyar népi műveltségben* (Vestiges du chamanisme dans la culture populaire hongroise), Budapest, 1958.
- V. Diószegi, *A pogány magyarok hitvilága* (Le monde spirituel des Hongrois païens), Budapest, 1973.
- D. Pais, *A magyar ősvallás nyelvi emlékeiből* (Vestiges linguistiques de la religion ancestrale hongroise), Budapest, 1975.
- L. Vargyas, « A honfoglaló magyarság hitvilágának legfejlettebb rétege a nyelv és a folklór tükrében » (La couche la plus développée du monde spirituel des Hongrois de la conquête dans la langue et le folklore), *Előmunkálatok a magyarság néprajzához* (Prolégomènes à l'ethnographie hongroise), sous la direction de M. Hoppál-M. Istvánovits, Budapest, 1978, 15-28.
- J. Láng, *A mitológia kezdetei* (Les débuts de la mythologie), Budapest, 1979.
- Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération des tribus de Levedi à l'État du roi saint Étienne), Budapest, 1980.

46 SRH I, 359-360.

- L. Szegfű, « Pogányság és kereszténység a XI. századi Magyarországon », (Paganisme et christianisme dans la Hongrie du XI^e siècle), *Fejezetek a régebbi magyar történelemből* (Chapitres de l'histoire ancienne de la Hongrie) I, sous la direction de F. Makk, Budapest, 1981, 73-95.
- A. Bartha, *A magyar nép őstörténete* (Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, 1988.
- M. Hoppál, « A magyar mitológia » (Mythologie hongroise), *Mitológiai enciklopédia* I, sous la direction de Sz. A. Tokarev, Budapest, 1988, 534-538.
- J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása. Két tanulmány a kérdés előtörténetéből* (Naissance de la conscience nationale hongroise. Deux études sur les prémisses de la question), Szeged, 1992.
- É. Pócs, « Magyar ősvallás » (Religion primitive hongroise), *Nagy valláskalauz* (Grand guide des religions), sous la direction de G. J. Bellinger, Budapest, 1993, 286-290.
- Gy. Kristó, « A magyar állam megszületése » (Naissance de l'État hongrois), Szeged, 1995.
- K. Mesterházy, « Többgyökerű ősi vallásunk emlékei » (Vestiges de notre religion ancestrale aux multiples racines), *HR*, 195-205.
- Gy. László, *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois conquérants), Budapest, 1996.
- L. Szegfű, *Ősi szellemi örökségünk I. (Gondolatok az ősi magyar hitvilágról)* (Héritage spirituel de nos ancêtres, Réflexions sur le monde spirituel ancestral des Hongrois), Szeged, 1996.

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

Loránd Benkó

(Université de Budapest, ELTE)

LA SITUATION LINGUISTIQUE DES HONGROIS DE LA CONQUÊTE ET CE QUI EN RÉSULTE

Par suite au développement général de la linguistique historique, notamment aux résultats concrets obtenus dans le domaine hongrois, nous sommes à présent en mesure d'assez bien connaître et même de bien reconstituer l'état de la langue hongroise à l'époque de la conquête. Toutefois il ne serait pas d'un grand intérêt de résumer ici dans une sorte de bref compendium les propriétés internes du système de cette langue, de décrire son état phonologique et morphologique et les caractéristiques de son vocabulaire, ni de présenter ses principales règles grammaticales, d'organisation des phrases ou de construction de textes. Tous ces éléments sont à présent exposés de manière complète par des ouvrages spécialisés récents et accessibles. En revanche, la langue hongroise de la haute époque arpadienne possède des particularités qui, face à l'histoire dite interne qui vient d'être évoquée, mettent en avant les questions de son histoire externe, et concernent les relations de cette langue et de la société qui la parlait. Pour le sujet que nous étudions, ce sont ces questions qui revêtent une importance particulière, c'est pourquoi nous devons nous intéresser en premier lieu aux conclusions qu'on peut tirer de certains traits caractéristiques du hongrois de cette période en ce qui concerne d'une part les conditions des Hongrois qui ont vécu vers l'époque de la conquête (car la langue reflète toujours la réalité historique et sociale de l'époque en question), d'autre part les contacts linguistiques des époques qui ont précédé la conquête (car la langue accumule et conserve les éléments du réel). Dans un certain sens, toute langue est une « langue ancestrale », puisque dans sa préhistoire, aux périodes où elle a évolué en communauté avec ses parents linguistiques plus ou moins proches, son existence remonte à des temps immémoriaux. Mais toute langue autonome et individuelle connaît au cours de son évolution une période fondamentale, encore qu'il soit difficile de la situer chronologiquement,

une époque-charnière à partir de laquelle elle se sépare même de ses plus proches parents linguistiques du point de vue des contacts et des influences mutuelles, et commence à se développer selon des lois qui lui sont propres. Même si divers facteurs concernant les conditions de vie (facteurs politiques, économiques, sociaux, culturels, géographiques etc.), peuvent influencer le degré de cette séparation ou de cet éloignement, on peut affirmer d'une manière générale que le temps écoulé depuis le moment où une langue est devenue indépendante, et où a commencé son existence propre, est en proportion directe avec la différence d'état et de structure qui la distingue de sa proche famille linguistique ou encore de ce qu'on appelle la « langue-mère » avec laquelle son évolution ne faisait qu'une.

En ce qui concerne la langue hongroise que nos ancêtres ont apportée d'Europe orientale dans le bassin des Carpates (895-896 ap. J.-C.), elle était déjà à cette époque considérablement éloignée par sa structure du proto-ougrien tel qu'on peut le reconstituer, et ne présentait plus sur aucun plan les éléments essentiels à la compréhension mutuelle avec lui. En revanche, la différence entre la langue de nos ancêtres conquérants et le hongrois moderne est incomparablement moindre. Ceci indique qu'avant la conquête, la langue hongroise – et en même temps la société qui la véhiculait, qui la parlait – était autonome depuis plus de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis la conquête jusqu'à nos jours : même en tenant compte de tous les facteurs de transformation de la langue qui ont pu intervenir, facteurs d'accélération et de différenciation et/ou de ralentissement et d'intégration, la différence est au moins du simple au double. On peut donc considérer qu'au moment de la conquête la langue de nos ancêtres, dont le caractère s'était de plus en plus affermi depuis deux bons millénaires, était du hongrois au sens strict du terme.

Il en ressort deux conséquences. La première relève d'une comparaison dans le domaine européen. Le hongrois, non seulement tel qu'il est aujourd'hui, mais aussi dans l'état où il se trouvait dès l'époque de la conquête, est l'une des langues européennes actuelles dont l'autonomie remonte aux temps les plus anciens. Son évolution, qui s'est déroulée au sein de ses propres conditions historiques, remonte bien plus loin dans le temps que celle de la plupart des langues indo-européennes ou finno-ougriennes. Bien qu'elle ne puisse rivaliser de ce point de vue par exemple avec le basque ou certaines langues caucasiennes, c'est une langue européenne ancestrale comme l'arménien ou l'albanais. La seconde conséquence concerne l'approche globale et les méthodes. La préhistoire de la langue hongroise – et naturellement du peuple hongrois – ne peut se confondre avec celle des langues et des peuples ouraliens, finno-ougriens ou ougriens.

L'origine d'une langue et le caractère linguistique propre, valable pour toutes les périodes, ne sont donc pas une seule et même chose : le peuple hongrois de la conquête parlait déjà à cette époque une langue qui avait évolué depuis longtemps de manière autonome, dont la qualité d'individualité montre l'étendue considérable des périodes qui représentent l'époque du proto-hongrois – c'est-à-

dire celle du hongrois individualisé – et nous permet par conséquent d'évaluer le temps écoulé entre le moment où le peuple locuteur devenu autonome s'est séparé de sa famille linguistique et celui où il s'est établi dans notre pays actuel. Ce qui est advenu au proto-hongrois – et en même temps au peuple hongrois de cette époque – au cours de ces deux millénaires, appartient déjà exclusivement à l'histoire de la langue et du peuple hongrois, en d'autres termes, ce qu'on peut déduire des événements linguistiques comme enseignements pour l'histoire de notre peuple concernant cette période extrêmement longue, appartient à la pré-histoire hongroise. Il est particulièrement nécessaire de souligner ce fait, car les notions de l'approche et de la terminologie de l'évolution de la langue hongroise sont souvent confondues et « délayées » de manière regrettable : par cette conception erronée, la préhistoire hongroise dans son ensemble se fond dans les périodes de communauté linguistique ouralienne ou finno-ougrienne. On peut supposer que les milliers de langues du monde actuel ne représentent qu'une fraction d'une multitude de langues anciennes, disparues au fil du temps. Le fait en soi qu'une langue – en particulier si son autonomie remonte à des temps anciens, par exemple bien antérieurs au moment où on a commencé à l'écrire – ait traversé pendant des millénaires les vicissitudes qui menacent de toutes parts le sort de toute langue, est une preuve flagrante de l'énergie vitale de la société qui la parle, de sa capacité à constituer sa propre histoire, et de résister aux influences extérieures.

L'autonomie de notre langue au cours des deux millénaires de son histoire avant la conquête s'est construite sur la base solide de l'héritage linguistique ouralien et finno-ougrien, et ceci, bien entendu, selon ses propres règles internes d'évolution de la langue. Mais si l'évolution autonome du système linguistique hongrois selon des règles internes ne signifie évidemment pas que cette langue ait abandonné les structures et les éléments fondamentaux qu'elle avait reçus de l'héritage ancien, cette évolution ne se produit pas pour autant en circuit fermé, ni en l'absence de contacts avec d'autres langues étrangères ou apparentées. Après la séparation, les rapports de notre langue avec les langues ob-ougriennes ont effectivement cessé à mesure que le peuple hongrois était poussé vers le sud, et ses rapports avec d'autres langues apparentées, en premier lieu avec la branche permienne des peuples finno-ougriens ont dû être distants et de courte durée ; toutefois à partir de cette époque, surtout après le V^e siècle, la situation géographique du peuple hongrois a presque toujours coïncidé avec l'itinéraire ou la marge de l'itinéraire des migrations des peuples d'Europe de l'est, et ce territoire ouvert a offert de vastes espaces aux contacts entre peuples et langues.

Les contacts linguistiques obéissent naturellement à des lois précises qui entraînent d'importantes conséquences sur l'histoire des peuples locuteurs. De ce point de vue, l'histoire de notre langue témoigne de ce que la plus grande partie du peuple hongrois, au cours de sa longue préhistoire indépendante, n'a jamais connu de catastrophe linguistique. Aucun des peuples locuteurs d'une langue

étrangère avec lequel il soit entré en contact à quelque époque que ce soit, n'a pu exercer sur lui une quelconque influence économique, sociale, militaire, politique ou culturelle susceptible de porter atteinte à l'essence de sa langue ou de la transformer en profondeur. Cela ne concerne évidemment pas les petits groupes migrants qui se sont éventuellement dissociés du peuple hongrois, puisque selon les règles générales d'évolution des langues, ils se sont rapidement noyés dans l'océan des autres peuples et langues. Et ce fait fondamental ne signifie pas non plus que nos ancêtres n'aient pas subi d'influences culturelles conséquentes de la part d'autres peuples. La quantité d'emprunts à l'iranien, et ceux, encore plus nombreux, au turk, attestent clairement l'influence de langues étrangères ; et même les nombreux composants d'origine inconnue de notre vocabulaire, que divers critères linguistiques nous permettent d'enregistrer comme des emprunts remontant aux époques antérieures à la conquête, indiquent clairement l'influence de langues dont la plupart ont disparu depuis longtemps, et sont à présent inaccessibles. Toutefois, ces influences linguistiques n'ont pas pénétré les fondations du système de la langue hongroise, ni porté atteinte à aucun point essentiel de sa structure finno-ougrienne d'origine, elles n'ont affecté que le lexique, partie mobile et sensible aux influences linguistiques qu'elle admet facilement.

Ce fait est riche d'enseignements sur la société de la période proto-hongroise, ouverte et réceptive à son environnement, mais relativement solidaire et fermée du fait de ses conditions essentielles de vie. Il montre de façon déterminante qu'au cours de deux millénaires de vie autonome en Europe orientale le peuple proto-hongrois parvenu à la conquête n'a jamais présenté de faiblesse en nombre, en force vitale, ou dans la défense de ses intérêts, sinon il n'aurait jamais pu conserver sa langue d'origine, ni dans ses traits essentiels, ni d'aucune manière. Si cette langue n'avait pas été parlée par une ethnie forte, cohérente, elle aurait disparu, anéantie dans la jungle des peuples et des langues d'Europe orientale, où tant d'autres peuples et langues se sont émiettés et évanouis.

Bien que l'influence linguistique turke - selon le témoignage des éléments du lexique qui datent d'avant la conquête - ait dépassé de loin celle de toutes les autres langues étrangères, cette manifestation de la constante préservation de la langue hongroise s'applique aussi fondamentalement aux rapports linguistiques hungaro-turks. Ainsi l'importante influence turke dans les domaines politique, militaire et culturel résultant de nombreux autres facteurs non linguistiques, qui s'exerçait encore dans les siècles précédant immédiatement la conquête, par exemple à l'époque de la dépendance politique des Khazars, n'a jamais placé le peuple hongrois dans une situation critique du point de vue de sa langue. Il est évidemment possible, bien qu'on ne puisse en apporter une preuve concrète, que certains groupes hungarophones aient disparu dans leur environnement linguistique turk, mais la plus grande partie de l'ethnie hongroise, en maintenant une ferme solidarité linguistique, a pu aisément échapper à ce danger, même dans la

région du Pont-Euxin. C'est pourquoi l'état de la langue à l'époque de la conquête ne présente aucun élément suggérant le bilinguisme ou un changement de langue.

Certaines thèses ont été avancées à plusieurs reprises et de manière durable au sujet du changement de langue du peuple hongrois : des ethnies étrangères, surtout turkes, seraient venues à parler une langue ouralienne/finno-ougrienne par la magyarisation de leur langue, ou bien seraient devenues hungarophones par bilinguisme, principalement hungaro-turk ; il convient donc de faire plusieurs remarques à ce sujet, et il nous faudra même reprendre cette question à propos de la situation linguistique hongroise après la conquête.

En ce qui concerne la possibilité d'un changement linguistique à une quelconque époque antérieure à la conquête, le fait même que la langue hongroise ait subsisté prouve que des ethnies étrangères dans leur totalité, ou d'importantes populations étrangères supérieures en nombre aux locuteurs d'origine du hongrois, n'ont pas pu adopter la langue hongroise. En effet, en partant de quelle langue, dans quel environnement linguistique une ethnie étrangère ou un peuple en grande partie locuteur d'une langue étrangère, auraient-ils échangé dans l'espace donné leur système de communication pour le hongrois? Une autre langue ouralienne ou finno-ougrienne n'aurait pas pu emprunter ce système de communication dans les régions d'Europe orientale même dans le cas de cohabitation ou de voisinage, puisque le témoignage des langues atteste que ces systèmes autrefois apparentés ont, précisément dans cet espace, considérablement espacé leurs contacts avec le hongrois. Une population étrangère, locutrice d'iranien ou de turk n'a pas pu abandonner sa propre langue pour le hongrois, parce que dans l'environnement linguistique est-européen, surtout iranien et turk, du peuple hongrois - en faisant même abstraction de toute autre éventuelle dépendance économique, politique ou militaire -, une telle évolution aurait été foncièrement en contradiction avec les règles de changements linguistiques. Du point de vue de l'histoire de la langue, il ne fait aucun doute que le maintien de la langue hongroise n'a été possible que parce que l'ethnie hongroise d'origine a toujours vécu essentiellement dans une stricte continuité linguistique, et que cette langue était véhiculée par des populations d'effectif considérable, jouissant d'une existence historique autonome au plan économique, culturel et social.

Bien sûr, au cours de sa longue préhistoire, le peuple hongrois a intégré des éléments et des groupes de population d'origine étrangère, puisqu'on ne peut guère se représenter une ethnie intacte, « pure » du point de vue de son origine, en particulier sur les territoires de la steppe habités par le peuple protohongrois qui constituaient l'itinéraire des peuples en migration. Mais comme la langue qui l'emportait était généralement celle des peuples les plus représentatifs sur le plan historique, autrement dit la langue la plus prestigieuse du point de vue social et culturel, la langue que parlait l'ethnie hongroise n'a pu sortir victorieuse de toutes les luttes linguistiques en Europe orientale, que parce que ces régions ont

toujours été habitées ou parcourues par un peuple nombreux, puissant et affirmé dans sa langue. C'est en effet le même raisonnement qui exclut les théories selon lesquelles de larges groupes de population hongroise ont pu connaître à une époque ou à une autre un bilinguisme hungaro-turk. (Il faut bien sûr comprendre par bilinguisme le fait que la totalité ou au moins une grande partie d'un peuple maîtrise et utilise une autre langue en plus de sa langue maternelle ; s'il ne s'agit que de groupes restreints ou de certains individus, cela n'est pas considéré comme un bilinguisme selon les valeurs sociales plus générales.) La plupart de ces théories se sont appuyées sur une source historique concrète, *De administrando imperio*, l'œuvre souvent citée de Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance et historiographe. Dans le chapitre 39 de cet ouvrage, il est question du rattachement aux Hongrois de trois tribus kabares, de leur accession à un rang particulier parmi les tribus hongroises et de la connaissance réciproque que Hongrois et Kabars avaient de leurs langues. Mais ce passage, au demeurant très intéressant du point de vue linguistique, contient de nombreux points d'interrogation. En premier lieu le fait que dans ce texte rédigé en grec, le passage qui évoque en particulier la connaissance des langues est passablement obscur ; il n'est pas étonnant que ses différentes traductions ne concordent pas. Gyula Moravcsik en traduit ainsi la partie la plus substantielle : « ...*En émigrant, [les Kabars] s'établirent avec les Turks [= Hongrois] sur la terre des Petchenègues, ils se lièrent d'amitié et reçurent le nom de Kabars. En conséquence, ils enseignèrent la langue des Khazars à ces Turks, et jusqu'à ce jour, ces derniers utilisent cette langue, mais ils connaissent aussi l'autre langue des Turks.* » Le fait que les Kabars aient parlé une langue turke est assez vraisemblable, mais ce n'est pas tout à fait certain, car il n'existe aucun monument linguistique les concernant, et il est notoire que les peuples de l'Empire Khazar – d'où ils étaient issus selon le témoignage de Constantin – appartenaient à de nombreuses ethnies, parlaient des langues différentes et pratiquaient des religions différentes. Nous ne savons pas davantage combien de temps a duré la cohabitation des Hongrois et des Kabars « établis » sur la terre des Petchenègues, ni quelle forme elle a revêtu ; mais des parties du texte de Constantin relatives à d'autres sujets, de même que certains passages plus étroitement liés à notre thème amènent plutôt à la conclusion que cette cohabitation n'a pas dû être de très longue durée et qu'elle n'a concerné que des groupes restreints de Kabars. De même, il n'y a pas de preuve linguistique ni onomastique incontestable de ce qu'au moment de la conquête, d'importants groupes locuteurs de turk, en l'occurrence kabars, se soient établis dans le bassin des Carpates (voir ci-dessous). Toutefois, au-delà de ces incertitudes, le bilinguisme hungaro-kabar qu'on a déduit du récit de l'empereur Constantin aurait dû avoir pour la langue hongroise des conséquences bien différentes de celles que nous connaissons, sans même parler du fait que selon l'empereur, les contacts des Hongrois et des Kabars ont précédé de peu la conquête, et leurs conséquences devraient donc être particulièrement sensibles dans la langue hongroise ancienne du bassin des

Carpates. En ce qui concerne le bilinguisme temporaire hungaro-turk des Kabars eux-mêmes, puis leur passage à la langue hongroise, le témoignage de l'empereur Constantin et le fait que la langue kabare ait disparu sans laisser de trace, parlent plutôt en faveur de cette hypothèse, mais les conditions linguistiques « externes » de cette disparition auraient été le fait que l'effectif kabar soit bien inférieur à celui des Hongrois, que leur puissance politique, sociale, culturelle soit bien moindre, et que le rattachement des Kabars ne se soit pas produit immédiatement avant la conquête.

Mais outre la question des Kabars, ces opinions concernant le bilinguisme hungaro-turk (hungaro-bulgaro-turk) des populations hongroises d'avant la conquête sont loin d'être suffisamment probantes en ce qui concerne d'autres domaines de la langue ou du matériau onomastique. Les nombreux emprunts au turk antérieurs à la conquête relèvent du lexique ; ils ne touchent donc pas aux bases structurelles de la langue ; ce vaste vocabulaire est bien sûr en soi un facteur linguistique d'une grande importance, toutefois il n'indique « rien de plus » qu'une très forte influence culturelle turke, mais n'implique pas un bilinguisme massif. Parmi les noms de tribus hongroises d'avant la conquête, ceux de *Gyarmat*, *Tarján* et *Jenő* sont d'origine incontestablement turke ; les noms de *Nyék*, *Megyer* remontent certainement à des étymons hongrois/finno-ougriens, *Kürt*, *Kér* et *Keszi* probablement aussi ; cependant, selon le témoignage de l'onomastique concernant les noms de ce type, aucune catégorie de ces noms de tribus (pas plus que des noms de peuples en général) n'implique que l'appartenance de la tribu en question soit la même que celle de l'étymon de son nom, qu'il soit hongrois ou turk. Les noms des membres de la famille d'Árpád énumérés par Constantin sont également en partie d'origine turke, en partie d'origine hongroise, ce qui en soi ne prouve rien sur la langue du clan d'Árpád, encore moins sur son origine ethnique, et ne fait qu'indiquer une influence partielle de la mode turke des noms de personnes sur les classes sociales supérieures - qui va de soi si l'on considère l'époque et la situation historique.

Les noms géographiques constituent d'assez bons repères pour les conditions linguistiques d'une population partiellement ou totalement sédentarisée et l'appartenance ethnique qu'elles impliquent en grande partie. Un peuple qui s'établit adopte - s'il en trouve - les toponymes de la langue de la population autochtone, ou bien, obéissant à la nécessité, il en forge lui-même avec des éléments de sa propre langue. Ce dernier procédé présente deux caractéristiques fondamentales de notre point de vue. La première est son caractère linguistique explicitement « populaire » : le nom donné reflète les propriétés de la langue commune parlée collectivement par les masses du peuple qui le crée ; la seconde est évidemment liée au territoire : le nom contient les caractéristiques linguistiques de ceux qui vivent à l'endroit donné ou dans ses environs immédiats. Contrairement aux noms géographiques, les noms de personnes fournissent bien moins de renseignements sur l'histoire des localités et des populations et sur le

peuple lui-même – bien que par ailleurs ils soient également dépositaires de valeurs linguistiques fondamentales –, et ceci pour deux raisons : a) ils sont très souvent liés à des individus ou à des groupes restreints – ils sont en grande partie soumis à l'influence de la mode d'une société, du goût qui se manifeste dans des limites étroites, de la tradition de l'origine, de la famille etc., et de ce fait, à d'autres influences linguistiques ; b) leur lien à un endroit donné n'est pas d'une absolue certitude : la mobilité des personnes, les difficultés qu'on rencontre pour déterminer l'origine géographique de leur mention dans les monuments linguistiques sont des facteurs qui n'en facilitent pas l'appréciation.

D'après ce qui vient d'être exposé, nous pouvons nous appuyer en premier lieu sur le matériau toponymique ancien du bassin des Carpates pour évaluer la situation linguistique à l'époque de la conquête, ou plus précisément à l'époque qui l'a immédiatement suivie. Il est vrai que précisément à l'époque de la conquête, nous ne connaissons guère de toponymes attestés concrètement qui relèvent de notre sujet (de même qu'il n'y a que deux noms géographiques antérieurs à la conquête qui soient indiscutablement hongrois : *Levedi* et *Etelküzü*, tous deux étant également des éléments caractéristiques des types ultérieurs de toponymes hongrois). Mais une très grande partie des toponymes qui ressortent d'un ensemble de données de plus en plus nombreuses à la haute époque arpadienne, a été créée par la langue hongroise ou est apparue à l'horizon peu de temps après la conquête, et c'est pourquoi, en respectant une certaine marge temporelle – en tenant compte d'une modification possible des conditions linguistiques en particulier au X^e siècle –, cet ensemble de noms permet aussi une approximation des conditions linguistiques qui peuvent caractériser également le peuple hongrois conquérant.

Sur tous les territoires du bassin des Carpates qu'ils ont d'abord occupés, les Hongrois de la conquête ont repris les toponymes des peuples de langue étrangère qui y vivaient à cette époque. Le hongrois a emprunté une grande majorité de ces noms de lieu à des peuples de langue slave : une partie de ces noms ont des étymons indiscutablement slaves (*Balaton*, *Csongrád*, *Pécs*, *Kanizsa* etc.), l'autre partie provient des langues de peuples qui n'existaient plus au moment de la conquête, mais ces noms sont parvenus dans notre langue par l'intermédiaire des Slaves (*Duna*, *Tisza*, *Dráva*, *Vág*, *Nyitra* etc.). Les toponymes empruntés au slave couvrent pratiquement l'ensemble de l'espace linguistique du hongrois ancien, toutefois, ils concernent surtout la Transdanubie et les régions de collines et de moyenne montagne qui bordent la Grande et la Petite Plaine. Dans les territoires occupés par les Hongrois, la majorité de ces noms s'est rapidement adaptée au système de phonèmes et de morphèmes du hongrois et est devenue partie intégrante de notre langue. Bien sûr, une partie considérable de l'ensemble des toponymes d'origine ou de transmission slave date certainement d'après la conquête, et provient en partie des Slaves autochtones qui ont survécu à la conquête, en partie de ceux qui ont rejoint l'espace linguistique hongrois à l'époque d'Árpád,

et même, le rôle de Slaves arrivés éventuellement avec les Hongrois conquérants n'est pas à exclure totalement. Cependant dans tous les cas, une importante fraction des anciens toponymes slaves renvoie à un substrat linguistique slave, à une influence importante des langues slaves qu'a rencontrées le peuple hongrois dans le bassin des Carpates, et indique clairement la prédominance d'éléments de langue slave dans la population étrangère qui vivait là à l'époque de la conquête et ultérieurement.

Parmi les toponymes correspondant à l'espace linguistique de l'ancien hongrois dans le bassin des Carpates et dont l'existence peut être datée de la conquête, il n'y en a aucun dont on puisse dire avec certitude ou au moins avec une assez grande probabilité qu'il soit d'origine turke. Cette explication étymologique d'un très grand nombre de noms de lieux ne résiste pas à l'épreuve d'une critique sans préconçus ; même les noms de cours d'eau dont on croyait l'origine turke « certaine », comme *Küküllő* ou *Krassó* suscitent le doute de plusieurs points de vue. Cependant il existe bon nombre de ces noms, surtout dans la région de la Petite et Grande Coumanie, qui remontent vraiment à des étymons turks, mais ils sont bien postérieurs à la conquête, et proviennent majoritairement du couman ou éventuellement en partie d'autres groupes locuteurs de turk.

Si, eu égard à ce qui a été dit auparavant à ce sujet dans la littérature spécialisée, nous abandonnons le strict point de vue de la critique linguistique et onomastique, et si nous considérons non pas l'absence d'un substrat de toponymes turks, mais sa rareté ou l'incertitude de ses étymons, en lui conférant une valeur indicative concrète et un caractère de référence à l'intégration d'une population locutrice de turk au peuple hongrois vers la période de la conquête, deux questions se posent inmanquablement : l'une concerne la population avare (bulgaroturke) qui se trouvait là à l'arrivée des Hongrois, l'autre concerne la survenue des Kabars.

Les fouilles archéologiques effectuées dans le bassin des Carpates ont mis au jour un grand nombre d'objets qualifiés d'avars, ce que les autres disciplines scientifiques ne sauraient mettre en doute. Du point de vue de la linguistique et de l'onomastique, cette incontestable contradiction avec le témoignage des toponymes slaves peut être théoriquement résolue de deux manières : les vestiges archéologiques des Avars ne vont pas de pair avec d'anciens toponymes turks d'égale importance, soit parce que les Avars n'étaient pas locuteurs de turk (mongol ?), soit parce que leur langue s'était déjà slavisée avant l'époque de la conquête. Ce qui peut justifier la première hypothèse est qu'en fait nous ne connaissons pas la langue avare, les quelques noms de personnes (noms de fonctions) susceptibles de désigner des Avars ne peuvent pas être des preuves fiables d'une appartenance linguistique, précisément en raison de leur caractère de noms propres. Dans ce cas, on pourrait théoriquement considérer que l'ensemble des toponymes d'origine inconnue de l'espace linguistique hongrois qu'on peut dater d'époques anciennes, recèle une importante proportion de vestiges de la langue

avare. Toutefois aucune preuve concrète ne vient étayer cette hypothèse, et par ailleurs plusieurs arguments non linguistiques plaident en faveur de l'appartenance linguistique turke (mongole?) des Avars. C'est pourquoi d'une part le caractère avar prédominant des découvertes archéologiques de l'époque de la conquête (mais qui peuvent être rattachées aux Slaves), et d'autre part le caractère nettement slave du substrat de toponymes de la Hongrie témoignent bien plus vraisemblablement de ce que les Hongrois conquérants ont trouvé dans le bassin des Carpates une ethnie d'origine avare dont la langue était totalement ou en grande partie slavisée. En fait, cette même situation linguistique a pu exister si nos ancêtres conquérants ont encore trouvé une ethnie de langue bulgaro-turke dans les régions sud-est du bassin des Carpates ; les éventuels survivants de cette ethnie devaient plutôt parler une langue de type bulgaro-slave, comme le prouvent formellement les toponymes de ces régions. En revanche, la présence de Petchenègues à une époque relativement ancienne, bien que plus probablement postérieure à la conquête, est attestée par l'assez grand nombre de lieux portant le nom de *Besenyő* (Petchenègue ; dans les toponymes hongrois, le singulier des noms de peuples a valeur de pluriel), dont une bonne partie se trouve dans la zone des toponymes hongrois qui marquent le système de défense des frontières de l'époque, encerclant pratiquement notre ancien espace linguistique.

L'absence de toponymes anciens remontant à des étymons turks, ou bien leur incertitude ou leur rareté n'offre pas non plus de preuve indiscutable de ce qu'un nombre conséquent de Kabars se soient intégrés au peuple hongrois de la conquête. En admettant que cette intégration se soit produite, ou bien l'ethnie kabare a adopté la langue hongroise dès avant cette époque, ou bien rapidement magyarisée après la conquête, elle n'a pas contribué à la création de toponymes dans sa langue originelle supposée. Mais même dans l'éventualité où elle aurait conservé son appartenance linguistique turke, elle n'occupait probablement pas un territoire assez étendu. En l'absence de preuves concrètes, les tentatives faites pour identifier les Kabars avec certains groupes ethniques hongrois (Sicules, *Palóc*, etc.), sont des théories à rejeter du point de vue de la linguistique et de l'onomastique, il ne vaut d'ailleurs pas qu'on s'y arrête.

On ne peut pas mettre en évidence d'autres substrats toponymiques de langue étrangère avant la conquête, à moins qu'ils ne fassent partie des noms transmis par les Slaves. Il existe bien sûr dans l'espace linguistique hongrois du bassin des Carpates un nombre important d'étymons de noms de lieux d'origine inconnue, mais aussi loin qu'on puisse éventuellement en faire remonter l'origine dans le temps, ils ne portent pas de signes concrets indiquant de manière évidente que la langue hongroise ait contenu des substrats d'autres langues à l'époque de la conquête.

D'après ce qui vient d'être exposé, le substrat carpatique de la langue des Hongrois conquérants ne présente pas vraiment de caractère notable, en dehors du caractère slave. Cependant, sur les territoires du bassin des Carpates occupés

par les Hongrois – à l'exception des régions périphériques –, la langue hongroise a rapidement dominé et absorbé ces groupes slavophones créateurs de toponymes, dont le nombre n'est pas précisément insignifiant. Les théories qui penchent en général pour un bilinguisme hungaro-slave postérieur à la conquête, ne peuvent être valables sur les territoires principalement occupés par les Hongrois que pour les peuples slaves – ce bilinguisme étant considéré comme un état de langue précédant leur magyarisation –, et ceci dans certaines limites temporelles. La population hongroise n'a sans doute pas connu cet état de bilinguisme hungaro-slave ; les nombreux emprunts de notre langue aux langues slaves ne peuvent pas en être la preuve, ils ne sont que le signe d'une très forte influence culturelle. (Du côté opposé, la position concernant le bilinguisme est évidemment différente : dans certaines régions périphériques du bassin des Carpates où n'a pas pénétré à l'époque arpadienne une population hongroise assez conséquente, le peuple slave a conservé sa langue relativement intacte.) Mais au-delà de tout ceci, un fait intéressant du point de vue de l'état ancien de la langue hongroise est que ni à l'époque de la conquête, ni à la haute époque arpadienne, notre langue n'a subi d'influence linguistique étrangère qui aurait eu pour résultat une modification radicale des bases de son système grammatical ; à cette époque comme auparavant, la force linguistique des masses populaires hongroises, la tradition de leur héritage linguistique ont prévalu avec une persévérance régulière. Par exemple, le texte hongrois conservé dans *l'Oraison funèbre* de la seconde moitié du XII^e siècle, au-delà de l'excès d'emprunts, de la phraséologie religieuse et des propriétés stylistiques de la langue écrite, ne diffère que peu dans les traits fondamentaux de sa structure du système qui fonctionnait à l'époque de la conquête.

Par ailleurs, certains groupes particuliers de nos toponymes constituent par leur typologie sémantique et morphologique d'importants points de repères pour la délimitation de l'espace linguistique hongrois au moins à la haute époque arpadienne, sinon strictement à l'époque de la conquête. Des types de toponymes d'ancien hongrois formés sans élément ajouté, à partir de noms de tribus, de personnes, de peuples, de noms communs de métiers, de mots se référant au système de défense des frontières, ou sur des noms communs ou des noms de personnes avec une terminaison en *-i*, *-d*, *-gy*, marquent et délimitent avec une assez grande précision les territoires où la population hungarophone a prédominé totalement ou dans une proportion déterminante du point de vue de la langue et de la création de noms. Ces territoires recouvrent à peu près la Transdanubie, la Petite et la Grande Plaine, et les vallées de moyenne montagne qui la bordent au nord, la région du Danube inférieur, enfin le bassin de Transylvanie et le Banat.

Si les changements intervenus au moment de la conquête ou ultérieurement (changement des conditions de vie, changements culturels etc.), n'ont pas entraîné, à part l'extension du lexique, de modifications radicales de notre langue, ils ont cependant créé une situation assez nouvelle : les différences internes (dialec-

tales) de la langue hongroise liées aux tribus avant la conquête se définirent de plus en plus, à mesure que le peuple s'établissait, en fonction des régions. La situation de la langue à la haute époque arpadienne et en particulier les caractéristiques de sa différenciation territoriale contiennent de précieux enseignements non seulement sur son état à cette époque, mais aussi au moment de la conquête et même en partie aux périodes antérieures à la conquête.

La très grande quantité de noms propres hongrois figurant dans les premières chartes, formés essentiellement d'après le corpus des noms communs, non seulement dressent un vaste tableau phonétique, morphologique, lexical et sémantique de la langue hongroise, mais par la possibilité de localisation des toponymes, ils mettent aussi en lumière la différenciation interne (territoriale) de la langue. Les quelques textes hongrois des XII^e et XIII^e siècles enrichissent encore cette représentation du point de vue de la syntaxe et de la rédaction, et le fait qu'ils ne proviennent pas d'une seule région éclaire aussi l'aspect territorial (dialectal) des traits communs et des divergences. Du point de vue de l'histoire de la langue, il n'y a aucun motif qui nous oblige à considérer que l'articulation interne qui s'en dégage à l'époque arpadienne soit différente, à cause du passage au caractère territorial, de celle d'avant la conquête ou d'une époque immédiatement antérieure. Au cours de quelques siècles, l'unité et les divergences internes de la langue, les facteurs d'intégration et de différenciation n'ont pas été fondamentalement modifiés ; tout au plus convient-il d'une part de considérer le vaste espace géographique des Hongrois d'après la conquête comme un facteur de différenciation ; en revanche, nous devons d'autre part porter notre attention sur le rôle intégrateur et normatif de l'écriture. L'image qui caractérise l'articulation interne de notre langue à l'époque de l'ancien hongrois des X^e-XIV^e siècles présente une extraordinaire unité ; dans aucun des secteurs de la langue, nous ne trouvons de différences dialectales notables, celles-ci sont même bien moindres que dans les états ultérieurs de la langue hongroise. Les dialectes du hongrois moderne présentent plus de différences que nous ne pouvons en trouver en ancien hongrois, et ceci indique sans équivoque que le courant majeur de l'évolution socio-linguistique du hongrois est généralement celui de la différenciation, même si ce processus est lent et modéré.

Du point de vue de l'histoire de la langue, ce qui précède a une conséquence évidente : ce n'est pas après la conquête que notre langue a atteint un tel niveau d'unité sociale que même l'importante et durable extension du territoire qui s'est produite lors de l'établissement, n'a pas eu sur elle d'effet notablement dissociatif. En revanche, cet état de langue ne fait une fois de plus qu'indiquer que même à la fin de la période proto-hongroise, la cohérence linguistique du peuple hongrois était très forte – malgré l'organisation tribale –, et que par conséquent l'autonomie des fractions linguistiques de structure vraisemblablement tribale, était réduite. Pour cette raison, même en tenant compte de la grande mobilité inhérente au nomadisme, de ses changements de territoires et des contacts linguistiques qu'ils

entraînaient, il est plus que douteux qu'aux époques antérieures à la conquête, le peuple hongrois ait pu vivre de façon durable dans une telle unité linguistique s'il avait été dispersé dans un espace aussi étendu que les territoires compris entre le Don et le bas Danube. Les pays de Levedi et d'Etelköz cités par Constantin ont dû être également des territoires à forte unité linguistique, et en les quittant – selon le témoignage des périodes ultérieures – le peuple hongrois n'a pu en aucune manière parvenir à la conquête avec un état de langue notablement différencié. Ceci concerne également les influences linguistiques étrangères subies par certains groupes locuteurs de hongrois, tant aux époques antérieures que postérieures à la conquête. Aucun secteur de la langue hongroise ne présente par exemple de différence notable par rapport aux autres quant à l'influence du vocabulaire turk ou slave. Même les emprunts au turk antérieurs à la conquête faisaient uniformément partie du vocabulaire de base de tous les dialectes du peuple hongrois, et ceci dès l'époque de l'ancien hongrois. De ce point de vue, la situation linguistique territoriale (dialectale) hongroise montre également de manière indiscutable que des groupes ethniques de caractère hongrois, qui parlaient par exemple un dialecte *palóc* ou sicule, n'ont pas été davantage influencés ou n'ont pas subi d'autres influences linguistiques étrangères que d'autres éléments du peuple hongrois.

L'étude comparative des dialectes liés à une région, qui ne modifient guère leurs phénomènes linguistiques spécifiques selon le lieu, met également en lumière quels groupes linguistiques et ethniques ont participé à l'expansion territoriale du peuple hongrois à l'époque arpadienne, après la conquête – expansion qui en général a atteint par l'aval les vallées des cours d'eau issus des régions montagneuses, et était particulièrement importante vers l'est et le sud. Par exemple en Transylvanie, les dialectes de la région du nord-est et ceux de la haute Tisza constituent l'arrière-plan linguistique du peuple hongrois de la région du Szamos et des Körös. En revanche, ils sont nettement distincts des dialectes du Maros dans la partie sud de la région dite *Mezőség* qui ne se rattachent pas directement aux autres dialectes hongrois. Ces deux groupes de dialectes sont également distincts de la langue des Sicules, elle-même subdivisée, qui présente diverses parentés en particulier avec des types de dialectes hongrois de l'ouest et du sud. Dans les régions méridionales de la Grande Plaine, une nombreuse population hongroise s'étendant jusqu'à la Save et au bas Danube parlait principalement un dialecte en *ö* (<ü?), dont une importante fraction disparut par la suite sous l'oppression turke. L'extension de l'espace linguistique de l'ancien hongrois, puis les phases ultérieures de son accroissement se dégagent également bien de nombreux toponymes remontant au système de défense des frontières de l'époque arpadienne (*Gyepü, Kapu, Les, Őr, Lövő* etc.).

La remarquable unité de la langue hongroise ancienne – comme nous l'avons vue – est une propriété intrinsèque, et non le signe d'une quelconque standardisation linguistique, de l'élévation à un niveau supérieur de communication. Les

conditions culturelles de l'époque offraient bien peu de possibilités à une telle évolution linguistique. L'apparition de l'écriture fut un facteur d'unification progressive dans la vie des langues, et cette fonction a également caractérisé l'évolution de la langue hongroise ; mais elle n'a pas pu affecter la considérable solidarité linguistique du hongrois vers l'époque de la conquête. L'apparition de l'écriture dite à encoches dans les connaissances du peuple hongrois n'est pas totalement éclaircie en ce qui concerne son origine et sa date, mais on peut supposer une influence culturelle turke antérieure à la conquête, qui aurait ensuite subsisté un certain temps sur une base sociale restreinte. Toutefois, en raison de son caractère et sa sphère d'influence, cette écriture n'a pas eu d'effet sur l'évolution de la langue. La découverte de l'écriture latine accompagnant la christianisation a incontestablement ouvert de nouvelles perspectives d'évolution, mais en raison de l'exiguïté du cercle social qui en faisait usage et des restrictions de genre qu'elle impliquait, elle n'a guère pu avoir d'influence sensible sur l'évolution de la langue parlée pendant un certain temps encore après la conquête.

Cependant dans la littérature hongroise de langue latine, il se révéla nécessaire de noter les noms propres hongrois lors de la rédaction de chartes, et nous devons également tenir compte de la création, au plus tard à partir du XII^e siècle, de textes hongrois continus dans la littérature ecclésiastique. Ces monuments linguistiques anciens attestent qu'un certain procédé commun – affectant à peine la langue parlée, mais nettement manifeste dans la pratique écrite elle-même –, un effort d'unification de la norme d'écriture, a plus ou moins fonctionné dans la notation des éléments linguistiques hongrois, procédé dont la chancellerie royale et les *loca credibilia* étaient les principaux vecteurs. C'est aussi par ce moyen que la langue hongroise est parvenue dans la culture de l'Occident chrétien, et cette évolution a constitué les fondements solides d'un millénaire de littérature écrite hongroise, qui – à l'exception du slave d'Église – dépasse de loin en temps et en traditions l'épanouissement de la littérature ou les vestiges linguistiques de nombreuses langues d'Europe orientale, ainsi que des langues de notre famille linguistique.

Certains passages de notre littérature de langue latine (gestes, chroniques, légendes de saints) ou même en partie leurs références concrètes, de même que certaines propriétés stylistiques particulières de petits textes en ancien hongrois, indiquent clairement que dans la langue hongroise, même avant la conquête, au niveau de certains genres de littérature orale, de poésie populaire et des légendes, étaient présents des constructions, des tournures, des phrasèmes de la langue orale dépassant les habitudes quotidiennes de communication, et qui mirent en avant les propriétés et fonctions esthétiques de la langue. Ceci indique que dans la société hongroise ancienne, il y avait déjà des individus ou des groupes (chanteurs, conteurs), qui introduisirent dans notre langue avec la force de la langue vivante, orale, des éléments de style soutenu et de la fonction esthétique formés

sciemment ou instinctivement, mais en tout cas communs et de caractère standardisant, et créèrent ainsi les fondements de la langue sur lesquels s'édifia directement la littérature populaire hongroise, et dans lesquels s'enracine en partie la culture linguistique et littéraire hongroise d'un millénaire entier.

Bibliographie

Les questions soulevées dans cet article se réfèrent à un nombre considérable d'ouvrages spécialisés dont le contenu est en partie dépassé, en partie actuel. Cette liste présente exclusivement des études procédant de la linguistique et de problèmes généraux, par ordre chronologique :

- J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország* (La Hongrie à l'époque de la conquête), Budapest, 1925.
- I. Kniezsa, « Magyarország népei a XI. században » (Les peuples de Hongrie au XI^e siècle), *Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján* (Mélanges pour la commémoration du 900^e anniversaire de la mort du roi saint Étienne), sous la direction de J. Serédi, Budapest, 1938, II, 365-472.
- I. Kniezsa, « A megtelepedett magyarság népi alkata » (Structure du peuple hongrois établi), *Magyar művelődéstörténet*, sous la direction de S. Dománovszky, Budapest, 1939, I, 161-172.
- I. Kniezsa, « Magyar-szláv nyelvi érintkezések » (Contacts linguistiques hungaro-slaves), *A magyarság és a szlávok* (Le peuple hongrois et les Slaves), sous la direction de Gy. Szegfű, Budapest, 1942, 168-188.
- I. Kniezsa, « Nyelvészet és őstörténet » (Linguistique et préhistoire), *A magyarság őstörténete*, sous la direction de L. Ligeti, Budapest, 1943, 178-190.
- G. Bárczi, « Magyar őstörténet » (Préhistoire hongroise), *Magyar Nyelv*, 1943, 281-298.
- G. Bárczi, *Régi magyar nyelvjárások* (Dialectes hongrois anciens), Budapest, 1947.
- L. Benkő, *Magyar nyelvjárástörténet* (Histoire des dialectes hongrois), Budapest, 1957.
- G. Bárczi, « Zum Sprachgeschehen der ungarischen Zeit », *Congressus internationalis Fenno-Ugristarum Budapestini habitus*, Budapest, 1963, 27-47.
- G. Bárczi, *A magyar nyelv életrajza* (Biographie de la langue hongroise), Budapest, 1963.
- L. Benkő, « A nyelvöldrajz történeti tanulságai » (Les enseignements historiques de la géographie linguistique), *MTA I. Osztály Közleményei*, 1967, 29-48.

- L. Ligeti, « A magyar nyelv török kapcsolatai és ami körülötte van » (Les relations linguistiques hungaro-turkes et leur environnement), *Magyar Nyelv* 1976, 11-27, 129-136.
- L. Benkő, « Magyar nyelvtörténet - magyar őstörténet » (Histoire de la langue hongroise - Préhistoire hongroise), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha-K. Czeglédi-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 45-57.
- A. Róna-Tas, « A magyar bolgár-török érintkezés jellege » (Contacts entre les langues hongroise et bulgare-turque), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha-K. Czeglédi-A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 267-275.
- L. Benkő, *A történeti nyelvtudomány alapjai* (Fondements de la linguistique historique), Budapest, 1988.
- J. Harmatta, « A magyarság őstörténete » (Préhistoire des Hongrois), *Magyar Tudomány*, 1990, 243-261.
- Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Naissance du peuple hongrois de la conquête), Budapest, 1991.
- A magyar nyelv történeti nyelvtana* (Grammaire historique du hongrois), sous la direction de L. Benkő, avec la collaboration de E. Abaffy et E. Rácz, I, II/1, II/2, Budapest, 1991, 1992, 1995.
- L. Benkő, « Sprachliche Standardisierungsprozesse im Ungarischen », *Sociolinguistica*, Tübingen, 1992, 84-99.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe et Klára Korompay)

Gyula Kristó

(Université de Szeged, JATE)

LA CONQUÊTE HONGROISE (RÉALITÉ ET TRADITION)

Parmi les événements de l'histoire hongroise ancienne, la littérature spécialisée de langue française s'est intéressée en premier lieu aux incursions, ce qui est compréhensible, puisque dans les premières décennies du X^e siècle, les opérations militaires des Magyars ont souvent été dirigées contre les territoires situés à l'ouest du Rhin.¹ Parmi les ouvrages scientifiques traitant entre autres des Magyars, le livre de Lucien Musset,² qui aborde la question de la conquête, se distingue par le choix des thèmes relatifs aux invasions et par son caractère monographique. (J'entends par conquête la prise de possession du bassin des Carpates par les Magyars à la fin du IX^e siècle.) Le fait que d'autres ouvrages français y consacrent peu de pages est mis en évidence par István Soós dans une étude présentant l'image de la conquête dans l'historiographie française à l'occasion de la commémoration du onzième centenaire.³ Seuls font exception des travaux en langue française expressément consacrés à l'histoire hongroise (comme par exemple le récent ouvrage de Miklós Molnár⁴) mais leur nombre est extrêmement réduit.

Le présent article, s'appuyant sur des sources écrites, tentera de retracer le déroulement de la conquête et les événements qui l'ont immédiatement précédée, et par là même, de prendre position dans le débat qui dure depuis des siècles : faut-il accorder la priorité aux sources de l'étranger ou aux ouvrages hongrois dans la

1 G. Fasoli, « Points de vue sur les incursions hongroises en Europe au X^e siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 2 (1959), 17-35 ; T. de Bogyay, « L'Homme de l'Occident en face des incursions hongroises », *Miscellanea di Studi dedicati a Emerico Varády*, Modena, 1966, 21-36.

2 L. Musset, *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VF-XI^e siècles)*, « Nouvelle Clio », L'Histoire et ses problèmes, N°12 bis, Paris, 1965.

3 I. Soós, « A "hunok harmadik hada". A francia történetírás honfoglalás-képe » (La « troisième armée des Huns ». L'image de la conquête dans l'historiographie française), *Magyar Tudomány* 102 (1995), 1485-1493.

4 M. Molnár, *Histoire de la Hongrie*, Collection Nations d'Europe, Paris, 1996, 22-24.

reconstitution de la conquête? Le principe directeur, qui peut représenter un point de départ pour l'historien, peut être la date de chaque source, c'est-à-dire le temps qui sépare sa création de l'événement qu'elle relate. D'une manière générale, à quelques exceptions près, il s'avère qu'on doit accorder le plus grand crédit aux écrits temporellement (et géographiquement) proches de ce qu'ils rapportent, tandis que des documents qu'une période considérable, parfois de plusieurs siècles, sépare des événements relatés, sont de bien moindre valeur. Le présent article démontrera cette thèse à l'exemple de la conquête hongroise.

Cinq sources sensiblement contemporaines fournissent des informations sur la conquête et les événements qui l'ont précédée. Je considère comme contemporains des textes produits au cours d'une génération (environ 30 ans) après la conquête. Ceci implique que les écrits dont il est à présent question ne sont pas postérieurs à l'an 930. Deux seulement de ces cinq textes parlent de la conquête elle-même. Le plus abondant et le plus détaillé est la chronique en latin de Regino. A l'époque de la conquête, l'auteur était abbé de Prüm (de 892 à 899), puis de Trèves de 906 à 908, où il rédigea sa chronique. Il vivait à l'ouest du Rhin, c'est-à-dire très loin du théâtre des opérations d'Europe orientale et du bassin des Carpates. A ce jour, nous ne sommes pas en mesure de déterminer avec précision d'où il tenait ses informations au sujet des Magyars, mais puisqu'il était contemporain de la conquête, il a pu entendre des récits oraux. Selon une hypothèse logique, « *les récits que fait Regino de la conquête hongroise et de la période précédente peuvent remonter aux rapports des ambassadeurs magyars qui ont négocié avec les émissaires d'Arnulf et qui sont restés en relation avec eux au cours des années suivantes* ».⁵ Regino donne deux raisons pour lesquelles les Magyars ont été contraints d'abandonner leurs anciens territoires de Scythie. Il dit qu'ils « *ont été chassés par les peuples voisins qu'on appelle les Petchenègues, parce que ceux-ci étaient supérieurs en nombre et en vaillance, et parce que... le pays ne suffisait plus à accueillir les masses de population* ». En ce qui concerne cette dernière raison, son authenticité peut être mise en doute. Dans les lignes qui la précèdent, l'auteur dit en effet que « *le nombre des gens augmente dans de telles proportions que la terre natale ne peut plus les nourrir. En effet, plus les contrées septentrionales sont éloignées de la chaleur du soleil, et plus elles sont glacées et enneigées par l'hiver, plus elles sont saines pour l'homme et propices à l'accroissement des peuples... Ainsi les hommes naissent-ils en si grand nombre dans le Nord que toute la plaine du Don jusqu'à l'ouest... porte à juste titre le nom collectif de Germanie* ».⁶ Les quelques phrases citées au sujet de la surpopulation ne sont

5 H. Göckenjan, « A német évkönyvek híradásai a magyar honfoglalásról » (La conquête hongroise dans les annales allemandes), *A honfoglaláskor írott forrásai* (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de L. Kovács - L. Veszprémy, *A honfoglalásról sok szemmel II* (Nombreux points de vue sur la conquête), Budapest, 1996, 135-136.

6 *Regionis abbatis Prumiensis Chronicon*, Recognovit F. Kurze, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum* (dans ce qui suit : SRG), Hannoverae, 1890, 132.

pas de Regino, il les a reprises dans un ouvrage de Paul Diacre datant du VIII^e siècle, où il n'était évidemment pas question des Magyars. Regino a donc volontairement appliqué aux Magyars un texte antérieur pour mettre en évidence la raison qui les a poussés à abandonner leur ancien habitat. Le fait que Regino ait emprunté ce texte montre sans ambiguïté qu'il ne disposait pas d'informations concrètes sur la surpopulation des territoires occupés par les Magyars, ce qui revient à dire que nous ne devons pas compter cet élément parmi les prodromes de la conquête.

Dans le texte de Regino, seule l'expulsion par les Petchenègues est donc à prendre comme véritable cause de la conquête, puisque il n'y a pas d'antécédent écrit, Regino a rapporté ce fait exclusivement au sujet des Magyars. Ceci est renforcé par ce qui suit dans la chronique : les Magyars « *fuyant devant leur violence [des Petchenègues] ont abandonné leur pays et se sont mis en quête d'une contrée où ils pourraient habiter et s'installer* ». Regino a donc indiscutablement indiqué l'attaque des Magyars par les Petchenègues comme raison déterminante de la conquête hongroise. De la conquête elle-même, il dit : les Magyars « *ont d'abord parcouru les plaines des Pannoniens et des Avars, se procurant leur nourriture quotidienne par la chasse et la pêche ; puis par des attaques répétées ils ont envahi les territoires frontaliers des Carinthiens, des Moraves et des Bulgares ; ils tuèrent peu d'hommes par l'épée, mais plusieurs milliers par des flèches* ».⁷ Cette description rassemble la conquête hongroise et quelques incursions parties cette fois du bassin des Carpates (destinées à assurer les frontières du territoire occupé). C'est l'adjectif *répétées* qui amène à cette réflexion. Nous savons effectivement qu'en 901, les Magyars ont combattu les Carinthiens et que ces derniers eurent à pâtir de la campagne menée en 904 par les Magyars contre l'Italie ; quant aux Moraves, ils ont été vaincus en 900 et en 902 par les Magyars.⁸ Selon Regino, cinq peuples ont eu à souffrir de la conquête hongroise : les Avars, les Pannoniens moins connus, ainsi que les Carinthiens, les Moraves et les Bulgares. Les plaines, c'est-à-dire les steppes des deux premiers peuples ont été envahies par les Magyars qui les ont « parcourues » en nomades, tandis que les territoires frontaliers des trois derniers ont été harcelés par de fréquentes incursions. La première Légende de Naum, l'autre source contemporaine, parle beaucoup plus brièvement de la conquête. Cet ouvrage en langue slave fut rédigé après la mort de Naum (910). Nous pouvons y lire que les Moraves ayant persécuté Méthode ont été punis par Dieu en ce que « *peu d'années après [la mort de Méthode en 885] les Ougriens [Magyars] sont venus... ils ont envahi leurs terres et les ont dévastées. Car ceux que les Ougriens n'ont pas capturés se sont réfugiés chez les Bulgares. Et leurs terres dépeuplées sont restées en*

7 SRG, 132-133.

8 Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig. Elvek és utak* (De la confédération tribale de Levedi à l'État du roi Saint Étienne. Principes et voies), Budapest, 1980, 214, 231-232, 234.

possession des Magyars ».⁹ La prise de possession et le ravage des terres moraves par les Magyars est dans la légende de Naum une allusion à la conquête.

Les trois autres sources contemporaines ne parlent pas de la conquête elle-même, mais témoignent d'événements qui l'ont précédée de près ou de loin. Parmi les documents cités jusqu'à présent et ceux dont il sera question par la suite, le texte le plus proche des événements, les Annales de Fulda en latin, requiert tout particulièrement notre attention. Il relate les événements jusqu'en 901, et a donc reçu sa forme actuelle au tout début du X^e siècle. Dans ce document procédant par années, les événements en relation directe avec la conquête apparaissent sous deux années différentes. A l'année 895, nous y lisons que « *les Avars [Magyars] ont attaqué les frontières des Bulgares, mais ceux-ci les surpassant ont anéanti une grande partie de leur armée* ». L'année 896 rapporte sensiblement la même chose, d'une manière toutefois beaucoup plus détaillée. Comme les Byzantins avaient conclu la paix avec les Magyars, les Bulgares ont dévasté le territoire de Byzance jusqu'à Constantinople. Les Grecs ont fait traverser le Danube aux Magyars en bateau jusqu'aux territoires bulgares, et les Magyars ont remporté une grande victoire sur les Bulgares. Ceux des Bulgares qui étaient au combat contre Byzance sont revenus en apprenant cette nouvelle, mais ils essayèrent eux aussi une défaite face aux Magyars. Alors, sur le conseil de leur vieux roi, les Bulgares demandèrent l'aide de Dieu, et au cours d'une bataille où beaucoup de sang fut versé, « *par la miséricorde divine la victoire – certes sanglante – fut donnée aux chrétiens [aux Bulgares]* ». Les Annales de Fulda ajoutent à ce récit la phrase suivante : « *finalement, comme les batailles se faisaient de plus en plus fréquentes sur ces mêmes territoires, l'empereur [Arnulf] confia la défense de la Pannonie et de Mocsárvár à son prince Braslav* ». Les événements de 896 sont assortis de cette note : l'empereur Arnulf a reçu l'évêque Lazare, ambassadeur de l'empereur de Byzance dans sa ville de Ratisbonne.¹⁰

Ce dernier élément revêt une grande importance parce que la recherche a pris la position suivante : le rapport détaillé de l'an 896 fut enregistré dans les Annales à la suite du compte rendu oral que fit l'évêque Lazare lui-même.¹¹ Cette circonstance est décisive à deux titres : elle permet d'établir le lien entre les comptes rendus des années 895 et 896 et leur authenticité. La bataille entre Bulgares et Magyars sanctionnée par la victoire des Bulgares, dont le texte de 895 fait une brève mention, est sans aucun doute la même que celle qui est relatée en détail dans le texte consacré à 896. Autrement dit, la date véritable doit en être 895, et elle ne figure à nouveau dans le texte de 896 que parce que l'information a été

9 J. Ivanov, *Bългарski starini iz Makedonija*, Sofija, 1970, 306-307.

10 *Annales Fuldenses*, Recognovit F. Kurze, SRG, Hannoverae, 1891, 126, 129-130.

11 Gy. Pauler, *A magyar nemzet története Szent Istvánig* (Histoire de la nation hongroise jusqu'au roi Saint Étienne), Budapest, 1900, 150 ; Gy. Györffy, « A honfoglalásról újabb történeti kutatások tükrében » (La conquête dans les nouvelles recherches historiques), *Valóság* 16 (1973/7), 10.

reçue cette année-là. Mais puisque ce rapport détaillé a été fait par l'ambassadeur de Byzance qui avait soudoyé les Magyars pour qu'ils combattent les Bulgares, et tenait donc ses informations de première main, nous pouvons considérer comme parfaitement véridique ce témoignage d'un prodrome immédiat de la conquête. Il est vrai que les Annales de Fulda ne parlent pas de la conquête hongroise, mais la phrase concernant la défense de la Pannonie est généralement considérée par les chercheurs comme preuve de ce que les Magyars avaient pris position à l'intérieur du bassin des Carpates le long du Danube dès 896, car c'est la seule explication au fait que l'empereur Arnulf fut contraint de prendre des mesures pour défendre la Pannonie franque limitrophe du Danube.¹² On peut donc concevoir que cette mention dans les Annales est la preuve de ce qu'en 896, les Magyars avaient pris possession de la moitié du bassin des Carpates située à l'est du Danube ; la mention des batailles de plus en plus fréquentes suggère également qu'ils avaient fait des incursions dans le territoire de Pannonie.

Les informations de l'ambassadeur impérial ne sont pas les seules que nous possédions au sujet des événements ayant immédiatement précédé la conquête, nous disposons également du récit rédigé en grec par l'empereur de Byzance lui-même, Léon VI (le Sage). Cet ouvrage écrit entre 904 et 912 rapporte qu'en remplacement de l'armée retenue par une autre guerre, la « *divine providence* » (en réalité, l'habile politique de l'empereur Léon) « *a envoyé [les Magyars] combattre les Bulgares. Après qu'à l'aide de Notre flotte impériale elle les eut transportés de l'autre côté du Danube, et qu'elle eut combattu à leurs côtés, ils anéantirent au cours de trois batailles l'armée bulgare qui avait traîtreusement pris les armes contre les chrétiens [byzantins], comme s'ils avaient été envoyés en manière de bourreau, afin que les chrétiens romains [byzantins] ne se souillent pas volontairement du sang de chrétiens bulgares* ». ¹³ L'empereur Léon n'a donc parlé que de la victoire de l'armée issue de l'alliance de Byzance avec les Magyars, mais il n'a évoqué ni la défaite consécutive des Hongrois, ni la conquête. Parmi les ouvrages d'auteurs contemporains, nous devons également citer l'historiographie en langue arabe de Tabari, rédigée entre 915 et 923. Nous y apprenons qu'en 893 Ismaïl ibn Ahmad, le souverain samanide du nord de l'Iran mena une guerre de razzias contre des peuples turks, qu'il parvint à s'emparer de la ville de leur souverain, fit prisonniers le roi et son épouse en personne ainsi qu'environ dix mille hommes, et qu'il en assassina un grand nombre d'autres.¹⁴

Le second groupe de documents relatifs à la conquête est constitué d'ouvrages que l'on ne peut pas considérer comme contemporains, puisqu'ils n'ont pas été

12 Gyula Kristó, *Magyar honfoglalás – honfoglaló magyarok* (La conquête magyare – les Magyars conquérants), Budapest, 1996, 135.

13 Gy. Moravcsik, *Fontes Byzantini historiae Hungaricae aevi ducum et regum ex stirpe Árpád descendentiū*, Budapest, 1984, 17.

14 I. Zimonyi, « The Origins of the Volga Bulgars », *Studia Uralo-Altaica*, 32, Szeged, 1990, 170.

rédigés au cours de la génération (environ 30 ans) qui a suivi la conquête et qu'une cinquantaine d'années au moins (c'est-à-dire presque deux générations) en sépare. L'étude de documents médiévaux a montré que la limite de la mémoire peut être située à 70 ans ; ceci implique qu'au-delà de 70 ans, « la crédibilité de la source historique passe d'une diminution quantitative à une variante qualitative, et que le témoignage devient tradition ».¹⁵ De ce point de vue, les ouvrages produits au milieu du X^e siècle se situent encore en-deçà de la limite critique de 70 ans (en particulier quand ils recourent à des informations antérieures, plus proches des événements). Nous ne devons donc pas rejeter d'emblée les sources appartenant à ce second groupe. On peut citer quatre œuvres de trois auteurs.

La plus ancienne a été écrite en arabe par al-Masudi entre 943 et 947 et porte le titre de *Champs d'or*. Nous y retrouvons globalement, à quelques variantes près, ce que Tabari nous a appris. Ismaïl ibn Ahmad s'est emparé de la capitale du royaume turk, il a capturé l'épouse du roi des Qarlouqs, environ dix mille Turks, et en a massacré quinze mille. Dans un autre texte composé avant 956, Masudi cite un de ses ouvrages antérieurs, dont nous n'avons pas trace écrite, où il exposait « pour quelle raison ces quatre peuples turks ont quitté l'Est, quelles guerres et quelles batailles ont eu lieu entre eux, c'est-à-dire entre les Ghouzes [Oghouzes], les Qarlouqs et les Kimoks sur les bords de la mer d'Aral ». Les lignes qui précèdent cette citation indiquent quels sont les peuples turks mentionnés (dont il est d'ailleurs également question dans les *Champs d'or*) : les deux premiers noms désignent les Petchenègues, le troisième les Magyars, le quatrième probablement les Onoghours (mais il peut aussi bien se rapporter aux Magyars, puisque le nom de *ungar* – d'où vient le mot *hongrois* en français – employé le plus souvent par les étrangers pour désigner les Magyars, tire son origine du mot *onogour*).¹⁶ L'information donnée par Masudi établit donc que les guerres qui se sont déroulées entre les Magyars et les Petchenègues, et les Ogouzes, les Qarlouqs et les Kimoks ont été la cause de leur départ de l'Est.

La source suivante, la suite de la chronique du frère Georgios, a été rédigée après 948. Ce texte en grec rapporte en détail que le prince bulgare Siméon a lancé une campagne contre les Byzantins et les a vaincus en Macédoine. L'empereur byzantin Léon le Sage a envoyé ses navires sur le Danube pour obtenir que les Magyars combattent contre Siméon. Après qu'un accord eut été conclu entre les émissaires de Byzance et les chefs magyars, les Magyars ont traversé le Danube et sont entrés en guerre contre Siméon. Le souverain bulgare a affronté les Magyars au combat mais a subi une défaite. Siméon proposa la paix aux Byzantins, et quand ceux-ci eurent sonné la retraite, il attaqua les Magyars ; comme ceux-ci

15 Gy. Györffy, « Zu den Anfängen der ungarischen Kirchenorganisation aufgrund neuer quellenkritischer Ergebnisse », *Archivum Historiae Pontificiae*, 7 (1969), 110-113.

16 I. Zimonyi, *op. cit.* sous note 14, 168-170.

étaient privés du soutien de Byzance, les Bulgares leur infligèrent une sévère défaite.¹⁷ Ce texte ne fait pas mention de la conquête hongroise, parmi les prodromes de celle-ci, il énumère les éléments qui relèvent du domaine d'intérêt de Byzance.

Parmi les sources non contemporaines, la plupart des informations concernant aussi bien la conquête que ses prodromes sont fournies par l'empereur Constantin VII (Porphyrogénète) dans son ouvrage en grec intitulé *De Administrando Imperio*, rédigé vers 950 ; ce texte réunit en un seul écheveau tous les fils contenus isolément dans les récits dont il a été question ci-dessus. Dans le chapitre 38 de son œuvre, l'empereur utilise des informations d'origine incontestablement hongroise.¹⁸ Il importe de le souligner, car ce que nous y lisons était certainement vivant dans la conscience historique des Hongrois du milieu du X^e siècle qui ont renseigné l'empereur ; en d'autres termes, il s'agit d'éléments de la tradition dont l'origine hongroise est incontestable. Nous trouvons au chapitre 38 : « *les Petchenègues s'abattirent sur les Turks [Magyars] et les chassèrent avec leur prince, Árpád. Prenant donc la fuite, les Turks cherchèrent une terre où s'installer, et parvenus en Grande Moravie, ils en chassèrent les habitants et occupèrent leurs terres, où les Turks demeurent jusqu'à présent* ». Comme dans le texte de Regino cité plus haut, on retrouve l'attaque des Petchenègues comme cause immédiate de la conquête hongroise. D'autre part, lorsque l'empereur note que les Magyars ont gagné un nouveau pays aux dépens des Moraves, il est en accord avec la légende de Naum selon laquelle les Magyars ont conquis leurs nouvelles terres sur les Moraves.

Toutefois, nous n'avons pas encore rencontré de source permettant d'éclairer le rapport – présumé – qui a pu exister d'une part entre les événements de la mer d'Aral et la marche des Petchenègues vers l'Ouest, d'autre part entre l'attaque des Petchenègues et des Bulgares contre les Magyars. Cette lacune est comblée par les chapitres 37 et 40 de l'empereur Constantin Porphyrogénète. A en juger par son contenu, le chapitre 37 reprend des informations d'origine petchenègue, il est donc logique de le considérer comme une « lecture » petchenègue des événements relatés et de reconstituer à partir de là ce que la mémoire petchenègue en a conservé pendant un demi-siècle. Selon le chapitre 37, le territoire des Petchenègues s'étendait autrefois le long des fleuves Volga et Oural, où ils avaient pour voisins les Khazars et les Ouzes. « *Mais cinquante ans auparavant, les Ouzes en question s'étaient alliés aux Khazars et ayant déclaré la guerre aux Petchenègues, ils les vainquirent et les chassèrent de leurs terres que les Ouzes occupent encore aujourd'hui. Les Petchenègues ayant pris la fuite se dispersèrent en quête de terres où s'installer, ils parvinrent aux territoires qui sont aujourd'hui en leur possession et ayant attaqué les*

17 Gy. Moravcsik, *op.cit.* sous note 13, 58-61.

18 J. Deér, « Le problème du chapitre 38 du *De Administrando Imperio* », *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves* 12 (1952), 107-108.

Turks [Magyars] qui y vivaient, ils les vainquirent au combat et les chassèrent pour s'installer sur leurs terres qu'ils ont encore en leur possession, comme nous l'avons dit, depuis cinquante cinq ans ». Le chapitre 37 jette donc un pont entre les événements de la mer d'Aral, la cause du départ des Ogouzes et la conquête du bassin des Carpates par les Magyars.

Le récit d'origine petchenègue du chapitre 37 montre clairement que même 55 ans après ces événements (ou peut-être 50 par une altération du texte), les Petchenègues savent encore avec précision le nom de ceux qui les ont fait partir de leurs territoires d'origine, et de ceux dont ils ont conquis les terres, mais ils ne s'intéressent pas à ce qu'il est advenu au peuple qu'ils ont chassé, c'est-à-dire des Magyars. (C'est pourquoi ce chapitre représentant le point de vue petchenègue ne parle pas de la conquête hongroise.) La tradition historique hongroise représentée par le chapitre 38 reproduit exactement le même schéma du point de vue de la mémoire. Comme nous l'avons vu, les Petchenègues savaient que les Ouzes et les Khazars les avaient chassés de chez eux, et de la même manière, les Magyars ont enregistré que les Petchenègues avaient agi de même à leur rencontre. Les Petchenègues n'ont pas oublié qu'ils ont conquis leur nouveau pays sur les Magyars, d'une manière analogue la mémoire historique hongroise a conservé le nom des Moraves aux dépens desquels les Magyars ont gagné leur territoire. De même que les Petchenègues ne se sont pas intéressés à ce qu'il était advenu des Magyars qu'ils avaient chassés, ceux-ci ne se préoccupent pas davantage du sort des Moraves. En revanche, la tradition morave (ou dans une plus large acception, slave) a, de manière logique, jugé important de relater la déroute des Slaves moraves chassés par les Magyars. Comme il a été cité plus haut, la Légende de Naum rapporte que les Moraves qui n'avaient pas été exterminés par les Magyars se sont réfugiés chez les Bulgares. Le chapitre 41 de l'ouvrage de l'empereur Constantin, basé sur la tradition morave, n'évoque pas seulement les pertes de territoires des Moraves face aux Magyars, mais aussi le sort des vaincus. Nous y lisons : après la mort du prince morave Svatopluk, la discorde déchira ses fils, « *ils entrèrent en guerre les uns contre les autres, alors les Turks [Magyars] sont venus, les ont exterminés et se sont emparé de leur pays où ils vivent encore à présent. Les restes du peuple [morave] disséminé se réfugièrent auprès des peuples voisins, les Bulgares, les Turks, les Croates et autres peuples* ».

Mais nous n'avons toujours pas de réponse à la question d'un éventuel rapport entre les attaques des Petchenègues et des Bulgares contre les Magyars. C'est l'objet du chapitre 40 - composé d'après diverses sources d'information - de l'ouvrage de Constantin. A l'appel de l'empereur Léon le Sage, les Magyars attaquèrent Siméon qu'ils vainquirent, puis ils rentrèrent dans leur pays. « *Mais après que Siméon eut de nouveau conclu la paix avec l'empereur des Romains [Byzantins], se sentant en sécurité, il envoya des émissaires aux Petchenègues et conclut une alliance avec eux afin qu'ils exterminent les Turks [Magyars]. Et quand les Turks entrèrent en guerre, les Petchenègues les combattirent aux côtés de Siméon, ils exterminèrent*

leurs familles et chassèrent cruellement ceux qui étaient restés en arrière pour garder le pays. Et quand les Turks à leur retour trouvèrent le pays dépeuplé et dévasté, ils s'installèrent sur le territoire où ils vivent encore aujourd'hui ».¹⁹ Nous avons à présent trouvé le chaînon manquant qui relie des événements restés jusqu'ici sans rapport.

Tout ceci signifie qu'en s'appuyant sur neuf ouvrages composés par huit auteurs dans les limites de la mémoire historique, c'est-à-dire au cours d'une période de 70 ans, il est à présent possible de reconstituer avec certitude les prodromes de la conquête hongroise et son déroulement véritable. Il en ressort que l'un des facteurs qui l'a déclenchée remonte aux événements de la mer d'Aral. Le souverain samanide Ismaïl ibn Ahmad a attaqué les peuples turks du voisinage et les Qarlouqs ont subi une défaite. Ceci a renforcé la position de force des Ogouzes et des Kimoks, et les Ogouzes - alliés aux Khazars - se sont rués contre les Petchenègues. Ceux-ci furent contraints d'abandonner leur terres de la Volga et de l'Oural. L'autre enchaînement d'événements s'est déroulé dans les Balkans. L'empereur de Byzance Léon le Sage a demandé l'aide des Magyars face à l'attaque du souverain bulgare Siméon. Les Magyars ont vaincu les Bulgares au cours de plusieurs batailles, puis ils ont regagné leurs territoires d'Etelköz. Siméon ayant conclu un pacte avec Byzance a pris contact avec les Petchenègues, eux-mêmes en marche vers l'ouest, et s'est allié avec eux contre les Magyars. Les Bulgares ont vaincu les Magyars revenant de guerre, et les Petchenègues se sont abattus sur les terres magyares d'Etelköz situées à l'ouest du Don. Les Magyars n'ont pu échapper aux attaques réitérées d'ennemis qui leur étaient supérieurs qu'en abandonnant leurs territoires d'Etelköz et en pénétrant dans le bassin des Carpates où ils s'installèrent d'abord aux dépens des Moraves. Le puzzle reconstitué à partir de textes étrangers en arabe, grec, slave et latin ne laisse aucun doute quant au fait que la conquête hongroise ait eu pour causes des défaites militaires. Un peuple sédentaire et agricole dans cette situation aurait été contraint de se soumettre au vainqueur et de subir sa domination. Mais le peuple de cavaliers magyars, se déplaçant facilement, répondit aux attaques qui le frappaient de l'est de la même manière dont les Petchenègues, eux aussi nomades et éleveurs de gros bétail, réagirent aux opérations concertées des soldats ouzes et khazars, c'est-à-dire qu'ils se sont mis en marche pour échapper aux attaques. La guerre de razzias d'Ismaïl ibn Ahmad dans la région de la mer d'Aral a donc sur le principe des dominos qui tombent en chaîne, amené au moins trois peuples à s'installer dans un nouveau pays. Les Ouzes ont occupé les terres des Petchenègues situées à l'est de la Volga et de l'Oural, les Petchenègues se sont emparés des terres des Magyars (Etelköz) situées à l'ouest du Don, et les Magyars ont trouvé leur nouveau pays dans le bassin des Carpates. Les événements retracés ici se sont

19 Gy. Moravcsik, *op. cit.* sous note 13, 40-41, 45, 47-48, 50.

déroulés entre 839 et 895, et le dernier maillon, le « domino » hongrois, est tombé en 895.²⁰

Un historien n'a pas le moindre doute quant au fait que si chacune des sources citées ici présente séparément différents éléments authentiques de l'histoire de la conquête, l'ensemble des documents en reconstitue le déroulement véritable. Il n'y a aucune inquiétude à avoir, parce que nous n'avons étudié que des documents contemporains ou proches de la conquête, que la grande majorité des sources de langues différentes consiste en des ouvrages totalement indépendants les uns des autres, et enfin parce que certains éléments de ces sources prises dans leur ensemble nous permettent de vérifier de l'une à l'autre la fiabilité des informations données.

La tradition hongroise - à l'exception du contenu du chapitre 38 de l'ouvrage de l'empereur Constantin - n'est pas en mesure de contribuer efficacement à l'élaboration d'une image de la conquête. La raison essentielle en est que la littérature historique hongroise n'est apparue que tard, vers la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire 200 ans après la conquête. Mais même à cette époque, cette historiographie d'inspiration chrétienne n'a nullement considéré comme de son devoir de présenter le passé païen, elle a même souligné par son silence le mépris qu'elle éprouvait à l'égard de ce passé.²¹ Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, c'est-à-dire trois siècles après la conquête, que les chroniqueurs hongrois ont tenté d'enregistrer par écrit les événements qui ont précédé l'adoption du christianisme (1000). Il est surprenant que ces auteurs s'efforçant de conserver le passé lointain aient encore disposé de certaines bribes de souvenirs, certes dans une forme déjà légendaire. On peut considérer comme le plus archaïque un passage d'une chronique hongroise rédigée en latin qui rapporte que dans une de leurs provinces, les Magyars « virent d'innombrables aigles, et ils ne purent rester là à cause des aigles, parce que ceux-ci, tels des mouches, s'abattirent sur eux du haut des arbres et anéantirent leurs troupeaux et leurs chevaux ». En conséquence, les Magyars envahirent la partie orientale du bassin des Carpates.²² Selon cette chronique, la conquête hongroise a donc été la conséquence d'une contrainte - ce qui correspond à la réalité. Selon la plus haute vraisemblance, la chronique a enregistré les aigles (en latin *aquile*) parce que dans sa forme originelle, la légende parlait des Petchenègues (en hongrois *besenyők*) et comme le hongrois ancien *bese*, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui que dans des formes dialectales, désignait des oiseaux

20 cf. Gy. Kristó, *op. cit.* sous note 12, 100-191.

21 Gy. Kristó, « Történeti irodalom Magyarországon a kezdetektől 1241-ig » (L'historiographie en Hongrie des débuts jusqu'en 1241), *Irodalomtörténeti Füzetek* (Cahiers d'Histoire Littéraire) 135, Budapest, 1994, 41-42, 117-118.

22 *Scriptores rerum Hungaricarum I*, Edendo operi praefuit E. Szentpétery (dans ce qui suit : SRH I), Budapestini, 1937, 286.

de proie (vautour, faucon, épervier),²³ au bout d'un certain temps, le nom des *bessenýők* (Petchenègues) a revêtu la forme *bese*, que le chroniqueur a rendu par *aquila* dans son texte latin. Je tiens ce passage de l'épisode des aigles de la légende à la chronique pour tout à fait vraisemblable.

L'historiographie hongroise a décrit la conquête de deux autres manières. L'origine légendaire de l'une de ces chroniques est également indiscutable. Elle raconte que les Magyars conquérants ont acheté à Svatopluk, qui la possédait, la terre de leur nouveau pays du bassin des Carpates contre des chevaux, son herbe contre des mors et son eau contre des selles.²⁴ Svatopluk était le prince des Moraves, mais en réalité il n'a pas connu la conquête hongroise, il est mort avant, en 894. La recherche a établi que des éléments du rituel païen de pactisation ont subi un changement de valeur et ont été intégrés sous leur nouvelle forme au titre de la conquête.²⁵ Il n'en va pas de même pour la geste d'Anonymus rédigée au début du XIII^e siècle et consacrée expressément à la conquête hongroise. 315 ans après la conquête, l'auteur ne disposait plus d'informations originales, authentiques sur la prise de possession du bassin des Carpates, il a donc dû recourir à sa propre imagination pour en reconstituer l'histoire. Certes, Anonymus avait à sa disposition l'ouvrage de Regino, où il a d'ailleurs emprunté le fait que les Magyars ont été poussés à la conquête par la surpopulation de leur territoire de Scythie, mais il n'a pas repris la phrase de Regino – absolument véridique – disant que les Petchenègues ont chassé les Magyars de leurs terres. En effet, Anonymus – animé d'un sentiment de fierté nationale – a présenté la conquête des Magyars comme une guirlande de victoires, où leur image de peuple vaincu, banni, chassé par la contrainte vers le bassin des Carpates, n'aurait pas eu sa place. Dans la geste d'Anonymus, le nom des Petchenègues n'apparaît que trois fois, jamais au sujet de la conquête, et on y chercherait en vain celui des Moraves. Anonymus ignorait les Moraves au point qu'en lisant leur nom dans le texte de Regino, il l'interpréta comme un adjectif formé sur le nom de la rivière Mur (*murai* au lieu de *morva*).²⁶ Nous ne trouvons pas davantage les noms des importants protagonistes étrangers, tels Arnulf, Léon le Sage, Siméon, Svatopluk ou Braslav. Anonymus a donc placé ses conceptions personnelles et ses sentiments avant la réalité historique de

23 *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen* I, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1992, 100.

24 SRH I, 288-289.

25 G. Fehér, *A bolgár-törökök szerepe és műveltsége. A bolgár-törökök és a honfoglaló magyarok hatása a kelet-európai művelődés kialakulásában* (Le rôle et la civilisation des Turcs bulgares. L'influence des Turcs bulgares et des Magyars conquérants dans l'évolution de la civilisation d'Europe orientale), Budapest, 1940, 10.

26 « Die "Gesta Hungarorum" des anonymen Notars. Die älteste Darstellung der ungarischen Geschichte », publié par G. Silagi avec la collaboration de L. Veszprémy, *Ungarns Geschichtsschreiber* 4, Sigmaringen, 1991, 34-37, 76-77, 114-115, 130-131.

la chronique de Regino. Il a ainsi lui-même exclu son ouvrage du rang des sources authentiques de l'histoire de la conquête.

C'est dans des textes étrangers impartiaux, contemporains ou proches, relatifs à l'enchaînement des événements que nous pouvons trouver des informations fiables concernant le déroulement et les prodromes de la conquête. L'historiographie hongroise est apparue trop tard pour que ses textes aient quelque valeur au sujet de la conquête, et même quand c'est le cas, elle a donné plus d'importance à la fiction qu'à la réalité (Anonymus). Le débat séculaire sur la priorité à accorder aux sources étrangères ou à la tradition hongroise est ainsi tranché : quiconque cherche à se documenter sur la conquête, l'un des événements capitaux de l'histoire hongroise, doit recourir à des chroniques originaires de l'étranger, les textes en latin rédigés en Hongrie ne peuvent témoigner de la véritable conquête, mais uniquement de son explication et son appréciation historiques ultérieures, en d'autres termes, ils reflètent une tradition considérablement déformée par rapport à la réalité.

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

Samu Szádeczky-Kardoss

(Université de Szeged, JATE)

HISTOIRE DES AVARS ET LEUR HÉRITAGE EN EUROPE*

L'histoire de l'époque des migrations des peuples repose sur les résultats des recherches menées par plusieurs disciplines scientifiques qui mettent en œuvre des méthodes différentes. Outre l'étude des sources écrites, l'analyse d'objets découverts par l'archéologie, le recours à la linguistique historique comparative, l'examen biologique des traces et des fossiles (humains, animaux et végétaux), ou encore la mise en évidence d'analogies ethnologiques sont les principaux procédés qui permettent de connaître les aspects matériels et spirituels de la vie et des événements du haut Moyen Age. Dans ce qui suit, je tenterai d'esquisser l'image qui se dégage des sources écrites de l'histoire des Avars, en jetant parfois çà et là un rapide regard sur les enseignements tirés d'autres disciplines.

La migration des Avars et la conquête du moyen Danube

Les opinions concernant le passé ancien des Avars divergent à un tel point que je ne puis fournir de rapide vue d'ensemble historique de cette question.¹ A partir de 552 environ, les Turks fondèrent un empire nomade qui s'étendait de la Chine aux frontières de la Perse et de l'Empire d'Orient. Ils s'emparèrent même de l'habitat des Avars en Asie centrale. Une partie de cette population accepta de se

* La majeure partie des notes n'a autre but que de conduire le lecteur aux sources primaires des événements mentionnés dans le texte. Pendant l'impression du livre a été commencé : S. Szádeczky-Kardoss-Cs. Farkas, *Az avar történelem forrásai* (Les sources de l'histoire avar) II, avec la collaboration de Th. Olajos, Budapest, 1998 (dans ce qui suit : Sz-F. ; les références sont indiquées par paragraphes).

1 W. Pohl, *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa 567-822 n. Chr.*, München, 1988 (dans ce qui suit : Pohl), 27-37.

soumettre et subit la domination des Turks. L'autre partie, vingt mille combattants et leurs familles, prit la route des nomades vivant sous la tente et entreprit une migration vers l'ouest.² Des décennies plus tard, au cours de leurs entretiens diplomatiques, les dirigeants de l'Empire turk parlaient encore d'eux comme d'esclaves et menaçaient de pourchasser ces fugitifs pour les contraindre à la soumission.³

La première étape connue de leur migration est située sur la rive nord-ouest de la mer Caspienne, près du pays des Alains du Caucase. Vers janvier 558, par l'intermédiaire du prince alain Sarosius une première ambassade avar se présenta devant Justinien à Constantinople, où la foule regardait avec de grands yeux ces nomades aux cheveux nattés. Mais à force de présents et de promesses, le basileus convainquit ce peuple nouveau venu d'intervenir au titre d'allié de Byzance contre les menaces réitérées et les incursions dévastatrices d'autres nations des steppes.⁴ Le plan de la diplomatie impériale fut mis à exécution. Entre 558 et 562, les Avars soumièrent les peuples pasteurs de la puszta qu'ils rencontraient au cours de leur migration (Onogours, Sabirs, Outigours, Koutrigours) jusqu'au bas Danube.⁵ Leur puissance pesa également sur les Antes slaves qui vivaient à la lisière de la steppe : au cours de raids de pillage, ils en emmenèrent un grand nombre en esclavage.⁶ Ensuite ils envoyèrent depuis le Danube une ambassade à Justinien, et il semble qu'ils auraient voulu s'établir dans une province de l'Empire appelée Scythia Minor (la Dobroudja actuelle). L'empereur n'y consentit pas, mais grâce à son habile diplomatie, il maintint l'alliance avec les Avars jusqu'à sa mort en 565.⁷ Pour sa part, le kagan Baïan qui apparaît à cette époque pour la première fois comme prince des Avars, conduisit une incursion de son peuple vers l'ouest contre l'Empire franc : l'armée du roi Sigisbert l'arrêta à l'Elbe.⁸

2 S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai* (Les sources de l'histoire avar) I, collaborateurs : M. Borsos, É. Csillik, Cs. Farkas, F. Makk, T. Olajos, Szeged, 1992 (dans ce qui suit : Szádeczky-Kardoss ; les références sont indiquées par paragraphes), § 1 ; Pohl 28-29.

3 Szádeczky-Kardoss § 21 ; Pohl 66-67.

4 J. R. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. III A. D. 527-641, Cambridge, 1992 (dans ce qui suit : PLRE), 269 (« Candich est un ambassadeur avar », 1115 (« Saroes » – roi des Alains) ; Pohl 18-21 ; Szádeczky-Kardoss § 2.

5 Szádeczky-Kardoss § 4, cf. § 3 ; Pohl 37-40 ; PLRE 1353 (« Valentinus » est le premier (?) ambassadeur de Byzance auprès des Avars).

6 Pohl 40 ; PLRE 277, 611, 887 (« Celagastes », « Idarizius », « Mezamerus » étaient des chefs antes) ; Szádeczky-Kardoss § 5.

7 Szádeczky-Kardoss § 6, 9, 10 ; Pohl 44-45 ; PLRE 360 (« Counimon » est l'ambassadeur de kagan à Byzance), cf. 167 (« Baïanus »).

8 Pohl 45-46 ; Szádeczky-Kardoss § 7 ; PLRE 1146-1147 (« Sigibertus I » est un roi franc [561-575]).

Lorsqu'après la mort de Justinien une ambassade avar se présenta à son successeur l'empereur Justin II, le nouveau basileus dénonça l'alliance et refusa désormais de remettre de l'argent aux Avars.⁹ Sur ce, après une nouvelle incursion en terre franque,¹⁰ Baïan conclut une alliance avantageuse avec le roi lombard Alboin. Aux termes de cette alliance, le kagan et son allié attaquèrent simultanément le pays du souverain gépide Kunimund qui comprenait la Transylvanie et la Grande Plaine hongroise. Kunimund succomba au cours du combat qui l'opposa à Alboin, et le kagan s'empara de la Gépédie (567).¹¹ En 568, les Lombards se mirent en marche pour soumettre l'Italie du nord (Lombardie), abandonnant la Pannonie où les Avars s'établirent.¹² Ici s'achève la conquête avar. Après que les Gépides eurent remis leur capitale, Sirmium, aux mains des Byzantins lors de la mort de leur roi, Baïan tenta de s'emparer de cette cité pour son propre compte, mais sans succès dans un premier temps.¹³ De même, après avoir soumis les Outigours et les Koutrigours, il revendiqua en vain que l'empereur lui remette chaque année la somme que Justinien versait autrefois à ces deux peuples.¹⁴ Justin II conclut en 568/570 une alliance avec les Turks qui se préparaient à poursuivre les Avars comme des esclaves en fuite.¹⁵

Ce n'est qu'en 574, lorsque Constantin Tibère reprit le pouvoir à Byzance à la place de Justin qui avait perdu la raison, que les rapports entre le gouvernement impérial et les Avars se détendirent ; à partir de ce moment, ceux-ci reçurent de Constantinople 80 mille pièces d'or par an¹⁶ et, avec la flotte byzantine, ils mirent au pas les Slaves du bas Danube qui avaient pénétré sur le territoire de l'Empire

9 Szádeczky-Kardoss § 11 ; Pohl 48-50 ; PLRE 1217 (« Targitis » est l'ambassadeur du kagan à Byzance).

10 Pohl 46-47 ; Szádeczky-Kardoss § 12 ; PLRE 1147 (« Sigibertus I »).

11 Pohl 50-51 ; Szádeczky-Kardoss § 13, PLRE 38-39, 364 (« Alboin », « Cunimundus »).

12 Szádeczky-Kardoss § 14 ; Pohl 51-54.

13 Pohl 58-60 ; Szádeczky-Kardoss § 16 ; PLRE 241-242 (« Bonus 4 » est le commandant byzantin qui défend Sirmium), 327 (« Comitatus 5 » est un ambassadeur envoyé par Byzance à Baïan), 1253 (« Theodoros 28 » est le médecin byzantin qui a soigné Bonus blessé).

14 Szádeczky-Kardoss § 17, 18, 19 ; Pohl 61-65 ; PLRE 101-102 (« Apsichl » est un chef avar qui négocie avec Byzance), 241-242 (« Bonus 4 » - général byzantin), 1083 (« Reptila » est l'héritier du trône gépide qui se réfugie à Byzance en fuyant les Avars), 1217 (« Targitis » est un ambassadeur avar), 1323-1324 (« Constantinus 1 » négocie et se combat avec les Avars), 1379 (« Vitalianus 1 » - interprète byzantin qui prend part aux négociations avec les Avars), 1396 (« Vsdibadus » - Gépide fuyant les Avars réfugié chez les Byzantins). Entre 569 et 574, outre les pourparlers diplomatiques, Tiberios, le futur empereur gagna une bataille (vers 570-571) et en perdit une autre (vers 573-574).

15 Szádeczky-Kardoss § 15 ; Pohl 42-43 ; PLRE 810 (« Maniach » - chef de Sogdiane envoyé par le prince turk en ambassade à Byzance), 1163-1164 (« Sizabulus » - prince turk [552-576], il scelle une alliance avec l'empereur Justin II), 1416-1417 (« Zemarchus 3 » - homme d'État byzantin, ambassadeur auprès du prince turk de 569 à 571).

16 Szádeczky-Kardoss § 20 ; Pohl 66, 502.

d'Orient et avaient auparavant refusé de se soumettre au kagan.¹⁷ Les Turks rompirent avec Byzance à cause de son rapprochement avec leurs esclaves fugitifs et s'emparèrent de la cité de Bosphore (aujourd'hui Kertch).¹⁸ Bien que Tibère, instigateur de l'amitié entre Byzance et les Avars, fût monté sur le trône impérial à la mort de Justin II (578), son alliance avec Baïan fut bientôt rompue. Ayant d'abord dissimulé ses projets, le kagan entra ensuite ouvertement en guerre et attaqua Sirmium qu'il contraignit à capituler en l'affamant pendant des années (582), alors que l'armée de l'Empire d'Orient était retenue par la guerre contre la Perse Sassanide.¹⁹ La description haute en couleurs de l'attaque de la grande cité au bord de la Save représente la fin des fragments qui nous restent de l'œuvre de l'historiographe byzantin Ménandre Protector, fragments qui constituent l'essentiel des sources de l'histoire des Avars avant et après leur conquête (567/8).²⁰ Les principales informations sur les deux décennies suivantes, le règne de l'empereur Maurice (582-602), nous sont fournies par Théophylacte Simocatta,²¹ dont la monographie contemporaine qui a traversé les siècles relate le destin des Avars avec bien plus de détails que les maigres fragments de Ménandre. Bien sûr, nous ne pouvons reproduire ici que brièvement le riche matériau de Théophylacte.

Les raids avars et les contre-attaques de Byzance à l'époque de l'empereur Maurice

Après la capitulation de Sirmium, l'empereur vécut deux ans en paix avec les Avars, et le versement annuel de quatre-vingt mille sols (monnaie d'environ 4,5 grammes d'or) de la part de l'Empire scella de nouveau l'« alliance » avec le

17 PLRE 390 (« Daurentius » - chef des esclaves en rébellion contre Baïan), 677 (« Ioannes 91 » - commandant de la flotte byzantine qui transporte les Avars) ; Szádeczky-Kardoss § 23 ; Pohl 67-69.

18 Szádeczky-Kardoss § 21 ; Pohl 66-67, PLRE 1333 (« Tourxanthus » - prince turk qui dénonce l'alliance avec Byzance), 1353 (« Valentinus 3 » - ambassadeur de Byzance auprès du prince turk).

19 Szádeczky-Kardoss § 24, 25 ; Pohl 70-76 ; PLRE 101, 1167, 1217 (« Apsich 1 », « Solachus », « Targitis » - chefs ou diplomates avars ayant participé au siège de Sirmium), 266, 930-931, 1138, 1177-1178, 1303 (« Callistratus », « Narses 4 », « Sethus », « Solomon 4 », « Theognis 1 » - généraux et diplomates byzantins au siège de Sirmium).

20 *The History of Menander the Guardsman. Introductory Essay, Text, Translation and Historiographical Notes* (by) R. C. Blockley, Liverpool 1985.

21 *Theophylacti Simocattae Historiae*. Edidit Carolus De Boor. Editionem correctiorem curavit explicationibusque recentioribus adornavit Peter Wirth, Stuttgart, 1972 ; *Theophylaktos Simokates Geschichte*. Übersetzt und erklärt von Peter Schreiner, Stuttgart, 1985 ; *The History of Theophylact Simocatta. An English Translation with Introduction and Notes* (by) Michael and Mary Whitby, Oxford, 1986 ; Th. Olajos, *Les sources de Théophylacte Simocatta historien*, Leiden, 1988.

kagan.²² Mais lorsque le prince nomade réclama davantage, la guerre reprit. L'armée avar s'avança jusqu'à la ville d'Anchialos (aujourd'hui Pomorje) et réclama aux populations des provinces soumises la moitié seulement du tribut qu'elles versaient à l'empereur. En même temps, les mercenaires slaves du kagan poursuivirent leur avance jusqu'à Corinthe. Apprenant que l'expansion des Turks s'approchait dangereusement de la frontière du kaganat danubien, les nomades se préparèrent à quitter les murs d'Anchialos.²³ Néanmoins cette campagne fut-elle profitable au prince avar : au terme d'assez longs entretiens diplomatiques, l'empereur accepta vers 584/5 d'augmenter son versement annuel à cent mille sols.²⁴ L'ambassade byzantine chargée de ces tractations ne trouva plus Baïan, qui avait soumis Sirmium, à Anchialos sur le trône princier des Avars, mais son fils aîné.²⁵ Après que la paix eut été conclue, les Avars harcelèrent l'Empire, non pas directement, mais en incitant les Slaves à lancer des raids.²⁶ Puis ils se plainquirent – comme ils l'avaient déjà reproché lors de la capitulation de Sirmium – de ce que les Byzantins avaient donné asile dans leur pays à un grand prêtre (chamane) païen, alors que celui-ci était un criminel à extraditer qui entretenait une liaison secrète avec une femme du harem du kagan. A l'automne de 586 ou 587, les Avars tentèrent encore de faire encaisser par leurs ambassadeurs leur somme annuelle, puis envahirent les provinces byzantines de Scythie et de Mésie, s'emparant de nombreuses villes.²⁷ Un officier byzantin captif leur apprit à construire les engins de siège²⁸ (de même que lors du siège de Sirmium, des ingénieurs byzantins dirigèrent la construction des ponts sur la Save, ingénieurs que l'empereur avait à l'origine mis à la disposition du kagan pour construire des bains et un palais).²⁹

Dans l'année qui suivit la campagne d'automne, après de longs combats au cours desquels le général en chef Comentiolus, favori de l'empereur Maurice, ne remporta guère de lauriers, l'armée du kagan arriva devant Hadrianopolis (aujourd'hui Edirne). Mais le lieutenant lombard Drotculft au service de Byzance, la

22 Szádeczky-Kardoss § 26 ; Pohl 76-77.

23 Szádeczky-Kardoss § 27 ; Pohl 77-80.

24 Pohl 80-82 ; Szádeczky-Kardoss § 28 ; PLRE 321, 440-441, 1217 (« Comentiolus 1 », « Elpidius 1 », « Targitis » - diplomates menant les pourparlers de paix du côté byzantin ou avar).

25 Pohl 76, 360.

26 Szádeczky-Kardoss § 29 ; Pohl 82-84 ; PLRE 106 (« Ardagast » est le chef des Slaves), 321-322 (« Comentiolos 1 » est le chef byzantin qui a vaincu l'armée slave).

27 Pohl 84-85 ; Szádeczky-Kardoss § 30 ; PLRE 245 (« Boocolabras » - grand prêtre avar), 1217 (« Targitis » est l'ambassadeur envoyé à Byzance chercher la redevance annuelle, que l'empereur, ayant appris l'attaque du Kagan, garda six mois en captivité).

28 PLRE 248 (« Bousas »).

29 Iohannes Ephesinus, *Historiae ecclesiasticae pars tertia* VI 24 ; Zonaras, *Epitoma historiarum* XIV 11, 18-19.

força à partir.³⁰ En 588, une nombreuse troupe slave sous commandement avar envahit la Grèce et s'établit de manière si stable dans le nord du Péloponnèse que l'armée impériale ne parviendra à replacer le territoire sous l'autorité de Byzance que 218 ans plus tard.³¹ Vers 590-591, d'une part la ville d'Héracléia (aujourd'hui Marmara Ereğli) au bord de la mer de Marmara subit une attaque avar,³² d'autre part selon les lettres de Grégoire le Grand, dans la préfecture d'Illyrie qui englobait les territoires méridionaux et occidentaux de la presqu'île des Balkans avec sa capitale Thessalonique, des évêques furent contraints de s'enfuir devant des envahisseurs ennemis très vraisemblablement avaro-slaves.³³ Dans la première moitié de son règne (582-591) dont il a été question jusqu'à présent, Maurice fut constamment sur la défensive face aux Avars. La plus grande partie véritablement combative de ses forces armées était totalement engagée dans la guerre contre la Perse. Puis en 591, Chosroès, le souverain Sassanide que ses sujets insurgés avaient chassé du pays, reconquiert son trône grâce au soutien de Byzance, et signa la paix à des conditions favorables à l'empereur. Ensuite, à l'automne 591, Maurice put ramener en Europe sur le front avaro-slave son armée libérée à l'est.³⁴ Ainsi le commandement byzantin fut-il en mesure pour la dernière fois avant longtemps de mener quelques opérations militaires victorieuses au-delà de la ligne de la Save et du bas Danube.

Les Avars attaquèrent de nouveau en 592, et devant Tzurullon (aujourd'hui Çorlu), ce n'est qu'au moyen d'une ruse de guerre, en remettant une fausse lettre au kagan, que les impériaux parvinrent à faire partir les nomades ; cette lettre annonçait en effet que la flotte de Byzance transportait des troupes pour attaquer le pays avar.³⁵ L'amélioration des rapports permit à Maurice de refuser la proposition des Francs qui se seraient volontiers chargés d'attaquer à revers le pays avar contre espèces sonnantes et trébuchantes.³⁶ Et en fait en 593, c'est Priscus, le général le plus glorieux de Byzance, qui franchit le bas Danube, remporta un triomphe et s'empara d'un riche butin dans le pays des Slaves que le kagan avar considérait comme ses propres sujets. Le prince avar dut se résoudre à tout ac-

30 Szádeczky-Kardoss § 31 ; Pohl 85-89 ; PLRE 85 (« Ansimuth »), 274-275 (« Castus »), 425-427 (« Droctulfus 1 »), 679-680 (« Ioannes 101 Mystacon »), 848 (« Martinus 3 »), 1102 (« Rusticius ») : généraux et officiers byzantins participant aux combats).

31 Szádeczky-Kardoss § 32 ; Pohl 99-101.

32 Szádeczky-Kardoss § 33 ; Pohl 131.

33 Szádeczky-Kardoss § 34 ; Pohl 123 ; PLRE 716 (« Iovinus 2 » - préfet d'Illyrie qui accueille les évêques persécutés).

34 Szádeczky-Kardoss § 37 ; Pohl 128-129.

35 Pohl 133-135 ; Szádeczky-Kardoss § 39 (avec une carte) ; PLRE 1053, 1108 (« Priscus 6 » - général en chef de Byzance ; « Salvianus » - lieutenant ; la date de 588 est erronée), 1110 (« Samour » lieutenant avar ; ici, la date de 592 est exacte).

36 Pohl 132 ; Szádeczky-Kardoss § 38 ; PLRE 231, 247 (« Bettus » et « Boso 2 » - ambassadeurs francs à Byzance ; la véritable date de cette délégation est 592 et non 598).

cepter, il n'obtint au terme de transactions que la remise des prisonniers de guerre slaves tombés aux mains des impériaux.³⁷ En 594, Pierre, le frère de Maurice conduisit une offensive contre les Slaves. Il remporta moins de succès que Priscus. Un de ses avant-postes fut vaincu par un régiment bulgare du kagan.³⁸ En 595 l'empereur pensa donc qu'il convenait de confier de nouveau le commandement à Priscus. Et ce ne fut pas en vain. Le nouveau commandant ne se laissa pas intimider par l'attitude menaçante du prince avar lors des pourparlers diplomatiques. Il défendit Singidunum (aujourd'hui Belgrade) contre l'attaque des nomades. Son lieutenant Guduis prévalut contre l'armée avar qui envahissait la Dalmatie.³⁹ Tout ceci, alors que l'armée du kagan se trouvait renforcée par l'apport de dix mille soldats de tribus nomades dissidentes des Turks.⁴⁰

Les combats entre Byzance et les Avars connurent ensuite une trêve d'un an et demi ; comme si pendant un moment, le kagan s'était davantage intéressé aux relations avec l'occident. Le prélude de cette nouvelle orientation fut probablement le traité de paix conclu en 591-593 entre le roi lombard Agilulf et le prince nomade.⁴¹ Vers 595, le kagan survenant brusquement dans la région, écrasa deux mille soldats bavarois qui attaquaient les Slaves alpins.⁴² En 596, d'une part l'armée avar mena de durs combats contre les Francs en Thuringe ; la reine Brunhilde qui gouvernait au nom de ses petits-fils ne put contraindre les Avars à repartir qu'en leur offrant de l'argent.⁴³ D'autre part, une ambassade du kagan à Milan assura grâce à un nouveau traité l'amitié du souverain lombard Agilulf.⁴⁴ En hiver 597/8, les Avars se tournèrent de nouveau vers le front de Byzance. L'empereur commit l'erreur de partager le haut commandement entre deux généraux en chef de rang égal. Priscus tint ses positions avec sang-froid face au kagan dans la région de Tomi (aujourd'hui Constanța), et à Pâques 598, il sut par

37 Pohl 135-138 ; Szádeczky-Kardoss § 40 ; PLRE 45-46, 512-513, 1054, 1220 (« Alexander 11 », « Gentzon », « Priscus 6 », « Tatimer » - général en chef (« Priscus ») et lieutenants de l'armée de Byzance), 1258-1259 (« Theodorus 43 » - ambassadeur de Byzance auprès du kagan avar), 106, 906 (« Ardagast », « Musocius » - chefs slaves), 319 (« Coch » - ambassadeur avar), 1217 (« Targitis » - conseiller du kagan avar).

38 Pohl 138-143 ; Szádeczky-Kardoss § 41 ; PLRE 45-46, 512-513 (« Alexander 11 », « Gentzon » - lieutenants byzantins), 905 (« Mushegh Mamikonian » - chef des Arméniens enrôlés dans l'armée de Byzance), 988 (« Peiragastus » - chef slave), 1009 (« Petrus » - général en chef de Byzance).

39 Pohl 143-147 ; Szádeczky-Kardoss § 43 ; PLRE 561-562, 1054-1055 (« Guduin 1 », « Priscus 6 » - lieutenant et général en chef byzantins).

40 Szádeczky-Kardoss § 42 ; Pohl 80-81 situe cet événement plus tôt, en 595, date qui peut lui être attribuée d'après Théoplylacte Simocata.

41 Szádeczky-Kardoss § 35 ; Pohl 149 ; PLRE 27-28 (« Agilulfus »).

42 Pohl 150 ; Szádeczky-Kardoss § 44.

43 Pohl 150 ; Szádeczky-Kardoss § 45 ; PLRE 250 (« Brunichildis »), 1231-1232, 1237-1239 (« Theodebertus II » et « Theodericus 4 » - rois francs, petits-fils de Brunichildis).

44 Pohl 151 ; Szádeczky-Kardoss § 46 ; PLRE 28 (« Agilulfus »).

de prudentes mesures juguler la fraternisation de son armée avec l'ennemi.⁴⁵ En revanche, à la suite d'initiatives qu'il avait prises à Iatros (près de Krivina) Comentiolus, l'autre général de l'empereur perdit la bataille contre les nomades, et laissant lâchement son armée en déroute sans commandement, il permit au kagan d'avancer jusqu'à Drizipera (aujourd'hui Büyükkariştiran). Seule la peste qui décima l'armée avare et emporta sept enfants du prince nomade, permit à la cité impériale d'échapper au danger imminent. Le kagan signa la paix à condition que la frontière entre le pays avare et l'empire soit fixée au Danube, et que le tribut de Byzance soit augmenté de vingt mille sols, c'est-à-dire que l'Empire lui verse chaque année cent vingt mille sols d'or.⁴⁶ Mais cette paix ne resta en vigueur que quelques mois. Toutefois avant de continuer la description des événements sur le principal théâtre des opérations militaires entre les Avars et Byzance, il convient de voir ce qui se passe à Thessalonique, l'autre grande ville européenne de l'Empire, assiégée pendant une semaine à partir du 22 septembre 597 (ou 586 ?) par l'armée avare et ses auxiliaires slaves. Selon la tradition religieuse, l'intervention miraculeuse de saint Démétrius, protecteur de la ville, a permis aux habitants encerclés de repousser le redoutable assaut.⁴⁷

En 599, après la dénonciation de la paix récemment conclue, les armées de Priscus et de Comentiolus arrivèrent ensemble à Viminacium (aujourd'hui Kostolac). Mais comme son compagnon, prétextant une indisposition, se tenait à l'écart des combats, Priscus conduisit seul les opérations.⁴⁸ L'armée impériale se posta sur la rive gauche du Danube et défendit ses positions au cours de combats sanglants. C'est là que périrent quatre fils du kagan. Le prince avare fut contraint de reculer jusqu'à la Tisza où il recruta de nouvelles troupes auxiliaires, principalement slaves. Priscus le poursuivit, remporta deux batailles décisives, et détruisa encore entre temps trois villages gépides sur l'autre rive. Le nombre de prisonniers avars, slaves, gépides et d'autres tribus barbares s'élevait à plusieurs milliers.⁴⁹ Mais l'offensive de Byzance resta sans suite. Pierre, frère de l'empereur, de nouveau nommé commandant, passa son temps à mener des opérations infructueuses,⁵⁰ il fut incapable de mater la rébellion des troupes byzantines postées sur le bas Danube qui marchèrent sur Constantinople sous la direction du

45 Pohl 152-153 ; Szádeczky-Kardoss § 50 ; PLRE 1055 (« Priscus 6 »).

46 Pohl 153-155 ; Szádeczky-Kardoss § 51 ; PLRE 324-325 (« Comentiolus 1 »), 579 (« Harmaton » - ambassadeur de Byzance qui signe la paix avec le kagan), 1024-1025 (« Philippicus 3 » reprend le commandement après la défaite de Comentiolus), 1030-1031 (« Phocas 7 », le futur empereur accuse Comentiolus de trahison devant Mauricius).

47 Pohl 101-107 ; Szádeczky-Kardoss § 48, 49.

48 Pohl 156 ; Szádeczky-Kardoss § 53.

49 Pohl 156-159 ; Szádeczky-Kardoss § 54.

50 Pohl 160-161 ; Szádeczky-Kardoss § 57, 58, 59 ; PLRE 101-102 (« Apsich 1 » négocie avec Petrus, puis marche contre les Antes alliés à Byzance), 239, 561-562 (« Bonosus 1 » et « Guduïn 1 » - généraux byzantins subordonnés à Petrus), 1010 (« Petrus 55 » - général en chef de Byzance).

centurion Phocas pour le déclarer empereur ; à l'automne 602 il laissa la ligne Save-Danube définitivement sans défense face aux Avars pillards et aux Slaves qui s'y établirent en masse au titre d'auxiliaires du kagan.⁵¹

L'apogée du premier Kaganat avar

Après 602, Byzance resta encore le principal objectif des raids avars. Mais faute d'une monographie aussi détaillée que celle de Théophylacte Simocatta, la connaissance des événements ne repose que sur des sources contenant des données ultérieures de seconde main (Théophane le Confesseur, le patriarche Nicéphore).⁵² Les Avars dirigèrent bien plus fréquemment leurs attaques vers les provinces adriatiques (la Dalmatie, l'Istrie, l'exarchat de Ravenne) qu'au cours des décennies précédentes. En conséquence, ils s'allièrent plus souvent à la monarchie lombarde contre l'empereur.⁵³ Vers 600, Agilulf, le souverain lombard apporta son soutien au kagan en mettant à sa disposition des charpentiers pour la construction de navires. Vers 602, les Lombards d'Agilulf ravagèrent l'Istrie avec des Avars et des Slaves. En été 603, le souverain avar aida Agilulf à soumettre plusieurs cités de l'exarchat de Ravenne en envoyant des troupes slaves en Italie.⁵⁴ En hiver 603-604, l'empereur Phocas augmenta la somme annuelle versée aux Avars. Mais cet avantage n'apporta qu'une amélioration passagère aux relations avaro-byzantines : vers 604 ou peut-être 609, des Slaves assaillirent Thessalonique et selon toute vraisemblance cette invasion s'est produite avec l'appui des Avars ou justement à leur instigation.⁵⁵ Vers 610, les Avars déferlèrent dans la province lombarde du Frioul et la mirent à sac. A l'arrière-plan de cet événement on peut imaginer le fait que Gisulf, prince du Frioul qui périt ensuite au cours des combats contre les nomades, s'était opposé en séparatiste au roi Agilulf, allié des Avars. La campagne du Frioul, que la tradition a enjolivée d'éléments légendaires, fut menée sous le commandement d'un jeune homme,

51 Pohl 161-162 ; Szádeczky-Kardoss § 61 ; PLRE (« Guduin 1 » - familier de Petrus au début du soulèvement de l'armée byzantine), 1030-1031 (« Phocas 7 » est à la tête de la rébellion de l'armée byzantine et conduit son repli vers le sud), 1010 (« Petrus » est impuissant devant la rébellion).

52 *Theophanis Chronographia. Recensuit Carolus De Boor*, I, II, Lipsiae, 1883, 1885 (reprint 1963) ; *The Chronicle of Theophanes. An English Translation of anni mundi 6095-6305 (A. D. 602-813), with Introduction and Notes by Harry Turtledove*, Philadelphia, 1982 ; *Nikephoros Patriarch of Constantinople. Short History, Text, Translation and Commentary by Cyril Mango*, Washington, 1990.

53 Source principale : *Pauli [Diaconi] historia Langobardorum edentibus* L. Bethmann et G. Waitz (*Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum saec. VI-IX.*, 12-187), Hannoverae, 1878 (reprint 1964).

54 Szádeczky-Kardoss § 55, 56, 60, 63 ; Pohl 159-160 ; PLRE 28-29 (« Agilulfus »).

55 Pohl 237-238 ; Szádeczky-Kardoss § 62, 64, 65.

enfant tardif du kagan Baïan.⁵⁶ Peu de temps après, des Slaves alpins se battirent contre Garibald, prince de Bavière, et saccagèrent l'Istrie ; les Avars ont certainement été les instigateurs de ces événements. Vers cette époque, la nouvelle se répandit que des Avars seraient intervenus dans la querelle intestine des rois francs aux côtés de la reine Brunhilde et de Theoderic, roi des Burgondes contre Theudibert, souverain d'Austrasie.⁵⁷

En 614 ou peu après, les Avars et les Slaves occupèrent et dévastèrent Salona (l'actuelle Split)⁵⁸ ; à la même époque, diverses tribus slaves envahirent pratiquement toute la Grèce, et gagnèrent de nombreuses îles de la mer Égée et même quelques parties de l'Asie Mineure à bord de leurs embarcations monoxyles.⁵⁹ Vers 614-615, les Avars assiégèrent victorieusement Naissus et Serdica (aujourd'hui Nis et Sofia).⁶⁰ Vers 615, les Slaves subirent une défaite en tentant de s'emparer de Thessalonique et demandèrent l'aide du kagan avar pour les sortir de là.⁶¹ Le prince nomade accepta de les aider : en été 618 (ou peut-être dès 617), il assiégea la ville de saint Démétrius pendant 33 jours. Habitué au maniement des engins de guerre, ils s'efforcèrent d'ouvrir la route à l'armée avaro-slave avec des catapultes. En vain. Ils durent finalement se contenter d'une maigre rançon et renoncer à poursuivre ce siège infructueux.⁶² En se préparant à lancer une campagne contre la Perse qu'il commanda ensuite en personne, l'empereur Héraclius mit tout en œuvre pour parer aux opérations d'attaque à revers du Kaganat Avar alors au sommet de sa puissance. Entre 620 et 623, il tenta plusieurs démarches diplomatiques dans ce sens. Il utilisa des objets religieux en or pour verser 200 mille pièces d'or aux Avars et livra des otages, parmi lesquels un enfant de sa concubine. Il nomma le kagan tuteur de ses enfants restés à Constantinople,⁶³ et

56 Pohl 239 ; Szádeczky-Kardoss § 66 ; PLRE 101, 258, 500, 537-538, 556-557, 1074-1075, 1094, 1218 (« Gisulfus 2 » - prince de Frioul, « Romilda » - son épouse, leurs fils : « Taso 1 », « Cacco », « Grimoaldus 3 », « Radoaldus », leurs filles : « Appa » et « Gaila » ; la mère et les enfants furent capturés par les Avars, Romilda fut tuée, les enfants survécurent à la captivité).

57 Pohl 238-240 ; Szádeczky-Kardoss § 67, 68, 69 ; PLRE 504 (« Garibaldus 2 »), 251-252, 564 (le comte « Bulgar » demande dans des lettres quelles nouvelles on a des Avars dans l'entourage du roi wisigoth « Gundemar » [610-612]), 250, 1232, 1239 (« Brunichildis », « Theodebertus II », « Theodericus 4 »).

58 Pohl 243-245 ; Szádeczky-Kardoss § 70.

59 Szádeczky-Kardoss § 71 ; Pohl 241-242.

60 Szádeczky-Kardoss § 72 ; Pohl 242.

61 Pohl 241-242 ; Szádeczky-Kardoss § 73 ; PLRE 285-286 (« Chatzon », chef slave, est fait prisonnier lors du siège manqué de Thessalonique et est lapidé).

62 Pohl 242-243 ; Szádeczky-Kardoss § 74 ; PLRE 283 (« Charias », préfet de Byzance arrive au port de Thessalonique au moment du siège et prend part à la défense de la ville).

63 Pohl 246-247 ; Szádeczky-Kardoss § 75, 76, 77, 80 ; PLRE 706, 1196-1197 (« Ioannes 259 », fils illégitime de Bonus patricius, « Ioannes 260 », fils illégitime de l'empereur Heraclius et « Stephanus 60 », enfant légitime de Marie, sœur d'Héraclius deviennent les otages du kagan avar).

dut encore subir sans venger la trahison du prince nomade qui, le 5 juin 623 tenta lâchement de le capturer alors qu'il venait le rencontrer en personne au cours d'une amicale « conférence au sommet ». ⁶⁴

Par ailleurs, outre les raids d'invasion et de pillage lancés contre divers points de l'Empire de Byzance, et les entreprises destinées à assurer des territoires aux Slaves, la politique extérieure des Avars entre 602 et 623 avait un autre objectif aussi. Il est vrai que compte tenu de la pauvreté des sources, nous ne pouvons suivre en détail les traces de cette expansion, mais le rétrécissement de la sphère du pouvoir du kaganat vers l'est entre 630 et 681 montre jusqu'où s'étendait l'influence des nomades du moyen Danube à leur époque la plus florissante. A la fin des années 570, une grande partie des steppes d'Europe appartenait à la zone d'influence du Kaganat turk d'Occident. Mais lorsque l'Empire turk commença à s'affaiblir vers 600, les Avars eurent la voie libre. En 602, une armée avare marcha contre les Antes slavophones alliés à Byzance, qui campaient entre le Dniestr et le Dniepr. Dans la même région vivaient d'autres Slaves, les Doulobes, sur qui le joug de leurs maîtres avars avait quelque temps pesé d'un poids particulier sous le règne d'Héraclius (610-641). Au début des années 630 une troupe avare prit garnison dans la région de Kuban sur la terre de la Grande Bulgarie placée sous domination onog(ound)oure. ⁶⁵

L'auteur bien informé du *Stratégikon*, manuel d'art de la guerre rédigé vers 600 et attribué à Maurice, qualifie ainsi le mode de vie des Avars : « répartis d'après des clans et tribus, ils font sans cesse pâturer leurs chevaux hiver comme été ». Le cheval contribue également à leur nourriture par le lait et la viande, mais comme monture, il est leur principal instrument de guerre. Grâce à l'usage des étriers, apparus pour la première fois en Europe avec les Avars, les combattants ont une assiette stable, ils décochent leurs flèches avec précision et manient habilement l'épée et la lance. Leurs cuirasses sont recouvertes de mailles métalliques. Ils feignent de prendre la fuite et reviennent en encerclant les troupes ennemies qui se sont dispersées entre temps pour les poursuivre. Leur stratégie est caractérisée par le fait qu'ils poursuivent impitoyablement leurs ennemis et les empêchent de ravitailler leurs troupes. Le kagan et les chefs désignés par lui, qui font régner une discipline de fer, ⁶⁶ ne considèrent plus toujours le point de vue des liens du sang comme déterminant lors du choix de leur entourage et de leurs conseillers personnels. On trouve un nom gépide parmi les diplomates ; le souverain avare nomme un dignitaire bulgare à la tête d'un groupe de population constitué de

64 Pohl 245-247 ; Szádeczky-Kardoss § 78, 79 ; PLRE 148, 358 (« Athanasius 10 » et « Cosmas 20 », ambassadeurs de Byzance se rendirent auprès du kagan avare pour préparer la « rencontre au sommet »).

65 Voir ci-dessus la note 50 et ci-dessous les notes 73 et 74.

66 Pohl 170-174 ; Szádeczky-Kardoss § 36.

prisonniers de guerre byzantins. Un des conseillers influents du kagan est un Koutrigour.

Parmi les peuples soumis ou annexés, ceux qui jouissent de la plus grande estime sur le plan social sont les nomades des steppes dont le mode de vie et les coutumes guerrières sont comparables à ceux des Avars (par ex. les Bulgares et les Koutrigours), même s'ils sont hiérarchiquement inférieurs à l'ethnie fondatrice de l'Empire. Parmi les sujets originaires des pays méditerranéens les plus civilisés (Byzance et l'Italie), dont une partie est sous la domination avare au titre de prisonniers de guerre, les plus appréciés par le kagan sont des spécialistes de différentes techniques (ingénieurs dans la construction de palais, de bains, de ponts, constructeurs d'engins de guerre, charpentiers de marine, orfèvres). Mais le tribut versé par la population agricole des provinces soumises, qui ne représente que la moitié de l'impôt fixé par le gouvernement impérial, vient aussi à point nommé pour ce peuple de guerriers nomades. C'est une telle servitude qui a dû peser sur les prisonniers de guerre déportés en masse, qui avec le temps ont pu, eux-mêmes ou leurs descendants, sortir de leur condition servile au sens strict et ont même pu conserver des traces sporadiques de leur christianisme. Le joug des maîtres nomades pesa le plus lourdement sur les Slaves dont l'habitat était voisin de celui des Avars. Ils étaient en première ligne des batailles et les Avars rangés derrière eux affrontaient tout au plus un ennemi déjà fatigué par le combat. Mais le butin revenait aux Avars. Ils recevaient également un impôt des Slaves, et l'hiver, des seigneurs nomades descendaient chez eux. Les nomades prenaient des femmes slaves pour concubines, mais les enfants nés de ces relations avaient en partage le sort des serviteurs slaves.⁶⁷

Le déclin de la grande puissance avare

Il n'est pas étonnant que les Slaves commencèrent à se rebeller, et ce faisant ils scellèrent le destin de l'Empire Avar qui, au sommet de sa puissance, s'étendait du pays de Kuban aux Alpes et à l'Adriatique. D'abord en 623-624, les Wendes, Slaves alpins, s'affranchirent de la domination avare sous la conduite de Samo (mort en 659) que la tradition la plus ancienne donne pour un commerçant franc, mais qui est présenté par la suite comme un prince païen polygame.⁶⁸ En été 626; Constantinople fut encerclée par une armée perse sur la rive asiatique de Bos-

67 Pohl 174-236 ; S. Szádeczky-Kardoss, *Avarica. Über die Awarengeschichte und ihre Quellen*, mit Beiträgen von Thérèse Olajos, Szeged 1986 (dans ce qui suit : *Avarica*), 215-226 ; A. Kollautz, *Denkmäler byzantinischen Christentums aus der Avarzeit der Donauländer*, Amsterdam 1970.

68 Pohl 256-261 ; Szádeczky-Kardoss § 81 ; PLRE 1109-1110 (« Samo »), 383-384 (« Dagobertus 2 », roi des Francs [623-638], adversaire de Samo), 396 (« Dervanus », chef sorbe, se soumet à Samo).

phore et par des forces militaires avars alliées aux Perses sur la rive européenne. Après un dur siège préliminaire, le 7 août, le kagan lança à l'assaut son armée qui comprenait, outre des Avars, des corps bulgares, gépides et surtout slaves. Il assigna pour tâche aux Slaves de pénétrer dans la ville par la Corne d'Or sur leurs embarcations monoxyles. Selon la foi pieuse de la population, cette manœuvre échoua totalement grâce à l'intervention miraculeuse de la Vierge Marie : une grande partie des équipages sombra dans les eaux de la Corne d'Or, les galères byzantines restèrent maîtresses de la mer et les Slaves survivants plantèrent là le kagan. Après cela, le prince nomade ne pouvait plus espérer percer les puissantes murailles de la cité impériale, il entama la retraite en incendiant ses engins de guerre. L'empereur Héraclius qui faisait la guerre aux Perses loin de sa capitale vers l'est, reçut en rendant grâce à Dieu la bonne nouvelle annonçant que le patrice Bonus, le patriarche Serge et Heraclius novus Constantinus, l'empereur corégnant mineur, étaient parvenus à délivrer le cœur de l'Empire d'un terrible danger.⁶⁹

Après l'échec du siège de 626, les Slaves de la péninsule balkanique s'affranchirent définitivement de la domination avar. L'établissement des Croates et des Serbes dans la partie nord-ouest de la péninsule au titre d'alliés d'Héraclius et de vainqueurs des Avars, fut un facteur déterminant de ce processus.⁷⁰ Les Avars reçurent une dernière fois de l'argent de Byzance à l'occasion de la restitution d'otages.⁷¹ La dynastie du kagan perdit son prestige comme le montre le fait que, le trône du kagan devenu vacant vers 631-632, même un prétendant bulgare se présenta face au successeur avar. Au cours de la sanglante guerre civile qui suivit, les Bulgares furent vaincus sur le moyen Danube, et neuf mille de leurs guerriers furent contraints de fuir la Pannonie avec leurs familles et de se réfugier chez les Bavarois qui les accueillirent dans un premier temps avant

69 Pohl 256-261 ; Szádeczky-Kardoss § 82, 83, 84 ; PLRE 271, 307, 1141, 1143 (« Chosroes II Parwez », souverain persan, a conduit une partie de la troupe de « Shahrbaraz » à l'armée de « Shahin » ; « Shahrbaraz » marcha avec les soldats qui restaient sur la Chalcédoine en tant qu'allié des Avars qui assiégeaient la capitale impériale. « Cardarigan 2 » était à ses côtés), 243-244, 3349-350, 587-588 (« Bonus 5 » patricius et « Heraclius [novus] Constantinus 38 » empereur corégnant organise la défense de Constantinople. Selon certaines sources, « Heraclonas [Heraclius] », le fils de l'empereur resta également dans la ville assiégée, ce qui est probablement une erreur), 148, 521, 1277, 1298 (« Athanasius 10 » patricius, « Georgius 48 » patricius, « Theodorus 159 » syncellus, « Theodorus 160 » commerciarus et « Theodosius 40 » patricius se rendirent en ambassade auprès du kagan avar), 590 (« Hermitzis » – chef avar), 1278 (avec son armée revenue de l'est, « Theodorus 163 », frère de l'empereur Heraclius poursuit jusqu'à la frontière les Avars battant en retraite).

70 Pohl 255, 261-268 ; Szádeczky-Kardoss § 86, 90 ; PLRE 794, 1048 (« Lobelos » avec ses quatre frères et ses deux sœurs, est le chef des Croates qui s'établissent dans les Balkans. Les Croates se convertissent au christianisme sous la conduite de « Porgas »).

71 Pohl 272-273 ; Szádeczky-Kardoss § 87 ; PLRE 82, 829, 1196 (« Anianus », magister officiorum, échange [« Stephanus 60 »] le fils de « Maria 12 », sœur d'Héraclius, contre les autres otages).

de les massacrer pratiquement tous, à l'exemption de 700 familles, sur l'ordre des Francs.⁷² En revanche, la population de la région de Kuban de Grande Bulgarie parvint à s'affranchir de la domination avare, après que Kowrat, le prince de ce pays, eut mis en fuite les troupes avares stationnées sur son territoire. A la suite de cela, les Avars considérés comme d'impitoyables oppresseurs, disparurent du pays des Doulèbes de Volhynie.⁷³

On connaît encore deux brefs épisodes de la présence et de l'activité des Avars à l'est et au sud des Carpates dans la seconde moitié du VII^e siècle. Vers 678, lorsque l'empereur Constantin IV vainquit les Arabes qui harcelaient la cité impériale depuis des années, et leur imposa une paix à des conditions favorables pour lui, une ambassade avare apporta des présents et conclut un accord avec le basileus. Puis Asparoukh, le troisième fils de Kowrat, ayant quitté la Grande Bulgarie avec son peuple, fonda en 681 sa patrie en Bulgarie danubienne après avoir chassé les Avars qui se trouvaient sur le delta du Danube. Puis en prenant possession de son nouveau pays, il y établit des tribus vraisemblablement slaves qui figurent dans notre source sous le nom de Sept Clans, de telle façon qu'ils servent de tampon entre les Avars et les (Proto-)Bulgares habitant autour de Varna.⁷⁴

Mis à part ces deux épisodes, la politique extérieure des Avars après la mort de Samo (659) n'a pu suivre qu'une direction, car la voie de l'expansion leur était barrée à l'est par les Khazars qui avaient soumis la Grande Bulgarie, et au sud par les Bulgares, les Serbes et les Croates. A partir de ce moment, ce sont des écrits en latin des peuples occidentaux qui nous guident à travers l'histoire avare : les chroniques des Lombards, des Francs et des Bavares, leurs annuaires et légendes de saints. Vers 662-663, le kagan avare offre asile à Perctarit, le roi lombard banni, qui en regagnant son trône par la suite se souviendra de son hôte nomade comme d'un cher ami. Entre temps, Grimuald, un autre roi lombard demanda également l'aide du kagan en 668 (ou bien un an ou deux auparavant) pour combattre l'insurrection de Lupus, prince du Frioul. Les Avars - accédant à sa demande - marchèrent sur le Frioul et écrasèrent Lupus, mais ensuite, ils ne quittèrent la province que par l'effet d'un stratagème de Grimuald. Entre la Lombardie et le pays des Avars vivaient des Slaves alpins dont une partie devait se trouver sous la domination des Avars quand ceux-ci, en route vers l'Italie du Nord, traversèrent leurs terres.⁷⁵

72 Pohl 268-270 ; Szádeczky-Kardoss § 88 ; PLRE 40, 384, 1399 (« Dagobertus 2 », roi des Francs donne l'ordre de massacrer les Bulgares. « Alciocus » avec 700 Bulgares et leurs familles trouve refuge auprès de « Walluc », prince wende).

73 Szádeczky-Kardoss § 89, 91 ; Pohl 113, 118, 264 (les Doulèbes), 270-274 (Kuvrat) ; PLRE 763, 956 (« Koubratos », petit cousin d'« Organas »).

74 Pohl 277-278 ; Szádeczky-Kardoss § 95, 97, 99.

75 Pohl 275-276 ; Szádeczky-Kardoss § 93, 94, 98.

Vers 680, une population bulgare onog(ound)oure émigra sous la conduite du quatrième fils de Kowrat, frère cadet d'Asparoukh, et s'installa sur le territoire du Kaganat Avar. Le chef que nous pouvons peut-être identifier comme un prince bulgare du nom de Kouber, vint ensuite lui-même jusqu'à Thessalonique avec sa suite, cependant son peuple, selon l'opinion de la majorité des chercheurs hongrois, est resté dans le bassin des Carpates et a pu jouer un rôle déterminant dans la naissance de la culture matérielle de la seconde époque avare. Du point de vue archéologique, les objets datant de l'époque avare tardive se distinguent des ornements en plaques de métal martelées de la première époque, entre autres par l'usage de plaques de ceinture en bronze coulé ornées de griffons et de rinceaux.⁷⁶ Les tenants de la théorie de la « double conquête » voient en ces immigrants onogours des Proto-hongrois appartenant à la famille linguistique finno-ougrienne, tandis que la majorité des spécialistes hongrois pensent plutôt à une ethnie de langue bulgare-turque. En conséquence, l'inscription figurant sur le porte-aiguilles en os découvert à Szarvas, le plus long texte avare tardif en écriture à encoches, est considéré par certains comme bulgare-turque, et par d'autres comme un texte hongrois primitif.⁷⁷

Le second kaganat avare

Avant l'époque de Charlemagne, très peu de sources relatent l'histoire de la période avare tardive qu'on appelle le second Kaganat, et ces documents sont en partie assez succincts. Une série d'entre eux dit seulement que l'Occident chrétien considérait les Avars comme des païens à convertir.⁷⁸ On trouve aussi des informations que la recherche ne peut rapprocher qu'hypothétiquement des Avars.⁷⁹

76 Pohl 278-287 ; Szádeczky-Kardoss §95, 96.

77 A. Róna-Tas, « Problems of the East European scripts with special regard to the newly found inscription of Szarvas », *Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*. XXXV. *Popoli delle steppe: Unni, Avari, Ungari*, Spoleto, 1988, 499-506 (déchiffrement d'après le bulgare-turque) ; G. Vékony, *Késő népvándorlaskori rovásfeliratok a Kárpát-medencében* (Inscriptions en écriture à encoches de la fin de l'époque des migrations dans le bassin des Carpates), Szombathely, 1987, 56-73 (déchiffrement d'après le hongrois primitif) ; J. Harmatta, « A magyarság őstörténete » (Pré-histoire du peuple hongrois), *Magyar Tudomány*, 97 (1990), 256-258 (déchiffrement dans l'hypothèse du bilinguisme).

78 Szádeczky-Kardoss § 100. *Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa*, Herausgegeben von J. Ferluga, M. Hellmann, H. Ludat, Serie A : Lateinische Namen bis 900 (dans ce qui suit : Glossar A), I, Wiesbaden, 1977, 238 (« h. Bedae »).

79 Szádeczky-Kardoss § 102. *Glossar A*, I, 255 (« v. Marini ») ; Pohl 308. A. Kollautz und H. Miyakawa, *Geschichte und Kultur eines völkerwanderungszeitlichen Nomadenvolkes. Die Jou-Jan der Mongolei und die Awaren in Mitteleuropa*, Klagenfurt, 1970, I, 289, II, 24. S. Bonifacius, *Aenigmata de virtutibus et vitiis*, 324 (Scythia = Avaria ?). Sz.-F. § 103, 108, 114, 117.

Cependant, c'est grâce à des écrits relatifs à cette époque que nous connaissons les événements décrits ci-dessous. Vers 692-693, une délégation avar se rendit auprès de Pépin, le maire du palais franc.⁸⁰ Au cours des premières années du VIII^e siècle, de sanglants combats se déroulèrent dans la région de l'Enns qui constituait la frontière entre les Avars et les Bavaois du duc Theodo. Lorsque vers 706 Landobert, l'un des fils de Theodo tua saint Emmeram, évêque de Ratisbonne, il dut partir en exil pour châtement de son crime. Il trouva refuge en pays avar avec ses descendants que sa peine frappait également.⁸¹ Le roi lombard Liutprand (712-744) avait toujours eu le plus grand souci de maintenir la paix avec les Avars et les Francs. Une loi sévère du roi lombard Ratchis (vers 746) interdisait à ses sujets sous peine d'un lourd châtement d'envoyer des ambassades à l'étranger, donc au Kaganat Avar, sans qu'il en ait donné l'ordre.⁸² Dans la première moitié du VIII^e siècle, l'évêché de Salzbourg commença l'évangélisation des Slaves carantaniens, qui coïncida avec l'expansion de la domination ou du moins de l'influence des Bavaois. Vers 741-742, comme les Avars menaçaient d'envahir son pays, Boruth, prince carantalien, demanda des renforts aux Bavaois qui chassèrent effectivement de Carantanie les envahisseurs nomades.⁸³ Entre 759 et 774, l'Istrie, et en particulier la région de Trieste fut attaquée par les Lombards puis par les Avars.⁸⁴

En 773-774, Charlemagne plaça le Royaume de Lombardie sous domination franque. En 776, une révolte éclata au Frioul contre les Francs, et c'est vraisemblablement à cette époque que le Lombard Aio se réfugia en pays avar pour échapper à la répression qui suivit l'écrasement de la révolte ; il ne put regagner la Lombardie que deux décennies plus tard.⁸⁵ En 782, Charlemagne tint une assemblée près des sources de la Lippe et reçut entre autre les ambassadeurs du kagan avar et du *iugurrus*. Vers 783, une armée avar apparut sur l'Enns, toutefois sans causer aucun dommage en Bavière, pays situé sur l'autre rive et qui reconnaissait la domination franque.⁸⁶ C'est la dernière information concernant les Avars avant qu'ils n'entrent en conflit armé avec Charlemagne. Ce qui se passa ensuite fut le début d'une nouvelle époque, qui allait se terminer avec la chute de l'État avar.

Quelle fut la cause de l'affaiblissement des Avars, de leur incapacité à résister dans le combat vital qui les attendait? La période florissante du premier Kaganat avar avait été caractérisée par une sévère autocratie, les généraux du kagan, ses

80 Avarica 99 (« 692 oder 693 ») ; Pohl 308.

81 Avarica 99-100 (« Um 700 », « 706 [?] ») ; Pohl 308. Sz.-F. § 104-106.

82 Avarica 101 (« 712-744 », « 746 ») ; Pohl 308. Sz.-F. § 107, 110.

83 Avarica 101-102 (« Um 741-742 », « Um 757-784 ») ; Pohl 309. Sz.-F. § 109, 111.

84 Glossar A, I, 253 (« v. Firmi »). Sz.-F. § 112.

85 Avarica 102 (« Frühjahr 776 ») ; Pohl 313. Sz.-F. § 113.

86 Avarica 103 (« 782 ») ; Pohl 314. Sz.-F. § 115, 116.

gouverneurs, ses diplomates exécutaient ses ordres sans condition, sous peine de perdre leur charge. C'est sur ce principe que les guerriers nomades de la steppe avaient fondé leur Empire. Au déclin du second Kaganat, à la suite du passage du nomadisme à un mode de vie plus sédentaire, apparaissent à côté du kagan dans l'organisation de la nation de puissants dignitaires comme le *tudun* et le *iugurru*s qui – comme nous le verrons – agissent indépendamment ou même contre le pouvoir central.⁸⁷ L'information suivante donne une image intéressante des symptômes du désordre de la société : vers 803, le khan bulgare Krum demanda à des prisonniers de guerre tombés entre ses mains à la suite de la victoire écrasante qu'il avait remportée sur les Avars, quelle avait été la cause de leur défaite. La réponse non dénuée de moralisation, mais reflétant sans doute l'essentiel de la vérité, énumère les raisons suivantes : la perte des plus vaillants résultant d'accusations mutuelles, la complicité des juges et des criminels, la corruption, l'ivrognerie, la propagation de trafics frauduleux.⁸⁸ On a récemment découvert qu'une longue période de sécheresse catastrophique survenue au milieu du VIII^e siècle a pu également contribuer de manière décisive dans le bassin des Carpates au déclin de l'élevage et donc de la vie économique des Avars, à la famine et à la diminution de la population.⁸⁹

Le déclin du monde avar

En 788, des troupes avares envahirent la Bavière et le Frioul en tant qu'alliés de Tassilon, duc de Bavière, mais ils y subirent des défaites, tandis que les Francs accusèrent Tassilon de trahison en particulier à cause de son alliance avec les païens et ils le destituèrent de son rang. A partir de ce moment, Charlemagne s'employa à dresser un plan de solution définitive de la question avar, d'autant plus actuelle que des tractations diplomatiques eurent lieu en 790 sur l'établissement de la frontière entre les deux parties.⁹⁰ En 791, Pépin, roi d'Italie pénétra par le sud en pays avar après une bataille victorieuse, tandis qu'en suivant le Danube, où la flotte bavaroise transportait le ravitaillement, son père Charlemagne avança jusqu'à l'embouchure de la Raba pratiquement sans rencontrer de résistance, puis revint après une étape à Sabaria (Szombathely). Afin

87 Pohl 289-308.

88 Pohl 327 ; Avarica 113 (« Um 804 »). Sz.-F. § 138.

89 Gy. Györfly-B. Zólyomi, « A Kárpát-medence és Etelköz képe egy évezred előtt » (L'image du bassin des Carpates et d'Etelköz d'il y a un millénaire), *A honfoglalás sok szemmel* (Nombreux regards sur la Conquête), sous la direction de Gy. Györfly, t. I, *Honfoglalás és régészet* (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994, 13-37. Sz.-F. § 125.

90 Pohl 314-315 ; Avarica 104-105 (« Oktober 787 », « 789 », « 790 »). Sz.-F. § 118-120.

de flatter le grand souverain franc, les annuaires de l'époque carolingienne et d'autres écrits présentent cette campagne comme un succès. En fait, la marche de 52 jours en terre étrangère a rapporté extrêmement peu de résultats concrets, en particulier parce qu'une grave épidémie décima les chevaux des Francs.⁹¹ En préparant une seconde campagne, Charlemagne envisagea de percer un canal reliant le Rhin au Danube pour faciliter le transport du ravitaillement (projet qui ne fut pas réalisé).

Les Saxons, qui se préparaient à secouer le joug franc, demandèrent l'aide des Avars (792). Pour leur part les Arabes, attaquant les Francs par l'ouest (793), croyaient que la menace avare retiendrait les forces armées de Charlemagne à l'est.⁹² Mais tel ne fut pas le cas. C'est probablement à cette époque que se déclencha au cœur du pays avar une sanglante guerre civile au cours de laquelle le kagan et le *iugurrus*, prince corégnant, perdirent la vie. Mais le gouverneur (*tudun*) de la province ouest du pays avar, reçut avec sa suite l'eau du baptême à Aix-la-Chapelle, la capitale franque, ce qui impliquait qu'il reconnaissait la domination de Charlemagne. C'est dans cette situation que les troupes d'Erich, duc du Frioul, sous le commandement du Slave Voinimir purent, sans rencontrer de grande résistance, atteindre le *ring*, camp retranché circulaire situé entre le Danube et la Tisza, qui servait de résidence au kagan, et s'emparèrent du trésor que les princes nomades y avaient amassé pendant des siècles. Le considérable butin se montait à 15 chariots d'or et d'objets précieux, et Charlemagne y puisa largement par la suite lorsqu'il offrait des présents à des dignitaires religieux et temporels.⁹³

En 796, Pépin, roi de Lombardie - sur l'ordre de Charlemagne, son père - se mit en marche à la tête d'une armée entière pour achever la pacification du pays avar. Sur le Danube, un concile épiscopal présidé par Paulinus, patriarche d'Aquilée, traita les questions de l'évangélisation des Avars. Le successeur du kagan tué pendant la guerre civile vint en personne faire sa soumission en compagnie de sa première épouse, du *katun* et des dignitaires du rang de *tarkan*, afin de sauver, sinon son pays, du moins sa propre vie. Les soldats de Pépin chassèrent sur la rive gauche de la Tisza les païens qui refusaient la domination franque.⁹⁴ Entre 797 et 802, d'abord la défection de *tudun*, puis d'autres mouvements dirigés contre les Francs rendirent encore plus nécessaires des opérations militaires au cours desquelles quatre dignitaires de l'Empire Franc perdirent la vie. Cependant, Arno, prélat de Salzbourg qui avait accédé en 798 au rang d'archevêque, poursuivait avec succès la conversion des Avars et des Slaves

91 Pohl 315-317 ; Avarica 105-106 (« 792 »). Sz.-F. § 121, 122.

92 Pohl 318 ; Avarica 107 (« 792 », « 793 »). Sz.-F. § 123, 124.

93 Pohl 318-319 ; Avarica 107-108 (« Um 794 », « 795 »). Sz.-F. § 125-128.

94 Pohl 319-320 ; Avarica 109-110 (« 796 »). Sz.-F. § 129.

établis en masse dans leur pays. Et en 803, Charlemagne qui séjournait à Ratisbonne et à Salzbourg, réorganisa personnellement les territoires nouvellement occupés, et renforça pour une grande part les mesures prises par Pépin.⁹⁵

L'arrière-plan du dernier soulèvement avar contre les Francs est sans aucun doute constitué par le fait que leurs compatriotes de l'ouest ont pu s'appuyer sur les groupes de populations intacts au-delà de la Tisza. Cette situation cessa lorsque vers 803-804, le khan bulgare Krum infligea une défaite écrasante aux Avars de l'est de la Tisza et annexa une partie de leur territoire à la Bulgarie.⁹⁶ Alors la politique orientale de l'Empire franc connut un tournant. Après le sacre impérial de l'an 800, les Avars furent davantage traités en ennemis et les Slaves en amis par l'administration de Charlemagne. Dans cette nouvelle situation, l'empereur assura un habitat nouveau entre Szombathely et le Danube aux Avars disposés harcelés intolérablement par les Slaves, et il consentit à ce qu'un chef portant le titre de kagan soit de nouveau à la tête des Avars. Le nouveau kagan fut baptisé dans la rivière Fischta et reçut le nom d'Abraham (805). Bien sûr, Charlemagne s'efforça de devancer d'éventuelles frictions entre les Avars et les Slaves vivant sur le territoire de l'Empire franc en interdisant aux marchands de transporter des armes chez les deux peuples.⁹⁷ Ainsi ce n'est qu'au moins six ans plus tard, en 811, qu'il dut envoyer une armée franque pour enrayer les querelles des Avars et des Slaves, et pour convoquer une délégation avar et slave dans un but de conciliation. La même année, le khan bulgare Krum recruta des soldats avars en renfort de ses troupes pour écraser l'empereur byzantin Nicéphore qui envahissait son pays. Peu de temps avant sa mort (13 avril 814), Krum se prépara à assiéger Constantinople, et ses sujets avars se trouvaient aussi dans les rangs de son armée.⁹⁸ En 822, l'empereur franc Louis le Pieux tint une assemblée impériale à Francfort, où les délégués de la principauté avar soumise étaient également présents. C'est la dernière fois que les Avars se manifestèrent comme une organisation politique autonome en Transdanubie. Quelques années plus tard, l'annuaire impérial cite la région frontalière avar comme un territoire placé directement sous la direction des Francs.⁹⁹ Dans des documents ultérieurs de l'époque carolingienne, le nom d'Avaria et ses synonymes ne désignent plus qu'une région géographique correspondant à peu près à l'actuelle Basse-Autriche.¹⁰⁰

95 Pohl 320-322 ; Avarica 110-113 (« 797 », « 798 », « 799 », « 802 », « 803 »). Sz.-F. § 130-137.

96 Pohl 322 ; Avarica 113 (« Um 804 »). Sz.-F. § 138.

97 Pohl 322-323 ; Avarica 113-115 (« 805 », « 808 », cf. « Anfang 806 » et « Um 806-807 »), 120 (« 860 »). Sz.-F. § 139-141.

98 Pohl 323, 327 ; Avarica 115-116 (« 811 », « 814 », cf. « 813 »).

99 Avarica 117-118 (« 822 », « 826 »), cf. 116 (« 817 », « 821 »), 118 (« 826-827 »), 120 (« 843 ») ; Pohl 323.

100 Avarica 117-120 (« 823 », « 830 », « 831 », « 832 », « 833 », « 836 »), cg. 123 (« 979 ») ; Pohl 324.

Si les Avars ne disposaient plus d'organisation politique indépendante qui aurait pu jouer un rôle important dans l'histoire, il en est encore question pendant quelque temps, comme d'une ethnie se distinguant des Slaves, dans les sources contemporaines bien informées. Un écrit religieux de Salzbourg rédigé entre 871 et 873 au sujet de l'évangélisation des Bavarois et des Carantaniens prouve de façon crédible qu'à l'époque donnée, des Avars convertis et soumis aux Francs vivent encore en Transdanubie.¹⁰¹ L'abbé Regino, dans sa chronique contemporaine de la conquête hongroise atteste que lorsque nos ancêtres arrivèrent dans le bassin des Carpates, des fragments de peuples avars menaient une vie nomade dans la plaine située entre la haute Tisza et le coude du Danube.¹⁰² Enfin, Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance dit clairement dans son livre écrit vers 950 que des Avars qui se distinguent aisément des Croates vivent encore en Dalmatie.¹⁰³ Ce sont les dernières traces des Avars dans la vallée moyenne du Danube attestées par les documents écrits. Une autre question, que nous n'avons pas l'intention d'étudier ici, serait celle de la présence encore aujourd'hui dans le Caucase d'une petite population de nom avar.

L'importance historique des Avars

Quelle fut l'importance historique des Avars? En ouvrant la voie aux Slaves par la percée définitive des *limes* de l'Empire d'Orient, tout comme les Huns l'avaient fait pour les Germains, ils ont accompli un geste qui relève de l'histoire mondiale. Ils ont ainsi contribué à la transformation radicale de la composition nationale de l'Europe du Sud-Est. Et leur acte n'était pas seulement important du point de vue ethnique, mais aussi économique et social : l'établissement des Slaves dans les Balkans signifia à la fois le démantèlement de l'ordre économique et social de l'Antiquité, le début du Moyen Age dans les régions en question et peut-être même dans l'ensemble de l'Empire de Byzance. Dans l'art de la guerre, l'étrier conquit droit de cité en Europe grâce à l'arrivée des Avars ; il améliora de façon

101 *Conversio Bagoariorum et Carantanorum* 3 : « ...Franci ac Bagoarii cum Quarantanis continuis affligendo bellis eos (sc. Hunnos) superaverunt. Eos autem, qui obediebant fidei et baptismum sunt consecuti, tributarios fecerunt regum, et terram, quam possident residui, adhuc pro tributo retinent regis usque ad hodiernum diem. »

102 S. Szádeczky-Kardoss, « Még egyszer Regino és a korabeli magyarság » (Une fois de plus Regino et les Hongrois contemporains), *Az Alföld a 9. században* (La Grande Plaine au IX^e siècle), sous la direction de G. Lőrinczy, Szeged 1993, 227-236 ; *Avarica* 118, 122.

103 Constantinus Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, 30, 67-71 : « After they had fought one another for some years, the Croats prevailed and killed some of the Avars and the remainder they compelled to be subject to them. And so from that time this land was possessed by the Croats and there are still in Croatia some who are of Avar descent and are recognized as Avars. » (Traduction de R. J. H. Jenkins).

révolutionnaire la stabilité des cavaliers et donc leur efficacité au combat. Du point de vue de la Hongrie moderne, il convient d'évoquer un autre fait : pour la première fois dans l'histoire connue par les sources écrites, les Avars ont unifié durablement l'Est et l'Ouest du bassin des Carpates. Dans ce sens, le Kaganat avar fut le précurseur du Royaume de Hongrie. En outre, les fragments de population avar restés en Pannonie et dans la région de la Tisza ont participé à l'ethnogenèse hongroise en se fondant dans le peuple d'Árpád. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles dans l'Annuaire de Fulda, témoin contemporain de la conquête hongroise, les noms du peuple hongrois (Ungarus) et du peuple avar sont synonymes.

Bibliographie

- J. Deér, « Karl der Große und der Untergang des Awarenreiches », *Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben*, I, sous la direction de W. Braunsfels, Düsseldorf, 1966, 719-791.
- I. Bóna, « « Cundpald fecit ». Der Kelch von Petőháza und die Anfänge der bairisch-fränkischen Awarenmission in Pannonien », *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 18 (1966), 279-325.
- Th. Olajos, « La chronologie de la dynastie avar de Baïan » *Revue des Études Byzantines* 34 (1976), 151-157.
- A. Kollautz, *Denkmäler byzantinischen Christentums aus der Awarzeit der Donauländer*, Amsterdam, 1970.
- Gy. László, *A kettős honfoglalás* (La double conquête), Budapest, 1978.
- W. Fritze, « Zur Bedeutung der Awaren für die slawische Ausdehnungsbewegung im frühen Mittelalter », *Studien zur Völkerwanderungszeit im östlichen Mitteleuropa*, sous la direction de G. Mildemberger, Marburg, 1980, 498-545.
- P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius I, II*, Paris, 1979, 1981.
- Róna-Tas A., « A szarvasi tütartó felirata » (L'inscription du porte-aiguilles de Szarvas), *Nyelvtudományi közlemények* (Communications linguistiques), 87 (1985), 225-248.
- S. Szádeczky-Kardoss, *Avarica. Über die Awarengeschichte und ihre Quellen*, mit Beiträgen von T. Olajos, Szeged, 1986.
- G. Vékony, *Késő népvándoláskori rovásfeliratok a Kárpát-medencében* (Inscriptions runiques à encoches de la fin de l'époque des migrations dans le bassin des Carpates), Szombathely, 1987.

- W. Pohl, *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa 567-822 n. Chr.*, Munich, 1988.
- J. Harmatta, « A magyarság őstörténete » (Préhistoire des Hongrois), *Magyar Tudomány* 97, nouvelle série 35 (1990), 256-258.
- S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai*. (Les sources de l'histoire avare) I, collaborateurs : M. Borsos, É. Csillik, Cs. Farkas, F. Makk, T. Olajos, 5, Szeged, 1992.
- S. Szádeczky-Kardoss, « Még egyszer Regino és a korabeli magyarság » (Une fois de plus Regino et les Hongrois contemporains), *Az Alföld a 9. században* (La Grande Plaine au IX^e siècle), sous la direction de G. Lőrinczy, Szeged, 1993, 227-236.
- Gy. Györffy-B. Zólyomi, « A Kárpát-medence és Etelköz képe egy évezred előtt. » (L'image du bassin des Carpates et d'Etelköz d'il y a un millénaire), *A honfoglalás sok szemmel* (Nombreux regards sur la Conquête), sous la direction de Gy. Györffy, *I. Honfoglalás és régészet* (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994, 13-17.

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

Márta Font

(Université de Pécs, JPTE)

HONGROIS ET SLAVES À L'ÉPOQUE ARPADIENNE

Les relations entre Hongrois et Slaves constituent un chapitre important de l'histoire du royaume de Hongrie au Moyen Age. D'une part parce qu'à cette époque une population slave vivait dans le voisinage des Hongrois au nord et à l'est, mais aussi au sud et au sud-ouest. A l'époque de la conquête, il s'en trouvait même à l'ouest (Charantani), mais ceux-ci se sont assez rapidement intégrés à la suite de la colonisation bavaroise du sud-est. D'autre part parce que la population slave qui vivait dans le bassin des Carpates à l'époque de la conquête a constitué l'un des éléments de l'ethnogénèse hongroise. Enfin, le voisinage des Hongrois et des Slaves peut être daté d'avant la conquête ; à proximité de l'habitat hongrois d'Etelköz, sur le cours moyen du Dniepr et du Dniestr, vivaient des tribus slaves orientales avec lesquelles la fédération des tribus hongroises en marche vers son indépendance entra en contact.

Le grand nombre d'emprunts de la langue hongroise au slave¹, ainsi que des emprunts au hongrois de certaines langues slaves, témoignent d'une cohabitation durable de ces deux peuples. Le hongrois a repris des noms communs, caractérisés par une grande diversité thématique, et des noms propres : noms de personnes et noms géographiques. Nous trouvons des noms de personne d'origine slave en premier lieu chez les populations asservies énumérées dans des diplômes.² Parmi les noms géographiques se trouvent les noms des cours d'eau et des lacs

1 I. H. Tóth, « A magyar és szláv együttélés kérdései a Kárpát-medencében » (Problèmes de la cohabitation hungaro-slave dans le bassin des Carpates), *Biblioteca Slavica Savariensis III, Nyelvi tudat, identitástudat, nyelvhasználat* (Conscience linguistique, conscience de l'identité, usage linguistique), Szombathely, 1996, 213-218 (dans ce qui suit : H. Tóth 1996/a) ; *id.*, « A magyarok és a szlávok a 9-10. században » (Hongrois et Slaves aux IX^e-X^e siècles), *Árpád előtt és után* (Avant et après Árpád), Szeged, 1996, 75-84 (dans ce qui suit : H. Tóth 1996/b).

2 K. Fehértói, *Árpád-kori kis személynévtár* (Petite nomenclature de noms de personnes), Budapest, 1983.

(par ex. *Temes, Maros, Balaton* etc.) et des toponymes (*Csongrád, Dombó, Pécs, Pest* etc.) qui ont pu également être des emprunts à la langue slave. Un type spécifique des toponymes est ce qu'on appelle des « noms de profession », dont un grand nombre est d'origine slave : par ex. *Csitár/Csatár* (fabricant d'armes), *Gelencsér* (potier), *Esztergár* (tourneur), *Konyár* (cuisinier ?), *Kovács(i)* (forgeron) etc.³ Les noms anciens formés sur des noms de peuples avec une terminaison « -i », comme *Tóti* (slovaque), *Csehi* (tchèque), *Lengyeli* (polonais) etc. évoquent l'habitat des populations slaves du bassin des Carpates.⁴ Après la christianisation, un grand nombre de termes slaves a encore enrichi le hongrois.⁵

La question la plus difficile à résoudre en ce qui concerne les nombreux emprunts au slave, qui touchent par ailleurs tous les domaines de la vie, consiste à déterminer quelle langue slave en est la source et à quelle époque l'emprunt a été fait. István Kniezsa lui-même, le spécialiste le plus éminent de cette question, n'a pas su prendre position dans tous les cas,⁶ car vers les IX^e-X^e siècles, les langues slaves n'étaient pas si différenciées comme elles le sont aujourd'hui. C'est pourquoi on ne peut pas toujours déterminer à quelle langue slave l'emprunt a été fait, ni s'il s'est produit avant ou après la conquête. Tout ce qu'on peut dire en général, c'est que les emprunts antérieurs à la conquête ont été très vraisemblablement faits aux Slaves orientaux, et que ceux d'après la conquête proviennent des Slaves de Pannonie qui parlaient une variante ancienne du slovène.⁷

Les Slaves et le peuple hongrois avant la conquête

Dans leurs habitats antérieurs à la conquête, les pays de Levédie et d'Etelköz, les Hongrois étaient voisins des tribus slaves orientales. Avant 880, les Slaves vi-

3 G. Heckenast, « Fejedelmi (királyi) szolgálonépek a korai Árpád-korban » (Peuples asservis des princes (et des rois) à la haute époque arpadienne), *Értekezések a történeti tudományok köréből* 53, Budapest, 1970 ; L. Kiss, *Földrajzi nevek etimológiai szótára I-II*, (Dictionnaire étymologique des noms géographiques), Budapest, 1988.

4 Gy. Kristó, « Szempontok korai helyneveink történeti tipológiához » (Points de vue sur la typologie historique de nos toponymes anciens), *AUSZ AH*, t. LV, 58-65.

5 H. Tóth 1996/a, b ; L. Szegfű, « Pogányság és kereszténység a XI. századi Magyarországon » (Paganisme et christianisme dans la Hongrie du XI^e siècle), *Fejezetek a régebbi magyar történelemből* (Chapitres de l'histoire ancienne de la Hongrie) I, sous la direction de F. Makk, Budapest, 1981, 73-95 ; L. Koszta, « A kereszténység kezdetei és az egyházszerzés Magyarországon » (Les débuts du christianisme et l'organisation de l'Église en Hongrie), *Az államalapító*, 153-207 (dans ce qui suit : Koszta 1988).

6 I. Kniezsa, *A magyar nyelv szláv jövevényszavai I-II*, (Les emprunts slaves du hongrois), Budapest, 1955.

7 H. Tóth 1996/b, 76.

vaient par tribus et payaient un impôt aux Khazars.⁸ La fédération hongroise composée de sept tribus (Hetumoger) s'étant séparée des Khazars reçut le tribut des Slaves orientaux.⁹ Il devait s'agir des tribus vivant sur des territoires limitrophes de la steppe, par ex. de Poljanés dans la région de Kiev, ou de Severjanés plus au nord-est, mais également de Viatitches.¹⁰ L'imposition des Slaves orientaux correspondait au rapport entre un peuple sédentaire et un peuple nomade.

L'auteur du PVL savait que les Magyars s'étaient installés dans la bassin des Carpates et s'étaient livrés par la suite à des campagnes de pillage.¹¹ Les informations sur les incursions sont parvenues dans le texte en russe ancien par l'intermédiaire de l'historiographie de Byzance.¹² On possède également des données concernant la proximité des Hongrois et des Slaves orientaux, par ex. le nom du mont *Ugor* (= « Ougrien ») proche de Kiev.¹³ En ce qui concerne un autre nom de lieu – « *Olmin dvor* »,¹⁴ celui d'un manoir (en hongrois : *udvarház*) de Kiev –, on est moins sûr qu'il soit en rapport avec les Hongrois. Vernadsky pense que ce manoir appartenait au prince Álmos qui lui aurait donné son nom, toutefois la concordance *Olma-Álmos* n'est pas prouvée sur le plan philologique.¹⁵ PVL connaît les Hongrois sous le nom d'*ugri*; ce nom est issu aussi du mot *onogur*, tout comme les dénominations des Hongrois utilisées dans toute l'Europe : cf. *Hungarian*, *Ungarn*, *Hongrois* etc. PVL distingue les Ougriens noirs et les Ougriens blancs,¹⁶ les premiers étant reliés à des événements du VII^e siècle, les seconds à des événements du IX^e siècle. Cela indique que le nom d'*ugri* s'appliquait auparavant aussi aux Onogours et que le contenu de cet ethnonyme a changé par la suite. L'adjectif a ensuite disparu à son tour. Avec la conquête (895-896), le peuple Hongrois s'est retrouvé dans un environnement différent.

8 *Povest' vremennih let*. I. Tekst i perevod Lihacsov D. S. i II. Primecsania, stat'i, kommentarii. Lihacsov D. S. Pod. red., Adrianovoj-Peretc, Moskva-Leningrad 1950 (dans ce qui suit : PVL), I, 16; I. Boba, « Nomads, Northmen and Slavs. Eastern Europe in the Ninth Century », *Slavo-Orientalia* II, Mouton-The Hague, 1967, 56-68.

9 *A honfoglalás korának írott forrásai* (Sources écrites de l'époque de la conquête), sous la direction de Gy. Kristó, Szeged, 1995 (dans ce qui suit : HKÍF), 33-34 (Djahani).

10 P. Lizanec, « Az ősmagyar-keletiszláv nyelvi és történelmi kapcsolatokról » (Relations linguistiques et historiques des anciens Hongrois avec les Slaves orientaux), *A magyar honfoglalás és a szlávok* (La conquête hongroise et les Slaves), *Debreceni szlavisztikai füzetek* 3 (1996), Debrecen, 3.

11 PVL I, 20, 32-33.

12 M. Font, « Az óorosz évkönyvek első szerkesztése és forrásai » (La première rédaction et les sources des annales russes), *A honfoglaláskor írott forrásai. A honfoglalás sok szemmel* (Les sources écrites de l'époque de la conquête. Nombreux regards sur la conquête) II, sous la direction de Gy. Györffy, Budapest, 1996, 126.

13 PVL I, 20-21.

14 *ibid.*, 20.

15 A. Bartha, *A magyar nép őstörténete* (Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, 1988, 364-365.

16 PVL I, 14, 21.

Une couche importante des emprunts au slave est constituée par le vocabulaire relatif à l'agriculture. Cela a plus d'une fois amené les chercheurs à conclure que les Hongrois avaient acquis leurs connaissances dans ce domaine auprès des Slaves, voire des Slaves de l'Est avant même la conquête,¹⁷ ce qui est en contradiction avec le fait que les « mots-clefs » de l'agriculture comme par ex. *eke* (charrue), *árpa* (orge), *búza* (blé), sont d'origine turke.¹⁸ Les emprunts slaves s'y sont ensuite ajoutés, formant une nouvelle strate linguistique.

Les peuples slaves du bassin des Carpates et les Hongrois

Les Slaves vivaient disséminés en petits groupes, les joupas, dans toute l'Europe ; avant le X^e siècle, seuls quelques-uns d'entre eux se sont constitués en formations politiques plus importantes. A l'époque de la conquête, c'est le cas par ex. de la fédération tribale morave qui avait amorcé sa constitution en État dans les régions nord-ouest du bassin des Carpates ainsi que les Bulgares dans les Balkans. La domination bulgare s'étendait aussi au-delà de la Tisza et au sud de la Transylvanie. En outre, il y avait des Slaves en Transdanubie, dans les vallées de Haute-Hongrie et dans la région de la haute Tisza.¹⁹

Parmi les centres politiques créés dans le bassin des Carpates, le plus important était celui des Moraves. L'État morave fondé vers 830 s'était constitué au nord du Danube avec Nyitra pour centre, et ses frontières atteignaient à l'est la rivière Garam.²⁰ Même avant la conquête, à l'époque des incursions, les forces militaires des Hongrois étaient utilisées dans les combats entre Moraves et Francs. Les querelles internes qui suivirent la mort du prince Svatopluk (870-894) furent fatales à l'État morave : il tomba d'abord sous la domination des *comes* francs,

17 S. Rot, *A magyar-keleti szláv nyelvi kapcsolatok* (Relations linguistiques entre les Hongrois et les Slaves orientaux), Kijev-Uzsgorod, 1968 ; P. M. Lizanec, *Magyar-ukrán nyelvi kapcsolatok* (Relations linguistiques du hongrois et de l'ukrainien), Uzsgorod, 1970.

18 L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Relations entre le hongrois et le turk avant la conquête et à l'époque arpadienne), Budapest, 1986 (dans ce qui suit : Ligeti 1986), 287-294.

19 I. Kniezsa, « Magyarország népei a XI. században » (Peuples de Hongrie au XI^e siècle), *Emlékkönyv Szent István király halálának 900. évfordulóján* II, Budapest, 1938, 399-433 (dans ce qui suit : Kniezsa 1938).

20 Les opinions divergent au sujet de l'étendue de la Moravie, par ex. P. Püspöki Nagy, « Nagymorávia fekvéséről » (Situation géographique de la Grande Moravie), *Valóság* 1978/11 ; Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération tribale de Levedi à l'État du roi saint Étienne), Budapest, 1980, 163 ; T. Senga, « Morávia bukása és a honfoglaló magyarok » (La chute de la Moravie et les Hongrois de la conquête), *Századok* 117 (1983), 307-343 ; I. Boba, *Morávia története új megvilágításban*, Budapest, 1996 (*Moravia's History Reconsidered*, The Hague, 1971).

puis en 907, les Hongrois vainquirent l'armée des Francs et des Moraves devant Pozsony (Bratislava) et soumirent la région de Nyitra. Pribina s'enfuit pour échapper aux conflits internes moraves, et vers 840, le roi Louis le Germanique lui donna en fief la vallée du Zala en Pannonie. Sa capitale était Mosabourg (Zalavár) où fut également fondé un centre ecclésiastique dépendant de l'archevêché de Salzbourg. A partir des années 860, c'est Kocel, son fils, qui gouverna ce territoire, mais nous n'avons d'informations à son sujet que jusqu'au milieu des années 870. Ni l'un ni l'autre n'ont été concernés par la conquête hongroise. La Pannonie resta jusqu'en 900 sous domination franque, puis elle passa aux mains des Hongrois.²¹

La région sud-est du bassin des Carpates était sous l'autorité souple des Bulgares du Danube.²² Les places fortes portant des noms slaves (par ex. Csongrád, Belgrád etc.) témoignent de leur présence. Les Hongrois n'ont combattu les Bulgares dans le sud de la Transylvanie qu'à l'époque des luttes de fondation de l'État du roi saint Étienne ; ils durent alors vaincre un chef nommé Keán.²³ Belgrád (Nándorfehérvár) situé sur le Danube n'est tombé aux mains des Hongrois qu'en 1071.²⁴ Il ne reste que peu de sources écrites sur ces deux formations politiques. En ce qui concerne la Moravie, les historiens slovaques contestent la localisation sommaire de l'autorité de l'État morave dans la région de Nyitra et, en se basant sur le terme de *Megalé Morávia*²⁵ (ancienne - et non grande ! - Moravie) employé par Constantin Porphyrogénète pour désigner ce pays, ils pensent que la Moravie s'étendait jusqu'à la vallée de la Morava. Les autres groupes slaves présents dans le bassin des Carpates ne dépendaient d'aucune de ces principautés. Nous n'avons pas non plus de données concernant leurs éventuels combats contre les Hongrois.

Il est évident que selon d'autres points de vue il est difficile d'établir une distinction au sein des populations slaves du bassin des Carpates. Les différences linguistiques et culturelles qui existent aujourd'hui ne s'étaient pas encore développées entre les groupes slaves des IX^e-X^e siècles. Les Moraves et les Slaves de Transdanubie appartenaient aux Slaves orientaux, les populations de la région entre la Drave et la Save ainsi que celle du sud de la Grande Plaine et du sud de la Transylvanie faisaient partie du bloc des Slaves du Sud. Le contact linguistique entre ces deux groupes a subsisté pendant une assez longue période.

21 Á. Cs. Sós, *Die slavische Bevölkerung Ungarns im 9. Jh.*, München, 1973.

22 Gy. Kristó, *Az Árpád-kor háborúi* (Les guerres de l'époque arpadienne), Budapest, 1986 (dans ce qui suit : Kristó 1986), 56 ; *Erdély rövid története* (Abrégé d'histoire de la Transylvanie) sous la direction de B. Köpeczi, Budapest, 1989 (dans ce qui suit : Erdély 1989), 102-157.

23 *Scriptores rerum Hungaricarum* I-II, éd. E. Szentpétery, Budapest, 1937-1938 (dans ce qui suit : SRH) I, 315-316.

24 SRH I, 370.

25 Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Sources byzantines de l'histoire hongroise à l'époque arpadienne), Budapest, 1988, 49-50.

L'ethnonyme *morva* (Morave) a servi à distinguer ce groupe d'après son habitat (« *Slaves qui vivent au bord de la rivière Morva* »). Sa première occurrence remonte aux années 820, lorsque des envoyés moraves (*legationes Morvanorum*) se présentent pour la première fois à la Diète de l'Empire germanique ; les annales de Fulda ont également consigné les combats des Moraves et des Francs.²⁶ La chute de la principauté de Moravie n'a impliqué que la défaite de la classe dirigeante, la population restée sur place fit alors partie de l'État tchèque constitué au X^e siècle, mais sous une administration régime particulière (le margraviat de Moravie). Il est plus difficile de déterminer la composition de la population slave de Transdanubie. D'une part on suppose que non seulement les dirigeants (Pribina) prirent la fuite, mais qu'une migration spontanée se produisit également vers le sud. D'autre part la population slave des Alpes, les Carantaniens émigrèrent vers le nord jusqu'à l'Enns ou le Danube, et ils étaient également présents dans le bassin viennois. Ils devaient constituer une grande partie de la population slave de la Transdanubie. Ces deux groupes se sont mélangés à la suite du départ des Bavaois vers l'est. En conservant leurs langues slaves, ils sont devenus les ancêtres des Slovènes actuels. Ils se sont assimilés dans l'environnement linguistique allemand de Carinthie et de Styrie, et la même chose s'est produite avec les habitants hongrois de Transdanubie. Les Wendes ont conservé leur langue et leurs particularités ethniques. (La minorité slave de l'actuel Burgenland est en grande partie croate, sa présence dans cette région est due à une migration ultérieure).

Des similarités (probablement d'origine balkanique) se manifestent dans les découvertes archéologiques et dans les toponymes dans la région du sud de la Grande Plaine et du sud de la Transylvanie. En s'intégrant aux Slaves qu'ils trouvèrent dans cette région, les Bulgares du Danube, à l'origine une population bulgare-turke (dont le nom hongrois contemporain est *nándor*), perdirent leur langue et se slavisèrent. Ce processus était probablement achevé à l'époque de la conquête hongroise, puisque le tsar Siméon I^{er} (893-927) accueillit à sa cour les disciples de Méthode qui y pratiquèrent leur liturgie en langue slave.²⁷ Les peuples slaves du bassin des Carpates sous domination morave ou bulgare et les habitants de Transdanubie qui ne dépendaient pas d'eux politiquement étaient déjà christianisés à l'époque de la conquête. Constantin-Cyrille et Méthode, les auteurs de la liturgie en langue slave, étaient venus parmi eux.

Les peuples slaves du bassin des Carpates sous domination morave ou bulgare étaient de religion chrétienne. Les apôtres Constantin-Cyrille et Méthode ont propagé la liturgie en langue slave chez les uns comme chez les autres. Le rite romain se répandait progressivement dans la Moravie et en Pannonie, la tradition

26 *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores I*, Hannoverae, 1826 - Stuttgart, 1963, 364, 369, 371.

27 I. H. Tóth, *Konstantin-Cirill és Metód élete és működése* (Vie et activité de Constantin-Cyrille et de Méthode), Szeged, 1991, 150-164.

de la liturgie slave n'a survécu que dans la région de la Save – même au XI^e siècle. Comme les Slaves convertis à la religion chrétienne ont abandonné leurs pratiques funéraires d'incinération, il est difficile de distinguer leurs vestiges archéologiques de ceux d'autres cultures présentes dans la même région.²⁸ Nous ne pouvons rien affirmer en ce qui concerne l'appartenance ethnique de la population slave de Haute-Hongrie. Les groupes slaves qui s'y trouvaient sont l'un des composants ethniques des Slovaques d'aujourd'hui, mais le nom *slovaque* même n'apparaît pas en tant qu'ethnonyme avant les XIV^e-XV^e siècles, et il est utilisé au début du XVI^e siècle sous la forme *Sclavonia* pour désigner la Hongrie du Nord²⁹ De même, la population slave du cours supérieur de la Tisza n'est identifiable à un aucun groupe slave actuel. Nous ne savons rien de la conversion de ces deux derniers groupes, mais des vestiges archéologiques et des toponymes témoignent de leur présence.³⁰

Il est également difficile d'avancer quoi que ce soit sur l'effectif du peuple slave hétérogène du bassin des Carpates. Comme l'assimilation linguistique s'est faite en faveur du hongrois, on a coutume d'évaluer l'effectif des Slaves à la moitié de celui des Hongrois de la conquête. György Györffy avait situé le rapport Hongrois-Slaves à 400 000 / 200 000.³¹ A la lumière de nouvelles découvertes, Gyula Kristó estime l'effectif total de la population du bassin des Carpates (après la conquête) entre 250 et 300 000, dont seulement 100 000 Hongrois. Si on suit son raisonnement, l'emploi de la langue hongroise a revêtu moins d'importance que nous le pensions jusque-là.³² En raison de la multiplicité ethnique, le hongrois a dû être la langue de communication (c'est certain en ce qui concerne les dirigeants), et c'est pourquoi un assez grand nombre de termes ont été empruntés, voire assimilés.

István Kniezsa a dressé la carte des relations ethniques qui ont suivi la fondation de l'État. Il en fait une description nuancée, distinguant les groupes majoritaires

28 Cs. Bálint, « A 9. századi magyarság régészeti hagyatéka » (Vestiges archéologiques des Hongrois du IX^e siècle), *Honfoglalás és régészet. A honfoglalásról sok szemmel* (Conquête et archéologie. Nombreux regards sur la conquête) I, Budapest, 1994, 39-46.

29 *Korai magyar történelmi lexikon (9-14. század)* (Dictionnaire de l'histoire du Moyen Age hongrois), sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994 (dans ce qui suit : KMTL), 652-653.

30 M. Wolf, « A Felső-Tisza-vidék 9. századi szláv emlékei » (Vestiges slaves du IX^e siècle dans la région de la haute Tisza), *Honfoglalás és régészet. A honfoglalásról sok szemmel* I, Budapest, 1994, 119-128 ; M. Font, « A korai magyar-szláv kapcsolatok Hodinka Antal értelmezésében » (Les relations hungaro-slaves anciennes d'après Antal Hodinka), *Hodinka emlékkönyv*, Nyíregyháza, 1993, 151-158 (dans ce qui suit : Font 1993).

31 Gy. Györffy, « Magyarország népessége a honfoglalástól a XIV. század közepéig » (Population de la Hongrie de la conquête au milieu du XIV^e siècle), *Magyarország történelmi demográfiája* (Démographie historique de la Hongrie), sous la direction de J. Kovacsics, Budapest, 1963, 59-60.

32 Gy. Kristó, *Honfoglalás és társadalom* (Conquête et société), Budapest, 1996, 110-154.

et minoritaires sur les territoires habités par des populations mixtes. Par ex. au XI^e siècle, la région située au-delà de la Drave, la région de Temes et celle située au nord de Nógrád étaient entièrement habitées par des Slaves ; la population du comitat Hunyad et des vallées de Haute-Hongrie était en majorité slave avec quelques éléments hongrois ; les vallées de la Transdanubie, le cours supérieur de la Galga et de la Zagyva présentaient une population mixte hungaro-slave ; le comitat Baranya était caractérisé par une population mixte hungaro-slave à majorité hongroise.³³

La présence d'une population slave est révélée par des toponymes de divers types. La linguistique considère comme anciens les toponymes constitués d'un seul nom de peuple ou d'un nom de peuple avec terminaison « -i » (*Horváti*, croate ; *Tóti*, slovaque ; *Lengyeli*, polonais ; *Oroszi*, russe). Les Hongrois ont repris de nombreux toponymes slaves, par ex. d'anciens emprunts où on retrouve la trace de nasales (*Dombó*, *Dombrád*, *Dombóvár*, *Lendva*, *Lanka*, *Galambóc*). Les noms de cours d'eau et de lacs (*Zagyva*, *Tapolca*, *Balaton*), de certaines forteresses (*Csongrád*, *Nógrád*, *Visegrád*, *Zemplén*, *Kanizsa* etc.), de comitats royaux (*Baranya*, *Pozsega*, *Valkó*), ainsi que des noms rappelant des activités (*Lazi*, clairière ; *Csatár*, fabricant d'armes) sont aussi des emprunts anciens. A l'époque de la conquête, le mot hongrois désignant indifféremment tous les Slaves était *tót*, comme le montrent d'une part la fréquence du toponyme *Tóti* dans le bassin des Carpates, d'autre part l'ancien nom hongrois de la Slavonie : *Tótország* (« Pays des Tót »).³⁴

Parmi le large éventail des emprunts au slave, voyons à présent trois domaines où ce phénomène linguistique a constitué le point de départ de débats historiques. Tout d'abord, les termes *megye* (comitat) et *ispán* (joupan, comte, *comes*) qui désignaient respectivement l'unité administrative de base et son gouverneur après la fondation de l'État.³⁵ Pendant un certain temps, les chercheurs ont considéré qu'à l'instar de ces termes, l'ensemble du système administratif était d'origine slave (soit morave, soit slavo-pannonienne, soit bulgare). Nous savons à présent que cette opinion ne se tient plus, car le hongrois a repris le mot *megye* avec son acception d'origine (limite), et le nom *ispán* signifiant « chef de clan », par l'intermédiaire du turk. Une nouvelle signification (*megye* = unité administrative temporelle ; *ispán* = comte, fonctionnaire royal placé à la tête de cette unité) leur a été attribuée après leur emprunt. Le second type d'emprunt suscitant un débat est constitué par des expressions relatives à l'agriculture, par ex. *csoroszlya* (coutre), *gerendely* (age, flèche de la charrue), *gereblye* (râteau), *csép* (fléau), *asztag* (meule), *polyva* (balle) etc. Ces termes ont été indiscutablement adoptés par le

33 Kniezsa 1938.

34 KMTL, 650-652, 682.

35 Gy. Kristó, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (Création des comitats en Hongrie), Budapest, 1988 (dans ce qui suit : Kristó 1988/b), 31-57 ; critique de la littérature spécialisée : 21-99.

hongrois à l'époque de la cohabitation avec les Slaves ; mais on ne peut pas en conclure que les Hongrois aient acquis leurs connaissances en agriculture, tout au moins pas la totalité, auprès des Slaves. Selon la tradition de Djajhani, les Hongrois avaient déjà dans le pays d'Etelköz des terres cultivées et des vignes.³⁶ La véracité de ces sources écrites est confirmée par le fait que le vocabulaire de base de l'agriculture (*eke*, charrue ; *köles*, millet ; *búza*, blé ; *árpa*, orge ; *sarló*, faucille) est d'origine turke.³⁷ Les slavistes n'en tiennent pas toujours compte et ils réitèrent leur thèse déjà considérée comme obsolète. Le troisième domaine où on trouve un grand nombre d'emprunts au slave est celui de la religion chrétienne. Ces termes ne sont pas tous parvenus en même temps dans la langue hongroise, une partie d'entre eux renvoie au slave oriental antérieur à la conquête (*kereszt*, croix ; *pap*, prêtre), une autre au rite occidental, donc au slave occidental (*apát*, abbé ; *bérmál*, confirmer), tandis qu'un autre groupe (*karácsony*, Noël) est d'origine balkanique, donc slave méridionale.³⁸

La plupart des Slaves présents à l'époque de la conquête sur le territoire de l'État hongrois fondé à la fin du millénaire se sont assimilés au cours des XI^e-XII^e siècles. Cela concerne aussi la petite population de Slaves orientaux que les Hongrois « amenèrent de force » avec eux dans le bassin des Carpates.³⁹ Au début du XI^e siècle, le roi saint Étienne établit sur les frontières occidentales des garnisons originaires des territoires slaves orientaux, et plaça à leur tête le prince Imre qu'il nomma *dux Ruizorum*. Toutefois, ce corps n'était probablement pas composé de Slaves, mais plutôt de *Rusz* (*Rusci*), c'est-à-dire de Varègues-Normands. Le nom d'*orosz* (Russes) qu'on leur donna ensuite fait donc allusion à leur lieu d'origine (cf. *Oroszvár* dans la région de Bratislava). Par la suite ces Russo-Varègues s'assimilèrent également et il n'y eut pas de nouvel établissement à leur place.⁴⁰

De nouveaux immigrés slaves arrivèrent encore dans le bassin des Carpates, mais ceux-ci ne vinrent pas sur l'initiative du roi et ne s'établirent pas en bloc, si bien qu'ils n'obtinent pas les mêmes privilèges que les colons latins et allemands venus de l'Ouest.⁴¹ Il se peut aussi qu'ils n'aient rien réclamé. Il s'agit probablement au début d'une immigration spontanée et de faible importance ; les populations slaves et polonaises fuyant les Tatars ont dû arriver en plus grand nombre dans le pays. Plusieurs d'entre elles sont restées en Hongrie même après le retrait

36 HKÍF, 33.

37 Ligeti *op. cit.*

38 H. Tóth 1996/b.

39 Magyarország története tíz kötetben (Histoire de la Hongrie en dix volumes) I, Budapest, 1984, I/1, 635. Ce passage est l'œuvre de Gy. Györffy.

40 Gy. Kristó, *Tanulmányok az Árpád-korról* (Études sur l'époque arpadienne), Budapest, 1983, 191-208.

41 M. Font, « Slawen in Ungarn der Arpadenzeit », *Studia Slavica Savariensa*, Szombathely, 1992, (dans ce qui suit : Font 1992), 57.

des Tatars. C'est par ex. de cette époque que datent les toponymes d'origine slave du nord de la Transylvanie (*Oroszfája*, « arbre russe » ; *Oroszfalu*, « village russe »).⁴² Parmi ces réfugiés se trouvait un certain Maladik Ruthenus, qui en arrivant à la cour de Béla IV put prêter au roi 30 marcs d'argent, en contrepartie de quoi il reçut un domaine du nom de Tarnóc dans le comitat Túróc.⁴³ Après l'invasion mongole, outre la compensation des pertes humaines, on observe une importante migration à l'intérieur du pays. A partir de la fin du XIII^e siècle, les propriétaires terriens ne se contentèrent pas d'accueillir passivement ceux qui voulaient s'établir sur leurs terres, mais ils s'efforcèrent d'activer le processus. Ils donnaient procuration aux colonisateurs (*locator*) qui recrutaient des immigrants au nom desquels ils concluaient un arrangement avec le seigneur et acquéraient ensuite une situation privilégiée en collectant les revenus pour lui. Dans le pays de Zips, on les appelait d'un nom d'origine allemande, *soltész*.⁴⁴ Ce nom se répandit par l'intermédiaire du polonais, par une population qui venait probablement du territoire polonais. Le nom de *kenéz* de signification analogue et désignant les chefs des villages fondés selon le droit valaque, est d'origine slave méridionale. Il n'est pas sûr que cette dénomination valaque empruntée au slave se soit appliquée exclusivement aux ancêtres des Roumains, il pouvait se trouver parmi eux des éléments slaves méridionaux (bulgares) immigrés des Balkans, comme l'indique la composition valaque-coumane-bulgare de l'État bulgare reconstitué à la fin du XII^e siècle.⁴⁵ A partir de la fin du XIII^e siècle, la population des comitats royaux des régions forestières (*Zólyom, Túróc, Árva, Sáros, Bereg, Máramaros*) commença d'augmenter, mais la plupart d'entre eux ne furent habités qu'au cours du XIV^e siècle.⁴⁶

Une possibilité particulière de différenciation des colons d'origine slave s'offre sur le territoire de la Transylvanie.⁴⁷ Des découvertes archéologiques sur le cours moyen du Maros, dans la région des diverses branches de la rivière Küküllő et sur le cours supérieur de l'Olt témoignent de la présence d'une ethnie slave. Le matériau archéologique trouvé au nord est caractéristique des Slaves orientaux, les objets du centre permettent de conclure à une population bulgare-slave tandis que les Slaves du sud-ouest sont d'origine incertaine et se sont mêlés dans une grande proportion aux Avars. Cette distinction suggérée par les découvertes archéologiques est confirmée par les toponymes. La datation de l'établissement

42 Erdély 1989, 134-136.

43 M. Font, « Magyar-orosz politikai kapcsolatok a 12. században » (Les relations politiques hongro-russes au XII^e siècle), *Aetas*, 1995/3, 53-75 (dans ce qui suit : Font 1995).

44 A. Körmendy, « A soltész („more scultetorum“) telepítette falvak a Szepességben » (Villages de la Zips peuplés par le *soltész*), *Agrártörténeti Szemle* 16 (1974), 3-4, 305-348.

45 KMTL, 115.

46 Kristó 1988/b, 371-384.

47 Erdély 1989, 251-260 ; Font 1992.

slave est facilitée par les circonstances suivantes : on trouve des dénominations slaves différentes sur un territoire relativement restreint ; les privilèges royaux nous permettent de situer l'établissement des Saxons de Transylvanie ; une population valaque à l'effectif croissant à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle a repris les toponymes déjà existants. Les toponymes slaves de la région de l'Aranyos et du Maros conservent aussi des nasales (*Gerend, Dombró, Gambuc, Csongva*). Le hongrois et le roumain ont repris parallèlement les toponymes slaves de la région du Szamos (cf. *Oroszfája-Orosfaia*), cette population peut donc être issue des Slaves orientaux réfugiés après l'invasion mongole. Le troisième groupe est constitué par la population avaro-slave du comitat Hunyad, dont le témoignage des toponymes montre qu'elle n'était pas encore assimilée lors de l'arrivée des Saxons. Cet état qu'elle connut l'immigration des Valaques et son assimilation ne se fit pas dans un environnement ethnique hongrois, mais roumain.

La conversion au christianisme ne fut pas homogène chez les Slaves du bassin des Carpates. Ils suivaient le rite romain en Transdanubie, le rite byzantin au-delà de la Tisza et dans le sud de la Transylvanie. Nous savons qu'Ajtony, chef (*dux*) de la région de Maros était en relation avec les Bulgares.⁴⁸ Des moines slaves ont donc pu se trouver dans les couvents de rite byzantin de cette région (par ex. à Oroszlámos). Les reines hongroises étaient toujours accompagnées à la cour par des dignitaires de leur pays d'origine. Il pouvait se trouver des religieux parmi eux, et certains d'entre eux ont dû rester en Hongrie. André I^{er} fonda le couvent basilite de Visegrád pour la reine baptisée selon le rite oriental, et dota par la suite par ex. Szávaszentdemeter. Cette abbaye s'enrichit encore à l'époque de Béla III, et pas seulement grâce à la Hongrie.⁴⁹ L'importance des couvents basilites décroit peu à peu (peut-être par manque de recrutement) et au XIII^e siècle, ils étaient intégrés aux monastères de rite romain.

La Hongrie et ses voisins slaves

Au Moyen Age, les voisins du royaume de Hongrie au nord et au nord-ouest étaient les Tchèques et les Polonais qui avaient constitué leurs États en même temps que les Hongrois.

48 SRH I, 50 ; II, 489-492.

49 Gy. Györffy, « A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi összeírása » (Recensement du monastère grec de Szávaszentdemeter au XII^e siècle), *MTA II. Osztályának közleményei*, Budapest, 1952, 325-362 et 1953, 69-104.

A l'époque de l'Empire (ou plutôt de la principauté) morave, les Tchèques vivaient sous domination morave. Leur dépendance cessa à mesure que les Hongrois remportaient des victoires sur les Moraves. Cela eut pour conséquence l'accroissement de l'influence allemande dans le pays tchèque. Au X^e siècle, deux clans, les Premysl (une tribu tchèque) et les Slavník (une tribu zlicane) étaient rivaux. Leur rivalité se termina en 995 par la suprématie des Premyslides. En raison des luttes armées des deux clans, Adalbert, évêque de Prague appartenant à la famille des Slavník, se réfugia à la cour de Géza,⁵⁰ et joua un grand rôle dans l'évangélisation des Hongrois. Il partit ensuite vers la Baltique pour poursuivre sa mission chez les Prussiens. Boleslav I^{er} (935-967), qui avait combattu à Augsbourg aux côtés de l'empereur Otton III, étendit son pouvoir jusqu'à Cracovie, et il combattit ensuite les Polonais aux côtés de l'empereur. L'influence de l'Empire germanique sur le territoire tchèque se manifeste dans l'organisation de l'Église tchèque, en particulier dans le fait que l'évêché de Prague fondé en 972 dépendait de l'archevêché de Mayence, et que le premier souverain tchèque qui reçut le titre de roi fut Vratislav II (1061-1092). C'est l'empereur Henri IV (1056-1106) qui lui remit sa couronne.⁵¹

Une des conséquences de la politique favorable à l'Empire germanique menée par les souverains tchèques est qu'en 1030, puis en 1051, ils luttèrent contre la Hongrie aux côtés de l'empereur.⁵² La paix de 1057 scellée par le mariage de Salamon (1063-1074), fils d'André I^{er} (1046-1060) avec Judith, sœur de l'empereur, fut également un facteur de détente dans les relations entre les Tchèques et les Hongrois.⁵³ Vratislav épousa Adelheid, la fille d'André I^{er} et grâce à ce mariage, Salamon reçut le soutien de Vratislav lors de la bataille de Mogyoród (1074). Il est vrai que le prince morave combattait aux côtés des princes Géza et Ladislas. Peu de temps avant sa mort, le roi Ladislas (1077-1095) se mit en marche contre les Tchèques, et son aide fut demandée par le fils du prince Otton. La campagne n'eut pas lieu, car Ladislas mourut en route vers la frontière.⁵⁴ Parmi les incidents de frontière qui se produisirent au XII^e siècle entre Tchèques et Hongrois, le plus connu est la bataille qui opposa Étienne II et le prince Vladislav en 1116 au bord de l'Olsava, d'où le roi de Hongrie repartit après une sévère défaite. Le fait qu'elle soit relatée en détail tant par les chroniques hongroises que par les chroniques tchèques montre l'importance de cette bataille. L'intérêt particulier de ces comptes rendus réside dans la description qu'ils font d'une stratégie typiquement

50 Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977 (dans ce qui suit : Györffy 1977), 79-80 ; Koszta 1988, 166-167.

51 A. Hodinka, *Cseh források* (Sources tchèques), éds. I. Udvari et V. Heé, Nyíregyháza, 1994, 28-29.

52 SRH I, 346-348.

53 F. Makk, *Magyar külpolitika 895-1196* (Politique extérieure hongroise), Szeged, 1993 (dans ce qui suit : Makk 1993), 78.

54 SRH I, 419-420.

nomade des Sicules et des Petchenègues (ruse qui consiste à feindre de prendre la fuite).⁵⁵

Jusqu'à la fin du XII^e siècle, les souverains tchèques apportèrent leur soutien aux rois de Hongrie : à la bataille du Sajó (22 juillet 1132), Sobeslav I^{er} (1125-1140) aida Béla II (1131-1141) contre le prince Boris qui revendiquait le trône⁵⁶ ; à l'époque des guerres contre Byzance, dans les années 1160, Vladislav III (1140-1172) apporta son concours à Etienne III (1162-1172). Le roi Béla III (1172-1196) combattit Henri Jasomirgott, duc d'Autriche avec le soutien des Tchèques.⁵⁷

Après l'invasion mongole, la lutte qui opposa le roi tchèque Otakar II (1253-1278) à Béla IV (1235-1270) pour la succession des Babenberg (Autriche et Styrie) raviva la rivalité des Tchèques et des Hongrois.⁵⁸ Frédéric, le dernier duc de la famille Babenberg était mort au cours d'une bataille contre Béla IV (bataille du Laitha : 15 juin 1246). L'épouse du roi tchèque était la sœur de Frédéric, ce qui le désignait comme successeur. Otakar II et Béla IV signèrent la paix en 1254 et se partagèrent la succession des Babenberg : l'Autriche revenait à Otakar et la Styrie à Béla. Celui-ci en confia le gouvernement à son fils Étienne, déjà *rex junior*. A l'issue de nouveaux combats et d'une victoire tchèque une autre paix fut conclue en 1260 : Otakar devenu veuf entre temps épousa Cunégonde, petite-fille du roi Béla. Ce mariage restaura les bonnes relations entre les deux souverains, si bien qu'en 1270, après la mort de Béla, la famille royale de Hongrie, obligée de fuir en raison des graves conflits qui opposaient le jeune roi Étienne et son père, trouva refuge auprès d'Otakar. Anna, la fille de Béla emporta non seulement une grande partie du trésor royal, mais elle offrit encore plusieurs forteresses proches de la frontière occidentale au souverain tchèque. La situation s'envenima encore entre Otakar et le roi Étienne lorsque les fidèles de celui-ci assassinèrent le fils d'Anna, le prince Béla : en 1273 une attaque se prépara contre la Hongrie. Au faite de sa puissance, Otakar revendiqua également le titre de roi d'Allemagne, et dut pour cela affronter Rodolphe de Habsbourg. La bataille de la Morava (26 août 1278), où le roi de Hongrie Ladislas le Couman (1272-1290) était l'allié du Habsbourg, fut décisive dans ce conflit. Otakar périt dans cette bataille où les Coumans au service du roi de Hongrie jouèrent un rôle décisif dans la victoire.⁵⁹

Outre la couronne tchèque, son successeur, Venceslas II (1278-1305) conquiert aussi la couronne de Pologne, puis après l'extinction de la maison des Árpád, il fit couronner roi de Hongrie son fils, encore enfant, sous le nom de Venceslas III.

55 *ibid.*, 436.

56 *ibid.*, 448-450.

57 Cf. Makk 1993, 150-151.

58 SRH I, 468.

59 Kristó 1986, 133-137.

Mais celui-ci ne put pas prendre effectivement le pouvoir en Hongrie, et renonçant à la couronne, il regagna le pays tchèque.⁶⁰

La fondation de l'État polonais avait commencé comme celle de l'État hongrois et de l'État tchèque au dernier tiers du X^e siècle. A partir du IX^e siècle, les Piast, dirigeants de la tribu des Polanes vivant dans la région de Gniezno prirent progressivement le contrôle des autres tribus polonaises. Il n'est malheureusement pas possible de rendre compte avec exactitude de ces « petites étapes ». On peut considérer Mieszko I^{er} (960-992) qui a unifié la Petite Pologne, la Grande Pologne, la Mazovie et la Silésie avant d'être baptisé en 966, comme le fondateur de l'État. La première relation dynastique hungaro-polonaise peut être datée de la fin du siècle avec le mariage de Boleslas I^{er}, fils de Mieszko, et de la fille du grand-prince Géza.⁶¹ On lit dans une chronique polonaise ultérieure que Géza lui-même épousa Adelheid, sœur de Mieszko. Mais cette information tardive n'est pas fiable, elle présente des contradictions inexplicables.⁶² La figure de saint Adalbert sert de lien entre les Églises de Hongrie et de Pologne, ses reliques ont été placées dans la cathédrale de Gniezno - après qu'il eut été martyrisé en Prusse -, mais son culte est également répandu en Hongrie. Parmi les saints de Hongrie figurent encore deux ermites d'origine polonaise, Zoerard et Benedek, qui furent canonisés en 1083.⁶³ Leur culte s'est aussi répandu en Hongrie et la cathédrale d'Esztergom a été dédiée à saint Adalbert.⁶⁴

C'est Boleslas I^{er} le Vaillant (992-1025), fils de Mieszko I^{er} qui acheva la fondation de l'État polonais ; on peut établir un parallèle entre eux et les souverains hongrois Géza et Étienne I^{er}. Selon la légende de Hartvik, les deux jeunes souverains sollicitèrent en même temps leur couronne auprès du Saint-Siège, mais en fin de compte, Sylvestre II n'accéda qu'à la demande d'Étienne et lui fit parvenir la couronne qu'il avait d'abord destinée à Boleslas.⁶⁵ Cette légende exagère manifestement, mais il est incontestable que Boleslas ne reçut la couronne royale qu'en 1025. Il faut chercher la réponse dans l'évolution des relations des Hongrois et des Polonais avec l'Allemagne. Les souverains polonais n'ont pas su, comme l'a fait la monarchie hongroise, se dégager de la dépendance de l'Empire romain-germanique, tant sur le plan religieux que sur le plan temporel.

60 SRH I, 481.

61 Sz. Vajay, « Géza nagyfejedelem és családja » (Le grand prince Géza et sa famille), *Székesfehérvár évszázadai* I, Székesfehérvár, 1967 (dans ce qui suit : Vajay 1967), 63-100.

62 R. Grzesik, « Adelheid, az állítólagos lengyel hercegnő a trónon » (Adelheid, prétendue princesse polonaise, sur le trône), *Aetas* 1995/3, 114-126.

63 R. Prazak, « Mór püspök Szent Zoerard és Benedek remetéről szóló legendája » (La légende de l'évêque Maurice où il est question des ermites saint Zoerard et saint Benedek), *Mons Sacer* 1996-1996, 1996, 333-340.

64 Györffy 1977, 184.

65 SRH II, 413.

Au cours du XI^e siècle, les vaincus des conflits internes de Pologne se réfugièrent en Hongrie et inversement. Ainsi André, Béla et Levente, les fils de Vazul se réfugièrent en Pologne dans les années 1030. Béla resta en Pologne jusqu'à ce que son frère André, monté sur le trône, l'invite à revenir en Hongrie en 1048.⁶⁶ D'autre part, Boleslas II le Hardi (1058-1079) trouva refuge à la cour du roi Ladislas lorsqu'on l'accusa du meurtre de l'évêque Stanislas.⁶⁷ Une relation d'alliance avec la Pologne s'était formée à l'époque du roi Béla I^{er} (1060-1063) et de ses fils et se poursuivit encore – avec une légère différence – sous le règne de Coloman (1095-1116). Le *dux* Álmos qui s'était réfugié auprès de l'empereur fut d'abord accueilli favorablement à la cour de Boleslas III (1102-1138) : il reçut même en 1106 une aide militaire qui lui permit de s'emparer d'Abaújvár. Mais Coloman et Boleslas conclurent une alliance, si bien que ce dernier n'apporta plus son soutien à Álmos. Finalement, Coloman fit crever les yeux d'Álmos, le rendant ainsi inapte au trône.⁶⁸ La même chose arriva en Pologne au demi-frère de Boleslas, Zbigniew qui chercha de l'aide auprès de l'empereur. Les successeurs de Coloman, Étienne et Boris, son fils prétendu, bénéficièrent aussi du soutien de la Pologne. Boris arriva à la bataille du Sajó avec l'armée que lui avait fournie Boleslas, et ce n'est pas de la faute de son aide s'il a quitté le champ de bataille en vaincu. En conséquence, les relations du nouveau roi Béla II avec la Pologne se relâchèrent. La désagrégation politique qui s'est produite en Pologne après 1138 a sans aucun doute aussi contribué à l'éloignement des deux dynasties, les princes des petites cours ne pouvaient plus obtenir le titre royal.⁶⁹

A la fin du XII^e siècle, les prétentions de Béla III (1172-1196) sur la Galicie (1188) suscitérent des tensions entre le souverain hongrois et Casimir le Juste (1177-1194), prince de Cracovie et de Petite Pologne. L'expansion vers la Galicie se poursuivit au début du XIII^e siècle, ce qui impliqua une collaboration – forcée pendant un temps – entre Cracovie et la Hongrie. Ainsi André II (1205-1235) et le prince Leszek le Blanc (1202-1227) se rencontrèrent dans le pays de Zips et conclurent un accord selon lequel le mariage de leurs enfants, Coloman et Salomé (âgés respectivement de cinq et de trois ans !) scellait leur souveraineté sur la Galicie. Après un bref règne des enfants sur la Galicie, le prince Coloman banni⁷⁰ reçut de son père le gouvernement de la Slavonie. C'est à cette époque que Salomé vint à son tour en Hongrie. Coloman conserva le gouvernement de la Slavonie après la mort de son père, lorsque son frère, Béla IV (1235-1270) accéda au trône. Il succomba à de graves blessures reçues à la bataille de Muhi (11 avril 1241) et

66 *ibid.*, I, 345.

67 *Monumenta Poloniae Historica*, Warszawa, 1961 (dans ce qui suit : MPH), III, 148-149.

68 SRH I, 429-430 ; Font 1993.

69 Sur ces événements, voir H. Samsonowicz, *Historia Polski*, Warszawa, 1990, 29-46.

70 Font Márta, « II. András orosz politikája és hadjáratai » (La politique russe et les campagnes d'André II), *Századok* 1991/1-2, 107-144 (dans ce qui suit : Font 1991).

Salomé devenue veuve revint en Pologne où elle termina sa vie dans l'ordre des clarisses (elle mourut en 1267).⁷¹

Après l'invasion mongole, Béla IV et Boleslas le Prude (1243-1279) collaborèrent étroitement. Boleslas épousa Cunégonde, une des filles de Béla ; une autre de ses filles, Yolande devint la femme du prince de Gniezno. Étienne, fils de Béla, encore *rex junior*, se rendit à la cour de Cracovie. Parmi les dirigeants des États provinciaux du XIII^e siècle, la famille des Aba entretenait des relations avec la Pologne. Après la mort d'Aba Amadé et le démantèlement de son État, une partie de la famille s'établit en Pologne, c'est d'eux qu'est issu le clan des Omodei. Cet épisode appartenait déjà au passé lorsque le premier membre de la maison d'Anjou remplaçant la dynastie des Árpád, Charles Robert (1308-1342) se remaria en 1320 et épousa Élisabeth, la fille de Wladislaw I^{er} Lokietek (« le Bref ») qui venait d'être couronné.⁷²

Du X^e au XIII^e siècle, le voisin de la Hongrie au nord-est était la Russie kiévienne, puis, après son démantèlement, la principauté de Galicie. Comme les autres pays d'Europe centrale et orientale au cours de leur évolution, la Russie kiévienne adopta le religion chrétienne à la fin du X^e siècle (988), mais selon le rite byzantin ou grec.⁷³ Par leur activité d'organisation, Vladimir, grand-prince de Kiev (978-1015) et Jaroslav le Sage (1019-1054) jetèrent les bases de la constitution de l'État. Tout ce que nous savons des rapports entre la Russie kiévienne et la Hongrie à l'époque de Vladimir, c'est que celui-ci vivait en paix avec saint Étienne.⁷⁴ La fuite des fils de Vazul s'est produite sous le règne de Jaroslav le Sage. Béla est resté en Pologne, mais ses deux frères, André et Levente ont poursuivi leur chemin vers la Russie kiévienne d'où ils revinrent en 1046 en apprenant la nouvelle du soulèvement païen.⁷⁵ André (le futur André I^{er}) épousa à Kiev une des filles de Jaroslav le Sage. Il est probable qu'il y a en même temps reçu le baptême, puisqu'il est dit de Levente qu'il vivait encore en païen lors de son retour. Le nom d'André (András) ou la variante Endre utilisée auparavant, qui peut remonter à la forme slave Andrej, confirme l'hypothèse qu'il a été baptisé à Kiev. Nous ne connaissons le nom de la reine, Anastasie, que par des sources ultérieures. C'est probablement elle qui a donné aux fils d'André les noms de Salamon et David inhabituels dans la maison des Árpád. Elle remit le « glaive d'Attila » à l'empereur Henri lorsqu'il aida Salamon à accéder au trône en 1063.⁷⁶ Dans la première moitié du XI^e siècle,

71 MPH IV, 777-779.

72 SRH I, 490.

73 L. Müller, *Die Taufe Russlands*, München, 1987.

74 PVL I, 86.

75 SRH I, 343-344.

76 *ibid.*

l'épouse de Ladislas Szár était aussi originaire de Russie, mais la chronique hongroise ne donne pas d'autre information que cette remarque.

A l'arrière-plan de la reprise des relations dynastiques à la fin du XI^e siècle se trouve sans doute le fait que la Russie kiévienne comme la Hongrie durent faire face aux Coumans qui intensifiaient leurs combats dans la steppe. Une donnée de 1091 nous apprend qu'une des filles du roi Ladislas était l'épouse d'un prince de Russie.⁷⁷ Au début du XII^e siècle, le prince Álmos (1104), puis le roi Coloman (1112) épousèrent des femmes originaires de Kiev.⁷⁸ Au titre des relations nouées avec le grand-prince de Kiev, le roi Coloman lança pour la première fois des combats au-delà du col de Verecke (1099). Le grand-prince de Kiev lui avait demandé de l'aide pour combattre une rébellion des Peremisl, sujets de la région frontalière. Des troupes de Coumans vinrent soutenir les rebelles contre Coloman dont l'armée subit une sévère défaite.⁷⁹ Après Coloman, son fils Étienne II (1116-1131) marcha contre la Russie, cette fois contre la Lodomérie (1123).⁸⁰

A partir des années 1120, on observe deux lignes d'alliance distinctes, l'une vers le grand-prince de Kiev, l'autre vers la Galicie. Béla II cultivait plutôt les relations avec la Galicie, tandis que son fils, Géza II épousa Euphrosine, une parente du grand-duc de Kiev. Dans l'intérêt de son beau-frère, Géza II combattit à six reprises en Russie (1148-1152). L'activité de Géza II est marquée par une singulière contradiction : tout en devenant l'allié du grand-duc de Kiev, il ne rompit pas avec le prince de Galicie, ennemi de Kiev.⁸¹

Le second fils né de l'union d'Euphrosine et de Géza II était le roi Béla III, qui tenta pour la première fois de prendre le pouvoir en Galicie (1188). Il projetait de substituer son fils, le prince André à Vladimir de Galicie qui avait été exilé. Toutefois, sa tentative ne fut pas couronnée de succès : André fut contraint de prendre la fuite, mais il avait acquis de l'expérience et ce n'est certainement pas par hasard qu'une fois devenu roi, il reprit l'idée de l'expansion en Galicie.⁸² En accédant au trône (1205), André II mit des décennies à étendre son pouvoir sur la Galicie. Il employa diverses méthodes : il apporta son soutien à des princes russes alliés, il envisagea une alliance avec la Pologne, mais il partit aussi seul en campagne. Il couronna Coloman, un de ses fils, de la couronne reçue du pape, ensuite il se serait contenté de faire reconnaître le pouvoir princier de son autre fils

77 *Regesta regum stirpis Arpadianae critico-diplomatica* I-II, éd. I. Szentpétery, Budapest, 1923-1930, I, 10 (*Gerazclavus filius regis Ruthenorum gener ipsius*); M. Wertner, *Az Árpádok családi története (Histoire de la famille des Árpád)*, Nagybecskerek, 1892, 205-210.

78 PVL I, 185, 195.

79 *ibid.*, 179.

80 *Polnoe sobranie russkikh letopisej, II, Ipat'evskaja letopis*, Moskva, 1962 (dans ce qui suit : PSRL), 287-288.

81 Font 1995, 58-64.

82 *ibid.*, 64-67.

(André) - mais ses tentatives d'expansion vers le nord-est n'obtinrent aucun résultat. Il trouva plus d'inconvénients que d'avantages à soutenir les efforts du pape en vue d'une alliance, car il se heurta à une forte opposition.⁸³

C'est grâce aux relations entre la Galicie et la Hongrie que le jeune prince Daniel devenu orphelin fut élevé à la cour d'André II de 1205 à 1211. Il partit ensuite pour Cracovie, mais en atteignant la majorité, il réunit la Galicie et la Volhynie (Lodomérie) contre les prétentions expansionnistes de la Hongrie et de la Pologne.⁸⁴ Entre 1235 et 1240, Béla IV mit à plusieurs reprises de petites troupes armées à sa disposition. Un tournant se produisit avec l'invasion des Tatars, lorsque les princes de Tchernigov qui revendiquaient la Galicie se réfugièrent en Hongrie.⁸⁵ L'un d'eux, Rostislav reçut le soutien de Béla IV dans la seconde moitié des années 1240, mais leur campagne se solda par une défaite. Par la suite, Rostislav épousa Anna, la fille de Béla IV et s'établit en Hongrie où il devint le premier ban de Macsó.⁸⁶ Béla IV fit la paix avec Daniel ; Léon, un des fils de Daniel, épousa aussi une des filles de Béla, Constance. L'autre fils de Daniel, Roman, épousa Gertrude, héritière des Babenberg, et c'est pourquoi il fut l'un de ceux qui apportèrent leur soutien à Béla dans son combat contre Otakar pour la succession des Babenberg à la frontière occidentale. Craignant une nouvelle attaque des Tatars, Béla et Daniel conclurent une alliance.⁸⁷ Daniel savait que seul un puissant appui militaire lui permettrait de résister à la pression des Tatars. C'est dans cet espoir qu'il signa le concordat reconnaissant la suprématie du pape sur l'Église, et qu'il accepta la couronne avec laquelle il fut sacré roi par le légat du pape envoyé en Galicie en 1254.⁸⁸ Mais ses attentes furent déçues, et malgré la couronne, Daniel fut contraint de traiter avec les Tatars (tribut, troupes auxiliaires). Son fils Léon rompit avec l'alliance hungaro-polonaise et en 1285, il envoya ses troupes devant Cracovie aux côtés des Tatars.⁸⁹

A la fin du XIII^e siècle, les relations de la Hongrie avec ses voisins du nord-est se relâchèrent en raison des conflits politiques qui agitaient le pays. La Galicie tomba sous domination tatare et la Volhynie fut soumise par les Lituaniens.⁹⁰

83 Font 1991.

84 PSRL II, 772-778.

85 M. Dimnik, *Mikhail, Prince of Chernigov and Grand Prince of Kiev*, Toronto, 1981.

86 M. Wertner, *Boris und Rotislav. Beitrag zur Geschichte der russisch-polnisch-ungarischen Beziehungen*, Berlin, 1889.

87 T. Senga, « IV. Béla külpolitikája és IV. Ince pápához intézett „tatár-levele” » (La politique extérieure de Béla IV et sa « lettre tatare » adressée au pape Innocent IV), *Századok* 1987/4, 584-611.

88 Pour cet événement, cf. *Documenta Pontificum Romanorum historiam Ucrainae illustrantia* (1075-1953) Vol. I, 1075-1700, Roma, 1953, 30-52.

89 PSRL II, 893.

90 B. Włodarski, *Polska i Rus 1194-1340*, Warszawa, 1966 ; J. Ochmanski, *Historia Litwy*, Wrocław-Krakków etc., 1990, 52-54.

Les Croates occupent une place particulière dans les relations entre les peuples slaves méridionaux et les Hongrois. Cela est dû en partie au fait que leur constitution en État est antérieure à celle des Hongrois, en partie à l'union personnelle⁹¹ créée au XI^e siècle qui s'est maintenue jusqu'au XX^e siècle.⁹²

L'ancien État croate qui s'étendait sur une étroite bande entre le massif de Gvozd et l'Adriatique était délimité au nord-est par la rivière Neretva. La région comprise entre le massif de Gvozd et la Save et la région de la Save et de la Drave (qui deviendrait par la suite la Slavonie), n'était pas sous la domination des Trpimirovitch croates, ni sous celle de la Hongrie avant Ladislas I^{er}.⁹³ Nous savons par les chroniques hongroises que l'épouse du roi croate Zelemér mort sans enfants était la sœur de Ladislas. Elle demanda l'aide de son frère pour régler des conflits internes. Ladislas I^{er} soumit la Slavonie et la Croatie en 1091, et il fonda l'évêché de Zagreb en Slavonie. Il n'envoya pas un fonctionnaire royal, mais un roi pour gouverner la Croatie, en la personne de son petit-fils, le prince Álmos. Ce faisant, il reconnaissait l'ancien État de Croatie, mais il refusa la suzeraineté du pape qu'avaient acceptée les anciens souverains croates. Il entra donc en conflit avec le pape et le roi Álmos suivit une ligne politique tournée vers l'empereur.⁹⁴ Le roi Coloman décréta l'union personnelle entre les souverains de Croatie et de Hongrie en se faisant couronner roi de Croatie en 1102 à Tengerfővár. Dorénavant le titre de « Roi de Croatie » figura parmi les titres des souverains hongrois. La Croatie servit de tremplin à la Hongrie pour s'emparer des cités dalmates. Avant leur annexion par la Hongrie, celles-ci avaient recherché l'appui des souverains croates contre Venise. Ces villes ont souvent changé de maître, les souverains hongrois ont à plusieurs reprises renforcé leurs privilèges. Bien que les villes dalmates soient éloignées de la Croatie et qu'elles aient conservé un gouvernement autonome intact, c'est le même gouverneur royal qui fut envoyé en Dalmatie et en Croatie. On l'appelait – entre autres – ban de la région côtière.⁹⁵

Nous connaissons le premier ban dans les années 1110, mais le titre est encore incertain. Le titre de ban s'est stabilisé au milieu du XII^e siècle à côté de ceux de *princeps* et de *comes*. A cette époque, c'est Belos, beau-frère de Béla II venu de Serbie, qui remplissait cette fonction. Les sources ne font pas seulement état de l'incertitude du titre de ban, mais aussi de l'imprécision de sa juridiction. Il est

91 SRH I, 406.

92 Sur l'ensemble de la question croate, cf. N. Klaić, *Povijest Hrvata u srednjem vijeku*, Zagreb, 1990, 146-162, 248-281.

93 Kristó 1988/b, 308.

94 *László király emlékezete* (A la mémoire du roi Ladislas), sous la direction de Gy. Györffy, Budapest 1977, 19.

95 Gy. Kristó, *A feudális széttagolódás Magyarországon* (Le morcellement féodal en Hongrie), Budapest, 1979 (dans ce qui suit : Kristó 1979), 126.

par ex. contradictoire qu'à la fin du XII^e siècle le ban de Croatie-Dalmatie fonctionne également dans la région de la Drave et de la Save, alors que son titre ne l'y autorise pas. Au XIII^e siècle est créée la charge de ban de Slavonie, mais sous l'autorité des princes royaux placés à la tête du pays.⁹⁶ L'apparition au milieu du XIII^e siècle de l'adjectif *Drávántúli* (« d'au-delà de la Drave ») et des termes *egész Szlavónia hercege* (« duc de l'ensemble de la Slavonie »), contribua à la fin du siècle à réunir les dignités des bans de Croatie et de Slavonie. Le rôle prépondérant des bans est évoqué dans la Bulle d'Or de 1222, où il apparaît qu'un grand pouvoir était concentré entre leurs mains. Ce n'est pas un hasard si le pouvoir des bans fut l'un des éléments qui permirent la création du pouvoir séparé des seigneurs des provinces.⁹⁷ On assista à l'ascension des Frangepan et des Šubič, ainsi qu'à celle des Bažonič de Slavonie. Rassemblés sous la dénomination de « *seigneurs des provinces du Sud* », ils menèrent une politique séparée en direction de l'Italie. Ce sont eux qui après la mort du roi Ladislas le Couman (1290) apportèrent leur soutien à André III (1290-1301) élevé à Venise, et furent les porte-parole des Anjou de Naples après l'extinction de la maison des Árpádiens.⁹⁸

L'apparition du titre de ban de Macsó, puis le démantèlement du banat de Macsó après 1270 (en quatre parties : Só, Ozora, Barancs, Kucsó), enfin la constitution du banat de Szörény, apportèrent des changements dans le prestige de la dignité de ban.⁹⁹ Ceci est le résultat de l'expansion des rois de Hongrie dans les Balkans.

L'étape suivante de l'expansion des souverains hongrois fut la conquête de la Bosnie. Ce nom, ainsi que le nom du peuple bosniaque était la simple dénomination des Slaves vivant sur les bords de la Bosna (cf. rivière Morva/Morava – Moravie, Moraves). Béla II (1131-1141) annexa une partie de la Bosnie (Rama) au royaume de Hongrie et ajouta à ses titres celui de *rex Ramae*.¹⁰⁰ Il traita la Rama comme une province à part et en remit le gouvernement à son fils Ladislas. Le ban Kulin qui combattit contre Byzance dans les années 1180 au titre d'allié de Béla III se distingua dans l'autre partie de la Bosnie restée aux mains de Byzance.¹⁰¹ A la fin du XII^e siècle, la doctrine bogomile étendit son influence et s'enracina profondément dans la Bosnie devenue indépendante, ce qui posa des problèmes au Saint-Siège, mais constitua un prétexte d'ingérence pour les souve-

96 *ibid.*

97 *ibid.*, 128.

98 SRH I, 475-478.

99 KMTL, 412, 657.

100 KMTL, 566.

101 S. C'irkovic', *Istoriija srednjovekovne bosanske drzave*, Beograd, 1964, 48 ; M. Font, « Ungarn, Bulgarien und das Papsttum um die Wende vom 12. zum 13. Jh. », *Hungaro-Slavica* 1988, Budapest, 259-267 (dans ce qui suit : Font 1988), 263.

rains hongrois. C'est le roi Emeric (1196-1204) qui intervint le premier dans ce sens. Ensuite, Ugrin Csák, archevêque de Kalocsa, devint la figure de proue de la lutte contre l'hérésie bogomile, mais il ne put se maintenir sur les terres bosniaques et dut partir pour Djakovár. Parallèlement à l'extension de la juridiction ecclésiastique, l'ensemble du territoire de la Bosnie tomba sous la domination du roi de Hongrie et le pays fut constitué en banat. A la fin du XIII^e siècle, les Šubič s'efforcèrent de prendre le pouvoir en Bosnie en rivalisant avec la dynastie locale, les Kotromanič. Mais ceux-ci renforcèrent leurs postes de ban, en restant fidèles aux Árpádiens.

La Serbie sous domination byzantine eut également des rapports plus étroits avec la Hongrie sous le règne de Béla II. L'épouse de celui-ci, Hélène, était la fille d'Uros, grand-joupan de Serbie. Selon la chronique, la reine exerçait une grande influence sur la politique intérieure aux côtés du roi aveugle.¹⁰² C'est certainement grâce à elle que son frère Belos vint en Hongrie et devint un personnage clef de la politique intérieure au titre de ban de Croatie et de Dalmatie ; en particulier lors de l'accession au trône de Géza II (1141-1162) encore mineur à la mort de Béla II. A partir de 1149, Géza II soutint les actions des Serbes contre Byzance,¹⁰³ acceptant par cela que l'empereur Manuel fasse la guerre à la Hongrie. Dans le dernier tiers du XII^e siècle, Béla III entra en contact avec le souverain serbe Étienne Nemanja. C'est le roi Emeric qui introduisit le titre de « roi de Serbie » parmi les titres des souverains hongrois,¹⁰⁴ car il s'efforça de placer la Serbie sous son autorité en menant une campagne dans les Balkans. Sous son règne et au cours du XIII^e siècle, les souverains hongrois ont soutenu les revendications de pouvoir de certains dirigeants serbes. Étienne Dragutin (1276-1282) ayant conquis le titre royal entra dans la parenté des Árpádiens en épousant Catherine, fille d'Étienne V, et remplit la fonction de ban de Macsó.¹⁰⁵ Lors de l'extinction de la dynastie des Árpádiens, il s'avéra que les membres de la branche féminine pouvaient également prétendre au trône de Hongrie, mais la ferme opposition au rite orthodoxe de Gentil, légat du pape, les en empêcha.

Sur l'exemple du prince fondateur Géza, les mariages dynastiques jouèrent aussi un grand rôle. On peut souligner l'importance du mariage d'Étienne I^{er} et de Gizella, mais aussi le fait que le roi maria ses filles à des princes étrangers. L'une de ses filles (dont nous ignorons le nom) épousa Gabriel-Radomir, l'héritier du

102 SRH I, 446-447.

103 Gy. Pauler, *II. Géza orosz-görög háborúi (1148-1156)* (Les guerres russo-grecques de Géza II), *Hadtörténeti Közlemények* 1890, 1-19, 273-285 ; Makk 1993, 161.

104 KMTL 282.

105 SRH I, 486.

trône bulgare.¹⁰⁶ Quand celui-ci la répudia, les relations hungaro-bulgares furent rompues, mais nous ne pouvons malheureusement pas dater cet événement. La rupture des relations avec les Bulgares se retrouva dans les combats de fondation de l'État du roi saint Étienne aussi: après la défaite de Gyula, il se tourna contre Keán, *dux* de Transylvanie du Sud.¹⁰⁷ Le territoire de Keán (*kagan* ?) devait recouvrir le comitat de Fehér qui comprenait à l'origine les zones méridionales de la Transylvanie, et ne fut divisé que plus tard, après l'établissement des Saxons. Mais cette histoire semble peu probable, du fait que l'existence de Zoltán Erdőelvi qui prit la place de Keán, ne peut être étayée d'autres données. La collaboration d'Étienne I^{er} avec l'empereur Basile II en 1018, ainsi que sa victoire remportée sur Ajtony, allié des Bulgares, dans la seconde moitié des années 1020, peuvent également être considérées comme des actions menées contre les Bulgares.

Après 1018, l'État bulgare devint une partie de l'Empire de Byzance, et les accrochages sur le cours inférieur du Danube doivent davantage être considérés comme des incidents de frontière entre la Hongrie et Byzance. C'est également le cas de la prise de Belgrade, forteresse de frontière en 1071. Il est de nouveau question de véritables relations hungaro-bulgares au début des années 1280, lorsque les Serbes des Balkans et les Bulgares se libérèrent de la domination de Byzance. Après la mort de l'empereur Manuel, Béla III s'ingéra dans les conflits internes de l'Empire, et se mit en marche avec ses armées vers Nis dans les Balkans.¹⁰⁸ Il restitua en 1185 les territoires soumis au nouvel empereur de Byzance Isaac II Ange (1185-1195) qui épousa Marguerite, fille de Béla III.¹⁰⁹ Celui-ci accomplit un acte remarquable en rapportant de sa campagne dans les Balkans les reliques de saint Étienne de Rila, un saint bulgare. Le fait que ces reliques furent rapportées à leur lieu d'origine parce qu'il n'était plus possible de fonder le culte de huit saints orthodoxes en Hongrie, témoigne de la séparation définitive des rites grec et latin.¹¹⁰

Sous le pontificat du pape Innocent III (1198-1216) et avec le soutien du Saint-Siège, les rois de Hongrie accentuèrent leurs efforts en vue de multiplier leurs positions dans les Balkans. Cela se manifeste également dans les relations avec la Bosnie et la Serbie.¹¹¹ Les prétentions d'Émeric-Imre sur les Balkans se trouvèrent modifiées sous le règne d'André II qui s'occupa davantage de son expansion vers le nord-est. En 1210, Boril II, le souverain bulgare, demanda l'aide d'André II.

106 Vajay 1967.

107 SRH I, 315-316.

108 Makk 1993, 181-182.

109 P. Petrov, *Vazstanov'avan'e na balgarskata drzava*, Sofia, 1985 ; Ph. Malingoudis, *Die Nachrichten des Niketas Choniates über die Entstehung des zweiten bulgarischen Staates*, Thessaloniki, 1978, 99-105.

110 *III. Béla emlékezete* (A la mémoire de Béla III), sous la direction de Gy. Kristó et F. Makk, Budapest, 101.

111 Font 1988.

Celui-ci ne vint pas en personne, mais envoya Ivachin, *ispán* de Szeben. Au cours de la croisade de 1217, André II qui débordait d'idées concernant le mariage de ses enfants, fiança sa fille Marie au souverain bulgare Ivan II Assénide. Malgré cela, l'expansion envers les Bulgares se poursuivit au cours des années 1220, toutefois elle ne fut pas le fait du roi de Hongrie mais de son fils Béla qui gouvernait les provinces de Transylvanie. Il étendit son influence du sud des Carpates au cours inférieur du Danube (nous connaissons l'existence du premier ban de Szörény en 1223). En 1228, il assiégea Vidin, une forteresse bulgare, sans pouvoir s'en emparer. A partir des années 1250, Rostislav, ban de Macsó, fut le moteur de l'expansion envers les Bulgares. En 1255 sa fille épousa le tsar bulgare Michel I^{er}. Lorsqu'il mourut en 1259, la dynastie des Assénides fondateurs de l'État s'éteignit, c'est pourquoi Rostislav reprit le titre de tsar de Bulgarie et entreprit de soumettre les territoires bulgares du nord. Lorsque Étienne, *rex junior* (1260) reçut le pouvoir dans les territoires orientaux, il domina non seulement la Transylvanie, mais aussi les banats (Bosnie, Macsó et Szörény),¹¹² ainsi que les terres bulgares conquises auparavant. Le prince Étienne mena contre les Bulgares de nombreuses campagnes¹¹³ dont la principale fut celle de 1266, au cours de laquelle cinq batailles eurent lieu, et où l'armée hongroise avança jusqu'à Veliko Tirnovo, la capitale bulgare. A la suite de ses victoires, Étienne étendit son pouvoir sur les terres bulgares et en 1270, lorsqu'il fut couronné sous le nom d'Étienne V, il ajouta à ses titres royaux celui du roi de Bulgarie.¹¹⁴

Les derniers Árpadiens, s'intéressant moins aux Balkans, concentrèrent leurs dernières actions sur les luttes internes avec les États provinciaux. L'influence sur les Balkans fut ravivée au XIII^e siècle par les Anjou¹¹⁵ qui associèrent l'autorité politique aux activités de l'Église (cf. conversion au rite romain de l'époque de Louis).¹¹⁶

L'histoire des rapports entre Slaves et Hongrois permet d'établir que la population slave vivant dans le bassin des Carpates à l'époque de la conquête – et qu'il est généralement difficile de différencier sur le plan ethnique – était, dans les régions intérieures (par ex. en Transdanubie), destinée à s'intégrer. Cette assimilation a été favorisée par le fait que les Slaves ne vivaient pas en un seul bloc, mais dispersés par petits groupes ; de même, ils n'ont pas reçu de privilèges royaux qui leur auraient permis de conserver leurs particularités ethniques et linguistiques. Dans les régions périphériques où la population était plus disséminée – et où le nombre de Hongrois s'établissant à côté des Slaves était inférieur –,

112 Kristó 1979, 56.

113 SRH I, 470-471.

114 KMTL, 294.

115 Gy. Kristó, *Az Anjou-kor háborúi* (Les guerres de l'époque des Anjou), Budapest, 1988.

116 I. Bertényi, *Nagy Lajos király* (Le roi Louis le Grand), Budapest, 1989, 100.

c'est une assimilation d'un autre type qui s'est produite. En Haute-Hongrie et dans les comitats de la région subcarpatique, après l'invasion tatar et à la suite du peuplement favorisé par les seigneurs terriens au XIII^e siècle, de nouveaux colons s'ajoutèrent à la population slave disséminée : des Allemands venus de l'Ouest (cf. pays de Zips), des Polonais du Nord, des Slaves orientaux du Nord-Est et même des Valaques venus du Sud. L'assimilation eut pour résultat l'apparition d'une ethnie slovaque et ruthène (c'est-à-dire une nouvelle ethnie slave). La population hétérogène avaro-slave du comitat de Hunyad qui, après l'établissement de Valaques, s'assimila dans un environnement valaque et non hongrois, en est un exemple. Ce processus n'est que fragmentaire à la fin de l'époque arpadienne et seule sa poursuite aux XIV^e-XV^e siècles est attestée.

Les relations entre le royaume de Hongrie et les États slaves voisins se sont développées selon les règles de la diplomatie médiévale : on observe aussi bien des mariages dynastiques et un soutien militaire mutuel dans le règlement de conflits internes que des incidents de frontière et des tentatives d'expansion. Nous ne trouvons aucune tentative d'expansion envers les États slaves occidentaux (tchèque, polonais), bien que les autres types de relations aient été réguliers. Malgré une évolution interne dont l'analogie a été souvent soulignée, les événements militaires du XIII^e siècle permettent de penser que sur le plan militaire, la monarchie arpadienne remportait plus de succès et pouvait lever une armée plus nombreuse et mieux organisée. C'est ce que montrent également les événements de l'expansion commune des Polonais et des Hongrois envers la Galicie et la Volhynie. La supériorité militaire des Árpádiens sur les États slaves des Balkans est plus évidente. Du point de vue des territoires et du potentiel militaire dont ils disposaient, l'autonomie de ces États considérablement plus petits dépendait des puissances voisines, Byzance et la Hongrie. Leur histoire est caractérisée par la rivalité de groupes internes hungaro-byzantins, qui eut pour conséquence la réalisation de l'expansion hongroise par l'organisation des banats. La Croatie, déjà constituée en État puis rattachée à la Slavonie, doit être considérée comme une exception. D'une manière comparable aux autres banats créés par la suite, grâce à un gouvernement séparé, elle a conservé son autonomie par rapport à l'État hongrois.

Bibliographie

- A. Bartha, *A magyar nép őstörténete* (Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, 1988.
- Cs. Bálint, « A 9. századi magyarság régészeti hagyatéka » (Vestiges archéologiques des Hongrois du IX^e siècle), *Honfoglalás és régészet. A honfoglalásról sok szemmel* (Conquête et archéologie. Nombreux regards sur la conquête) I, Budapest, 1994, 39-46.
- I. Bertényi, *Nagy Lajos király* (Le roi Louis le Grand), Budapest, 1989.
- III. Béla emlékezete (La mémoire de Béla III), sous la direction de Gy. Kristó et F. Makk, Budapest.
- I. Boba, « Nomads, Northmen and Slavs. Eastern Europe in the Ninth Century », *Slavo-Orientalia* II, Mouton-The Hague, 1967.
- I. Boba, *Morávia története új megvilágításban*, Budapest, 1996 (*Moravia's History Reconsidered*, The Hague, 1971).
- S. C'irkovic', *Istorija srednjovekovne bosanske drzave*, Beograd, 1964.
- Á. Cs. Sós, *Die slavische Bevölkerung Ungarns im 9. Jh.*, München, 1973.
- M. Dimnik, Mikhail, *Prince of Chernigov and Grand Prince of Kiev*, Toronto, 1981.
- Documenta Pontificum Romanorum historiam Ucrainae illustrantia* (1075-1953) Vol. I, 1075-1700, Roma, 1953.
- Erdély rövid története* (Abrégé d'histoire de la Transylvanie) sous la direction de B. Köpeczi, Budapest, 1989.
- K. Fehértói, *Árpád-kori kis személynévtár* (Petite nomenclature de noms de personnes), Budapest, 1983.
- M. Font, « Ungarn, Bulgarien und das Papsttum um die Wende vom 12. zum 13. Jh. », *Hungaro-Slavica* 1988, Budapest, 259-267.
- M. Font, « II. András orosz politikája és hadjáratai » (La politique russe et les campagnes d'André I^{er}), *Századok* 1991/1-2, 107-144.
- M. Font, « Slawen in Ungarn der Arpadenzeit », *Studia Slavica Savariensa*, Szombathely, 1992, 57-65.
- M. Font, « A korai magyar-szláv kapcsolatok Hodinka Antal értelmezésében » (Les relations hungaro-slaves anciennes d'après Antal Hodinka), *Hodinka emlékkönyv*, Nyíregyháza, 1993, 151-158.
- M. Font, « Magyar-orosz politikai kapcsolatok a 12. században » (Les relations politiques hungaro-russes au XII^e siècle), *Aetas*, 1995/3, 53-75.

- M. Font, « Az óorosz évkönyvek első szerkesztése és forrásai » (La première rédaction et les sources des annales russes), *A honfoglaláskor írott forrásai. A honfoglalás sok szemmel* (Les sources écrites de l'époque de la conquête. Nombreux regards sur la conquête) II, sous la direction de Gy. Györffy, Budapest, 1996, 119-129.
- R. Grzesik, « Adelheid, az állítólagos lengyel hercegnő a trónon » (Adelheid, prétendue princesse polonaise, sur le trône), *Aetas* 1995/3, 114-126.
- S. Guldescu, *History of the Medieval Croatia*, The Hague, 1964.
- Gy. Györffy, « A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi összeírása » (Recensement du monastère grec de Szávaszentdemeter au XII^e siècle), in *MTA II. Osztályának közleményei*, Budapest, 1952, 325-362 et 1953: 69-104.
- Gy. Györffy, « Magyarország népessége a honfoglalástól a XIV. század közepéig » (Population de la Hongrie de la conquête au milieu du XIV^e siècle), *Magyarország történeti demográfiája* (Démographie historique de la Hongrie), sous la direction de József Kovacsics, Budapest, 1963, 45-113.
- Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977.
- G. Heckenast, « Fejedelmi (királyi) szolgálónépek a korai Árpád-korban » (Peuples asservis des princes (et des rois) à la haute époque arpadienne), *Értekezések a történeti tudományok köréből* 53, Budapest, 1970.
- A. Hodinka, *Cseh források* (Sources tchèques), éds. I. Udvari et V. Heé, Nyíregyháza, 1994.
- A honfoglalás korának írott forrásai* (Sources écrites de l'époque de la conquête), sous la direction de Gy. Kristó, Szeged 1995.
- L. Kiss, *Földrajzi nevek etimológiai szótára I-II*, (Dictionnaire étymologique des noms géographiques), Budapest.
- N. Klaić, *Povijest Hrvata u srednjem vijeku*, Zagreb, 1990.
- I. Kniezsa, « Magyarország népei a XI. században » (Peuples de Hongrie au XI^e siècle), *Emlékkönyv Szent István király halálának 900. évfordulójára* II, Budapest, 1938, 367-472.
- I. Kniezsa, *A magyar nyelv szláv jövevényszavai I-II*, (Les emprunts slaves du hongrois), Budapest, 1955.
- Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)* (Dictionnaire d'histoire hongroise ancienne), sous la direction de Gy. Kristó, Budapest 1994.
- L. Koszta, « A kereszténység kezdetei és az egyházszervezés Magyarországon » (Les débuts du christianisme et l'organisation de l'Église en Hongrie), *Az államalapító*, 153-207.

- A. Körmendy, « A soltész (« more scultetorum ») telepítette falvak a Szepességben » (Villages de la Zips peuplés par le soltész), *Agrártörténeti Szemle* 16 (1974), 3-4, 305-348.
- Gy. Kristó, « Szempontok korai helyneveink történeti tipológiához » (Points de vue sur la typologie historique de nos toponymes anciens), *AUSZ AH t. LV*, 1976, 3-99.
- Gy. Kristó, *A feudális széttagolódás Magyarországon* (Le morcellement féodal en Hongrie), Budapest, 1979.
- Gy. Kristó, *Levédi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération tribale de Levédi à l'État du roi saint Étienne), Budapest, 1980.
- Gy. Kristó, *Tanulmányok az Árpád-korról* (Études sur l'époque arpadienne), Budapest, 1983.
- Gy. Kristó, *Az Árpád-kor háborúi* (Les guerres de l'époque arpadienne), Budapest, 1986.
- Gy. Kristó, *Az Anjou-kor háborúi* (Les guerres de l'époque des Anjou), Budapest, 1988.
- Gy. Kristó, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (Création des comitats en Hongrie), Budapest, 1988.
- Gy. Kristó, *A magyar állam születése* (Naissance de l'État hongrois), Szeged.
- Gy. Kristó, *Honfoglalás és társadalom* (Conquête et société), Budapest, 1996.
- László király emlékezete* (A la mémoire du roi Ladislas), sous la direction de Gy. Györffy, Budapest 1977.
- L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Relations entre le hongrois et le turk avant la conquête et à l'époque arpadienne), Budapest, 1986.
- P. M. Lizanec, *Magyar-ukrán nyelvi kapcsolatok* (Relations linguistiques du hongrois et de l'ukrainien), Uzsgorod, 1970.
- P. Lizanec, « Az ősmagyar-keletiszláv nyelvi és történelmi kapcsolatokról » (Relations linguistiques et historiques des anciens Hongrois avec les Slaves orientaux), *A magyar honfoglalás és a szlávok* (La conquête hongroise et les Slaves), *Debreceni szlavisztikai füzetek* 3 (1996), Debrecen, 3-9.
- F. Makk, *Magyar külpolitika 895-1196* (Politique extérieure hongroise), Szeged, 1993.
- Ph. Malingoudis, *Die Nachrichten des Niketas Choniates über die Entstehung des zweiten bulgarischen Staates*, Thessaloniki, 1978.
- E. Mályusz, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon* (La société ecclésiastique dans la Hongrie du Moyen Age), Budapest.

- J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország* (La Hongrie de l'époque de la conquête), Budapest, 1925
- Monumenta Germaniae Historica. Scriptores I*, Hannoverae, 1826 (Nachdruck Stuttgart, 1963).
- Monumenta Poloniae Historica*, Warszawa, 1961.
- Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Sources byzantines de l'histoire hongroise à l'époque arpadienne), Budapest, 1988.
- Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes) I, Budapest 1984.
- L. Müller, *Die Taufe Russlands*, München, 1987.
- J. Ochmanski J., *Historia Litwy*, Wrocław-Kraków etc., 1990.
- Gy. Pauler, II. Géza orosz-görög háborúi (1148-1156) (Les guerres russo-grecques de Géza II), *Hadtörténeti Közlemények* 1890, 1-19, 273-285.
- P. Petrov, *Vazstanov'avan'e na balgarskata drzava*, Sofia, 1985.
- Polnoe sobranie russkih letopisej*, II, *Ipat'evskaja letopis*, Moskva, 1962.
- Povesť vremennih let*. I. Tekst i perevod Lihacsov D. S. i II. Primecsania, stat'i, kommentarii. Lihacsov D. S. Pod. red., Adrianovoj-Peretc, Moskva-Leningrad 1950.
- R. Prazak, « Mór püspök Szent Zoerard és Benedek remetékről szóló legendája » (La légende de l'évêque Maurice où il est question des ermites saint Zoerard et saint Benedek), *Mons Sacer* 996-1996, 1996, 333-340.
- P. Püspöki Nagy, « Nagymorávia fekvéséről » (Situation géographique de la Grande Moravie), *Valóság* 1978/11.
- Regesta regum stirpis Arpadianae critico-diplomatica* I-II, éd. I. Szentpétery, Budapest, 1923-1930.
- S. Rot, *A magyar-keleti szláv nyelvi kapcsolatok* (Relations linguistiques entre les Hongrois et les Slaves orientaux), Kijev-Uzsgorod, 1968.
- H. Samsonowicz, *Historia Polski*, Warszawa, 1990.
- T. Senga, « Morávia bukása és a honfoglaló magyarok » (La chute de la Moravie et les Hongrois de la conquête), *Századok* 117 (1983), 307-343.
- T. Senga, « IV. Béla külpolitikája és IV. Ince pápához intézett „tatár-levele” » (La politique extérieure de Béla IV et sa « lettre tatare » adressée au pape Innocent IV), *Századok* 1987/4, 584-611.
- Scriptores rerum Hungaricarum* I-II, éd. E. Szentpétery, Budapest, 1937-1938.

- L. Szegfű, « Pogányság és kereszténység a XI. századi Magyarországon » (Paganisme et christianisme dans la Hongrie du XI^e siècle), *Fejezetek a régebbi magyar történelemből* (Chapitres de l'histoire ancienne de la Hongrie) I, sous la direction de F. Makk, Budapest, 1981, 73-95.
- I. H. Tóth, « Adalékok a korai magyar-szláv egyházi és kulturális kapcsolatok kérdéséhez » (Relations religieuses et culturelles hungaro-slaves), *Fejezetek a régebbi magyar történelemből* I, sous la direction de F. Makk, Budapest, 1981, 55-71.
- I. H. Tóth, *Konstantin-Cirill és Metód élete és működése* (Vie et activité de Constantin-Cyrille et de Méthode), Szeged, 1991
- I. H. Tóth, « A magyar és szláv együttélés kérdései a Kárpát-medencében » (Problèmes de la cohabitation hungaro-slave dans le bassin des Carpates), *Bibliotheca Slavica Savariensis III, Nyelvi tudat, identitástudat, nyelvhasználat* (Conscience linguistique, conscience de l'identité, usage linguistique), Szombathely, 213-218.
- I. H. Tóth, « A magyarok és a szlávok a 9-10. században » (Hongrois et Slaves aux IX^e-X^e siècles), *Árpád előtt és után* (Avant et après Árpád), Szeged, 75-84.
- Sz. Vajay, « Géza nagyfejedelem és családja » (Le grand prince Géza et sa famille), *Székesfehérvár évszázadai* I, Székesfehérvár, 1967, 63-100.
- M. Wertner, *Boris und Rotislav. Beitrag zur Geschichte der russisch-polnisch-ungarischen Beziehungen*, Berlin, 1889.
- M. Wertner, *Az Árpádok családi története* (Histoire de la famille des Árpád), Nagybecserek, 1892.
- B. Wodarski, *Polska i Rus 1194-1340*, Warszawa, 1966.
- M. Wolf, « A Felső-Tisza-vidék 9. századi szláv emlékei » (Vestiges slaves du IX^e siècle dans la région de la haute Tisza), *Honfoglalás és régészet. A honfoglalásról sok szemmel* I, Budapest, 1994, 119-128.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

Sándor László Tóth
(Université de Szeged, JATE)

LES INCURSIONS DES MAGYARS EN EUROPE

La période des campagnes d'incursion hongroises est l'un des chapitres de l'histoire hongroise excitant l'intérêt même de l'histoire universelle. La confédération des tribus magyares découvrant de 895 à 900 leur nouveau pays dans le bassin des Carpates mena de nombreuses opérations militaires contre les États voisins d'alentour et même contre ceux qui se trouvèrent plus éloignés.

Conformément à l'importance immédiate des raids hongrois, la recherche historique s'est mise à analyser ces opérations militaires.¹ Bien que plusieurs

¹ Voir p. ex. R. Lüttich, *Ungarnzüge in Europa im. 10. Jahrhundert*, Berlin, 1910 ; J. Deér, *A magyar törzsszövetség és patrimoniális királyság külpolitikája* (La politique extérieure de la fédération des tribus hongroises et de la royauté patrimoniale), Kaposvár, 1928 (dans la suite : Deér 1928) ; G. Fasoli, *Le incursioni ungare in Europa nel secolo X*, Firenze, 1945 (dans la suite : Fasoli 1945) ; *id.*, « Points de vue sur les incursions hongroises en Europe au X^e siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1959 (dans la suite : Fasoli 1959) 29-33 ; T. Bogyay, *Lechfeld. Ende und Anfang. Geschichtliche Hintergründe, ideller Inhalt und Folgen der Ungarnzüge*, München, 1955 (dans la suite : Bogyay 1955) ; L. Musset, *Les invasions, Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècle)*, Paris, 1965 (dans la suite : Musset 1955) ; Sz. Vajay, *Der Eintritt des ungarisches Stammesbundes in die europäische Geschichte (862-933)*, Mainz, 1968 (dans la suite : Vajay 1968) ; Cs. Bálint, « A kalandozó hadjáratok újabb értelmezéséhez » (Contribution à une nouvelle interprétation des campagnes militaires), *Valóság* 1970, n^o2, 71-74 ; Gy. Györffy, « Conquête, installation et incursions », A. Bartha-K. Czeglédy-A. Róna-Tas (dir.), *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études de la préhistoire hongroise), Budapest, 1977 (dans la suite : Györffy 1977), 142-156 ; Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération tribale de Levedi à l'État du roi saint Étienne), Budapest, 1980 (dans la suite : Kristó 1980), 229-392 ; Gy. Kristó, *A magyar állam megszületése* (La naissance de l'État hongrois), Szeged, 1995. (dans la suite : Kristó 1995), 177-197 ; Z. Kordé - I. Petrovics, *A magyar kalandozások* (Les incursions des Magyars), Budapest, 1989 ; P. Engel, *Beilleszkedés Európába. A kezdetektől 1440-ig* (*Magyarok Európában I*), (Intégration à l'Europe. Des débuts à l'an 1440. Les Hongrois en Europe, tome I), Budapest, 1990, 107-110 ; C. Cave, *L'arrivo degli ungheresi in Europa e la Conquista della Patria*, Spoleto, 1995 (dans la suite : Cave 1995) ; F. Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (La politique extérieure de la Hongrie), Szeged, 1996. (dans la suite : Makk 1996), 9-29 ; S. L. Tóth, « A honfoglalás előtti magyar kalando-

sources (annales, chroniques etc.) aient relaté – surtout en latin – les actions dévastatrices des Hongrois, nous devons tenir compte de nombreuses difficultés concernant la reconstruction d’une incursion hongroise. Étant donné qu’une certaine partie des sources ne peut pas être tenue comme sûre du point de vue chronologique, même l’année exacte d’une invasion est difficile à déterminer. Il n’existe que relativement peu de sources à nous fournir des informations sur la date précise de l’apparition des Hongrois menant des campagnes de razzia sur un territoire donné. De plus, il faut tenir compte du fait que les Hongrois apparurent au cours d’une même année sur différents territoires. En considération des sources sporadiques – quelquefois inexactes et même dépourvues d’authenticité – il n’est possible d’esquisser l’itinéraire d’une invasion que conditionnellement, car il n’est pas claire s’il s’agit toujours de la même troupe. De plus, les sources rapportant des razzias n’ont pas mis en lumière les raisons et l’arrière-plan social des incursions d’une façon satisfaisante. Cela s’explique par le fait que les auteurs de ces notes ne portent que peu d’intérêt à l’établissement politique et social des Hongrois vivant dans le bassin lointain des Carpates. Par contre, ils s’intéressent en premier lieu aux dévastations faites par les Hongrois et à la défense contre eux. Par conséquent, le nombre exact des opérations militaires menées par les Hongrois n’est pas connu et la plupart des raids ne sont esquissées qu’approximativement. Nous n’avons non plus que des hypothèses à peu près probables concernant les raisons et les participants de ces opérations.

En ce qui concerne la chronologie de ces campagnes, nous pouvons constater les faits suivants. Selon des opinions précédentes (plus anciennes), les Hongrois ne se mirent à lancer une incursion qu’après la conquête du bassin des Carpates. Nos recherches actuelles ont prouvé cependant le mal fondé de cette conception. Avant la conquête, au cours du IX^e siècle, les Hongrois purent mener plusieurs raids, parmi lesquels six nous sont connus.² La première allusion sûre aux Hongrois au cours des années 830 se lie – bien évidemment – à une campagne d’incursion. Après la conquête hongroise de 895 à 900, les invasions se poursuivirent vers l’Ouest jusqu’en 955, et vers le Sud jusqu’en 970. Le nombre des opérations militaires du X^e siècle est estimé à peu près à 47.³ Si on y ajoute les razzias dont les dates nous sont inconnues et qui ne sont pas mentionnés dans les sources, on doit supposer plus d’actions. Ce qui revient à dire qu’il est vraisemblable que les Hongrois organisèrent des incursions chaque année et dans certains cas dans plusieurs directions à la fois. Il est certain que les actions militaires procé-

zások » (Les incursions hongroises d’avant la Conquête), *Hadtörténeti Közlemények* 1996, n°4 (dans la suite : Tóth 1996), 3-36.

2 Au sujet de l’analyse de ces six incursions, voir Tóth 1996. 4-21.

3 Gy. Kristó : « Magyar kalandozások-kalandozó magyarok » (La conquête magyare – les Magyars conquérants), F. Makk (dir), *Fejezetek a régebbi magyar történelemből I* (Chapitres de l’histoire hongroise ancienne), Bp., 1981 (dans la suite : Kristó 1981), 39 ; Makk 1996. 9-10.

dant de la conquête furent aussi fréquentes. Par contre, la plupart de ces razzias ne sont pas enregistrées dans les sources, car l'usage de l'écriture dans ces territoires fut bien moins développé qu'en Occident. Selon les sources musulmanes, les Hongrois – qui habitent dans la région appelée *Etelköz*, située entre le Danube et le Dniepr, au Nord de la mer Noire – « triomphent toujours sur les Slaves habitant près d'eux » et ils « envahissent les Slaves ». ⁴ En somme, on peut tenir pour certain que les Hongrois, entre les années 830 et 970, organisèrent très souvent, presque chaque année une campagne d'incursion. A la base de ces fréquentes razzias, nous pouvons constater donc que ces actions militaires faisaient partie organique de la mode de vie des Hongrois, et que la paix n'était qu'exceptionnelle.

A côté de leur fréquence, l'expansion spatiale de ces campagnes militaires est aussi fascinante. Au cours du IX^e siècle, les Hongrois n'attaquèrent pas seulement les tribus slaves vivant aux environs de leur territoire, mais organisèrent aussi des actions lointaines. Au cours de ces incursions, ils parvinrent depuis leur base au Nord de la mer Noire jusqu'au territoire de l'Autriche actuelle (862, 881). Au cours du IX^e siècle, ce ne furent pas seulement l'Italie et les territoires allemands qu'ils envahirent systématiquement, mais ils parvinrent aussi plusieurs fois jusqu'aux régions françaises, jusqu'à l'Espagne (942), et même jusqu'à l'Océan Atlantique (937). Tout ceci signifie qu'ils parcoururent de grandes distances au cours de ces campagnes militaires, et depuis leur pays d'origine ils couvrirent d'une distance de plus de 1000 km. Par surcroît, pendant l'incursion, ils errèrent des territoires immenses et ils ravagèrent aussi plusieurs pays. Au cours d'un raid, les Hongrois déferlèrent certainement par petites unités qui s'unirent et se séparèrent de temps en temps. Les incursions des Magyars ne furent pas en effet seulement fréquentes, mais leur rayon d'action fut très étendue. Il s'ensuit qu'ils menacèrent pratiquement toute l'Europe occidentale (sauf les îles britanniques). Le caractère particulièrement étendu du rayon d'action des raids hongrois peut être expliqué par deux facteurs. Le premier est que les Hongrois étaient des cavaliers nomades avec une vitesse de progression – grâce à leurs nombreux chevaux – assez remarquable. Le deuxième est que les Hongrois se mirent souvent aux incursions avant le début du printemps et ils ne retournèrent à leur pays d'origine qu'à la fin de l'automne. ⁵ Cela implique que la campagne d'incursion se

4 Au sujet de la chronique d'Ibn Rusteh, cf. G. Wiet, *Ibn Rusteh*. Les auteurs précieux, Le Caire, 1955 (dans la suite : Wiet 1955), 160 ; voir encore Gy. Kristó, *A honfoglalás korának írott forrásai* (Les sources écrites de la période de la conquête), Szeged, 1996 (dans la suite : HKIF), 33-34 (Ibn Rusteh), 38 (Gardézi).

5 Selon l'hypothèse, la plupart des razzias du X^e siècle fut expédiée au début de l'année ; cf. Gy. Kristó, « A magyar kalandozó hadjáratok szezonálisitása » (La saisonnalité des incursions hongroises), Gy. Pálffy-L. Farkas-E. Molnár (dir.), *Honfoglaló magyarság – Árpád-kori magyarság. Antropológia-régészeti-történelem*. (Les Hongrois conquérants – Les Hongrois de l'époque árpadienne. Antropologie-archéologie-histoire), Szeged, 1996, 11-15. Au cas des invasions du X^e siècle, les Hongrois parvinrent en été aux territoires choisis pour mener des campagnes militaires ; cf. Tóth 1996, 33.

poursuivit pendant presque toute l'année et ce furent des territoires envahis par des Hongrois qui durent supporter la charge de leur subsistance. Nous pouvons donc considérer ces incursions comme des « guerres-clairs » annuellement renaissantes. Face à ces attaques, l'Europe chrétienne de ce temps se manifesta aussi abandonnée que face à celles des Normands (Vikings), venus du Nord.

A propos de l'expansion spatiale, il nous faut traiter aussi des directions et des orientations des incursions des Magyars. Au cours du IX^e siècle, avant la conquête, la plupart des invasions furent certainement menées contre les territoires d'alentour où se trouvaient des tribus slaves. Il s'ensuit que les actions dirigées vers le Nord furent plus nombreuses.⁶ Il n'y avait que peu d'actions menées par les Hongrois vers l'Europe occidentale : une expédition vers la région du Bas-Danube (vers 836-838), une vers la Bulgarie (895), deux jusqu'au pays des Francs de l'Est (862, 881), une vers la Moravie (892) et une vers la Pannonie. L'époque des incursions d'après la conquête se divise en deux périodes ; l'une dure de 899 à 955 et l'autre de 955 à 970. Au cours de la première – et très longue – période, en 56 ans, les Hongrois menèrent environ 42 incursions, 38 vers l'Europe occidentale, et 9 seulement vers le Sud ou le Sud-Est, c'est-à-dire vers l'Empire byzantin. Dans la deuxième période, en 15 ans, ils n'organisèrent que cinq campagnes, uniquement vers le Sud et le Sud-Est. Cela montre bien qu'après la conquête, ce furent des campagnes dirigées contre l'Ouest qui dominant.⁷ C'est possible même si on suppose que le nombre des invasions vers l'Empire byzantin fut aussi élevé, mais elles ne furent pas mentionnées dans les sources bulgares et byzantines. Les Hongrois purent diriger des razzias également contre les peuples vivant au Nord de leur territoire, comme Constantin l'a relaté par rapport aux Croates Blancs.⁸

Après avoir résumé les cadres chronologiques et spatiaux des invasions des Magyars, nous esquissons brièvement les campagnes différentes.⁹ Vers 838, les Hongrois menèrent une campagne dans la région du Bas-Danube, à la demande des Bulgares, contre les Macédoniens révoltés contre la domination bulgare. Les Macédoniens leur infligèrent cependant une défaite. En 862, ils envahirent le territoire de Louis le Germanique, souverain des Francs de l'Est (probablement l'Autriche actuelle) et ils s'y livrèrent au grand pillage. En 881, les Hongrois et les Kabars parvinrent – vraisemblablement comme les alliés des Moraves – jusqu'aux

6 cf. Kristó 1981, 39 ; Tóth 1996, 26-27.

7 Kristó 1981, 40 ; Makk 1996, 9-10.

8 Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*. Greek text edited by Gy. Moravcsik. English translation by R. J. H. Jenkins, Washington, 1967 (dans la suite : DAI), 152-153. (caput 31).

9 A cause de l'étendue restreinte qui fut à ma disposition, je n'avais pas de possibilité de présenter dans le détail des incursions et d'énumérer les sources respectives. Je n'y ajoutais donc qu'une reconstruction esquissée à la base de la littérature. J'ai pris pour base de reconstruction pour des incursions de 836-838 à 895 : Tóth 1996, 4-19, et pour celles de 899 à 970 : Kristó 1980, 229-298 ; au sujet d'une esquisse pareille, voir Makk 1996, 11-14, et au sujet d'une reconstruction différente dans plusieurs points, voir Fasoli 1945 et Vajay 1968.

environs de Vienne où ils livrèrent deux batailles. En 892, les Hongrois, alliés d'Arnoulf, l'empereur des Francs de l'Est, luttèrent contre Svatopluk et envahirent même la Moravie. En 894, ils ravagèrent, peut-être toujours en alliance avec les Moraves, la Pannonie, Etat-vassal des Francs de l'Est. En 895 l'empereur byzantin Léon VI (le Sage) envoya deux ambassadeurs chez Árpád et Kurszán, princes des Hongrois. A la demande des Byzantins, les Hongrois envahirent la Bulgarie et vainquirent plusieurs fois les troupes du prince bulgare Siméon. Cette guerre entre Bulgares et Magyars fut cependant sanctionnée par la victoire des troupes bulgares. En 899, à l'appel de l'empereur Arnoulf, ils dirigèrent des raids jusqu'en Italie et vainquirent même l'armée du roi Béranger lors d'une bataille près du fleuve Brenta. Il est possible aussi, mais pas tout à fait assuré qu'ils y hivernèrent et ne retournèrent vers leur pays d'origine qu'au cours de l'an 900. En 900 ils dévastèrent le territoire de l'Autriche. En 901, ils dirigèrent aussi des razzias contre la Carinthie, région autrichienne, et peut-être aussi contre l'Italie. En 902, ils menèrent une campagne contre la Moravie, qui allait perdre son indépendance à cause des attaques des Francs de l'Est et de celles des Magyars. En 903-904 ils se livrèrent aux combats contre les Bavaois, sur des terrains autrichiens. Au cours de l'an 904, les Hongrois ravagèrent aussi en Italie. En 906, deux troupes apparurent en Saxe. En 907, les Francs de l'Est (les Bavaois) essayèrent pour la première fois de reconquérir la Pannonie, perdue lors de la conquête hongroise. Cependant les Hongrois les vainquirent au début du juillet, dans la bataille de Brezlauspurch (Pozsony). En 908, ils attaquèrent des territoires allemands, la Saxe et la Thuringie. L'année suivante, ils dirigèrent une action militaire contre la Souabe. En 910, ils envahirent derechef des régions allemandes : ils s'illustrèrent dans la bataille d'Augsbourg, mais furent écrasés dans celle de Neuching. En 911, ils ne dévastèrent pas seulement la Souabe et des territoires des Francs, mais traversant pour la première fois le Rhin, ils ravagèrent aussi la Bourgogne. En 912, ils pillèrent l'Empire des Francs et la Thuringie. En 913, ils parcoururent encore jusqu'à la Bourgogne mais, lors de leur retraite, ils furent écrasés, près de l'Inn, par les troupes d'Arnoulf, prince bavaois. Nous n'avons aucune certitude concernant les raids hongrois au cours de l'année suivante, mais en 915 ils organisèrent encore des campagnes contre la Souabe, la Thuringie et même la Saxe. On ne peut pas encore établir avec certitude s'ils avaient mené en 916 des campagnes de razzias. En 917, ils envahirent cependant d'abord la Souabe, puis l'Alsace et la Lorraine. Au cours de cette campagne ils profitèrent des luttes internes des Allemands et même celles des Français et il est probable qu'ils se soient présentés comme les alliés de l'un des adversaires. En 917, en alliance bulgare, ils pouvaient aussi parcourir jusqu'à l'Empire byzantin. Nous n'avons aucune donnée sur les raids de 918, mais en 919 ils se mirent certainement aux incursions. Ils attaquèrent d'abord des territoires allemands où, après la mort de Conrad, son fils Henri I^{er} l'Oiseleur (919-936) arriva au pouvoir. En outre des ravages en Saxe, ils envahirent aussi la France de l'Est et ils y firent des dévasta-

tions. En 920 et même au cours des années suivantes, les campagnes menées contre l'Italie étaient les plus nombreuses. En 921 et 922 ils y ont conduit une opération militaire de grande importance, à la demande du roi Bérenger, qui a conclu une alliance avec les deux princes hongrois, Dursac et Bogát. Nous ne savons rien de la suite éventuelle de cette incursion pendant l'année suivante. En 924, il est certain qu'une invasion immense fut dirigée contre l'Italie, sous le commandement de Salardus. En ce temps-là ils parcoururent aussi jusqu'au Midi français. Il reste encore à prouver si cette invasion était provoquée par des luttes internes des Francs ou s'il s'agissait d'une sollicitation. Au cours de cette année, ils dirigèrent des actions militaires dans d'autres directions également, et il est à supposer que c'était une autre troupe hongroise qui envahit la Saxe. En même temps l'un des chefs hongrois a été capturé par l'ennemi, et il n'a été libéré qu'en échange de la conclusion de la paix. Henri, roi d'Allemagne conclut cette paix pour neuf ans et accepta même le paiement d'un tribut annuel aux Hongrois. En 926 ces derniers ravagèrent d'abord la Souabe, après - en traversant le Rhin - ils attaquèrent des territoires français. Il n'est pas prouvé mais nous supposons qu'ils se sont mêlés de nouveau des luttes internes et se présentèrent comme des alliés du parti carolingien. En 927, les troupes hongroises envahirent l'Italie à la sollicitation du pape Jean X. En ce qui concerne l'intervalle de six ans qui suit, nous n'avons aucune certitude sur des raids hongrois. Cela s'explique par la paix de neuf ans conclue avec le roi Henri, et aussi par un manque de demandes italiennes ou françaises. Il est possible cependant qu'ils menèrent des raids dans d'autres directions, vers le Sud ou vers le Nord, mais les sources ne les rapportent pas. En 933, ils luttèrent contre le roi Henri, qui refusait de s'acquitter de l'impôt mais ils furent écrasés près de la rivière Riade. En 934 les Hongrois, alliés aux Petchenègues, leurs ennemis d'hier, organisèrent une opération militaire contre l'Empire byzantin au cours de laquelle l'armée byzantine fut écrasée. En 935, ils parcoururent les territoires français et ravagèrent la Bourgogne et l'Aquitaine. L'invasion suivante fut organisée en 937 ; elle fut sollicitée probablement par l'avènement d'Otton I^{er}, fils de Henri I^{er}. Ils attaquèrent d'abord des territoires allemands, mais ces opérations furent dépourvues de succès. Ils envahirent après la France, théâtre de la prise du pouvoir de Louis, successeur de Rodolphe. Au cours de ces campagnes, les Hongrois parvinrent même jusqu'à l'océan Atlantique. Cette incursion fascinante se terminait en Italie, où ils parvinrent jusqu'à Naples. En 938 ils attaquèrent la Saxe où ils furent écrasés près de Steterburg et de Dromling. D'après les sources, la campagne suivante se déroula au cours de l'année 940 : les Hongrois attaquèrent l'Italie mais ils y furent également vaincus. En 942, en traversant l'Italie, ils envahirent la péninsule ibérique et ravagèrent à la fois les territoires chrétiens et musulmans (mauresques). En 943 ils attaquèrent des territoires bavarois, mais cette opération fut vouée à l'échec. Ils dirigèrent une autre action militaire contre l'Italie, mais le roi Hugues leur offrit une somme considérable en échange de la conclusion de la paix. En même temps une autre

troupe hongroise attaqua Byzance, mais cette campagne aboutit aussi à la conclusion de la paix, en vigueur pour cinq ans. Jusqu'en 947 les sources ne parlent pas de nouvelles expansions hongroises. Cela ne s'explique que par la résistance augmentée de la part des Allemands et par les paix conclues avec les Italiens et les Byzantins. En 947 les troupes hongroises parcoururent l'Italie sous le commandement de Taksony et le nouveau roi de ce pays, Bérenger II, fut obligé d'acheter la paix pour une somme importante. En 948, ils envahirent des territoires bavarois, mais ils y subirent un échec. Vers 945-950 ces luttes hungaro-bavaroises se poursuivirent, couronnées surtout avec des succès bavarois. En 951, en traversant l'Italie, ils envahirent l'Aquitaine, l'un des territoires français. En ce temps-là, les Hongrois n'eurent que peu de possibilité de mener des actions militaires vers l'Ouest, car Othon I^{er} a soumis l'Italie du Nord. Par conséquent, les attaques contre les Bavarois - n'atteignant que des régions frontalières - furent de plus en plus dépourvus de succès. En 953, la révolte contre Othon I^{er} donna l'occasion aux Hongrois de participer aux luttes internes, comme alliés. En 954, à l'appel des troupes allemandes révoltées, les Magyars, sous le commandement de Bulcsú, attaquèrent les territoires allemands. Après avoir dévasté la Bavière, ils traversèrent le Rhin et ravagèrent d'abord le territoire de la Belgique actuelle, puis celui de la France. Il est à supposer qu'ils retournèrent à leur pays d'origine en traversant l'Italie. En 955, sous le commandement de Bulcsú, ils envahirent à nouveau l'Allemagne, mais Othon I^{er} leur infligea une lourde défaite près d'Augsbourg, le 10 août. Par la suite, ils ne dirigèrent des actions militaires que vers l'Empire-byzantin. En 959, une troupe hongroise parvint jusqu'à Constantinople et acquit un butin considérable. Par contre, l'invasion hongroise de 961 était bien moins efficace, car les Byzantins vainquirent. En 968, les Hongrois dirigèrent une autre razzia contre ces territoires, et ils réussirent à faire beaucoup de captifs. En 970, ils s'associèrent aux troupes du prince russe Sviatoslav dont l'armée coalisée contenait des éléments russes, petchenègues et bulgares. Cette armée fut cependant écrasée par les troupes byzantines près d'Arkadiupolis.

Abstraction faite des échecs plus au moins lourds de quelques troupes hongroises, la plus grande partie des campagnes militaires des Hongrois furent très efficaces. La raison la plus évidente de ces succès réside dans la tactique nomade, très particulière, de la cavalerie légère. L'empereur Léon VI le Sage (886-912) parle ainsi de la stratégie militaire des Hongrois dans son œuvre intitulée *La Tactique* : « ils ont la prédilection de lutter à distance, tendre des embûches, encercler l'ennemi, feindre de prendre la fuite et puis retourner et en créant ainsi des formations de combat éparpillées ».¹⁰ L'accessoire le plus important de cette tactique de steppe,

10 Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire de la Hongrie arpádienne), Bp., 1984 (dans la suite : ÁMTBF), 20 ; voir aussi HKIF 106.

typiquement orientale, était l'arc composé-répulsif dont la longueur des cordes atteignait à peu près 110 cm. Les Hongrois utilisèrent parfaitement de cette arme, très efficace dans la lutte à distance et dont la force était effrayante. Dans sa chronique, Regino, l'abbé de Prüm, rapporte que les Hongrois tuèrent plusieurs milliers d'hommes « *par des flèches qu'ils tirent d'une façon si compétente de leurs arcs en corne qu'on a vraiment peine à écarter ces tirs.* »¹¹ Dans le cas où les Hongrois ne pouvaient pas user de leurs arcs d'une raison quelconque, leur action était vouée à l'échec. Cela s'est produit au cours de la campagne de 954, quand « *la pluie était si forte que ce peuple si expérimenté dans l'usage de l'arc était incapable de tirer des cordes de l'arc.* »¹² Nous pouvons citer la description de Masudi, de 934, pour donner l'exemple illustre de la lutte à distance. D'après cette source, dans le combat mené par les Hongrois contre les Byzantins « *c'était un orage de flèches qui provoqua la fuite des Byzantins* », car les détachements de la cavalerie hongroise et petchenègue – courant ventre à terre du côté gauche et droite – n'ont cessé de cibler tour à tour les ailes et le gros de l'armée byzantine. Cela a impliqué d'abord le renversement de l'ordre de bataille byzantin, puis la défaite totale.¹³ Les Hongrois sortirent souvent victorieux des combats grâce aux embûches. Selon Regino, « *ils feignent souvent de prendre la fuite* » et « *ils cessent de lutter au milieu des escarmouches acharnées, mais peu de temps après ils retournent au champ de bataille, donc quand on se croit vainqueur, on est dans le plus grand péril* ». ¹⁴ L'une des embûches hongroises est relatée dans la description de Liudprand, concernant la première bataille d'Augsbourg, le 10 juin 910. Selon cette source, « *la fortune de la guerre avantageait l'armée de Louis, quand les Turques [les Hongrois], très rusés – en dressant front à front une embûche – feignaient de prendre la fuite. Le peuple du roi, ignorant l'embûche, s'est mis à les poursuivre, mais les Hongrois qui faisaient le guet et qu'on pensait déjà être vaincus, encerclaient leurs poursuivants et tuaient des chrétiens se tenant pour vainqueurs.* »¹⁵ Les Hongrois furent toujours accompagnés de nombreux chevaux pendant leurs campagnes militaires. Léon VI le Sage rapporte « *qu'ils sont suivis d'une grande troupe de chevaux, juments et étalons, en partie pour la nourriture et le lait, en partie aussi pour donner l'impression de quantité* ». Lors des batailles, les Hongrois « *placent les chevaux supplémentaires à l'arrière, c'est-à-dire derrière la ligne de bataille,*

11 *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Germanicarum ad usum scholarum. Reginonis Abbatis Prumiensis chronicon.* Rec. Kurze, Hannoverae, 1890 (dans la suite : SRG Regino), 133 ; HKIF 199.

12 *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores.* Ed. Pertz, G. H. (dans la suite : MGH SS), IV, 67 ; HKIF 231 ; au sujet du résumé de l'invasion de l'an 954 voir Fasoli 1945, 186-195 et Kristó 1980, 284-288.

13 Au sujet de la chronique de Masudi voir HKIF 54-56 ; au sujet du résumé de l'invasion de l'an 934 voir Fasoli 1945, 161-162 et Kristó 1980, 268-271.

14 SRG Regino 133 ; HKIF 198.

15 Liudprand, *Antapodosis* II. 4., 1. *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Germanicarum ad usum scholarum. Die Werke Liudprands von Cremona.* Ed. Bekker, J., Hannoverae, 1915 (dans la suite : SRG Liudprand), 38-39 ; HKIF 215 ; au sujet du résumé de l'incursion de l'an 910, voir Fasoli 1945, 122-125 ; Vajay 1968, 48-49 et Kristó 1980, 239-241.

pour garder cette dernière ». ¹⁶ Les Hongrois s'attachaient fortement à leurs chevaux. Regino constate, en exagérant un peu, « qu'ils passent tout leur temps à cheval, ils voyagent de cette façon, même ils y séjournent, réfléchissent et conversent ». ¹⁷ L'importance des chevaux est signalée aussi par Léon VI, qui relate que « le manque des pâturages est très désavantageux pour les Hongrois, vu les nombreux chevaux emmenés avec eux ». Léon VI insiste aussi sur les faiblesses de la tactique nomade. Selon ses remarques, « au cours d'un combat, ce sont des éléments à pied, formant l'ordre de bataille, qui causent les plus grandes pertes aux Hongrois. Les détachements à pied constituent donc un vrai danger pour eux, qui, cavaliers, ne descendent pas de leurs chevaux. Les Hongrois, à pied, sont incapables d'opposer une résistance, puisqu'ils avaient grandi à cheval. » Il est à supposer que les Hongrois ne s'illustrèrent pas non plus lors des combats d'homme à homme, car, comme Léon VI le relate, « les corps à corps armés sont aussi désavantageux pour eux ». ¹⁸ Tandis qu'au cours des luttes à distance, l'arme de prédilection des Hongrois fut l'arc, à l'occasion des corps à corps, ils usèrent - endossant la cuirasse - de l'épée, de la lance et de la massue. Ils ne s'illustrèrent pas non plus dans les sièges des forteresses, des villes fortifiées. D'après Regino, « les Hongrois sont incapables de prendre d'assaut des villes encerclées ». ¹⁹ Il est vrai qu'ils ne donnèrent l'assaut contre les villes fortifiées par des murailles que très rarement, et ces sièges furent généralement voués à l'échec. C'est ainsi qu'ils assiégèrent en vain la ville ibérique de Léride en 942, Cambrai en 954 et Augsburg en 955. L'incendie des villages, des sites fut l'élément indispensable de la stratégie des campagnes militaires menées par des Hongrois. En 899, au cours de leur raid contre l'Italie, ils « ont incendié d'abord Cittanuova, appartenant à Venise, dont les habitants ont pris la fuite, puis ils ont livré Equilio, Fine, Chioggia et Capo d'Argine aux flammes ». ²⁰ Au cours de la campagne de 926, l'armée hongroise dévasta - sur le territoire de la Suisse actuelle - jusqu'au lac de Constance « tous les bâtiments des villages en les livrant aux flammes ». ²¹ En 955, ils incendièrent « le grand territoire qui s'étendait jusqu'à la rivière Iller ». ²² Les églises devinrent souvent victimes de ces incendies. Cela s'explique par le fait que les habitants se réfugièrent souvent dans les églises, et leurs richesses furent toujours convoitées par les Hongrois. Ceci indique qu'en

16 ÁMTBF 19, 20 ; HKIF 105, 106 (caput 52, 57).

17 SRG Regino 133 ; HKIF 199.

18 ÁMTBF 21 ; HKIF 107 (caput 62, 63.)

19 SRG Regino 133 ; HKIF 198.

20 Johannes diaconus Venetus, voir MGH SS VII, 22 ; A. F. Gombos, *Catalogus fontium Historiae Hungaricae I-III*, Budapestini, 1937-1938. (dans la suite : *Catalogus*), III, 1313 ; HKIF 240 ; au sujet du résumé de l'incursion de l'an 899 ou des années 899-900, voir Fasoli 1945, 91-111 ; Vajay 1968, 29-31 ; Kristó 1980, 205-212 ; Cave 1995, 138-140.

21 Hartmann, *Vita sancti Wiborada*, voir MGH SS IV, 454 ; HKIF 204 ; au sujet du résumé de l'incursion de l'an 926, voir Vajay 1968, 74-77 ; Kristó 1980, 259-265.

22 Gerhard, *Vita sancti Udalrici*, cf. MGH SS IV, 401 ; HKIF 234-235.

954, les Hongrois, enragés à cause de l'échec du siège de Cambrai, ont essayé d'incendier l'église : « ils ciblaient des flèches allumées le toit de l'église ». ²³

L'autre raison des succès hongrois réside dans le démembrement, le partage de l'Europe féodale et chrétienne. C'est précisément à cause de ce partage qu'elle se présentait incapable de résister, d'une façon efficace, aux attaques des Magyars. Après 843, l'Empire Franc s'est dissous et ses Etats successeurs, l'Etat des Francs de l'Ouest (la France) et l'Empire des Francs de l'Est (l'Allemagne), aussi bien que l'Italie, tombèrent dans l'anarchie et furent troublés par des luttes intestines. Ces escarmouches permanentes poussèrent souvent une des parties à demander l'aide des Hongrois menant des razzias. Il est normal que les Hongrois se mirent volontiers à ces incursions, dirigées contre les régions lointaines de leur pays d'origine, puisque cela coïncidait parfaitement avec leurs propres objectifs. A la fin du IX^e siècle, au cours des guerres entre Francs de l'Est et Moraves, les Hongrois furent payés par chacun des deux adversaires. Le roi-empereur Arnoulf (887-899) a demandé une fois l'aide des Hongrois face à l'attaque de son ennemi. Son adversaire, Svatopluk, prince morave, n'agissait pas autrement (892, 894). ²⁴ L'empereur byzantin Léon VI sollicita aussi les Hongrois de devenir ses alliés au cours de la guerre bulgare-byzantine, renouvelée en 895. ²⁵ Après la conquête, les Hongrois furent aussi sollicités par un des adversaires, pour repousser leurs ennemis. Ainsi, en 899, Arnoulf dirigea ses alliés hongrois vers l'Italie, contre le roi Bérenger. ²⁶ Par contre, en 921-922, ils combattirent aussi en Italie, mais cette fois-ci comme alliés de Bérenger. ²⁷ Il est également possible qu'ils se mêlèrent des

23 *Gesta episcoporum Cameracensium*, MGH SS VII, 429 ; HKIF 244.

24 Au sujet de la sollicitation des Hongrois en 892, voir *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Germanicarum ad usum scholarum. Annales Fuldenses*. Rec. Kurze, F., Hannoverae, 1891 (dans la suite : SRG AF), 121 ; HKIF 188 ; au sujet de l'incursion de l'an 892, voir Vajay 1968, 21-22 ; Kristó 1980, 151-152 ; Cave 1995, 105, 113 ; Tóth 1996, 10-11, au sujet de l'incursion de l'an 894, voir SRG AF 125 ; HKIF 190 ; au sujet de l'hypothèse de la sollicitation des Hongrois en 894, voir par ex. Györfy 1977, 128-129 ; Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth century*, Szeged, 1996 (dans la suite : Kristó 1996), 177-178, au sujet du résumé de l'incursion de l'an 894, voir Vajay 1968, 22 ; Kristó 1980, 152-158 ; Cave 1995, 118-120 ; Tóth 1996, 11-13.

25 Au sujet de la sollicitation des Hongrois, voir par ex. *Georgius Monachus Continuatus*, ÁMTBF 59, 63 ; C. A. Macartney, *The Magyars in the Ninth Century*, Cambridge, 1930 (dans la suite : Macartney 1930), 178 ; Kristó 1996, 183 ; S. L. Tóth, « Hungarian-Bulgarian Contacts in the Ninth Century », *Hungaro-Bulgarica V*, éd. I. H. Tóth, Szeged, 1994 (dans la suite : Tóth 1994), 75 ; au sujet du résumé de l'incursion hongroise contre la Bulgarie, voir Vajay 1968, 25-26 ; Kristó 1980, 175-189 ; Cave 1995, 114-117 ; Tóth 1996, 13-19.

26 Au sujet de cette hypothèse, basée sur la lettre de Théomar, évêque de Salz, datée du printemps de l'an 900, voir Györfy 1977, 132, Kristó 1996, 198.

27 Liudrand, *Antapodosis II*, 60-61 ; cf. SRG Liudprand 64-65, *Catalogus II*, 1473 ; voir aussi Gy. Györfy (dir.), *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról*. (Des ancêtres des Hongrois et de la conquête), Budapest, 1986 (dans la suite : MEH), 231, sur le résumé de l'invasion de 921-922, voir Vajay 1968, 64., Kristó 1980, 250-254.

luttres internes des Français (917, 919, 924).²⁸ En 924, ils se mirent certainement à une incursion, à l'appel des princes révoltés contre Othon I^{er}.²⁹ Nous pourrions énumérer d'autres exemples, mais cela n'est pas indispensable pour démontrer que les troupes hongroises furent bien souvent engagées dans des luttres internes. En d'autres termes, les razzias des Hongrois devinrent partie intégrante de la politique européenne, très chaotique. Les princes rivalisant entre eux eurent besoin d'être soutenus par cet allié très périlleux, bien qu'ils aient été conscients de s'exposer en même temps au danger. La charge des Hongrois provoqua souvent des dénonciations réciproques. Théomar, évêque de Salz, dans sa lettre datée du printemps de l'an 900, réfuta l'accusation morave. Selon cette incrimination, les Francs conclurent avec les Hongrois une alliance, sur laquelle ils prêtèrent serment d'une façon païenne et en leur donnant de l'argent, ils les envoyèrent en Italie. Selon l'évêque, ce furent exactement les Moraves qui commirent le péché d'avoir noué une alliance avec une foule considérable de Hongrois, et ils ravagèrent ensemble la Pannonie.³⁰ Liudprand, dans son œuvre historique, attribue l'alliance avec les Hongrois à la volonté de puissance de l'empereur Arnoulf, et il la considère comme un péché qui « a engendré la destruction de l'Europe chrétienne ». ³¹ Les Hongrois – en échange des offrandes – se mêlèrent volontiers des luttres internes, car ils auraient probablement mené des incursions sans alliés aussi.

Il nous faut examiner aussi les cadres politiques de ces incursions : furent-elles des actions communes de la confédération entière ou l'œuvre de telle ou telle tribu? C'est un problème difficile à résoudre, car nos sources parlant des razzias ignorent la structure politique des Hongrois. Au cours du IX^e siècle les actions menées par la confédération des tribus eurent probablement une grande importance, peut-être elles furent les plus nombreuses.³² Cela peut être indiqué par l'opinion de l'empereur Constantin, selon laquelle l'attaque petchenègue, provoquant la conquête hongroise, ne frappa que les familles et les gardiens des frontières. Ces derniers restèrent seulement dans le pays d'origine, car en ce temps-là les Hongrois étaient en train de guerroyer, c'est-à-dire ils participaient aux expéditions.³³ En ce qui concerne quelques invasions hongroises bien connues, nous

28 Sur cette hypothèse, voir Vajay 1968, 64 ; voir aussi l'avis différent de Kristó 1980, 247, 250, 253-254, 257-259.

29 Folcuinus, *Gesta abbatum Lobbiensium*, MGH SS IV, 65-66 ; Catalogus II, 932 ; voir aussi Kristó 1980, 284-285.

30 Sur la lettre de Théomar, voir Catalogus III, 2198-2201 ; MEH 217-222.

31 cf. Liudrand, *Antapodosis*, I, 13 ; cf. SRG Liudprand 15 ; Catalogus II, 1469 ; HKIF 213-214.

32 Sur la domination des actions de la confédération des tribus, voir Kristó 1980, 349 ; Kristó 1981, 44 ; les actions menées contre les territoires lointains purent se dérouler avec la participation de plusieurs tribus, mais il s'agissait peut-être des actions tribales aussi, cf. Tóth 1996, 32.

33 DAI 176-177 (caput 40), sur son interprétation, voir Tóth 1996, 33-34.

pouvons les prendre pour des actions de toute la confédération des tribus. Par exemple, les sources relatant l'invasion dirigée contre l'Autriche, en 881, parlent à la fois des Hongrois et des Kabars. Ce fait peut s'interpréter dans le sens que les sept tribus hongroises et même les trois tribus kabares jointes aux Hongrois, se mêlèrent ensemble de cette campagne. A mon avis, il est plus vraisemblable qu'une seule ou plusieurs tribus hongroises d'orientation occidentale se mirent à mener une action commune avec les Kabars.³⁴ En 895, l'ambassadeur de Byzance s'accordait avec les deux chefs magyars, Árpád et Kurszán, sur l'attaque de la Bulgarie. Nous pouvons aussi considérer cette attaque comme une action de la confédération des tribus hongroises, car Árpád fut certainement le premier prince des Hongrois (kündü), tandis que Kurszán était vraisemblablement le deuxième (gyula) dont la tâche fut la gestion des affaires militaires. Il n'est pas cependant exclu que seuls les deux tribus de premier plan participèrent à cette invasion contre la Bulgarie.³⁵ Il est aussi difficile d'apprécier les invasions du X^e siècle. Le fait qu'en 924 l'un des chefs hongrois était gardé en captivité et, en échange de sa libération, les Hongrois conclurent une paix de neuf ans avec le roi Henri et qu'ils ne l'ont pas violée, nous permet de penser que cette opération a été organisée au niveau confédéral.³⁶ La campagne de 955, aboutissant à la défaite d'Augsbourg, peut aussi nous apparaître comme une action grandiose, menée par la confédération entière. Cela est fondé sur le fait qu'elle fut dirigée par Bulcsú, le troisième personnage en dignité de la fédération, et que nous avons connaissance de la participation au moins de deux autres chefs de tribu.³⁷ En même temps, certains indices nous poussent à tirer une conclusion différente : les tribus hongroises menèrent aussi des razzias indépendantes les unes des autres au cours du X^e siècle. Nous savons très bien que pendant plusieurs années (p. ex. en 917, 919, 924, 934, 943) les Hongrois organisèrent des raids dans différentes directions, et que ces actions ne purent pas être dirigées par la confédération entière.³⁸ Il nous paraît évident que ce ne furent point les mêmes tribus qui se lancèrent aux inva-

34 Sur la campagne militaire de 881, voir MGH SS XXX/2, 742 ; sur son analyse, voir Vajay 1968, 15-16 ; Tóth 1996, 8-10 ; au sujet de son interprétation comme action de la confédération des tribus, voir Györffy 1977, 143-144 ; Kristó 1996, 175 ; au sujet de son interprétation comme action d'une ou de plusieurs tribus hongroises « d'orientation occidentale » et des Kavars, voir Tóth 1996, 9-10, 31.

35 Sur l'action de la confédération tribale, voir Kristó 1980, 182 ; sur l'action unique des Kavars, voir Györffy 1977, 128 ; sur l'action de deux tribus, voir Tóth 1994, 75 ; Tóth 1996, 20-21.

36 Cf. Widukind, *Antapodosis* I, 32, voir MGH SS III, 431 ; Catalogus III, 2661 ; HKIF 220-221 ; au sujet du résumé de l'incursion de 924 contre la Saxe, voir Fasoli 1945, 141-143 ; Vajay 1968, 71-72 ; Kristó 1980, 259.

37 Sur l'invasion de 955, voir Fasoli 1945, 202-212 ; Bogyai 1955 ; H. Eisle, *Die Ungarnschlacht im Jahre 955 auf dem Lechfeld. Ursachen und Wirkungen*, Ausburg, 1979 ; Kristó 1980, 288-293 ; Gy. Kristó, *Az ausburgi csata (La bataille d'Ausbourg)*, Budapest, 1985 (dans la suite : Kristó 1985).

38 cf. Kristó 1980. 362-368.

sions diverses ; tandis que les unes organisèrent des campagnes vers l'Ouest, les autres participèrent aux actions menées contre l'Est.³⁹ A mon avis, toutes les tribus eurent une direction précise pour leur campagne militaire, et cela ne dépendait que de la disposition des tribus à l'intérieur du pays d'origine. En ce qui concerne des campagnes lointaines, il s'agissait probablement de l'alliance de plusieurs tribus ou même d'une action commune de la confédération entière. Il est vraisemblable que par rapport à la période précédant la conquête, la cohésion de la confédération s'affaiblissait au cours du Xe siècle tandis que l'influence des tribus déjà indépendantes augmentait. Tout ceci signifie que les campagnes menées par des tribus différentes passaient au premier plan au détriment des actions grandioses de plusieurs tribus, de plus en plus rares.

Le problème de la taille et de l'effectif des armées hongroises est lié essentiellement aux caractères tribaux et fédéraux des troupes menant des campagnes de razzias. La force de l'armée hongroise du IX^e siècle est estimée à vingt mille personnes par les sources musulmanes.⁴⁰ Il n'est pas probable, même en cas d'une campagne menée par la confédération des tribus, que l'effectif entier, c'est-à-dire tous les guerriers participèrent aux incursions, car dans ce cas-là, le pays d'origine serait resté sans défense efficace. Nous avons des données concrètes concernant l'effectif des guerriers participant à une incursion ou plutôt à une bataille. Il s'agit de la bataille de Brenta (24 septembre 899), au cours de la campagne militaire dirigée contre l'Italie. D'après une certaine source, l'armée de Bérenger, roi d'Italie, fut le triple de celle des Hongrois, tandis qu'une autre source estima l'effectif du roi d'Italie à quinze mille personnes. A la base de la combinaison de ces deux informations, nous estimons la force militaire des Hongrois, vainqueurs de cette bataille, à cinq mille personnes.⁴¹ Cela n'est plus que le quart de l'armée entière des Hongrois. Étant donné que la confédération fut constituée de sept tribus hongroises et trois tribus kabares, nous estimons donc l'effectif de chacun de dix tribus deux mille personnes. Cela peut impliquer que deux ou trois tribus participèrent vraisemblablement à l'incursion menée contre l'Italie, en 899.⁴² Il est probable aussi qu'ils n'expédièrent que très rarement une armée plus grande. C'est seulement dans le cas de l'action militaire de 955 qu'ils engagèrent une armée plus nombreuse.⁴³ Nous supposons qu'au cours de la plus grande

39 Cf. Deér 1928. 225, 30-31.

40 Cf. Wiet 1955. 160 ; HKIF 32 (Ibn Rusteh), 35 (Gardézi), 44 (Marvazi).

41 Sur l'armée de 15 mille personnes de Bérenger, voir Johannes diaconus Venetus, cf. MGH SS, VII, 22 ; *Catalogus* II, 1313. L'armée de Bérenger fut le triple de celle des Hongrois, voir Liudprand, *Catalogus* II, 1471 ; sur l'hypothèse basée sur ces deux données, voir Gy. Pauler, *A magyar nemzet története Szent Istvánig* (Histoire de la nation hongroise jusqu'au roi Saint Etienne), Budapest, 1900, 36.

42 Sur ce calcul, voir S. L. Tóth, « Megjegyzések a honfoglalás szakaszaihoz » (Remarques par rapport aux étapes de la conquête), *Századok* 130 (1996) n°4, 899.

43 Cf. Kristó 1980, 292.

partie des razzias, l'effectif de l'armée hongroise se composait de quelques milliers d'hommes. Au cours d'une campagne, ils déferlèrent par petites unités – contenant seulement quelques centaines d'hommes chacune – qui ne s'unirent qu'à l'occasion d'une résistance considérable ou d'une bataille. D'après la description d'Ekkehard, parlant de la campagne des Hongrois au cours de l'an 926, « les forces ennemies ne déferlèrent pas ensemble, mais elles attaquèrent par troupes les villes et les villages ».44 Il réunirent, avant la bataille de Mersebourg, « les troupes dispersées... à l'aide des signaux de fumée et de feu ».45

Il nous faut traiter aussi des motifs des incursions, c'est-à-dire examiner les raisons qui ont conduit les Hongrois à se mettre en un mouvement systématique, renaissant chaque année. Ce mouvement consiste à abandonner le pays d'origine, au cours des premiers mois de l'année, et les Hongrois finissent par y retourner à la fin de la même année. L'historiographie propose plusieurs points de vue en ce qui concerne l'explication des razzias. Selon l'une de ces hypothèses, la principale activité économique des Hongrois, l'élevage, dut se limiter à un territoire plus restreint dans leur nouveau pays, c'est-à-dire dans le bassin des Carpates. Cette crise de la société pastorale conduisit les Hongrois à se mettre aux incursions, auxquelles participèrent les éléments éliminés de la production.46 Une autre hypothèse souligne que ces razzias furent des entreprises bien organisées, diplomatiquement bien préparées. Les Hongrois entrèrent en campagne surtout à une certaine demande et ils essayèrent de bien choisir leurs alliés. Ces actions préparèrent d'abord l'appropriation de leur nouveau pays, puis elles visèrent plutôt sa défense. Par la suite, elles facilitèrent la participation active des Hongrois à la politique européenne, et remportèrent aussi un butin considérable.47 Selon une thèse différente, les campagnes militaires des Hongrois furent plutôt déterminées par une volonté d'acquérir un riche butin. La capture fut généralement caractéristique par rapport aux sociétés nomades, on ne peut pas la considérer donc comme une spécialité typiquement hongroise.48 Après avoir analysé ces théories énumérées, nous pouvons constater les faits suivants. Il est peu probable que ce fut l'amoindrissement du pâturage, provoquant la crise d'une certaine groupe de société, qui aurait déterminé les invasions. Je dois signaler le fait que les Hongrois menaient aussi – avant leur conquête – des raids depuis leur pays d'origine plus

44 Cf. *Casus sancti Galli, Ekkehardus*, MGH SS II, 105 ; Catalogus I, 449 ; HKIF 247.

45 MGH SS III, 434 ; Catalogus III, 2662 ; HKIF 222.

46 Voir par ex. E. Molnár, *A magyar társadalom története az őskortól az Árpád-korig* (L'histoire de la société hongroise de la préhistoire à l'époque árpadienne), Bp., 1949, 87, 116-118.

47 J. Karácsonyi, *A magyar nemzet honalapítása 896-897-ig* (La fondation de la patrie de la nation hongroise jusqu'à l'an 896-897), Oradea Mare-Nagyvárad, 1925, 30 ; Vajay 1968, 81-85, I. Dienes, *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois conquérants), Budapest, 1978, 68-72.

48 Fasoli 1959, 29-33 ; Musset 1965, 44, 60, 63-64 ; Kristó 1980, 335-349, T. Bogyai, « L'homme de l'Occident en face des incursions hongroises », *Miscellanea de studi dedicati a Emerico Várady*, Modena, 1986, 32-36.

grand, quoiqu'ils y aient possédé des pâturages abondants. Au sujet de l'explication de politique étrangère et diplomatique (politico-diplomatique), il faut reconnaître que les Hongrois y participèrent souvent à la demande de certains princes. En ce qui concerne la plupart des campagnes militaires, la requête n'est pas prouvée ; or, il est évident que les Hongrois ont lancé des invasions, même sans y être appelés. Il était cependant avantageux pour eux de lutter en alliance avec tel ou tel pouvoir et de ravager ensemble un pays ennemi. Tout ceci signifie donc que grâce à cette sollicitation, ils furent protégés par la force militaire de leurs alliés. Selon ma conviction, les raids furent surtout motivés par la capture. En d'autres termes, l'acquisition des richesses détermina primordialement les incursions, et cela implique que nous ne pouvons point accepter la théorie de la résolution d'une crise, ni celle de la volonté de participation à la politique européenne, comme explications bien fondées des invasions. Il faut aussi se rappeler que l'économie hongroise, au cours des IX^e-X^e siècles, était une économie nomade dominée par l'élevage. Tout ceci signifie que les Hongrois s'efforcèrent d'acquérir des produits et des biens qu'ils ne préparaient pas eux-mêmes. Pour cela, ils eurent recours au commerce, voire aux campagnes militaires. Evidemment, ils combinèrent parfois les deux, et firent des efforts pour vendre cher les biens acquis.

Dans la suite nous traitons la question des biens obtenus au cours des raids. Les Hongrois sont souvent entrés en guerre à la base d'une sollicitation, cela implique donc qu'ils recevaient des offrandes. Nous savons bien qu'avant la campagne menée contre la Bulgarie, en 895, l'ambassadeur de Byzance leur donna des cadeaux.⁴⁹ En 954, au cours de la campagne contre la Germanie, le prince Conrad attribua des richesses d'or et d'argent à ses alliés.⁵⁰ Il est évident cependant qu'aux yeux des Hongrois, le butin acquis au cours des raids était vraiment plus important que ces cadeaux. Selon Léon VI le Sage on peut caractériser « ces tribus turques... [par] un appétit immense de richesses », et cette description des Turques du VI^e siècle peut être certainement appliquée aux cavaliers hongrois des IX^e-X^e siècles.⁵¹ A l'occasion de leur première razzia connue (entre 836 et 838), dans la région du Bas-Danube, ils dévoilèrent déjà leur but aux Macédo-niens attaqués : « *Donnez-nous tout ce que vous possédez et partez où vous voulez !* ».⁵² Les Hongrois s'efforcèrent de capturer surtout des métaux précieux, de l'or et de l'argent et des objets fabriqués à la base de ces matières. Conformément à ces objectifs, ils attaquèrent et saccagèrent fréquemment des églises, d'où ils volèrent des objets liturgiques en métaux précieux. Ils mirent vraisemblablement ces

49 Georgius Monachus Continuatus, voir ÁMTBF 59, 63.

50 Widukind III, 30, MGH SS III, 456, Catalogus III, 2663.

51 ÁMTBF 18 (caput 47) ; HKIF 105.

52 Georgius Monachus Continuatus, voir ÁMTBF 56 ; HKIF 144.

richesses à la fonte et puis firent faire des objets usuels par leurs orfèvres. Il est probable qu'au cours de ces raids nombreux, les Hongrois prirent possession d'une quantité considérable des métaux précieux et des richesses thésaurisées.⁵³ Outre ces métaux précieux acquis au cours de leurs campagnes militaires, ils firent aussi de nombreux captifs. Néanmoins ils ne capturèrent que les femmes et les enfants, et massacrèrent les hommes. En 894, lors de la campagne contre la Pannonie, ils tuèrent « *tous les vieux, hommes et femmes* » et traînèrent avec eux les femmes jeunes⁵⁴. En 933, au cours de l'incursion contre la Saxe, les Hongrois prirent possession « *d'un butin fort de femmes et d'enfants* » tandis qu'ils « *firent un grand massacre cruel parmi les hommes* ». ⁵⁵ En 934, à l'occasion de leur raid contre l'Empire byzantin, « *les Hongrois massacrèrent les hommes et ils n'épargnèrent pas non plus la vie d'un seul entre eux, alors qu'ils tuèrent parfois même les femmes et les enfants* ». ⁵⁶ En d'autres occasions, il est à supposer qu'ils n'ont pas fait une telle distinction, en emmenant les hommes aussi en captivité. Les Hongrois menant des razzias ne gardèrent pas en général leurs captifs mais ils s'efforcèrent de les vendre cher. Au cours du IX^e siècle ils vendirent leurs prisonniers au marché aux esclaves de Crimée, et en échange de la somme reçue ils achetèrent des brocarts byzantins, des tapis de laine et d'autres produits byzantins.⁵⁷ Les Hongrois essayèrent aussi de faire acheter leurs captifs par leurs alliés. De cette façon, en 895, au cours de la guerre contre la Bulgarie, ils demandèrent à l'empereur byzantin de racheter des prisonniers bulgares, et ainsi fut fait⁵⁸. Evidemment, dans la plupart des cas, ce furent des adversaires des Hongrois qui étaient contraints de racheter les captifs. En 934, au cours de la campagne contre Byzance, les femmes et les enfants devenus captifs furent rachetés en échange des « *robes faites des pièces de tissus et des produits en brocard et en soie* ». ⁵⁹ L'abbaye de Monte Cassino racheta des captifs de l'incursion de 937, menée contre l'Italie, par des objets en métaux précieux, des monnaies, des robes et des tapis.⁶⁰ Tout ceci signifie que les Hongrois n'emmenaient pas la plupart de leur captifs avec eux, dans le bassin des Carpates. En revanche, ils s'efforçaient de se débarrasser de ces prisonniers même sur place, et en échange d'eux ils exigeaient des objets de luxe et des métaux

53 cf. L. Kovács, « *Ami a zsákmányból megmaradt* » (Ce qui est resté de butin), L. Veszprémy (dir.), *Honfoglaló őseink* (Nos ancêtres conquérants), Budapest, 1996 (dans la suite : Kovács 1996), 111-112 ; Kristó 1980, 335-339.

54 SRG AF 125 ; HKIF 190.

55 Liudprand, *Antapodosis* II, 28 ; cf. SRG Liudprand 51 ; Catalogus II, 1472 ; MEH 230 ; au sujet du résumé de l'incursion contre la Saxe en 933, voir Fasoli 1945, 153-161 ; Kristó 1980, 266-268.

56 Sur la description de Masudi, voir HKIF 56 ; MEH 103.

57 Wiet 1955, 160 ; HKIF 34 (Ibn Rusteh), 38 (Gardézi).

58 Georgius Monachus Continuatus, cf. ÁMTBF 60, 63 ; HKIF 148.

59 Masudi, HKIF 56 ; MEH 103.

60 Leo Marsicanus I, 55 ; cf. MGH SS VII, 619 ; Catalogus II, 1449 ; MEH 244-245 ; HKIF 259-260, au sujet du résumé de l'incursion de l'an 937, voir Fasoli 1945, 164-171 ; Kristó 1980, 271-275.

précieux ayant une valeur considérable pour eux. Les captifs non rachetés, c'est-à-dire superflus aux yeux des Hongrois, étaient souvent massacrés, donc les Hongrois se débarrassaient d'eux de cette façon cruelle. Il faut également rappeler qu'un nombre indéterminé des captifs était traîné par les Hongrois dans leur pays, situé dans le bassin des Carpates. Il s'ensuit qu'en 909, à la fin de leur incursion contre la Souabe, « ils rentrèrent en traînant avec eux un riche butin d'hommes et de bétail ». ⁶¹ En 974, selon l'estimation de Pilgrim, évêque de Passau, le nombre des prisonniers emmenés dans le bassin des Carpates était plus élevé que celui des Hongrois. ⁶² On peut tenir pour certain que l'auteur a exagéré, mais cela montre bien que beaucoup de captifs parvinrent jusqu'à la Hongrie. Ils furent certainement réduits en esclavage domestique ou employés comme agriculteurs. ⁶³ Nous pouvons supposer aussi qu'une certaine partie de ces captifs ait reçu une formation militaire. Selon Regino, les Hongrois, outre leurs enfants, apprirent l'utilisation des flèches à leurs esclaves également. ⁶⁴ A l'occasion des incursions, les Hongrois réussirent à acquérir un butin extraordinaire de métaux précieux, d'objets de luxe et d'esclaves, qu'ils échangèrent souvent contre ces deux premiers produits. Quelquefois le butin était complété par une somme d'argent assez considérable. Ils reçurent de l'argent à l'occasion du rachat de leurs prisonniers ou du paiement des princes étrangers qui épargnaient de cette façon leur pays de l'attaque hongroise. En 899, Bérenger, roi d'Italie donna des offrandes aux Hongrois afin qu'ils quittent l'Italie. ⁶⁵ En 924, Henri, roi germanique conclut une paix de neuf ans avec les Hongrois, en échange d'un impôt annuel. ⁶⁶ En 943, Hugues, roi d'Italie, ne réussit à décider les Hongrois à partir qu'à l'aide de dix setiers d'argent. ⁶⁷ En 947, le roi Bérenger II acheta la paix de l'Italie contre la même somme. ⁶⁸ Ces monnaies en métal précieux furent thésaurisées par les Hongrois. ⁶⁹ La nourriture trouvée sur les lieux des incursions était aussi partie indispensable du butin et elle servait à entretenir les Hongrois. Au cours du IX^e siècle ils obligèrent les tribus slaves voisines à payer un impôt alimentaire régulier. ⁷⁰

Il nous faut traiter aussi l'arrière-fond social des incursions. En d'autres termes, il est nécessaire d'examiner qui a participé à ces campagnes, plus précisément : quelles couches sociales y jouaient un rôle important. La réponse dépend

61 Cf. Annales Alemannici, MGH SS I, 54, Catalogus I, 91 ; HKIF 202.

62 *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*. Ed. G. I. Fejér, 261, cité par Kristó 1980, 346.

63 Kristó 1980, 346-348.

64 SRG Regino 133 ; HKIF 199.

65 Johannes diaconus Venetus, voir MGH SS VII. 22, Catalogus II, 1313 ; MEH 216.

66 Widukind I, 32 ; cf. MGH SS III, 431, Catalogus III, 2661 ; HKIF 221.

67 Liudprand, *Antapodosis* V, 19 ; cf. SRG Liudprand 141, Catalogus II, 1474 ; MEH 233.

68 Liudprand, *Antapodosis* V, 33 ; cf. SRG Liudprand 151 ; Catalogus II, 1474 ; MEH 233.

69 Par rapport à ce sujet, voir comme résumé Kovács 1996, 113, 115-121.

70 Cf. Ibn Rusteh, Wiet 1955, 160, HKIF 33 (Ibn Rusteh), 38 (Gardézi), sur le butin de nourriture des incursions hongroises du X^e siècle, voir Fasoli 1959, 30 ; Kristó 1980, 339 ; Kovács 1996, 109.

partiellement de notre conception concernant la société et l'économie de la confédération des tribus hongroises du IX^e et du X^e siècles. Dans l'historiographie, nous pouvons discerner deux hypothèses principales relatives à ce sujet. Selon la première, les Hongrois avaient une économie de type semi-nomade, dans laquelle, à côté de l'élevage, l'agriculture joua un rôle significatif. Ainsi, trois couches sociales ont pu être discernées au sein de la société hongroise : le peuple commun des agriculteurs, la couche moyenne des guerriers et enfin les notables, donc les chefs des tribus et des clans. D'après cette conception, c'était la couche des guerriers, l'escorte des notables qui participait aux incursions.⁷¹ La deuxième hypothèse constate que l'économie des Hongrois était typiquement nomade, déterminée par l'élevage et que la terre n'était cultivée que par une population soumise, étrangère. La société se divisait en effet en deux : d'un côté se trouvaient les notables des tribus et des clans et d'autre les hommes libres. Une escorte constante et isolée n'a pas encore pris forme, tous les hommes adultes et capables de manier les armes peuvent donc être considérés comme guerriers, aptes à participer aux invasions.⁷² Comme je l'ai déjà mentionné, les sources musulmanes relatives à l'époque précédant la conquête hongroise estiment la force militaire des Hongrois à 20 mille guerriers. Le débat est encore ouvert sur la taille de la population disposant d'une telle force militaire. Selon la première hypothèse – qui considère les Hongrois comme un peuple de semi-nomades ayant une couche considérable d'hommes communs – l'effectif des guerriers fut 200-500 mille. La deuxième hypothèse, prenant les Hongrois pour une population nomade, ne suppose qu'un effectif de 100 mille personnes.⁷³ Si on prend en considération les sources écrites, c'est la théorie du nomadisme des Hongrois qui nous

71 Cf. par ex. B. Szőke, *A honfoglaló és kora Árpád-kori magyarság régészeti emlékei. Régészeti tanulmányok I* (Les souvenirs archéologiques des Hongrois de l'époque de la conquête et de celui des Árpád. Études archéologiques I) Budapest, 1962, 11 ; Györffy 1977, 138-139 ; L. Révész, *A karosi honfoglalás kori temetők. Régészeti adatok a Felső-Tisza-vidék X. századi történetéhez* (Les cimetières de l'époque de la conquête à Karos. Données archéologiques à l'histoire de la région de la Haute-Tisza au X^e siècle), Miskolc, 1996, 203-204 ; sur l'économie mixte (élevage-agriculture et nomadisme) des Hongrois de l'époque de la conquête, voir A. Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois conquérant), Budapest, 1996, 284.

72 Kristó 1995. 207-227, 277-297.

73 Sur l'effectif de 400-500 mille personnes, voir I. Fodor, *Verecke híres útján. A magyar nép őstörténete és a honfoglalás* (Au chemin célèbre de Verecke. La préhistoire hongroise et la conquête), Budapest, 1975, 237 ; A. Bartha, *A IX-X. századi magyar társadalom* (La société hongroise du IX^e et du X^e siècle), Budapest, 1968 (dans la suite : Bartha 1968), 149 ; sur l'effectif de 400 mille personnes, voir par ex. Gy. Györffy, « Magyarország népessége a honfoglalástól a XIV. század közepéig » (La population de la Hongrie de la conquête jusqu'au milieu du XIV^e siècle), *Magyarország történeti demográfiaja. Magyarország népessége a honfoglalástól 1949-ig* (La démographie historique de la Hongrie. La population de la Hongrie de la conquête jusqu'à l'an 1949) sous la direction de J. Kovacsics, Budapest, 1963, 46-48 ; sur l'effectif de 100 mille personnes, voir Gy. Kristó, *Honfoglalás és társadalom* (Conquête et société), Budapest, 1996 (dans la suite : Kristó 1996), 112-118.

paraît la plus vraisemblable. Léon le Sage qualifie deux fois l'existence des Hongrois « *nomade* » dans son œuvre *La Tactique*.⁷⁴ Son fils, l'empereur Constantin fait aussi mention de la mode de vie nomade des Hongrois ou de celle des Avars.⁷⁵ Selon la description de l'Hispanien Ibn Hayyan, relative à l'an 942, les Hongrois « *sont nomades comme les Arabes* ». ⁷⁶ Masudi fait mention à propos des Hongrois et des Petchenègues d'une existence en partie nomade, en partie installée.⁷⁷ D'après les sources musulmanes, les Hongrois d'avant la conquête étaient un peuple nomade s'occupant de l'élevage transhumant. Il n'y a qu'une seule donnée des sources écrites faisant mention de l'agriculture, et selon les sources musulmanes, les Hongrois « *possèdent beaucoup de terre labourable* ». ⁷⁸ Dans la recherche historique, il est encore débattu si c'était des captifs slaves ou des hommes libres hongrois qui cultivaient ces terres.⁷⁹ Je pense qu'on peut déduire de la mode de vie fondamentalement nomade des Hongrois que c'était des hommes libres hongrois qui participèrent aux invasions sous le commandement de leurs chefs de tribus et de clans.

La fin des incursions hongroises fut provoquée d'une part par la réaction d'autodéfense de l'Europe, systématiquement rançonnée, d'autre part par certains changements politiques. Lentement, l'Europe finit par s'habituer à la tactique nomade des Hongrois, et elle inventa son remède. Sur le plan militaire cela signifie qu'on commença à utiliser une tactique fondée sur la grosse cavalerie bardée de fer pour se défendre contre les manières militaires nomades et mobiles. Sur le plan politique, les invasions hongroises contribuèrent au remplacement de la discorde et de la décentralisation par l'unification et la concentration de pouvoir. Ce processus fut le plus visible sur les territoires allemands, donc dans l'Etat successeur de l'est de l'Empire Carolingien finissant. Le processus fut accéléré par le fait que c'était les territoires attaqués le plus souvent par les Hongrois. Le résultat final fut la naissance de l'Empire germanique, avec Othon I^{er} à sa tête. L'Empire d'Orient ou byzantin se fortifia aussi sous la domination de la dynastie

74 ÁMTBF 18 (caput 43), 20 (caput 61) ; HKIF 104, 107.

75 DAI 140-141 (caput 30) ; sur l'interprétation par rapport aux Hongrois, voir Kristó 1996, 62 ; sur l'interprétation par rapport aux Avars, voir S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai* (Les sources de l'histoire avare), Szeged, 1992, 152 ; T. Olajos, « Néhány nyelvi észrevétel a "De administrando imperio" magyar vonatkozású részleteihez » (Quelques observations linguistiques sur les passages relatifs aux Hongrois du « De administrando imperio »), *Magyar Nyelv* 91 (1995) 47-50.

76 Sur la donnée d'Ibn Hayyan, voir HKIF 65, publié par P. Chalmeta-F. Corriente-M. Subh, *Ibn Hayyan. Al-Muqtabas V*, Madrid, 1979.

77 Cf. HKIF 52.

78 Cf. Ibn Rusteh, Wiet 1955, 160 ; HKIF 33.

79 Sur l'agriculture des Hongrois, voir par ex. I. Szabó, *A falurendszer kialakulása Magyarországon (X-XV. század)* (La naissance du système de villages en Hongrie. X^e-XV^e siècles), Budapest, 1996. 23-29 ; Bartha 1968, 87-89 ; sur les Slaves, voir Kristó 1995, 193-194.

macédonienne et, pendant la deuxième moitié du X^e siècle, il réussit à surmonter son rival, la Bulgarie. Il s'ensuit que pendant le dernier tiers du X^e siècle, les Hongrois errants durent se confronter en même temps à deux pouvoirs rivalisant entre eux, importants sur le plan politique et militaire. Ce fut la véritable cause de la fin des invasions.⁸⁰ En conséquence des processus politiques déjà esquissés, les Hongrois durent envoyer de plus en plus de guerriers aux invasions ; ils subirent pourtant des échecs de plus en plus graves. Le risque d'invasions augmenta ainsi et cela déboucha donc sur la fin des incursions, qui avaient déjà emmené plus de défaites désastreuses que de butin.

Par rapport à ce processus, il faut souligner trois défaites. La première est celle que les Hongrois subirent en 933, quand ils attaquèrent la Saxe, après une paix de neuf ans. Henri I^{er} l'Oiseleur remporta sur une des troupes hongroises une victoire considérable, le 15 mars 933, à Mersebourg, près de la rivière Riade.⁸¹ Cette défaite ne fut pas encore décisive, car ils avaient déjà subi des fléaux auparavant. L'élan des invasions ne fut pas non plus brisée ; cet échec ne marque tout au plus que le début du procès déjà esquissé. En revanche, ils subirent une défaite vraiment désastreuse en 955, quand le 10 août ils firent face à Othon I^{er}, fils d'Henri I^{er}, près d'Augsbourg, sur le Lechfeld. En conséquence de la résistance croissant depuis des années et de l'épuisement des campagnes, l'armée qui envahit les territoires allemands a dû être bien grande. Elle a été placée sous le commandement de Bulcsú, le troisième personnage en dignité de la fédération des tribus. L'armée des Hongrois, aussi bien que celle des Allemands est estimée à 5-10 mille personnes. La victoire d'Othon I^{er} fut complétée par le fait que trois chefs des Hongrois (Bulcsú, Lél et Sur) tombèrent en captivité et furent exécutés à l'ordre du roi. Les pertes lourdes et la punition effrayante de leurs chefs provoquèrent un choc psychique chez les Hongrois qui avaient jusqu'ici mené des campagnes couronnées de succès. Cette défaite près d'Augsbourg marqua la fin définitive des incursions hongroises en Occident.⁸² En revanche, la période des campagnes militaires ne fut pas encore terminée, car les Hongrois menèrent encore des razzias pendant une quinzaine d'années dans la direction du sud-est. Il faut cependant tenir compte de la régression de la fréquence et des dimensions des incursions. Il est probable aussi que les tribus participant à ces incursions n'étaient pas celles qui menaient auparavant des campagnes contre l'Ouest. Les campagnes contre le Sud se poursuivirent jusqu'à l'an 970, quand les Hongrois, alliés aux Petchenègues et aux Russes, organisèrent une razzia contre l'Empire

80 Sur ce procès politique, voir Makk 1996, 29-31.

81 Sur la bataille de Mersebourg, voir Fasoli 1945, 158 ; Kristó 1980, 266-268.

82 Sur la bataille d'Augsbourg, voir Fasoli 1945, 202-212 ; Kristó 1985, 266-268.

Byzantin. Les Byzantins leur infligèrent cependant une sévère défaite près d'Arkadiupolis.⁸³ Ainsi, la route du sud fut, elle aussi, fermée.

Après l'invasion des Huns au V^e siècle, et après celle des Avars aux VI^e-VII^e siècles, les Hongrois, s'installant dans le bassin des Carpates – comme le firent les Huns et les Avars – constituèrent la troisième vague nomade. Cette vague, comme les deux premières, fut un défi à l'Europe, et mit celle-ci à rude épreuve. L'Empire romain faiblissant dut faire face aux Huns, tandis que l'Empire Carolingien, encore en voie de formation, fut contraint de tenir tête aux Avars. Bien que les Huns et les Avars aient mené de nombreuses campagnes, traînant des captures considérables, leurs empires furent voués à la destruction. Au cours du IX^e siècle, les incursions en Occident des Hongrois, habitant les territoires situés à l'est du bassin des Carpates, furent sporadiques. Ils se mêlèrent des conflits franco-moraves et bulgare-byzantins en général à la sollicitation de l'un des adversaires. Grâce à la conquête, les Hongrois se trouvèrent plus proches de l'Europe chrétienne, presque tout à fait incapable de se défendre d'une manière efficace, à cause de son partage et de ses conflits intérieurs. Il s'ensuit que les Hongrois menèrent, presque chaque année, des razzias. Au succès de ces invasions contribuèrent d'une part la tactique nomade et singulière des Hongrois, d'autre part le fait qu'ils purent se présenter plusieurs fois comme les alliés de l'un des adversaires. Les succès de ces razzias et leurs ravages provoquèrent cependant une réaction, et les défaites subies à cause de la résistance croissante causèrent enfin la fin des invasions hongroises. Après la défaite de 970, près d'Arkadiupolis, les chefs des Hongrois, le prince Géza (972-997) et son fils, Étienne I^{er} (997-1038), se rendirent compte que le peuple hongrois pourrait périr sans s'adapter à l'Europe chrétienne. Cette révélation les conduisit à l'acceptation du christianisme et à la fondation de l'Etat hongrois.

Les invasions hongroises durant de 830 à 970, donc pendant un siècle et demi, se dégagèrent d'une motivation interne, comme auparavant celles des Huns et des Avars, celles des Petchenègues et des Normands pendant cette époque et, par la suite, celles des Mongols. La société hongroise nomade, constituée d'hommes libres, fut basée sur des clans et des tribus. Elle fut contrainte de mener d'une manière permanente des campagnes de razzias. C'est seulement à travers ces razzias, l'échange et la négociation de ces captures qu'ils purent acquérir certains objets qu'ils étaient incapables de produire eux-mêmes. Par ces invasions, la confédération des tribus hongroises tenta d'acquérir sa propre survie et son bien-être. Cela signifie donc qu'ils purent se décharger de leur subsistance sur d'autres peuples. A cause de leur fréquence et de leur intensité, ces campagnes firent durement souffrir les peuples d'Europe. On trouve pourtant quelques fois des exagérations dans les descriptions relatives aux ravages des Hongrois païens. De

83 cf. Makk 1996, 24-25.

plus, nous devons constater que l'Europe des IX^e-X^e siècles, divisée en de nombreux Etats et provinces, peut être caractérisée par des luttes et des conflits intérieurs, aggravés par des incursions systématiques des Normands, touchant toute l'Europe. Les Normands attaquant par mer constituèrent déjà au cours du IX^e siècle le plus grand danger, tandis qu'au cours du siècle suivant ce danger fut incarné par des Hongrois menant des razzias par terre. La conséquence positive de ces campagnes fut que l'Europe partagée dut prendre le chemin de l'unification, dont l'emblème primaire fut la naissance de l'Empire germanique. En fin de compte, l'Europe réussit à devenir victorieuse et à répondre au défi des Normands, venus du Nord, et à celui des Hongrois, venus de l'Est. Cela signifie aussi un défi pour les défiants, car les razzias conservèrent une structure ancienne, basée sur les clans et les tribus, dont le maintien fut impossible pendant une période plus longue. Après la fin inévitable des campagnes de razzias, les Normands et les Hongrois furent contraints de s'adapter à la structure féodale de l'Europe chrétienne. La naissance des Etats scandinaves et de l'Etat hongrois marque la fin de ce processus.

(Traduit du hongrois par *Rita Jókai*)

Thérèse Olajos

(Université de Szeged, JATE)

CONTINGENT HONGROIS AU SERVICE DE BYZANCE EN ITALIE

Contribution à l'histoire des rapports entre
Constantin Monomaque et le roi
hongrois André I^{er}

Dans l'histoire du royaume hongrois qui fut lié à l'Occident de littérature latine et de liturgie catholique romaine, le règne d'André I^{er} (1046-1060) représente une période où l'Église orthodoxe d'Orient et les relations avec Byzance ont aussi joué un rôle considérable.

Le roi saint Étienne (997-1038) bannit, probablement après 1031, Levente, André et Béla, les fils de son cousin Vazul qui s'était insurgé contre lui.¹ A la fin des années 1030, après avoir séjourné en Pologne, les princes André et Levente trouvèrent un refuge stable en Russie à la cour de Jaroslav le Sage (1019-1054). A Kiev, le prince André en exil se convertit à la religion chrétienne d'Orient, il fut probablement baptisé du nom du saint protecteur de la Russie et épousa ensuite Anastasie, fille de son hôte Jaroslav le Sage.² Lorsqu'en été 1046 les dignitaires et le haut clergé révoltés par le fait que le roi Pierre (1034-1041 et 1044-1046) soit devenu vassal des Allemands, rappelèrent André et Levente pour qu'ils reprennent le

1 Le grand-prince Géza avait un frère, Michel ; saint Étienne était le fils de Géza, tandis que Vazul (Basile) était le fils de Michel. Le prince héritier, Imre, fils d'Étienne, mourut jeune en 1031. Voir entre autres Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977, 97, 130-131, 374-381 ; Gy. Kristó, *Die Árpádehdynastie*, Budapest, 1993, 67, 80-81, 84, 87, Stammtafel I, II ; Gy. Kristó-F. Makk, *Az Árpád-ház uralkodói* (Les souverains de la maison des Árpád), Budapest, 1995, 49-51, 68-69.

2 Voir p. ex. F. Makk, « Hongrie au milieu du XI^e siècle », *Cahiers d'études hongroises*, 8/1996, 62 (dans ce qui suit : Makk 1996).

pouvoir, c'est sans aucun doute grâce à ce lien dynastique qu'une considérable escorte militaire russe accompagna les princes retournants.³ Après avoir vaincu Pierre grâce au soutien de larges couches de la société, y compris le soulèvement populaire de caractère païen conduit par Vata, André accéda au trône de Hongrie en automne 1046.⁴

Indépendamment et même en dépit de son destin personnel, c'est en homme d'Etat responsable qu'André I^{er} agit lorsqu'il décida de rétablir les conditions de l'époque du roi saint Étienne. Il choisit sciemment de poursuivre la politique de son grand prédécesseur dans le règlement des problèmes internes. En premier lieu, il réprima les forces païennes et consolida la foi chrétienne et l'Église, ce qui lui valut d'être appelé par la tradition « André le Catholique ».⁵ Son désaveu de Pierre et son attachement au roi saint se manifestèrent également dans les objets : il fit rassembler, afin de s'en servir lui-même, les insignes du pouvoir d'Étienne (le sceptre, l'épée et le globe), de même qu'il fit frapper son sceau et ses premières monnaies sur le modèle du sceau et des deniers d'Étienne.⁶

Pour renforcer et compléter les institutions de l'Église affaiblies à la suite de la révolte païenne, comme il était en conflit avec le souverain allemand, il fit venir en Hongrie des prêtres franco-wallons de Lorraine, de ce fait, depuis l'époque du règne d'André l'influence gallicane est présente dans le culte des saints et la liturgie de l'Église hongroise.⁷ Mais par ailleurs André fit construire des monastères pour des moines et des ermites basiliens aussi (par exemple à Zebegény et à Visegrád).⁸ Il leur offrit un autre toit sous la forme d'un *lavra* construit à côté du monastère édifié en 1055 à Tihany pour l'ordre bénédictin et voué à saint Aignan et à la sainte Vierge.⁹ Tout ceci concourt à montrer qu'André suivait saint Étienne dans sa politique ecclésiastique aussi, en restant ouvert, malgré l'hégémonie de l'Église romaine, aussi bien au catholicisme occidental qu'à l'orthodoxie orientale.

De même, dans ses relations internationales, André poursuivit manifestement les principales tendances de la politique extérieure de saint Étienne : d'une part, il garantit l'indépendance de son pays par des moyens diplomatiques et militaires face au souverain de l'Empire germanique, d'autre part il établit de nouveau une alliance avec l'empereur de Byzance.¹⁰ Ceci fut favorisé par la paix signée en 1046

3 « Annales Altahenses maiores an. 1046 », éd. Pertz, MGH SS XX, 803.

4 Voir par ex. F. Makk, « Megjegyzések I. András történetéhez » (Remarques sur l'histoire d'André I^{er}), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae. Acta Historica. Tomus XC*, Szeged, 1990, 24 (dans ce qui suit : Makk 1990).

5 « *Iste rex Albus Andreas et Catholicus est vocatus* » : SRH, vol. I, 344 ; cf. vol II, 503.

6 Voir par ex. Makk 1990, 25-28 ; Gy. Kristó-F. Makk, *op.cit.*, 71-72.

7 Voir p. ex. Makk 1996, 63-64.

8 Gy. Moravcsik in *Cambridge Medieval History* IV, 1, Cambridge 1966, 577 ; *id.*, *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, 335 et *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, 113-114 ; Makk 1996, 64.

9 Voir par ex. D. Dümmerth, *Az Árpádok nyomában* (Sur les traces des Árpád), Budapest, 1977, 225.

10 Voir p. ex. Makk 1996, 62-63.

entre le grand-prince de Kiev et le basileus de Constantinople et que scella un mariage dynastique : Vsevolod, fils de Jaroslav le Sage et beau-frère d'André, épousa la fille de l'empereur Constantin Monomaque (1042-1055).¹¹ Au titre de l'alliance russo-byzantine, des troupes russes vinrent probablement en renfort en 1047 pour réprimer l'insurrection de Léon Tornikios contre Monomaque.¹² L'envoi par Constantinople en Hongrie d'une magnifique couronne d'or fabriquée sous Monomaque, décorée d'émaux représentant l'empereur et son épouse Zoé, et qui servit peut-être d'insigne de pouvoir lors du couronnement d'André I^{er}, est la preuve éclatante de l'étroite relation qui unissait les souverains hongrois et byzantin appartenant à cette période au même camp.¹³ D'ailleurs, la régularisation des rapports hungaro-byzantins, gâtés en 1040, fut avantageuse pour les deux parties : d'un côté, André put asseoir son autorité internationale grâce à la reconnaissance byzantine, sans s'obliger à l'empereur sous la forme d'une soumission vassalique ouverte, et de l'autre, grâce à cette alliance, Monomaque garantit la paix à la frontière nord-ouest de son empire.

Tout ceci constitue un bref résumé de ce que la recherche historique avait déjà pu établir au sujet de la politique d'André I^{er} directement et indirectement orientée vers Byzance. En 1992, grâce au professeur André Guillou et à sa disciple, une nouvelle source fondamentale est devenue connue¹⁴ : une charte en grec rédigée en 1053-1054, qui montre à l'évidence qu'un corps de Hongrois assez important au service du gouvernement de Byzance a soutenu en Calabre la politique de l'empereur à l'époque donnée.

Cette charte porte le sceau d'un certain Cyrille qui était « *le commandant du corps des Hongrois* » : Κνρ'ιλλος σπαθαροκανδατοζ κα'ι δομειστικ'ος τιζ παραταγιζ τον 'Ονγρον. Ce personnage offre une partie de ses propres terres, située dans une région de la province calabraise de l'Empire appelée Salinai, à l'higoumène et aux moines d'un monastère du nom d'Asekrétis, afin de fonder un autre établissement religieux rattaché probablement à ce monastère, où on prierait pour le salut de son âme et des siens (de ses descendants). Sur la terre offerte dans ce but on pouvait planter des vignes, un verger et des champs de céréales, et même construire un moulin à eau. La charte menace d'excommunication le fondateur et

11 Voir p. ex. Makk 1996, 62.

12 Voir p. ex. Makk 1996, 62.

13 F. Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (Politique extérieure de la Hongrie 896-1196), Szeged, 1993, 68 ; Makk 1996, 62. Sur la couronne, voir par ex. M. Oberschall-Bárány, *The Crown of Constantin the Monomach*, Budapest, 1937 ; Z. Kádár, « Quelques observations sur la reconstruction de la couronne de l'empereur Constantin Monomaque », *Folia Archaeologica*, 1964/16, 113-124 ; Gy. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, 62-64 ; N. Oikonomidès, « La couronne de Constantin Monomaque », *Travaux et Mémoires*, 1994/12, 241-262.

14 A. Guillou-Chr. Rognoni, « Une nouvelle fondation monastique dans le thème de Calabre (1053-1054) », *Byzantinische Zeitschrift* 85 (1991-1992), 423-429 ; le texte de la charte, 423-424, fac-similé : Tafel XVI.

ses descendants, au cas où ils voudraient reprendre leur donation aux bénéficiaires malgré l'utilisation correcte par ces derniers, et stipule en même temps que si les moines faisaient de la terre un usage qui ne correspondait pas à ce qui était prescrit, si par exemple ils en vendaient une partie, le droit de propriété en reviendrait au fondateur ou à ses descendants.

Une des questions essentielles du point de vue de l'histoire hongroise peut se formuler ainsi : *quel pouvait être l'effectif du corps hongrois de Calabre ?* Le texte de la charte ne donne malheureusement pas de réponse exacte, mais quelques-unes de ses données permettent certaines déductions. La charge du commandant de ce corps est désignée par le terme grec *domestikos* (domestique), mais cette dénomination pouvait revêtir une douzaine de sens dans l'administration civile et militaire de Byzance.¹⁵ Il est également vrai que nous ne disposons pas de renseignements précis quant à l'effectif de l'unité militaire dite *paratagé*. Cette expression, semble-t-il, n'est pas un terme technique militaire, tout au moins Hans-Joachim Kühn, auteur de l'ouvrage scientifique le plus récent et le plus complet,¹⁶ n'en fait aucune mention dans son index des noms d'unités militaires. Du point de vue linguistique, le terme apparenté le plus proche serait le *parataxis*, dont l'effectif était probablement de 1200 hommes.¹⁷ Une autre explication possible serait la supposition que le document emploie ici la dénomination *paratagé* au sens de *tagma*. Dans ce cas également nous devons imaginer une troupe d'au moins un millier d'hommes.¹⁸ Il y a en outre trois raisons pour lesquelles il est vraisemblable que l'effectif du contingent hongrois était considérable, de l'ordre du millier d'hommes. En premier lieu, la dignité de *spatharokandidatos* qui était celle de Cyrille, représentait un rang assez élevé dans la hiérarchie byzantine de cette époque.¹⁹ Deuxièmement, parmi les sept témoins garantissant l'authenticité de la charte, deux faisaient partie des plus hauts dignitaires du thème byzantin de Calabre.²⁰ Enfin, la donation elle-même montre que Cyrille disposait d'un solide patrimoine que le commandant d'une modeste troupe n'aurait certainement pas pu acquérir.

Comme nous l'avons vu plus haut, le fait qu'André ait accédé au trône de Hongrie avec l'appui d'une escorte militaire russe, et qu'un corps russe soutint également Constantin Monomaque face au soulèvement de Léon Tornikios, est

15 Voir surtout N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*, Paris, 1972, 329-333, 372-373.

16 H.-J. Kühn, « Die byzantinische Armee im 10. und 11. Jahrhundert », *Studien zur Organisation der Tagmata*, Wien, 1991.

17 H.-J. Kühn, *op. cit.*, 297.

18 Voir par ex. A. Kazhdan, « Tagma », *The Oxford Dictionary of Byzantium*, sous la direction de A. P. Kazhdan, New York-Oxford, 1991, 2007.

19 N. Oikonomidès, *op. cit.*, 426.

20 Constantin, prôspathaire et juge (kritès), ainsi que Pancharios Kontonikitas, prôt ospathaire.

interprété par la recherche historique comme la preuve de relations d'alliance, voire d'amitié entre le souverain de Kiev Jaroslav le Sage, le roi de Hongrie et l'empereur de Byzance. De la même manière, il convient de considérer la présence en Calabre du corps de Hongrois commandé par Cyrille comme un signe de l'amitié hungaro-byzantine. Par ailleurs, le fait qu'à l'époque d'André I^{er} l'empereur de Byzance pouvait avoir une importante troupe hongroise à son service, concorde bien avec ce que la recherche historique avait pu établir au sujet de la politique extérieure pro-byzantine du roi de Hongrie, et que nous avons brièvement évoqué ci-dessus.

Il est possible que les soldats hongrois mentionnés par la charte de 1053-1054 récemment découverte, ne soient entrés au service de Byzance que sous le règne d'André I^{er}. Mais il est plus vraisemblable encore que le corps hongrois constituait déjà auparavant la partie calabraise de l'armée byzantine, et qu'à l'époque d'André I^{er}, on ne procéda qu'au complément de son effectif, pour remplacer les soldats devenus trop vieux, décédés, ou tombés au combat. Ce n'est pas par hasard qu'André Guillou, qui a publié cette charte, souligne que le fondateur du monastère devait être depuis longtemps en service en Calabre, parce qu'il n'aurait guère pu acquérir d'un jour à l'autre un domaine considérable : « *Un corps de Hongrois est donc établi dans le thème de Calabre et depuis un certain temps, puisque leur chef est propriétaire de domaines* ». ²¹ Si ce raisonnement est probant, nous sommes encore plus fondés qu'auparavant à rapporter également aux Hongrois l'information d'une source de langue latine qui relate un événement antérieur, et nous pouvons compter ce texte aussi parmi les sources de l'histoire des rapports entre la Hongrie et Byzance.

Dans les notes relatives à l'année 1027 des *Annales Baresnes*, qui commencent en fait par le récit d'un événement précédant la mort de l'empereur Basile II (15 décembre 1025), nous pouvons lire ce qui suit : « *Hoc anno descendit Ispo chitoniti in Italiam cum exercitu magno, id est Russorum, Guandalorum, Turcorum, Burgarorum, Vlachorum, Macedonum aliorumque ut caperet Siciliam* ». ²²

La note relative à l'année 1025 dans les *Annales Baresnes* évoque plusieurs peuples parmi lesquels le gouvernement de Byzance recruta des troupes ²³ qu'il envoya ensuite dans le sud de l'Italie. Même après 1025, des ressortissants de

21 A. Guillou-Chr. Rognoni, *op. cit.*, 426.

22 MGH SS V, éd. G. H. Pertz, Hannoverae, 1844, 53. Le nom de personne *Ipsō* qui figure ici, fait référence sans aucun doute au chambellan de l'empereur, que d'autres sources mentionnent sous le nom d'Orestès (par ex. Scylitzès, Basilius et Constantinus cap. 47, p. 368, éd. I. Thurnv : *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, vol. V, Berolini et Novi Eboraci, 1973).

23 Dans la première moitié du XI^e siècle, l'armée byzantine était essentiellement constituée d'unités recrutées parmi les peuples étrangers, et les Byzantins n'y figuraient que comme des combattants de moindre valeur, en raison de leur armement léger. Voir à ce sujet H. Ahrweiler, *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres, 1971, VIII, 23-26 ; V. von Falkenhäusen, *La dominazione bizantina nell'Italia Meridionale*, Bari, 1978, 132.

plusieurs de ces peuples se trouvaient encore dans les rangs de l'armée byzantine d'Italie du sud. Ainsi par exemple, selon les notes relatives à 1041 et à 1042 de ces mêmes Annales, des Russes (*Russi*) combattirent en 1041 dans la région de la rivière Aufidus (aujourd'hui Ofanto)²⁴ et des combattants originaires de la province byzantine de Macédoine (*Macedones*) servirent aussi dans l'armée d'Italie du sud en 1041-1042.²⁵

Tout ceci amène la question suivante : les *Turci* marchant en 1025 dans les rangs de l'armée impériale ne sont-ils pas aussi intervenus par la suite dans les provinces byzantines du sud de l'Italie? La langue latine d'Italie de l'époque connaissait à l'égard des Hongrois les déterminations de *Turci* comme de *Hungari*(*i*). Ceci est clairement montré par l'usage de langue de Liutprand qui, parfois dans un même chapitre, évoque le même peuple tantôt par l'ethnonyme *Hungari*, tantôt par *Turci*.²⁶ Ainsi le nom de *Hungari* apparaissant dans la note de l'année 949 des *Annales Barenses*²⁷ a-t-il selon toute vraisemblance le même sens que celui de *Turci* cité à l'année 1025. Et cette identification est rendue encore plus probable par la découverte récente du fait que le document de l'année 1053-1054 témoigne de la présence ultérieure d'un corps de Hongrois ("Oυρροϋ ~ Hungarus) en Calabre.²⁸

En étudiant les rapports hungaro-byzantins des premières décennies du XI^e siècle, les historiens hongrois n'ont pas en effet rapproché les Hongrois de l'information donnée par les *Annales Barenses* et du nom de *Turci*.²⁹ En 1938, à l'occasion du 900^e anniversaire de la mort du roi fondateur de l'Etat hongrois, les spécialistes les plus compétents ont écrit près de deux mille pages au sujet de

24 MGH SS V, 54.

25 MGH SS V, 54. Bien que la campagne de Sicile de 1025 fut interrompue à la suite de la mort de l'empereur Basile II, le gouvernement de Byzance ne releva Oreste, le commandant en chef de l'armée, qu'en 1034 (Skylitzès, *Romanus Argyrus* cap. 17, 389, éd. Thurn). Les termes du chroniqueur byzantin montrent clairement que seuls les généraux avaient changé à la tête de l'armée d'Italie. Par ailleurs, Skylitzès rapporte également (*Romanus Argyrus* cap. 8, 383-384, éd. Thurn) qu'en 1031 Oreste reçut de nouveaux renforts de Macédoniens. La raison de son échec même dans ces conditions, est une autre question.

26 Né à Crémone et élevé à Pavie, Liutprand représente bien l'usage du latin au X^e siècle en Italie. Dans son ouvrage intitulé *Antapodosis*, il relate la bataille livrée près de la rivière Lech en été 910 et mentionne dans le même chapitre (II, 4) les Hongrois qui l'emportèrent sur les Allemands, tantôt en utilisant l'ethnonyme *Hungarii*, tantôt *Turci*.

27 MGH SS V, 53.

28 Au X^e siècle, des Hongrois ont été enrôlés dans les corps de la garde impériale ; voir par ex. Philotée, *Klêtorologion*, éd. N. Oikonomidès, *op. cit.*, 209 ; Constantin Porphyrogénète, *De cerimoniis aulae Byzantinae*, rec. I. I. Reiske, 661.

29 G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du X^e siècle* II, Paris, 1900, 598-599 ; B. Primov, *Fontes Latini Historiae Bulgaricae*, Serdicae, 1960, 358.

saint Étienne et de son époque,³⁰ mais il n'est fait aucune mention dans ces Mélanges en l'honneur de saint Étienne du fait qu'en 1025 un corps de Hongrois ait probablement servi dans l'armée commandée de se rendre en Italie du sud par Basile II Bulgaroctone. György Györffy, le chercheur le plus éminent du Haut Moyen Âge hongrois, spécialiste de saint Étienne, a écrit une monographie contenant près de 700 pages intitulée *Le roi Étienne et son œuvre*,³¹ mais cet ouvrage d'une érudition inégalée ne fait aucune référence à une participation possible des Hongrois à la campagne byzantine de 1025 en Italie du sud. Gyula Moravcsik,³² le spécialiste le plus émérite des rapports hungaro-byzantins garde également le silence sur l'épisode en question, bien que la thèse que le grand byzantinologue hongrois a formulée d'après d'autres sources au sujet de l'alliance et de la collaboration du roi Étienne et de l'empereur Basile II lui soit parfaitement adaptée : « Si nous pensons qu'en 1018 l'empereur Basile II a achevé la conquête de la Bulgarie avec l'appui du roi saint Étienne, et qu'après la soumission de la Sirmie en 1019, l'empire byzantin et le royaume de Hongrie étaient voisins immédiats sur la ligne de la Drave et du Danube, alors il est vraisemblable que les fiançailles de l'héritier du trône hongrois et de la princesse byzantine eurent lieu à l'occasion d'un nouveau pacte d'alliance scellé entre Basile II et saint Étienne. »³³

L'étude d'une source qui jette une lumière nouvelle sur les rapports entre André I^{er} et Constantin Monomaque contribue ainsi à une connaissance plus complète des relations que saint Étienne, fondateur de l'Etat hongrois, entretenait avec Byzance.³⁴

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

30 *Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján* (Mélanges à l'occasion du 900^e anniversaire de la mort du roi saint Étienne), sous la direction de J. Serédi, I, II, III, Budapest, 1938, (réimpression 1988).

31 Cf. note 1.

32 Gy. Moravcsik, *Bizánc és a magyarság* (Byzance et les Hongrois), Budapest, 1953 ; *id.*, *Byzantium and the Magyars*, Budapest 1970.

33 Gy. Moravcsik, « Görögnyelvű monostorok Szent István korában » (Les monastères de rite grec à l'époque de saint Étienne), *Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján* I, 415.

34 Il y a encore deux documents datant de la seconde moitié du XI^e siècle qui témoignent de la présence des Hongrois dans la région calabraise. L'inventaire des biens de la métropole de Région (aujourd'hui Reggio di Calabria), rédigé vers 1050, fait référence (ligne 240) à une parcelle appartenant à un homme appelé OnggroV (A. Guillou, *Le brébion de la métropole byzantine de Région (vers 1050)*, Città del Vaticano, 1974, 46, 179). Dans un contrat de vente de terres subsistant sous la forme d'une copie du XII^e siècle (le document original datant de 1076/1077), l'objet de l'achat est désigné comme « le terrain... dit d'Ougros » (A. Guillou, « Les actes grecs de S. Maria di Messina », *Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Testi e documenti. Testi 8*, Palermo, 1963, 46, v. 3-5). Les deux hommes sont désignés comme Hongrois ; sur cette question voir, Th. Olajos, « Source byzantine inobservée concernant la protohistoire du peuple hongrois », *Philohistór. Miscellanea in Honorem Caroli Laga septuagenarii*, edita ab A. Schoors et P. Van Deun, *Orientalia Lovaniensia Analecta 60*, Leuven 1994, 435-441.

Zoltán Kordé

(Université de Szeged, JATE)

KABARS, SICULES ET PETCHENÈGUES. LES HONGROIS ET LES AUXILIAIRES MILITAIRES (IX^E-XII^E SIÈCLE)

Le terme *auxiliaires militaires* se rapporte, dans l'historiographie hongroise, aux peuples d'origine étrangère, qui jouaient au côté des Hongrois un rôle militaire important. Une partie de ces peuples s'est jointe aux tribus hongroises avant la conquête arpadienne, les autres sont arrivés dans le bassin des Carpates entre le X^e et le XIII^e siècle. Les auxiliaires militaires se recrutaient parmi les peuplades de la steppe, le service militaire était ainsi leur mode de vie naturel. En raison de leur origine orientale, ces peuples remplissaient leur tâche en général comme chevaliers légers, armés surtout d'arc et de flèches. Il faut faire une distinction entre les auxiliaires militaires et les autres peuples installés en Hongrie, comme par exemple les Saxons de Transylvanie qui sont arrivés au milieu du XII^e siècle, ou bien les Roumains dont l'immigration en Transylvanie a commencé vers la fin du XII^e siècle.¹ Bien qu'une petite partie de ces peuples remplît aussi un service militaire, ce n'était pas leur obligation principale, ils devaient payer tribut d'une autre manière. Cette forme du service militaire n'était pas inconnue en Europe occidentale, alors que le système des *auxiliaires militaires* avait une certaine spécificité orientale.

Par la suite je voudrais examiner les débuts et la transformation de ce système entre le IX^e et le XII^e siècle. Il faut traiter d'abord la question des peuples qui se sont joints aux Hongrois avant 895-896, c'est-à-dire avant la conquête du territoire.

¹ La question de l'origine et de l'installation des Roumains en Hongrie médiévale est le sujet d'un long débat entre historiens hongrois et roumains. Sur ce problème voir B. Köpeczi (dir.), *Histoire de la Transylvanie*, Budapest, 1992.

Kabars et Sicules

Excepté les Kabars, on ne sait rien de précis sur la jonction des tribus ou des peuplades non finno-ougriennes aux Hongrois avant 895. Quant au ralliement des Kabars, nous disposons d'une source très importante, celle de Constantin Porphyrogénète, la seule qui puisse nous informer sur cet événement. L'œuvre de l'empereur byzantin, intitulée *De administrando imperio* consacre le 39^e chapitre et une petite partie du 40^e aux Kabars. Nous y apprenons que les Kabars « sont originaires du clan des Khazars »² et qu'ils se sont révoltés contre leur gouvernement, mais ils ont été vaincus. Après leur défaite, ils se sont enfuis et « ils se sont installés avec les Turcs [les Hongrois] sur la terre des Petchenègues, ils se prenaient d'amitié et on leur a donné un certain nom de Kabars ».³ Les nouveaux venus apprenaient la langue des Hongrois et enseignaient en même temps leur idiome à ces derniers. Selon l'empereur byzantin, les Kabars sont bilingues même au milieu du X^e siècle. Le texte prouve que leur rôle militaire était important : « dans les guerres ils étaient en avant et ils étaient élevés au rang des premières tribus ».⁴ Les Kabars ont trois tribus sous la conduite d'un prince (*arkhon*).

En outre de cette source principale, nous trouvons une brève mention des Kabars dans les *Annales Iuvavenses Maximi*. Selon ces annales, les Hongrois et les Kabars ont lutté ensemble en 881 aux environs de Vienne : « *Primum bellum cum Ungaris ad Weniam. Secundum bellum cum Cowaris ad Culmite* ».⁵ Donc, la jonction des Kabars dut avoir lieu avant cette date. Parmi les chroniqueurs hongrois médiévaux, seul le notaire anonyme du roi Béla garde le souvenir (bien transformé) de cet événement. Dans sa *Gesta*, rédigée probablement au début du XIII^e siècle, il raconte l'histoire des sept princes « coumans » qui se sont joints aux Hongrois avec leur peuple près de Kiev. Certains chercheurs hongrois voient dans cet épisode – à mon avis à juste titre – le souvenir tardif du ralliement des Kabars, un souvenir qui a déjà perdu son sens original à cette époque-là.⁶

Quant aux Kabars, nous sommes dans une situation ambiguë.⁷ Nous avons quelques informations précises sur eux mais nos connaissances sont incomplètes : nous ne connaissons pas la date précise de la jonction ni les noms des tribus kabares, ni l'étymologie du mot *Kabar*. Le problème des traces archéologiques de

2 Gy. Moravcsik, *Fontes Byzantini historiae Hungaricae aeo ducum et regum ex stirpe Árpád descendendum*, Budapest, 1984 (dans la suite : FBHH), 46.

3 FBHH, 46.

4 *Ibid.*

5 *Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum*. T. XXX, Pars II, Lipsiae, MCMXXXIV, 742.

6 Z. Kordé, « Gondolatok a székely eredetkérdésről » (Contribution à la question de l'origine des Sicules), *Aetas*, 1997/2-3, 17-18.

7 Sur les Kabars voir S. Tóth, « Kabarok (kavarok) a 9. századi magyar törzsszövetségben » (Les Kabars dans la fédération des tribus hongroise du IX^e siècle), *Századok* 1984, 92-113.

cette population est aussi très discuté.⁸ En énumérant les incertitudes relatives aux Kabars, on ne peut pas éluder le problème de l'origine des Sicules non plus. Cette question a une énorme bibliographie dans l'historiographie hongroise,⁹ mais la polémique, faute d'une solution généralement admise, ne cesse pas de continuer. Bien sûr, dans une communication limitée je n'ai pas la possibilité de traiter en détail tous les arguments et conceptions contradictoires : je me restreins à mentionner les pierres angulaires du problème et à expliquer mes idées sur cette question.

Les Sicules, qui vivent actuellement dans la région orientale de la Transylvanie, sont une composante intéressante de la nation hongroise. Ils parlaient hongrois dès le Moyen Age, mais ils ne se sont pas nommés de *magyar*, mais *Sicule* (*székely* en hongrois, *Siculus* en latin), mot dont on ne connaît pas l'étymologie. Ils jouaient le même rôle que les auxiliaires militaires et jusqu'à 1562 ils avaient des privilèges semblables à ceux des Saxons et des Coumans installés en Hongrie. Bien que les Sicules parlent la même langue que les Hongrois, ils ont gardé jusqu'à nos jours la conscience d'une identité propre, qui avait déjà existé au Moyen Age. Les chroniqueurs médiévaux considéraient les Sicules comme l'ancien peuple d'Attila, comme des Huns restés dans le bassin des Carpates. L'historiographie moderne a déjà constaté que cette théorie médiévale n'avait pas de valeur scientifique.¹⁰

On peut formuler la question principale de l'origine des Sicules de la manière suivante : étaient-ils d'origine hongroise ou bien constituaient-ils une tribu, une peuplade étrangère qui s'est jointe aux Hongrois avant la conquête arpadienne? Leurs privilèges médiévaux sont les conséquences du rôle militaire ou des franchises ayant un caractère ethnique? Ceux qui tiennent les Sicules pour des Hongrois, se reportent aux arguments suivants : on n'a pas de preuve que la langue des Sicules eût été différente de celle des Hongrois, le matériel archéologique des Sicules et des Hongrois est tout à fait identique, enfin leur nom vient d'un ancien mot hongrois signifiant « *garde-frontière* », « *archer à cheval* ». Les chercheurs qui voient dans les Sicules un peuple d'auxiliaires militaires, soulignent les ressemblances entre les franchises ethniques des Saxons et des Coumans

8 K. Mesterházy, « A magyar honfoglaláskor régészetének ötven éve » (Cinquante ans d'archéologie hongroise de l'époque de la conquête du pays), *Századok* 1993, 297-300.

9 Z. Kordé, *A székely-kérdés története* (L'historiographie de la question de l'origine des Sicules), Székelyudvarhely, 1991 et *id.*, « Le problème de l'origine des Sicules dans l'historiographie roumaine », *Mélanges offerts à Géza Nagy. Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae* Tomus XIII, Szeged, 1988, 131-147 ; J. Pál, « Die Herkunft der Szekler in der Geschichtsschreibung (bis 1848) », *Forschungen zur Volks- und Landeskunde. Band 37, N° 2*, Hermannstadt/Sibiu, 1995, 19-32.

10 Récemment M. Gyula Kristó suppose une certaine conscience hunnique chez les Sicules dans son livre *A székelyek eredetéről* (De l'origine des Sicules), Szeged, 1996, p. 27 et suivants. J'ai trouvé que cette conscience est tardive, elle apparaît au XIII^e siècle, par suite des efforts des chroniqueurs hongrois. Cf. Kordé 1997, p. 23 et suivants.

installés en Hongrie et celles des Sicules. Ils essaient de faire accorder le nom *Sicule* avec le nom des certains peuples ou tribus de la steppe (surtout avec le nom *Āskāl*, qui désignait une tribu des Bulgares de la Volga).

Quant à la question de l'origine des Sicules, selon mon opinion les arguments archéologiques et linguistiques ne sont pas d'une importance décisive.¹¹ Le problème principal consiste dans le fait que l'archéologie n'a pas encore les moyens précis pour spécifier les matériaux des Sicules et des Hongrois (et des Kabars). L'homogénéité de la civilisation archéologique des Hongrois ne confirme ni ne réfute l'origine hongroise ou étrangère des Sicules. On aboutit au même résultat en examinant les arguments linguistiques.¹² Nous ne disposons de documents sur la langue des Sicules qu'à partir du XIII^e siècle, et ces documents contiennent seulement quelques noms de lieux et de personnes. Le fait que les Sicules parlaient hongrois aux XIII^e-XIV^e siècles, ne prouve pas automatiquement qu'ils l'eussent parlé aux siècles précédents. Il faut encore faire référence aux Kabars : on sait qu'ils parlaient à l'origine une langue étrangère ; au milieu du X^e siècle ils étaient déjà bilingues, et au XIII^e siècle ils ne parlaient probablement que le hongrois.

Pour pouvoir prendre position dans la question de l'origine des Sicules, j'ai examiné les sources narratives et les diplômes relatifs à ce peuple entre le XII^e et le XIV^e siècle.¹³ Ces sources écrites, nées en temps et lieux différents, nous donnent l'image suivante sur les Sicules : ce sont des cheveu-légers faisant les mêmes services que les auxiliaires militaires, ils gardent les frontières et composent l'avant-garde de l'armée du roi de Hongrie. Les chroniqueurs hongrois et étrangers les distinguent toujours des Hongrois. Ils ont un nom ethnique ou de tribu propre dont on ne connaît pas l'étymologie. Ils disposent des franchises de caractère ethnique : semblablement aux Saxons et aux Coumans, ils disposent d'une certaine autonomie territoriale qui prend forme dans le système des soi-disants districts (*sedes* en latin, *székek* en hongrois). Les Sicules se présentent dans les sources tout à fait comme des auxiliaires militaires d'origine étrangère.

Les considérations archéologiques et linguistiques, comme nous l'avons déjà mentionné, ne réfutent pas l'origine étrangère des Sicules, tandis que les sources écrites soutiennent cette hypothèse. C'est surtout à cause de la disposition géographique des tribus hongroises pendant la deuxième moitié du IX^e siècle que j'accepte comme la théorie la plus vraisemblable celle qui fait dériver les Sicules de la tribu *Āskāl* des Bulgares de Volga. Je pense qu'à cause de la différence de

11 Pour les arguments archéologiques voir p. ex. les parties écrites par I. Bóna dans *L'Histoire de la Transylvanie* citée ci-dessus.

12 Pour les arguments linguistiques voir p. ex. L. Benkő, « Adalékok a székelyek korai történetéhez » (Contributions à l'histoire ancienne des Sicules), *Új Erdélyi Múzeum*, 1990/1-2, 109-122.

13 Z. Kordé, « A székely eredetkérdés az újabb kutatások tükrében » (La question de l'origine des Sicules selon les recherches récentes), *Actas*, 1993/3, 30-33.

l'accentuation entre la langue bulgare et le hongrois, le nom *Āskāl* a pris la forme (^e)*szkel* puis, pour éviter le groupement de consonnes, *szikel~sziköl*, et vers le XV^e siècle, leur nom s'est transformé en *székely*.

La question se pose de savoir si les Sicules appartenait au peuple kabar ou non. Bien qu'on ne dispose d'aucune preuve exacte, les sources insuffisantes ne contredisent pas à l'hypothèse selon laquelle les Sicules se sont joints aux Hongrois avec les Kabars. Avant la conquête du bassin des Carpates, nous n'avons d'autres informations sur la jonction d'une peuplade étrangère que sur celle des Kabars. Nous savons que le ralliement des Kabars s'est passé quand les tribus hongroises quittèrent leur territoire nommé *Levédia* (aux environs du Don) et s'installèrent plus à l'ouest, à *Etelköz*. Une conception répandue suggère que cet événement eut lieu vers le milieu du IX^e siècle.¹⁴ Les écrivains musulmans, Ibn Roustā et Gardēzi prouvent qu'à cette époque la tribu *Āskāl* des Bulgares de la Volga se trouvait dans le voisinage des Hongrois. Il y avait donc toute possibilité qu'ils se joignissent aux tribus hongroises.

On ne connaît pas le nom des deux autres tribus kabares, mais elles étaient aussi probablement d'origine bulgare ou khazare. D'après Constantin Porphyrogénète ces trois tribus composaient le peuple des Kabars. A mon avis, les Sicules (c'est-à-dire les *Āskāls*) étaient la tribu guide des Kabars. Cette opinion peut être soutenue par un passage des chroniques hongroises qui fait allusion à un rapport fort entre les Sicules et le clan de haute condition des *Aba* d'origine kabare.

Dans les chroniques hongroises on ne rencontre pas le nom *Kabar* qui était une dénomination artificielle. Les tribus jointes devraient se nommer d'abord de leur propres noms, puis elles empruntaient le nom de la tribu guide, c'est-à-dire des Sicules. Cette hypothèse peut être soutenue par une analogie : le nom ethnique *magyar* (hongrois) n'était à l'origine que la dénomination d'une tribu, selon toute vraisemblance celle de la tribu guide ; par la suite il est devenu un nom ethnique qui désignait l'ensemble des membres de la fédération des tribus.¹⁵

Cette hypothèse peut nous aider à comprendre un phénomène un peu mystérieux. Après le X^e siècle les Kabars disparaissent des sources et les Sicules y apparaissent dès le début du XII^e. Je trouve probable que les Kabars étaient dispersés le long des frontières sous le règne du roi saint Étienne (1000-1038), ou bien au cours du XI^e siècle. A cette époque le nom des anciens Kabars était déjà *Sicule* et leur magyarisation était terminée. Comme auxiliaires militaires, ils pre-

14 Gy. Kristó, *Hungarian history in the ninth century*, Szeged, 1996, p. 149 et suivants.

15 Selon une conception récemment parue, les Kabars se composaient, en outre des Sicules, des peuples musulmans nommés ismaélites et Khalizes qui ne s'algalamaient pas avec des Sicules ; voir Gy. Kristó, *A székelyek eredetéről* (De l'origine des Sicules), p. 36 et suivants. On sait qu'une grande partie de ces peuples musulmans sont arrivés dans le bassin des Carpates après 895 en plusieurs groupes ; il ne paraît pas ainsi probable qu'ils formaient les deux autres tribus des Kabars.

naient leur part de la garde des frontières du royaume de Hongrie et créaient avec les autres auxiliaires militaires (comme les Petchenègues) l'avant-garde de l'armée hongroise. Leur statut social était à cette époque (comme en général chez les peuples d'auxiliaires militaires) assez bas. Comme les sources nous le montrent, ils ne disposaient pas encore de leurs franchises ultérieures.

La chronique hongroise nous informe sur la bataille de 1116 près de la rivière Olsava et sur celle de 1146 près de la rivière Fischa. Nous apprenons de la chronique que l'avant-garde de l'armée hongroise se composait les deux fois des Sicules et des Petchenègues qui sont désignés dans les passages avec des attributs péjoratifs (« *vilissimi, pessimi* » c'est-à-dire « *les plus vils, les pires* »).¹⁶ Par contre, les sources étrangères démontrent qu'ils ont lutté fermement, parfois même avec plus de résultat que les troupes hongroises. Une autre source, une analyse de 1217 fait mention d'une compagnie composée de Sicules, dont les membres (qui appartenaient à la châtellenie du comitat de Bihar) ne disposaient pas de liberté complète.¹⁷ Jusqu'à la fin de notre période, c'est-à-dire jusqu'au tournant des XII^e-XIII^e siècles, cette condition sociale ne change pas spectaculairement.

Les franchises sicules n'apparaissent qu'au XIII^e siècle et leur raffermissement dure jusqu'au début du XIV^e. Mais les causes grâce auxquelles ces privilèges peuvent se développer, prennent racine au XII^e siècle. Il s'agit de la transformation de l'armée hongroise, qui perd de plus en plus ses traits de steppe et devient semblable aux armées de l'Europe féodale. Ainsi le nombre des cheveu-légers traditionnels diminue considérablement ; en même temps, la possibilité du recrutement cesse vers les années 1130. En revanche leur service est, comme les sources contemporaines le démontrent, indispensable. Un globe-trotter médiéval, Abu Hamid, qui séjournait en Hongrie entre 1150 et 1153, raconte que le roi Géza II (1141-1162) l'a chargé de recruter pour l'armée hongroise des Turcs qui étaient d'excellents tireurs à l'arc. Un autre contemporain, le chroniqueur allemand Otton de Freising, en décrivant la bataille de 1146 près de la rivière Fischa, remarque que les archers à cheval étaient placés aux deux ailes de l'armée hongroise et ils avaient pour tâche d'éloigner l'ennemi.¹⁸ L'importance des auxiliaires militaires (parmi eux les Sicules) croissait donc en ce temps et cela aboutissait à la formation de leurs franchises. Ces privilèges auront un caractère ethnique bien que la magyarisation des Sicules prit probablement fin vers le tournant des XII^e-XIII^e siècles.

16 E. Szentpétery, *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*. I, Budapest, 1938, 434-437 (à la bataille de 1116), 453-457 (à la bataille de 1146).

17 « *Bichorienses de centurionatu Sceculzaz...impetierunt quendam liberum hominem, nomine Deum, dicentes, quod eorum esset concuius. Deus autem dixit, se liberum esse omnino.* » J. Karácsonyi-S. Borovszky, *Regestrum varadiense examinum ferri candentis ordine chronologico digestum*, Budapest, 1903, 213.

18 A. F. Gombos, *Catalogus fontium historicae hungaricae, I-III*, Budapestini, 1937-1938, 1738.

L'autre changement qui concernait les anciens Kabars dispersés le long des frontières, était l'établissement d'une partie de la population en Transylvanie. Il s'agit de l'action du pouvoir royal et non d'une migration spontanée. Le but était cette fois aussi de renforcer les frontières du royaume de la Hongrie par les auxiliaires militaires. Les confins orientaux (contrairement à ceux de l'Ouest) n'étaient pas stables et on avait besoin des Sicules mobiles pour les protéger. Il est très probable que cet établissement fût périodique : il durait à peu près un siècle. Faut de renseignements exacts, la date du commencement et le déroulement de cette installation ne sont pas précisées. D'après les arguments archéologiques et les rares sources écrites, je pense que le mouvement des Sicules a commencé vers le milieu du XII^e siècle, peut-être dans le but de défendre les Saxons installés au sud-est de la Transylvanie. Ils sont arrivés en plusieurs vagues et de différentes régions de la Hongrie médiévale ; leur installation s'est terminée vers la fin du XIII^e siècle. La partie orientale de la Transylvanie, la « Terre des Sicules » est devenue le lieu de l'accomplissement des franchises sicules. Quant aux groupes dispersés qui sont restés en Hongrie, ils se sont fondus dans leur environnement au cours des siècles et aujourd'hui seuls les noms de lieux gardent leur souvenir.

Les Petchenègues

Outre les Kabars, c'est-à-dire les Sicules, les Petchenègues jouaient encore dans notre période un rôle important parmi les auxiliaires militaires. Jusqu'au milieu du X^e siècle, les relations entre les Hongrois et les Petchénègues étaient hostiles. Les Petchenègues ont pourchassé les tribus hongroises d'Ételköz et ils étaient pendant longtemps les voisins orientaux des nouveaux maîtres du bassin des Carpates. L'œuvre déjà citée de Constantin Porphyrogénète montre la peur que ressentaient les chefs de tribu hongrois vis-à-vis des Petchenègues au début du X^e siècle.¹⁹

On ne connaît pas la date exacte du commencement de la migration des groupes petchenègues en Hongrie. La conception la plus vraisemblable, en partant des remarques du *Notaire anonyme* hongrois et des chroniques, et en considérant les changements de la situation internationale (défaite des troupes hongroises en 955 près d'Augsburg, affaiblissement des Petchenègues), place cet événement autour des années 960, sous le règne du prince Taksony. La migration des Petchenègues

¹⁹ FBHH, 36-37.

en Hongrie était périodique et durait à peu près 160 ans. Les derniers groupes sont arrivés en 1124, après la défaite finale des Petchenègues face aux Byzantins.²⁰

Les nouveaux venus étaient dispersés dans les différents endroits du pays : aux confins d'ouest, au sud de la Hongrie, en Transylvanie etc.²¹ A la différence des Sicules, on dispose de beaucoup de sources écrites qui peuvent nous renseigner sur la condition sociale des Petchenègues aux XI^e-XIII^e siècles. Au début, comme les autres peuples d'auxiliaires militaires, ils ne disposaient pas de privilèges. La chronique hongroise raconte un épisode du règne du roi Géza I^{er} (1074-1075) : les Petchenègues (probablement leur groupe installé à l'ouest) ont fait une tentative pour obtenir des franchises mais, à cause de leur médiocrité militaire, ils n'ont pas encore réussi.²²

Cependant, au cours du XII^e siècle certains groupes des Petchenègues, dont le pouvoir royal avait besoin du service militaire, se procuraient de franchises. La lettre de privilèges d'Árpás (1224) donnée aux Petchenègues fait mention de « *libertés anciennes* » (« *libertas ab antiquo instituta* ») et fixe les franchises actuelles.²³ D'après ce diplôme on connaît la condition sociale des soldats petchenègues : on trouve à leur tête le palatin qui nomme un *comes*. Ce comte conduit les Petchenègues en temps de guerre ; en temps de paix il fait justice à l'aide des patriciens petchenègues qui ont le nom *youbagiones*. Les Petchenègues constituant une communauté, les franchises concernent les membres de cette communauté. Le critère de l'appartenance à celle-ci est - comme on peut le voir dans les autres diplômes aussi - la provenance. Ces franchises sont donc de caractère ethnique. Malgré ces libertés, à cause de leur dispersion, les Petchenègues de Hongrie se sont tout à fait assimilés au cours du XIV^e siècle et ont perdu leur caractère ethnique ; ils sont devenus des « membres utiles » de la société hongroise.

20 Z. Kordé, « A magyarországi besenyők az Árpád-korban » (Les Petchenègues de Hongrie à l'époque des Árpád), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae*, Tomus XC, Szeged, 1990, 3-10.

21 Voir Gy. Györffy, « Besenyők és magyarok » (Petchenègues et Hongrois), *A magyarság keleti elemei* (Les éléments orientaux du peuple hongrois), Budapest, 1990, 94-191.

22 *SRH*, I, 395-397.

23 Le texte de la lettre de privilèges (Archives Nationales de Hongrie, Df. 274 087) a été publié par Gy. Györffy, *Petchenègues et Hongrois*, 127. Analyse du diplôme : Z. Kordé, *Les Petchenègues de Hongrie*, 17-18.

Conclusion

Bien que je n'aie eu la possibilité de toucher à tous les aspects de l'histoire des peuples auxiliaires militaires aux IX^e-XII^e siècles, l'examen des Kabars-Sicules et des Petchenègues me permet tout de même de faire quelques observations pour notre période. Il faut tout d'abord souligner qu'on ne trouve d'auxiliaires militaires ni en France, ni en Europe occidentale ; mais il ne s'agit pas non plus d'une particularité hongroise : ce système militaire tire son origine parmi les peuples de la steppe. Comme les Hongrois ont dû service militaire aux Khazars dans la première moitié du IX^e siècle, ils avaient aussi leurs auxiliaires militaires. C'est cette origine qui détermine la condition sociale de ces peuples jusqu'au XII^e siècle : ils sont des auxiliaires militaires subordonnés aux Hongrois et assument les tâches les plus dangereuses, constituent l'avant- et l'arrière-garde et gardent les frontières. La transformation de la société et de l'armée hongroises et la cessation du recrutement à partir de la première moitié du XII^e siècle entraînent l'amélioration de leur condition, et ils se procurent de franchises ethniques. Le système d'auxiliaires militaires cède le pas ainsi à un système de privilèges ethniques. Ce sont ces franchises qui déterminent dès ce moment le sort de ces peuples.

Les conséquences n'appartenant pas à notre période, je ne peux que mentionner que ce sont les Sicules qui conservent le plus longtemps (jusqu'à la deuxième moitié du XVI^e siècle) leurs spécificités et leurs franchises, bien qu'entre temps ils se soient tout à fait magyarisés et font aujourd'hui partie intégrante de la nation hongroise.

**INTÉGRATION DES STRUCTURES
POLITIQUES, ECCLÉSIASTIQUES
ET CULTURELLES**

Paul Géréon Bozsóky

(Paris–Budapest, Ordre Franciscain)

LES PREMIÈRES RENCONTRES DES HONGROIS AVEC LA CHRÉTIENTÉ¹

Au tournant des V^e et VI^e siècles les Hongrois, faisant partie des grandes migrations des peuples, ont franchi les frontières orientales de l'Europe par la porte naturelle qui s'ouvre entre les contreforts méridionaux de l'Oural et la côte septentrionale de la mer Caspienne et ont pris possession du vaste territoire qui s'étend entre la chaîne de l'Oural et les fleuves Volga et Kama.

Après un séjour de près de deux siècles, ils se sont mis en mouvement vers le Sud-Ouest. Ils devaient passer ainsi dans le voisinage du pays des Khazars dont ils devenaient des alliés, peut-être des sujets, avec une certaine autonomie interne.

1 Pour un exposé aussi bref, il nous semble démesuré de donner toutes les sources, travaux et recherches qui ont motivé nos prises de positions ici présentées. Pour les lecteurs connaissant le hongrois nous recommandons la lecture de notre livre *A magyarok útja a pogányságtól a kereszténységig* (Les Hongrois. Du paganisme au christianisme) à paraître en septembre 1998, qui traite ce sujet d'une manière plus exhaustive. Pour eux nous ne citons donc que quelques publications de base. Pour les lecteurs étrangers nous indiquons les ouvrages principaux qui leur permettront en savoir davantage. Ainsi donc sur les croyances des anciens Hongrois, c'est-à-dire du temps du paganisme on lira avec profit : D. Cornides, *Commentatio de religione veterum Hungarorum*, Wien, 1791 ; M. Éliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1964 ; Jakut, voyageur arabe du XII^e siècle, éd. par F. Wüstenfeld, *Jakut's geographisches Wörterbuch*, I-IV, Leipzig, 1866-1873 (Textes : I, 468-470, 841-842) ; L. Honko, « Finno-Ugric Religion », *Encyclopedia Britannica*, 1974, 310-313 ; G. Miordze, *Der Schamanismus bei den sibirischen Völkern*, Stuttgart, 1925 ; H. Paasonen, « Über die ursprünglichen Seelenvorstellungen bei den Finnisch-Ugrischen Völkern », *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, 26 ; G. Roheim, « Hungarian and Vogul Mytology », New York, 1954 ; V. Diószegi, *A pogány magyarok hitvilága* (L'univers religieux des Hongrois païens), Budapest, 1967 et *Az ősi magyar hitvilág* (L'ancien univers religieux hongrois), Budapest, 1971 ; S. Eckhard, « Kun analógiák a magyar ősvalláshoz » (Analogies comaniennes dans la religion ancienne des Hongrois), *Magyar Nyelv* XXXIV, 242-244 ; A. Csengery, « Tanulmányok a magyar ősvallásról » (Etudes sur la religion ancienne des Hongrois), *Történelmi Tanulmányok* (Etudes Historiques), Budapest, 1884 ; A. MTA *Évkönyvei* IX, 1848-1849, Budapest, 1876 ; A. Ipolyi, *Magyar Mythologia* (Mythologie hongroise), Pest, 1854 ; K. Kabos, *Magyar Mythologia* (Mythologie hongroise) Eger, 1897 ; L. Katona, « A magyar mythologia irodalma » (La littérature de la mythologie hongroise), *Ethnographia* VIII (1897), 54-73, 266-279 ; Gy. Krohn, *A finnu-*

Vers 830-832, profitant d'une révolte éclatée dans l'empire dominant et se détachant des liens qui entravaient leur liberté, les Hongrois se remettent en route, traversent la Volga inférieur et s'installent provisoirement dans le coude du Don, au nord de la mer Noire, dans le pays que nous appelons, d'après les écrits de Constantin VII le Porphyrogénète, *Levédia*. Ce lieu s'est encore révélé peu sûr à cause du voisinage immédiat des remuants Petchenègues. Pour éviter leurs harcèlements constants, les Hongrois émigraient encore vers l'Ouest et arrivaient ainsi dans la région des fleuves Dniepr et Dniestr, surnommé « *pays d'entre les fleuves* », en hongrois *Etelköz*.

Mais la migration des peuples continue. Harcelés encore par leurs voisins orientaux, après quelques revers militaires, les Hongrois se décident à se regrouper et à s'associer à quelques tribus amies, sous la conduite des chefs Álmos et Árpád, traversent la couronne montagneuse des Carpates et prennent possession du vaste bassin du Danube en 895-896.

Trouvant la terre fertile et les frontières naturelles sûres, ils se décident à s'y établir. Ils y restent pour toujours.

Si des temps anciens, c'est-à-dire du millénaire qui s'étend du Ve siècle av. J.-C. au Ve après J.-C., nous savons peu de choses de l'histoire du peuple hongrois, nous sommes mieux renseignés sur les événements se rattachant à leur « longue marche vers l'Ouest », c'est-à-dire déjà européenne. En cherchant les signes ou les faits de leurs contacts éventuels avec les chrétiens, nous devons donc examiner de plus près les sources historiques qui s'y rapportent et scruter avant tout ce que ces sources nous disent de leur religion d'origine.

Venus des steppes d'Asie, les Hongrois étaient, comme tous les peuples de ces temps et de ces régions, païens. Leur religion, autant qu'il nous est possible de la reconstituer, était une religion inspirée par la nature. Ils croyaient, certes, en un Grand Dieu, Créateur et Maître de l'Univers, mais respectaient et honoraient également les forces de la nature où dominaient le Soleil (le Jour), la Lune (la Nuit), où avaient leur place d'honneur le Vent, la Terre, l'Eau, le Feu, l'Éclair et bien d'autres éléments encore.

Le monde de leurs croyances était peuplé de Bons et de Mauvais Esprits qui pouvaient influencer sur leur vie. C'est pourquoi ils tenaient à plaire aux premiers et

gor népek pogány istentisztelete (Service religieux dans le paganisme des peuples finno-ougriens), Budapest, 1908 ; K. Mesterházy, « Többgyökerű ősi vallásunk emlékei » (Racines multiples dans les souvenirs de notre ancienne religion), Gy. Györffy, *Honfoglalás és régészet. A honfoglalásról sok szemmel*, Budapest, 1994 ; G. Nagy, « Magyarhoni lovas sírok » (Sépultures équestres en pays magyar), *Archeológiai Értesítő*, 1893 ; D. Pais, *A magyar ősvallás nyelvi emlékeiből* (Souvenirs linguistiques de la religion ancienne des Hongrois), Budapest, 1975 ; L. Szegfű, « A pogány magyarok hitvilága » (L'Univers religieux des Hongrois païens), Gy. Kristó-F. Makk, *Árpád előtt és után* (Avant et après Árpád), Szeged, 1996, 85-95 ; Á. Szendrey, « A magyar lélekhit » (La conception hongroise sur l'âme humaine), *Ethnographia* 57 (1946) 34-46.

redoutaient les agissements des seconds. A ces forces surnaturelles, selon leur importance ou le besoin du moment, ils pouvaient faire des offrandes ou des sacrifices en guise de suppliques ou de remerciements. Mais le sacrifice humain était inconnu chez eux.

Le culte des ancêtres avait également une grande importance dans leur vie quotidienne. Par ce culte, ils se sont forgé une solidarité à toutes épreuves. Familles et tribus ayant une tradition propre, leurs ancêtres pouvaient être représentés par des images ou des statues (statuettes) d'animaux placées dans leurs foyers à une place d'honneur. Ces représentations sont appelées communément *totems*. A ne pas confondre avec des *idoles*...

En un mot : nos ancêtres les Hongrois étaient bel et bien païens...

Mais le monde - l'Europe Centrale et Occidentale - où ils venaient d'arriver et où ils s'installaient, était déjà en grande partie chrétien. A l'Ouest et au Nord habitaient les chrétiens latins, tandis que vers le Sud et Sud-Est on trouvait des chrétiens byzantins ou orientaux. Les Hongrois païens formaient donc dans ce corps chrétien une épine douloureuse qui incommodait tout le monde. D'autant plus que ces nouveaux venus ne faisaient rien pour se faire accepter, tout au contraire, par leur manière de vivre, leurs incursions militaires et leurs pillages systématiques chez les voisins, ils allaient devenir à l'Ouest comme à l'Est un scandale et même une provocation permanente.

Mais en étaient-ils conscients? Probablement oui, d'autant plus que tout le long de leur marche vers l'Ouest ils ont eu maintes occasions de rencontrer des peuples - ou des individus - chrétiens qu'ils n'ont jamais persécutés mais dont la religion ne les attirait point.

Nous n'avons malheureusement aucune information fiable sur leurs rencontres éventuelles avec les représentants qualifiés des Eglises chrétiennes pendant les premières siècles de leur marche vers l'Ouest. Du Ve au VIIe siècle nous sommes réduits à quelques suppositions. Nous manquons par. ex. d'information sur leurs relations avec l'armée d'Attila dans laquelle, nous le savons pertinemment, il y avait des peuples déjà chrétiens.²

2 F. Altheim, *Attila et les Huns*, Paris, 1952 ; M. Bouvier-Ajam, *Attila, le fléau de Dieu*, Paris, 1982 (avec une bibliographie abondante) ; R. Grousset, *L'Empire des Steppes. Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Paris, 1982 ; L. Hambis, *Attila et les Huns*, Paris, 1972 ; J. Harmatta, « La société des Huns à l'époque d'Attila » *Recherches Internationales à la lumière du marxisme, Cahier N° 2*, Paris, 1957 ; Jordanes, *Histoire des Goths*, Paris, 1995 ; E. A. Thomson, *A History of Attila and the Huns*, Oxford, 1948 ; J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain*, Paris, 1918 ; I. Bóna, *A hunok és nagykirályaik* (Les Huns et leurs grands rois), Budapest, 1993 ; Fr. Hirth, « Attila családfája » (L'arbre généalogique d'Attila), *Keleti Szemle*, 1900, I, 1-39 ; B. Hóman, *A magyar-hun hagyomány és hun monda* (La geste hunnique et les traditions hunno-hongroises), Budapest, 1925 ; Gy. László, *Hunor és Magyar nyomában* (Sur les traces d'Hunor et de Magyar), Budapest, 1967 ; L. Ligeti, *Az ismeretlen Belső-Ázsia* (L'Asie intérieure, cette inconnue), Budapest, 1939 ; Gy. Németh (dir.), *Attila és hunjai* (Attila et ses Huns), Budapest, 1940 ; E. Rudnai, *Attila trilógia* (Trois livres sur Attila), Bruxel-

En 527 Gordas, le roi des Huns (d'au-delà la mer Noire) s'est rendu à Byzance, il y a reçu le baptême puis, rentré chez lui, entreprit la christianisation de son peuple, provoquant ainsi la révolte de son frère Muageris. Gordas a perdu sa vie dans la guerre civile.³ Pendant longtemps on put croire que sous le nom de Muageris (Moger = Magyar) se cachait éventuellement un chef « hongrois », mais cette opinion n'est plus admise ; encore que les événements relatés aient pu se passer dans le voisinage immédiat des campements hongrois.

Dans la seconde moitié du VII^e siècle le kagan Kuvrat réunit dans la région du Méotis les Bulgaro-Turcs en un seul royaume.⁴ Il entretenait de bonnes relations avec Byzance, ce qui a pu faciliter le travail des missionnaires byzantins. On suppose qu'il était en bons termes, sinon en alliance, avec les Hongrois. Hélas, les Khazars détruisent ce royaume vers 680.

Certains historiens supposent que vers cette date les amis de Kuvrat, les Hongrois, sont soumis par les Khazars. Mais pour soutenir cette thèse, nous manquons toujours de sources crédibles. Dans divers écrits byzantins nous rencontrons souvent le nom des peuples auprès desquels travaillaient ces missionnaires byzantins, comme par ex. les Huns, les Bulgares, les Ogours, les Onogours, les Kuturgours, etc. mais sans la moindre indication qui pourrait nous conduire jusqu'aux Hongrois.

Voici par ex. le célèbre manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris⁵ qui donne une liste des évêques byzantins au nord de la mer Noire au VIII^e siècle, et qui mentionne expressément un évêque missionnaire pour les Huns et un autre pour les Onogours. Parmi ces Onogours il y avait peut-être des Hongrois. Vers cette date ils campaient effectivement dans la région.

La première information sûre d'une rencontre entre une haute personnalité chrétienne et les Hongrois, dans la région de Cherson, en Crimée, date de 861-862.

les, 1964-1966 ; B. Szász, *A hunok története. Attila nagykirály* (Histoire des Huns. Le grand roi Attila), Budapest, 1943 ; Á. Vámbéry, *Hunok és avarok nemzetsége* (Les nations des Avars et des Huns), Pest, 1864 ; F. Zajti, *A hun-magyar őstörténelem* (Histoire ancienne hunno-magyare) Budapest, 1928.

3 Malalas, *Chronographia*, XVIII, Migne, p. 97, col. 636-640 ; Gy. Moravcsik, « Muagerisz király » (Le roi Muageris), *Magyar Nyelv*, 1927, 258-271 ; I. Pirigyi, *A magyarországi görögkatolikusok története I-II*, (Histoire des catholiques grecs de Hongrie), 1990, I, 9-10 ; I. Timkó, « A vándorló magyarság kapcsolatai a keleti kereszténységgel » (Les relations des Hongrois en migration avec la chrétienté orientale), *Vigilia*, 1970, 8, 511-512.

4 Kuvrat fonde le khaganat bulgare vers 634-635. A. Bartha, « A magyar nép őstörténete » (Préhistoire du peuple hongrois), Gy. Székely - A. Bartha, *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) Budapest, 1984, I, 496-499, 559-560 ; I. Pirigyi, *op.cit.*, 10, 11 ; I. Timkó, *op.cit.*, *Vigilia*, 1970, 512-513 ; A. Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois conquérant), Budapest, 1996, 181-182, 188-191, 252-257 ; Gy. Moravcsik, *Az onogurok történetéhez*, (Contributions à l'histoire des Onogours), *A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai*, N° 27, 1930, 19-28 mérite une attention particulière.

5 Bibliothèque Nationale de Paris, Manuscrit du XIV^e siècle, 1555 A., fol. 23v-27v ; Gy. Moravcsik, « A honfoglalás előtti magyarság és a kereszténység » (Les Hongrois avant la conquête du pays danubien et la chrétienté), J. Serédy (dir.), *Szent István Emlékkönyve*, 1938, I, 196-209.

L'apôtre des Slaves, saint Cyrille,⁶ en route chez le kagan des Khazars, se trouva, en effet, face à face avec un chef militaire hongrois en campagne. Selon la *Vie de saint Cyrille*, ces « barbares » ont brusquement entouré le saint homme en poussant des cris sauvages, mais, finalement, ils l'ont quitté sans lui faire le moindre mal.

Vingt ans plus tard, en 882, saint Méthode,⁷ le frère du saint précédent, a eu une aventure similaire sur le cours inférieur du Danube. Une vraie colonne militaire hongroise lui a barré son chemin et leur « roi » a demandé de le rencontrer. L'entrevue se déroula avec une certaine solennité. Le « roi » des Hongrois - certains supposent que ce fut Árpád lui-même - lui a manifesté beaucoup de considération, s'enquit de sa mission, puis, avant de s'en aller formula une demande inattendue de la part d'un grand chef païen : « Père, souvenez-vous de nous dans vos prières... » De la manière dont s'est déroulé cet entretien, il nous paraît évident que ce chef devait connaître suffisamment les chrétiens éminents pour pouvoir citer, presque mot pour mot, les paroles d'adieu habituelles dans les milieux religieux.

Treize ans après ces événements, vers 895-896, les Hongrois quittent Etelköz, traversent la couronne des Carpates et s'établissent dans le bassin du Danube. La conquête militaire du pays ne prend que quelques années. Après l'expédition victorieuse de 902, en détruisant la principauté de la Grande Moravie, les Hongrois deviennent les maîtres absolus du bassin du Danube.⁸

Si pendant les batailles de la Conquête les Hongrois se montraient sans pitié envers ceux qu'ils rencontraient les armes à la main, ils n'ont entrepris de représailles contre la population restée sur place qui était - nous devons le souligner - en grande partie chrétienne. Aucune source ne mentionne évêques ou prêtres tués, donc martyrisés. Il est vrai qu'ils ne pouvaient rencontrer aucun évêque sur

6 P. Duthilleul, « Les sources de l'histoire des Saints Cyrille et Méthode », *Échos d'Orient*, t. XXXIV, 1935, 272-306 ; Fr. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933 ; L. Léger, *Cyrille et Méthode*, 1868.

7 *Acta Sanctorum Bollandiana, die 7a julii. Acta Congressus Historiqe Slavicae Salisburgensis in memoriam SS. Cyrilli et Methodi anno 1963 celebrati*, Wiesbaden, 1966 ; *Cyriilo-Methodiana. Zur Frühgeschichte des Christentums bei den Slaven, 863-1963*, Köln-Gratz, 1964 ; I. Kniezsa, *A szláv apostolok és a tótok* (Les apôtres slaves et les Slovaques), Budapest, 1942.

8 *Cahiers d'Études hongroises*, 8/1996 (Collectif), « 896 : Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe », 7-71 ; I. Dienes, *Les Hongrois conquérants*, Budapest, 1972 ; Gy. Pauler - S. Szilágyi, *A Magyar honfoglalás kútfoi* (Sources de la Conquête de la Hongrie, textes originaux avec trad. hongroise), Budapest, 1900 ; Gy. Györffy, *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról* (Des ancêtres des Hongrois et de la conquête du pays), Budapest, 1986 ; *id.*, « Magyarország története a honfoglalástól a tatárjárásig » (Histoire de la Hongrie de la conquête du pays jusqu'à l'invasion des Tartares), Gy. Székely-A. Bartha, *Magyarország története I* (Histoire de la Hongrie), 575-651 ; L. Kovács-L. Veszprémy, *A honfoglaláskor írott forrásai* (Sources écrites de l'époque de la conquête) Budapest, 1996 ; Gy. Kristó, *A honfoglalás korának írott forrásai* (Sources écrites de l'époque de la conquête), Budapest, 1996 ; L. Veszprémy (dir.), *Honfoglaló őseink* (Nos ancêtres conquérants), Budapest, 1996.

leur chemin, parce que le dernier évêque latin, Mgr. Wiching, évêque de Nyitra,⁹ dans le nord-ouest du pays, s'est enfui trois ans auparavant et entra dans la chancellerie de l'Empereur. L'autre siège épiscopal, celui de Sirmium, dans le Sud, de rite byzantin, était hors du territoire occupé, encore que la grande partie de ce diocèse s'étendit plus au Nord, prise par les Hongrois.

Quant aux prêtres latins, originaires pour la plupart des régions frontalières occidentales, ils ont pris la fuite devant l'arrivée des nouveaux occupants. Quant aux prêtres byzantins, nous avons peu d'informations d'eux. Ceux qui n'étaient pas nés dans le pays, ont choisi, probablement, de traverser les frontières en direction du Sud.

Les habitants, baptisés ou non, restaient en grand nombre sur place, puisqu'aucune source ne mentionne leur exode. Les chrétiens, devenus par le fait de la conquête sujets des Hongrois appartenaient aux deux rites : latin dans la partie occidentale et rite byzantin se trouvaient dans le Sud et Sud-Est. Ces deux rites subsisteront jusqu'au temps du roi saint Étienne.¹⁰

La tolérance des Hongrois vis-à-vis des chrétiens trouvés sur place n'a rien à voir avec les pillages et les meurtres commis lors des incursions militaires dans l'Europe chrétienne peu de temps après leur installation dans le bassin des Carpates. Aujourd'hui il semble bien établi que toutes les invasions militaires n'étaient pas toujours inspirées ou motivées exclusivement par les pillages ou rapines, même si l'aspect des gains ne peut pas être exclu. En outre, les siècles qui ont précédé l'installation des Hongrois dans le bassin danubien nous donnent maintes illustrations d'invasions militaires destructrices conduites par d'autres peuples « barbares » pour ne citer que les Normands.

En ce qui concerne les expéditions militaires des Hongrois, un grand nombre d'entre elles ont été sollicitées plus d'une fois par des rois, ducs, princes ou prétendants en difficulté avec leurs sujets ou voisins. En voici quelques exemples :

- 1° En 862, lors de la première apparition des Hongrois dans un pays occidental, ils ont été sollicités par Karlemann, fils de Louis le Germanique, en révolte contre son père.¹¹ Le résultat fut le pillage des marches orientales de l'empire franc.

9 P. Váczy, « Magyarország kereszténysége a honfoglalás korában » (Le christianisme en Hongrie à l'époque de la conquête), J. Serédy, *Szent István Emlékönyv*, I, 215-265 ; I. Pirigy, *op.cit.*, I, 16-33.

10 Böhmer-Mühlbacher, *Regesta imperii I* (1908), Nos. 1891 ; E. Dümmler, *Geschichte des ostfränkischen Reiches I*, 1887, III, 362 ; MGH. Ep. 243-244 ; Lapôte, *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne I*, 1895, 157 ; G. Laehr, « Das Schreiben Stephanes V. an Sventapulk von Mahren », *Neues Archiv d. Gesellschaft für alerte deutsche Geschitskunde*, XLVII, 1928, 159-173 ; « Libellus de Conversione Bagariorum et Caratanorum », MGH SS XI, 6-15 ; L. Bálics, *A kereszténység története hazánk mai területén a magyarok letelepedéséig* (Histoire du christianisme sur le territoire de notre pays jusqu'à l'installation des Hongrois), Budapest, 1901.

11 *Acta Sanctorum Bollandiana, die 2a septembris. Acta Sanctorum Ungariae, Tyranaeviae*, 1943, II, 172-221 ; E. Horn, *Le christianisme en Hongrie*, Paris, 1930 ; *id.*, *Saint Étienne, roi de Hongrie*, Paris, 1938 ;

2° En 899, sur le conseil de l'empereur Arnoulf, les Hongrois organisent une expédition militaire contre l'Italie du Nord, pillent les environs de Venise et battent les troupes du roi Bérenger, ennemi d'Arnoulf.¹²

3° En 923, la France connaît de graves problèmes de politique intérieure. Charles III le Simple est fait prisonnier, les partisans du roi de Bourgogne créent l'anarchie politique. Le roi Charles est détrôné et ses adversaires font couronner roi un nommé Raoul. L'héritier légitime est en exil en Angleterre, mais les seigneurs fidèles à la dynastie s'organisent autour de Guillaume, comte d'Auvergne, qui fait appel aux services des Hongrois. L'expédition a remporté le succès escompté. Les deniers d'Auvergne trouvés près de Kiskunfélegyháza en gardent le souvenir.¹³

4° Par les jeux des alliances, il est arrivé un jour qu'une expédition militaire hongroise soit mise sur pied pour secourir le pape Jean X, en grande difficulté.¹⁴

En 926, Hugues de Provence se fit couronner roi d'Italie, ce qui provoqua immédiatement la révolte de l'aristocratie romaine qui se tourna contre le trône pontifical. Le pape fit appel à son neveu, le marquis Pietro, qui fut lui-même chassé de Rome. Le courageux marquis, en mobilisant toutes ses ressources, réussit à constituer une petite armée autour de sa forteresse d'Orti, mais celle-ci était bien trop faible pour intervenir avec une chance de succès en faveur de son oncle, le pape. Mais comme il était également un habile politicien, avec beaucoup de « relations », il fit une demande pressante aux Hongrois. La colonne militaire hongroise traversa sans problème la Lombardie alliée, renforça considérablement

G. Pray, « Stephanus Primus », *Annales Rerum Hungaricarum*, Vindobonae, 1764, 1-82 ; St. Tarnóczy, *Idea coronata sive Vita S. Stephani primi regis et apostoli Hungarorum*, Viennae, 1680 ; T. Bogyay, *Stephanus Rex*, Wien-München, 1976 ; J. Karácsonyi, *Szent István király élete* (La Vie de Saint Étienne), Budapest, 1904 ; Gy. Györffy, *István király és műve* (La vie et l'œuvre du roi Étienne), Budapest, 1983 ; A. F. Gombos, *Saint Étienne dans l'historiographie européenne du moyen âge*, Budapest, 1938 ; B. Hóman, *Der heilige Stephan*, Budapest, 1941.

12 Sur les invasions des Hongrois, voir L. Dussieux, *Essai historique sur les invasions des Hongrois...spécialement en France*, Paris, 1879 ; R. Lüttich, « Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert », *Historische Studien*, 84, Berlin, 1910 ; G. Fasoli, *Le incursione ungarica in Europa nel secolo X*, Firenze, 1945 ; A. F. Gombos, *Catalogus fontium Historiae Hungaricae*, I-III, Budapestini, 1937-1938 ; L. Musset, *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e s.)*, Nouvelle Cléo, Paris, 1965 ; Sz. Vajay, *Der Eintritt des ungarischen Stammenbundes in die europäische Geschichte, 862-933*, Mainz, 1968 ; Gy. Kristó, *Az augsburgi csata* (La bataille d'Augsbourg), Budapest, 1985 ; H. Marczali, « A kalandozások kora » (L'époque des invasions militaires), *A Magyar Nemzet Története* (Histoire de la nation hongroise jusqu'à saint Étienne), Budapest, 1900, 47-89 ; K. Szabó, *A vezérek kora* (L'époque des ducs militaires), Pest, 1869.

13 Après la conquête du bassin danubien par les Hongrois, ce fut leur première intervention militaire sur le territoire de l'Occident. Entre 899 et 955, année de la défaite d'Augsbourg, en 56 ans ils organisèrent 42 incursions militaires dont 38 contre l'Occident et 4 contre l'Empire de Byzance.

14 Liutprand, *Antapodosis*, II, 61-65, III, 2-4, MGH SS, III, 299, 303, 304. *Annales Beneventini, Chronicon Benedicti*, MGH SS, III, 175, 206, 714.

l'armée du marquis, et ensemble, ils entrèrent triomphalement à Rome...¹⁵ Les récents fouilles de Vereb, dans le département Fejér, ont apporté les preuves de cette expédition: de nombreuses pièces d'argent frappées à l'effigie du pape Jean X (914-928).

Certes, les incursions militaires hongroises dans les pays de l'Europe chrétienne n'avaient pas toutes d'aussi solides motivations « diplomatiques » et les commentaires des chroniqueurs de l'époque parlant de pillages, d'incendies, d'enlèvements de personnes, de vols, de sacrilèges commis contre les monastères et les basiliques, correspondaient bien souvent à la réalité.

Mais s'ils « ciblaient » volontiers les grandes basiliques ou monastères célèbres, la raison en était la recherche des trésors et non point celui de quelconque sacrilège. Au Moyen Age, les grands centres religieux, cathédrales ou monastères étaient richement dotés de reliquaires et de vases sacrées en or ou en argent.¹⁶ En outre, les familles riches des environs, aristocratiques ou bourgeoises, confiaient volontiers l'argenterie de la famille à la garde de ces bâtiments religieux, jouissant de la protection des lois de l'Église. Et nous savons que les grands ducs qui gouvernaient les Hongrois avant l'institution du royaume, ignoraient l'art de frapper de la monnaie. Or les Hongrois avaient grand besoin d'argent pour soutenir leur commerce et aimaient passionnément les bijoux, mais n'exploitaient aucune mine d'or ou d'argent... Pour se procurer ces précieux métaux ou ces bijoux convoités, ils sont donc allés là où ils étaient certains d'en trouver. Etant païens, piller un sanctuaire ne créait pour eux aucun problème psychologique ou religieux.

Aveuglés par le désir de ramasser tout l'or et l'argent qui se trouvait à portée de main, ils commettaient plus d'une fois des crimes difficilement excusables. Le cas de sainte Wiborada en est un bon exemple. Le monastère de Saint-Gall était célèbre et connu pour ses riches reliquaires. Mais les moines ont appris l'arrivée d'une colonne de Hongrois suffisamment à temps pour mettre en sûreté leurs trésors. Dépités de ne rien trouver, les Hongrois tentaient d'avoir quelques informations sur leur cachette en terrorisant les rares habitants restés sur place. C'est ainsi qu'ils se sont dirigés, « sur renseignement », vers l'ermitage de la pauvre Wiborada. Comme ils n'ont rien trouvé, ils voulaient faire avouer la pauvre ermite par la torture. Pendant cet interrogatoire serré ils ont si gravement

15 A. F. Gombold, « A honfoglaló magyarok itáliai kalandozásai » (Incursions des Hongrois conquérants en Italie), *Hadtörténeti Közlemények*, 1927.

16 Ces dépôts étaient conservés principalement dans les sacristies des cathédrales ou églises abbatiales, pourvues bien souvent d'une chambre fortifiée où on conservait des manuscrits précieux, les vases sacrés liturgiques et, éventuellement, les trésors les plus précieux des grandes familles du pays.

blessé la pauvre ermite à la tête, qu'elle en est morte quelques jours plus tard. (Clément II la canonisa en 1047.)¹⁷

Et, malgré leurs méfaits nombreux, on ne peut pas accuser les Hongrois de cruauté constante. Après avoir constaté la terreur inspirée par leur simple apparition dans une région, ils en profitaient pour extorquer de rançons substantiels. C'est ce qu'ils ont fait sous les murs du grand monastère du Mont-Cassin. Faute d'équipement adéquat, il leur était impossible d'assiéger ou prendre d'assaut ce monastère-forteresse, ils capturaient les serviteurs de l'abbaye (et leurs familles) et menaçaient de les tuer si l'abbé ne les rachète pas pour une forte rançon. Et l'abbé paya...¹⁸

Si l'endurance, l'extrême mobilité et la tactique surprenante de leur armée garantissaient le succès initial, le jour viendra quand les forces militaires occidentales sauront tenir tête aux envahisseurs, et même les vaincre à l'occasion. Deux grandes défaites militaires, celle d'Augsburg¹⁹ en 955 et l'autre près d'Arcadiopolis²⁰ en 970, mettront fin aux aventures militaires des Hongrois. La supériorité militaire ainsi conquise par les Occidentaux sera suivi bientôt d'efforts diplomatiques pour neutraliser et, éventuellement, pour anéantir ces voisins indésirables.

Les dirigeants hongrois percevront vite le danger et comprendront la nécessité d'employer pareillement la voie diplomatique pour parer au plus pressé. Mais pour y réussir, il fallait avant tout se montrer crédibles en témoignant d'une orientation nouvelle dans leur manière de vivre, et surtout, en montrant une certaine ouverture au christianisme, car le principal grief retenu contre eux restait toujours leur évident paganisme.

Certes, la Vie de saint Guilbert²¹ signalait déjà lors de l'invasion du pays brabant, à Gembloux, près de Namur, que le saint évêque allait courageusement au devant des envahisseurs pour les exhorter à la pénitence et à la conversion au nom

17 *Acta Sanctorum Bollandiana die 2a Maii*; A. Duft, *Die Ungarn in St. Gallen*, Zürich-Konstanz, 1957; A. Fah, *Die heilige Wiborada, Jungfrau und Martyrin*, S. Gallen, 1926; Hepidamus, *coenobita S. Galli*, « Vita S. Wiboradae martyris, virginis inclusae, apud S. Gallum in Helvetia », Gombos, *Catalogus*, 5110; E. Irblich, *Die Vitae Sanctae Wiboradae, Ein Heiligen-Leben des X. Jahrhunderts als Zeitbild*, Konstanz, 1970.

18 L. Marsicanus, *Chronica Montis Casinensis*. Manuscrit aux Archives de München.

19 « *Annales Sangallenses majores* », Gombos, *Catalogus*, 199, « Vita S. Brunonis archiepiscopi », Gombos, *Catalogus*, 2322, 2323; « Vita S. Udalrici episcopi », Gombos, *Catalogus*, 2615, 2616, 2617; Liudprandus, « *Antapodosis* », *MGH SS*, III, 276 et ss.; E. Barthel, *Die Ungarnschlacht auf dem Lechfeld (Grunzente), im Jahre 955*, Augsburg-Basel, 1955; H. Einsle, *Die Ungarnschlacht im Jahre 955 auf dem Lechfeld. Ursachen und Wirkungen*, Augsburg, 197; T. von Bogyai, *Lechfeld. Ende und Anfang. Geschichtliche Hintergründe, ideeller Inhalt und Folgen der Ungarnzüge*, München, 1955; Gy. Kristó, *Az augsburgi csata (La bataille d'Augsburg)*, Budapest, 1985.

20 En 970 les Hongrois, alliés du duc de Kiev, nommé Sviatoslav, attaquaient l'empire de Byzance, mais l'entreprise s'est terminée en défaite. Lors de sa retraite, le duc de Kiev sera tué par les Petchenègues, en été 971.

21 *Acta Sanctorum Bollandiana, die 26a mai*; A. F. Gombos, *Catalogus*, 2626.

de l'amour de Dieu, et le chroniqueur notait avec satisfaction que certains d'entre eux auraient reconnu leurs péchés et demandaient même le baptême. Mais cette dernière information suscite les réserves des historiens. En effet, il n'y a pas eu de conversions en masse. Pour cela il aurait fallu la conversion publique d'un grand chef. Or nous n'en connaissons aucun cas précis...

En scrutant les effets des premiers contacts des Hongrois avec les chrétiens, personne n'a cherché à savoir quelle influence pouvait avoir sur la mentalité des seigneurs la vie des captifs chrétiens ramenés de l'Occident et qui continuaient à pratiquer leur religion dans la proximité immédiate de ceux qui les ont capturés. Question d'autant plus pertinente que parmi ces captifs les prêtres et les religieux étaient nombreux. Certains d'entre eux ont vite appris la langue hongroise, puisque leurs maîtres les ont utilisés comme interprètes. Et pourtant aucune source ne parle de conversions aussi modestes fussent-elles...

Il fallait attendre jusqu'en 948, à la première visite du célèbre chef militaire Bulcsú, accompagné du prince arpadien Tormás auprès de l'empereur de Byzance pour parler ouvertement de religion. A cette occasion Bulcsú se fit baptiser, certes, mais une fois rentré dans son fief, il oublia toutes ses belles promesses au grand désarroi des Byzantins. Le prince arpadien n'a pas demandé le baptême.²²

Quelques années plus tard, entre 950 et 952, Gyula, le seigneur du Sud-Est, prenait le chemin de Byzance. Il s'y fit baptiser, lui aussi, mais sa conversion paraît sérieuse : à son retour il se fit accompagner d'un évêque missionnaire, Hierotheos, qui baptisa ensuite la famille de Gyula et se mit à enseigner l'Évangile sur tout le territoire de son fief. Ses efforts ne restèrent pas sans effet : plusieurs monastères et un grand nombre d'églises en sont témoins.

Mais dans l'ensemble du pays des Magyars, la conversion de Gyula resta un fait à part : personne n'a suivi son exemple dans la famille ducale. Après la défaite d'Augsburg, l'ancien grand duc Fais se retire de la vie publique et Taksony prend le pouvoir. Dès le début de son règne il observe avec inquiétude le rapprochement des deux empereurs, celui de Byzance et celui de l'Occident, dans une situation politico-militaire dont la Hongrie pourrait être la victime. Comme dans la situation politico-militaire du moment il ne peut compter ni sur l'un, ni sur l'autre, il décide de se tourner vers la troisième force morale et politique, celle de Rome.

²² *Johannes Skylitzes*, éd. critique : J. Thurn, *Ioannis Scilizae Synopsis historiarum*, Corpus Fontium Historiae Byzantinae, Washington-Berlin, 1973 ; édition bilingue de morceaux choisis : Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Sources byzantines de l'Histoire hongroise aux temps des Árpád), Budapest, 1984, 85-86.

En 963 il envoie donc un ambassadeur, un certain Saleccus (Szalók) chez le pape Jean XII pour lui exprimer son désir d'amener son peuple au christianisme, et demande des missionnaires en ce but.

Le pape reçoit ce messager avec bonté et désigne de sa part un ambassadeur plénipotentiaire, l'évêque Zacché afin de mettre au point les modalités d'une grande mission. Le projet était assurément très beau, mais hélas, il devait échouer. Les espions de l'empereur Othon étaient vigilants et agissaient avec efficacité. On arrête toute l'ambassade à Capoue, pratiquement à son départ de Rome.²³ L'évêque missionnaire destiné auprès des Hongrois est mis en prison. L'empereur lui-même arrive avec une escorte militaire impressionnante, convoque en toute hâte un mini-concile, fait déposer le pape et le remplace par un autre ecclésiastique de haut rang qui avait l'avantage de mieux respecter « les intérêts » de l'Empire.²⁴ Et voilà comment fut retardé l'évangélisation des Hongrois d'une bonne dizaine d'années... Taksony impuissant en face d'un empereur au sommet de sa gloire, désolé de voir son beau projet ruiné, meurt en 972. Son fils lui succède dans l'année même.

Le nouveau souverain des Hongrois, Geyza, connaissait déjà mieux le christianisme, puisque, encore jeune prince, il a épousé Sarolte, la fille de Gyula déjà baptisé selon le rite byzantin. Sarolte était élevée dans la religion chrétienne mais de rite byzantin. D'un caractère bien trempé et d'une fidélité absolue à son mari, elle se montra également une collaboratrice efficace. Tous deux étaient fermement décidés à conduire leur peuple parmi les peuples chrétiens de l'Europe et n'attendaient que la première occasion favorable pour mettre leur projet en exécution.

Dès le début de son règne, Geyza apprend que l'empereur Othon I^{er} vieillissant voulait couronner sa vie par la promotion de l'évangélisation parmi les peuples encore païens. Nous ne savons pas avec certitude par quels moyens, mais Geyza réussit à faire savoir à la cour impériale que le peuple hongrois est prêt à recevoir l'Évangile. Othon dépêche Bruno, évêque de Verden auprès de Gezya, pour en avoir l'assurance. Puis il fait inviter les Hongrois à la réunion parcale de Quedlimburg, en 973. Geyza tient la parole en envoyant une délégation de 12 membres et, devant les souverains invités et le vieil empereur, il demande officiellement des missionnaires. Othon fait sacrer évêque un religieux de Saint-Gall, nommé également Bruno (Prunwart) qui, arrivé à la cour de Geyza, administre le sacrement du baptême au souverain et à sa famille ainsi qu'à son entourage immédiat.²⁵

23 A. F. Gombos, *Catalogus*, II, 1475 et III, 2185, 2186.

24 M. von Sichel, *Das Privilegium Ottos I für die römische Kirche vom Jahre 962 erlaubert*, Innsbruck, 1883 ; A. Fliche, *Histoire du Moyen Age, II. L'Europe occidentale de 888 à 1125*, Paris, 1941, 157-160.

25 *Necrologium S. Galli*, IV. Non. Februarii : « *Obitus Prunwarti* ».

Entre temps un autre religieux, Wolfgang, du monastère d'Einsiedeln, part également auprès des Hongrois, et par un itinéraire soigneusement prévu, arrive à bon port. Mais à peine commençait-il la prédication qu'il se voit rappeler par Pilgrim,   v  que de Passau. A son retour, il aura l'occasion de faire son rapport devant l'évêque de Passau, puis devant l'empereur, ce qui facilitera les pourparlers déjà engagés. L'empereur le fera nommer évêque    Regensburg.²⁶

C'est avec le baptême de Geyza et de son entourage que commence réellement la conversion des Hongrois au christianisme latin.

L'évangélisation des Hongrois, malgré ce début officiel et efficace, connaîtra encore bien de difficultés, dont la première sera suscitée par une querelle de juridiction entre l'évêque de Passau et l'archevêque de Salzbourg. Ce dernier trouvait « logique » le rattachement de la future Eglise hongroise à son archevêché, tandis que le prélat de Passau espérait bien l'obtention du titre d'archevêque s'il arrive à prouver l'efficacité de la mission de ses prêtres. Dans ce but il n'hésita pas à écrire au pape Benoît VI (973-974)²⁷ une lettre enthousiaste parlant de milliers de baptisés dès 974. Cette querelle aurait pu mettre la zizanie dans les rangs des missionnaires, en se prolongeant. Il en fut autrement, car les deux protagonistes sont morts dans la même année. Le résultat négatif de ces querelles se fit quand même sentir sur le terrain. Certains missionnaires, surpris par l'animosité de leurs chefs, sont rentrés dans leur pays d'origine, tandis que d'autres ont pris le chemin de retour en apprenant la colère de Geyza manifestée à la suite de ces revendications étrangères, parce que dans son esprit dès le début il était clair que l'Eglise de Hongrie ne pouvait être que hongroise. Mais le triste bilan était là : la prédication de l'Evangile avançait bien lentement faute de prédicateurs en nombre suffisant.

Dans ces années d'incertitudes, deux événements providentiels confirment Geyza et Sarolte dans leur noble intention de continuer l'évangélisation : le premier est l'établissement d'un monastère de religieuses byzantines    Veszprém et le second la visite d'Adalbert, archevêque de Prague.

Sarolte, la femme de Geyza fut élevée dans la religion de rite byzantin, elle savait donc dès sa tendre enfance que l'épouse du souverain devait pourvoir de vêtements liturgiques les   glises construites sur l'initiative de son mari. Elle fit donc appel aux sœurs byzantines, déjà maîtresses incontestées dans la prépara-

26 « Vita S. Wolfgangi episcopi de Othlon von St. Emmeram », MGH SS, IV, 527-542 ; O. Hafner, *Der heilige Wolfgang, Ein Stern des 10. Jahrhunderts*, (Nach den Quellen neu bearbeitet.), Rottenburg am N. (Württemberg), 1930 ; G. Schwaiger, « Der heilige Wolfgang, Bischof von Regensburg », *Bavaria Sancta*, I, 1970 ; T. Bogyai, *Stephanus Rex*, Herold, Wien-München, 1976 ; L. J. Cs  ka, « Wolfgangus-monachus ad Ungaros missus est », *Vigilia*, 1972 ; I. J  kli, « ...a magyarokhoz k  ldetett... » («...envoyé chez les Hongrois...»), Budapest, 1992.

27 St. L. Endlicher, *Rerum Hungaricarum Monumenta arpadiana*, 131-133 ; MGH SS, IV, 530-556 ; E. L. Dummler, *Pilgrim von Passau, und das Erzbistum von Lorch*, Leipzig, 1854.

tion des vêtements liturgiques. C'est de leur atelier que sortira plus tard le manteau de couronnement des rois de Hongrie, initialement prévu comme chasuble pour les célébrants de la messe.²⁸

Adalbert, archevêque de Prague,²⁹ ne passe à la cour de Geyza que quelques mois en 995, mais son bref passage marque profondément l'esprit du souverain et de son fils Etienne. Il sera également l'un des plus efficaces intermédiaires dans la préparation du mariage d'Etienne et de Gisèle, princesse bavaroise, parente d'Adalbert. Un certain nombre de ses disciples, les moines bénédictins, en restant définitivement à la cour ducale hongroise, donneront une impulsion salutaire à l'œuvre missionnaire languissante. C'est pour les fixer définitivement en Hongrie que Geyza entreprend la construction d'un grand monastère sur le Mont de Saint-Martin.³⁰

Instruit par les vicissitudes de l'évangélisation de son peuple causées par des aléas politiques et querelles d'étrangers, Geyza acquit la conviction que l'œuvre de la conversion des Hongrois ne pourra être menée à bien que par une nouvelle génération de prêtres et de moines issus du peuple hongrois. Pour le recrutement et la formation de cette nouvelle génération de missionnaires, il avait besoin de moines instruits et résidant sur place. C'est la tâche qu'il venait de confier aux bénédictins.

Après avoir marié son fils à une princesse chrétienne d'Occident et assuré la fondation de deux grands monastères, un pour les femmes et l'autre pour les hommes, il meurt « *dans la paix du Seigneur* » en 997.

Son œuvre sera perpétuée et menée à bonne fin par son fils Etienne, qui, après avoir obtenu la couronne royale et la reconnaissance officielle du pape Sylvestre II en l'an mille, entrera de plein droit parmi les rois chrétiens d'Europe et le peuple hongrois sera intégré aux yeux de tous dans l'Europe chrétienne.³¹

28 É. Kovács, « Iconismus casulae Sancti Stephani Regis », *Szent István és kora* (Saint Étienne et son époque), Budapest, 1984, 133-145.

29 *Acta Sanctorum Bollandiana, die 23a apr.* ; Gombos, *Catalogus*, 55, 1823, 1858, 4319, 4458, 5201 ; Á. Somorjai, *Kelet-Közép-Európa szentje : Adalbert (Afalbert, saint de l'Europe Centrale et Orientale)*, Budapest, 1994. Dans ce recueil la thèse de doctorat d'István Legeza, *Le rôle missionnaire de Saint Adalbert dans l'histoire hongroise*, soutenue à Budapest, en 1952, et le bref résumé de Tamás Bogyai, *Brevnov et la Mission en Hongrie*. La bibliographie des sources de la thèse de M. Legeza est particulièrement bien soignée. L'œuvre de H. G. Voight, *Adalbert von Prag*, 1898, a gardé toute sa valeur.

30 Sur Pannonhalma (Mons Sacer Sancti Martini, Mons Pannoniae), voir L. Erdélyi - P. Sörös, *A pannonhalmi Szent Benedek Rend története* (Histoire de l'Ordre de Saint Benoît de Pannonhalma) I-IV, Budapest, 1900 ? ; F. Levárdy, *Pannonhalma* (en français, en allemand et en anglais), Budapest, 1968 ; F. Levárdy - Fl. Szabó, *Az ezeréves Pannonhalma* (Les mille ans de Pannonhalma), Pannonhalma, 1995.

31 Pour les Légendes de Saint Étienne et autres *Vitae*, consulter : *Scriptores Rerum Hungaricum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, éd. par E. Szentpétery, Budapestini, I-III, 1938.

Ilona Sz. Jónás

(Université de Budapest, ELTE)

SAINT ÉTIENNE ET L'EUROPE

« Nous lisons dans la prophétie concernant les apôtres : "Leur voix s'est fait entendre sur la terre entière, et leurs paroles ont atteint le bout du monde" (Rom. 10, 18; Psalm. 19, 5). Cette affirmation est valable non seulement pour les douze, mais pour tous ceux que Dieu a envoyés prêcher l'Évangile, et qui ont enrichi l'Église par leurs paroles et par leur vertu. Parmi eux, il y a ce roi très-chrétien que l'on connaît jusqu'aux terres lointaines et dans les grandes villes célèbres, grâce à sa bienveillance et à ses mérites dans la construction des églises. »

Ce texte pris dans la *Légende Majeure du roi saint Étienne*¹ souligne parmi les mérites du roi l'estime qu'il s'était acquis dans le monde chrétien contemporain, et dont témoignent aussi les épithètes qui accompagnent habituellement son nom. Sa renommée augmentait du fait qu'il a participé à l'enthousiasme religieux de l'Europe de l'an mille, enthousiasme qui « *habillait le monde de la robe blanche des églises* », qui conduisait les gens sortis du désespoir vers la foi dans la miséricorde de la Providence, les attirant à des réunions de paix et à des pèlerinages. Le roi Étienne jugea important, outre l'organisation de l'Église de Hongrie, la fondation des monastères et de la construction des églises, la réunion de son pays, qu'il venait de christianiser, à la communauté chrétienne de l'Europe. Il entretenait des relations avec les plus importants centres culturels et ecclésiastiques de l'Occident. Selon sa *Légende Majeure* : « *Par l'intermédiaire de ses ambassadeurs, il rendait fréquemment visite même aux monastères des régions étrangères, les comblant des dons de sa générosité royale.* »²

Parmi ces abbayes, il faut mentionner avant tout Mont-Cassin, centre de l'ordre bénédictin. Anastase, futur abbé du monastère hongrois de Pannonhalma, s'y était rendu en 989, accompagné de saint Adalbert. Il fit inclure dans la charte

1 « *Legenda S. Stephani regis maior et minor, atque legenda ab Hartvico episcopo conscripta* », E Szentpétery (ed.), *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, Budapest, 1938 (dans ce qui suit : SRH), t. II, 380.

2 *Id.*

de fondation de Pannonhalma, en 1002, les mêmes droits dont jouissait Mont-Cassin, et il transmet les vœux de ces moines pour le couronnement d'Étienne³. Le roi de Hongrie resta en relation avec Mont-Cassin jusqu'à l'âge avancé, il envoya à son abbé une lettre accompagnée d'un beau cadeau, une croix, et lui demanda des moines pour un des monastères qu'il allait fonder. Deux bénédictins partirent, en effet, pour la Hongrie, mais ils n'y arrivèrent qu'après la mort d'Étienne, et le nouveau roi, Pierre, les renvoya en Italie, en les récompensant de cinq pluviaux⁴.

Dans sa *Vita* de saint Odilon, Jotsaldus note que l'abbé de Cluny avait des relations avec le roi Étienne⁵. Nous possédons la copie de la lettre qu'Odilon lui envoya, en réponse à la demande de ses ambassadeurs, venus chercher des reliques. La lettre parle avec éloge des mérites d'Étienne : « *Le monde entier, et tout particulièrement ceux qui reviennent du Saint Sépulcre, témoignent de la passion que nourrissent vos âmes pour notre religion divine. Et nous l'avons éprouvée nous-mêmes, ayant été jugés dignes de recevoir vos ambassadeurs, chargés de dons royaux et de cadeaux. Nous en louons et remercions le Dieu tout-puissant, aussi bien que votre saint zèle. Nous lui adressons des prières ferventes pour qu'Il accomplisse sa grâce manifestée en vous, qu'il prolonge longtemps votre vie pour le bien de ses fidèles, et qu'il permette que vous régniez dans la partie céleste aussi.* »⁶

Bernon, abbé de Reichenau (1008-1048), entretenait également des relations avec le roi Étienne. La lettre qu'il lui adressa s'est malheureusement perdue, nous ne connaissons son contenu que par les extraits qu'ont faits de la correspondance de Bernon les scribes de Melanchthon, au XIV^e siècle. L'abbé de Reichenau y souligne, lui aussi, que le roi Étienne « *aide généreusement les Français, les Germains et tous ceux qui traversent son pays pour se rendre à Jérusalem et à d'autres lieux saints* », il le remercie de « *ses largesses envers deux de ses moines de Reichenau* », et lui fait savoir qu'en signe de gratitude, il a « *célébré des messes solennelles pour le salut de son âme et de celle de sa femme Gisèle, et a inscrit leur nom dans le Livre de la Vie* ».⁷

Nous n'avons pas de témoignage écrit de la rencontre d'Étienne avec Richard, abbé du monastère Saint Vanne de Verdun. Mais il y a des documents qui attestent que le savant abbé, passant par la Hongrie pour se rendre en Jérusalem, y

3 *A pannonhalmi Szent Benedek rend története* (L'Histoire de l'ordre Saint Benoît de Pannonhalma), sous la direction de L. Erdélyi, t. I, Budapest, 1902 ; I. Szentpétery, *Az Árpád-házi királyok okleveleinek kritikai jegyzéke* (Répertoire critique des rois arpadiens), Budapest, 1932 ; Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1983, 305.

4 F. Luttor, « Szent István egyházi kapcsolatai Rómával, Monte Cassinóval, Ravennával » (Les relations ecclésiastiques de saint Étienne avec Rome, Mont-Cassin, Ravenne), *Szent István emlékkönyv*, Budapest, 1938, t. I, 442.

5 Jotsaldus, *Vita S. Odilonis. Cluny im. 10 und 11 Jahrhundert Historische Texte*, Göttingen, 1977, 38.

6 A. Gombos, *Catalogus Fontium Historiae Hungaricae*, Budapest, 1937, n° 2613 ; Györffy, *op.cit.*, 297-298.

7 F. J. Schmale, *Die Briefe des Abtes Bern von Reichenau*, Stuttgart, 1961, 51-52.

rencontra le roi Étienne et l'évêque saint Gérard. C'est lors de son second pèlerinage, en 1035, que ce dernier dut lui dédicacer un de ses ouvrages théologiques, perdu depuis.⁸

Raoul Glaber écrit dans sa *Chronique* : « Dans le même temps le peuple des Hongrois, qui était aux alentours du Danube, se tourna avec son roi vers la foi du Christ. Ce roi baptisé du nom Étienne, mit son honneur à être très-chrétien ; l'empereur Henri lui donna sa sœur en mariage. A cette époque, presque tous ceux qui, d'Italie et de Gaule, désiraient se rendre au sépulcre du Seigneur à Jérusalem, se mirent à délaisser la route accoutumée, qui traversait les détroits de la mer, et à passer par le pays de ce roi. Celui-ci leur ménagea à tous une route des plus sûres ; il accueillait comme des frères tous ceux qu'il voyait, et leur faisait d'énormes présents. Ces façons incitèrent une innombrable multitude, tant de nobles que de gens du peuple, à partir pour Jérusalem. »⁹ Ainsi saint Étienne fut loué surtout, en dehors de la christianisation des Hongrois, pour sa sollicitude envers les pèlerins qui traversaient son pays. Non content d'assister les étrangers, il incita ses propres sujets à participer aux pèlerinages. Il a fondé dans ce but trois ou quatre hospices, pour accueillir à l'extérieur du pays : à Constantinople et à Jérusalem pour ceux qui se rendaient au Saint Sépulcre, à Rome, et selon une tradition du XIII^e siècle, à Ravenne, pour ceux qui partaient vers les reliques de Saint Pierre. Ses fondations aidaient les pèlerinages, et elles fortifiaient, en outre, les liens entre son pays et la chrétienté latine.

« A Rome, chef du monde, il a fondé, en l'honneur du protomartyr saint Étienne, une communauté avec douze chanoines et tout ce qu'il faut, et il a fait construire une enceinte, entourée de murs de pierre, abritant des maisons et des hospices, à l'intention des Hongrois qui veulent aller prier au séuil de saint Pierre, prince des apôtres », écrit l'évêque Hartvik dans sa légende de saint Étienne¹⁰. Le souvenir de cette fondation s'est maintenu jusqu'à nos jours. A la fin du siècle dernier, Vilmos Fraknói a réuni les documents concernant l'hospice, qui s'élevait au côté sud de la basilique Saint-Pierre, voisinant avec la maison des Francs, fondée par Charlemagne¹¹. Il y avait à cet endroit, dès le VIII^e siècle, une petite église que le pape Étienne III avait fait construire en l'honneur du protomartyr saint Etienne. Sylvestre II (ou son successeur) a fait cadeau de cette église à Étienne, roi de Hongrie, pour qu'il y élève un hospice. Ce dernier envoya souvent des ambassadeurs à Rome, pour demander conseil, et pour porter ses cadeaux. Il a ainsi offert à Jean XIX une chasuble richement décorée, dont Léon IX a fait cadeau plus tard, en 1049, à l'abbaye Saint-

8 Gombos, *Catalogus* N° 1623 ; R. Holzmann, *Geschichte der sachsichen Kaiserzeit*, München, 1943. 482-484.

9 Rodulfi Glabri, *Historiarum libri quinque* (éd. M. Prou), Paris, 1886, lib. III, c. I, 42.

10 SRH, 419.

11 V. Fraknói, « A Szent Istvántól Rómában alapított magyar zarándokház » (L'Hospice hongrois de Rome fondé par Saint Étienne), *Katolikus Szemle*, 7/1893, 170-195.

Arnolphe de Metz, quand il bénit son église¹². La bulle du 8 mai 1058, éditée par Benoît X, fait mention de cet hospice, où descendaient les ambassadeurs du roi de Hongrie. L'église consacrée à l'origine au protomartyr saint Étienne est déjà mentionnée dans la bulle de 1290 de Nicolas IV, comme « *ecclesia S. Stephani de Ungaris dicta* » ; le pape autorise l'indulgence à tous ceux qui s'y rendent pendant l'octave du protomartyr ou du saint roi. Martin V et Eugène IV renouvellent les privilèges et les indulgences¹³. Lors de la construction de la basilique Saint-Pierre, en 1557, Tiberio Alfarano fit des dessins des anciennes constructions ; parmi ceux-ci figure le plan de l'hospice Saint-Étienne, avec l'inscription « *ecclesia S. Stephani minoris* ». ¹⁴

A partir du XV^e siècle, l'église et l'hospice se détériorent de plus en plus. En 1435, Sigismond, empereur germanique et roi de Hongrie, confia au Père Georges, procureur des franciscains hongrois à Rome, la direction de l'hospice et la tâche de sa reconstruction¹⁵. Au XVII^e siècle, l'édifice était déjà en très mauvais état, et on pensa à sa démolition, ce qui devint inévitable en 1776, quand on construisit la sacristie du sud de la basilique Saint-Pierre. On y intégra les sept colonnes restées de l'ancien hospice¹⁶. En 1977, le pape donna une autre chapelle aux Hongrois, dans la crypte de la basilique. Jean Paul II l'a consacrée le 8 octobre 1980 à la Vierge, patronne des Hongrois, et y célébra la première messe, devant un grand nombre de pèlerins.

Saint Etienne eut des relations avec Ravenne aussi. Après avoir étouffé la révolte païenne du chef Koppány, il éleva une église à Somogyvár, siège du chef païen vaincu, et la consacra à saint Apollinaire. La ville de Ravenne, où le pape Sylvestre II avait autorisé son activité d'organisation de l'Eglise de Hongrie et la fondation d'une archevêché autonome à Esztergom, offrit les reliques pour l'église de Somogyvár. Le choix du patron saint Apollinaire – qui, d'une geste de sa main avait renversé les statues païennes, fut représenté avec ses fidèles brebis blanches sur les mosaïques de la basilique de Saint Apollinaire de Classe – peut

12 La chasuble a été détruite, avec d'autres trésors de l'église, lors de la Révolution. T. Gerevich, *Magyarország románkori emlékei* (Monuments de l'art roman en Hongrie), Budapest, 1938, 248-249.

13 Luttor, 431-432.

14 C. Grimaldi, *Descrizione della basilica di S. Pietro in Vaticano. Codice Barbarino latino 2733*, ed. R. Niggel, Rome, 1972, 506-507.

15 En 1454 le pape Nicolas V fit don de l'hospice à l'ordre des ermites de Saint Paul, en même temps que de l'ancienne église de San Stefano Rotondo, élevée sur le mont Coelius, avec les bâtiments adjacents. L'ancien monastère de l'ordre des Ermites de saint Paul devint en 1579 le collège des séminaristes hongrois de l'ordre des Jésuites. Dans la charte de fondation, le pape confie à l'ordre le soin de la conservation du bâtiment, avec toutes les charges qu'elle comporte, et la tâche de prendre soin des pèlerins hongrois. V. Fraknói, *A római magyar szeminárium története* (L'histoire du séminaire hongrois de Rome), Budapest, 1912.

16 Gy. Györffy, *op.cit.*, 304-305.

symboliser la victoire du roi Étienne sur le paganisme et ses projets pour la nouvelle Pannonie.¹⁷

Dans son *Histoire de Ravenne*, Hieronimus Rubens note qu'un grand nombre de Hongrois, se rendant à Rome, traversèrent Ravenne, et y visitèrent les saints lieux.¹⁸ Les légendes de saint Étienne ne parlent pas de fondation qu'il eût faite à Ravenne, mais une charte datée de 1589 prouve qu'il y a fait construire, sur le conseil de son évêque Gérard, et avec l'assistance de Romanus, prince de Ravenne, un monastère et un hospice consacré à saint Pierre-aux-liens, et assura, de son trésor, vingt-cinq marks d'argent par an, que l'on devait utiliser « pour l'entretien de l'église, et le reste pour les vêtements des moines ». Le monastère était obligé, en outre, « d'inviter aimablement les pèlerins et les ambassadeurs du roi de Hongrie à s'y restaurer ». Il est vrai que la charte s'est révélée fausse, mais le faussaire avait utilisé un document authentique daté de 1233, dans lequel le roi André II et son fils Béla confirment la donation de saint Étienne. Ce document a été établi à la demande de l'abbé du monastère Saint-Pierre-aux-liens, au moment où le roi de Hongrie s'était rendu à Ravenne, pour demander en mariage Béatrice d'Este. L'abbé a fondé sa demande sur une tradition, qui ne pouvait refléter qu'un arrangement au sujet des pèlerins hongrois, mais non une fondation, puisque la bulle éditée en 1181 par Lucius III confirmant la possession du monastère, ne parle pas de fondation d'Étienne.¹⁹ « *L'ecclesia Sancti Petri ad Vincula* » de Ravenne se situe à quelque 16 km de la ville, dans une localité nommée *San Pietro in Viculi*. Elle passa au XIII^e siècle aux mains des camalduliens, et dans l'âge moderne, devenue possession séculière, elle fut démolie.

Venise, appartenant théoriquement à l'Empire d'Orient, entra en relation avec le royaume de Hongrie par l'intermédiaire des empereurs germaniques. Ce fut Henri II, beau-frère d'Étienne, qui négocia le mariage entre Otto Orseolo et la sœur d'Étienne, dont sortit Pierre, successeur d'Étienne. Il est fort probable, qu'à la suite de ce contact, des commerçants, des architectes et des missionnaires vinrent en Hongrie. Nous savons, en tout cas, que le roi Étienne retint chez lui le moine Gérard, religieux de l'abbaye de San Giorgio, qui comptait aller à Byzance, en traversant la Hongrie. Le roi lui confia l'éducation de son fils, et en 1030 le fit évêque de Csanád. Ce n'est peut-être pas par hasard que Gérard, ayant de bonnes relations avec Byzance, fut nommé à la tête d'un diocèse où fonctionnait déjà une église et un monastère orthodoxes. Autre signe révélateur : le saint patron du nouvel évêché fut saint Georges.²⁰

17 *id.* 162.

18 G. Savini, *Per i monumenti e per la storia di Ravenna*, Ravenna, 1914, 285-286.

19 Györffy, 303-304.

20 « *Legenda S. Gerhardi episcopi* », *SRH*, t. II, 490-492.

Bien que le roi Étienne optât sans équivoque pour le christianisme romain, qu'il demandât la couronne et la reçût de Rome, soit de saint Pierre, cela ne comportait pas de rupture avec Byzance. Les moines orthodoxes continuèrent leur activité en Hongrie, et le roi fonda même une abbaye grecque à Veszprém, probablement pour les besoins spirituels de la fiancée grecque de son fils Emeric, et de sa suite.²¹ Plusieurs sources font état de la croix grecque qu'Étienne reçut probablement de l'empereur Basile II. La châsse en forme de croix à double croisillon renfermait un morceau de la vraie croix du Christ. Elle est mentionnée dans la chronique de Dlugos, à propos de la légende qui relate la fondation de l'abbaye de la Sainte-Croix à Lysa Gora.²² Les Annales Russes de 1152 font également allusion à cette châsse que le roi Géza II hérita de saint Étienne, et qui pendait à son cou quand il mena sa campagne contre la Galicie.²³ D'autres sources du XIII^e siècle parlent également de ce reliquaire célèbre.²⁴

Étienne « ne ménagea pas non plus ses bienfaits généreux à la ville royale de Constantinople : il lui fit don d'une église construite avec un art admirable », disent ses légendes.²⁵ Mais nous ne possédons aucune donnée sur le destin ultérieur de cette fondation. Il y a une hypothèse, selon laquelle Piroska – Eiréné de son nom grec –, fille de saint Ladislas et épouse de Jean Komnenos, fonda une église dédiée au Pantocrateur, et un hôpital au même endroit où s'élevait plus tôt l'église fondée par saint Étienne²⁶. Mais la charte de fondation ne fait aucune mention de tel antécédent. Une autre hypothèse est basée sur le don que fit Béla III au monastère saint Théodose de Jérusalem, entre autres abbayes et églises, « de l'église Saint-Julien près de Constantinople, avec un hospice et autres édifices... » Deux bulles (celles de 1216 et 1218) du pape Honorius III contiennent des extraits de la charte grecque. Or, Béla III ne pouvait faire cadeau de cette église que dans le cas où elle appartenait à son patronage. S'il la possédait au titre d'héritage des rois de Hongrie, la fondation de saint Étienne devient probable. Ce qui infirme cette hypothèse, c'est que la liste des églises de Constantinople ne contient pas d'église nommée Saint-Julien.²⁷

21 Gy. Moravcsik, « Görög nyelvű monostorok Szent István korában » (Monastères grecques à l'époque de Saint Étienne), *Szent István emlékkönyv*, 227-260.

22 S. Tóth, « Magyar és lengyel Imre legendák » (Les Légendes hongroises et polonaises d'Emeric), *Acta historica* 11, Szeged, 1962, 57-70.

23 A. Hodinka, *Az orosz évkönyvek magyar vonatkozásai* (Rapports hongrois dans les Annales Russes), Budapest, 1916, 183-187, 193-195 ; M. Font, « II. Géza orosz politikája » (La politique russe du roi Géza II), *Acta historica* 67, Szeged, 1980.

24 É. Kovács, *III. Béla és Antiochiai Anna halotti jelvényei* (Les insignes funéraires de Béla III et d'Anne d'Antioche).

25 SRH, t. II, 377-440.

26 Gy. Moravcsik, *Szent László leánya és a bizánci Pantokrator monostor* (La fille de saint Ladislas et le monastère Pantocrateur de Byzance), Budapest, 1923.

27 Györfly, 302-303.

Saint Étienne « fonda une maison monacale à Jérusalem, ville où avait séjourné le Christ dans sa forme humaine, et il y joignit des fermes et des vignes qui fournissaient largement des vivres ». ²⁸ A cette fondation de Jérusalem, une pèlerine hongroise, nommée Petronilla, ajouta en 1135 une autre maison, et en 1160 le roi Géza II y fonda l'ordre des chanoines hospitaliers de Saint Étienne à l'exemple de l'ordre des hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. ²⁹ Les statuts de l'ordre furent approuvés par le pape Alexandre III, grâce aux efforts de son légat, le cardinal Manfred. L'église-mère de l'ordre fut l'hôpital hongrois de Jérusalem avec l'église attenante de la Vierge et de Saint Étienne ; son centre en Hongrie fut l'hôpital d'un village au-dessus d'Esztergom qui reçut le nom de Szentkirály (roi saint). ³⁰ Lors de la reconquête de Jérusalem, l'hôpital hongrois ferma ses portes, mais son centre et ses filiales en Hongrie continuèrent leur activité. Ces dernières, hôpitaux et pharmacies fondés surtout près des eaux thermales, passèrent ensuite sous la possession des Johannites. La plupart ont été détruites lors de l'invasion du pays par les Turcs. ³¹

Les fondations de saint Étienne subsistèrent donc pendant longtemps, et remplirent un rôle important dans l'histoire médiévale de la Hongrie. Elles contribuèrent à la consolidation de l'Eglise en Hongrie, et posèrent pour des siècles la base des valeurs chrétiennes du pays. L'auteur de sa légende témoigne que par son action, le roi Étienne servit autant le renforcement de l'Eglise hongroise que celui de l'Eglise universelle.

28 SRH.

29 F. Knauz, *Monumenta Ecclesia Strigoniensis*, t. I, 132-134 ; Györffy, 382.

30 A. Kubinyi, *Tanulmányok Budapest múltjából* (Études sur la passé de Budapest), t. 16, Budapest, 1964, 89.

31 K. G. Boroviczény, *Kommentierte Bibliographie der Kreuzherren und Hospitalorden ...in Ungarn in der Zeit der Arpaden*, Freiburg, 1970.

Gábor Klaniczay

(Université de Budapest, ELTE - Collegium Budapest)

REX IUSTUS. LE SAINT FONDATEUR DE LA ROYAUTE CHRÉTIENNE

« Ainsi leur parla le roi : "Pourquoi avez-vous enfreint la loi du Seigneur ? Pourquoi avez-vous ignoré la miséricorde et puni des innocents ?... Comme vous avez agi, ainsi agit le Seigneur envers vous aujourd'hui en ma présence." Après qu'ils eurent entendu le jugement, ils furent tous emmenés le long des routes dans tout le pays et exécutés par pendaison deux par deux. Il voulait par là faire comprendre que tel serait le sort de celui qui ne se soumettrait pas à la juste loi proclamée par le Seigneur. Les habitants du pays entendirent le jugement rendu par le roi et furent frappés de terreur. » (Légende Mineure de saint Étienne)¹

Le prince tchèque saint Venceslas (mort en 929), le représentant du type médiéval du saint souverain le plus proche temporellement et géographiquement de saint Étienne, aurait lui-même tremblé devant sa sévérité car à son époque, ce qu'un saint roi se devait de dire, c'était : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés! » (Mat. 7,1).² Mais le siècle qui s'écoula entre la vie de ces deux saints souverains et la rédaction des deux légendes (vers 1100 pour la *Legenda Minor* et 980 pour la légende de Gumpold), a considérablement modifié la conception qu'avait le haut Moyen Age du rôle religieux des laïcs et de l'éventuelle sainteté qu'il leur ferait acquérir.

À la fin du XI^e siècle, les efforts du clergé pour orienter les laïcs, depuis l'époque carolingienne, vers les idéaux chrétiens en leur proposant des modèles

1 Je publie ici un chapitre abrégé de mon livre *Rois saints et princesses bienheureuses. Modèles de la sainteté dynastique en Europe centrale*. Cette citation est extraite de la Légende Mineure de saint Étienne, « *Legenda Sancti Stephani regis maior et minor atque legenda ab Hartvico conscripta* », éd. E. Bartoniek, *Scriptores Rerum Hungaricum*, éd. E. Szentpéteri, Budapest, 1938 (par la suite : SRH) II, 398-399.

2 « *Passio sancti Vencezlavi martiris, Gumpoldi Mantuani episcopi* », *Fontes Rerum Bohemicarum*, éd. J. Emler, Prague, 1873, 146-166.

religieux positifs, ont enfin porté leurs fruits. Cette stratégie fut soutenue par l'ordre de Cluny, déterminant dans la vie spirituelle des X^e et XI^e siècles, lorsque vers 930, contrairement à l'usage, l'abbé Odilon érigea la vie d'un pieux comte, Géraud d'Aurillac, en modèle de sainteté pour la postérité chrétienne.³

Ce changement de l'ordre de valeurs est également sensible dans la transformation des modèles des saints rois. En fait, les chroniqueurs des rois martyrs du haut Moyen Âge avaient déjà quelque peu avancé dans cette direction : Beda Venerabilis,⁴ Abbo,⁵ Gumpold et d'autres hagiographes ont largement contribué à l'élaboration d'un modèle qui trouvait des éléments potentiels d'un nouveau type de sainteté dans les actes exemplaires et les principes de vie chrétiens des laïcs et des dignitaires temporels. Cette évolution tendait à donner à un assez vaste cercle des fonctions de souverain une nouvelle définition reconnue par l'Église et l'ensemble des chrétiens comme un exemple à suivre.

La dynastie des Ottoniens a renforcé par des éléments du culte des saints les formes symboliques et liturgiques que la sacralisation du pouvoir temporel (impérial et royal) avait regagnées à l'époque des Carolingiens. Les clercs de la cour, Widukind, Thietmar et Liutprand⁶ ont expliqué les succès militaires d'Otton I^{er} - par exemple la victoire remportée sur les Hongrois en 955 au Lechfeld - par le soutien des saints (Laurent et Maurice) ou des emblèmes sacrés (la Sainte Lance). Liutprand compare la Sainte Lance à la *virga Moysi* et voit en elle le signe de l'« investiture divine » d'Otton.⁷ Ce motif sacré de style byzantin reparaît dans les représentations des successeurs d'Otton : dans l'*Évangélaire* d'Aix-la-Chapelle, Otton II trône dans une mandorle, dans le style d'une *maiestas dei*. La main de Dieu place une couronne sur sa tête, sur celle de son fils Otton III dans l'*Évangélaire* de Liuthar, tout comme la main du Christ couronne Henri II dans les *sacramentaria* de Ratisbonne et de Munich.⁸ C'est Otton III qui eut les plus

3 A. Vauchez, « Lay People's Sanctity in Western Europe : Evolution of a Pattern (Twelfth and Thirteen Centuries) », *Images of Sainthood in Medieval Europe*, sous la direction de R. Blumenfeld-Kosinski et T. Szell, Cornell University Press, Ithaca-Londres, 1991, 21-22 ; au sujet de Géraud d'Aurillac, voir J.-Cl. Poulain, *L'idéal de sainteté dans l'Aquitaine carolingienne d'après les sources hagiographiques (750-950)*, Québec, 1975, 88-144.

4 Beda, *Ecclesiastical History of the English People*, éd., trad. B. Colgrave - R. A. B. Mynors, Oxford, 1969.

5 « Abbonis Floriacensis passio sancti Eadmundi », Arnold, *Memorials* vol. I, 3-35 ; nouvelle édition : M. Winterbottom, *Three Lives of English Saints*, PIMS, Toronto, 1972, 67-87.

6 H. Beumann, « Laurentius und Mauritius. Zu den missionspolitischen Folgen des Ungarnsieges Ottos des Großen », *Festschrift für Walter Schlesinger II*, Böhlau, Cologne-Vienne, 1974, II, 238-275.

7 K. Hauck, « Erzbischof Adalbert von Magdeburg als Geschichtsschreiber », *Festschrift Schlesinger*, note 5, 299-316.

8 P. E. Schramm, *Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit. 751-1190*, (1928), Prestel, Munich, 1983, 64, 76/a et tableau 107 ; sur la tradition byzantine du couronnement par la main de Dieu cf. A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire de l'Orient*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg 75, Paris, 1936, 111-112 ; G. Ostrogorsky, *History of*

hautes prétentions : en 999 à Gniezno, lors de la canonisation de saint Adalbert qu'il avait initiée, il se décerna le titre de *servus Jesu Christi, servus apostolorum* sur le modèle du titre papal (*servus servorum Dei*).⁹ Sa performance la plus significative dans ce domaine fut la « découverte » du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle au tournant du millénaire ; selon les termes du récit de Thietmar von Merseburg, lors de l'ouverture solennelle de la sépulture, on trouva le souverain légendaire *in solio regio*, c'est-à-dire assis sur son trône.¹⁰ Cette fameuse scène est rapportée quelques années plus tard par la chronique de Novalesse dans un récit haut en couleurs :

« Nous nous approchâmes de Charlemagne ; il n'était pas allongé, mais il siégeait sur un trône comme s'il était vivant, la tête ceinte d'une couronne d'or ; il tenait un sceptre de sa main recouverte d'un gant dont les doigts étaient percés par les ongles qui avaient continué de pousser... quand nous fûmes tout à côté, nous perçûmes une puissante odeur ; nous mîmes un genou en terre pour lui rendre hommage ; l'empereur le fit ensuite revêtir d'une robe blanche, lui coupa les ongles et remit en état tout ce qui avait été détérioré autour de lui. La putréfaction n'avait affecté aucune partie du corps de Charlemagne ; nous remplaçâmes par une plaque d'or un petit morceau de son nez qui avait été écorché ; en outre, Otton III prit une de ses dents, puis il referma le tombeau et se retira. »¹¹

Comme nous pouvons le voir, ce récit présente bien des analogies avec les phénomènes miraculeux qui se produisent lors de la découverte de reliques sacrées (bien que contrairement à l'indice de sainteté exprimée par la croissance des ongles se poursuivant même après la mort, c'est-à-dire par une vitalité miraculeuse, l'odeur du corps décomposé décrite avec réalisme et non comme une « odeur de sainteté », reflète quelque incertitude). En fait, la canonisation de Charlemagne requit encore un siècle et demi, mais le premier pas avait été fait. Il semble que les Ottoniens n'aient pas aspiré eux-mêmes à la dignité de saints. (Elle fut finalement attribuée au dernier membre de la dynastie, Henri II, mais seulement au XII^e siècle.) La dynastie fut néanmoins auréolée de sainteté : jamais au cours du haut Moyen Âge une famille de souverains ne vit autant de ses membres sanctifiés.

the Byzantine State, Blackwell, Oxford, 1980, 279 ; J. Deér, « Der Globus des spätrömischen und des byzantinischen Kaisers. Symbole oder Insignie ? », *Byzantinische Zeitschrift* 54 (1961), 295-297.

⁹ Voir à ce sujet R. Folz, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Belles-Lettres, Paris, 1951, repr. Slatkine, Genève, 1973, 70-87. Tout ceci est interprété comme une forme de « royauté sacrée » par K. J. Leyser, *Rule and Conflict in Early Medieval Society. Ottonian Saxony*, University of Indiana Press, Bloomington-Londres, 1979, 75-108.

¹⁰ *Die Chronik des Bischofs Thietmar von Merseburg und ihre Korveier Überarbeitung* (Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon), éd. R. Holzmann, 1935, *Monumenta Germaniae Historica* (par la suite : MGLH), SRG NS 9, 185 ; Folz, *Le souvenir*.

¹¹ *Chronica*, I, III, c. 32, MGH SS 7, 106 ; Folz, *Le souvenir*, 92-93.

Vers 968, en louant les mérites de saint Bruno, frère d'Otton I^{er} et évêque de Cologne (925-965), Ruodger cite déjà la dynastie comme *Deo dilecta familia*.¹² Outre Bruno, il évoque quelques représentantes féminines de la famille de Liudolf, ancêtre de la dynastie, qui auraient joui d'une réputation de sainteté.¹³ Le nombre des saints de la famille s'accrut lorsque dans la *Gesta Ottonis*, Hrotsvitha von Gandersheim¹⁴ décrivit en ces termes chaleureux les mérites d'Edith, la première épouse d'Otton I^{er} :

« Chacun connaissait la grande renommée de la royale enfant que je chante en ces vers. Elle était la très noble et très vertueuse descendante d'une glorieuse famille de grands rois. Son visage à l'éclatante blancheur resplendissait de pureté dans sa royale beauté. Son intelligence rayonnante lui valut d'être ainsi louée par le peuple de son pays : elle sera un jour la femme la plus remarquable de son époque. Il n'est pas surprenant de la voir parée de telles vertus, puisqu'elle fut engendrée par de saints ancêtres, on dit qu'elle est issue de la bienheureuse lignée du roi Oswald dont le monde chante aujourd'hui les louanges parce qu'il a choisi la mort au nom du Christ. »

C'est à ce moment, dans la seconde moitié du X^e siècle, qu'apparaît l'idée que le caractère sacré du souverain peut être héréditaire ; c'est la conception de la *beata stirps* promise à un grand avenir. Si cette idée ne revêtit pas une importance idéologique considérable au moment de son apparition, la dynastie des Ottoniens n'en tenta pas moins de donner mainte preuve de ce qu'elle était une *beata stirps*. Ils fondèrent deux cultes : l'un de Mathilde (895-968), l'épouse d'Henri I^{er} (l'Oiseleur), l'autre d'Adelheid (931-999), la seconde femme d'Otton I^{er}. Comme l'a montré la recherche de ces dernières années, ces deux légendes visaient plus qu'un simple accroissement du nombre des saints de la famille.¹⁵ František Graus, Lothar Bornscheuer et Patrick Corbet ont démontré avec une extrême précision

12 Ruotger, *Vita Brunonis archiepiscopi Coloniensis*, MGH SS Rer. Germ., NS 10 (1958), 45 ; P. Corbet, « Les saints Ottoniens. Sainteté dynastique, sainteté royale et sainteté féminine autour de l'an Mil », *Beihefte des Francia* 15, Thorbecke, Sigmaringen, 1986, 242-245.

13 Un culte éphémère fut rendu à la femme, Oda (morte en 912) du grand-père d'Henri l'Oiseleur, le prince saxon Liudolf, à sa fille Hathumoda (morte en 874), mère supérieure du couvent de Gandersheim qu'il avait fondé. Voir Corbet, *Les saints Ottoniens*, 44-46.

14 *Gesta Ottonis*, vers 83-97, P. Winterfeld (éd.), *Hrotsvitae Opera*, MGH SS Rer. Germ. in Usus Scholarum 34 (1902) ; au sujet de Hrotsvitha, voir P. Dronke, *Women Writers of the Middle Ages. A Critical Study of Texts from Perpetua (†203) to Marguerite Porete (†1310)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1984, 55-83 ; Corbet, *Les saints Ottoniens*, 111-114.

15 L. Bornscheuer, *Miseriae Regum. Untersuchungen zum Krisen- und Todesgedanken in der herrschaftstheologischen Vorstellungen des ottonisch-salischen Zeit*, De Gruyter, Berlin, 1968, 41-102 ; Corbet, *Les saints Ottoniens* ; F. Graus, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich des Merowinger. Studien zur Hagiographie der Merowingerzeit*, Nakladatelství Československé akademie věd, Prague, 1965, 411 ; idem, « La Sanctification du souverain dans l'Europe centrale des X^e et XI^e siècles », *Hagiographie, culture et sociétés, Études Augustiniennes*, Paris, 1981, 559-572.

que ces trois légendes – les deux *Vita Mathildis*¹⁶ rédigées vers 974 et 1002 au monastère de Nordhausen et l'*Epitaphium* également daté de 1002, d'Odilon, abbé de Cluny¹⁷ – ont en fait reformulé, à propos des saintes de la famille impériale, l'appréciation générale du saint souverain.

Les légendes de sainte Mathilde s'appuyaient principalement sur la vie de sainte Radegonde à laquelle elles ont fait de nombreux emprunts littéraires. Cependant, par une légère modification des mises en valeur, la légende approuve le fait que Mathilde, tout en pratiquant l'*humilitas*, conserve sa *dignitas* de souveraine. Elle fut une épouse exemplaire, une mère aimante, une *sancta mater*, comme déjà Widukind l'appelle en 967-968.¹⁸ Les légendes soulignent aussi que seule sa condition de reine lui permettait d'accomplir de nombreux bienfaits (fondations de monastères, aumônes « princières »).¹⁹ « *Alors que Radegonde avait fui la royauté, Mathilde devient une reine sainte* », telle est la juste conclusion également tirée par Graus.²⁰

En ce qui concerne l'*epitaphium* hagiographique d'Adelheid, le texte érudit d'Odilon s'inspire surtout des épîtres de saint Jérôme, et réinterprète ses sources de la même manière que les légendes de sainte Mathilde.²¹ En opposant Rome à Bethléhem (la vie temporelle et la vie spirituelle), saint Jérôme tente d'indiquer le bon chemin à Paule, sa chère disciple et protectrice. Le texte d'Odilon au sujet d'Adelheid contient de nombreuses tournures empruntées à saint Jérôme, mais l'opposition initiale y est estompée. Chez Adelheid, la sainteté est l'accomplissement de sa noblesse, de son haut rang : « *Adelheida, servorum Dei ancilla, ex se peccatrix, dono Dei imperatrix* » – tel est le fier autoportrait de l'*augusta* que cite l'abbé Odilon.²²

Ces trois légendes ont marqué vers le tournant du millénaire de nouvelles possibilités de sanctification de la *dignitas* souveraine. Et si nous détaillons la liste des empereurs, rois et princes qui ont régné au cours des premières décennies du XI^e siècle, en gardant à l'esprit l'évolution ultérieure, nous y trouvons une lignée de saints, bienheureux, ou au moins de « pieux » destinés au trône ou à la cour :

16 *Vita Mathildis reginae antiquior*, MGH SS 10, 573-582 ; *Vita Mathildis reginae posterior*, MGH SS 4, 282-302.

17 Erbert Paulhart, « Die Lebensbeschreibung der Kaiserin Adelheid von Abt Odilo von Cluny (Odilonis Cluniacensis abbatis Epitaphium domine Adelheide auguste) », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, Ergänzungsband XX*, Heft 2, Böhlau, Graz-Cologne, 1962.

18 *Widukindi res gestae Saxonicae*, éd. P. Hirsch-H.E. Lohmann, MGH SRG 60, Berlin, 1935, II, 36 ; III, 12, 19 ; Corbet, *Les saints Ottoniens*, 35.

19 Bornscheuer, *Miseriae regum*, 68-75.

20 Graus, *Volk*, 411.

21 « Épîtres de saint Jérôme », *Patrologia Latina* (par la suite : PL) 22, coll. 235-1197 ; sur leur analyse, voir P. Brown, *The Body and Society : Men, Women and sexual Renunciation in Early Christianity*, Columbia University Press, New-York, 1988. 366-386.

22 Paulhart, *Die Lebensbeschreibung*, 42.

l'empereur Henri II, Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, Robert le Pieux, roi de France, Olaf de Norvège, Vladimir de Kiev, ses fils Boris et Glev, Étienne I^{er} de Hongrie et son fils Imre. Quelques souverains cités ici furent élevés plus tard au rang de saints, à la fin du XI^e siècle ou aux XII^e et XIII^e siècles, mais la plupart de ces cultes remonte à cette époque. Dans ce qui suit, je propose d'examiner quelle est leur place dans la longue série de transformations qui ont finalement mené à la réconciliation de la dignité de souverain et de la sainteté.

La plus nette manifestation de ce nouveau type après les premiers cultes de l'époque ottonienne s'observe en Hongrie, à propos de la canonisation de saint Étienne en 1083.

Les canonisations de 1083 en Hongrie

Dans les *Annales Posonienses* datant de la fin du XII^e siècle, l'année 1083 est marquée par cette note succincte : « *In carcere missus et dominus rex Stephanus et Henricus filius eius et Gerardus episcopus revelantur et Salomon rex fugit.* »²³ D'après le contexte et les faits connus, le personnage « mis en prison » ne peut être que Salomon, le roi légitime qui s'est enfui après les canonisations. J'aimerais à présent étudier comment les canonisations ont renforcé la position du roi Ladislas qui régnait depuis sept ans sans avoir été couronné, et comment elles ont introduit dans la lutte pour le pouvoir une forme de légitimation sacrée qui n'avait pas encore été utilisée en Hongrie.

Alors que notre historiographie a mené de vifs débats pour déterminer, à propos de quelques données incertaines des légendes, si ces canonisations avaient été réalisées avec ou sans l'autorisation du pape, leur initiative était considérée comme allant de soi, on a tout au moins estimé qu'elles constituaient un signe de la consolidation qui s'était produite du temps de Ladislas, ou on les a inscrites au compte de la grande sensibilité religieuse de Ladislas, qui fut lui-même canonisé par la suite.²⁴ Les deux questions les plus immédiates à propos des canonisations ne furent que rarement soulevées : quelle place occupe l'initiative de Ladislas dans l'arsenal idéologique déployé dans les luttes pour le trône au XI^e siècle, et

23 *Annales Posonienses*, éd. Emericus Madzsar, SRH, I, 121-127.

24 Sur le premier point de vue, voir Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Gondolat, Budapest, 1971, 386, et idem, « A "lovagszent" uralkodása (1077-1095) » (Le règne du « saint chevalier »), *Történelmi Szemle*, 20 (1977), 533-564. Sur le second, voir J. Karácsonyi, *Szent László király élete* (Vie du roi saint Ladislas), Budapest, 1926, 87-93, et B. Hóman-Gy. Szekfű, *Magyar történet* (Histoire de la Hongrie), I, 287-292.

quels modèles étrangers ont pu l'inspirer.²⁵ Avant d'étudier ces deux questions plus en détail, j'aimerais brièvement résumer les événements eux-mêmes.

Si nous admettons l'hypothèse que des canonisations ont eu lieu en 1083, les jours de fête des saints permettent d'établir le calendrier suivant : les 16 et 17 juillet, les restes de deux ermites de l'époque du roi Étienne, Zoerard-André et Benoît, dont Maurice, évêque de Pécs avait écrit la légende : près de quinze ans auparavant,²⁶ sont exhumés et reçoivent une nouvelle sépulture dans l'église Saint-Emmeram de Nyitra. Le 25 juillet eut lieu la canonisation de Gérard (Gellért), le premier martyr de l'Église hongroise, en présence du roi Ladislas et de l'évêque Laurent de Csanád.²⁷ L'événement le plus important fut naturellement l'élévation de la dépouille du roi Étienne enterré depuis quarante-cinq ans, le 15 août, jour anniversaire de sa mort ; la diète fut réunie à cette occasion à Székesfehérvár auprès de son tombeau. Le tombeau fut ouvert le 20 août, après trois jours de jeûne et de prière ; le déplacement de la pierre tombale fut seulement possible après la libération de Salomon emprisonné à Visegrád, et après les guérisons miraculeuses du soir du 19 août ; les restes d'Étienne, « au parfum de baume » baignant dans une eau couleur de rose, furent exhumés et placés solennellement dans un coffre d'argent. La Droite Sacrée de saint Étienne qu'un clerc du nom de Mercurius avait dérobée auparavant ne fut retrouvée que l'année suivante, le 30 mai 1084 à Bihar où une église fut rapidement édifiée pour conserver cette précieuse relique.²⁸ Enfin, le 4 novembre un autre concile réuni de nouveau à Székesfehérvár canonisa le prince Imre, fils d'Étienne.

La légende de Hartvik rédigée plusieurs décennies après ces événements rapporte que cette série de canonisations inégalée au XI^e siècle fut déclenchée par le

25 D. Dümmerth, *Az Árpádok nyomában* (Sur la trace des Árpadiens), Panoráma, Budapest, 1977, et Gy. Kristó, « Az Árpád-dinasztia szentjei és legendái » (Les saints de la dynastie des Árpadiens et leurs légendes), *Tanulmányok az Árpád-korból* (Études sur l'époque des Árpadiens), Gondolat, Budapest, 1983, 359-368, font plusieurs remarques dans cette direction. Györffy, *István* évoque également plusieurs parallèles et le caractère politique de la canonisation, mais d'un point de vue différent de celui que je souhaite adopter dans ce qui suit.

26 *Legenda SS. Zoerardi et Benedicti*, éd. E. Madzsar, SRH II, 347-362 ; J. T. Milik, *Swiety Swierad. Saint Andrew Zoerardus*, Rome, 1966 ; R. Pražák, « A Legenda Sanctorum Zoerardi et Benedicti történelmi és kulturális összefüggései » (Les corrélations historiques et culturelles de la Legenda Sanctorum Zoerardi et Benedicti), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 84 (1980), 393-408.

27 Györffy, *István*, 389. De la description de la *translatio* du corps de Gérard en 1054, par la Légende Majeure de saint Gérard dont la datation est très controversée, (SRH II, 504), même si nous admettons l'authenticité de cette donnée, L. Erdélyi conclut de manière erronée que la canonisation avait déjà eu lieu : « I. István magyar király, Imre herceg és Gellért püspök szenttéavatása » (Canonisation d'Étienne I^{er}, roi de Hongrie, du prince Imre et de l'évêque Gérard), *Szent István Emlekkönyve* (Hommage à Saint Étienne - par la suite : SZIE), sous la direction de J. Serédy, I, 568-570.

28 Les descriptions de la canonisation d'Étienne proviennent de la légende de Hartvik : *Legendae Stephani*, 432-440 ; voir aussi Györffy, *István*, 389-390 sur les documents concernant la Droite Sacrée.

fait que « sur l'initiative de Rome une missive apostolique ordonna d'élever les corps de tous ceux qui, en répandant la semence de la foi chrétienne en Pannonie par leurs prêches ou leurs actions, avaient amené le pays à Dieu » ; les deux légendes de saint Gérard parlent également d'un légat du pape venu en Hongrie dans ce but, la Légende Mineure évoque aussi un concile décrétant les canonisations.²⁹

L'historiographie hongroise a abondamment traité des canonisations et de leur rapport avec la politique religieuse et le droit canonique.³⁰ Le pape Grégoire VII talonné par l'armée d'Henri IV a-t-il ou non consenti à ces canonisations? Si oui, sous quelle forme? Ou bien sa réponse a-t-elle été négative d'emblée? En l'absence de données assez précises, la question ne peut être tranchée. Il est toutefois intéressant de préciser qu'aux XI^e et XII^e siècles, la canonisation était pleinement effective dès qu'elle était accomplie sur la seule décision autonome des autorités ecclésiastiques locales, à la suite de quelques miracles et d'autres indices de culte spontané. A partir de la fin du X^e siècle, pour la canonisation des saints les plus importants, on prit en effet l'habitude de demander l'accord du pape et du concile, la présence de légats du pape devint plus fréquente, et l'examen par l'Église de la vie et des actions des saints revêtit une forme plus catégorique. Mais tout ceci n'aboutit que progressivement à subordonner la canonisation à l'accord du pape et à la tenue d'un procès en bonne et due forme. On a longtemps pensé que la réserve papale de la canonisation avait été instaurée par le pape Alexandre III dans la seconde moitié du XII^e siècle. Bien que la bulle *Audivimus* du pape Alexandre III ait déjà avancé de telles exigences, la synthèse d'André Vauchez a montré que la centralisation n'était intervenue qu'au début du XIII^e siècle, sous le pape Innocent III.³¹ Mais ce qui importe pour mon raisonnement, ce n'est pas le

29 *Legendae Stephani*, 433. Légendes de saint Gérard : SRH II, 479/72 et 506/93.

30 J. Karácsonyi, « Kik voltak az első magyar érsekek ? » (Qui furent les premiers archevêques hongrois ?), *Századok*, 26 (1892), 131-135 ; Gy. Pauler, « A Hartvik-legendáról » (De la légende de Hartvik), 292-293 ; F. Mátyás, « Szent István király kanonizációja » (La canonisation du roi saint Étienne), *Századok*, 29 (1895), 218-225, 318-328 ; Erdélyi, « I. István » (Étienne I^{er}), 559-563, J. Horváth, « A Gellért-legendák keletkezése és kora » (La genèse des légendes de saint Gérard et leur époque), *Középkori kútfontok kritikus kérdései* (Points critiques de nos sources médiévales), sous la direction de J. Horváth et Gy. Székely, Budapest, 1974, 155-163 ; Györfly, *István*, 386-389 ; J. Gerics, « Judicium Dei a magyar állam XI. századi külkapcsolataiban (A Szent László-kori politikai és jogi ideológia történetéhez) » (Le Judicium Dei dans les relations extérieures de l'État hongrois du XI^e siècle - A propos de l'histoire de l'idéologie politique et juridique à l'époque de saint Ladislas), *Athleta Patriae. Tanulmányok Szent László történetéhez*, sous la direction de L. Mezey, Budapest, 1980, 123-127.

31 E. W. Kemp, *Canonization and Authority in the Western Church*, Oxford, 1948, 99-104 ; A. Vauchez, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age. D'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, École française de Rome, Rome, 1981, 25-37 ; B. Schimmelpfennig, « Heilige Päpste - päpstliche Kanonisationspolitik », *Politik und Heiligenverehrung im Hochmittelalter*, sous la direction de J. Petersohn, Thorbecke, Sigmaringen, 1994, 73-100 - un tableau rassemble les cinquante canonisations effectuées jusqu'en 1235 où l'intervention du pape a été prouvée.

statut canonique des saints hongrois de 1083, mais le fait qu'ils aient été canonisés sur l'initiative de Ladislas. C'est extrêmement important, même en considérant que personne ne reconnaissait leur sainteté en dehors de la cour et des lieux où ils étaient vénérés.³² A cette époque, la fonction de ces cultes était liée à deux facteurs: les miracles locaux provoqués par les reliques, les motivations et les buts de leurs promoteurs.

Nous possédons peu de données concernant la vénération dont les nouveaux saints de 1083 étaient l'objet avant leur canonisation. Le texte des *Gesta* évoque un rocher où pendant sept ans une tache de sang indélébile marqua l'endroit où Gérard était mort.³³ On peut lire des détails additionnels dans la Légende Majeure de saint Gérard conservée dans un manuscrit du XIV^e siècle, dont l'origine du XI^e siècle est soutenue par un certain nombre de spécialistes³⁴ mais je trouve plus convaincant le point de vue qui en situe l'origine au XIV^e siècle.³⁵ Il semble en tout cas certain que le récit du transport romanesque du corps de Gérard vers

-
- 32 Un document des XI^e-XII^e siècles qui ne reconnaît pas la sainteté d'Étienne est cité par Karácsonyi, « Kik voltak », 136, et Mátyás, « Szent István », 327 ; Otton de Freising se montre également extrêmement sceptique à cet égard dans sa chronique : « *Hunc Stephanum ungarum hactenus fidem christianam servantes velut principium fidei sae inter sanctos colendum dignum ducunt* », Otto Frisingensis, *Chronica*, éd. A. Hofmeister, MGH SS US, Hanovre-Leipzig, 1912, 241 - VI, 27.
- 33 *Chronici hungarici compositio saeculi XIV.*, éd. A. Domanovszky, SRH I, 217-505, 341 ; cf. L. Szeffű, « Gellért püspök halála » (La mort de l'évêque Gérard), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nomenatae. Acta Historica*, 66 (1979), 19-28 ; j'ai étudié en détail l'évolution du culte de Gérard au XIII^e siècle dans un article intitulé « Il monte di San Gherardo e l'isola di Santa Margherita : gli spazi della santità a Buda nel Medioevo », S. Boesch-Gajano - L. Scaraffia (éd.), *Luoghi sacriespazi della santità*, Rosenberg & Sellier, Turin, 1990, 267-284.
- 34 J. Horváth junior présente dans de nombreux écrits des arguments en faveur de son origine au XI^e siècle : *Árpád-kori latin nyelvű irodalmunk stílusproblémái* (Problèmes stylistiques de la littérature de l'époque des Árpadiens), Budapest, 1954, 158-187 ; « A Gellért-legendák forrásértéke » (Valeur de source des légendes de saint Gérard), *MTA I. Osztályának Közleményei*, 13 (1958), 21-82 ; « Die Entstehungszeit der großen Legende des Bischofs Gerhard », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 8 (1960), 185-219 ; « Quellenzusammenhänge der beiden Gerhard-Legenden », *idem*, 8 (1960), 439-454 ; « La Légende Majeure de l'évêque saint Gérard et les débuts de notre historiographie médiévale », *Annales Universitatis Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio philologica*, 1961, 3-20 ; « Gellért-legendák keletkezése és kora » (Naissance et datation des légendes de Gérard), *Középkori kútfontok*, sous la direction de J. Horváth et Gy. Székely, 147-165. E. Pasztor, « Problemi di datazione della Legenda maior S. Gerhardi episcopi », *Bollettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo*, 1961, 113-140 ; Le même point de vue est représenté par L. Szeffű, « La missione politica ed ideologica di San Gerardo in Ungheria », *Venezia ed Ungheria nel Rinascimento*, sous la direction de Vittore Branca, Sansoni, Florence, 1973, 23-36 ; G. Érszegi, *Árpád-kori legendák és intelmek* (Les légendes et les admonitions de l'époque árpadienne), 208-209.
- 35 I. Madzsar, « Szent Gellért nagyobb legendájáról » (De la Légende Majeure de saint Gérard), *Századok*, 47 (1913), 502-517, *idem*, SRH II, 465-466 ; L. J. Csóka, « Szent Gellért kisebb és nagyobb legendájának keletkezéstörténete » (Histoire de la genèse de la Légende Majeure et Mineure de saint Gérard), *Középkori kútfontok*, sous la direction de J. Horváth et Gy. Székely, 137-146 ; *idem*, *A latin nyelvű történelmi irodalom kialakulása Magyarországon a XI-XIV. században* (Évolution en Hongrie de la littérature historique en latin), Budapest, 1967, 113-154 ; Györffy, *István*, 295-296.

Csanád sept ans après sa mort, qui aurait été effectué sur l'initiative de Maurice, évêque de Csanád et de l'abbé Philippe, et avec la permission du roi André I^{er}, peut difficilement être un récit authentique du XI^e siècle. La même impression est suscitée par le récit de la Légende Majeure de la dizaine de guérisons miraculeuses qui se seraient produites sur la tombe de Gérard avant la canonisation.³⁶ La liste de ces guérisons miraculeuses est bien plus impressionnante que celles des autres saints. Or, il est peu vraisemblable que lors de la canonisation d'Étienne, on ne se soit contenté que du récit de deux guérisons miraculeuses, et d'une seule pour celle d'Imre.³⁷

Les données concernant la vénération des ermites de Zobor, Zoerard-André et Benedict sont plus vraisemblables : au Moyen Age, un culte local spontané se développait souvent autour des champions de l'ascèse qui pratiquaient l'automortification.³⁸ La renommée de ces ermites amena l'évêque Maurice à rechercher leurs reliques et à écrire leur légende, et il offrit un morceau de la chaîne de Zoerard-André au prince Géza à l'occasion de la visite que celui-ci fit à Pécs en 1064, en compagnie de Salomon et Ladislas.³⁹ Ce fut la première occasion attestée où le prince Ladislas en collaboration avec son frère aîné, assista à la naissance d'un culte hongrois. En revanche, nous ne disposons pas de données fiables prouvant que le tombeau du roi Étienne à Székesfehérvár ait été pendant plusieurs années le théâtre de miracles en faveur de « nombreuses personnes atteintes de maladies ou de fièvres, clamant leur persécution et leur misère, écrasées sous le poids de la loi », comme le rapportent la Légende Mineure et celle de Hartvik.⁴⁰

Tout cela représente des préliminaires culturels bien maigres, surtout si l'on considère qu'avant les prédécesseurs de Ladislas, le pouvoir protecteur et miraculeux des saints n'était pas inconnu. Étienne ne fut pas le seul à rassembler des reliques, lorsqu'il fonda en Hongrie le culte de saint Coloman et de saint Martin entre autres.⁴¹ Sous Pierre I^{er}, les reliques de saint Coloman, pèlerin martyr écos-

36 *Legenda S. Gerhardi episcopi*, éd. E. Madzsar, SRH II, 503-506.

37 Sur les sources écrites des miracles de saint Gérard (p. ex. la comparaison avec les miracles décrits dans les légendes de saint Benedict, saint Boniface et saint Ladislas), voir Csóka, *A latin*, 274-275, 286, 293.

38 Sur la popularité des ermites auprès des laïcs, voir Vauchez, *La sainteté*, 225-227 ; É. Delaruelle, « Les ermites et la spiritualité populaire », *La piété populaire au Moyen Age*, Turin, 1975, 125-161.

39 *Legenda SS. Zoerardi et Benedicti*, SRH II, 360, 353.

40 *Legendae Stephani*, 400/22, 432/49 ; A. Kralovánszky fait le point des recherches historiques récentes au sujet de la sépulture d'Étienne : « Szent István székesfehérvári sírjának és kultushelyének kérdése » (La question du tombeau et du lieu de culte de saint Étienne à Székesfehérvár), *Szent István és kora*, sous la direction de F. Glatz et J. Kardos, Budapest, 1988, 166-172.

41 Sur la collecte de reliques par Étienne, voir Györffy, *István*, 74, 180 (saint Martin), 126, 288. Au sujet des reliques de saint Georges et de saint Nicolas rapportées de la campagne bulgare de 1018, voir A. F. Gombos (éd.), *Catalogus fontium historiae Hungariae*, Budapest, 1937, 969-970, et 297-298 sur les reliques de saint Marcel réclamées par l'abbé Odilon de Cluny ; A. Balogh, « Szent István egyházi kapcsolatai Csehországgal, Németországgal, Franciaországgal, Belgiummal » (Les rela-

sais, restèrent quelque temps en Hongrie.⁴² André I^{er} dota les reliques de saint Aignan et se fit inhumer à Tihany, où elles étaient conservées.⁴³ En 1071, le roi Salomon et le prince Géza emportèrent de Nis la main droite du martyr saint Procope et l'offrirent à la basilique de Sirmium (Szávaszentdemeter).⁴⁴

Les noms donnés aux descendants de la maison régnante reflétaient généralement bien les cultes dynastiques naissants – dans la maison arpadienne avant 1083, les lacunes dans ce domaine sont également flagrantes. Contrairement à la tradition familiale, André chercha pour ses fils des noms chrétiens, Salomon et David, qu'il trouva dans l'Ancien Testament (ou peut-être dans les célèbres *Admonitions de Saint Étienne à son fils*, le premier miroir des princes en Hongrie).⁴⁵ Béla fut baptisé du nom d'Adalbert, saint national tchèque et polonais ; un seul des fils que lui donna la Polonaise Richeza reçut un nom de saint (Lambert) rappelant l'éducation en terre lorraine de sa mère, ceux de Géza et Ladislas évoquaient les glorieux ancêtres familiaux. Les noms des fils de Géza renvoient à deux directions opposées : Coloman rappelle le saint pèlerin dont il a été question plus haut, Álmos en revanche exprime plutôt la survivance de la conscience dynastique païenne ou sa renaissance. Coloman le Lettré sera le premier à baptiser l'un de ses fils Étienne, près de deux décennies après les canonisations.⁴⁶

Le manque de cultes spontanés ayant précédé les canonisations de 1083 souligne encore qu'il s'agit ici d'entreprises de rénovation délibérées. Ladislas et son entourage ont eu recours à rien moins que cinq saints pour soutenir le trône et l'ordre de l'Église et de l'État. Le projet de canonisations groupées était déjà exposé dans la Légende Majeure de saint Étienne – probablement rédigée peu avant 1083 –, qui fait clairement allusion aux autres candidats à la sainteté : André-Zoerard « admis dans le chœur des anges par les mérites de sa foi », Benedict qui « versa son sang pour le Christ et fut pour cela miraculeusement couronné », Imre « de sainte nature » et Gérard « rendu digne de la compagnie des martyrs en recevant la grâce spirituelle ».⁴⁷

tions ecclésiastiques de saint Étienne avec la Bohême, l'Allemagne, la France et la Belgique), SZIE I, 458-459 ; sur les reliques de la Croix rapportées de Terre Sainte, voir Györfy, *István*, 306.

42 Gombos, *Catalogus*, 1177-1178 (*Historia foundationis coenobii Mellicensis*).

43 *Chronici*, 357.

44 Györfy, *István*, 323.

45 J. Balogh (éd.), *Libellus de institutione morum*, SRH II, 614-621 ; J. Szűcs, « Szent István Intelmei : az első magyarországi államelméleti mű » (Les Admonitions de saint Étienne : le premier ouvrage hongrois de théorie de l'État), *Szent István*, sous la direction de F. Glatz-J. Kardos (par la suite : Szűcs, *Szent István Intelmei...*), 32-53.

46 Sur la généalogie et les mariages de la maison des Árpád, voir M. Werter, *Az Árpádok családi története* (Histoire de la famille des Árpád), Nagybecskerek, 1892. D. Dümmerth attire l'attention sur la signification idéologique du choix du nom d'Álmos : *Az Árpádok nyomában*, 323.

47 *Legendae Stephani*, 382 (André, Benedict), 390-391 (Imre), 388 (Gérard).

Bien que notre historiographie ait démontré à plusieurs reprises l'évidence de la fonction politique des canonisations, il n'est pas inutile d'insister sur ce qui suit : Ladislas, descendant de la branche arpadienne de Vazul revenu d'exil, renversa le pouvoir de Salomon, roi légitime, et l'ayant jeté en prison, il dut créer, pour contrebalancer sa position illégitime à plusieurs titres, un culte autour de la personne du roi d'Étienne, le fondateur de la royauté hongroise.

János Bollók a montré récemment que la canonisation de saint Imre répondait à des motifs comparables : le code des vertus souveraines attribué à Imre dans les *Gesta Hungarorum* manquait selon le chroniqueur, totalement ou en grande partie aux successeurs d'Étienne, mais il était de nouveau incarné chez Ladislas : celui-ci était donc le seul héritier véritable de saint Étienne. Cela revenait à dire que l'auteur des Admonitions qui servaient de base au code des vertus l'aurait lui-même choisi pour successeur.⁴⁸ Ce qui conféra une plus grande importance à Imre comme saint ancêtre, est que peu de temps avant les canonisations, Ladislas fut lié à Gisela, mère d'Imre, grâce à sa seconde épouse Adelheid, fille de l'anti-empereur Rodolphe, par une alliance familiale de valeur comparable à celle que son antagoniste Salomon avait conclue en épousant Judith, la fille de l'empereur Henri III.

L'aspect politique de la canonisation de Gérard fut dirigé principalement contre les révoltes des païens et le souvenir de leur culte. En même temps, elle consolida l'édifice de l'Église en Hongrie, de la même manière que les rois saints consolidèrent leur État. En outre, l'exemple du culte d'Adalbert, saint national tchèque et polonais, a dû jouer un rôle non négligeable dans la canonisation de l'évêque martyr, comme en témoigne le rôle - quelque peu exagéré - que les légendes de saint Étienne attribuent à Adalbert dans l'évangélisation du pays.⁴⁹ Son fils Béla ayant été baptisé Adalbert et élevé en Pologne, Ladislas connaissait certainement le rôle important que jouaient les reliques de l'évêque martyr dans la vie nationale de ce pays : en l'an 1000, l'empereur Otton III avait fait canoniser Adalbert et fondé à cette occasion le premier archevêché polonais à Gniezno ; il conféra le titre de *patricius* à Boleslav le Preux auprès du tombeau d'Adalbert ; le roi polonais Mieszko II, beau-père de Béla, y fut couronné en 1025.⁵⁰ Le culte

48 J. Bollók, « Szent Imre alakja középkori krónikáinkban » (La figure de saint Imre dans nos chroniques médiévales), *Művelődéstörténeti tanulmányok a magyar középkorról*, sous la direction d'Erik Fügedi (par la suite : *Művelődéstörténeti...*), Budapest, 1986, 61-75.

49 *Legendae Stephani*, 380, 405-407 ; Györffy, *István*, 80-81 ; J. Gerics explique l'amplification du rôle d'Adalbert par le fait que la Légende Majeure - avec une intention antigermanique - a voulu minimiser le rôle de Gisela dans l'évangélisation. Cf. *id.*, « Über Vorbilder und Quellen der Vita Hartvicianae Sancti Stephani regis Hungariae », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 29 (1984), 429.

50 Th. von Bogyay, « Adalbert von Prag und die Ungarn », *Ungarn-Jahrbuch*, 7 (1976), 9-36 ; F. Graus, *Die Nationenbildung der Westslawen im Mittelalter*, Thorbecke, Sigmaringen, 1980, 66-67 ; plus ré-

national polonais fut profondément ébranlé quand en 1039, deux ans avant la naissance de Ladislas, les Tchèques s'emparèrent des reliques d'Adalbert et les emportèrent à Prague.⁵¹ La renommée du nouveau culte d'Adalbert à Prague dû également parvenir à Ladislas, allié militaire de ses proches parents, les descendants de Przemysl.⁵² Vers 1083, un événement proche a également pu lui rappeler le souvenir des évêques assassinés : son cousin Boleslav II qui se réfugia à sa cour, avait en 1079 fait assassiner Stanislas, évêque de Cracovie et futur saint national de Pologne (par ailleurs canonisé beaucoup plus tard, en 1257).⁵³

Ce n'est qu'à propos des canonisations de Zoerard-André et de Benedict qu'il est difficile de faire apparaître de telles motivations politiques immédiates – c'est peut-être ce qui explique que le concile de Szabolcs de 1092 n'ait rendu obligatoires que la célébration des fêtes d'Étienne, Imre et Gérard, et que le culte des deux ermites ne soit attesté avec certitude que par notre source liturgique la plus ancienne, le *Sacramentarium de sainte Marguerite* rédigé vers 1092 et conservé à Zagreb, qui contient trois invocations à chacun des deux nouveaux saints ermites.⁵⁴



Outre les motifs idéologiques et politiques généraux, des influences culturelles et des emprunts favorisés par les relations dynastiques et religieuses, ont pu jouer un rôle considérable dans la création de nouveaux cultes hongrois.

Les cultes des saints rois ou princes martyrs du haut Moyen Age peuvent nous fournir plusieurs exemples de ce genre. L'influence en Norvège des traditions anglo-saxonnes fut étayée par les relations politiques entre les deux pays et l'activité des clercs anglo-saxons dans la promotion du culte d'Olaf. Elle s'est manifestée par l'emprunt d'un grand nombre de topoi hagiographiques, comme par exemple les ongles et les cheveux d'Olaf poussant après la mort comme ceux d'Edmond, saint de l'*East Anglia*, ou bien la colonne de lumière révélant l'emplacement et le caractère surnaturel du corps de saint Olaf, comme le décri-

comment au sujet d'Adalbert : G. Adriányi, « Der heilige Adalbert und Ungarn », *Święty Wojciech w tradycji i kulturze europejskiej*, sous la direction de Kazimierz Smigiel, Gniezno, 1992, 9-22.

51 Graus, *Nationenbildung*, 56-57.

52 Le beau-frère de Ladislas, le prince morave Otton I^{er} le Bel combattit à ses côtés contre Salomon : *Chronici*, 381 sqq.

53 Graus, *Nationenbildung*, 68 ; Györffy, « A lovagkirály », 536.

54 K. Kniewald, A « Hahóti kódex » (zágrábi MR 126. kézirat) jelentősége a magyarországi liturgia szempontjából (L'importance du codex Hahóti de Zagreb du point de vue de la liturgie en Hongrie), Budapest, 1938, 3-18 ; *idem*, « A magyar szentek legrégebbi zsolozsmái » (Les plus anciens hymnes des saints hongrois), *Theologia*, 1943, 220-226 ; J. Török, « Szentté avatás és liturgikus tisztelet » (Canonisation et culte liturgique), *Művelődéstudomány...*, 33-48.

vait la légende d'Oswald de Northumbrie.⁵⁵ A propos du culte de saint Venceslas, le prince tchèque qui accueillit ses meurtriers sans résistance, dignement résigné à son sort de martyr, son influence à Kiev est attestée dans le culte de Boris et de Gleb par le fait que la *Skazanie* rédigée en vue de la canonisation le mentionne en personne.⁵⁶ Dans ces cultes de Kiev, on doit aussi prendre en compte les influences scandinaves : après avoir été chassé de Norvège, Olaf trouve refuge à la cour de son beau-frère Jaroslav le Sage, par ailleurs beau-père de Harald Haradrade, fondateur du culte de saint Olaf après son martyre en 1030. En relevant les reliques de Boris et de Gleb en 1072, les deux fils de Jaroslav ont pu suivre l'exemple de leur beau-frère.⁵⁷

Il ne faut pas sous-estimer le rôle des alliances matrimoniales dans la propagation des différentes formes de cultes. Les dynasties n'ont pas seulement soutenu ces cultes pour renforcer leur pouvoir dans leur propre pays, mais aussi afin d'augmenter leur prestige international. Le culte des saints ancêtres devint un exemple à suivre dans l'Europe du XI^e siècle. Je pense que Ladislas a lui aussi disposé grâce à ses alliances familiales de modèles pour les canonisations de 1083.

Il n'est pas exclu que la renommée des saints rois anglo-saxons ait pu parvenir en Hongrie dès la première moitié du siècle par l'intermédiaire d'Edmond et Édouard, les deux fils d'Edmond Côte-de-Fer : ayant fui Knut le Grand qui avait fait assassiner leur père, ils furent élevés d'abord à Kiev, puis à partir de 1046 en Hongrie (où ils arrivèrent probablement avec André I^{er}). Selon certaines sources anglaises, Agathe, l'épouse d'Édouard, était une fille de saint Étienne, ce qui est toutefois exclu par des recherches généalogiques récentes. (Leur fille Marguerite devint reine d'Écosse après leur retour en 1057, et canonisée au XIII^e siècle, elle fut par la suite une des principales saintes nationales écossaises.)⁵⁸

55 Ces similitudes sont analysées par E. Hoffmann, *Die heiligen Könige bei des Angelsachsen und den skandinavischen Völkern. Königshheiliger und Königshaus*, Wachholz, Neumünster, 1975, 62-70.

56 N. W. Ingham, « Czech Hagiography in Kiev : The Prisoner Miracles of Boris and Gleb », *Die Welt der Slawen*, 10 (1965), 166-182 ; « The Sovereign as Martyr East and West », *Slavic and East European Journal*, 17 (1973).

57 E. S. Reisman, « The Cult of Boris and Gleb. Remnant of a Varangian Tradition ? », *Russian Review*, 37 (1978), 141-157.

58 S. Fest, « Eadmund Ironside angol-szász király fiai Szent István udvarában. Skóciai Szent Margit » (Les fils d'Edmond Côte-de-Fer à la cour de saint Étienne. Sainte Marguerite d'Écosse), *SZIE II*, 525-551 ; *id.*, *The Hungarian Origin of St. Margaret of Scotland*, Debrecen, 1940 ; ses thèses ont été critiquées par J. Herzog, « Skóciai Szent Margit származásának kérdése » (Les origines de sainte Marguerite d'Écosse), *Turul*, 53 (1939), 1-40 ; « Skóciai Szent Margit származásának kérdéséhez » (Contribution au débat sur les origines de sainte Marguerite d'Écosse), *Turul*, 54 (1940), 36-46 ; Sz. de Vajay, « Agatha, Mother of St. Margaret of Scotland », *Duquesne Review (A Journal of the Social Studies)*, Pittsburgh (Pennsylvania), 7 (1962), 71-87. J. Laszlovszky a passé en revue l'ensemble de la littérature relative à cette question et a procédé à une nouvelle étude : *Angol-magyar kapcsolatok Szent Istvántól a 13. század elejéig* (Les relations anglo-hongroises depuis saint Étienne jusqu'au début du XIII^e siècle), thèse de doctorat, Budapest, 1971. Au sujet de Marguerite d'Écosse, cf.

Un exemple plus proche de Ladislav fut sans doute le culte national tchèque et morave : le prince morave Otton I^{er}, son beau-frère, combattit avec lui contre Salomon dans la bataille de Mogyoród. Ladislav a pu également voir le portrait de Venceslas sur des monnaies tchèques et moraves, et on a pu lui raconter que la victoire des armées tchèques dans la guerre contre la Pologne avait été attribuée à l'intervention miraculeuse de saint Venceslas. Il a peut-être entendu dire que saint Venceslas était considéré comme saint patron de la Bohême et vu les églises qui lui étaient dédiées.⁵⁹

Toutefois, il semble que le plus important ait été le modèle russe. Les relations dynastiques sont bien connues : dès le X^e siècle, un duc hongrois, Ladislav Szár avait épousé une princesse russe et Sviatoslav, fils de Vladimir I^{er} était l'époux d'une princesse hongroise (après la mort de son père, il voulut se réfugier en Hongrie, mais Sviatopolk le fit assassiner dans les Carpates après en avoir fini avec Boris et Glev).⁶⁰ Étienne entretenait de bonnes relations avec Jaroslav le Sage, et André I^{er} épousa Anastasia, la fille de Jaroslav. Selon le témoignage des *Gesta*, ce sont ces nombreuses relations de parenté et d'alliance qui amenèrent Ladislav à la cour de Kiev dans l'espoir d'y recevoir de l'aide avant la bataille de Mogyoród en 1074, c'est-à-dire au moment de la canonisation de Boris et Glev en 1072 ou peu de temps après.⁶¹ Nous pensons qu'il est juste d'affirmer que l'idée de créer de nouveaux cultes en Hongrie a pu être l'arme secrète que Ladislav rapporta de Russie.

Je m'en tiendrai là en ce qui concerne l'arrière-plan politique des canonisations. Cependant, je ne souhaite pas réduire les nouveaux cultes, en particulier celui du fondateur de la monarchie chrétienne, à de simples raisonnements idéologiques. D'autant moins que, comparées aux stéréotypes de l'hagiographie des rois saints du haut Moyen Âge, les légendes de saint Étienne présentent de nombreuses innovations originales.

D. Baker, « A "Nursery of Saints" : St Margaret of Scotland reconsidered », *Medieval Women*, SCH *Subsidia*, Blackwell, Oxford, 1978, 119-142.

59 *Chronici*, 381-386 ; au sujet d'autres relations dynastiques hungaro-tchèques, cf. Wertner, *Az Árpádok*, 123-125 ; F. Graus, *Lebendige Vergangenheit. Überlieferung im Mittelalter und in den Vorstellungen vom Mittelalter*, Böhlau, Cologne, 1975, 165-169 ; *id.*, *Nationenbildung*, 58-60.

60 Wertner, *Az Árpádok*, 22.

61 *Chronici*, 380.

La nouvelle image du saint souverain

Dans la lignée des rois saints, Étienne est le premier qui ne mérita pas son rang par le martyre, mais par ses seules activités de souverain propagateur de la foi. C'est précisément ce qui détermine les traits originaux de la *Légende Majeure* rédigée pour la canonisation de 1083. Le roi évangélisateur qui apparaît déjà dans les modèles scandinaves et anglo-saxons, la figure charitable et pacifique du *rex iustus*, a pris avec Étienne une plus grande importance par une nouvelle mise en valeur de l'organisation apostolique de l'Église. La fonction apostolique d'Étienne se manifeste surtout par la fait qu'il « *mena et surveilla ceux qui proclamaient la foi* ». Cela ne signifiait pas seulement le soutien, voire la direction des moines et des prêtres – dans la Légende Majeure, Étienne apparaît à la tête de toute une troupe de saints bien connus ou sur le chemin de la canonisation. On y trouve les autres protagonistes des canonisations de 1083 : les deux ermites Zoerard-André et Benedict, l'évêque Gérard et le prince Imre. J'ai également rappelé à quel point – et avec quelles motivations supposées – la Légende souligne le rôle de l'évêque saint Adalbert. En outre, la Légende Majeure cite le bienheureux Günter, Astrik le « presque martyr » et l'empereur Henri II dont le culte se répandait déjà à cette époque,⁶² et elle ne manque pas non plus d'évoquer les vertus de la pieuse Gisela, épouse d'Étienne. Outre l'aide qu'il reçoit de saint Martin et saint Georges, le roi peut compter sur la Vierge Marie, sous la tutelle de qui il a placé son pays. La fonction apostolique d'Étienne ne consiste pas seulement à propager la foi, à diriger les affaires de l'Église et les saintes troupes qui œuvrent pour elle, mais aussi à frapper d'une main ferme et sans merci les ennemis intérieurs de sa nouvelle politique. Ce trait combatif ouvre la voie à un nouveau type de roi saint : Étienne, contrairement à ses saints prédécesseurs, devient un victorieux *Miles Christi*.

Sur ce point, la Légende Mineure apporte un complément plastique au portrait de roi que trace la Légende Majeure. L'évangélisation forcée et la lutte implacable contre les ennemis intérieurs y sont d'un surprenant réalisme et revêtent une dimension impitoyable inhabituelle dans les écrits hagiographiques. Étienne a « *précipité à terre toutes les souillures du mal* », « *soumis les hordes de ses assaillants* », « *fait pendre deux par deux le long des routes* » – comme il est cité en exergue – les serviteurs indociles qui ont assassiné ses hôtes, afin que ses sujets soient « *frappés de terreur* ». La Légende rapporte la conjuration de Vazul, comment les yeux de ses participants furent crevés et « *leurs mains malfaisantes furent coupées* ».

62 Renate Klauser, *Der Heinrichs- und Kunigundekult im mittelalterlichen Bistum Bamberg*, Bamberg, 1937.

Ces récits à la manière d'une chronique, qui se réfèrent à des « hommes dignes de foi » sont-ils authentiques ? János Horváth y voit plutôt un message menaçant que le roi Coloman adresse à son frère cadet Álmos, György Györffy considère les châtements évoqués ci-dessus comme davantage caractéristiques de Ladislas.⁶³ Ce qui mérite le plus l'attention, c'est que du modèle hagiographique de pieux roi médiéval renonçant à ses fonctions de souverain, l'auteur de la *Légende Mineure* soit passé à l'autre extrême: il n'a vu aucune contradiction entre un exercice « légitime » de la violence et une vie de sainteté.

Le nouveau modèle de saint roi avait bien sûr besoin d'être affiné: c'est en respectant cette exigence que l'évêque Hartvik a réuni la *Légende Majeure* et la *Légende Mineure* au début du XII^e siècle. Ce n'est pas un hasard s'il exclut de sa version les lignes consacrées au cruel châtement des conjurés. De plus, il a jugé nécessaire d'ajouter ce qui suit au récit du châtement des serviteurs assassins : « *il a probablement fait cela par amour de la justice, afin de susciter la crainte chez les autres, car il voulait que son pays offre un refuge ouvert à tous ses hôtes, que chacun y ait libre accès, et que quiconque y vienne, personne n'ose le blesser ou le tourmenter en quoi que ce soit.* »⁶⁴

Hartvik a ajouté un nouvel élément important au modèle de roi saint : l'aspect liturgique et sacré, une autre technique « impériale » de légitimation divine du souverain qui remonte aux traditions romaines des époques ottonienne et carolingienne.⁶⁵ Il utilisa pour cela l'histoire de l'envoi de la couronne et de la « croix apostolique », ainsi que la description d'inspiration liturgique de la mort du saint souverain, qui rime avec le couronnement,⁶⁶ et la consécration du pays à la Vierge Marie proclamée à cette occasion.

Les légendes de saint Étienne ont ouvert un nouveau chapitre dans la série des légendes de saints rois, elles ont formulé de manière plus catégorique la conception d'une sainteté qui ne se développerait pas en opposition avec les fonctions de souverain, mais précisément comme leur conséquence logique. Cette conception convenait particulièrement à la chrétienté de l'Europe de la fin du XI^e siècle divisée par les luttes pour le pouvoir temporel et spirituel – elle a fourni des arguments aux deux parties. Elle offrait aux souverains la possibilité de sainteté du pouvoir temporel, et à l'Église le contrôle des normes de cette sainteté.

63 Horváth, *Árpád-kori*, 144-145 ; Györffy, *István*, 129, 548.

64 *Legendae Stephani*, 427.

65 Sur ces traditions elles-mêmes, voir : J. M. Bak, « Medieval Symbology of the State. Percy E. Schramm's Contribution », *Viator* 4 (1973), 33-63 ; Sabine G. MacCormack, *Art of Ceremony in Late Antiquity*, University of California Press, Berkeley, 1981. Sur l'influence immédiate de l'époque ottonienne en Hongrie à propos des Légendes de saint Étienne, voir l'étude détaillée de Z. Tóth, *A Hartvik-legendák kritikájához* (De la critique de la légende de Hartvik), Budapest, 1942.

66 Bornscheuer, *Miseriae regum* ; il est difficile d'apprécier ce que la *Légende Majeure*, dont il manque la fin, contenait de cette description de la mort.

Ceci explique que les légendes de rois contemporaines de celles de saint Étienne ou qui l'ont suivie de près, présentent des caractéristiques analogues. Ainsi un éloge de la fin du XI^e siècle intitulé *Pamjat i pohvala* cite saint Vladimir, qui a rempli une fonction évangélisatrice comparable à celle de saint Étienne et qui est également dépourvu de l'auréole de martyr, comme le « treizième apôtre ». ⁶⁷ La *Passio S. Canuti regis et martyris* rédigée en 1095-1096 présente le saint danois Knut assassiné en 1086 comme un roi violent, collectant le denier du culte d'une main impitoyable, ce qui suscita une révolte contre lui. ⁶⁸ Dans la nouvelle version de la *Passio* rédigée par Aelnoth entre 1101 et 1117 apparaît le qualificatif d'*Athleta Christi*. ⁶⁹



La formulation de l'idéal de roi saint contenue dans les légendes mène donc à celle du roi chevalier, en passant par les idéaux de roi pieux, évangélisateur, juste, fondateur et apôtre. En évoquant cette question, j'aborde déjà un autre domaine, celui des actualisations idéologiques contemporaines repérables dans les légendes de saint Étienne.

Il est manifeste que sur ce point – comme l'ont déjà fait remarquer Zoltán Tóth et Kálmán Guoth⁷⁰ – l'influence du monde des idéaux guerriers qui se développait précisément à cette époque de croisades, est évidente.

Mais l'apparition hagiographique de l'idéal de *Miles Christi* n'est pas la seule innovation remarquable dans les légendes de saint Étienne. On y trouve également deux autres caractéristiques de cette époque, empruntées à l'esprit de la réforme de Cluny. Quand on lit ce qui suit dans la Légende Majeure : « *afin que la paix que le Christ a attachée au monde se perpétue, il a sévèrement enjoint à ses descen-*

67 E. Benz, *Russische Heiligenlegenden*, Zurich, 1953, 42-47.

68 « *Passio S. Canuti regis et martyris* », M. Cl. Gertz, *Vitae Sanctorum Danorum*, Copenhague, 1910-1912, 62-71 ; sur l'analyse du culte de saint Knut, voir Hoffmann, *Die Heiligen*, 101-106 ; Folz, *Les saints rois*, 37-40 ; T. Nyberg, « St Knud and St Knud's Church », *Hagiography and Medieval Literature. A Symposium*, sous la direction de Hans Bekker-Nielsen et al., Odense University Press, Odense, 1981, 100-110 ; « Knuds Bogen 1986. Studier over Knud den Hellige », sous la direction de Tore Nyberg et al., *Fynske Studier XV*, Odense, 1986.

69 Ailnothi, « *Gesta Swenomagni regis et filiorum eius et passio gloriosissimi Canuti regis et martyris* », Gertz, *Vitae*, 77-136.

70 Z. Tóth, « Szent István legrégibb életirata nyomán » (La plus ancienne biographie de saint Étienne), *Századok*, 81 (1947), 23-94 (en particulier pp. 70-71) ; K. Guoth, « Eszmény és valóság Árpád-kori királylegendáinkban » (Idéal et réalité dans nos légendes de l'époque árpádienne), *Erdélyi Múzeum*, 49 (1944), 318 ; il est à remarquer que la qualification d'Étienne de *Miles Christi* a pu être précisément puisée dans une source antérieure, la vie de saint Martin par Sulpice Sévère où ce terme est abondamment utilisé. Cette légende se trouvait à Pannonhalma et son influence sur la Légende Mineure – d'un autre point de vue – a été montrée par Csóka, *A latin*, 125-129.

dants en signant un pacte indestructible, qu'aucun d'entre eux n'attaque en ennemi la terre d'autrui, ne traite son adversaire sans le contrôle de la loi, qu'aucun n'opprime les veuves et les orphelins », il ne s'agit pas seulement de la tradition d'amour de la paix répandue dans les légendes des rois saints et les portraits des rois, mais également de l'écho plus actuel du mouvement de la *Treuga Dei*.⁷¹ Il est pratiquement superflu de souligner la nouveauté de l'idéal naissant qu'Étienne a soutenu dans le cas des pèlerinages, et qui allait de pair dans la Légende Majeure avec l'assistance incessante apportée à ceux qu'un terme à la mode de la nouvelle piété évangélique des XI^e et XII^e siècles appelait « pauvres du Christ ». ⁷²

Le modèle de souverain sage et cultivé appartient aussi aux innovations de cette époque : au début du XI^e siècle, Otton III, par exemple, eut pour précepteur le savant Gerbert d'Aurillac, le futur pape Sylvestre II. Selon la Légende Mineure, Étienne avait appris à lire et à écrire, comme saint Venceslas, et « il était imprégné dès son enfance de la science grammaticale », « il gardait présentes à l'esprit la réflexion et la justice selon les paroles de Salomon », « la renommée de sa sagesse était hautement estimée de tous ». ⁷³

En étudiant le contexte européen de la spiritualité des légendes de Saint Étienne, il convient de citer ici un autre homologue partiellement hagiographique : la vie de Robert le Pieux écrite vers 1040 par Helgaud de Fleury.⁷⁴ La dynastie des Capétiens n'a pas cherché à canoniser son second souverain - la nouvelle dynastie française se distinguait plutôt par son pouvoir héréditaire de guérir les écrouelles.⁷⁵ Le portrait qu'Helgaud en fait non seulement correspond aux modèles hagiographiques des saints rois, mais anticipe en même temps sur les signes de sainteté du roi « apostolique » que je viens de qualifier de nouveaux dans les Légendes de saint Étienne. La fonction apostolique n'était bien sûr plus à l'ordre du jour en France, mais l'attention soutenue que Robert portait à la liturgie, à l'eucharistie, aux abus du jugement de Dieu, la description détaillée du sacre du roi, la transformation de la distribution d'aumônes en une cérémonie démonstra-

71 Sur la paix de Dieu, voir G. Duby, *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978, 35-61, 168-173, plus récemment encore : *The Peace of God. Social Violence and Religious Response in France around the Year 1000*, sous la direction de Th. Head et R. Landes, Cornell University Press, Ithaca-Londres, 1994.

72 Au sujet des pèlerinages du XI^e siècle, voir J. Sumption, *Pilgrimage an image of Medieval Religion*, Londres, 1975 ; sur l'idéal de *pauper Christi*, voir T. Maranteufel, *Naissance d'une hérésie, les adeptes de la pauvreté volontaire au Moyen Age*, Paris, 1970.

73 *Legendae Stephani*, 374.

74 Helgaud de Fleury, *Vie de Robert le Pieux. Epitomae Vitae Roberti Pii*, éd. R.-H. Bautier-G. Labory, Paris, 1965 ; voir à ce sujet Cl. Carozzi, « Le roi et la liturgie chez Helgaud de Fleury », *Hagiographie, culture et sociétés, IV-XII^e siècles*, Paris, 1981, 417-432.

75 M. Bloch, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Faculté des Lettres, Strasbourg, 1924, Gallimard, Paris, 1983, 36-41.

tive (en souvenir des apôtres, Robert entretenait douze pauvres dans son entourage), le pardon accordé aux pauvres qui avaient volé le roi en abusant de sa charité, ou l'abondance de généreuses fondations ecclésiastiques et leur contrôle attentif, sont autant d'éléments dans la description d'Helgaud dont le ton général présente de nombreuses parentés surtout avec la Légende Majeure.

J'aimerais ici ouvrir rapidement une parenthèse pour signaler qu'un important passage de l'ouvrage d'Helgaud concerne la consécration de l'église Saint-Aignan à Orléans, l'une des plus importantes fondations de Robert (Helgaud écrivit aussi un hymne particulier pour ce saint). On peut se demander si un fil ténu ne relie pas Fleury à la Hongrie par le biais des reliques de saint Aignan vénérées par André I^{er} à Tihany.⁷⁶

Pour finir, parmi les éléments « modernes » du culte de saint Étienne, je voudrais citer la place centrale conférée au culte de la Vierge Marie qui ne devint populaire en Occident qu'à partir du XII^e siècle et dont l'épanouissement précoce en Hongrie a fait réfléchir plus d'un historien de l'Église. Les « racines archaïques » présumées du culte de la Sainte Vierge ne sont pas vérifiables,⁷⁷ mais on peut démontrer que déjà du vivant du roi Étienne, le culte de Marie a revêtu une importance exceptionnelle, puisque les principales églises du pays lui sont consacrées : l'église familiale et le lieu de sépulture d'Étienne à Székesfehérvár, les cathédrales d'Esztergom et de Győr, le monastère bénédictin de Pécsvárad et le couvent de femmes de Veszprémvölgy.⁷⁸ Le patronage de la Vierge Marie est particulièrement mis en relief dans la Légende Majeure : en compagnie de saint Georges et de saint Martin, elle apporte son concours à Étienne dans le combat contre Koppány ; il lui demande sa protection contre l'empereur Konrad II ; il la remercie quand, après avoir été humilié (on lui a arraché la barbe) en dispensant des aumônes la nuit, il comprend qu'il est devenu digne du bonheur éternel, et surtout quand il voue son royaume à « Marie, la mère de Dieu éternellement vierge ». ⁷⁹ Notre liturgie du XI^e siècle témoigne également d'une vénération ex-

76 Helgaud, *La vie*, 107-115, 142 ; nous ne savons rien de la réception de la biographie d'Helgaud au Moyen Age, (cf. *ibid.*, 50-51), mais la similitude du modèle qu'on y trouve avec la Légende Majeure, ainsi que l'apparition en Hongrie du culte de saint Aignan qu'on peut rapprocher de Fleury, laissent supposer l'existence d'un certain rapport. Dans ce contexte, il convient de souligner que l'épouse d'Henri I^{er}, fils de Robert le Pieux, était la sœur cadette d'Anastasia, femme du roi André I^{er} inhumé à Tihany auprès de saint Aignan, toutes deux étant les filles de Jaroslav le Sage.

77 L. Kálmány, « Boldogasszony, ősvallásunk istenasszonya » (Notre-Dame, divinité féminine de notre religion primitive), *Értekezések a Nyelv- és Irodalomtudományok köréből*, XII/ILX, Budapest, 1885.

78 M. Waczulik, « Szűz Mária tisztelete kereszténységünk első századában » (Vénération de la Vierge Marie au cours du premier siècle de christianisme en Hongrie), *Regnum*, 3 (1938-1939), 61.

79 *Legendae Stephani*, 381, 390, 387, 385.

ceptionnelle de Marie – le concile de Szabolcs a décrété trois fêtes en son honneur : la Chandeleur, le 15 août et le 8 septembre.⁸⁰

Selon József Gerics, en conférant dans sa légende un rôle central au fait qu'au moment de sa mort, Étienne ait voué une seconde fois le pays à la Vierge Marie, l'évêque Hartvik souhaitait contrebalancer les prétentions de la papauté – dissimulées sous une mise en valeur du « patronage » de saint Pierre – manifestées par Grégoire VII.⁸¹

Margit Waczulik cite l'influence de deux éminentes personnalités ecclésiastiques et de deux milieux religieux comme sources du culte de Marie en Hongrie : les deux biographes de saint Adalbert, Canaparius et Bruno de Querfurt soulignent sa vénération à la Vierge Marie qui, selon leurs récits, l'a guéri d'une grave maladie et lui a annoncé le martyr qui l'attendait avant sa mort.⁸² L'autre influence, sans doute plus proche, est celle de saint Gérard, dont la vénération de la Sainte Vierge est attestée par l'ensemble de sa légende, par toutes ses fondations et toutes les évocations des *Deliberationes*.⁸³ Les deux milieux religieux qui ont pu favoriser le culte de la Vierge en Hongrie sont d'une part l'ordre de Cluny (l'abbé Odilon était un fervent adorateur de Marie, pour qui il composa quatre homélies et un hymne),⁸⁴ d'autre part l'Église orthodoxe dont l'influence au Moyen Âge fut probablement plus forte que nos recherches historiques ne l'ont mis en évidence.

Il convient d'attribuer une importance particulière à cette influence parce que c'est en fait au sein de l'Église orthodoxe, à Byzance, qu'a commencé la marche triomphale du culte de Marie en Europe, et ceci, comme on a pu le voir, au V^e siècle, plus d'un demi-millénaire avant l'Occident, à l'époque des débats menés avec les Nestoriens.⁸⁵ Un autre élément à ajouter dans ce domaine est que Jean Tzimiskes I^{er}, souverain de Byzance au X^e siècle, fut, au-delà de son rang de basileus, l'objet d'un culte, en partie parce qu'il vouait une adoration particulière

80 Fl. Kühár, *Mária-tiszteletünk a XI. és XII. század hazai liturgiájában* (Vénération de Marie dans la liturgie hongroise des XI^e et XII^e siècles), Budapest, 1939.

81 J. Gerics, « Iudicium Dei » ; *idem*, « Kálmán kori krónikáink és legendáink koronafogalmához » (Conception de la couronne dans les chroniques et légendes hongroises de l'époque de Coloman), *Társadalom- és művelődéstörténeti tanulmányok. Mályusz Elemér Emlékkönyv*, sous la direction d'É. Balázs–E. Fügédi–F. Maksay, Budapest, 1984, 131-140.

82 AA SS, 3 avril, 181, 187, 189.

83 Waczulik, « Szűz Mária », 64-66 ; *Legenda S. Gerhardi episcopi*, SRH 2 ; *Gerardi Moresanae Ecclesiae seu Csanadiensis Episcopi, Deliberatio supra trium puerorum*, éd. G. Silagi CC Cont. Med. XLIX, Brepols, Turnholt, 1978.

84 PL 142 coll., 991-1036 ; Waczulik, « Szűz Mária », 65-68 ; voir aussi F. Galla, *A cluny reform hatása Magyarországon* (L'influence de la réforme de Cluny en Hongrie), Budapest, 1931.

85 I. Szémán, *A Boldogságos Szűz tisztelete a görög egyházban* (Le Culte de la Bienheureuse Vierge dans l'Église grecque), Budapest, 1908 ; Waczulik, « Szűz Mária », 71-74 ; Gy. Moravcsik, « Görögnyelvű monostorok Szent István korában » (Monastères grecs à l'époque de saint Étienne), *SZIE*, 387, 422 ; M. Warner, *Alone of All Her Sex : The Myth and the Cult of the Virgin Mary*, Knopf, New York, 1976.

à la Vierge Marie. Comme le rapporte sa biographie contenue dans l'*Historia* rédigée par le diacre Léon à la fin du X^e siècle, Jean Tzimiskes, à qui la Vierge était déjà apparue à plusieurs reprises, implore avant sa mort le pardon de ses péchés à la Bienheureuse Vierge Marie (il avait de bonnes raisons : il avait fait assassiner Nicéphore II Phokas, qui fut lui-même canonisé pour cela)⁸⁶ – si nous pouvions supposer que cette biographie soit parvenue en terre hongroise, nous pourrions la compter parmi les modèles hagiographiques des Légendes de saint Étienne. Il est toutefois vraisemblable que la chrétienté hongroise du XI^e siècle constitua un important chaînon de la propagation vers l'ouest du culte de Marie ; les diverses impulsions occidentales (qu'on peut parfois également rapprocher par d'autres voies des influences orientales) se sont probablement cristallisées sous l'influence grecque en un ensemble totalement individuel, qui a montré la voie du *Regnum Marianum*.



Un autre groupe d'actualisations des légendes de Hongrie peut être relié à l'ouvrage de Hartvik. Parmi les interpolations canoniques et politiques que fit l'évêque Hartvik en rassemblant et complétant les deux légendes de saint Étienne, le chapitre IX consacré à l'envoi de la couronne et de la croix apostolique est le plus important.

Il rapporte que le pape Sylvestre II – inspiré par une apparition angélique – aurait fait parvenir à Étienne par l'intermédiaire de l'évêque Asrik que celui-ci lui avait dépêché en ambassade, la couronne destinée à Mieszko de Pologne, et y joignit une « croix apostolique » signifiant qu'il lui confiait « la direction de ses églises et de ses peuples selon leurs lois respectives » (*utroque jure*).⁸⁷ Cet ajout était manifestement en étroite relation avec le contexte de politique religieuse du début du XII^e siècle. On a longtemps débattu autour de la question suivante : Hartvik a-t-il emprunté le modèle de la « légation apostolique » du souverain à l'Empire⁸⁸

86 E. Patlagean, « Le basileus assassiné et la sainteté impériale », *Media in Francia...*, recueil de mélanges offert à Karl Ferdinand Werner, Hérault, Paris, 1988, 350, 356-357.

87 *Legendae Stephani*, 412-414 ; ce n'est pas par hasard qu'en 1204, lors de l'approbation papale de la légende de Hartvik, Innocent III fit supprimer le passage qui tendait à répandre le droit *utroque jure* – cf. A. Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium*, Rome, 1863-1875, I, 57. Une réfutation catégorique de l'authenticité de Hartvik sur ce point : J. Gericz-E. Ladányi, « A Szentszék és a magyar állam a 11. században » (Le Saint Siège et la Hongrie), *Magyarország és a Szentszék*, sous la direction d'István Zombori, METEM, Budapest, 1966, 16-17.

88 F. Graus, « La sanctification du souverain dans l'Europe centrale des X^e et XI^e siècles », *Hagiographie, culture et sociétés. IV^e-XII^e siècles, Actes du Colloque organisé à Nanterre et à Paris (2-5 mai 1979), Études Augustiniennes*, Paris, 1981, 70.

ou aux Normands de Sicile,⁸⁹ à moins que les faux antigrégoriens du XI^e siècle (*Hadrianum*) ou les exemples wisigoths de la *Collectio Pseudo-Isidoriana* n'aient pu lui servir de modèle ?⁹⁰ On s'est aussi demandé si les efforts d'Hartvik pour prouver l'origine papale de la croix de saint Étienne avaient pour but de dissocier cet emblème des Grecs « hérétiques ».⁹¹ La recherche hongroise s'est également beaucoup penchée sur l'envoi de la couronne.⁹²

Il a déjà été question ci-dessus du second ajout capital de Hartvik, la « missive apostolique » prétendument envoyée à l'occasion des canonisations – j'aimerais seulement ajouter ici qu'à mon avis, le légat et la missive apostolique sont des inventions d'Hartvik d'après une information selon laquelle la canonisation de saint Knut fut effectuée en 1100 après que l'autorisation du pape eut été demandée, ce qui constituait une innovation.⁹³ Comme Hartvik s'efforçait de fondre la mémoire du culte de saint Étienne dans un moule conforme aux récents critères édictés par la papauté, il a pu considérer cela comme un exemple à suivre. Sans m'attarder sur d'autres ajouts de moindre importance en rapport avec les exigences des institutions de l'Église hongroise du début du XII^e siècle, je me bornerai à présent à souligner qu'Hartvik a développé de manière représentative dans les légendes hongroises un aspect qui jusque-là se distinguait le moins dans le genre des légendes de saints rois : les éléments de politique extérieure et intérieure de l'Église.

Dans ce genre, le culte du roi saint ne constitue plus une simple affaire interne à la dynastie et à l'Église locale qui lui est subordonnée, mais – principalement dans le cas des cultes de rois saints – il est destiné à exercer une influence sur les relations de politique religieuse entre le pays et la papauté.



Pour finir, que peut-on dire des topoï hagiographiques des légendes de saint Étienne, de leur folklore ecclésiastique ou laïque? La tradition des légendes de

89 J. Deér, « Der Anspruch der Herrscher des 12. Jahrhunderts auf die apostolische Legation », *Archivum Historiae Pontificae*, 2 (1964). Deér montre comment l'emprunt a été fait concrètement aux Normands d'Italie du sud : par l'intermédiaire de l'évêque Hartvik accompagnant la fille de Roger I^{er} qui devait épouser Coloman.

90 Gericz, « A Hartvik-legendá », 183-187.

91 Györffy, *István*, 307.

92 Tóth, *A Hartvik-legendá* ; selon Deér, *Der Anspruch*, Hartvik s'est inspiré de la *Vita Romualdi*. A côté des nombreuses études spécifiques, j'aimerais renvoyer, à propos du contexte général, à l'article de Gy. Székely, « Kronensendungen und Königskreationen im Europa des 11. Jahrhunderts », *Insignia Regni Hungariae*, I, Budapest, 1993, 17-28.

93 M. Schwartz, « Die Heiligensprechungen im 12. Jahrhundert und die Beweggründe ihrer Urheber », *Archiv für Kulturgeschichte*, 39 (1957), 49 ; Hoffmann, *Die heiligen Könige*, 107.

rois saints présente dans ce domaine une riche imagerie. Ce serait toutefois une erreur de croire que les légendes étaient partout prêtes à reprendre les mythologies et les récits traditionnels populaires. Elles tendent plus généralement à se substituer à eux au titre d'une nouvelle culture religieuse. En ce qui nous concerne, cela signifie qu'avec les nouvelles histoires chrétiennes des rois saints, on a voulu éclipser le rayonnement des anciennes légendes et la sacralité païenne des souverains. La tradition tchèque peut bien illustrer ce trait. Certes les histoires de saint Venceslas contiennent quelques éléments du folklore hagiographique ajoutés en Italie ou en Allemagne : la tache de sang qui ne disparaît pas du lieu de la mort du prince (qui a peut-être influencé la légende de saint Gérard), ou le chariot qui transporte miraculeusement le corps (source possible de l'histoire analogue de saint Ladislas).⁹⁴ Au-delà de ces topoï, il est significatif que les premières légendes passent sous silence le mythe de Przemysl labourant et semant, décrit pour la première fois par Christian et ensuite au début du XII^e siècle dans la chronique de Cosmas – on a sans doute voulu substituer le nouveau culte à cette représentation mythique dynastique païenne.⁹⁵

Il en va de même dans les légendes de saint Étienne. On n'y trouve absolument aucun motif folklorique, aucune représentation charismatique d'origine païenne. Le seul élément qui pourrait relever d'une telle interprétation, les visions de la naissance d'Étienne et de la « couronne céleste » qui lui est destinée, décrites par la Légende Majeure et Hartvik, ont plutôt pour origine des histoires analogues de la Bible et de l'hagiographie.⁹⁶ La mythologie hongroise des X^e-XI^e siècles⁹⁷ ne figure pas dans les légendes créées pour lutter contre la paganisme,

94 Sur le chariot : FRB I, 162 (Gumpold), 179 (Laurent de Monte Cassino), 188 (*Crescente fide*). Sur le sang : *ibid.*, 187 (*Crescente fide*). C. Horváth a attiré l'attention sur ces correspondances : « Szent László-legendáink eredetéről » (*De l'origine des légendes de saint Ladislas*), Budapest, 1928, 22-25, 41-45.

95 Dans l'historiographie tchèque, la date de l'origine de la légende de Christian est très controversée, les différentes datations s'étendent du X^e au XIV^e siècle. Cf. J. Pekař, *Die Wenzels- und Ludmillegenden und die Echtheit Christians*, Prague, 1906 ; F. Graus, « Kirchliche und heidnische (magische) Komponenten der Stellung der Přemysliden sage und St. Wenzels-Ideologie », *Siedlung und Verfassung Böhmens in der Frühzeit*, sous la direction de F. Graus et H. Ludat, Wiesbaden, 1967, 152 ; B. Brethold (éd.), *Die Chronik des Böhmen Cosmas von Prag (MGH SS NS II)*, Berlin, 1923, 6-18 ; voir aussi Graus, *Lebendige*, 89-109 ; J. Banaszkiwicz, « Königliche Karrieren von Hirten, Gärtnern und Pflüger », *Saeculum*, 314 (1982), 265-286.

96 L'analyse de D. Dümmerth des légendes d'Emese et du touroul dans *Álmos az áldozat* (Álmos sacrifié), Budapest, 1986, fournit une explication plausible des rapports de ce motif avec la tradition mythique ancienne, mais je pense qu'un parallèle entre les rêves d'Emese et de Sarolt (cf. *Az Árpádok nyomában*, 140-141) n'est pas justifiable : à part la vision en rêve et la glorification de l'enfant à naître, il n'y a aucun élément commun. Sur les parallèles hagiographiques, cf. H. Delaheye, *Les légendes hagiographiques*, SH, 18a, Bruxelles, 1955⁴, 56 ; Csóka, *A latin*, 381 ; sur les variantes des visions cf. Tóth, « Szent István legrégeb » », 26-30, 83-85 ; Csóka, *A latin*, 628-631.

97 Sur la reconstitution et l'évolution historique de la mythologie cf. Gy. Györffy, *Krónikáink és a magyar őstörténet* (La préhistoire hongroise dans nos chroniques), Budapest, 1948 ; 2^e édition aug-

mais plutôt dans les chroniques. Les légendes de l'étranger, ou tout au moins les légendes forgées par des ecclésiastiques sur des modèles culturels de l'étranger n'ont pas tenté d'implanter les nouveaux cultes en Hongrie en interprétant et en reprenant les traditions religieuses ou mythiques « populaires » locales. La légende de saint Ladislas ne fait pas exception dans ce domaine : composée vers la fin du XII^e siècle, elle a résisté tout autant que les légendes de saint Étienne aux traditions folkloriques – bien qu'au cours du Moyen Âge, davantage d'éléments mythiques se soient cristallisés autour du personnage de Ladislas qu'autour des autres saints hongrois.

Il en va à peu près de même pour les motifs hagiographiques des légendes de saint Étienne. A la vision du « *magnifique jeune homme* » qui apparaît à Géza et lui annonce la naissance d'Étienne dans la Légende Majeure, Hartvik ajoute une autre vision, où le protomartyr saint Étienne fait la même prédiction à Sarolt, mère d'Étienne.⁹⁸ La vision annonçant la mort de saint Imre – vraisemblablement reprise à la légende de saint Benedict rédigée par le pape saint Grégoire le Grand – selon laquelle « *des anges emportèrent son âme dans le palais des cieux* », est un motif mobile analogue ; on en retrouve une variante développée dans la légende ultérieure de saint Imre.⁹⁹ Les autres motifs repris : les deux attaques étrangères miraculeuses, la lévitation de la tente décrite par Hartvik, la révélation de la religieuse Caritas concernant la pierre tombale inamovible avant la libération de Salomon, appartiennent tous aux thèmes répandus des légendes internationales. Il importe de souligner que ces thèmes hagiographiques ont été précisément repris par les légendes les plus « savantes », ou tout au moins teintées de politique religieuse. Il ne s'agit donc pas d'emprunts naïfs du « folklore ecclésiastique », mais des efforts que firent des évêques lettrés pour adapter la sainteté d'Étienne aux critères internationaux en recourant aux éléments connus de la culture littéraire.

Une variante particulière des légendes médiévales a pour fonction de justifier les vols de reliques qui ont permis la création de nouveaux cultes au Moyen Âge. L'introduction dans l'hagiographie de ce genre particulier – les *furta sacra* – devint nécessaire, parce qu'au Moyen Âge de nombreux lieux de culte importants se sont ainsi procuré leurs célèbres reliques : celles de saint Nicolas à Bari, ou de sainte Foy à Conques, et il se peut que la présence des reliques de saint Marc à Venise doive davantage à la violence qu'à des transactions commerciales. On

mentée d'une étude : « Régi kérdések – új válaszok » (Questions anciennes – réponses nouvelles), Budapest, 1993 ; J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása. Kéi tanulmány a kérdés előtörténetéből* (Formation de la conscience nationale hongroise. Deux études sur la préhistoire du phénomène), sous la direction d'I. Zimonyi, Szeged, 1992, 116-149.

98 *Legendae Stephani*, 379, 406 ; Francesco Lanzoni, « Il sogno presago della madre incinta nelle letteratura medievale e antica », *Analecta Bollandiana*, 45 (1927), 225-261.

99 *Legendae Stephani*, SRH II, 428/47 ; Csóka, *A latin*, 183-184.

peut également citer le vol de la Sainte Droite, et le récit de Hartvik a le mérite de bien répondre aux critères de ce genre hagiographique particulier, l'histoire de Mercurius ne manque pas d'aventures, de protestations ni de visions qui accompagnent le vol de la relique.¹⁰⁰

Il est remarquable que les légendes n'aient repris que très peu de descriptions de miracles. Les listes de miracles survenus après la mort témoignent d'un culte religieux populaire – pas nécessairement spontané, mais dans tous les cas d'assez longue durée – autour des reliques et constituent autant de documents du pouvoir miraculeux du saint en question du point de vue des conceptions surnaturelles en vigueur au lieu et à l'époque donnés. C'est pourquoi les miracles ayant suivi la mort sont devenus un critère de canonisation dont témoignent des listes soigneusement établies à partir du XIII^e siècle.¹⁰¹ La Légende Majeure ne contient que de vagues traces de cet aspect du culte des saints, la Légende Mineure cite de nombreuses guérisons miraculeuses survenues après la mort, sans donner un seul exemple concret, et Hartvik n'y ajoute que trois cas détaillés. Si nous comptons aussi le seul miracle qui a suivi la mort d'Imre, nous devons en conclure que le pouvoir de conviction et l'influence de la croyance chrétienne aux miracles n'étaient encore guère puissants en Hongrie à la fin du XI^e siècle, et que même les zéloteurs du culte de saint Étienne n'y attachaient pas une grande importance. La croyance aux miracles devint progressivement populaire, et même les reliques du « populaire » saint Ladislas conservées à Várad ne susciterent ni guérisons ni libérations miraculeuses cent à cent cinquante ans plus tard, mais servirent de soutien aux jugements de Dieu et aux prestations de serments.



Quelle image les trois points de vue étudiés donnent-ils de la place des trois légendes hongroises de saint Étienne dans l'évolution du christianisme occidental? En résumé, on peut dire qu'elles se situent au XI^e siècle à un tournant de l'évolution du modèle de roi saint, à partir duquel (comme une solution aux contradictions, aux tensions qui se sont poursuivies pendant de longs siècles) les fonctions du souverain chrétien elles-mêmes devinrent le critère de la sainteté. Le nouveau modèle de *rex iustus* vertueux fondateur de la nation, législateur, gouverneur de l'Église, ne se manifeste pas seulement dans l'hagiographie, mais il touche également deux autres domaines essentiels. Bien qu'Étienne n'ait pas pu le prévoir, sa renommée de saint roi sera l'un des principaux soutiens du recueil de

100 *Legendae Stephani*, 438-440/52-53 ; P. J. Geary, *Furta sacra. Thefts of Relics in the Central Middle Ages*, Princeton University Press, Princeton, 1978.

101 B. Ward, *Miracles and the Medieval Mind*, Londres, 1982 ; Vauchez, *La sainteté*, 495-557 ; P.-A. Sigal, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e-XII^e siècle)*, Cerf, Paris, 1985.

lois qu'il fut le premier à rédiger – et inversement : l'édiction de lois ajoute une dimension essentielle au code des vertus du roi saint.¹⁰² D'autre part, par ses *Admonitions*, le roi saint contribue à définir les principes de base de la monarchie chrétienne, non seulement par l'exemple de ses actes et de ses lois, mais aussi sous un aspect théorique.¹⁰³

Les légendes de saint Étienne montrent que l'hagiographie a aussi joué un rôle important dans le développement du nouveau modèle de souverain, et fonctionnant effectivement comme des représentations du souverain, elles ont montré l'exemple à ses successeurs.

La Légende Majeure n'a pas seulement fourni le modèle des activités du souverain, elle a aussi souligné que le roi Étienne s'est délibérément efforcé toute sa vie de mériter sa place parmi les saints. Sur le principe du *do ut des*, « *il proposa au Christ... de daigner dans sa grâce l'accueillir parmi les habitants des cieux* » ; l'auteur de la Légende a souligné avec une intention inhabituelle pour la mentalité religieuse récente la qualité de « trésor éternel » des investissements que fit Étienne en répandant ses aumônes.

Cette détermination basée sur le principe du pouvoir, comme je l'ai rappelé, ne fut pas une conséquence de la genèse nationale et politique d'Étienne, mais de l'évolution sur plusieurs décennies du modèle de roi saint, ainsi que des courants de la chrétienté du XI^e siècle. Cependant, la dimension faiblement religieuse des légendes de saint Étienne et leur pauvreté relative en motifs folkloriques ont eu un contre-effet sur l'évolution du culte de saint Étienne. Elles ont maintenu ce saint jusqu'à nos jours dans le domaine originel de son rôle de politique étatique et religieuse.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

102 Folz, *Les saints rois*, 155-172, analyse cette dimension du culte des rois saints.

103 J. Szűcs, *Szent István Intelmei*, 32-53 ; W. Berges, *Fürstenspiegel des hohen und späten Mittelalters*, Leipzig, 1938.

László Koszta

(Université de Szeged, JATE)

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE EN HONGRIE

La caractéristique la plus importante du changement social survenu à la fin du premier millénaire est incontestablement la propagation de la foi chrétienne et l'organisation de l'Église. La christianisation du peuple hongrois vivant dans le bassin des Carpates a commencé au milieu du X^e siècle, avec la suprématie de la religion chrétienne de rite oriental ou byzantin. Vers 950, Gyula, le chef de la tribu qui occupait la partie orientale du bassin des Carpates, probablement le nord de la Transylvanie et la haute vallée de la Tisza, se rendit à Byzance où il reçut le baptême et où un prêtre du nom de Hierothéos fut consacré à son intention évêque de Turquie (Hongrie) avec l'approbation de l'empereur et du patriarche de Constantinople.¹ L'évêque apostolique de Byzance désigné par son titre pour convertir le peuple hongrois, a probablement accompli sa mission sur le territoire de la tribu de Gyula. La propagation du rite occidental ou romain a réellement commencé en 971-972 après un essai infructueux en 963.²

Wolfgang, un moine de l'abbaye d'Einsiedeln située en terre souabe, partit le premier vers les Hongrois et peu de temps après que le prince Géza et l'empereur Otton le Grand eurent noué des contacts, un moine du nom de Bruno venant de l'abbaye bénédictine de Saint-Gall prit bientôt le même chemin. Voyant les grandes possibilités qu'offrait cette nouvelle campagne d'évangélisation, l'évêque Pilgrim, chef du diocèse de Passau proche de la frontière des territoires hongrois, s'associa immédiatement à cette entreprise et en reprit l'initiative en adjoignant à Bruno les prêtres de son évêché. L'introduction à la cour du prince Géza du culte de saint Étienne protomartyr, patron de l'évêché de Passau, est la preuve de

1 Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*. (Les sources byzantines de l'histoire hongroise de l'époque arpadienne), Budapest, 1984, 85-86.

2 A. F. Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungaricae*. I-III, Budapestini, 1937-1938 (dans ce qui suit : CFH), II, 1474-1475.

succès de Pilgrim. Géza lui-même et son fils Vajk furent baptisés tous deux du nom d'Étienne et dédièrent la première église d'Esztergom, leur capitale, à saint Étienne. Il est donc vraisemblable que le prince et le roi Étienne I^{er}, son fils, aient été baptisés par des missionnaires venus de Passau.³

A partir du début des années 970, l'évangélisation du peuple hongrois commença selon les deux rites chrétiens. Après l'enthousiasme des débuts, la christianisation semble s'arrêter rapidement. C'est que laisse supposer le silence que gardent nos sources sur les succès de la nouvelle campagne d'évangélisation jusqu'à la fin du règne de Géza. Nous n'avons pas davantage d'informations sur une éventuelle institutionnalisation du christianisme que constituerait l'organisation du système ecclésiastique. L'arrêt de la christianisation avait des causes politiques. Il se révéla bientôt que la mission de l'évêque Pilgrim était surtout motivée par la réalisation des projets ambitieux de l'Église de Passau. En évangélisant les territoires hongrois et morave, Pilgrim avait pour objectif de les placer sous la domination de son diocèse et en même temps de se détacher de la province de Salzbourg. Il voulait fonder une province indépendante le long du Danube.⁴ Le prince Géza et son entourage se rendirent compte de ce que la réalisation des plans de Pilgrim signifierait l'intégration de l'Église hongroise en cours d'organisation à l'Église de l'Empire germanique (Reichskirche) et que la souveraineté des territoires hongrois, ainsi que le pouvoir du prince s'en trouveraient amputés. Ayant compris cela, le prince retira son soutien aux missionnaires de Passau.

Ce changement d'attitude des descendants d'Árpád rendit la tâche difficile à l'Église de Passau, mais les querelles internes de l'Empire germanique y contribuèrent aussi. Le duché de Bavière, en tant qu'unité la plus puissante de l'Empire, entra en conflit avec le pouvoir central des Ottoniens et s'efforça d'obtenir une indépendance de plus en plus grande. Otton le Grand – puis surtout son fils Otton II – n'apporta pas son soutien aux nouvelles entreprises missionnaires de la Bavière parce qu'il y voyait la possibilité d'une influence accrue du duché de Bavière. Ainsi ne patronna-t-il pas la constitution d'une nouvelle province ecclésiastique sous la direction de Passau. Le duché de Bavière consacrait la majorité de ses forces aux combats contre les Ottoniens et ne pouvait donc pas offrir aux missions à l'est et au sud-est le soutien politique et éventuellement militaire qu'elles requéraient.⁵ Après la mort d'Otton le Grand en 973, des changements se

3 Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977 (dans ce qui suit : Györffy 1977), 68-73.

4 H. Büttner, « Erzbischof Willigis von Mainz und das Papsttum bei der Bistumerrichtung in Böhmen und Mähren im 10. Jahrhundert », *Rheinische Vierteljahrsblätter*, 30 (1965), 10-15.

5 G. Stadtmüller-B. Pfister, *Geschichte der Abtei Niederaltaich 741-1971*, Augsburg, 1971 (dans ce qui suit : Stadtmüller 1971), 92-93 ; H. Wolter, *Die Synoden im Reichsgebiet und in Reichsitalien von 916 bis 1056*, München-Wien, 1988 (dans ce qui suit : Wolter 1988), 115-116.

produisirent dans la politique extérieure de la dynastie impériale avec l'accession au trône d'Otton II. Otton le Grand, comme l'indique le qualificatif associé à son nom, s'était efforcé de réaliser de vastes projets. Il avait envoyé des évêques apostoliques à Kiev, et fondé le diocèse missionnaire de Magdebourg pour la christianisation des tribus slaves vivant au sud de la Baltique. Une partie de sa politique visait également à étendre l'influence de l'Empire vers le sud-est. C'est dans ce but qu'il avait mis de l'ordre dans ses relations avec l'empereur de Byzance et soutenu énergiquement la mission qui partit en 971-972 vers la Hongrie. Otton II qui accéda au trône en 973 abandonna les grands projets de son père. Ses actes n'étaient plus motivés par l'extension des territoires et de l'influence de l'Empire, mais par le renforcement des régions déjà conquises et leur meilleure intégration à l'Empire. C'est pourquoi le soutien de la christianisation des Hongrois passa à l'arrière-plan de la politique extérieure impériale qui s'intéressa plutôt à l'organisation ecclésiastique des régions tchèque et morave, qui entretenaient des rapports plus étroits avec l'Empire, ainsi qu'à la fondation de l'évêché de Prague.⁶

Nous ne disposons pas d'informations sur le succès des entreprises missionnaires de Byzance. Il semble que l'activité de l'évêque Hierothéos se soit limitée au territoire de la tribu de Gyula. La mission grecque ne trouva pas davantage d'appui sérieux chez les tribus vivant dans le sud du bassin des Carpates, puisque celles-ci se livrèrent jusqu'en 970 à des incursions en direction de l'Empire de Byzance. Le fait que Byzance ait entrepris à cette époque d'occuper le nord des Balkans et de démanteler l'Empire bulgare pouvait impliquer que la mission de rite oriental préparait l'expansion de l'Empire, dont l'orientation est indiquée par le fait que l'Église chrétienne d'Orient se trouvait sous la direction de l'empereur de Byzance. Une grande partie des dirigeants des tribus hongroises a sans doute fait preuve de réserves politiques à l'égard des missionnaires de Byzance.

La politique intérieure de la seconde moitié du X^e siècle n'a pas davantage favorisé la christianisation. Après la défaite d'Augsbourg en 955, la société hongroise a été caractérisée par un long isolement et par la crainte de l'Occident. Les quelque vingt années qui se sont écoulées jusqu'en 972 entre la défaite et l'ouverture à la religion chrétienne romaine n'ont pas suffi à effacer de la mémoire collective le sentiment d'humiliation et de crainte. L'apparition d'une nouvelle attitude envers l'Occident ne fut possible qu'à la fin du règne de Géza après l'accomplissement d'une génération entière.

Le succès de la mission fut retardé par le fait que dans la seconde moitié du X^e siècle, au lieu de se consacrer à la politique extérieure, les Árpád durent encore étendre leur domination sur les tribus de l'ouest et du nord-ouest de la Hongrie

6 M. Hellmann, « Die Ostpolitik Kaiser Ottos II. », *Syntagme Friburgiense. Historische Studien Hermann Aubin dargebracht zum 70. Geburtstag am 23. 12. 1955*, Konstanz, 1956, 49-67.

qui en raison de la défaite d'Augsbourg étaient très affaiblies sur le plan militaire.⁷ Mais dans l'intérêt de l'expansion intérieure, il n'était pas recommandé d'augmenter encore les tensions qui se manifestaient chez les tribus nouvellement assujetties en portant atteinte aux anciennes croyances et en imposant la religion chrétienne. Parallèlement à l'expansion des Árpád dans l'ouest de la Hongrie, se développèrent dans d'autres territoires du bassin des Carpates sous la direction de chefs de tribus assez puissants, des centres de pouvoir qui devinrent rivaux de Géza. Plusieurs centres de pouvoir rivaux, plusieurs états tribaux se développèrent au sein de la société hongroise.⁸ Mais un tel degré d'émission politique ne favorisait pas la christianisation qui en raison de la résistance des masses païennes, ne pouvait aboutir qu'avec le soutien du pouvoir temporel. Le fait qu'une opposition à la politique de Géza se manifeste même au sein de la famille arpadienne indique quel était le degré de cet éparpillement, qui se révèle également dans le partage de territoires entre les membres de la famille. Géza ne put exercer pleinement son pouvoir que dans un territoire limité par Győr, Esztergom et Veszprém. La région située au sud du Balaton était gouvernée par un de ses parents païens, Koppány qui refusait la religion chrétienne. Dans de telles conditions, Géza dut se résoudre à ne pas encore s'engager pleinement à la propagation de la foi chrétienne. Les changements qu'impliquait l'accélération de l'évangélisation auraient certainement provoqué la résistance des masses païennes et des chefs de tribus et de clans qui s'appuyaient sur elles. L'addition de ces raisons de politique extérieure et intérieure a entravé le succès de la christianisation dans la seconde moitié du X^e siècle, et empêché l'organisation de l'Église qui en aurait résulté et en aurait même permis l'extension. En revanche, il est certain qu'un évêque apostolique a pu exercer son activité sans interruption sur le territoire où régnait le pouvoir des Árpád, et qu'il résidait le plus souvent dans le château de Sarolt, princesse de Veszprém.⁹

A la fin de son règne, Géza fut plus actif sur le plan de la politique extérieure, il s'efforça de consolider son pouvoir en établissant des liens d'amitié avec les territoires voisins des habitats hongrois. Il avait pour objectif dans le cadre de ce programme politique de donner de nouvelles bases à ses rapports avec l'Empire germanique, en particulier avec le duché de Bavière. Conformément aux coutumes de l'époque, ces nouvelles relations requéraient des liens dynastiques. Mais afin d'obtenir pour son fils la main d'une jeune fille apparentée à l'empereur, Géza dut faire des démarches spectaculaires ou au moins promettre de soutenir la christianisation et l'organisation de l'Église et d'engager des membres du clergé

7 Gy. Kristó, *Levédi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération des tribus de Levédi à l'État de saint Étienne, Budapest, 1980 (dans ce qui suit : Kristó 1980), 477-483.

8 Kristó 1980, 435-491.

9 Györffy 1977, 76, 177.

bavarois. Dans les dernières années de son règne, Géza obtint que son fils Étienne épouse Gizella, le sœur d'Henri, duc de Bavière.¹⁰

Les premières fondations

Ce mariage fit date dans l'État hongrois du Moyen Âge et dans l'organisation de son Église. Il eut pour corollaire immédiat la fondation de l'abbaye de Pannonhalma qui peut être située vers 996. La fondation de la première abbaye bénédictine en Hongrie peut également être considérée comme une déclaration du programme de Géza. Elle montre que le prince s'était définitivement prononcé en faveur de l'organisation des institutions de l'Église et exprimait le sérieux de sa politique. Par le choix du saint patron de ce nouveau monastère, il manifesta la volonté de placer l'exercice de son pouvoir, et surtout celui de son fils, sur de nouvelles bases. Il ne choisit pas un saint typique allemand ou bavarois, dit saint impérial, mais il voua la nouvelle fondation à saint Martin. Celui-ci était depuis les Mérovingiens le saint patron des rois, du pouvoir royal,¹¹ ainsi en désignant le saint patron de Pannonhalma, Géza exprima son ambition de conquérir le pouvoir royal et la couronne qui le symbolisait.

Le mariage de saint Étienne et de Gizella renforça les liens d'Esztergom et de Ratisbonne. Les prêtres et les moines de la suite de Gizella assurèrent la base du personnel nécessaire à la christianisation et à l'organisation de l'Église. La constitution du diocèse de Veszprém, le premier évêché hongrois, peut sans doute être rattachée à la personne de Gizella. La charte de fondation n'en a malheureusement pas été conservée. D'après la tradition, nos sources soulignent à partir du XIII^e siècle l'ancienneté de ce diocèse. Un diplôme de l'époque de Ladislas IV dit clairement que Veszprém fut le premier évêché. Plusieurs chercheurs en situent la fondation dans les dernières années du règne du prince Géza, mais selon la légende majeure de saint Étienne et un diplôme de 1232, nous pouvons considérer que Gizella en fut la fondatrice.¹² Cela est confirmé par la charte de fondation publiée en 1001/1002, selon laquelle il n'y avait pas encore d'évêchés dans le pays

10 F. Makk, *Magyar külpolitika* (Politique extérieure hongroise), Szeged, 1993, 35.

11 G. Zimmermann, « Patrozinienwahl und Frömmigkeitswandel im Mittelalter », *Würzburger Diözessangesichtsblätter*, 20 (1958), 103-106 ; H. Weigel, « Das Patrozinium des hl. Martin », *Studium generale* 1950/3, 147-148 ; Eugen Ewig, « Der Martinskult im Frühmittelalter », *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte* 1962/14, 17-18, 25-30 ; Helmut Weigel, « Das Patrozinium des hl. Martin » in *Blätter für deutsche Landesgeschichte* 100 (1964), 86-91.

12 *Diplomata Hungariae antiquissima* I, ed. G. Györffy, Budapestini, 1992 (dans ce qui suit : DHA), 39-40.

à l'époque du soulèvement de Koppány (997).¹³ Si nous pouvons accorder crédit à ce texte qui contient également des ajouts et des additifs, l'organisation de l'évêché de Veszprém peut être située entre 997 et 1000. Veszprém, le centre du diocèse, était à l'origine une forteresse franque où se trouvait également une église relevant du diocèse de Salzbourg.¹⁴ Après la conquête, cette place forte devint très rapidement un des centres arpadiens et Sarolt, l'épouse de Géza, en fit la résidence de sa cour. Sur l'initiative de la princesse, la religion chrétienne s'y implanta bientôt comme le montre la construction de la chapelle Saint-Georges dans la seconde moitié du X^e siècle.¹⁵ L'ancienneté du diocèse de Veszprém est également attestée par l'étendue de son territoire. D'après un document publié en 1009 qui en fixe les limites, les comitats de Visegrád, Fejér, Veszprém et Kolon (l'actuelle Zala) lui appartenaient,¹⁶ si bien qu'il englobait une bonne partie de la Transdanubie, excluant de ce territoire l'archevêché d'Esztergom fondé par la suite.

Un des événements marquants des premières années du règne de saint Étienne fut l'arrivée en Hongrie des disciples de saint Adalbert, évêque de Prague martyrisé en 997, parmi lesquels Radla-Sebestyen et Astrik-Anastase. Ces prêtres d'origine tchèque avaient contribué avec Adalbert à l'édification de l'Église de Pologne, ils avaient même suivi leur maître en exil en Italie. La cour du jeune prince se trouva donc enrichie de missionnaires expérimentés jouissant d'un vaste cercle de relations.¹⁷ Les disciples d'Adalbert - poursuivant les idées de leur maître - prêchaient une foi chrétienne indépendante politiquement, mais ils purent aussi collaborer pacifiquement avec les prêtres bavarois, puisque le pays tchèque entretenait depuis longtemps des rapports étroits avec l'Église de Bavière, en particulier avec Ratisbonne.¹⁸ Saint Étienne et son épouse trouvèrent en ces prêtres venus des territoires bavarois et formés dans l'entourage d'Adalbert des collaborateurs avec l'aide desquels ils purent entreprendre l'organisation systématique de l'Église indépendante de Hongrie.

Pour assurer la souveraineté de la Hongrie et consolider le pouvoir du roi Étienne, il fallait que son Église soit indépendante de l'Église de l'Empire allemand. Le lien dynastique n'étant que temporaire, le souverain voulait renforcer

13 J. Gutheil, *Az Árpád-kori Veszprém* (Veszprém à l'époque arpadienne), Veszprém, 1979, 43-57.

14 T. von Bogyay, « Die Kirchenorte der Conversio Bagoariorum et Carantanorum », *Südost-Forschungen* 19 (1960), 340-408.

15 K. H. Gyürky, « Die St. Georg-Kapelle in der Burg von Veszprém », *Acta Archaeologica* 15 (1963), 340-408.

16 DHA 52-53.

17 K. Bosl, « Adalbert von Prag - Heiliger an einer europäischen Zeitwende », *Böhmen und seine Nachbarn, München-Wien, 1976* (dans ce qui suit : Bosl 1976), 132-133 ; T. Bogyay, « Brevnov és a magyar misszió » (Brevnov et la mission en Hongrie), *Közép-Európa szentje. Adalbert*, sous la direction de Á. Somorjai, Budapest, 1994, 193-205.

18 Stadtmüller 1971, 95-98.

l'indépendance de l'Église de Hongrie et celle de l'État hongrois qui allait de pair, par des garanties institutionnelles plus fermes. Il souhaitait organiser l'Église hongroise naissante dans une province ecclésiastique indépendante. La situation de politique extérieure favorable au tournant du siècle l'aida considérablement à remplir cet objectif. A la tête de l'Empire allemand se trouvait Otton III, petit-fils d'Otton le Grand, fils d'Otton II et de Théophanu, princesse byzantine. L'empereur était très cultivé, il savait le latin et le grec, et écrivait même des vers. Il avait une telle admiration pour l'Italie qu'il transféra sa capitale à Rome et fit édifier son palais sur le mont Aventin. Otton III s'efforça de réaliser des idéaux qui surpassaient de loin les possibilités de son époque. Un de ses projets visait à fonder un nouvel empire chrétien œcuménique qu'il prévoyait de gouverner de Rome avec le pape - tel un nouveau Constantin. Son titre de souverain témoigne également de ses idées : il adjoignit au fier titre de *Romanorum imperator augustus* celui de serviteur de Jésus Christ (*servus Jesu Christi*), puis celui de serviteur des apôtres (*servus apostolorum*).¹⁹ Saint Adalbert, qui au cours de son séjour à Rome vécut avec ses disciples au monastère de Saint-Alexis et Saint-Boniface situé à côté du palais impérial, joua également un grand rôle dans l'édification de l'idéal du nouvel empire. On doit à ce prélat d'origine slave devenu l'ami d'Otton III le fait que dans la conception du nouvel empire figurent comme États indépendants des peuples d'Europe centrale qui se convertissaient à cette époque à la religion chrétienne et se constituaient en nations indépendantes, les Polonais et les Hongrois.²⁰

Les négociations sur l'intégration de ces deux peuples commencèrent immédiatement avant la fin du X^e siècle et aboutirent rapidement. Au printemps de l'an 1000, l'empereur Otton III fit en personne un pèlerinage à Gniezno au tombeau de saint Adalbert et lors du synode qui se tint pendant son séjour en Pologne, fut fondé l'archevêché de Gniezno, qui marquait la création d'une province ecclésiastique indépendante en Pologne. Au moment du pèlerinage de Gniezno, il a sans doute également été question de l'Église de Hongrie, c'est tout au moins ce que laisse supposer le fait qu'en route vers la Pologne, l'empereur ait fait un long séjour à Ratisbonne²¹ et ait tenu des conférences avec de nombreux dignitaires ecclésiastiques et laïques allemands, dont Henri, duc de Bavière, beau-frère de saint Étienne. L'avenir de la Hongrie, l'organisation de son Église et la question du titre de saint Étienne furent à l'ordre du jour du synode qui se tint le 1^{er} janvier 1001 sous la présidence de l'empereur et du pape Sylvestre II au monastère de S. Maria in Pallara à Rome. Le duc Henri de Bavière assistait de nouveau en

19 M. Uhlirz, *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Otto II. und Otto III.*, Bd. II, Berlin, 1954 (dans ce qui suit : Uhlirz 1954), 310-322.

20 Bosl 1976, 130-134.

21 Uhlirz 1954, 316-319.

personne aux débats - et ce n'est pas un hasard.²² En raison de troubles survenus à Rome, le synode se poursuivit au mois d'avril à Ravenne, en présence de l'archevêque Astrik-Anastase comme saint Étienne l'avait demandé au cours des débats de janvier.²³ Le synode autorisa saint Étienne à fonder l'archevêché d'Esztergom et les évêchés qui en dépendaient - probablement sur des territoires non déterminés précisément. Cette décision porta une grave atteinte aux intérêts de l'Église impériale, comme en témoigne le fait qu'aucun prêtre allemand n'était présent au synode de Ravenne. L'Église indépendante de Hongrie vit donc le jour avec le soutien de l'empereur Otton III et l'approbation du pape Sylvestre II, ainsi que l'intervention d'Henri, duc de Bavière et frère de l'épouse du roi Étienne. Le Saint-Siège a pleinement participé à l'organisation de l'Église de Hongrie, mais après la fondation de la province ecclésiastique, saint Étienne put ensuite procéder librement à des démarches concrètes dans le cadre des pouvoirs que lui avait délégués le pape.

L'organisation des évêchés

La conception de l'organisation de l'Église fut puisée - semble-t-il - dans le recueil de lois de Pseudo-Isidore établi dans la seconde moitié du IX^e siècle. Du point de vue de l'organisation ecclésiastique, ce recueil stipulait qu'un pays autonome ayant à sa tête un roi, constituait une province ecclésiastique indépendante divisée en 10 à 12 évêchés. La mise en pratique de ce principe au XI^e siècle est attestée dans la légende de saint Étienne compilée au début du XII^e siècle par l'évêque Hartvik, selon laquelle le roi saint Étienne fonda dix évêchés et plaça à leur tête l'archevêque d'Esztergom. Cela est encore confirmé par une information de la légende majeure de saint Gérard qui s'appuie sur des données du XII^e siècle, disant que le souverain projetait d'édifier douze évêchés.²⁴ Toutefois, selon le droit canon, il suffisait de quatre diocèses pour former une province.²⁵

C'est pourquoi en 1001 on projeta la fondation ou la création prochaine d'au moins trois autres évêchés en plus de l'archevêché d'Esztergom. Comme nous

22 Wolter 1988, 189-196.

23 Uhlirz 1954, 368-373 ; Wolter 1988, 197-200 ; DHA, 20-21.

24 H. Fuhrmann, « Provincia constat duodecim episcopatus », *Studia Gratiana* XI, 1967 (dans ce qui suit : Fuhrmann 1967), 394-398 ; P. Nagy Püspöki, « Szent István egyházszerkezete. Előzmények, kánonjogi háttér » (L'Église de saint Étienne. Prémisses, droit canon), *Szent István és kora* (Saint Étienne et son époque), sous la direction de F. Glatz et J. Kardos, Budapest, 1988, 73-76 ; J. Gerics, « A korai államelmélet érvényesülése István korában » (Mise en pratique de la théorie de l'État à l'époque du roi Étienne), *Egyház, állam és gondolkodás Magyarországon a középkorban* (Église, État et mentalité dans la Hongrie du Moyen Âge), sous la direction de J. Gerics, Budapest, 1995, 68-69.

25 Fuhrmann 1967, 392.

l'avons vu, l'un d'entre eux, celui de Veszprém existait déjà en tant que plus ancien diocèse de Hongrie. Il était évident qu'il fallait fonder un nouvel évêché dans l'ouest de la Hongrie, région soumise aux Árpád dès le milieu du X^e siècle. La ville de Győr semblait la plus appropriée, puisqu'elle était située au bord du Danube sur la route qui reliait Esztergom à Ratisbonne. Ainsi ceux qui venaient de Bavière - avant d'atteindre Esztergom, capitale d'Étienne - traverseraient-ils un centre épiscopal et pourraient voir que la religion chrétienne ne s'était pas seulement implantée dans l'entourage immédiat du souverain. Le fait qu'en 997 le souverain envoya dans cette ville un morceau du corps de Koppány écartelé après sa défaite, montre l'importance centrale de Győr.²⁶ La fondation de cet évêché renforça encore l'influence du souverain sur la route qui reliait la Hongrie à l'Empire le long du Danube. La juridiction de l'évêché de Győr s'étendait aux comitats de l'ouest de la Hongrie.

En même temps qu'il fondait l'archevêché, le souverain a dû songer à fonder un évêché en Transylvanie sur le territoire de la tribu de Gyula. Étienne était certain que ce chef de tribu, son parent par Sarolt, sa mère, ne ferait pas obstacle à la fondation du quatrième évêché requis par le droit canon. Mais il semble que Gyula ne soutint pas son projet. Étienne fut donc contraint de recourir aux armes pour imposer sa volonté,²⁷ et peu après la victoire qu'il remporta en 1003, il fonda l'évêché de Transylvanie. Le premier diocèse de Hongrie orientale résulta donc de combats de fondation de l'État. Il s'étendait à l'origine au territoire occupé par la tribu de Gyula, le centre et le nord de la Transylvanie, ainsi qu'une partie de la haute vallée de la Tisza.²⁸ On ignore quelle fut la première ville qui servit de siège à l'évêque ; il peut s'agir de Dobokavár, centre du comitat de Doboka constitué à cette époque. Le siège définitif fut Gyulafehérvár, mais il ne fut probablement institué que dans la seconde moitié du XI^e siècle, sous le règne de saint Ladislas. Le diocèse de Transylvanie différait également des autres évêchés hongrois en ce que son nom n'était pas celui de la ville qui lui servait de siège, mais celui de sa région. On pense qu'il a été fondé vers 950 et que son nom a conservé la mémoire de l'évêché apostolique byzantin qui y avait fonctionné jusqu'à la fondation du diocèse catholique, ce qui est aussi dû au rapide changement de centre.

En présentant la première étape de l'organisation des évêchés, on peut se demander pourquoi Esztergom fut choisi comme métropole, et pourquoi l'évêché de Veszprém qui existait déjà ne fut pas placé à la tête de la province ecclésiastique de Hongrie. Il nous faut peut-être chercher la réponse dans le fait que Veszprém étant la résidence de la reine, et Esztergom celle du roi, saint Étienne a

26 *Scriptores rerum Hungaricarum* I, Ed. Emericus Szentpétery, Budapestini, 1937 (dans ce qui suit : SRH), 313-314.

27 SRH I, 314-315 ; CFH I, 141.

28 Gy. Kristó, « A 10. századi Erdély politikai történetéhez » (Histoire politique de la Transylvanie au X^e siècle), *Századok* 122 (1988), 20-30.

voulu placer sa propre capitale à la tête de l'Église de Hongrie. L'évêché de Veszprém de fondation plus ancienne a pratiquement exclu de Transdanubie l'archevêché dont la juridiction s'étendait à l'ouest et au centre de la Haute-Hongrie. Sur la rive droite du Danube, seule la métropole appartenait à l'archevêché.

A la fin de la première décennie du nouveau millénaire, on observe une nouvelle vague de fondations d'évêchés qui témoigne de la rapide organisation de l'administration diocésaine. En 1009, l'évêché de Pécs fut fondé au cours d'une réunion synodale siégeant à Győr et le diplôme qui en fixe les limites est publié.²⁹ Azo, légat du pape était présent, ce qui suggère que l'ordre du jour de cette réunion de Győr ne comportait pas seulement la création d'un évêché, mais aussi sur un plan beaucoup plus vaste, l'organisation de l'Église. La fondation de l'évêché de Pécs fut rendue possible par la victoire que saint Étienne remporta sur les Hongrois noirs qui vivaient au sud, sur le cours inférieur du Danube ; en d'autres termes, l'édification de ce nouveau diocèse peut aussi être reliée à une étape des combats de fondation de l'État.³⁰ La juridiction de l'évêque de Pécs s'étendait sur le sud de la Transdanubie, sur une partie des territoires situés au-delà de la Drave et sur la moitié nord de la Sirmie.

Le diocèse de Kalocsa a dû être organisé en même temps que l'évêché de Pécs, comme le montrent la parenté des saints patrons de ces deux diocèses (Pécs – St Pierre, Kalocsa – St Paul) et le fait que le diplôme délimitant le territoire de Pécs lui assigne des limites précises du côté de Kalocsa. La situation juridique du diocèse de Kalocsa est dans doute la question la plus problématique de l'histoire de notre Église au XI^e siècle. L'administration ecclésiastique ancienne des pays christianisés est caractérisée par l'existence d'un seul archevêché. En revanche, en Hongrie outre Esztergom, Kalocsa obtint ce titre dès le milieu du XI^e siècle, ce qui implique la création de deux provinces, apparente contradiction avec la conception du recueil de Pseudo-Isidore qu'avaient suivie les conseillers religieux de saint Étienne. Mais le problème réside en ce que dans la seconde moitié du XII^e siècle, il n'y a aucune trace d'une province ecclésiastique de Kalocsa dans l'administration de l'Église. Il n'est question d'aucun évêque dépendant d'un archevêque de Kalocsa. La contradiction entre le titre d'archevêché de Kalocsa et son statut juridique d'évêché peut être résolue si on pense à l'institution des archevêchés autocéphales de l'Église orthodoxe. Les archevêques autocéphales étaient en fait des archevêques en titre jouissant de certains privilèges, mais ils ne

²⁹ DHA, 58.

³⁰ Gy. Kristó, « A fekete magyarok és a pécsi püspökség alapítása » (Les Hongrois noirs et la fondation de l'évêché de Pécs), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica* 82 (1985), 11-17.

disposaient pas d'une province particulière.³¹ Les rapports de l'Église de Hongrie avec le christianisme de Byzance lui ont permis de connaître cette institution juridique qui s'est manifestée au tournant des X^e-XI^e siècles dans les pays catholiques, même en Italie. Saint Étienne plaça Astrik,³² qui portait déjà le titre d'archevêque, à la tête de Kalocsa fondé en 1009 ; par ses missions diplomatiques, celui-ci joua un grand rôle dans l'obtention de la couronne et l'organisation indépendante de l'Église de Hongrie. Si en dépit de son titre d'archevêque, Astrik n'avait été placé qu'à la tête d'un évêché, son prestige et son rang en auraient été diminués, c'est pourquoi, suivant l'exemple des archevêchés autocéphales, son nouveau diocèse reçut le titre d'archevêché. Le prélat de Kalocsa pouvait exercer une représentation archiépiscopale, mais il ne jouissait effectivement que des droits d'un évêque, ainsi la conception de l'archevêché unique en vigueur à l'époque de l'organisation de l'Église de Hongrie fut-elle respectée. Ce n'est qu'au milieu du XII^e siècle que Kalocsa devint archevêché de plein droit et constitua une province distincte d'Esztergom.³³

La fondation d'un évêché à Eger appartient à la seconde période d'organisation qu'on peut situer vers 1009. Cette création peut être reliée au mariage contracté entre Aba Samuel, chef de tribu kabar devenu palatin, et la sœur cadette de saint Étienne, entre 1005 et 1010.³⁴ Il est évident que le chef de tribu ne pouvait épouser la sœur du roi que s'il permettait l'évangélisation et la constitution d'un diocèse sur son territoire. Le territoire du diocèse d'Eger correspondait à la région nord-est du bassin des Carpates, mais en prévision de la fondation de l'évêché de Bihar, la juridiction de son chef s'étendait jusqu'au territoire d'Ajtony, au sud de la Grande Plaine. C'est ce souvenir que conserva pendant tout le Moyen Âge l'archidiaconat de Pantoka enclavé entre les diocèses de Bihar et de Csanád, qui appartenait à Eger.³⁵

L'administration de l'Église de Hongrie fut rapidement mise en place, tout au moins au niveau des évêchés. Dans la décennie qui suivit son couronnement, saint Étienne constitua l'administration ecclésiastique de l'ouest du pays, mais il

31 H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959 (dans ce qui suit : Beck 1959), 67-68 ; E. Chrysos, « Zur Entstehung der Institution der autokephalen Erzbistümer », *Byzantinische Zeitschrift* 62 (1969), 263-286 ; H.-G. Beck, *Geschichte der Orthodoxen Kirche im Byzantinischen Reich*, Göttingen, 1980, 42 ; L. Perrone, « Autokephale Erzbischöfe », *Lexikon des Mittelalters* I, München, 1977-1980, 1269-1270.

32 Au sujet d'Astrik : J. Udvardy, *A kalocsai érsekek életrajza (1000-1526)* (Biographie des archevêques de Kalocsa), Cologne, 1991, 13-27.

33 Les provinces distinctes des deux archevêchés et les évêques suffragants qui en dépendaient sont énumérés dans un inventaire de revenus de l'époque de Béla III. III. *Béla magyar király emlékezete* (La mémoire de Béla III, roi de Hongrie), sous la direction de Gy. Forster, Budapest, 1900, 139-140.

34 SRH I, 325.

35 Territoire d'Eger : Gy. Kristó, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (Création des comitats en Hongrie), Budapest, 1988 (dans ce qui suit : Kristó 1988), 396-427.

obtint aussi des résultats considérables à l'est du Danube. Malgré ces progrès, on observe ensuite un fléchissement dans le développement des évêchés, il n'y eut pas de nouvelle création avant une vingtaine d'années. La dernière fondation qui peut être indiscutablement attribuée à saint Étienne est celle du diocèse de Csanád en 1030, peu après la défaite d'Ajtony.³⁶ La légende majeure de saint Gérard contient de nombreuses informations sur la constitution de cet évêché. Le christianisme n'a pas été introduit par Étienne dans la région du Maros, mais par Ajtony, l'ancien seigneur de ce territoire. Voulant constituer un État tribal indépendant de l'État d'Étienne, il avait été baptisé selon le rite grec et avait fondé à Marosvár, sa capitale, un monastère dédié à saint Jean Baptiste, où s'installèrent des moines basilites orthodoxes.³⁷ Le nouveau diocèse fut fondé sur le territoire du chef vaincu, délimité par le Danube et la Tisza au sud de la région du Körös et du Maros. L'évêché de Marosvár - ou de Csanád d'après le nom du chef qui vainquit Ajtony - fut placé par le roi sous la direction de saint Gérard, originaire de Venise.

La fondation des évêchés de Vác et de Bihar était communément attribuée à saint Étienne. En ce qui concerne Vác, le principal problème est posé par une chronique du XIV^e siècle qui lie la fondation de cette église à une vision miraculeuse du prince Géza.³⁸ Mais le texte ne dit pas clairement - peut-être à dessein - si le prince a fondé l'évêché ou seulement la cathédrale. Il est certain que ce diocèse existait déjà en 1075, car la charte de Garamszentbenedek en mentionne les limites.³⁹ Contrairement à cette donnée ultérieure, la fondation était traditionnellement datée des dernières années du règne de saint Étienne.⁴⁰ Mais on a découvert récemment que le roi Pierre pouvait aussi être considéré comme le fondateur.⁴¹ Dans le cas de Bihar, il est également difficile de trancher. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'une fondation secondaire de l'évêché d'Eger, car son territoire - tout au moins en partie - fut constitué sur celui de la province d'Eger. Le premier évêque, Léodvin d'origine lorraine, est mentionné sous le règne d'André I^{er}.⁴² Il faut donc situer la création de ce diocèse dans la seconde moitié du règne d'Étienne, entre 1040 et 1050. Jusqu'au règne de saint Ladislas, le centre épiscopal était Bihar, puis il fut transféré à (Nagy)Várad.⁴³

36 SRH I, 125.

37 SRH II, 489-503.

38 SRH I, 395.

39 DHA, 216.

40 Györffy 1977, 327-328.

41 Kristó 1988, 429.

42 CFH II, 969.

43 Gy. Györffy « A " lovagszent " uralkodása (1077-1095). I. László egyeduralmának biztosítása » (Le règne du « saint chevalier ». La monarchie de Ladislas I^{er}), *Történelmi Szemle* 20 (1977), 574.

L'organisation épiscopale du XI^e siècle, en particulier dans la première moitié, a évolué en étroite relation avec l'administration du pouvoir temporel. C'est ce que montre la parfaite concordance à cette époque des territoires des évêchés et des comitats soumis à leur juridiction. Dans chaque région, la structure ecclésiastique et la structure administrative étaient liées. Cette interdépendance est indiquée par le fait que la langue latine de l'époque employait certains termes (par ex. *provincia*, *parochia*, *diocesis*) pour désigner des unités administratives de l'Église aussi bien que du pays. Le premier recueil de lois de saint Étienne fait ressortir l'étroite collaboration de l'*ispan* et de l'évêque ou du prêtre. Ils procédaient souvent en commun, et la christianisation se répandait avec le soutien des autorités temporelles.⁴⁴ Saint Étienne choisissait les centres diocésains avec un soin particulier, et l'évêque s'installait généralement avec sa suite dans le chef-lieu d'un *ispan*. Plus d'une fois, il fut tenu compte des traditions chrétiennes, romaines ou franques de la ville en question, et des possibilités qu'offrait sa situation géographique pour les communications. Plusieurs évêchés ont encore aujourd'hui leur siège dans la ville choisie par saint Étienne, et le système établi au Moyen Âge n'a guère eu besoin d'être rectifié. Les modifications, les transferts se sont produits à la fin du XI^e siècle sous le règne de saint Ladislas, qui acheva ainsi l'organisation du système épiscopal initiée par saint Étienne. Contrairement à son contemporain Boleslas le Preux, roi de Pologne, Étienne ne plaça pas les chefs-lieux des évêchés aux confins du pays, mais dans les régions de l'intérieur. De là, les territoires des diocèses s'étendaient en éventail en direction des frontières. Le choix des centres épiscopaux montre que le roi de Hongrie ne se souciait pas de mettre ceux-ci au service de l'expansion extérieure, mais qu'il considérait que leur tâche résidait dans la consolidation interne de son pouvoir, dans le développement et la stabilisation de la société hongroise. En revanche, en établissant les centres épiscopaux dans les régions périphériques du pays, son contemporain polonais voulait avant tout indiquer la direction d'une expansion vers l'extérieur. En conséquence, les premiers diocèses polonais ne furent pas suffisamment assurés de fonctionner régulièrement, ils étaient exposés aux aléas de l'expansion polonaise du début du XI^e siècle qui s'est soldée parfois par des succès, parfois par des échecs. Face à l'organisation polonaise, le système épiscopal de saint Étienne recouvrant proportionnellement les anciens territoires hongrois, semble bien structuré, et il a permis pendant des siècles que le système de l'Église hongroise s'étende vers les régions périphériques du bassin des Carpates. C'est dans ce sens que certains diocèses n'avaient pas de frontière du côté des régions périphériques inhabitées. La sagesse politique du souverain se révèle aussi dans le fait que lors de la constitution des diocèses, il a tenu compte des structures du pouvoir en formation

44 Kristó 1988, 208-235.

- en écrasant parfois impitoyablement les anciens chefs de l'aristocratie tribale qui ne reconnaissaient pas le pouvoir royal (p. ex. Gyula et Ajtony) - et souvent des territoires des états tribaux (p. ex. dans le cas de l'évêché de Csanád). Il n'a pas voulu accroître les tensions inhérentes à la christianisation en démantelant par l'organisation administrative de l'Église les relations ethniques et tribales qui régissaient l'ancienne société hongroise bien que leur importance diminuât progressivement, et en subordonnant à différents diocèses des territoires dont les populations entretenaient des relations d'amitié même vagues.

Paroisses, monastères

La constitution du réseau des paroisses, organes de base de l'administration ecclésiastique, a commencé très tôt. Les premières paroisses, édifiées d'abord auprès des résidences du roi et des *ispans*, furent constituées avant la publication du premier recueil de lois. Saint Étienne tenta dans son second recueil de créer un plus vaste réseau de paroisses en décrétant que les villages devaient dix par dix construire une église commune. Ces églises étaient prises en charge par la communauté sur le plan matériel, l'évêque fournissait les prêtres et les livres, le roi devait pourvoir aux vêtements et autres objets nécessaires au culte.⁴⁵ Malheureusement la pauvreté des sources ne nous permet pas d'établir dans quelle mesure cette décision fut appliquée, ce que seules des recherches en archéologie et en histoire des habitats pourront révéler. L'organisation des paroisses a joué un rôle important dans la transformation de la société encore fortement empreinte des liens du sang qui fonctionnaient au sein des tribus et des clans. Elle a en effet régularisé les rencontres du peuple et du prêtre qui représentait la religion chrétienne, elle a permis de conserver les acquis de l'évangélisation, et en répandant régulièrement dans les populations nouvellement converties des coutumes et valeurs chrétiennes, elle a accéléré le processus d'acculturation. La densité du réseau des paroisses était le principal indicateur de l'évangélisation des campagnes. Ce réseau représentait également au sein de la société un nouvel élément fédérateur, une institution d'organisation de la société. La population des villages relevant de la paroisse se réunissait régulièrement - au moins tous les dimanches⁴⁶ - et le relâchement des liens du sang fut favorisé par l'organisation territoriale qui créait en même temps une nouvelle communauté de culte. La circons-

45 L. Závodszy, *A Szent István, Szent László és Kálmán korabeli törvények és zsinati határozatok forrásai* (Sources des lois et décrets des synodes à l'époque de saint Étienne, saint Ladislas et Coloman), Budapest, 1904 (dans ce qui suit : Závodszy 1904), 45.

46 Závodszy 1904, 23.

cription paroissiale favorisa le rapprochement des habitants des villages avec la ville, le maintien de ces relations et la naissance d'une nouvelle conscience solidaire. En raison du petit nombre d'églises, la création d'archidiaconats, la circonscription moyenne de l'administration ecclésiastique, ne fut pas nécessaire dans la première moitié du XI^e siècle. Le réseau élémentaire des paroisses pouvait être administré par l'évêché. Mais la constitution des futurs archidiaconats s'amorçait déjà. Le prêtre qui figurait dans les lois en même temps que l'*ispan*, celui qui était à la tête de la paroisse voisine du château de l'*ispan* disposait certainement d'une juridiction plus étendue que celle de ses modestes collègues des villages.

La constitution dans les centres épiscopaux de chapitres rassemblant les chanoines qui officiaient dans les cathédrales et secondaient les évêques dans l'administration ecclésiastique commença également sous le règne de saint Étienne. Au début, ces chapitres n'étaient pas encore composés exclusivement de prêtres séculiers ou de chanoines, on y trouvait aussi des représentants de l'ordre bénédictin qui vivaient avec les chanoines dans une communauté comparable à celle des moines. On ne peut donc pas encore parler de *chapitres cathédraux* au sens moderne du terme. Il convient davantage d'appeler *couvents cathédraux* ces institutions et communautés qui vivaient avec l'évêque dans un bâtiment comparable à un couvent édifié à proximité des cathédrales. Le fait que des bénédictins et des chanoines se soient trouvés ensemble dans des chapitres n'est toutefois attesté que pour une courte période. A partir du milieu du XI^e siècle les moines furent évincés de l'entourage des évêques, ce qui implique la constitution de véritables chapitres cathédraux.⁴⁷ Des chapitres furent également constitués en dehors des centres diocésains, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas en rapport immédiat avec la cathédrale, on les appelle *chapitres collégiaux*. Au XI^e siècle, seuls les rois ont fondé des églises rassemblant des religieux qui s'occupaient de l'administration royale et officiaient à la chapelle royale. Le premier chapitre collégial fut créé à Székesfehérvár par saint Étienne et dédié à la Vierge Marie. Le roi imita Charlemagne considéré comme un exemple par les souverains de l'époque, et il suivit la fonction de la chapelle impériale d'Aix lors de cette fondation. Ainsi la prévôté de Székesfehérvár devint le centre religieux des Árpád, qui furent couronnés et souvent inhumés dans cette église. Saint Étienne considérait cette chapelle comme la sienne propre, aussi joua-t-elle encore par la suite un rôle important dans la représentation du souverain.⁴⁸

Les couvents bénédictins constituaient une partie de l'Église du XI^e siècle. Mais aux époques précédentes, les moines étaient présents dans presque tous les

47 L. Koszta, « Székeskáptalanok és kanonokjaik Magyarországon a 12. század elejéig » (Les chapitres cathédraux et leurs causes canoniques en Hongrie jusqu'au début du XII^e siècle), *Acta Universitatis de Attila József nominatae*, Acta Historica 103 (1996).

48 J. Deér, « Aachen und die Herrschersitze der Arpaden », *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 1971, 1-56.

domaines de la vie religieuse. Plusieurs de nos premiers évêques étaient issus de l'ordre bénédictin et comme on l'a vu, on trouvait des bénédictins parmi les membres des couvents cathédraux qui les secondaient. On peut dire en général que l'Église ancienne de Hongrie avait un caractère fortement monastique. Toutefois ses centres monastiques étaient en premier lieu les couvents bénédictins. Outre le monastère de Pannonhalma, des abbayes bénédictines furent fondées sous le règne de saint Étienne à Pécsvárad, à Zalavár au milieu des marais du Kis-Balaton, à Bakonybél dans la région forestière de Bakony et en Haute-Hongrie à Zobor, en face du château de Nyitra ; c'est probablement à cette époque que fut également fondé le premier couvent de femmes à Somlyóvásárhely. Toutes ces institutions devaient leur fondation au souverain et se sont trouvées ainsi sous le patronage du roi. Saint Étienne a fondé tous ces monastères en Transdanubie, à l'exception de celui de Zobor situé en Haute-Hongrie, ce qui montre que c'est dans cette région que le christianisme était le mieux implanté, que la campagne d'évangélisation avait remporté le plus grand succès.⁴⁹

La fonction des couvents bénédictins diffère quelque peu de l'organisation épiscopale. Ils avaient bien sûr une mission évangélisatrice, tout comme la tâche principale de l'Église ancienne était la christianisation. Mais cela ne constituait pas l'activité principale des monastères. La propagation de la foi relevait en premier lieu des évêques. Cette différence se révèle dans la situation même des monastères. Conformément à leurs règles, les moines ont édifié leurs maisons loin des agglomérations, au sommet de collines ou de montagnes. Ils ne voulaient pas en faire des bases missionnaires en leur donnant une situation géographique favorable aux communications, mais ils mettaient l'accent sur l'isolement. Souvent les monastères furent construits à proximité des évêchés missionnaires, c'est-à-dire dans des régions où la christianisation était déjà assurée. C'est ce que montrent les exemples de Pécs et Pécsvárad, de Győr et Pannonhalma ou de Veszprém et Bakonybél. La fonction principale des monastères dans l'organisation ancienne de l'Église était d'incarner un mode de vie plus contemplatif, tourné vers l'intérieur. Leur devoir en tant qu'églises royales était de prier inlassablement pour le salut de l'âme du souverain, de sa famille et des ses sujets. Leur fonction religieuse était la prière, afin d'obtenir le soutien de Dieu pour la réalisation des projets du souverain. D'autre part, comme le montrent la légende majeure de saint Gérard⁵⁰ et l'origine de Maurice, évêque de Pécs,⁵¹ les écoles des couvents avaient pour tâche de former des prêtres missionnaires et des prélats

49 L. Koszta, « A kereszténység kezdetei és az egyházszervezés Magyarországon » (Les débuts du christianisme et l'organisation de l'Église en Hongrie), *Az államalapító*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1998, 195-199.

50 SRH II, 493.

51 SRH II, 357-361 ; Ede Petrovich, « Szent Mór pécsi püspök » (Saint Maurice, évêque de Pécs), *Vigilia* 1971/36, 85-93.

d'origine hongroise, c'est-à-dire que l'enseignement et l'organisation de la relève leur incombaient en premier lieu. C'est pourquoi ils constituaient un important élément de base du système organique. La répartition des tâches est encore confirmée par le fait que les monastères furent fondés en Transdanubie, la région la mieux christianisée, et non sur la « ligne de front », comme par exemple dans le Bihar ou en Transylvanie, par ailleurs – à l'exception de Pannonhalma – ils ne furent créés qu'après la fondation des évêchés de leur région. Si les monastères avaient dû remplir une mission évangélisatrice, ils auraient été fondés plus tôt.

Les monastères grecs orthodoxes faisaient également partie de l'organisation ecclésiastique de la Hongrie des XI^e-XII^e siècles.⁵² Le seul qui puisse être relié au nom de saint Étienne est le couvent de femmes de Veszprémvölgy, mais il est également possible qu'il ait été fondé du temps de son père, le prince Géza.⁵³ Parmi les monastères basilites qui sont apparus par la suite, il est certain qu'un ou deux ont été créés à l'initiative de notre premier roi. Saint Étienne a logiquement poursuivi l'orientation de Géza vers l'Occident, mais cela n'a jamais représenté pour lui une exclusivité, il a offert aux monastères grecs la possibilité de vivre. Étienne a reconnu que son pays se trouvait au point de rencontre des deux grands courants du christianisme. Il s'est rendu compte que le maintien des relations avec l'Empire de Byzance dont l'expansion avait atteint sous son règne les frontières de la Hongrie avec l'occupation totale de la Bulgarie et qui peut être considéré comme une grande puissance selon les concepts modernes, exigeait qu'il permette à la religion chrétienne d'Orient d'être présente dans son pays. Outre ces considérations de politique extérieure, la décision du souverain a pu être également motivée par le fait que les monastères basilites pourraient véhiculer les valeurs de Byzance dont la culture matérielle et spirituelle était encore plus évoluée que celle de l'Occident. Sa décision fut encore facilitée par le fait qu'au tournant du millénaire, la civilisation occidentale et la religion chrétienne romaine étaient peut-être plus ouvertes à la religion de rite grec.⁵⁴

La religion chrétienne d'Orient ne fonda que des monastères – à l'exception des évêchés missionnaires de la seconde moitié du X^e siècle –, elle ne joua aucun rôle dans les évêchés, et donc dans la christianisation au début du XI^e siècle. On peut supposer que cela est dû à une décision délibérée. La sagesse politique de saint Étienne et de ses conseillers, ainsi que leur engagement envers l'Occident se manifestent dans le fait que l'Église de Byzance ne trouva pas sa place dans le

52 Gy. Moravcsik, « Görög nyelvű monostorok Szent István korában » (Les monastères de langue grecque à l'époque de saint Étienne), *Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján* (Mélanges pour le 9^e centenaire de la mort du roi saint Étienne) I, sous la direction de J. Serédi, Budapest, 1938, 389-422.

53 DHA, 81-83.

54 W. Berschin, *Griechisch-lateinisches Mittelalter*, München, 1980, 211-243 ; E. Eickhoff, « Basilianer und Ottonen », *Historisches Jahrbuch* 114 (1994), 45.

système des évêchés qui revêtait une assez grande importance politique en raison de l'interdépendance des administrations ecclésiastique et temporelle. Les évêques avaient aussi une assez grande influence au sein du conseil royal, principal organe de gouvernement du pays, puisqu'ils se trouvaient plus souvent dans l'entourage du souverain que les abbés obligés de résider (*stabilitas loci*) dans leurs monastères. Les sources hongroises ne font pas état de diocèses de rite grec, ni même de prélats d'origine grecque. Le caractère délibéré de cette exclusion est confirmé par la légende majeure de saint Gérard. Des monastères grecs ont pu parfois fonctionner en paix, mais lors de la fondation de l'évêché de Csanád, le couvent basilite de Saint-Jean Baptiste fut transféré de Marosvár à Oroszlámos non loin de là.⁵⁵ La raison en est manifestement qu'on voulait éviter la présence de la religion d'Orient dans le chef-lieu du diocèse. Le véritable chef de l'Église d'Orient étant l'empereur de Byzance, il aurait pu exercer une influence indirecte sur d'importantes décisions politiques par l'intermédiaire d'évêques grecs qui auraient participé au conseil royal et à l'administration territoriale. Saint Étienne avait vu que cela représenterait une amputation de l'indépendance de son pays et un accroissement de l'influence de l'Empire de Byzance.

Une nouvelle conception est apparue dans la littérature spécialisée, selon laquelle aurait été créée en Hongrie au tournant des X^e-XI^e siècles une province ecclésiastique de rite byzantin comprenant plusieurs diocèses, dirigée par un métropolitain dépendant du patriarche de Constantinople, et qui aurait fonctionné jusqu'à la fin du XII^e siècle. Les tenants de cette opinion apportent à l'appui de leur hypothèse le fait qu'en 1028 le métropolitain de Turquie (Hongrie) est mentionné au synode du patriarche de Constantinople, et que la province en question figura dans la liste des évêchés (*notitiae episcopatum*) jusqu'à la seconde moitié du XII^e siècle.⁵⁶ On peut toutefois se demander si une province ayant fonctionné pendant un siècle et demi n'aurait pas laissé des traces dans les sources hongroises. Les spécialistes de l'histoire ecclésiastique de Byzance ont à plusieurs reprises souligné les problèmes que pose la valeur documentaire des listes *notitiae episcopatum*, les erreurs de transcription qu'on y trouve, le fait qu'à plusieurs occasions elles font état de diocèses inexistantes, et qu'elles ne représentent donc que les revendications juridiques de l'Église de Byzance.⁵⁷ Je pense que c'est le cas de la province hongroise de rite byzantin. Au plus tard vers 1003, après la création du diocèse de Transylvanie, les évêques de Byzance en mission sur ce territoire durent mettre fin à leur activité et regagner l'Empire. Ils se sont encore occupés de l'évêché un certain temps dans l'espoir de pouvoir continuer et de revenir en

55 SRH II, 493.

56 N. Oikonomidès, « A propos des relations ecclésiastiques entre Byzance et la Hongrie au XI^e siècle : le métropolitain de Turquie », *Revue des Sud-Est Européens* 1971/9, 527-533 ; I. Baán, « Turkia metropolitája », *Századok* 126 (1995), 1167-1170.

57 Beck 1959, 148.

Hongrie, mais par la suite c'est dans l'intérêt du maintien de leurs droits qu'ils l'ont fait figurer dans les listes qui dressent l'inventaire des diocèses du patriarcat de Constantinople.

L'Église organisée sous saint Étienne fut créée dans le cadre d'une conception délibérée, dirigée d'en haut par une main ferme. Elle avait pour but de réaliser la christianisation de la Hongrie, d'en édifier la société, et d'assurer l'indépendance du pays face à l'influence des grandes puissances de l'époque (l'Empire germanique et l'Empire de Byzance), donc de renforcer le pouvoir de saint Étienne et de soutenir en même temps le changement de régime de la fin du XI^e siècle. Le caractère conscient de cette conception et le fait que l'organisation soit venue d'en haut sont étayés par l'interdépendance fonctionnelle des différents éléments de l'Église, mais ils s'expriment en même temps dans l'orientation vers l'Occident de la chrétienté du pays et la situation géopolitique des Hongrois vivant dans le bassin des Carpates, le voisinage de l'Empire de Byzance.

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

Ferenc Makk
(Université de Szeged, JATE)

UNE ÉPOQUE DÉCISIVE : LA HONGRIE AU MILIEU DU XI^E SIÈCLE

En 895 et 896, le peuple hongrois envahit et occupa le bassin des Carpates. Auparavant, il vivait sur un territoire situé entre les montagnes de l'est des Carpates et le Dniepr, le pays d'Etelköz, qu'une attaque conjointe des Petchenègues et des Bulgares l'avait contraint à abandonner.¹ Avant la conquête hongroise, deux variantes rivales de la civilisation européenne se retrouvaient dans le bassin du Danube et de la Tisza : germano-latine d'un côté, slavo-grecque (byzantine) de l'autre. A la fin du IX^e siècle, la question ne s'était pas encore posée par laquelle de ces deux branches culturelles le peuple hongrois nomade-semi-nomade se rattacherait à l'Europe civilisée, puisque la confédération des tribus magyares – fondée après l'installation dans le bassin des Carpates – était en conflit avec la civilisation occidentale comme avec celle de Byzance. Les manifestations les plus caractéristiques de ces violentes confrontations furent les campagnes de razzias que les Hongrois menèrent régulièrement pendant de longues décennies contre les territoires riches et développés d'Europe, principalement pour les piller. (Des actions militaires de caractère analogue avaient été menées auparavant par les Germains, les Huns, les Avars, les Slaves, les Arabes, puis par les Normands à la même époque que les Hongrois.) En fait, pendant presque trois quarts de siècle (899-970), ceux-ci furent en guerre contre l'Europe, et combattirent les peuples et les pays européens civilisés.

¹ Au sujet de la conquête hongroise, voir Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996, 175-205.

Les Hongrois, qui avaient un prince à leur tête depuis le début du X^e siècle, durent cesser leurs razzias à la suite de désastres militaires. En 955, l'empire germanique leur infligea près de la ville d'Augsbourg une défaite catastrophique qui eut pour conséquence l'arrêt définitif des razzias contre l'Europe occidentale. Ils dirigèrent alors leurs offensives vers le sud (les Balkans), principalement contre Byzance. Mais en 970, les Hongrois - alliés aux Russes, aux Petchenègues et aux Bulgares - furent écrasés par les Byzantins. L'empereur de Byzance (le basileus) s'empara en 971 de la Bulgarie qu'il annexa à son empire, et ses troupes avancèrent jusqu'à la ligne du Danube et de la Save qui constituait la frontière méridionale de la principauté hongroise. L'occupation et l'annexion de la Hongrie par Byzance était à l'ordre du jour ! Dans cette période de crise exceptionnelle, le nouveau prince, Géza, se tourna vers l'autre empire pour demander de l'aide. A cette époque comme par la suite, les souverains germaniques s'opposaient unanimement à ce que Byzance progresse et conquière des territoires dans leur voisinage immédiat, car cela aurait eu pour conséquence un renversement drastique de l'équilibre des puissances en Europe centrale. En même temps, les empereurs allemands avaient eux aussi des vues sur la Hongrie. A partir de ce moment, jusqu'à la fin du XII^e siècle, on vit l'empire germanique et l'empire byzantin (grec) rivaliser pour s'appropriier la terre hongroise impliquée dans leur propre situation géopolitique. Les prétentions des deux grandes puissances sur la Hongrie revêtirent toutes les formes, depuis la conclusion d'alliance jusqu'à l'annexion totale, en passant par l'influence politique, la dépendance féodale et diverses formes d'assujettissement, voire la soumission par les armes.

Dans l'état tantôt relâché, tantôt resserré des tentatives de domination des deux empires, les souverains hongrois eurent souvent l'occasion de pratiquer une politique de louvoisement, dont l'adroite utilisation leur permit régulièrement d'éviter l'expansion de l'extérieur la plus dangereuse pour eux. C'est ce qui se produisit notamment en 972-973, lorsque Géza fit la paix et conclut une alliance avec l'empereur Otton I^{er} qui, avec l'aide de l'évêque apostolique envoyé en mission par l'archevêque de Mayence, entreprit de répandre la religion chrétienne romaine en terre hongroise. L'alliance germano-hongroise eut un effet dissuasif sur Byzance qui avait également subi entre temps une invasion arabe à l'est, et le basileus renonça à attaquer la Hongrie. Géza fit définitivement cesser les razzias, et ceci mit fin à la période de confrontation. D'autre part, grâce à la christianisation par l'Allemagne, le peuple hongrois commençait à s'intégrer pacifiquement à la communauté des peuples chrétiens d'Europe. La politique de Géza a indiscutablement ouvert la voie à une influence politique germanique en Hongrie, qui se renforça progressivement par la suite.

Un des signes de cette influence fut le mariage allemand du prince héritier Étienne en 995-996, ainsi que la lance que lui offrit l'empereur germanique, et qu'il porta lorsqu'il fut prince (997-1000) puis roi (1000-1038) parmi ses insignes de souveraineté. Cela signifiait indiscutablement la reconnaissance par les Hon-

grois de la souveraineté de l'empire et la soumission aux souverains germaniques. En 997, des soldats allemands combattirent aux côtés d'Étienne contre ses rivaux. A la fin du X^e siècle, Étienne reçut de Rome la couronne royale que l'empereur Otton III et le pape Sylvestre II envoyaient conjointement au premier roi des Hongrois. Cela représenta une grande réussite internationale pour le roi et pour son pays du point de vue de l'intégration à l'Europe. Mais en même temps, cette couronne resserra les liens de la Hongrie et de l'empire germanique. Toutefois, Étienne I^{er} relâcha progressivement ces liens trop étroits. Il renforça délibérément ses relations avec Byzance. En 1002, il conclut une alliance avec l'empereur Basile II, lui apporta une aide militaire en 1015, et en 1023, il fiança son fils, le prince héritier Imre à une princesse de Byzance. Il est vrai qu'il soumit l'Église de Hongrie au pape de Rome, mais il permit aussi l'évangélisation par Byzance et la soutint dans le pays. La politique hongroise d'autonomie et d'indépendance provoqua une attaque militaire germanique en 1030, dont le but principal était l'inféodation *totale* de la Hongrie. En repoussant cette attaque, les Hongrois évitèrent la soumission à l'empire germanique et le royaume de Hongrie devint un état souverain.²

A la mort d'Étienne I^{er}, Pierre monta sur le trône (1038-1041), mais il fut renversé par son rival, Samuel Aba (1041-1044) et reconquit le pouvoir avec l'aide des Allemands. A partir de ce moment, les empires germanique et byzantin s'efforcèrent régulièrement d'intervenir dans les luttes pour le trône de Hongrie. Le mode et l'importance de leurs interventions était en fonction de leur situation respective selon l'époque. Sous le second règne de Pierre (1044-1046), la politique

2 Sur l'histoire de la Hongrie entre 896 et 1038 et son arrière-plan international, voir Th. Bogyay, *Stephanus Rex*, Vienne, 1975 ; Gy. Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977 ; *Magyarország története I. Előzmények és magyar történet 1242-ig* (Histoire de la Hongrie. Prodomes et histoire jusqu'en 1242), sous la direction de Gy. Székely, Budapest, 1984, (la partie que j'ai consultée est l'œuvre de Gy. Györffy, dans ce qui suit : Györffy, 1984), 589-834 ; Gy. Györffy, *König Stephan der Heilige*, Budapest, 1988 ; I. Lázár, *Petite histoire de la Hongrie*, Budapest, 1989, 42-65 ; Gy. Kristó, *Die Árpádenyastie*, Budapest, 1993, (dans ce qui suit : Kristó, 1993), 19-82 ; F. Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (Politique extérieure de la Hongrie, 896-1196), Szeged, 1993, (dans ce qui suit : Makk, 1993), 7-56 ; B. Köpeczi, *Histoire de la culture hongroise*, Budapest, 1994, 25-35 ; Gy. Kristó-F. Makk, *Az Árpád-ház uralkodói* (Les souverains de la maison des Árpád), Budapest, 1995, (dans ce qui suit : Kristó-Makk, 1995), 17-52. Sur les thèses relatives à la lance et la couronne d'Étienne I^{er}, le premier roi de Hongrie, voir en particulier J. Deér, *Die heilige Krone Ungarns*, Vienne, 1966 ; *Insignia regni Hungariae I*, sous la direction de Zs. Lovag, Budapest, 1983 ; Gy. Székely, « Koronaküldések és királykreálások a 10-11. századi Európában » (Envois de couronnes et créations de rois dans l'Europe des X^e et XI^e siècles), *Századok* 118, 1984 (dans ce qui suit : Székely, 1984), 905-949 ; É. Kovács-Zs. Lovag, *The Hungarian Crown and other Regalia*, Budapest, 1988 ; J. Gerics-E. Ladányi, « A Szent István lándzsájára és koronájára vonatkozó források értelmezése » (Interprétation des sources relatives à la lance et à la couronne de saint Étienne), *Levéltári Szemle*, 1990/2, 3-14 ; J. Gerics, *Egyház, állam és gondolkodás Magyarországon a középkorban* (L'Église, l'État et la mentalité en Hongrie au Moyen Age), Budapest, 1995, 23-50 ; I. Bertényi, *A magyar Szent Korona* (La sainte couronne de Hongrie), Budapest, 1996, 7-90.

germanique remporta un grand succès. Au printemps de 1045, afin de consolider son trône excessivement instable, Pierre devint vassal de l'empire germanique en recevant d'Henri III la souveraineté de la Hongrie en même temps que la lance d'or comme insigne du pouvoir. Pierre fit serment d'allégeance au souverain germanique, lui versa un impôt, accueillit en garnison des troupes allemandes, et introduisit le droit germanique en terre hongroise.³ Tout ceci eut pour conséquence que le royaume de Hongrie devint une province vassale de l'empire germanique, ce qui, dans l'histoire ancienne de la Hongrie, doit être indiscutablement considéré comme le point culminant de l'influence du pouvoir germanique. La grande majorité de la société hongroise qui considérait le second règne de Pierre, à cause de son inféodation *totale* et *ouverte*, comme une domination germanique, fit front contre lui et le destitua définitivement en 1046.⁴

Dans ce qui suit, nous allons étudier comment la situation de la Hongrie entre les deux empires a évolué sous le nouveau roi, André I^{er} (1046-1060).

André vivait auparavant en Russie, où il avait épousé Anastasie, l'une des filles de Jaroslav le Sage, prince de Kiev.⁵ Il reçut donc naturellement l'aide militaire des Russes dans la guerre qu'il mena contre Pierre.⁶ Lorsqu'il eut pris le pouvoir, André mit délibérément à l'écart les insignes de la royauté que son prédécesseur avait reçus au printemps 1045, car ceux-ci symbolisaient la domination germanique. Puisqu'André ne voulait pas faire usage des insignes allemands de Pierre, il lui fallait une nouvelle couronne. Il se tourna alors vers Byzance. Ce rapprochement fut sans aucun doute favorisé par la paix signée en 1046 entre le souverain de Kiev et le basileus qui avaient réglé leurs conflits. Des éléments dynastiques vinrent renforcer cette démarche diplomatique : Vsevolod, le fils de Jaroslav épousa alors la fille de l'empereur de Byzance. L'étroite alliance gréco-russe fut encore marquée par l'aide que l'armée de Kiev apporta bientôt - à l'automne 1047 - au basileus pour mater la révolte de Léon Tornikios qui brigua le trône.⁷ On peut supposer à juste titre que le beau-père d'André, Jaroslav le Sage

3 Z. J. Kosztoľnyik, *Five Eleventh-Century Hungarian Kings : Their Policies and Their Relations with Rome*, New-York, 1981, 1-55 ; Györfly, 1984, 842-843 ; Kristó, 1993, 86 ; Makk, 1993, 64-66.

4 Sur les circonstances de la seconde destitution du roi Pierre voir Gy. Pauler, *A magyar nemzet története az Árpád-házi királyok alatt I* (Histoire de la nation hongroise sous les rois árpadiens), Budapest, 1989, (dans ce qui suit : Pauler, 1989), 91-93 ; Kristó, 1993, 86-88.

5 E. Szentpétery, *Scriptores rerum Hungaricum I-II*, Budapest, 1937, (dans ce qui suit : SRH I-II), I, 345 ; *Monumenta Germaniae Historica inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum*, éd. G. H. Pertz, *Scriptorum I-XXX*, Hannoverae, 1826-1926, (dans ce qui suit : MGH), I, 339 ; voir à ce sujet B. T. Папуто, « Внешняя политика Древней Руси », Moscou, 1968, (dans ce qui suit : Pasuto, 1968), 52 ; Я. И. Штернберг, Анастасия Ярославна королева Венгрии, *Вопросы Истории*, 1984, 180-181.

6 MGH XX, 803.

7 Pasuto, 1968, 80 ; G. Ostrogorsky, *L'histoire de l'État byzantin*, Paris, 1969, (dans ce qui suit : Ostrogorsky, 1969), 356 ; D. Oblensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500-1453*, Londres, 1971, 225 ; A. Soloviev, *Byzance et la formation de l'État russe*, Londres, 1979, 241-248.

joua un rôle considérable dans l'évolution des relations entre la Hongrie et Byzance.⁸ C'est avec la couronne offerte par le basileus que le roi de Hongrie fut couronné au début de 1047. Il s'agit de la couronne grecque dite de Constantin Monomaque ornée de plaques d'émail dont une représentait le basileus.⁹ Ce cadeau stabilisa visiblement les relations du royaume de Hongrie et de l'empire byzantin qui s'étaient encore dégradées en 1040, lorsque le roi Pierre avait soutenu Petar Deljan, prétendant au trône bulgare, dans son soulèvement contre Byzance.¹⁰

Les deux parties furent avantagées par ce rapprochement, puisque la renommée internationale d'André augmenta considérablement du fait de sa reconnaissance par Byzance, et en même temps, Byzance qui se trouvait dans une situation difficile, avait d'importants intérêts politiques à ce que la paix soit faite sur la ligne du Danube et de la Save.¹¹ Il est selon nous indiscutable qu'avec la couronne, André a accepté la supériorité hiérarchique du basileus, une dépendance *symbolique* – sans allégeance ouverte – qui représentait de loin le moindre mal face à la menace germanique. Ceci n'est pas à négliger lorsqu'on évalue la situation internationale du royaume hongrois. En pratique, la suzeraineté symbolique de Byzance ne menaçait en rien l'indépendance effective de l'Etat hongrois. Le fait que le royaume de Hongrie, ayant brisé le joug de la suzeraineté germanique, s'ouvre à Byzance, fut enregistré à la cour de Constantinople comme une grande réussite de politique extérieure.¹² D'après ce qui précède, nous considérons comme non fondée l'opinion qu'un conflit armé aurait opposé la Hongrie et Byzance en 1049, puisque en raison de leurs difficultés respectives, cela n'aurait été dans l'intérêt d'aucun des deux Etats. Pour notre part, nous situons cette bataille entre 1057 et 1059.¹³

8 Я. И. Шгернберг, « Стежками старшюидочки Ярослава », *Kuib*, 1988/7, (dans ce qui suit : Sternberg 1988), 148.

9 SRH I, 125, 343-344 ; SRH II, 38, 503 ; MGH III, 126 ; MGH IX, 498 ; MGH V, 126. En ce qui concerne la date, voir B. Hóman-Gy. Szekfű, *Magyar történet I* (Histoire de la Hongrie), Budapest, 1939, 259 ; T. Wasilewski, « La couronne royale – symbole de la dépendance à l'époque du haut Moyen Age », *La Pologne au XV^e s. Congrès International des Sciences Historiques à Bucarest*, par S. Bylina, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1980, 39 ; Makk, 1993, 68. Pour d'autres datations, voir Székely, 1984, 935-936. Sur la couronne, voir aussi Z. Kádár, « Quelques observations sur la reconstitution de la couronne de l'empereur Constantin Monomaque », *Folia Archaeologica*, 16 (1964), 113-124 ; Gy. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, (dans ce qui suit : Moravcsik, 1970), 62-64.

10 Györffy, 1984, 849 ; Kristó, 1993, 83.

11 Sur la situation de Byzance, voir Ostrogorsky, 1969, 350-357 ; D. A. Zakythinos, *Byzantinische Geschichte 324-1071*, Vienne-Cologne-Graz, 1979, 246-265 ; R. Jenkins, *Byzantium and the Imperial Centuries ad 610-1071*, Toronto, 1987, 345-347.

12 Makk, 1993, 68.

13 Voir aussi l'avis différent de Gyula Kristó, *Magyarország története 895-1301* (Histoire de la Hongrie de 895 à 1301), Budapest, 1984, 85.

En 1046, André en lutte contre Pierre reçut l'aide de masses nombreuses de païens qui, au cours des combats, se livrèrent à d'abominables massacres sur les membres de l'Église. Ils exterminèrent 60 à 70% du haut clergé et sans doute une plus grande proportion du bas clergé. Après son couronnement, André chassa les païens et s'attela à l'organisation intérieure du royaume.¹⁴ Il lui fallut pratiquement reconstituer l'appareil ecclésiastique hongrois, compléter l'épiscopat, mais il était également nécessaire de compenser les énormes pertes en hommes du bas clergé. Comme il était en conflit avec le souverain germanique, il ne pouvait trouver de remplaçants que dans les pays qui n'appartenaient pas à l'empire germanique ou n'en dépendaient pas étroitement.¹⁵ Ceci explique que sous le règne d'André, les relations religieuses et culturelles entre la Hongrie et la Lorraine franco-wallonne furent renforcées et considérablement intensifiées. Des ecclésiastiques vinrent par groupes entiers de cette région vers la Hongrie, parmi eux Liedvin, l'évêque de Bihar que nous pouvons considérer comme l'un des partisans les plus fidèles d'André. Il est le premier évêque de Bihar dont le nom soit connu, et plusieurs chercheurs sont d'avis qu'André fut le fondateur de l'évêché de Bihar.¹⁶ L'influence franco-wallonne (gallicane) est sensible dans la liturgie et dans le culte des saints. Ainsi la vénération de saint Aignan fut-elle introduite en Hongrie à cette époque sur l'initiative du roi André. Le roi, profondément croyant, était convaincu de ce que le saint évêque le défendrait contre Henri, son ennemi mortel, comme il avait autrefois protégé sa ville d'Orléans contre les Huns. Il fonda en 1055 à Tihany un monastère bénédictin voué à saint Aignan et à la Vierge Marie, mais en fit également construire un à côté pour des moines de rite byzantin.¹⁷ A cette époque il existait à Zebegény un autre ermitage

14 MGH V, 127. Sur l'organisation intérieure, voir F. Makk, « Megjegyzések I. András történetéhez » (Remarques sur l'histoire d'André I^{er}), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica* 90, Szeged 1990, (dans ce qui suit : Makk, 1990), 26-30.

15 Györffy, 1984, 850-851.

16 MGH XXV, 89 ; MGH VII, 335 ; MGH XV, 963 ; MGH X, 492 ; J.-P. Migne, *Patrologia Latina I-CCXXI*, Paris, 1857-1886, (dans ce qui suit : PL), CXLVI, 1465. Sur tout ceci, voir D. Pais, « Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád », *Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes*, 1923, (dans ce qui suit : Pais, 1923), 17-18 ; M. Komjáthy, « A tihanyi apátság alapítólevelének problémái » (Les problèmes de la charte fondatrice de l'abbaye de Tihany, *Levéltári Közlemények*, 1955, (dans ce qui suit : Komjáthy, 1955), 43 ; Gy. Györffy, « A székesfehérvári latinok beletelepülésének kérdése » (L'installation des latins à Székesfehérvár), *Székesfehérvár évszázadai II*, Székesfehérvár, 1972, 39-40 ; Gy. Kristó, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (L'évolution des comitats de Hongrie), Budapest, 1988, 475.

17 SRH I, 345 ; SRH II, 503 ; G. Bárczi, *A tihanyi apátság alapítólevele mint nyelvi emlék* (La charte fondatrice de l'abbaye de Tihany en tant que monument linguistique), Budapest, 1951, (dans ce qui suit : Bárczi, 1951), 8-12 ; Komjáthy, 1955, 39-45 ; P. Váczy, « A korai magyar történet néhány kérdéséről » (Quelques questions de l'histoire ancienne de la Hongrie), *Századok*, 92 (1958), 268-270 ; Györffy, 1984, 850-851 ; E. Pamlényi, *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne-Budapest, 1974, 67.

de moines pratiquant le rite grec. Le roi fonda à Visegrád un monastère orthodoxe voué à saint André.¹⁸ Ceci indique que d'une manière analogue à Étienne I^{er}, il mena une politique religieuse ouverte à l'est comme à l'ouest, tout en soutenant sans équivoque l'hégémonie de l'Église de Rome.¹⁹

L'accession au pouvoir d'André mit fin non seulement au règne de Pierre, mais du même coup à la domination germanique. Il était bien sûr inéluctable que l'empire germanique n'accepte pas la disparition de ce rapport de vassalité. André en était parfaitement conscient. Un document hongrois montre qu'il craignait que le souverain germanique n'attaque la Hongrie afin de venger Pierre.²⁰ Une source occidentale établit que les craintes du roi de Hongrie d'une offensive germanique étaient tout à fait fondées. Anselme de Besate écrivit à la fin des années 1040 qu'à la cour allemande, on s'attendait à ce que Henri III triomphe des Hongrois et les assujettisse.²¹ André ne doutait aucunement que son règne ne dépende de l'évolution des relations germano-hongroises. Parfaitement conscient du réel rapport de forces, il s'efforça d'éviter la guerre. Par chance, à cette période la plus critique de consolidation du pouvoir en Hongrie, en 1046-1047, l'évolution de la situation internationale accapara totalement Henri, si bien que la Hongrie échappa à une attaque germanique. Au début de septembre 1046, le souverain allemand entreprit sa première campagne d'Italie d'une part pour résoudre le conflit de succession au trône papal, d'autre part afin d'être sacré empereur par le pape de Rome.²² Le jour de la Pentecôte 1047, le 7 juin, Henri revenu d'Italie à la mi-mai se préparait à partir en guerre contre la Hongrie, lorsqu'il apprit que le prince Gottfried de Lorraine et le comte Baudouin de Flandre avaient lancé un soulèvement armé.²³ Les insurgés reçurent un temps le soutien d'Henri I^{er}, roi de France, allié dynastique du prince de Kiev au même titre qu'André. On peut supposer, mais sans le prouver, que cette nouvelle tournure des événements, favorable pour la Hongrie, a incité le roi de France et ses alliés à entrer en action contre l'empereur allemand.²⁴

18 Moravcsik, 1970, 113-114 ; Komjáthy, 1955, 40.

19 Makk, 1993, 70.

20 SRH I, 55.

21 K. Manitius, « Gunzo Epistola ad Augienses et Anselm von Besate Rhetorimachia. Monumenta Germaniae Historica », *Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters* II, Weimar, 1958, 98 ; voir aussi *Magyarország története I* (Histoire de la Hongrie), sous la direction d'E. Molnár, Budapest, 1971, 57.

22 W. Giesebrecht, *Geschichte des deutschen Kaisergeschichte I-III*, Braunschweig, 1875, 1869, (dans ce qui suit : Giesebrecht), II, 415-418 ; J. Gay, *Les papes du XI^e siècle et la chrétienté*, Paris, 1926, (dans ce qui suit : Gay, 1926), 115-116 ; J.-P. Cuvillier, *L'Allemagne médiévale*, Paris, 1979, 287-289.

23 MGH V, 127 ; Giesebrecht, II, 430-434 ; J. Deér, *A magyar törzsszövetség és patrimoniális királyság külpolitikája* (La politique extérieure de la fédération tribale et de la royauté patrimoniale hongroises), Kaposvár, 1928, (dans ce qui suit : Deér, 1928), 61 ; E. Lavissee, *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la révolution*, II, 1911, 165-166.

24 Pasuto, 1968, 132 ; Sternberg, 1988, 182-183.

C'est dans ces circonstances que les émissaires d'André arrivèrent à la cour allemande. Plusieurs documents allemands rapportent que le roi offrait de se soumettre, de verser un impôt annuel et de servir fidèlement Henri si celui-ci le reconnaissait comme souverain légitime de Hongrie et renonçait à tout projet de guerre.²⁵ Nous avons la conviction qu'André n'a pas pu prendre d'engagements aussi humiliants. Il était tout à fait conscient de ce qu'une des principales raisons de la chute du roi Pierre avait été son inféodation totale et patente. A notre avis, ces conditions étaient des exigences de l'empire germanique que le roi de Hongrie n'a pas acceptées, ce qui fit échouer les négociations.²⁶ Au cours des trois années suivantes, divers soulèvements et conflits internes empêchèrent Henri d'organiser une expédition pour assujettir le royaume de Hongrie.²⁷

Mais il n'en abandonna pas le projet, et après avoir réglé ses propres problèmes, il tint un conseil de guerre avec ses notables en juillet 1050 à Nuremberg au sujet de la question hongroise.²⁸ Afin de prévenir la guerre et de repousser l'expédition allemande à laquelle il s'attendait, André dépêcha György, archevêque de Kalocsa, dès l'automne 1050 auprès du pape Léon IX qui résidait en France, pour informer le chef de l'Église romaine de l'état des relations germano-hongroises et l'inciter à intervenir comme médiateur dans le conflit.²⁹ C'est sans doute ce qui amena le pape à envoyer en Hongrie Hugo, abbé de Cluny au début de l'année 1051 pour qu'il débattre avec le roi des possibilités de conclusion de la paix germano-hongroise.³⁰ Les démarches diplomatiques n'ont pas manqué à cette époque, puisque dans la première moitié de l'année 1050, une délégation hongroise se rendit en Allemagne mais l'empereur Henri repoussa l'offre de paix des Hongrois qu'il ne trouva manifestement pas satisfaisante.³¹

25 MGH V, 127 ; La date de 1049 se trouve dans MGH IX, 498.

26 Györffy, 1984, 849 ; Makk, 1990, 31-32.

27 Giesebrecht, II, 434-474.

28 MGH XX, 804-805.

29 MGH IV, 509 ; voir aussi K. Schünemann, *Die Deutschen in Ungarn bis zum 12. Jahrhundert*, Berlin-Leipzig, 1923, 74 ; Deér, 1928, 62.

30 MGH XV, 939 ; PL CXLII, 924 ; voir aussi Pauler, 1899, 101.

31 MGH V, 130.

Il entreprit deux grandes campagnes (1051, 1052) pour soumettre la Hongrie, mais elle se soldèrent par un échec.³² Une tentative de médiation de l'Autriche resta également sans résultat.³³ Pendant la guerre de 1052 en Hongrie, le pape Léon se rendit auprès du roi André I^{er} et tenta de le persuader de s'inféoder à l'empire germanique – comme l'avait fait Pierre – afin de conserver son trône. Mais le souverain hongrois n'accepta pas les propositions de paix du pape, ce qui renforce *a posteriori* notre conviction qu'il n'avait jamais été prêt à accepter la suzeraineté allemande.³⁴ L'empereur germanique ne voulait pas davantage renoncer à asservir le royaume hongrois, comme l'atteste un document selon lequel il envisagea une nouvelle campagne en 1053.³⁵ Mais il se produisit alors au sein de l'empire des événements qui anéantirent tous ses projets de guerre. Pendant de longues années à partir de la fin de 1052, le pouvoir impérial traversa une profonde crise. Les échecs militaires subis face aux Hongrois alimentèrent pour une grande part le fort mécontentement qui se manifestait à l'égard du pouvoir central. C'est précisément pour cette raison qu'une partie des chercheurs considèrent l'échec de la campagne de 1052 comme un tournant décisif de l'histoire du règne d'Henri.³⁶

A la fin de 1052, le conflit armé opposant Konrad, duc de Bavière et Gebhard, évêque de Ratisbonne, l'un des principaux hommes de confiance de l'empereur, déclencha une nouvelle crise grave. L'empereur soutint la cause de l'évêque et à la diète de Merseburg qui se tint en avril 1053, il destitua Konrad de son duché. Konrad se réfugia alors en Hongrie où il demanda un appui militaire afin de reconquérir son duché.³⁷ A peu près à la même époque, à l'automne 1053, des émissaires d'André se rendirent à la cour d'Allemagne et firent au nom de leur roi les propositions de paix suivantes : à titre de réparation, André verserait une forte somme, céderait une certaine partie de son pays aux Allemands et serait prêt à apporter son aide militaire à l'empire.³⁸ Il est évident que le roi de Hongrie s'abstenait encore de manière conséquente d'accepter la suzeraineté allemande. Malgré cela, lors de la diète de Tribur réunie début novembre 1053, l'empereur se

32 SRH I, 125, 179, 346, 347-348 ; MGH XX, 805-806 ; MGH III, 126 ; MGH XVI, 173, MGH VI, 688-689 ; MGH V, 130-131 ; Kristó, 1993, 90-91.

33 MGH IX, 498 ; MGH XXV, 664 ; A. F. Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungaricae* I-III, Budapest, 1937-1938, (dans ce qui suit : Gombos), II, 1144. Il ne peut être question de ce que le roi André ait accepté la suzeraineté allemande à la fin de 1051 (voir Deér, 1928, 62).

34 MGH IX, 575 ; MGH XX, 806 ; MGH VI, 689 ; Gombos, 558 ; MGH XV, 1095 ; Gombos, 2466 ; voir Pais, 1923, 17 ; Gay, 1926, 137 ; Makk, 1990, 33-34.

35 MGH XX, 806.

36 Giesebrecht, II, 483-485 ; G. M. Knonau, *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich IV. und Heinrich V.*, vol. I, Leipzig, 1890, (dans ce qui suit : Knonau, 1890), 5.

37 MGH XX, 806-807 ; MGH XVI, 173 ; MGH VI, 689 ; MGH V, 133 ; voir aussi Giesebrecht, II, 483-485 ; Deér, 1928, 63.

38 MGH V, 133.

montra cette fois disposé à conclure la paix avec le roi, eu égard aux conflits qui déchiraient l'empire. Les négociations prirent alors une curieuse tournure, relativement inattendue compte tenu de ce qui avait précédé. Les émissaires hongrois rapportèrent la réponse positive de l'empereur, mais le roi la refusa sur le conseil du duc Konrad réfugié en Hongrie, et il interrompit les négociations de paix avec l'empereur.³⁹ La seule justification du comportement du roi est qu'il croyait que si la guerre interne s'aggravait en Allemagne, ces conditions – encore assez accablantes même s'il ne s'inféodait pas – pourraient être encore modérées avec le temps. C'était une entreprise risquée de la part d'André, mais nous verrons qu'elle fut couronnée de succès.

Les relations germano-hongroises subirent un changement radical. A présent, c'est le roi qui prenait l'initiative et qui attaquait. André apporta son soutien à tous les projets du duc Konrad. En 1054 et 1055, il mit à sa disposition des troupes avec lesquelles le duc attaqua des territoires d'Autriche, de Bavière et de Carinthie et tenta de s'en emparer pour son propre compte.⁴⁰ En 1055, Konrad se livra à une opération encore plus considérable. En mars 1055, l'empereur Henri III entreprit sa seconde campagne d'Italie. D'importantes affaires l'appelaient avec son armée dans la presqu'île des Apennins. D'une part, il devait s'occuper de la succession au trône papal vacant depuis la mort de Léon IX, d'autre part il voulait endiguer l'avance vers le nord des Normands d'Italie du Sud. Enfin, il lui fallait régler la situation en Italie du nord, que Gottfried, duc de Lorraine, rendait très dangereuse pour lui, puisque son vieil ennemi voulait à présent être roi d'Italie. A peine Henri fut-il parti pour l'Italie, ses adversaires allemands entreprirent contre lui une action de grande envergure. Une importante conspiration fut tramée contre l'empereur, à laquelle participaient Gerhard, évêque de Ratisbonne, Welf, duc de Carinthie, Gottfried, duc de Lorraine et même Baudouin, comte de Flandre. Le principal but des conjurés était de tuer Henri et de placer le duc Konrad sur le trône de l'empire. Ils comptaient sur l'aide du roi de Hongrie pour mener leur projet à bien.⁴¹ Mais la réaction énergique d'Henri, ainsi que la mort inattendue de Konrad et de Welf à la fin de 1055, firent que la conjuration s'effondra. Le 5 octobre 1056, Henri III mourut à son tour, ce qui détermina une nouvelle situation de politique intérieure de l'Allemagne.

En octobre 1056, le jeune fils d'Henri âgé de six ans fut couronné roi d'Allemagne. Afin de conserver leur propre pouvoir, les hommes de l'entourage du nouveau souverain se préoccupèrent avant tout de consolider le plus efficacement possible le pouvoir du jeune roi.⁴² Pour cette raison, ils ne pouvaient

39 MGH V, 133 ; sur ces événements, voir Giesebrecht, II, 486 ; K. Hampe, *Deutsche Kaisergeschichte*, Heidelberg, 1968, (dans ce qui suit : Hampe, 1968), 33.

40 MGH XX, 806-807 ; MGH V, 133 ; sur la datation, cf. Pauler, 1899, 103.

41 MGH XI, 398-399 ; MGH XX, 807 ; Giesebrecht, II, 514-525 ; Deér, 1928, 63-64.

42 Giesebrecht, II, 531-532, III, 55-79 ; Deér, 1928, 66 ; Hampe, 1968, 35.

même pas penser à des actions militaires contre la Hongrie. Les nouvelles propositions de paix qu'André présenta dans la période de 1056-1057 furent en fait les bienvenues pour eux. L'entourage du jeune roi était prêt à accepter ces propositions qui tendaient à faire cesser l'état de guerre et à rétablir la paix. On peut considérer comme un signe de rapprochement pacifique le fait que le duc Edouard (d'abord exilé, puis venu en Hongrie) ait pu revenir en Angleterre en 1057 sur l'intervention de la cour d'Allemagne.⁴³ André avait sans doute promis, dans l'intérêt de la paix, de ne pas s'ingérer dans les luttes pour le pouvoir en Allemagne. Ainsi la paix s'annonçait-elle également bénéfique pour les deux parties. C'est ainsi que s'explique la volonté des deux pays de garantir la paix entre eux par des liens dynastiques. Un accord de mariage fut conclu entre Salomon, fils d'André, et Judith, sœur d'Henri IV.⁴⁴ Mais la cour allemande insista pour qu'André déclare le prince Salomon comme son successeur officiel.⁴⁵ Le roi de Hongrie accepta cette condition afin de conclure une paix à laquelle on avait aspiré pendant plus de dix années de guerre. La conclusion de la paix était importante pour lui comme pour le pays, car d'une part elle consolidait son pouvoir, d'autre part, elle garantissait l'indépendance du royaume et la souveraineté de l'État en même temps qu'une vie paisible. L'ouest du pays avait subi de tels ravages au cours des campagnes allemandes de 1051 et 1052 que Theoderic, pédagogue de Liège, préféra en 1053 renoncer à partir pour Jérusalem plutôt que de traverser les terres complètement dévastées.⁴⁶

Conformément aux accords, Salomon fut couronné dauphin en 1057-1058.⁴⁷ Puis en 1058, la paix fut signée sur le champ au bord de la Morave (à la frontière entre l'Allemagne et la Hongrie) en présence des souverains, et on célébra en même temps les fiançailles de Judith et de Salomon.⁴⁸ Une alliance politique fut conclue de toute évidence en 1058 entre le royaume de Hongrie et l'empire d'Allemagne, stipulant qu'en cas de besoin chacune des parties pourrait compter sur l'appui de l'autre. C'était au Moyen Âge une conséquence naturelle, mais importante des relations dynastiques entre les familles régnantes.⁴⁹

43 PL CXCVIII, 722 ; PL CXCIV, 743 ; MGH V, 188-189 ; MGH XIII, 188-189 ; Gombos, 2130 ; voir aussi O. Rademacher, *Ungarn und das Deutsche Reich unter Heinrich IV.*, Merseburg, 1885, 4 ; K. Nagy, *Skócia pannóniai királynéja*, Munich 1971, 19.

44 SRH I, 349-350 ; MGH XX, 809.

45 SRH I, 352, 355.

46 MGH XII, 44.

47 SRH I, 125, 180, 352 ; Gombos, 1755 ; sur la datation cf. Pauler, 1899, 105.

48 SRH I, 351 ; MGH XX, 809 ; MGH V, 271 ; sur ces événements voir Knonau, 1890, 93 ; Deér, 1928, 67. Le mariage de Salomon et Judith n'eut lieu qu'à la fin de l'été 1063 en Autriche (Gombos, 1757).

49 On trouve un jugement analogue dans Knonau, 1890, 96 ; A. Huber, *Ausztria története I* (Histoire de l'Autriche), Budapest, 1899, 177.

Outre ce traité de paix avec l'Allemagne extrêmement avantageux pour la Hongrie, André I^{er} remporta des succès considérables dans d'autres domaines des relations de son pays. La situation de politique extérieure du royaume de Hongrie fut essentiellement consolidée sous son règne. Par son mariage russe, il avait dès le début établi de bonnes relations avec le prince de Kiev. Le mariage polonais de son frère cadet Béla jeta les bases de l'alliance politique avec la Pologne.⁵⁰ Vers 1056, le roi améliora les rapports relativement tendus avec les Tchèques en mariant sa fille Adelheid au prince morave Vratislav.⁵¹ André ne recherchait pas les conflits internationaux, c'est pourquoi on peut adhérer à la thèse récente qui considère comme non fondée l'hypothèse soutenue auparavant, selon laquelle André aurait fait la guerre à Venise en Dalmatie.⁵² Les relations de la Hongrie avec Byzance se sont temporairement détériorées sous le règne de l'empereur Isaac Comnène (1057-1059), lorsqu'André pénétra avec son armée sur le territoire de Byzance à la suite d'un incident de frontière, mais ce conflit trouva rapidement une issue pacifique.⁵³ Ce sont vraisemblablement des combats engagés à la frontière par des tribus nomades (petchenègues) venant des territoires de Byzance, qui avaient poussé André à entreprendre une campagne de repré-sailles.⁵⁴

André I^{er} s'est révélé être un souverain efficace tant en politique intérieure que dans le domaine international. Tandis que le royaume de Hongrie progressait efficacement dans la voie du féodalisme (ce qui favorisa son intégration à l'Occident), le roi, en se libérant de la domination allemande, préserva avec fermeté l'indépendance de son pays. L'opinion selon laquelle André I^{er} serait devenu le vassal de l'Allemagne en concluant la paix, est totalement erronée.⁵⁵

Toutefois, le pouvoir consolidé d'André I^{er} fut gravement mis en danger à la fin de son règne. En effet, le prince Béla, son frère, suscita une crise interne afin de s'emparer du pouvoir. La cour d'Allemagne qui s'intéressait vivement aux affaires hongroises fut informée de la discorde entre André et Béla. Des ambassadeurs

50 SRH I, 335 ; sur les relations de Béla avec la Pologne, voir J. Dowiat, « Bela I węgierski w Polsce (1031/32-1048) », *Przegląd Historyczny* 56/2, Varsovie, 1965, 1-23.

51 MGH VI, 690 ; Gombos, 529 ; MGH IX, 77 ; Gombos, 1595, 1990-1991. Il est possible que le roi Péter se soit remarié à la fin des années 1050 avec la princesse tchèque Judith. Voir à ce sujet Sz. Vajay, « Géza nagyfejedelem és családja » (Le prince Géza et sa famille), *Székesfehérvár évszázadai* I, Székesfehérvár, 1967, 93-94.

52 Voir Györffy, 1984, 848-849. Sur les nouvelles thèses, voir L. Margetić, « Vjerodostojnost vijesti Andrije Dandola o Dalmaciji u XI st. », *Зборник Радова Византолошког Института* (19), Belgrade, 1980, 130-132.

53 Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire de la Hongrie arpádienne), Budapest, 1984, 93, 95, 101, 109 ; Pauler, 1899, 105-106.

54 Il est possible que les Petchenègues, en tant qu'alliés de Byzance, aient déjà à cette époque tenté de s'emparer des territoires hongrois. Voir à ce sujet Györffy, 1984, 861 ; Makk, 1993, 103, 113.

55 L. Elekes-E. Lederer-Gy. Székely, *Magyarország története az őskortól 1526-ig* (Histoire de la Hongrie des débuts à 1526), Budapest, 1961, 70.

furent envoyés d'Allemagne pour réconcilier le roi et son frère, mais leur tentative fut un échec.⁵⁶ Quand il vit qu'il ne serait pas capable de vaincre André seul, Béla partit pour la Pologne d'où il revint accompagné de l'armée du prince Boleslaw II. Au cours des batailles de l'automne 1060, le roi André I^{er}, malgré le soutien militaire des Allemands et des Tchèques, fut vaincu par le prince.⁵⁷ Béla I^{er} fut couronné roi de Hongrie en décembre 1060 à Székesfehérvár.⁵⁸ Son règne (1060-1063) ouvrit une nouvelle période de crises dans l'histoire de la Hongrie. Les puissances étrangères purent à maintes reprises tenter d'assujettir l'État hongrois. La situation intérieure et extérieure du royaume de Hongrie ne se stabilisa de nouveau qu'à la fin du règne de Ladislas I^{er} (1077-1095).⁵⁹

(Traduit du hongrois par *Chantal Philippe*)

56 MGH IX, 539, la date de 1054 est erronée. Voir à ce sujet Makk, 1990, 38-39.

57 SRH I, 125, 356-367 ; MGH XX, 810, MGH XVI, 173-174 ; MGH VI, 693.

58 SRH I, 125, 356-367 ; MGH XX, 810, MGH XVI, 173-174 ; MGH VI, 693.

59 Sur le règne de Ladislas I^{er}, voir Kristó, 1993, 99-110 ; F. Makk, « Saint Ladislas et les Balkans », *Acta Universitatis de Attila József nom. Opuscula Byzantina IX*, Szeged, 1994, 59-67.

Gergely Kiss

(Université de Pécs, JPTE - Archives Nationales de Budapest)

LA FONDATION DE L'ABBAYE BÉNÉ- DICTINE DE SOMOGYVÁR¹

L'histoire de l'Ordre de Saint-Benoît commença en Hongrie en 996, date traditionnelle du début de la construction du monastère de Pannonhalma (par le prince Géza) suivie rapidement par l'élaboration de l'acte de fondation (Etienne I^{er}, en 1002). Le premier souverain du Royaume de Hongrie fonda d'autres abbayes royales aussi : celle de Zalavár, de Zobor, de Bakonybél (premières décennies du XI^e siècle) et de Pécsvárad (1015). Cette tendance fut vivement maintenue par le successeur du premier roi : Tihany (1055, André I^{er}), Szekszárd (1061, Béla I^{er}) Garamszentbenedek et Mogyoród (Géza I^{er}). Pour finir cette énumération, on cite les fondations du roi Ladislas I^{er} : Szentjobb (1084), Somogyvár (1091), Bába (1093) et peut-être Kolozsmonostor. Le monastère de Földvár (Dunaföldvár), liée traditionnellement à Béla II, fut la dernière d'elles.

Ces premiers furent des monastères royaux. Par cela ils devinrent aussitôt les foyers de la culture bénédictine hongroise (surtout Pannonhalma). Mais les monastères de lignages se multiplièrent parallèlement au cours des XI^e et XII^e siècles et surtout au XIII^e avant l'invasion des Tartares. Le nombre des abbayes bénédictines remonta à 80 (jusqu'à la fin du XIV^e siècle) dont le 50 % fut détruit en 1241-1242.²

1 Je dédie l'article présent à Prof. Márta Font avec toute ma reconnaissance.

2 Pour l'histoire générale des bénédictins en Hongrie cf. L. Erdélyi-P. Sörös, *A Pannonhalmi Szent Benedek Rend Története*, (Histoire de l'Ordre de saint Benoît de Pannonhalma) t. I-XII/B, Budapest, 1906-1912 ; L. J. Csóka, *Szent Benedek fiainak világtörténete* (Histoire universelle des fils de saint Benoît), t. I-II, (1971) ; E. Mályusz, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon* (Société ecclésiastique en Hongrie au Moyen Age), Budapest, 1971 ; J. Török, *Szerzetes- és lovagrendek Magyarországon* (Ordres monastiques et chevaliers en Hongrie), Budapest, 1990 ; G. Csóka, « Bencések », *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, (Dictionnaire de l'histoire du Moyen Age hongrois), sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1992, 96-97 (dans ce qui suit : KMTL).

En étudiant la charte de fondation d'une abbaye, on ne peut pas se limiter à des considérations purement événementielles. Le chercheur doit s'intéresser aux principes qui ont guidé le fondateur et aux informations dont il disposait, pour avoir une chance d'esquisser quelques motifs possibles de la fondation. Dès qu'on cherche la raison pour laquelle le roi Ladislas I^{er} a consenti à la fondation du monastère de Saint-Gilles de Somogyvár en 1091, d'autres questions se posent : pourquoi a-t-il précisément doté ce monastère, quelles étaient ses sources d'information, etc. Nous nous proposons donc – malgré les lacunes de la documentation – de prendre en considération l'ensemble de la problématique dans un contexte élargi par des sources peu étudiées auparavant.

Le premier des articles consacrés expressément à la fondation de l'abbaye de Somogyvár est celui de Ferenc Baumgarten paru en 1906 dans la revue *Századok*. Cet érudit de la diplomatie, mettant en œuvre tout l'arsenal de sa discipline, tenta pour la première fois de déterminer quel était l'acte original de fondation, et de recenser tous les documents la concernant. Le seul diplôme relatif à la fondation est conservé, selon lui, dans une copie du XII^e siècle intégrée dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Gilles-du-Gard. Ce document se compose de deux chartes différentes, l'acte (ou notice) de fondation proprement dit, et la profession des moines de Somogyvár. Le premier a été rédigé par un auteur d'origine française, probablement méridionale, et sous la forme d'une *notitia*. Le donateur, le roi Ladislas, n'y a pas contribué, mais il figure à la *sigillatio*. Par conséquent c'est cette charte qui doit être considérée comme l'acte authentique de fondation, corroboré peu après par le pape Urbain II, et dont la seule particularité est sa divergence de l'usage de rédaction des chartes de cette époque en Hongrie.³

Au cours des mêmes années, Pongrác Sörös a brièvement exposé l'histoire de cet ancien monastère royal dans le tome XII/B de *L'Histoire de l'Ordre de saint Benoît de Pannonhalma*. En se ralliant aux conclusions de Baumgarten sur les rapports entre Rome et Somogyvár, il les a complétées en citant les bulles de 1192 et de 1211 qui plaçaient le monastère sous tutelle pontificale.⁴

György Györffy a analysé la fondation dans le contexte de la politique ecclésiastique du roi Ladislas I^{er}. Cependant, il a seulement noté que « la fondation de l'abbaye de Somogyvár était la plus importante, car elle marque en même temps un changement d'orientation de la politique ecclésiastique de Ladislas », par conséquent

3 F. Baumgarten, « A Saint-Gillesi apátság összeköttetései Magyarországgal. Diplomatikai tanulmány » (Rapports de l'abbaye de Saint-Gilles avec la Hongrie. Étude diplomatique), *Századok* 1906, 389-411 (dans ce qui suit : Baumgarten 1906).

4 P. Sörös, « Elenyészett bencés apátságok. Somogyvár » (Abbayes bénédictines disparues. Somogyvár), L. Erdélyi-P. Sörös, *A Pannonhalmi Szent Benedek Rend Története* (Histoire de l'ordre bénédictin de Pannonhalma) XII/B (dans ce qui suit : PRT XII/B), Budapest, 1906-1912, 149-167, surtout 151.

- nous semble-t-il - il n'a pas beaucoup contribué à la découverte des motifs de la fondation.⁵

Un recueil d'études entièrement consacré au monastère de Somogyvár a été récemment édité par Kálmán Magyar, mais la plupart des contributions, s'intéressant davantage aux découvertes archéologiques, aux liens culturels et artistiques ou à la reconstitution des bases du culte de saint Ladislas, laissent dans l'ombre les motifs du fondateur.⁶ De notre point de vue, ce sont les études de György Györffy, Kálmán Magyar et Erik Fügedi qui se révèlent les plus utiles.⁷ Notre proposition de recherche des motifs de la fondation nous semble revêtir une certaine actualité, car la plupart des études dont il a été question ne s'en sont occupées que marginalement, et dans une optique trop générale. Nous proposons donc de pallier cette lacune de l'historiographie en nous appuyant sur des documents peu étudiés jusqu'ici. Bien entendu, cela n'est pas censé aboutir à *une seule* explication définitive, nous souhaitons seulement parvenir à établir des explications possibles.

Il convient d'abord d'énumérer les sources primaires portant sur la fondation. Baumgarten, après les avoir estimées, propose comme acte de fondation un manuscrit conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris (une copie du XII^e siècle).⁸ Il cite ensuite la bulle de confirmation d'Urbain II datée du 17 novembre 1091,⁹ puis la lettre de ce même pape adressée au roi Coloman le 27 juillet 1096 après un bref séjour à Saint-Gilles-du-Gard.¹⁰ Viennent ensuite les bulles de Pascal II (1099-1118) en 1106,¹¹ de Callixte II (1119-1124) en 1119,¹² d'Innocent II (1130-1143) en 1132,¹³ d'Innocent III (1198-1216) en 1208¹⁴ et de

5 Gy. Györffy, « A lovagszent uralkodása » (Le règne du saint chevalier), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), sous la direction de P. Zs. Pach, Budapest 1984, I/2 (Előzmények és magyar történet 1242-ig [Prodromes et histoire de la Hongrie jusqu'en 1242]), sous la direction de Gy. Székely-A. Bartha, 926 (dans ce qui suit : Györffy 1984).

6 K. Magyar (éd.), *Szent László és Somogyvár. Tanulmányok a 900 éves somogyvári bencés apátság emlékezetére* (Saint Ladislas et Somogyvár. Contributions à la commémoration des 900 ans de l'abbaye bénédictine de Somogyvár), Kaposvár, 1992 (dans ce qui suit : Magyar 1992).

7 Gy. Györffy, « A Szent László-kori Somogyvár történeti szerepe » (Le rôle historique de Somogyvár à l'époque de saint Ladislas), *Magyar 1992*, 7-11 (dans ce qui suit : Györffy 1992) ; K. Magyar, « Somogyvár Magyarország virágzó Árpád-kori központja (Források a XI-XIV. századból) (Somogyvár, centre florissant de l'époque arpadienne), *Magyar 1992*, 11-15 ; E. Fügedi, « Somogyvár francia monostora » (Le monastère français de Somogyvár), *Magyar 1992*, 55-63.

8 Baumgarten 1906, 403-406 ; *Diplomata Hungariae Antiquissima accedunt epistolae at acta ad historiam Hungariae pertinentia I : Ab anno 1000 usque ad annum 1131* Edendo operi praefuit G. Györffy, Budapestini, MCMXCII [1992] (dans ce qui suit : DHA), 266-269, n° 88, 89.

9 Baumgarten 1906, 407 ; DHA 275, n°94.

10 Baumgarten 1906, 407-409 ; DHA 317-318, n°109.

11 DHA 352-353, n°129.

12 DHA 410, n°150.

13 Goiffon, *Bullaire de l'abbaye de Saint-Gilles*, Nîmes, 1882, 73-75.

14 Goiffon, *op. cit.* 104-112.

Clément IV (1265-1268) en 1266.¹⁵ Cette énumération présente toutefois quelques lacunes, à savoir les bulles de Céleste III (1191-1198) et d'Innocent III de 1211 qui placent le monastère sous la protection du Saint-Siège.¹⁶

La date de la fondation (1091) et celle de la campagne de Croatie coïncident de façon manifeste. La Croatie ne fut pas longtemps une préoccupation de politique extérieure des rois de Hongrie et resta pour cette raison le champ de bataille de Byzance, de Venise, de l'Empire germanique et du Saint-Siège, ainsi que des cités des Dalmates et des Croates, au moins jusqu'au milieu du XI^e siècle.

En faisant abstraction du débat à propos d'une intervention hongroise dans un conflit croato-dalmatien au cours des années 1040,¹⁷ le chercheur peut s'intéresser à quelques changements survenus dans la seconde moitié de ce siècle.

Peter Kresimir (1060-1074) obtint précisément l'appui du pape Alexandre II (1061-1073) pour stabiliser son pouvoir en recevant le titre de roi, même s'il resta sous tutelle byzantine.

A cette même époque, Salamon et Géza se portèrent au secours du roi Peter contre Venise. Cet acte devint le point de départ du renforcement des liens croato-hongrois, dont la garantie fut le mariage de Demeter Zvoimir avec Hélène, sœur de Géza.¹⁸

Demeter Zvoimir eut recours à la tutelle pontificale, car les conflits survenus après le décès de Peter Kresimir ne furent résolus que grâce à l'intervention du Saint-Siège (qui fit appel aux Normands et délégua un légat pontifical¹⁹). En 1076, le pape Grégoire VII remit les insignes du pouvoir²⁰ à Demeter Zvoimir qui dut se soumettre comme *vassal* à la papauté ; il s'engagea à lui verser un cens annuel et à lui remettre le trésor du monastère de Vrana (avec ses deux couronnes).²¹

Ce lien se renforça sous le règne de Ladislas I^{er} (1077-1095) alors que les contacts entre la Hongrie et le Saint-Siège avaient presque été rompus par une série de luttes contre Salamon favorisées par l'empereur germanique. Le roi Ladislas prit ostensiblement le parti de la papauté dans les querelles d'investiture, parce qu'il avait été reconnu *roi légitime* par Grégoire VII dans une lettre du 9 juin 1077 adressée à l'archevêque Nehemias et dans une autre du 21 mars 1079 adressée à

15 Goiffon, *op. cit.*, 178-180.

16 PRT XII/B 151, et la note n°4.

17 Györfy note une campagne d'André I^{er} en 1046-1050 en faveur des Croates, dont Ferenc Makk ne fait pas mention. Cf. Györfy 1984 p. 932, et F. Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (Politique extérieure hongroise...) (dans ce qui suit : Makk 1993), Szeged, 1993, 78.

18 Györfy 1984, 933.

19 Györfy 1984, 933.

20 « *...per enseme vexillum, sceptrum et coronam...* ». Gy. Székely, « Koronaküldések és királykreatások a 10-11. századi Európában » (Envois de couronnes et créations de rois dans l'Europe des X^e et XI^e siècles) (dans ce qui suit : Székely 1984), *Századok* (118) 1984/5, 941.

21 Györfy 1984, 933 ; Székely 1984, 940-941.

« *Ladislav, roi des Hongrois* »²² à l'encontre de Salamon, qui fut cependant couronné et par conséquent roi légitime de Hongrie. (Il n'est pas sans intérêt de noter ici que cette forme de légitimation du pouvoir fut complétée par un autre moyen, la légitimation sacrale qui se manifesta par la série de canonisations de 1083).²³

Peu après le décès de Salamon (1087), une crise éclata en Croatie à la mort de Demeter Zvoimir, beau-frère du roi Ladislav (1089). Le roi, sollicité par la veuve, Hélène, ordonna des manœuvres militaires en Croatie²⁴ juste après la mort d'Étienne Tirmimir (1091), d'une part pour devancer d'éventuelles tentatives des Vénitiens,²⁵ d'autre part pour stabiliser ses relations avec Rome.²⁶

Ce fait met en lumière quelques principes du roi Ladislav : le but principal de son intervention était de résoudre la crise de l'État voisin, ce qui lui permettait en même temps de rétablir ses liens avec la papauté.

Mais il devait évidemment prendre en considération les liens de vassalité qui existaient entre la Croatie et le Saint-Siège. C'est cette particularité qui nous laisse supposer que les mesures prises au cours de la campagne de Croatie sont très étroitement liées à la fondation de l'abbaye de Somogyvár.

Le roi Ladislav ne reconnaissait plus la tutelle pontificale en Croatie ; grâce à lui, c'est Álmos qui monta sur le trône.²⁷ Le pape Urbain II (1088-1099), expulsé de Rome par l'antipape Clément III (1080-1100), fut momentanément incapable d'intervenir.²⁸ Dans ces conditions, le roi put prendre les mesures qu'il voulait. Le

22 Makk 1993, 94 ; lettre de Grégoire VII à l'archevêque Nehemias (1077) : « ...ut regem qui inter vos electus est » ; du même pape à Ladislav (1079) : « *Gregorius episcopus servus servorum Dei Ladislavo Ungarorum regi salutem et apostolicam benedictionem.* », DHA 220-221 et 223-224, n°75, 77.

23 G. Klaniczay, « Az 1083. évi szenttéavatások. Modellek, minták, kultúrtörténeti párhuzamok » (Les canonisations de 1083. Modèles et parallèles culturels), *Művelődéstörténeti tanulmányok a magyar középkorból* (Études d'histoire culturelle du Moyen Âge hongrois), sous la direction d'E. Fügedi, Budapest, Gondolat 1986, 15-34.

24 « *Ipse primus Dalmaciam atque Croatiam sue monarchie iure perpetuo subiugavit. Cume enim rex Zolomerus sine liberis decessisset, uxor eius, soror regis Ladizlai ab inimicis viri sui multis iniuriis pregravata auxilium fratris sui, regis Ladizlai in nomine Iesu Christi imploravit. Cuius iniurias rex graviter vindicavit et Croatiam atque Dalmaciam integraliter sibi restituit. Quam postea a predicta regina suo subdidit dominio. Quod tamen rex non fecit propter cupiditatem, sed quia secundum regalem iustitiam sibi competebat. Quoniam quidem rex Zolomerus in primo gradu affinitatis eidem attinebat et heredem non habuit.* », « *Chronici Hungarici composito saeculi XIV* », c. 132, *Scriptores Rerum Hungaricarum tempore ducum regumque Arpadianae gestarum* Edendo operi praefuit E. Szentpéteri, I, 406 (SRH).

25 Györffy 1984, 933-934 ; Makk 1993, 108-109.

26 Cf. un fragment de la lettre que Ladislav adresse à Odesirius, abbé de Montecassino, lors de la campagne de Croatie : « *Porro si neutra ad presens agere possis, saltem per legatum, quem papa mihi mitte, quod ac quomodo velis, rescribe, vicinis enim iam agere poteris, quia Sclavoniam iam fere totam acquisivi.* » DHA 272, n°91.

27 Makk 1993, 111. On doit souligner ici que seule la nomination d'Álmos - étroitement lié au camp germanique - au trône de Croatie pouvait avoir déjà provoqué un conflit entre Ladislav et le Saint-Siège.

28 Makk 1993, 113.

différend que souleva cette décision pouvait être aplani au cours de la fondation de Somogyvár.

Pendant la campagne, le roi Ladislas adressa une lettre à Odesirius, abbé du Mont-Cassin, dans laquelle il lui fit savoir qu'il a pris contact avec le monastère de Saint-Gilles du Gard (« *Sancti Egidii congregacioni me litteris meis commisi* »),²⁹ qu'il envoie des messagers à Urbain II (« *per capellano nostro et Sorinum nostrum militem quos V. apostolico mitto* »)³⁰ et qu'il s'était engagé à octroyer plusieurs bénéfices à Saint-Gilles du Gard (« *Scias etiam me sancti Egidii abbati plurima in terre Ungarie prestitisse beneficia* ») et promet quelques donations similaires en faveur de Montecassino (« *quod si tibi imago futuri beneficii, scilicet quandoque me per legatos tuos exquisieris [...] confirmatum tibi per hunc scriptum, quicquid in Ungeria et Messia et Sclaonia vestro loco nostri homines offere voluerint* »).³¹

La lettre fait mention du retour de Rome de deux messagers à qui l'abbé du Mont-Cassin pourra, s'il le désire, remettre un message à son intention (« *Porro si neutra ad presens agere possis, saltem per legatum, quem papa mihi mittet, quod ac quomodo velis, rescribe* »).³²

Enfin, il n'est pas sans intérêt de prendre en considération l'humilité avec laquelle le roi s'adresse à l'abbé Odesirius.³³ Les termes qu'il emploie dans l'introduction de sa lettre devançant les critiques de sa campagne de Croatie et démontrent explicitement qu'il avait conscience de ce qu'il venait de faire, ce qui, toujours d'après la lettre, l'avait poussé à s'adresser à l'abbé du Mont-Cassin dans l'espoir d'une entente avec le Saint-Siège.

Il est incontestable que l'ambassade dépêchée par le roi auprès du pape (citée à deux reprises) a mené d'importantes négociations. Bien qu'on ne sache rien de précis sur le rôle réel de l'abbé du Mont-Cassin, il nous semble fort possible qu'il ait servi d'intermédiaire entre Ladislas I^{er} et le Saint-Siège, dans cette affaire ou

29 *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, M. Kostrenciè, Zagreb 1967, 197-198, n°158, ou DHA 265, 271-272, n°87, 91.

30 *Ibid.*

31 *Ibid.* L'expression « *scias... me... plurima... prestitisse beneficia* » fait référence à la volonté de leur accorder plusieurs bénéfices que Ladislas manifeste dans la lettre citée ci-dessus, avant la rédaction de ce message adressé à l'abbé de Montecassino. Cette interprétation permet, me semble-t-il, de déterminer la priorité chronologique de la lettre de Montecassino sur la fondation de Somogyvár. Cf. V. Fraknoi, « Szent Iászló levele a montecassinói apáthoz » (La lettre de saint Ladislas à l'abbé de Montecassino ; dans ce qui suit : Fraknoi 1901), *Értekezések a történeti tudományok köréből* (Communications des sciences historiques) XIX, 8, 1901, 289 ; Baumgarten 1906, 403 ; T. Füßsy, « A Szent Egyedről nevezett somogyvári apátság történetéhez » [Histoire de l'abbaye de Somogyvár consacrée à saint Gilles], *Katolikus szemle* (Revue catholique), 1902, 50-59, 116-133, surtout 56.

32 *Ibid.*

33 « *Quamvis peccator existam, quoniam cura terrene dignitatis absque gravissimis non potest promoveri criminibus...* », Fraknoi 1901, 3-4 ; DHA 272, n°91.

dans d'autres.³⁴ Quoi qu'il en soit, il semble logique que le roi Ladislas, soucieux d'aplanir le différend causé par ses agissements en Croatie, ait pris l'initiative des négociations, même par l'intermédiaire du cardinal qui avait la faveur du pape.³⁵ On peut se demander si l'acte de fondation n'a pas pu servir d'occasion ou même de moyen de réconciliation.

Le légat du pape, le cardinal Teuzo était présent à la fondation, car sa signature figure deux fois parmi les témoins de l'acte de fondation.³⁶ Sa présence est probablement due à la délégation déjà citée du roi Ladislas, et au statut juridique de l'abbaye-mère (Saint-Gilles-du-Gard), propriété du Saint-Siège.³⁷ Teuzo est aussi venu pour convaincre le roi de reconnaître les droits du pape en Croatie (sans succès, semble-t-il). C'est précisément le point sur lequel Ladislas maintint fermement sa position en refusant toute restitution juridique. Celle-ci se montre de façon manifeste dans l'acte de fondation :

« *Quam cum territorio suo predictus rex audiens opinionem meritorum beati Egidii confessoris ad honorem sanctae et individuae Trinitatis et beatorum apostolorum Petri et Pauli et Sancti Egidii confessoris, pro redemptione animae suae et antecessorum suorum et omnium fidelium christianorum, in presentia domini Odilinis abbatis prelibatis apostolis Petro et Paulo et Beato Egidio dedit et ipsi abbati et successoribus suis ad regendum regulariter tali tenore, ut quicumque usque ad finem seculi Sumichensem abbas fuerit, abbati, qui tunc temporis fuerit in monasterio Sancti Egidii in Valle Flaviana, obedientiam veram promittat et usque in finem vite sue teneat. Praetera vero ipse elegantissimus rex antecessoribus suis non se inferiorem indicans ea conditione et tam perpetuo iure libertatis supradictam fundavit ecclesiam, ut post Deum et sanctos eius, in quorum honore dedicata est, eiusdem ecclesie abbas ipsum solum audiat, soli inclinet, ipsum in omnibus necessitatibus tutorem et iudicem suarum rerum tantummodo cognoscat salvo episcopali iure [...] Quapropter sicut regale est monasterium, ita omnium bonorum consensu regalis est prohibito, ne quis mortalium preter ipsum regem super res ecclesie iudicare presumat.* »³⁸

Comment interpréter ce passage? On sait d'après l'étude de Baumgarten que l'authenticité de cette charte est incontestable et qu'elle ne fut pas rédigée par les notaires du roi. Le notaire de la charte (qui appartient vraisemblablement au

34 Selon Vilmos Fraknoi, le roi Ladislas voulait établir des liens avec le roi normand de Sicile, Roger I^{er}, et c'est pour cela que l'abbé de Saint-Gilles du Gard dut jouer un rôle décisif, il a pu fournir des informations au roi Ladislas soit par Odesirius, soit par un légat. A notre avis, Fraknoi a anticipé le renforcement des relations avec les Normands établies à la suite du mariage normand de Coloman. (Cf. Fraknoi 1901, 287.)

35 Makk 1993, 113.

36 « *Teuzo sancte Romane Ecclesie legatus* » et « *Teuzo cardinalis* ». DHA 268, n°88 et 269, n°89.

37 La bulle de Benoît II datée de 685 met le monastère sous la protection du Saint-Siège. Mais l'authenticité de cette bulle est contestée, il est donc fait référence à la bulle de 878. Cf. Goiffon, *op.cit.*, 3-5, n°I, 5-17, n°III, IV.

38 DHA 267-268, n°88.

milieu de l'abbaye dotée) n'écrivit qu'une notice de la fondation, énumérant brièvement les seuls faits : le roi Ladislas offre le futur monastère de Somogyvár à Saint-Gilles du Gard, se réservant fermement les droits de patronage, et il ordonne le maintien des droits de l'évêque diocésain. La *sanctio* souligne une fois de plus le patronage de Ladislas. Or, l'abbaye-mère, Saint-Gilles-du-Gard était (au moins depuis 878) considérée comme un monastère *nullius*, propriété du Saint-Siège, ce qui implique la question suivante : le nouveau monastère était-il exempt ou non ?³⁹

Dans la plupart des cas, les études hongroises indiquaient que l'abbaye de Saint-Gilles était *nullius*, c'est-à-dire qu'elle appartenait directement à saint Pierre et saint Paul, qu'elle faisait donc partie des biens du Saint-Siège. Il convient d'exposer ce que cela signifie.

La définition du traité saxon *Summa* donne l'explication suivante (*Tractatio exemptionibus*) : « on parle d'exemption proprement dite dans le cas où un couvent de chanoines réguliers ou séculiers, ou bien de moines ou de religieuses, est soumis directement au pape, sans que l'évêque et l'archevêque dans le diocèse de qui il est situé y aient aucune juridiction ; il doit en tout cas recourir au pape ; une telle église est dite *nullio medio*. L'exemption est de deux natures : universelle dans le cas où l'église est entièrement soumise à la juridiction du pape, particulière dans le cas où elle en est exclue pour certains points. Dans d'autres cas, elle relève de la juridiction de l'archevêque ou de l'évêque, par exemple si l'archevêque ou l'évêque ne peuvent interdire la célébration de la messe dans une église, même si elle se trouve dans leur diocèse, alors que par ailleurs, elle leur est soumise. »⁴⁰ En pratique, les éléments sur lesquels portait l'exemption étaient le droit de libre élection de l'abbé, l'interdiction à l'évêque (et au clergé séculier) de célébrer la messe ou même de pénétrer dans un monastère sans y être autorisé par l'abbé, le recours au Saint-Siège en cas de différends.

La charte montre clairement que le monastère de Somogyvár dédié à saint Pierre et saint Paul ainsi qu'à saint Gilles n'était pas *nullius* : la juridiction du patronage et de l'évêque diocésain n'y est en rien limitée.⁴¹ Le monastère devait, bien entendu, obéir à l'abbaye-mère, mais les droits de celle-ci ne s'étendaient pas automatiquement à l'abbaye-fille.⁴² Cette interprétation est d'autant plus valable

39 Cette circonstance amena quelques scientifiques à supposer que le monastère de Somogyvár a tout de suite été *nullius*. Cf. par ex. Györfy 1984, et partiellement Györfy 1992.

40 Cf. B. L. Kumorovitz, « A zselicszentjakabi alapítólevél 1061-ből. "Pest" legkorábbi említése » (La charte de fondation de Zselicszentjakab en 1061. La plus ancienne mention de « Pest »), *Tanulmányok Budapest múltjából* (Études sur le passé de Budapest), 1964/16, 73-74.

41 « *Pretera vero ipse elegantissimus rex antecessoribus suis non se inferiorem indicans ea conditione et tam perpetuo iure libertatis supradictam fundavit ecclesiam, ut post Deum et sanctos eius, in quorum honore dedicata est, eiusdem ecclesie abbas ipsum solum [sc. regem] audiat, soli inclinset, ipsum in omnibus necessitatibus tutorem et iudicem suarum rerum tantummodo cognoscat salvo episcopali iure.* » Voir note n. 38.

42 « *...in presentia dompni Odilinis abbatis prelibatis apostolis Petro et Paulo et Beato Egidio dedit [Somogyvár] et ipsi abbati et successoribus suis ad regendum regulariter tali tenore, ut quicumque usque ad finem*

que l'évêque diocésain de Veszprém était présent à la fondation.⁴³ Plus tard, le roi Émeric (1196-1204), en tant que patron de l'abbaye, proposa à la charge d'abbé son propre candidat, Bernard, archevêque de Spalato, contre le candidat des moines.⁴⁴

Il est bien évident que, comme il est noté dans l'acte, lorsque « *ipse elegantissimus rex antecessoribus suis non se inferiorem indicans* » fonda le monastère, il poursuivait un but identique à celui du roi André I^{er} lors de la fondation de Tihany : établir une *ecclesia propria* (Eigenkirche) pour la rédemption de son âme (et bien entendu, de sa famille et de la chrétienté), qui lui servirait aussi de lieu de sépulture. Pour terminer, c'est justement la bulle de Pascal II qui précisa en 1106 que la (première) sépulture de Ladislas était à Somogyvár,⁴⁵ ce qui souligne une fois de plus qu'il s'agissait bien de la fondation d'un monastère royal (Eigenkirche).

Enfin, la tutelle pontificale était concrétisée à cette époque par le versement d'un cens annuel précisé par le fondateur ou le donateur (lors d'une transmission au Saint-Siège) dans la charte proposée. Mais dans l'acte de fondation de Somogyvár, on ne trouve pas trace d'une clause de ce type, il n'y est pas fait mention d'un cens annuel, ni celui des monastères transmis (*transmissio*) dont le témoignage est l'acte de 1066 par laquelle Saint-Gilles fut lié (transmis) à Cluny.⁴⁶

Un siècle plus tard, la réception de cet état juridique précisé ci-dessus fut probablement modifié dans la cour papale. La bulle de confirmation de Pascal II cite mot à mot les privilèges de 1091, par contre les bulles ultérieures ne précisent point l'autorité royale. Encore plus significatif, en 1192 le monastère de Somogyvár fut inscrit dans le *Liber Censuum*⁴⁷ en tant que censier du Saint-Siège, ce qui n'est pas le cas où il serait traité comme *ecclesia propria* du roi. Le changement devint

seculi Sumichensem abbas fuerit, abbati, qui tunc temporis fuerit in monasterio Sancti Egidii in Valle Flavianiana, obedientiam veram promittat et usque in finem vite sue teneat ». DHA. 267, n°88.

43 « *Testes... Almarus, Uespremensis episcopus* ». DHA 268, n°88.

44 PRT XII/B, 152 ; cf. Fügedi, *op. cit.* 56 et 58.

45 « *Latusclausus... bone memorie Ungarorum rex... Semichensem fundavit ecclesiam... ubi et eius corpus venerabile requiescit.* » Goiffon, *op. cit.*, p. 41, n°XXIII ; DHA 352, n°129.

46 Il est question ici du contrat par lequel le monastère de Saint-Gilles du Gard fut transmis à Cluny. La clause réserve le rattachement de l'abbaye sous la protection du Saint-Siège (et mentionne le cens annuel) : « *Hoc autem omnibus notum sit, locum [predictum] et abbatiam predictam alodium esse sancti Petri, que dono domni pape Romani tenemus, queque domno predicto abbati Hugoni, et eius successoribus, salva fidelitate Romane ecclesie, et domni pape, tradimus perhenniter habendam et regulariter ordinandam ; ita tamen census X solidorum debitus omnibus annis Romane ecclesie persolvatur.* », « Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny », I-IV, t. IV, sous la direction de A. Bernard - A. Bruel, *Collection des documents inédits sur l'Histoire de France*, Paris, 1886-1888, 517-519 (*Charta qua Almodis comitissa et filius eius Raimundus, comes Ruteniensis et Nemausensis, abbatiam Sancti Egidii monasterio Cluniacensi tradunt*), 518, n°3410.

47 « *Hungaria...Simigense Monasterium debet fertonem aut duas uncias auri in Rigell ad pondus Hungariae.* » [1192] Excerpta e Libro Censuum Romanae Sedis a Centio cameraris composito. Gy. Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis Budaë*, 1829, t. II, 282 (dans ce qui suit : Fejér CD).

clair et net en 1210, lorsque Innocent III prit l'abbaye de Somogyvár sous la protection directe du Saint-Siège.⁴⁸ Ces deux derniers événements montrent qu'à partir de la fin du XII^e siècle l'état juridique eut une nouvelle lecture qui ne fut pas identique à l'état original.

Pour finir, il nous reste à définir ou, plus précisément, à avancer quelques hypothèses concernant les sources et les chaînes par lesquelles le roi Ladislas I^{er} put s'informer de l'abbaye bénédictine de Saint-Gilles-du-Gard. Hors de la thèse de István Horváth⁴⁹ très inventive mais peu soutenable, et selon laquelle Ladislas fut informé par un lien de parenté portugaise et toulousaine, celle de Tamás Füssy mérite d'être citée.⁵⁰ En bref, le roi Ladislas connut le roi polonais Kasimir I^{er}, ancien moine de Cluny et son fils, Boleslaw II. Ce dernier rechercha de l'appui précisément auprès de Ladislas, son frère, Wladislaw soutenait vivement l'abbaye de Somogyvár. Les liens familiales – étant donné que la mère de Ladislas fut Richeza, épouse du roi Béla I^{er}, soeur de Kasimir I^{er} – y eurent un rôle décisif. Il note ensuite que la période florissante de Cluny était le règne d'Hugues de Semur, à l'époque de Ladislas. Hugues fut d'ailleurs l'intermédiaire lors du différend éclaté entre le roi de Hongrie, André I^{er} et Henri III, l'empereur germanique. En plus, Saint-Gilles fait partie de la congrégation clunisienne à partir de 1066. Le roi Ladislas put ensuite s'informer auprès de Wladislaw, (frère de Boleslaw) et son épouse Judith qui firent eux-mêmes des donations à Saint-Gilles.⁵² Enfin il formule que Ladislas eut des rapports directs avec Saint-Gilles par l'intermédiaire de la dynastie polonaise et avec l'aide et le soutien de Hugues, abbé de Cluny, le pape sélectionna le monastère de Saint-Gilles pour que le roi puisse y demander des moines.⁵³

La thèse de Füssy peut être acceptée avec quelques modifications. Il est fort probable que Ladislas I^{er} eut des informations sur Saint-Gilles de la part de Boleslaw II qui se réfugia précisément à la cour de Ladislas. La dynastie polonaise entretenait des relations vivantes avec le monastère du Midi. Ce fut Gallus Anonymus qui nota qu'en 1085 Wladislaw Herman et son épouse Judith firent une offrande (une statuette d'or figurant un enfant) à Saint-Gilles même pour mettre

48 « *Monasterium Simigense ...sub B. Petri et nostra protectione suscipimus, et praesentis scripti patrocinio concessimus... Ad indicium autem hujus nostrae protectionis et confirmationis perceptae, fertonem auri gratis oblatum vobis et successoribus nostris annus singulis persolvatis...* », Fejér CD, t. III, vol. I, 97-98.

49 *Tudományos Gyűjtemény* 1828, t. III.

50 T. Füssy, « A Szent Egyedről nevezett somogyvári benczés apátság történetéhez », *Katholikus Szemle* 1902, 50-59, 116-133 (dans ce qui suit : Füssy 1902).

51 Füssy 1902, 119.

52 Füssy 1902, 119-122.

53 Füssy 1902, 122.

fin à la stérilité.⁵⁴ Les moines intégrèrent les personnes de la dynastie polonaise à l'obituaire du monastère, comme par ex. Judith, après 1086.⁵⁵ Pourtant il reste à savoir (ou avancer une hypothèse plausible concernant) la source précise des informations. Là on peut noter seulement que Fulco, un évêque probable de Veszprém,⁵⁶ puis clerc respecté de la cour royale polonaise pouvait être la personne qui propageait le culte (*fama*) de Saint-Gilles dans les deux cours royales. Il est sûr qu'il était le promoteur de l'offrande de Wladislaw Herman et Judith⁵⁷ et il est probable que c'était lui qui influençait le choix de Ladislas.

D'autre part tout ce que Füssy avança à propos de Cluny et son rôle décisif dans le choix de Ladislas I^{er}, n'est qu'une hypothèse. Cluny avait une certaine réputation même au XI^e siècle, mais Cluny fut loin d'être décisif dans ce choix. Il est d'autant plus invraisemblable car le roi négligea absolument Cluny lors de sa décision. En plus, la thèse de Füssy suppose de bons rapports entre Saint-Gilles et Cluny, ce qui n'est pas le cas, car entre 1066 et 1162 de graves différends se soulèvent entre les deux monastères. Enfin Cluny n'est jamais mentionné dans les sources directes ou indirectes. Mais si on se contraint de trouver un intermédiaire, le choix d'Odesirius, abbé du Mont-Cassin, semble plus logique.

Mais, avant de conclure, il n'est pas sans intérêt d'étudier encore quelques faits afin de savoir pourquoi Ladislas avait précisément choisi le monastère de Saint-Gilles-du-Gard.

Ce monastère, l'un des refuges préférés des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, était très populaire au XI^e siècle.

Le livre V du *Liber Sancti Jacobi*, plus connu sous le titre de *Codex Callixtinus*,⁵⁸ (*Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*) cite à plusieurs reprises l'abbaye de Saint-Gilles. On la trouve d'abord en tête de la description des quatre itinéraires menant à Compostelle sous le titre de « *la route de Saint-Gilles* ». ⁵⁹ Elle figure

54 Migne (éd), *Patrologia. Series latina*. Parisi, 1844-, t. CLX, col 874-876. Pour l'offrande voir : P. David, « La Pologne dans l'obituaire de Saint-Gilles en Languedoc au XII^e siècle », *Revue des Etudes Slaves* 19 (1939), Paris, 218-219 (dans ce qui suit : David 1939).

55 David 1939, 219.

56 *Evêques de l'évêché de Veszprém* (titre), KMTL 728.

57 David 1939, 218-219.

58 J. Vieillard, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, texte latin du XII^e siècle édité et traduit en français d'après les manuscrits de Compostelle et de Ripoli, 4^e édition, 1969 (dans ce qui suit : Vieillard 1969). Il se divise en onze chapitres : I. *De viis Sancti Jacobi*, II. *De dietis apostolici itineris*, III. *De nominibus villarum itineris eius*, IV. *De tribus bonis edibus mundi*, V. *De nominibus vitatorum Sancti Jacobi*, VI. *De amaris et dulcibus aquis itineris eius*, VII. *De qualitatibus terrarum et gentium itineris eius*, VIII. *De sanctorum corporibus requiendis in itinere eius et de passiona sancti Eutropii*, IX. *De qualitate civitatis et ecclesie Sancti Jacobi*, X. *De discrecione oblationum altaris Sancti Jacobi*, XI. *De perigrinis Sancti Jacobi digne recipiendis*.

59 « *Quatuor vie sunt que ad Sanctum Jacobum tendentes, in unum ad Pontem Regine [Puente al Reina] in horis Yspanie [Hispania] codantur; alia per Sanctum Egidium [Saint-Gilles] et Montem Pessulanum*

ensuite au chapitre VIII qui contient les étapes, les lieux de culte (tombeaux de saints à vénérer) de la route.⁶⁰ Commencant par Arles, ce chapitre est consacré en grande partie au tombeau de saint Gilles dont il offre une description riche en détails, ainsi qu'à sa légende sur deux folios et demie ! La description est à la mesure du ton exalté du récit.⁶¹ (Un tel intérêt ne se retrouve qu'en faveur de saint Léonard et saint Eutrope, dont les légendes sont relatées dans une dimension presque identique.⁶²)

Par ailleurs, l'abbaye de Saint-Gilles pouvait accueillir un grand nombre de pèlerins grâce à son réseau d'abbayes-filles en France, en Italie et en Espagne. Les abbayes dépendantes de Saint-Gilles sont mentionnées dans les bulles pontificales, sources fondamentales de notre recherche. La première à les énumérer est celle de Callixte II datée de 1119, qui renouvelle les privilèges accordés à Saint-Gilles et décrit ses biens. Elle cite en premier lieu le monastère de Somogyvár.⁶³ Dans les bulles ultérieures, Somogyvár conserva longtemps cette position, ce qui marque son importance dans l'hierarchie des abbayes. C'est d'autant plus vraisemblable que les monastères fondés avant Somogyvár sont mentionnés régulièrement après celui-ci, ce qui exclut l'hypothèse d'une énumération purement chronologique.⁶⁴

L'abbé de Saint-Gilles, un certain Odilon, joua un rôle décisif dans la stabilisation des rapports entre Rome et Ladislas I^{er}, car il apparaît dans cette affaire comme légat permanent du pape. Odilon pouvait informer les deux parties et à notre avis, c'est lui qui tenta de servir de médiateur pour apaiser le différend.⁶⁵ Après l'échec diplomatique de 1091 concrétisé par le changement d'orientation de la politique extérieure de Ladislas I^{er}, il tenta de regagner son successeur, le roi Coloman, à la cause pontificale. (Dans ce cas précis, il s'agit de la lettre d'Urbain II datée de 1096.⁶⁶)

D'autre part, les abbés de Saint-Gilles du Gard ont longtemps collaboré à la diplomatie pontificale pour regrouper les participants à la première Croisade.⁶⁷

[Montpellier] et Tholosam [Toulouse] et Portus Asperi [Somport] tendit... », (*Capitulum I*), Vieillard 1969, 2.

60 Cf. le titre du chapitre VIII (*Capitulum VIII*) : *De corporis que in itinere Sancti Jacobi requiescunt, que peregrinus eius sunt visitanda.* » Vieillard 1969, 34.

61 Vieillard 1969, 35-47.

62 Vieillard 1969, 53-57 (saint Léonard) et 65-79 (saint Eutrope).

63 Goiffon, *op. cit.*, 55-57, n° XXXVII.

64 Baumgarten 1906, 403.

65 Voir une fois de plus la lettre de Ladislas à l'abbé du Mont-Cassin : « *Scias etiam me sancti Egidii abbati plurima in terre Ungarie prestitisse beneficia* », DHA 272, n°91.

66 « *Retulit enim nobis venerabilis filius noster Odilo Sancti Aegydi abbatis strenuitatem vestram...* », DHA 317, n°109.

67 Les abbés de Saint-Gilles eurent un rôle décisif dans l'organisation de la première croisade. Le patron de l'abbaye, Raymond, comte de Toulouse, possédant un fief considérable dans la région méridionale, devait être - selon les projets d'Urbain II - un des personnages clés de la croisade.

Le but principal de Ladislas était d'octroyer un bénéfice à l'abbaye de Saint-Gilles, par conséquent la charte de fondation constitua la reconnaissance des mérites de celle-ci. Le roi choisit sciemment cette abbaye dont il connaissait le statut juridique et le rôle dans la diplomatie pontificale. Mais les négociations n'eurent pas de succès, car le roi Ladislas refusa fermement tout changement dans le statut juridique de la Croatie, et par conséquent, il n'eût pas consenti à renoncer à ses droits de patronage sur l'abbaye de Somogyvár. La rencontre du légat et du roi lors de la fondation ne fut qu'un épisode parmi d'autres dans un conflit diplomatique.

Deux fois excommunié (à cause de son mariage et de ses actions militaires contre le monastère), il regagna les faveurs du pape grâce aux abbés de Saint-Gilles. Il devint plus tard, en compagnie du légat Adhémar, un personnage légendaire de la croisade (« *christiane milice excellentissimus princeps* »). D'autre part, Urbain II se rendit deux fois à Saint-Gilles au cours du voyage qu'il fit en 1095-1096 dans la région méridionale pour préparer la première croisade. Il s'y attarda plus longtemps que dans les autres abbayes. Au sujet de Raymond IV, comte de Toulouse, voir J.-H. Hill-J.-L. Hill, « Justification du titre de Raymond de Saint-Gilles "Christiane milicie excellentissimus princeps" », *Annales du Midi*, 66 (1954), 101-102 ; *id.*, « Raymond de Saint-Gilles, 1041 (ou 1042) - 1105 », *Bibliothèque méridionale*, 2^e série, t. XXXV, éd. Privat, Toulouse 1959. Sur le voyage d'Urbain II : R. Crozet, « Le voyage d'Urbain II en France (1095-1096) et son importance du point de vue archéologique », *Annales du Midi*, t. 49, Paris-Toulouse, 1937, 42-70 ; *id.*, « Le voyage d'Urbain II et ses négociations avec le clergé de France 1095-1096 », *Revue historique. Mémoires et études*, 62, t. CLXXIX, avril-juin 1937, 271-311.

Marie-Madeleine de Cevins

(Université d'Angers)

LES PAROISSES HONGROISES AU MOYEN AGE

Toutes les études consacrées à l'histoire religieuse médiévale s'accordent à reconnaître la place primordiale de la paroisse dans l'encadrement spirituel des habitants de la Chrétienté latine. S'agissant des marges de celle-ci, le cadre paroissial doit donc être considéré comme l'un des plus puissants moyens d'intégration à l'Europe chrétienne de populations tout récemment converties au catholicisme d'obédience romaine. Les monographies régionales ou nationales ont par ailleurs mis en évidence dans cet espace l'absence d'uniformité de la réalité paroissiale au Moyen Age. Si le cadre institutionnel qu'elle constitue semble identique dans ses grandes lignes d'un bout à l'autre de la Chrétienté romaine, on observe ici ou là des variations, des inflexions locales - à différents points de vue : taille, droits, ressources, influence spirituelle... -, parfois à l'intérieur d'un même ensemble politique,¹ et plus particulièrement dans les zones périphériques du Nord et du Centre-Est de l'Europe.²

La Hongrie n'a jusqu'à présent fait l'objet d'aucune investigation dans cette perspective. Son évangélisation tardive, la particularité ethnique de sa population (finno-ougrienne, dans une région à dominante slave), sa position frontalière par rapport à l'autre Chrétienté, celle d'influence byzantine, voilà autant d'éléments qui auraient pourtant pu motiver une recherche approfondie sur la spécificité des paroisses hongroises au Moyen Age.

1 Parmi les travaux français les plus récents, voir pour la France du Nord les conclusions de B. Delmaire, *Le diocèse d'Arras de 1093 au milieu du XIV^e siècle. Recherches sur la vie religieuse dans le Nord de la France au Moyen Age*, Arras, 1994, 2 vol.

2 Voir les communications présentées au colloque de l'Ecole Française de Rome de janvier 1986, réunies sous le titre *L'Eglise et le peuple chrétien dans les pays de l'Europe du Centre-Est et du Nord (XIV^e-XV^e siècles)*, Rome, 1990, en particulier celles d'E. Wisniewski (dans ce qui suit : Wisniewski, *Les structures...*), de T. S. Nyberg et de J.-M. Maillefer.

La présente communication n'a aucunement la prétention de combler cette profonde lacune. Son objectif se limite à poser quelques jalons qui pourront servir de canevas de départ pour élaborer une synthèse sur les paroisses hongroises au Moyen Age. Je résumerai pour ce faire les principaux acquis historiographiques sur le sujet – notamment à partir des exemples urbains que j'ai eu l'occasion d'étudier en détail pour ma thèse de doctorat –, et suggérerai des directions de recherche. Plutôt qu'un exposé des réponses, c'est avant tout une liste d'hypothèses et de pistes d'investigation que l'on trouvera donc dans les lignes qui suivent.

Sur quels matériaux s'appuyer pour mener cette enquête ? Les sources, déficientes en quantité comme en variété, ne permettent malheureusement pas une connaissance aussi détaillée de la réalité paroissiale que celle que l'on peut avoir des paroisses françaises, anglaises ou italiennes à la même période.³ L'absence de pouillés, de registres paroissiaux et d'actes de visites pastorales dans les paroisses (avant le milieu du XVI^e siècle) est particulièrement regrettable, laissant de nombreuses questions à jamais sans réponse. La documentation sur le fonctionnement des paroisses hongroises se limite à des textes normatifs – canons conciliaires ou statuts synodaux –, sans que l'on puisse mesurer l'écart entre théorie et pratique. Les chartes épiscopales ou pontificales – ordres d'enquête, sentences d'arbitrage... – ne présentent que les situations conflictuelles, donc exceptionnelles, et non la réalité quotidienne. Les registres de la décime pontificale établis au début du XIV^e siècle, incomplets, fournissent la photographie partielle du réseau paroissial hongrois à cette date, et quelques indications sur les revenus de leurs desservants. Les fouilles archéologiques ont pu dans certains cas préciser la vision chronologique très floue que l'on avait jusque là de la formation du réseau des paroisses hongroises, mais de nombreuses incertitudes demeurent sur le statut – véritable paroisse ou simple chapelle? – des bâtiments exhumés. Quant au clergé paroissial, il n'a produit qu'un faible nombre d'écrits relatifs à son mode de vie : les testaments de clercs manquent, surtout dans les campagnes. Les villes (non épiscopales) disposent de chartes de privilèges comportant des clauses religieuses – en particulier l'élection du curé par les habitants – et de livres de comptabilité urbaine où apparaissent les versements effectués par la municipalité aux desservants paroissiaux.

C'est peut-être en raison de cette indigence documentaire que les travaux portant sur les paroisses médiévales hongroises font à ce point défaut ; le présup-

3 Faute de place, on ne peut mentionner ici tous les recueils de sources imprimées comprenant des données sur les paroisses hongroises. Voir D. Kosáry, *Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába* (Introduction aux sources et à la bibliographie de l'histoire hongroise), t. I, Budapest, 1951 et 1970 (2^e éd.) ; E. Bartoniek, *Magyar történeti forráskiadványok* (Editions de sources historiques hongroises), Budapest, 1939.

posé de la conformité de celles-ci avec les paroisses des autres régions de la Chrétienté latine, ajouté aux obstacles que rencontrait toute recherche en histoire religieuse pendant les quarante années de régime communiste en Hongrie, expliquent également ces carences de la bibliographie. On doit se contenter de quelques remarques d'ordre général dans les histoires de l'Eglise hongroise,⁴ établies à partir de sources imprimées et d'études déjà anciennes (puisqu'elles datent au mieux de l'entre-deux guerres), et dans les synthèses présentant la législation ecclésiastique nationale,⁵ ou encore dans des travaux s'intéressant à une zone géographique bien plus vaste, l'Europe du Centre-Est (sans montrer les caractères spécifiquement hongrois).⁶ Mentionnons l'existence cependant d'une excellente enquête sur la société cléricale hongroise, mais là encore fondée sur des matériaux anciens.⁷ Les paroisses urbaines ont bénéficié d'une attention plus soutenue, au moins au plan institutionnel, qui a permis de renouveler ces dix dernières années les recherches antérieures.⁸

La lecture de ces différents travaux met en évidence l'étendue des lacunes qu'il reste à combler pour avoir une idée exacte de la spécificité des paroisses hongroises au sein de la Chrétienté médiévale. La bibliographie tend à résumer celle-ci à la persistance du système des églises privées dans les campagnes (jusqu'au cœur du bas Moyen Age) ainsi qu'à l'autonomie par rapport à la hiérarchie ecclésiastique des paroisses urbaines. Sans nier l'importance de ces deux points, sur lesquels je reviendrai plus loin, ne peut-on pas repérer l'existence d'autres traits propres aux paroisses hongroises, à l'aide de comparaisons systématiques

4 En particulier dans E. Hermann, *A katolikus egyház története Magyarországon 1914-ig* (Histoire de l'Eglise catholique en Hongrie jusqu'en 1914), München, 1971 (dans ce qui suit : Hermann, *A katolikus...*).

5 J. Szeredy, *Egyházjog különös tekintettel a magyar Szent Korona területének egyházi viszonyaira, valamint a keleti protestáns egyházakra* (Droit ecclésiastique, relatif en particulier aux relations ecclésiastiques du territoire de la Sainte Couronne de Hongrie ainsi qu'aux Eglises protestantes orientales), Pécs, 1879 (2^e éd.), 2 vol.

6 J. Kloczowski, « Les paroisses en Bohême, en Hongrie et en Pologne (XI^e-XIII^e siècles) », *Le istituzioni ecclesiastiche della Societas Christiana dei secoli XI.-XII. Diocesi, pievi e parrocchie*, Actes du colloque de Milan (1-7 septembre 1974), Milan, Miscellanea del Centro di Studi Medioevali VIII, 1977, 187-198 (dans ce qui suit : Kloczowski, *Les paroisses...*).

7 E. Mályusz, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon* (La société ecclésiastique en Hongrie au Moyen Age), Budapest, 1973 (dans ce qui suit : Mályusz, *Egyházi...*).

8 A. Gárdonyi, « Városi plébániák kiváltságos állása a középkorban » (Le statut privilégié des paroisses urbaines au Moyen Age), *Emlékkönyv Károlyi Árpád születése nyolcvanadik fordulójának ünnepére*, Budapest, 1933, 163-182 (dans ce qui suit : Gárdonyi, *Városi...*); A. Csizmadia, *A magyar városok kegyurasága* (Le patronage des villes hongroises), Győr, 1937; plus récemment : E. Fügedi, « Középkori magyar városprivilegiumok » [Les franchises urbaines en Hongrie au Moyen Age], *Tanulmányok Budapest Múltjából*, 1961, 17-104; A. Kubinyi, « Egyház és város a késő középkori Magyarországon » [L'Eglise et la ville en Hongrie au bas Moyen Age], I. Jónás (dir.), *Társadalomtörténeti tanulmányok a közeli és a régimúltból. Emlékkönyv Székely György 70. születésnapjára*, Budapest, 1994, 74-87.

avec les faits observés en Occident ou dans les Etats voisins du centre de l'Europe?

On soulignera par ailleurs le fait que les recherches menées à ce jour laissent dans l'ombre certains pans entiers de l'histoire des paroisses hongroises au Moyen Age. Les étapes de la densification du réseau paroissial en Hongrie à cette période (surtout pour les années précédant le XIV^e siècle) demeurent inconnues, alors que, comme on sait, la densité du maillage paroissial constitue l'un des meilleurs indicateurs du degré de christianisation d'une région. Les géographies historiques disponibles, en particulier celle de György Györffy (inachevée à ce jour, mais d'une extrême précision),⁹ ainsi que les nombreuses études archéologiques de portée locale,¹⁰ pourraient pourtant fournir les matériaux nécessaires à une étude chronologique du réseau des paroisses. Or jusqu'à présent, les auteurs se contentent de rappeler le contenu des diverses injonctions royales, pontificales ou épiscopales sur la création des paroisses, sans chercher à mesurer l'écart qu'il pouvait y avoir entre ces *desiderata* et la réalité. De manière générale, le fonctionnement des paroisses rurales – en dehors de la question des églises privées – n'apparaît pas clairement dans la bibliographie,¹¹ à l'exception de quelques exemples ponctuels et d'un exposé sur les villages hongrois au Moyen Age consacrant quelques pages aux paroisses.¹²

Ne pouvant dans un cadre aussi étroit couvrir un champ d'analyse aussi vaste que celui des paroisses hongroises médiévales, je me concentrerai sur trois aspects fondamentaux pour leur approche globale : les étapes chronologiques de la mise en place du réseau paroissial en Hongrie, le fonctionnement des paroisses (en théorie et dans la pratique), et enfin les traits spécifiques de leurs desservants au Moyen Age.

9 Gy. Györffy, *Az Árpád-kori Magyarország történeti földrajza* (Geographia historica Hungariae tempore stirpis arpadianae), Budapest, 3 vol. paru à ce jour, 1963-1987.

10 Voir les références (non exhaustives) présentées par L. Koszta, « A középkori magyar egyházra vonatkozó történeti kutatások az utóbbi évtizedekben (1948-1988) » [Les recherches historiques menées dans les dernières décennies sur l'Eglise hongroise au Moyen Age], *Aetas* 1993 n°1 (dans ce qui suit : Koszta, *A középkori magyar...*), 73, notes 82 à 86.

11 On observe de manière significative que dans la très récente encyclopédie historique consacrée aux premiers siècles de l'histoire hongroise, l'auteur de l'article « *plébánia* » (« paroisse ») évoque à peu près exclusivement la situation des paroisses urbaines de Hongrie, pourtant de loin minoritaires dans ce pays. Gy. Kristó (dir.) *Korai magyar történeti lexikon. 9-14. század* (Dictionnaire de l'histoire du Moyen Age hongrois), Budapest, 1994, 550.

12 I. Szabó, *A középkori magyar falu* (Les villages hongrois au Moyen Age), Budapest, 1969.

Réseau paroissial

L'apparition des paroisses remonte en Hongrie aux premiers temps de son évangélisation, c'est-à-dire au tout début du XI^e siècle. En effet, la législation mise en place par saint Etienne et ses premiers successeurs évoque déjà la paroisse en tant que cellule religieuse de base de la communauté chrétienne. Bien qu'elle n'emploie pas encore dans un premier temps le terme de *parochia* (ou *d'eccllesia parochialis*), mais celui, peu précis d'*eccllesia*, son contenu montre qu'elle entendait bien créer des centres de culte où devraient s'accomplir les temps forts de la vie religieuse des habitants. L'obligation de se rendre à la messe dans l'église paroissiale figure déjà dans les codes stéphaniques,¹³ et les textes des années suivantes imposent au XI^e siècle confession, communion, mariage et enterrement dans celle-ci. L'un des canons du concile de Szabolcs (1092) précise même que ceux qui ont changé de paroisse doivent revenir à leur église d'origine, tolérant seulement des fidèles demeurant loin d'elle qu'ils délèguent collectivement l'un des leurs pour les y représenter.¹⁴ La législation ecclésiastique hongroise ultérieure va dans le même sens : le concile de Buda de 1279 rappelle par exemple l'obligation de faire enterrer les fidèles dans la paroisse,¹⁵ et l'arrivée des mendiants ne remet pas fondamentalement en cause cette prééminence du cadre paroissial pour l'administration des sacrements « de passage » (baptême, mariage, enterrement).¹⁶

Où se trouvaient les toutes premières paroisses hongroises ? A la différence des régions occidentales, elles ne se confondirent pas primitivement avec les églises épiscopales. En relation avec une évangélisation née de la collaboration entre les souverains et les évêques, l'organisation religieuse de la Hongrie se calqua comme en Bohême ou en Pologne sur son découpage administratif : chaque chef-lieu de comitat (comté dirigé par un *comes castellanus*) abrita une église paroissiale.¹⁷ Les fouilles archéologiques réalisées depuis le début des années 1970 confirment cette localisation des premières paroisses auprès des forteresses (*castellum*) servant de centre aux comitats.¹⁸

L'étude de l'évolution quantitative du réseau des paroisses hongroises pendant la période médiévale souffre d'un manque crucial de sources, surtout avant

13 Hermann, *A katolikus...*, 38.

14 K. Nagy, *A magyar katolikus egyház nemzeti zsinatai* (Les conciles nationaux de l'Eglise catholique hongroise), Gyöngyös, 1943 (dans ce qui suit : Nagy, *A magyar...*) 67-69.

15 Hermann, *A katolikus...*, 116.

16 Une étude approfondie sur cette question reste à faire pour la Hongrie. A défaut, voir M.-M. de Cevins, *L'Eglise dans les villes hongroises aux XIV^e et XV^e siècles*, Thèse dactyl., Université de Paris-Sorbonne, 4 vol. (dans ce qui suit : Cevins, *L'Eglise...*), chapitre 19.

17 Kloczowski, *Les paroisses...*

18 Voir les références fournies par Koszta, *A középkori magyar...*, 88, note n°82.

le XIV^e siècle. Les indices archéologiques sont très maigres, les édifices religieux ayant été édifiés en bois ou en torchis jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Ce n'est qu'à partir de la fin du XI^e siècle que la pierre et la brique commencent à remplacer ces matériaux de construction pour les églises paroissiales.¹⁹ En outre, l'histoire mouvementée du bassin des Carpates, en particulier les destructions tataro-mongoles du milieu du XIII^e siècle, puis l'occupation turque et les opérations de reconquête, ont souvent anéanti ce qu'il restait des édifices bâtis dans les premiers siècles de la Hongrie chrétienne. Quant aux documents écrits, ils demeurent peu nombreux et rarement explicites jusqu'à la fin de l'époque arpadienne. Ce n'est qu'à partir des années 1320 que l'on commence à mieux connaître le réseau paroissial hongrois, grâce aux registres de la décime pontificale.

Pour améliorer l'état des connaissances sur la question, il aurait fallu commencer par opérer la synthèse des nombreux comptes-rendus archéologiques ayant éclairci la situation de certaines régions (ou micro-régions) du royaume de Hongrie du point de vue de leur équipement ecclésiastique,²⁰ et les confronter avec les éléments écrits réunis par György Györffy dans sa géographie historique. Faute d'avoir pu mener ce travail (long et minutieux) à son terme avant la tenue de ce colloque, je me contenterai ici de remarques très générales à propos des étapes de la densification du réseau paroissial hongrois.

La première phase de celle-ci soulève déjà de nombreuses interrogations. La législation stéphannique imposait, comme chacun sait, la construction d'une église pour dix villages : « *Decem ville ecclesiam edificent...* » Mais que faut-il entendre exactement par *villa* ? Et dans quelle mesure les dispositions de saint Etienne ont-elles été appliquées de son vivant ? On estime aujourd'hui qu'elles représentaient un réseau encore très lâche, chaque comitat regroupant au plus deux églises, soit une centaine d'édifices pour l'ensemble du royaume. Mais le roi ne fut pas seul à l'origine de la formation du réseau paroissial : dès le début du XI^e siècle, des aristocrates ont imité les fondations royales en créant (comme en Pologne)²¹ des lieux de culte sur leur domaine, afin d'accueillir les sépultures familiales.²² Les fonctions de ces églises n'auraient cependant pas été tout-à-fait les mêmes que celles des églises fondées par la volonté du roi. Les documents distinguent en effet jusque vers la fin du XIV^e siècle les églises paroissiales à part entière (*ecclesia plebanialis*, sous la responsabilité d'un *plebanus*), seules à dispenser le baptême, la confession et la communion pascale ainsi que les funérailles et à pouvoir lever la dîme, des églises paroissiales de second rang (*ecclesia parochialis*, desservie par un *sacerdos parochialis*) placées sous la dépendance d'une *ecclesia plebanialis* (et non de

19 Hermann, *A katolikus...*, 65. Les églises polonaises ou tchèques connurent la même évolution. Kloczowski, *Les paroisses...*

20 Voir note n°10.

21 Wisniewski, *Structures...*, 18.

22 Hermann, *A katolikus...*, 35-36.

l'archidiacre compétent) et ne disposant pas de ressources propres. Les édifices fondés par les grands seigneurs hongrois sur leurs terres n'auraient eu (au moins dans un premier temps) que le statut d'*ecclesia parochialis*.²³

Le milieu du XI^e siècle correspond vraisemblablement à un net recul qui ne fut rattrapé qu'à l'aube du siècle suivant. La violente réaction païenne de 1046 a sans doute détruit de nombreuses églises, et saint Ladislas demandait encore à ses sujets dans les dernières années du XI^e siècle de reconstruire les églises endommagées par les rebelles ainsi que par les ravages du temps.²⁴ On peut donc considérer que le réseau des paroisses hongroises n'a connu un maillage stable qu'à partir du milieu du XII^e siècle, progressant ensuite au rythme de l'accroissement démographique jusqu'à l'invasion tatar de 1241. Celle-ci s'accompagna d'une nouvelle vague de destructions dont le pays se releva quelque deux ou trois décennies plus tard. La densification du réseau put alors reprendre jusqu'aux années troubles de l'interrègne précédant l'affirmation de la dynastie angevine (au tout début du XIV^e siècle).

L'image qu'en fournissent les rôles de la décime pontificale dans les années 1320 et 1330 est celle d'un maillage correspondant à environ une église pour deux ou trois villages, particulièrement dense en Transdanubie : le diocèse de Veszprém regroupait alors plus de 480 paroisses.²⁵ Les deux derniers siècles du Moyen Age correspondent à une progression continue, certes plus lente qu'au siècle précédent, surtout dans les villes.²⁶ La densification du réseau paroissial hongrois se déroulait alors à un rythme comparable à celui des paroisses polonaises,²⁷ plus soutenu qu'en Occident ou que dans la Bohême voisine.²⁸ A partir des années 1490, les fondations paroissiales se firent de plus en plus rares en Hongrie²⁹ ; ce sont alors plutôt les annexes de la paroisse qui se développent : chapelles séculières, cimetières, écoles paroissiales. L'église paroissiale elle-même fit l'objet de travaux d'agrandissement en relation avec un accroissement démographique ininterrompu. L'édifice connu à cette période (surtout dans les villes) deux évolutions simultanées, apparemment contradictoires mais reflétant bien les tendances religieuses du bas Moyen Age : constitution progressive d'églises-halles d'une part - permettant, comme dans les églises des ordres mendiants, de mieux assurer la diffusion du message pastoral auprès des fidèles -, et compartimentage de l'espace intérieur - du fait de la multiplication des autels et chapelles

23 Mályusz, *Egyházi...*, 127-128 ; Hermann, *A katolikus...*, 65-66.

24 Hermann, *A katolikus...*, 65.

25 Hermann, *A katolikus...*, 142-143.

26 Cevins, *L'Eglise...*, chapitre 2.

27 Wisniowski, *Structures...*, 16.

28 Kloczowski, *Les paroisses...*

29 L. Pásztor, *A magyarság vallásos élete a Jagellók korában* (La vie religieuse des Hongrois à l'époque des Jagellon), Budapest, 1941 (dans ce qui suit : Pásztor, *A magyarság*), 140-143.

fondés par les familles nobles et bourgeoises ou les confréries sur les bas-côtés de l'église.³⁰

Dans les dernières décennies du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle, les paroisses rurales hongroises demeurent très vastes (en comparaison des chiffres occidentaux), avec une moyenne de 65 km² par circonscription. L'opposition entre l'est et l'ouest du pays est encore nette à cette date : 56 km² pour les paroisses de la province ecclésiastique d'Esztergom, plus densément peuplée, 97 km² pour celle de Kalocsa.³¹ Le maillage est plus serré dans les villes, qui disposent chacune de deux ou trois centres de paroisse, s'étendant sur une trentaine d'hectares et regroupant environ 3000 fidèles en moyenne à la fin du XV^e siècle.³²

Fonctionnement

Les paroisses médiévales hongroises avaient été placées, comme partout ailleurs dans la Chrétienté, sous le contrôle de la hiérarchie séculière : archevêques, évêques, archidiacres et doyens exerçaient sur elles la surveillance prévue par la législation canonique. En Hongrie toutefois, deux ensembles de paroisses se démarquaient des autres par leur relative autonomie de fonctionnement par rapport à la hiérarchie de l'Église : les paroisses sous patronage laïc ou ecclésiastique – rurales pour la plupart – et les paroisses des villes non épiscopales et de certaines régions ou communautés d'habitants privilégiées, d'autre part.

Je passerai brièvement sur le premier groupe de paroisses, amplement étudié par la bibliographie. Comme dans l'espace germanique, le système des églises privées (*Eigenkirchenrecht*) s'était introduit précocement en Hongrie, dès les débuts de l'évangélisation du pays.³³ Les mesures prises par la papauté et les prélats hongrois de la fin du XI^e siècle (dès le concile de 1092) jusqu'au bas Moyen Âge ne réussirent pas à extirper des pratiques d'autant mieux ancrées dans les habitudes qu'elles prolongeaient les traditions de la société clanique magyare. Tout juste parvinrent-elles à les habiller du nom de *ius patronatus*, sans en modifier sensiblement la teneur. C'est en vain que le concile de Buda de 1279 interdit la transmission par héritage du droit de patronage, ainsi que son acquisition par achat (sauf autorisation épiscopale), en vain aussi que les canons du concile de Pozsony de 1309 imposèrent aux patrons de solliciter la confirmation de l'évêque avant de nommer un desservant ou de le révoquer. Jusqu'à l'extrême fin du Moyen Âge,

30 Pásztor, *A magyarság...* 147-149.

31 Kloczowski, *Les paroisses...*

32 Cevins, *L'Église...*, 1263-1266.

33 A. Szentirmai, « Die Anfänge des Rechts der Pfarrei in Ungarn », *Österreichisches Archiv für Kirchenrecht Vierteljahresschrift*, 1959 (dans ce qui suit : Szentirmai, *Die Anfängen*), 33-36.

ils les choisissaient, les déplaçaient ou les révoquaient selon leur bon vouloir, allant jusqu'à exercer sur eux leur juridiction seigneuriale.³⁴ Ces clercs sous influence obéissaient à leur patron plutôt qu'à leur ordinaire ecclésiastique. L'essentiel du produit de la dîme allait au patron, qui n'omettait pas de se faire verser des « dons » lors de son passage³⁵ ; tenu en principe de veiller à l'intégrité du temporel de « son » église, il ne reculait pas devant son aliénation si ses intérêts matériels l'exigeaient.³⁶ Or la proportion d'églises paroissiales sous patronage laïc dépassait (comme en Pologne) les trois quarts (peut-être 80%).³⁷ L'immense majorité des paroisses rurales vivait donc sous la tutelle d'un « patron » laïc.

Les paroisses des villes non épiscopales se trouvaient souvent elles aussi sous le contrôle des laïcs, en tant que collectivité cette fois. Beaucoup réussirent à obtenir à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle une *exemptio* les soustrayant à l'autorité de l'archidiacre.³⁸ Se considérant comme détenteurs du droit de patronage sur leur(s) église(s) - par délégation du droit de patronage royal dans le cas des villes libres royales, ou parce qu'ils avaient pris part à la construction et à la dotation de ces édifices -, les magistrats urbains exerçaient une surveillance étroite sur le fonctionnement des paroisses urbaines. Depuis la fin du XIII^e siècle et selon une tendance qui alla en se généralisant jusqu'à la fin du Moyen Age, ils entendaient contrôler aussi bien leur gestion temporelle que leur direction spirituelle. Ils leur assignaient un intendant laïc de leur choix et responsable devant eux, le *vitricus*.³⁹ Ils éliaient librement le *plebanus* et parfois son vicaire, ainsi qu'en témoignent les chartes de franchises urbaines. S'ils ne pouvaient juger eux-mêmes les desservants coupables à leurs yeux d'abus intolérables, ils n'hésitaient pas à les dénoncer auprès de leur ordinaire ecclésiastique afin d'obtenir leur remplacement par des clercs plus dignes. Ils intervenaient également dans la définition du programme enseigné dans les écoles paroissiales et dans le choix de leur maître.⁴⁰

A l'Est et au Nord du royaume magyar, deux ensembles à la fois territoriaux et ethniques bénéficiaient en outre de privilèges religieux depuis l'installation en masse de colons allemands aux XII^e et XIII^e siècles : les « Saxons » de Transylva-

34 Nagy, *A magyar...*, 122 et 131-132 ; Hermann, *A katolikus...*, 67.

35 Ces prélèvements semblent toutefois tomber en désuétude à partir du XIV^e siècle. F. Kollányi, *A magán kegyúri jog hazánkban a középkorban* (Le droit de patronage privé en Hongrie au Moyen Age), Budapest, 1906 (dans ce qui suit : Kollányi, *A magán...*), 199.

36 Kollányi, *A magán...* ; Mályusz, *Egyházi...*, 21-31.

37 Wisniowski, *Structures...*, 19.

38 Gárdonyi, *Városi...* ; Cevins, *L'Eglise...*, 354-364.

39 Cevins, *L'Eglise...*, 628-630.

40 M.-M. de Cevins, *L'Eglise...*, chapitres 9 et 10 et *id.*, « Le pouvoir ecclésiastique dans les villes hongroises à la fin du Moyen Age » M. Tymowski (dir.), *Lieux du pouvoir au Moyen Age et à l'époque moderne*, Actes du colloque de la Sorbonne (1-2 avril 1992), Publications de l'Université de Varsovie, 1995, 141-172.

nie – dont les territoires furent découpés en 18 puis 22 circonscriptions décanales ou *Landkapitel* –, et ceux de Sépusie (*Szepesség* ou *Sepusia*). Les premiers reçurent du roi André II en 1224 une charte de franchises (appelée *Andreanum*) leur laissant, parallèlement à la libre gestion des affaires civiles, une véritable autonomie en matière spirituelle : les desservants paroissiaux y avaient pour ordinaire le prévôt-décan qu'ils avaient élu en leur sein (pour deux ans), et celui-ci, exempt de l'autorité de l'évêque siégeant à Gyulafehérvár, se trouvait immédiatement sous l'autorité de l'archevêque-primat. Les privilèges octroyés en 1271 aux colons allemands de *Szepesség* plaçaient les vingt-quatre curés de la région sous la tutelle d'un prévôt-décan lui aussi dépendant de l'archevêque d'Esztergom.⁴¹

Par ailleurs, les églises (paroissiales ou non) fondées par le roi ou la reine, ou tombées sous leur dépendance par déshérence, relevaient directement de l'archevêque d'Esztergom, selon un usage ancien confirmé en 1389 par Boniface IX, et d'origine controversée.⁴²

Sur quelles bases matérielles s'appuyaient les paroisses hongroises ? D'après la législation de saint Etienne, chaque église devait disposer pour subvenir à ses besoins d'une dotation initiale en biens meubles et immeubles : deux manses, deux serfs pour les cultiver, des chevaux, des vaches et du menu bétail.⁴³ Dès 1056, les textes normatifs ne parlent plus cependant que des terres dont les paroisses doivent être pourvues.⁴⁴ Les autres sources médiévales faisant allusion au temporel paroissial (actes de bornage, sentences d'arbitrage...) ne mentionnent généralement que des biens fonciers (outre le presbytère et le lopin alentour), dont l'étendue, la valeur ou le produit demeurent le plus souvent inconnus, faute d'inventaires, surtout dans les campagnes.⁴⁵ Les paroisses urbaines semblent avoir souvent possédé, comme nombre de bourgeois, des vignes à proximité.⁴⁶

La dîme, instituée dès le règne de saint Etienne, fournissait aux paroisses des revenus complémentaires. Obligatoire – ainsi que le rappelle le concile de Szabolcs en 1092, en menaçant des sanctions ecclésiastiques les plus graves ceux qui

41 Mályusz, *Egyházi...*, 125.

42 Il viendrait soit de Byzance (d'après L. Mezey, « Székesfehérvár egyházi intézményei a középkorban » A. Kralovánszky [dir.], *Székesfehérvár évszázadai*, t. 2, Székesfehérvár, 1972, 27) ou aurait été introduit en Hongrie par les moines de Pannonhalma sur le modèle des privilèges de l'abbaye du mont Cassin (selon l'hypothèse de J. Horváth, « Székesfehérvár korai történetének néhány kérdése az írásos források alapján » A. Kralovánszky [dir.], *Székesfehérvár...*, t. 1, 1967, 113) ; L. Koszta, « Adalékok az esztergomi és a kalocsai érsekség viszonyához a XIII. század elejéig » (Données sur les relations entre les archevêchés d'Esztergom et de Kalocsa jusqu'au début du XIII^e siècle), *Magyar Egyháztörténeti vázlatok* n°3 (1991), 81.

43 Hermann, *A katolikus...*, 35.

44 Szentirmai, *Die Anfänge...*, 32.

45 Mályusz, *Egyházi...*, 138.

46 Cevins, *L'Eglise...*, 735.

refuseraient de s'en acquitter –, avec un taux d'un dixième (selon le 52^e article du 2^e code stéphanique) applicable partout – il n'était que d'un douzième dans les paroisses saxonnes de Transylvanie et de Szepesség jusqu'en 1280, mais revint alors à 10% –, elle conserva à peu près la même assiette jusqu'à la fin du Moyen Age. Elle était levée sur les produits de l'agriculture (céréales, vin, miel, mais non l'huile) et le croît d'une partie du cheptel (agneaux, porcs, chèvres, parfois les volailles à partir du milieu du XIV^e siècle, mais non les bœufs et chevaux).⁴⁷ Elle ne pesait pas en revanche sur la production artisanale, les moulins, les transactions immobilières ou commerciales ; ce n'est qu'en 1522 que les habitants de la ville de Szeged ne cultivant pas la terre commencèrent de verser une somme compensatoire, « l'argent chrétien », au titre de la dîme.⁴⁸ Toutefois, seule une faible part du produit de la dîme allait aux desservants paroissiaux. La législation de saint Etienne stipulait qu'elle devrait être levée par un agent de l'évêque, au seul bénéfice de celui-ci, tenu d'en reverser le quart aux curés. Dans la réalité, ces derniers devaient souvent se contenter d'un huitième ou d'1/16^e du produit de la dîme. Ils ne parvinrent pas à obtenir du pape, des prélats ou du roi l'affirmation claire et générale de la nécessité de préserver le quart des dîmes à leur intention, malgré des revendications réitérées jusqu'au XV^e siècle.⁴⁹ Seuls les habitants des territoires saxons et de la plupart des villes libres royales disposaient (au moins partiellement) du produit de la dîme et se chargeaient de sa collecte, en vertu du privilège de la *libera decima*.⁵⁰

Les autres ressources de la paroisse souffrent d'une indigence documentaire encore plus grande. A la fin du XI^e siècle, les offrandes se faisaient encore en nature : le concile de Szabolcs précise que les villageois ne pouvant se rendre en personne dans leur église paroissiale pour la messe dominicale devaient donner trois pains et un cierge ; mais il ne souffle mot des dons attendus des autres fidèles, et les textes normatifs ultérieurs témoignent d'une grande diversité des situations.⁵¹ Même dans les paroisses urbaines, les profits du casuel ne peuvent être estimés, faute de sources. On sait seulement que certains règlements urbains imposaient des prélèvements sur les successions.⁵² Ils s'ajoutaient aux subventions accordées par la municipalité aux paroisses, subventions dont le montant

47 Mályusz, *Egyházi...*, 124.

48 A. Csizmadia, « A tized Erdélyben » (La dîme en Transylvanie) in A. Csizmadia (dir.), *Jogtörténeti tanulmányok IV*, Budapest, 1980 (dans ce qui suit : Csizmadia, *A tized...*), 44 ; E. Mályusz, « Az egyházi tizedkiszákmányolás » (L'exploitation ecclésiastique par la dîme) Gy. Székely (dir.), *Tanulmányok a parasztság történetéhez Magyarországon a 14. században*, Budapest, 1953 (dans ce qui suit : Mályusz, *Az egyházi...*), 320-321.

49 Hermann, *A katolikus...*, 35 et 68 ; Mályusz, *Egyházi...*, 124-125.

50 Mályusz, *Az egyházi...*, 323 ; Csizmadia, *A tized...*, 44.

51 Nagy, *A magyar...*, 68-69 ; Hermann, *A katolikus...*, 68.

52 Cévins, *L'Eglise...*, 738-739.

pouvait représenter certaines années jusqu'à la moitié des recettes de la ville, comme à Bártfa au milieu du XV^e siècle.⁵³

Ces ressources suffisaient-elles à couvrir les besoins des paroisses hongroises ? Depuis les codes stéphaniques, celles-ci avaient été déchargées des frais d'entretien des bâtiments – ce sont les fidèles qui devaient les assumer, le patron pour les églises privées –, de l'équipement de l'église en vêtements et objets liturgiques – confié au roi – et en livres nécessaires au culte – laissé à l'évêque.⁵⁴ Une fois de plus, il est impossible de savoir dans quelle mesure ces dispositions ont été appliquées. Au total, le bilan semble avoir été très positif dans les paroisses urbaines à la fin du Moyen Age (surtout dans la seconde moitié du XV^e siècle), à en juger par la fréquence et l'ampleur des travaux d'embellissement et d'agrandissement des édifices, ainsi que par les inventaires de trésors. Mais cela résulte sans doute moins du haut niveau des ressources régulières des paroisses que des subventions municipales et des dons des fidèles.⁵⁵ On ignore quelle était la situation matérielle des paroisses villageoises à la même période.

Clercs de paroisse

Mal connu jusqu'au XIII^e siècle faute de sources, le clergé paroissial hongrois connu (à partir du XIV^e siècle surtout) une sensible augmentation de son effectif par église, en relation avec l'augmentation du nombre des ouailles (dans un contexte d'essor démographique) et plus encore en raison de la vogue des services perpétuels. A la fin du XV^e siècle, il n'était pas rare de voir certaines églises rurales desservies par trois ou quatre clercs (en comptant le curé), si l'on en croit quelques exemples bien documentés⁵⁶ ; une recherche systématique serait cependant nécessaire pour établir une sorte de « moyenne nationale ». Dans les villes, celle-ci semble avoir été de trois ou quatre clercs par paroisse dans la seconde moitié du XV^e siècle,⁵⁷ ce qui est proche des chiffres polonais.⁵⁸

Il faut toutefois faire la distinction entre titulaires théoriques et desservants réels des paroisses, surtout dans les villes où les curés se faisaient souvent remplacer au bas Moyen Age, afin de vaquer à d'autres occupations (études univer-

53 *Ibid.*, 741.

54 Hermann, *A katolikus...*, 35-36.

55 Cévins, *L'Eglise...*, 769-770.

56 Les paroisses saxonnes de Transylvanie par exemple, ou encore celles de Marcali (avec trois prêtres et deux chapelains en 1456) et Szalatnak (où officiaient le curé et trois prébendiers en 1494). Exemples cités par Mályusz, *Egyházi...*, 140 et Hermann, *A katolikus...*, 143.

57 Cévins, *L'Eglise...*, 118.

58 Wisniowski, *Structures...*, 22.

sitaires, service à la cour royale ou pontificale), ainsi que le montrent les nombreuses dispenses de résidence obtenues du pape à partir du XIV^e siècle. Il en allait de même dans certains villages, lorsque le curé en titre était confesseur, précepteur ou chapelain à la cour du patron.⁵⁹

Quelle hiérarchie interne régissait les relations entre ces différents clercs? Comme en Occident, et d'après les exemples urbains que j'ai eu l'occasion d'étudier, tous vivaient sous la tutelle du curé (ou de son remplaçant permanent), mais de manière beaucoup plus étroite selon qu'il s'agissait de chapelains (recrutés et rémunérés par le curé, révocables par lui) ou au contraire de prébendiers d'autels (*altariste*).⁶⁰

Bien que la plupart des documents ne donne que leur prénom, sans aucune indication de provenance géographique, quelques exemples urbains semblent indiquer que les clercs de paroisses étaient souvent recrutés localement – à l'échelle de la ville, dans un rayon d'une trentaine de kilomètres au plus –, sauf lorsqu'il s'agissait de charges prestigieuses (et lucratives) et pourvues par le roi.⁶¹ Le clergé paroissial hongrois bénéficiait donc d'une forte implantation locale.

Dans les premiers siècles de la Hongrie chrétienne, les clercs de paroisse étaient issus des catégories sociales les plus modestes. La législation ecclésiastique s'efforça jusqu'en 1267 de limiter l'entrée en cléricature de serfs plus attirés par les possibilités de promotion sociale – leurs descendants étant délivrés de la macule servile – que par la dignité spirituelle de leur charge ; ils durent désormais obtenir au préalable de leur maître leur affranchissement et une autorisation spécifique.⁶² Leur recrutement demeura toujours modeste dans les campagnes, à en juger par les faibles revenus que leur procurait leur charge, comme on le verra plus loin. A l'inverse, aux XIV^e et XV^e siècles, les curés des grandes paroisses urbaines sont souvent issus des familles les plus en vue dans la ville, celles qui accaparaient les magistratures locales et payaient les impôts les plus lourds. Cela n'étonne guère, compte-tenu du mode de désignation de ces clercs ; quelques-uns, nommés par le roi, faisaient même partie du personnel de cour, donc de la (petite ou moyenne) noblesse hongroise.⁶³ Les chapelains et plus encore les rec-teurs d'autels provenaient parfois du même milieu (notamment lorsqu'ils desservaient un autel fondé par l'un de leurs ancêtres), mais on manque d'éléments d'information sur le recrutement social des auxiliaires des paroisses urbaines.⁶⁴

Les curés hongrois avaient-ils à peu près tous reçu les ordres majeurs, à l'instar de leurs homologues polonais de l'archidiocèse de Gniezno au début du

59 Mályusz, *Egyházi...*, 121-122.

60 Cevins, *L'Eglise...*, 625-628.

61 *Ibid.*, 915-916 et 943-944.

62 Hermann, *A katolikus...*, 60 ; Nagy, *A magyar...*, 96-97.

63 Cevins, *op. cit.*, 903-905.

64 *Ibid.*, 937-938.

XVI^e siècle ?⁶⁵ Cela semble vrai pour les paroisses urbaines, mais les indices sont maigres,⁶⁶ et l'absence de rapport de visite canonique empêche d'avoir connaissance de la situation dans les paroisses rurales. Pour la même raison, le niveau de formation générale et théologique des prêtres villageois échappe à l'observation. Si l'on en juge par le contenu répétitif des textes normatifs, il ne paraît guère avoir progressé au cours du Moyen Âge : les écoles capitulaires fondées dès le début du XI^e siècle dans le royaume magyar ne pouvant assurer leur formation, faute de place, ils recevaient leur instruction d'un curé villageois.⁶⁷ Du reste, les exigences étaient limitées. Si les statuts synodaux de 1382 exigent des candidats qu'ils sachent lire, la connaissance du latin et la maîtrise de l'écriture ne sont même pas mentionnées dans la législation, même à la fin du XV^e siècle ; seules les prières élémentaires de la liturgie, les formules des sacrements doivent être sues.⁶⁸ Les documents de la pratique révèlent que le niveau de formation des clercs dépassait ce strict minimum, du moins dans les villes et quelques bourgades. Des testaments montrent que dans ces dernières, les curés lisaient le bréviaire ; actes judiciaires, comptes et registres attestent de ce qu'ils savaient lire et écrire convenablement.⁶⁹ La célèbre réponse que firent les chanoines cathédraux d'Esztergom à une question du vicaire général du diocèse en visite chez eux en 1397 incite à croire qu'il y avait un important décalage entre les connaissances théologiques des curés des villes et celles des curés de campagne. Lorsque le vicaire leur demanda si le curé de la cathédrale savait ce qu'était la transsubstantiation, ils lui rétorquèrent : « *talis interrogatio non hic est necessaria, ubi plebanus est inter totos doctos viros, bene tamen interrogari ruralis plebanus* ». ⁷⁰ Les curés des villes hongroises avaient parfois reçu une formation universitaire.⁷¹ Comme souvent, les prédicateurs comptaient parmi les plus doctes des clercs paroissiaux ; même les recteurs d'autels ou vicaires chapelains avaient une formation convenable : ils savaient écrire, et quelques-uns avaient fréquenté l'Université.⁷²

Le mode de vie des clercs de paroisse, et par suite leur position dans la société médiévale, variait sensiblement selon l'importance de leur charge. Une étude synthétique des testaments de clercs hongrois manque pour les apprécier.

D'après les éléments disponibles, il semble que l'on retrouve là encore un fort contraste entre paroisses rurales et urbaines. D'après la lettre adressée au pape par un légat en 1232, les curés villageois de Hongrie avaient tout juste de quoi

65 Wisniowski, *Structures...*, 19.

66 Cevins, *L'Eglise...*, 918.

67 Mályusz, *Egyházi...*, 139 ; Hermann, *A katolikus...*, 151.

68 Mályusz, *Egyházi...*, 138-139 ; Hermann, *A katolikus...*, 35, 61-62, 151.

69 Mályusz, *Egyházi...*, 190.

70 F. Kollányi (éd.), « *Visitatio capituli Strigoniensis anno 1397* », *Történelmi Tár* 1901, 253.

71 Cevins, *L'Eglise...*, 921-922.

72 Cevins, *L'Eglise...*, 948 ; Mályusz, *Egyházi...*, 190.

survivre. Leur condition matérielle ne semble guère s'améliorer dans les décennies suivantes, puisqu'ils participèrent en masse à la révolte paysanne menée par Dózsa en 1514, avec les résultats désastreux que l'on sait, notamment la fermeture de l'épiscopat aux clercs d'origine paysanne.⁷³ Il convient cependant de ne pas généraliser trop vite. Un inventaire établi dans la seconde décennie du XVI^e siècle montre que le *plebanus* de Kelénpatak y disposait de terres lui procurant, avec les autres revenus paroissiaux, un revenu total d'environ sept florins par an,⁷⁴ soit le revenu moyen d'un ouvrier urbain non qualifié. Le testament du curé de la bourgade slavone de Sztreza rédigé en 1488 indique un confort rudimentaire – pas d'objets précieux, quelques vêtements taillés dans des étoffes ordinaires –, mais on est là encore loin de la misère, puisque plusieurs livres y figurent.⁷⁵

Les curés urbains avaient, eux, les moyens d'entretenir un remplaçant. D'après les registres de décime pontificale, leurs revenus atteignaient souvent une centaine de florins par an,⁷⁶ et leurs testaments montrent qu'ils s'entouraient volontiers d'objets de valeur, possédaient de nombreux livres et parfois des biens fonciers.⁷⁷ Les chapelains et plus encore les prédicateurs et les recteurs d'autel menaient une existence sinon confortable, du moins convenable, avec un revenu annuel avoisinant une dizaine ou une vingtaine de florins.⁷⁸

Avec quel zèle les clercs hongrois accomplissaient-ils leurs tâches paroissiales? En l'absence de rapports de visite, il faut là encore se résoudre à émettre des hypothèses à partir d'un faible nombre d'indices. Les curés hongrois semblent avoir respecté l'obligation de résidence, comme la plupart de leurs homologues polonais.⁷⁹ Les cumulateurs sont rares dans leurs rangs, même en ville, hormis quelques exemples extrêmes concernant les cures les mieux rentées et pourvues par le roi.⁸⁰ Comme dans nombre d'églises occidentales, les recteurs d'autels cumulaient souvent plusieurs bénéfices, peu éloignés les uns des autres.⁸¹ Les documents urbains montrent que les desservants paroissiaux réalisaient des tâches à caractère profane, faisant office à l'occasion de notaires, ou réalisant enquêtes et arbitrages à la demande de juridictions tant laïques qu'ecclésiastiques. Seuls les desservants recrutés parmi le personnel royal étaient véritablement accaparés par d'autres fonctions que celles inhérentes à leur charge, qu'ils confiaient systématiquement à un remplaçant.⁸²

73 Hermann, *A katolikus...*, 60-61 et 198.

74 Mályusz, *Egyházi...*, 190.

75 Mályusz, *Egyházi...*, 135-137.

76 Cevins, *L'Eglise...*, 909-910.

77 Mályusz, *Egyházi...*, 130-137.

78 Cevins, *L'Eglise...*, 939-942.

79 Wisniowski, *Structures...*, 19.

80 Cevins, *L'Eglise...*, 924-925.

81 Cevins, *L'Eglise...*, 950.

82 Cevins, *L'Eglise...*, 927-928.

Les efforts que déployaient les clercs paroissiaux en matière de pastorale demeurent difficiles à apprécier. Les curés villageois ne se donnaient sans doute guère la peine de prononcer des sermons pendant la messe dominicale : le synode d'Esztergom rappelle en 1493 ce devoir de tout recteur de paroisse. Ceux des villes recrutaient un prédicateur et faisaient édifier des chaires dans leur église.⁸³ Les condamnations récurrentes de la simonie dans les statuts synodaux et canons conciliaires laissent néanmoins penser qu'elle avait cours dans nombre de paroisses hongroises.

Les clercs paroissiaux donnaient-ils l'exemple dans leur propre vie du respect des préceptes évangéliques et des règles de l'Église ? Le célibat des prêtres tarda à s'imposer en Hongrie, de même qu'en Bohême ou en Pologne : malgré les interdits formulés dès le XI^e siècle à ce sujet, on trouve en plein XIII^e siècle des clercs mariés ou concubinaires.⁸⁴ Le concile de Buda de 1309 témoigne d'une indulgence significative, en ne menaçant pas les coupables d'excommunication, mais seulement de la diminution de leurs revenus jusqu'à résipiscence ; en 1317, le pape attirait l'attention des évêques hongrois sur les rumeurs selon lesquelles il y aurait une proportion exceptionnelle de clercs concubinaires dans le royaume magyar. Plusieurs de ces évêques témoignèrent d'un grand zèle pour extirper le nicolaïsme de leur diocèse sous le règne de Louis I^{er}... avec un résultat inégal, à en juger par les injonctions répétées des synodes de 1493 (à Esztergom), 1494 (à Nyitra) et 1515 (à Veszprém).⁸⁵ Cependant les accusations sont rares, au moins dans les paroisses urbaines.⁸⁶ Les actes de visites canoniques du milieu du XVI^e siècle rapportent que plus de la moitié des prêtres avaient une femme ou une concubine,⁸⁷ mais à cette date, la pénétration dans le pays des idées réformées avait sans doute déjà fortement modifié les comportements.

Je n'ai pu aborder ici tous les aspects de la réalité paroissiale. Sont notamment absents de cet exposé la question des relations entre paroisses et couvents mendiants, celle de la participation des laïcs au fonctionnement du cadre paroissial, ou encore la place que réservaient ceux-ci à la paroisse dans l'obtention du salut par rapport aux autres établissements ecclésiastiques. A ma décharge, il faut reconnaître que ces thèmes sont encore moins explorés que ceux auxquels j'ai fait allusion plus haut... ce qui confirme l'impression selon laquelle il est urgent de mener des recherches de grande ampleur sur les paroisses hongroises au Moyen Age.

83 Cevins, *L'Église...*, 1031-1032.

84 Koszta, *A középkori magyar...*, 79.

85 Hermann, *A katolikus...*, 194-195, 197.

86 Cevins, *L'Église...*, 933.

87 Hermann, *A katolikus...*, 213.

Ce rapide survol permet néanmoins de constater que, malgré le caractère tardif de l'implantation du réseau paroissial en Hongrie, la paroisse a pu jouer pleinement son rôle de circonscription de base de l'encadrement religieux des fidèles, dans les villes comme dans les campagnes. Fragilisée par révoltes et invasions au début de son existence, elle réussit néanmoins, quelques décennies à peine après Latran IV et jusqu'à l'aube de la Réforme, à demeurer le cadre primordial de la vie religieuse. La documentation permet en effet d'affirmer que, même dans les villes où elle subissait pourtant la concurrence des couvents mendiants, la paroisse conservait la prééminence, attirant la plupart des dons et fondations de messes perpétuelles, et abritant l'énorme majorité des confréries.⁸⁸ Peut-être est-ce en raison de son enracinement dans la société civile : les desservants paroissiaux dépendant des pouvoirs laïcs, seigneurs ou bourgeois, ils en étaient d'une certaine façon les représentants, et tiraient de cette caution sans rapport avec leur fonction spirituelle une influence renforcée sur leurs ouailles.

De ce fait, l'institution paroissiale fut sans doute l'un des principaux moyens d'intégration de la Hongrie à l'Europe chrétienne.

88 Cevins, *L'Eglise...*, chapitre 20.

Klára Korompay

(Université de Budapest, ELTE - CIEH, Paris)

NAISSANCE DES PREMIERS TEXTES HONGROIS

Parmi les multiples facettes que présente le sujet de notre communication, l'une des premières implique la nécessité d'un choix terminologique. Allons-nous parler de « monuments » (ce qui évoque inévitablement quelque chose de solennel et de figé), ou plutôt de « documents » (en courant le risque de créer l'attente de quelques « pièces à conviction... ») ? Laisant de côté l'un et l'autre, et dans l'impossibilité de rendre le terme, si poétique, du hongrois *nyelvemlék*¹ (« souvenir de la langue »), nous préférons parler de naissance, et de textes.

Avec cette précision de plus : « premiers textes », ce qui nous oriente directement vers les origines. Or ce terme se conçoit d'emblée au pluriel, s'ouvrant sur des interrogations qui ne cessent de se multiplier et qui conduisent inévitablement à des questions sans réponses.

Certaines de ces dernières méritent toutefois d'être soulevées.

Avant l'alphabet latin

Depuis quand les Hongrois connaissent-ils l'écriture ? S'agissant d'un peuple autrefois nomade, ayant parcouru d'immenses distances depuis l'Oural jusqu'à la plaine danubienne et ayant contacté, au cours du premier millénaire de notre ère, de nombreux peuples, langues et civilisations, les premières rencontres avec l'écriture nous échappent totalement. Une certitude reste pourtant : elles devaient être multiples et variées. L'empire khazar par exemple (étape importante de la préhistoire des Hongrois vers les VII^e-VIII^e siècles) réunissait à lui seul trois

1 Cf. aussi le mot allemand *Sprachdenkmal* qui a pu jouer un rôle dans la formation du composé hongrois.

grandes religions monothéistes : le christianisme, l'islam et le judaïsme, trois religions dont chacune est intimement liée à l'écriture. Lors d'une étape suivante, dans la deuxième moitié du IX^e siècle, deux rencontres ponctuelles mais non négligeables ont lieu entre les Hongrois et les missionnaires des peuples slaves, Cyrille et Méthode - eux-mêmes fondateurs d'un alphabet.² Si toutes ces rencontres ont une importance pour l'analyse du futur passage des Hongrois du paganisme au christianisme, on peut souligner au même titre qu'elles jalonnent aussi le chemin qui mène à l'adoption d'un alphabet.

Deuxième question, non moins épineuse : les Hongrois d'avant la Conquête avaient-ils une écriture ? Un premier élément de réponse est fourni par l'étymologie de certains mots-clés : le verbe *ír* (« écrire »), de même que le substantif *betű* (« lettre, caractère ») sont d'origine turke ancienne. Cela nous ramène directement à la période déjà mentionnée, celle des VII^e-VIII^e siècles où, vivant dans le voisinage de peuples turks, les Hongrois leur empruntent quelques trois cents mots nouveaux. Véritable âge d'or des contacts hungaro-turks auquel le plus bel hommage est rendu par Kosztolányi, ce « fou et amoureux des mots » qui, par le biais de son double, Kornél Esti,³ déclare ainsi son amour à la première jeune fille turque qu'il rencontre : « *je vous suis redevable de nos trois cent trente mots les plus exquis* », dette de linguistique historique qu'il amortit par trois cent trente baisers... Parmi les mots dont il tisse le texte de sa déclaration, figurent bien évidemment « *lettre et écriture, qui me font vivre* ».

Au-delà du témoignage du vocabulaire, rendu si vivant par la sensibilité du poète, nous avons toute une série de vestiges qui offrent, à une période plus tardive il est vrai, les preuves de l'existence d'une écriture archaïque. Mentionnée pour la première fois vers la fin du XIII^e siècle, elle laisse de nombreuses traces à partir du dernier tiers du XV^e siècle, traces qui apparaissent principalement en Transylvanie, d'où l'appellation d'« écriture sicule ». C'est une écriture « à encoches » (en hongrois : *rovásírás*), taillée dans le bois ou gravée sur la pierre, allant horizontalement de droite à gauche et conçue de manière à ce que les caractères s'adaptent à la texture du support, d'où des traits essentiellement verticaux ou suivant une ligne diagonale.

Quelles sont les origines de cette écriture ?⁴ A cette question, la réponse doit rester prudente car la filiation semble complexe : il y a des maillons qui manquent

2 Voir I. Fodor, *Verecke híres útján...* (Sur la route de Verecke...), Budapest, 1980, 196-198, 215-216.

3 Voir le chapitre sept du cycle Esti Kornél : D. Kosztolányi, *Összes Novellája* (Nouvelles réunies de Dezső Kosztolányi), Budapest, 1994, 854-855.

4 Dans la littérature abondante de la question, nous soulignerons : Gy. Németh, *A magyar rovásírás* (L'écriture à encoches hongroise), Budapest, 1934 ; I. Vásáry, « A magyar rovásírás. A kutatás története és helyzete » (L'écriture à encoches hongroise. Vue d'ensemble sur la recherche et son histoire), *Keletkutatás*, 1974, 159-171 ; K. Sándor (dir.), *Rovásírás a Kárpát-medencében* (Écritures à encoches dans le bassin des Carpates), Szeged, 1992 ; A. Róna-Tas, « Székely rovásírás » (Écriture à encoches si-

et, de toute manière, une prise en compte de toutes les écritures « à encoches » de l'Europe de l'est est indispensable pour formuler une opinion suffisamment nuancée. Or toutes ces écritures n'ont pas encore livré leur secret... Il reste néanmoins que compte tenu des caractéristiques générales, de même de l'analogie parfaite entre certains caractères, l'influence turke ancienne semble décisive dans la naissance de l'écriture archaïque des Hongrois, et ceci malgré l'importance de l'écart chronologique entre traces relativement tardives et hypothèse d'une origine plus ancienne. A cette influence précoce s'ajoutent celles de l'alphabet grec d'une part et de l'alphabet glagolite (ou cyrillique) de l'autre – ce qui situe la formation de l'écriture des Hongrois au IX^e siècle au plus tôt. Période charnière entre la fin du nomadisme et l'établissement dans le bassin de Carpates, d'où de nouvelles interrogations non seulement sur la date mais aussi sur le lieu de naissance de leur écriture archaïque.

Une dernière question doit être posée sur la nature des textes véhiculés par l'alphabet « à encoches ». S'agit-il de textes littéraires ? La réponse est clairement négative : nous avons uniquement des messages à caractère concret, transmettant des informations sur un événement donné. Ainsi, une inscription de l'église de Csikszentmihály (conservée par une copie plus tardive) précise : « *En l'an 1501 après la naissance du Seigneur* » – et suivent quelques noms de personnes et noms de métiers : « *fait par Mathias, Jean, maréchal-ferrant Etienne, maître Mathias, maître Grégoire* ». ⁵ Dans ce contexte, lettre et littérature n'ont pas du tout le lien intime que nous leur connaissons.

« Eléments sporadiques »

Avant l'émergence des textes hongrois, un autre chantier de « pré-textes » mérite l'attention. Chantier exploré et mis en valeur par Dezső Pais⁶ qui a su utiliser la métaphore de la diaspora (en hongrois : *szórvány*) pour créer un terme apte à nommer un phénomène particulier. Une diaspora de mots hongrois dans un document rédigé en latin (ou en grec, ou en d'autres langues) : pour quelle raison ?

L'adoption d'une langue comme langue de l'écriture ne suffit visiblement pas pour vaincre la résistance de certains éléments qui cherchent toujours à se dire

cule) et *id.*, « Rovásírások » (Écritures à encoches) Gy. Kristó (dir.) *Korai magyar történelmi lexikon* (Dictionnaire de l'histoire du Moyen Age hongrois), Budapest, 1994, 581-582, 625-626 ; *id.*, *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois de la Conquête), Budapest, 1997, 335-341.

⁵ Voir Németh, *op. cit.*, 8.

⁶ Voir D. Pais, « Szórvány-nyelvmélek, szöveg-nyelvmélek » (Éléments sporadiques et textes), *Magyar Nyelv*, 24 (1928), 338-340.

(et désormais à se lire) dans la langue de tout le monde. Il s'agit en premier lieu de noms propres intraduisibles qui conservent naturellement leur forme (ainsi Balaton ou Tihany, dans la charte de fondation de l'abbaye de Tihany, datant de 1055). Mais comment expliquer que là même où la possibilité de traduire existe, on préfère conserver la forme hongroise, pour nommer par exemple, dans la même charte : « *la source qui jaillit sous l'orme* » et « *la source qui jaillit au milieu des cailloux* » (à moins qu'il ne s'agisse de deux puits, l'un se trouvant sous un orme, l'autre construit en pierre) ?⁷ Les rédacteurs de chartes auraient-ils eu des difficultés à tout dire en latin ? Il n'en est rien, comme en témoignent certaines formulations parallèles qui apportent des précisions dans les deux langues. En voici un exemple : 1265 : « *ubi iungit duas arbores, quarum una byk in Hungarico, Latine uero fagus inomnatur* ».⁸ Si le terme hongrois (et généralement lui seul) est si souvent retenu, c'est parce qu'il s'agit d'éléments fonctionnant dans le contexte donné comme des noms propres, ou de formations intermédiaires entre noms communs et noms propres. Or la fonction d'identification, essentielle à cette dernière catégorie, nécessite le maintien de la forme connue de tous ; et ceci, dans une exigence de clarté, afin d'éviter tout malentendu en cas de litige. Car – c'est le lieu de le souligner – le mot document est cette fois-ci bien à sa place. Les chartes qui définissent par exemple la nature d'une donation ou les limites d'une propriété sont des documents au sens juridique le plus strict. Qu'elles nous transmettent en même temps des milliers de noms de personne et de noms de lieu, c'est notre chance de chercheurs en onomastique ; et qu'elles nous mettent quelquefois en contact avec un côté inattendu, étonnamment vivant d'une réalité d'il y a sept ou huit siècles, c'est notre chance de lecteurs,⁹ pour qui un texte a un « pouvoir dire »¹⁰ qui dépasse sa destination.

Une question déroutante m'a été posée un jour, dans le cadre d'un cours à Paris, sur ce type de document. « *Mais finalement, à quel moment ces textes étaient-ils lus ?* » Surprise par la formulation pertinente, j'ai été amenée à répondre : « *Ces textes n'étaient pas destinés à la lecture. Ils étaient destinés à être conservés, pour pouvoir être consultés, le cas échéant.* » D'où encore quelques conséquences importantes, à souligner par rapport aux textes qui n'ont pas du tout les mêmes caractéristiques : datation précise, conservation soigneuse, nombre réduit de pertes...

L'intérêt linguistique, présenté par ces « éléments sporadiques », est bien évidemment limité à certains domaines précis : lexicque, morphologie, phonétique,

7 « *inter zilu kut & kue / kut.* » : E. Jakubovich et D. Pais, *Ó-magyar olvasókönyv* (Anthologie pour l'ancien hongrois), Pécs, 1929, 20.

8 Voir G. Wenzel, *Árpádkori Új Okmánytár* (Nouveau cartulaire pour la période arpadienne), t. VIII, Pest, 1870, 135.

9 Voir les très belles pages que consacre Arlette Farge au travail en archives : *Le Goût de l'archive*, Paris, 1989.

10 Expression que j'emprunte à Emmanuel Levinas.

orthographe. Nous avons très peu de renseignements sur la syntaxe et pratiquement rien qui dépasse le cadre des syntagmes. Toutefois, même si c'est dans des proportions aussi réduites, il s'agit d'utiliser l'alphabet latin pour écrire sinon le hongrois, du moins des éléments de hongrois, ce qui marque, malgré tout, le début d'un chemin. Chemin fait de recherches et de tâtonnements, car pour transcrire les sons qui n'existent pas en latin, on emprunte tantôt un *ch* à l'ancien français, tantôt un *g* à l'italien ou un *h* à l'allemand... Exercice lent et studieux, véritable apprentissage, sans lequel « écrire le hongrois » serait difficilement imaginable.

Émergence des textes : pourquoi en hongrois ?

L'événement majeur que constitue la naissance des textes a tout d'abord un côté paradoxal. Comment expliquer en effet que dans un monde où la langue de l'écriture est le latin, où, à côté de la langue maternelle hongroise, se développe (pour reprendre l'expression de Géza Bárczi¹¹) une « langue paternelle latine », où, selon Aurélien Sauvageot,¹² qui puise dans le même champ sémantique, même le hongrois, langue de l'Eglise « se comporte comme une langue fille adoptive du latin médiéval » – comment expliquer donc que dans cet univers de l'écrit axé sur le latin surgissent quand même des textes hongrois ?

La réponse ne peut venir que de la prise en compte d'une réalité socioculturelle.

Peu de personnes connaissaient le latin ; au-delà d'une élite formée essentiellement dans des universités étrangères (en premier lieu à Paris), la connaissance de cette langue, même dans les milieux ecclésiastiques, était rudimentaire – et lorsqu'il était question de s'adresser aux gens, pour transmettre un enseignement véhiculé pourtant par l'Eglise, il ne restait qu'un moyen de le faire : choisir la langue connue de tous.

Aussi faut-il partir d'une réalité complexe où l'utilisation de textes latins écrits et l'élaboration orale en hongrois sont les deux versants d'une même activité. Le sort du mot hongrois *magyaráz* (à l'origine : « traduire en hongrois » ; actuellement : « expliquer ») en dit long sur ce travail d'interprète et d'interprétation.

Une particularité commune des premiers textes s'explique probablement par la prédominance de l'oralité.¹³ Ces textes apparaissent en effet comme des

11 G. Bárczi, *A magyar nyelv életrajza* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, 1963, 264.

12 A. Sauvageot, *L'Édification de la langue hongroise*, Paris, Klincksieck, 1971, 169.

13 Point de vue particulièrement mis en valeur par Andor Tarnai, dans son livre « *A magyar nyelvet írni kezdik* ». *Irodalmi gondolkodás a középkori Magyarországon* (« On commence à écrire le hongrois ». Réflexion littéraire dans la Hongrie médiévale), Budapest, 1984.

« traductions libres », voire des adaptations. Faute de connaître les variantes précises des originaux, on n'a pas les moyens d'en juger vraiment – ce qui est sûr, en revanche, c'est que la syntaxe suit les règles du hongrois, les textes sont fluides, semblent couler de source et, une fois la barrière de l'orthographe passée, même le lecteur d'aujourd'hui s'y reconnaît sans trop de difficulté. Rien de tel pour certains textes des XV^e-XVI^e siècles (constituant déjà des livres en hongrois) qui suivent scrupuleusement les constructions du latin, au point de rendre certaines phrases parfaitement incompréhensibles. Ce sont des traductions souvent littérales, élaborées par un travail écrit. A la différence de ces dernières, nos « traductions libres » sont les fruits d'un autre type de travail : des textes latins sont à la source, certes, mais dans bien des cas, textes cités de mémoire, traduits et retraduits devant un public qui doit les entendre dans sa langue – d'où une mise en forme qui respire le naturel. Autour des tout premiers textes, il y a toujours la résonance de l'oralité : ce sont des textes écrits pour être dits, écrits aussi pour avoir souvent été prononcés. N'oublions pas, à ce propos, que dans le contexte du Moyen Age, lire entretient des rapports intimes avec l'oralité, comme en témoigne une petite phrase d'un copiste de Charlemagne, qui s'adresse ainsi à celui qui lira son livre : « *Ore lege* » (« *Lis cela avec la bouche* »).¹⁴

Ce qui nous est parvenu...

De la période arpadienne (XI^e-XIII^e siècles), nous avons quatre petits textes écrits en hongrois. En voici un tableau sommaire, avec une attention particulière à la datation, soulignée avec force par Loránd Benkő¹⁵ qui a su voir et faire voir cette question sous un jour nouveau. Il est important de signaler que dans ce qui suit, original veut dire à chaque fois « original perdu ».

Le premier texte qui surgit est une *Oraison Funèbre*, d'une page environ, suivie d'une *Supplication* et conservée dans un missel latin. L'original en hongrois doit remonter au dernier quart du XII^e siècle ; la copie que nous connaissons date des alentours de 1195.¹⁶

14 Exemple cité par le professeur László Mezey, dans son cours de paléographie du 11 mars 1981.

15 L. Benkő, *Az Árpád-kor magyar nyelvű szövegemlékei* (Textes hongrois de la période arpadienne), Budapest, 1980, spécialement 25-26.

16 Voir Jakubovich-Pais, *op. cit.*, 65-72 ; J. Horváth, *A magyar irodalmi műveltség kezdetei* (Les débuts de la culture littéraire hongroise), Budapest, 1931, 83-88 ; Benkő, *op. cit.*, spécialement 47-49, 55-57, 290-313 ; J. Molnár et Gy. Simon, *Magyar nyelvemlékek* (Monuments de la langue hongroise), Budapest, 1980, 26-33, 280-282 ; G. Bárczi, *A Halotti Beszéd nyelvtörténeti elemzése* (Analyse linguistique de l'Oraison Funèbre), Budapest, 1982.

Les *Fragments de Königsberg* sont des éléments d'un ensemble plus vaste, conservés de manière fragmentaire sur une page de garde d'une part, et (sous forme de bandes verticales) à l'intérieur de la reliure du même livre, de l'autre. Il s'agit de plusieurs textes consacrés à la Vierge (l'histoire de l'Annonciation, un fragment de la légende *Ara coeli* etc.). Les originaux doivent dater de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle ; les copies qui nous sont parvenues sont bien plus tardives (milieu du XIV^e siècle).¹⁷

La Complainte de Marie est le premier poème hongrois, conservé dans un manuscrit latin dont le nom traditionnel est *Codex de Louvain*. La datation du poème reste approximatif : pour l'original, on avance aujourd'hui le début du XIII^e siècle ; pour la copie conservée, la deuxième moitié du même siècle ; avec quelques variations selon les auteurs.¹⁸

Les *Lignes marginales de Gyulaféhérvár*, apparaissant sous forme de trois « strophes », sont en réalité les éléments d'un plan pour un sermon à prononcer. L'original remonte probablement au milieu du XIII^e siècle ; la copie, aux années 1310-1320.¹⁹

Ce qui est entièrement nouveau dans la datation proposée par Benkő, c'est la prise en compte des originaux. Si nous suivons machinalement les dates des copies, les quatre textes semblent s'échelonner sur 150 ans ; si, en revanche, nous avançons celles des originaux (établies d'après des critères externes et internes), l'écart se réduit visiblement et dépasse à peine un demi siècle. Autant dire que les quatre textes peuvent être considérés comme pratiquement contemporains, constituant un ensemble dont les traits communs se dégagent avec d'autant plus de clarté.

Ce sont des textes relativement courts, apparus régulièrement dans des manuscrits latins qui les accueillent en « codex-mères ». En ce qui concerne le contenu, il est toujours religieux ; la source : latine ; la conservation : sous forme de copie, jamais en original. Pour la date et le lieu de leur rédaction, nous n'avons aucun renseignement direct. Enfin, les lieux où ces textes ont été retrouvés pré-

17 Voir Jakubovich-Pais, *op. cit.*, 173-191 ; Horváth, *op. cit.*, 92-93 ; É. B. Lőrinczy, *A Königsbergi Töredék és Szalagjai mint nyelvi emlék* (Les Fragments et Bandes de Königsberg en tant que monuments de la langue), Budapest, 1953 ; Benkő, *op. cit.*, spécialement 42-43, 49-52, 57-60, 313-329, Molnár-Simon, *op. cit.*, 51-56, 282-284.

18 Voir Jakubovich-Pais, *op. cit.*, 123-131 ; Horváth, *op. cit.*, 89-92, L. Mezey, « Notes lovaniennes sur la Complainte en vieux hongrois », *Acta Litteraria*, 11 (1969), 21-38 ; Benkő, *op. cit.*, spécialement 52-53, 60-61, 329-350 ; Molnár-Simon, *op. cit.*, 42-47, 284-285 ; A. Vizkelety, « Világ világa, virágnak virága... » [*Ómagyar Mária-siralom*] (« Lumière du monde, fleur des fleurs ». La Complainte de Marie), Budapest, 1986 ; A. Martinkó, *Az Ómagyar Mária-siralom hazai és európai tükrében (Bevezetés és vázlat)* (La Complainte de Marie : optique hongroise, optique européenne. Introduction et analyse succincte), Budapest, 1988.

19 Voir Jakubovich-Pais, *op. cit.*, 132-138 ; Horváth, *op. cit.*, 88-89 ; Benkő, *op. cit.*, spécialement 53, 62 ; Molnár-Simon, *op. cit.*, 48-50, 285-286.

sentent une variété étonnante : ils vont, en diagonale, d'un point extrême de la Hongrie historique à l'autre et de Königsberg en Toscane, témoignant par là même de ce que pouvait être la dispersion des textes au Moyen Âge. Témoignant aussi, comme en négatif, du peu de chance qu'ont eu les régions centrales de la Hongrie (dévastées à plusieurs reprises) de conserver des manuscrits.

Interrogations sur la production réelle

Les quatre textes qui nous sont parvenus conduisent inévitablement vers d'autres questions qu'il est utile de poser, en maintenant soigneusement le point d'interrogation. Derrière ce qui reste, quelle production réelle ? Supérieure, bien sûr, mais avons-nous des indices pour en évaluer l'importance ?

D'un côté, une grande prudence est recommandée, ce qui nous met en garde contre toute surestimation. Si, à l'époque qui nous intéresse, la traduction des textes latins se fait essentiellement par élaboration orale, la nécessité de produire des textes écrits se réduit, d'autant que le public qui pourrait les lire est mince. Au fait, ceux qui savent lire, connaissent aussi le latin... De plus, fixer par écrit des sermons prononcés en langue vulgaire (comme c'est le cas pour l'*Oraison Funèbre*) n'est pas chose courante dans la tradition européenne.²⁰

Tout cela n'interdit pas d'avancer, parallèlement, une autre série de questions, encouragées par les découvertes qui sont certes rares mais qui dévoilent toujours des richesses inespérées. Une évidence d'abord : le premier texte qui nous parvient pourrait-il être le premier à avoir été écrit ? Ce qui semble être un début, n'est-il pas plutôt un aboutissement ? Derrière chaque pièce, conservée souvent par le plus grand des hasards, il y a nécessairement d'autres, insaisissables, mais dont la trace reste présente. La qualité de la formulation que présentent les « tout premiers » semble contredire d'emblée l'hypothèse d'un début de chemin. Bien au contraire, tout y apparaît comme élaboré par une tradition, y compris la ponctuation, dont le niveau, dans l'*Oraison Funèbre*, est de loin supérieur à celui qu'attesteront la plupart des manuscrits des siècles à venir. Or un tel niveau de l'orthographe présuppose une tradition écrite...

Un autre point de vue à introduire et qui aide à maintenir l'interrogation est la notion des pertes. Objet fragile, le manuscrit y est exposé, d'autant que la menace est double, présentant deux aspects totalement différents : destruction par la violence - ou usure quotidienne, puisque le manuscrit sert si souvent...

20 Voir la communication d'Edit Madas dans ce même recueil. Voir aussi ses pages consacrées à la littérature hongroise du Moyen Âge dans *Pannon Enciklopédia. Magyar nyelv és irodalom* (Encyclopédie pannonne, Langue et littérature hongroises), Budapest, 1997, 202-203, 208-209.

Les deux apparaissent parallèlement dans le cas de *La Complainte de Marie*. Le texte de ce poème est aujourd'hui à peine lisible. Effacé par une main qui aurait cherché à le faire disparaître? Non, effacé par des mains qui le tenaient le temps de la lecture, puisqu'il se trouvait sur le feuillet extérieur d'un cahier non relié...²¹

L'histoire du codex le rend également emblématique pour confronter l'amateur des livres à des pertes d'une autre nature. Suivre le fil des dates est le chemin qui s'impose pour en parler. 1910 : découverte du manuscrit latin en Toscane, où un antiquaire munichois l'achète pour l'emporter en Allemagne. 1914 : début de la Première guerre mondiale ; destruction totale de la Bibliothèque universitaire de Louvain par l'armée allemande. 1919 : traité de Versailles ; dispositions sur la réparation des dommages de guerre, suivant lesquelles l'Allemagne s'engage à fournir des livres pour reconstituer la bibliothèque de Louvain. 1922 : c'est à ce titre que le codex en question y trouve sa nouvelle place. Année aussi où le poème, contenu dans le manuscrit, est découvert. 1940 : Seconde guerre mondiale ; incendie et nouvelle destruction totale de la Bibliothèque universitaire de Louvain. Seul un petit coffre, contenant quelques manuscrits rares échappe aux flammes; il échappe aussi à la réquisition des soldats allemands qui fouillent les ruines. 1947 : démarches du linguiste Géza Bárczi pour s'informer sur place ; découverte du fait que ce qu'on appelle *Codex de Louvain* en Hongrie est préservé de la destruction. 1982 : accueil du manuscrit à la Bibliothèque nationale Széchenyi de Budapest qui en fait l'acquisition par un échange avec la Bibliothèque universitaire de Louvain.²²

Histoire qui donne une résonance singulière à une phrase de Maurice Delbouille qui s'interroge sur les divers aspects des pertes qu'ont subies les textes médiévaux : « *Le miracle est dans le fait qu'un bienheureux hasard a sauvé ces quelques feuillets de parchemin de la destruction.* »²³

Histoire qui en dit long, aussi, sur notre siècle. Et qui apporte peut-être une interprétation un peu différente à la phrase des anciens : « *Habent sua fata libelli* ». En soulignant à quel point le destin des livres et le destin des hommes s'inscrivent l'un dans l'autre.

21 Voir Vizkelety, *op. cit.*, 46.

22 Voir la note 18 et l'article de Bárczi, « A Leuveni Kódex történetének legújabb szakasza » (La dernière période de l'histoire du Codex de Louvain), *Magyar Nyelv*, 43 (1947), 301-305.

23 M. Delbouille, « Les chansons de geste et le livre », *La technique littéraire des chansons de geste. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fascicule CL, 1959, 325.

Présentation du premier texte et du premier poème

Avant de reproduire ici les deux textes (en ancien hongrois et en français),²⁴ il nous semble utile de signaler, en préambule, quelques particularités des traductions.

Jean Rousselot a choisi, pour la version française de l'*Oraison Funèbre*, une forme doublement plaisante. D'une part, pour rendre l'ancien hongrois, il n'a pas hésité à recourir ça et là à des mots archaïques (*ci, cestuy, oncques*) et à un ordre des mots qui évoque l'ancien français. D'autre part, le découpage en vers est de son fait. Le texte hongrois est en prose, mais c'est une prose rythmée, structurée par de nombreuses répétitions et respirant les séquences d'un discours oral. Les particularités audibles de l'original semblent se traduire, chez Rousselot, en image visuelle. Démarche insolite, certes. A mon sens, la lecture du texte y gagne.

La *Complainte de Marie* apparaît ici dans l'adaptation d'Anne-Marie de Backer. Voix d'une femme qui se propose comme interprète d'une autre femme... Cette complainte, dont « l'ici et le maintenant »²⁵ est la mort du fils, sait dire, avec une force rare, la douleur d'une mère et l'amour d'une mère. Premier poème en hongrois, écrit par un vrai poète, il arrive comme une invitation.

Halotti Beszéd

Latiatuc feleym zumtuchel | | mic vogmuc. ýsa pur es chomuv
uogmuc. Menýi milostben | | teremteve eleve mív isemucut adamut.
es odutta vola neki | | paradisumut hazóá. Es mend paradisumben
uolov gimilcítul | | munda neki elnie. Heon tiltoa wt ig fa gimilce
tv. Ge | | munda neki meret nu[m] eneyc. ýsa kí nopun emdul oz
gimils | | tv. halalnec halalál holz. Hadlaua choltat teremteve isten
| | tv. ge feledeve. Engede urdung intetvinec. es avec oz tiluvt | | gi-
milstwl. es oz gimilsben halalut avec. Es oz gimilsnec vvl | | keseruv
uola vize. hug turchucat mige zocoztia vola. | | Num heon muga nec.
ge mend w foianec halalut avec. | | Horogu vec isten. es veteve wt ez

24 Nous publions la version hongroise de l'*Oraison Funèbre* d'après G. Bárczi, *A Halotti Beszéd nyelvtörténeti elemzése* (Analyse linguistique de l'*Oraison Funèbre*), Budapest, 1982, 13. Pour la traduction française du même texte, notre source est l'*Anthologie de la Poésie hongroise* de Ladislas Gara (Paris, 1962, 35-37). Pour le texte hongrois de *La Complainte de Marie*, nous nous référons à Vizkelety, *op. cit.*, 7 ; pour la traduction, à une anthologie établie par Tibor Klaniczay : *Pages choisies de la littérature hongroise des origines au milieu du XVIII^e siècle*, Budapest, 1981, 36-37.

25 Voir Y. Bonnefoy, « L'acte et le lieu de la poésie », *L'Improbable et d'autres essais*, Paris, 1992, 116.

muncas vilagbele. es levn || halalnec es puculnec feze. es mend w nemenec. Kic ozvc. || miv vogmuc. Hug es tiv latiatuc szumtuchel. isa es num || igg ember mulchotia ez vermut. ysa mend ozchuz iarov || vogmuc. Wimagguc uromc isten kegilmec ez lelic ert. hug || iorgosun w neki. es kegiggen. es bulscassa mend w bunet. || Es vimagguc szen achscin mariat. es bovdug michael archangelt. || es mend angelcut. hug uimaggonoc erette. Es uimagguc || szent peter urot. kinec odut hotolm ovdonia. es ketnie. || hug ovga mend w bunet. Es vi. magguc mend szentucut. || hug legenec neki seged uromc scine eleut. hug isten ív ui- || madsagucmia bulsassa w bunet. Es zoboducha wt urdung || ildetuitvl. es pucul kinzotviatwl. es vezesse wt paradisu[m] || nugulmabeli. es oggun neki munhi uruzagbele utot. es || mend iovben rezet. Es keassatuc uromchuz charmul. Kirl.

omuc

Scerelmes bratým uimagguc ez scegin ember lilki ert. || kit vr ez nopun ez homus vilag timnucelebevl mente. || kinec ez nopun testet tumetív. hug ur uvt kegilmehel || abraam. ýsaac. iacob. kebelieben helhezie. hug birsagnop || ívtua mend w szentí es unuttei cuzicun iov || felevl iochtotnia ilezie wt. Es tiv bennetuc. clamate III. K.

Oraison Funèbre

Mes frères, de vos propres yeux,
 Ci, voyez ce qu'au vrai nous sommes!
 De la poussière et de la cendre!
 Dieu, toute grâce, en premier lieu
 mit au monde Adam, notre ancêtre
 et lui bailla le Paradis
 pour ses états et pour son vivre.
 Un seul arbre lui défendit :
 « Si tu manges de ce fruit-là,
 tu mourras de la mort des morts. »
 Ainsi parla le Créateur
 et Adam l'entendit lui annoncer sa mort.
 Il n'y prit garde pour autant
 et prêta l'oreille à Satan :
 Lors, mangea le fruit défendu
 et dans cestuy mangea sa mort,
 car tant amer était ce fruit

que sa gorge en fut déchirée.
Et ne mangea la mort seulement pour lui-même,
mais pour toute sa descendance.
Dieu courroucé le jeta hors du Paradis
dans ce monde où il faut suer
pour avoir le droit de manger.
Ainsi Adam devint le nid
et de la mort et de l'enfer,
pour lui, et pour les siens aussi ;
et les siens, mes frères, c'est vous !
Et de vos yeux le voyez-ci.
Oncques aucun, en vérité
ne peut à la fosse échapper.
Tous à mourir sommes voués.
Prions le Seigneur notre Dieu
qu'il veuille faire grâce à l'âme
de ce mort que mettons en terre ;
Qu'il lui pardonne et lui remette ses péchés !
Et de même implorons Marie
la sainte femme et saint Michel
bienheureux archange du ciel
et tous les anges du Seigneur
de prier aussi pour ce mort ;
et supplions monsieur saint Pierre,
qui tout pouvoir de Dieu reçut
de lier et de délier,
qu'il le délie de ses erreurs ;
et demandons à tous les saints
de parler pour lui au Seigneur
afin que Dieu l'ait en pitié
et l'absolve de ses péchés,
l'arrache au démon qui le point
et aux tourments de la Géhenne,
le mène au repos par la main,
lui ouvre la voie de l'Eden
et là lui consente une part
de tous les célestes bonheurs.
Ores, mes frères bien-aimés, clamons
trois fois vers le Seigneur : Kyrie Eleison !
Et prions ensemble pour l'âme
de ce pauvre homme, que Dieu sauve
aujourd'hui du cachot du monde

et dont nous enterrons le corps.
 Prions afin que le Seigneur
 en sa grâce et pitié l'accueille
 dans le sein d'Abraham, d'Isaac, de Jacob,
 afin qu'au jour du Jugement
 il soit compté parmi les saints et les élus,
 et soit ressuscité à la droite du Père
 et vous aussi ! Clamate ter :
 Kyrie Eleison !

(Jean Rousselot)

Ómagyar Mária-siralom

Volek sirolm thudothlon sy
 rolmol sepedyk. buol ozuk
 epedek Walasth vylagum
 tul sydou fyodumtul ezes
 urumemtul: O en eses urodum
 eggen yg fyodum: syrou a-
 niath thekunched buabeleul
 kyniuhhad; Scemem kunuel
 arad en iunhum buol farad /
 the werud hullothyia en iun-
 hum olelothyia Vylag uila
 ga viragnac uiraga. keseru
 en. kyzathul uos scegegel
 werethul: Vh nequem en
 fyon ezes mezuul / Scege
 nul scepsegud wirud hioll
 wyzeul. Syrolmom fuha
 zatum therthetyk kyul en
 iumhumnok bel bua qui
 sumha nym kyul hyul:
 Wegh halal engumet / egge-
 dum illen / maraggun uro
 dum / kyth wylag felleyn
 O ygoz symeonnok bezzeg
 scouuo ere en erzem ez bu-

thuruth / kyt niha egyre.
 Tuled ualmun de num
 ualallal / hul yg kynzassal /
 Fyom halallal Sydou
 myth thez turuentelen /
 fyom merth hol byuntelen /
 fugwa / huztuzwa wklel /
 ue / kethwe ulud. Kegug
 gethuk fyomnok / ne leg
 kegulm mogomnok / owog
 halal kynaal / anyath ezes
 fyaal / egembelu ullyetuk.

La complainte de Marie

Ignorante du malheur,
 Voici que tout mon cœur
 S'étiole de langueur!

Le Juif m'a pris ma lumière,
 La joie qui m'est si chère,
 Mon Fils, chair de ma chair!

O, mon seigneur, mon agnelet,
 Mon délicieux enfantelet,
 Regarde ta mère pleurer,
 Et daigne enfin la consoler !

Mes yeux de pleurs ruissellent,
 Mon cœur est noir de chagrin,
 Le sang qui te constelle
 Me fait défaillir sans fin.

O toi, monde des mondes,
 Fleur de toutes les fleurs,
 De tortures on t'inonde,
 Le fer te cloue de douleur.

Malheur à moi, mon Fils
Doux comme un miel d'argent,
Ta beauté s'appauvrit,
L'eau a noyé ton sang.

Ma plainte toute amère,
Au-dehors projetée
Le chagrin d'un cœur de mère
Qui jamais n'arrête.

O Mort, emporte-moi,
Que vive encore
Mon dieu, mon petit roi,
Que tous l'honorent !

De Siméon le Sage
La prédiction fut trop vraie,
Et je sens le passage
Du couteau qu'il annonçait !

Je te quitterais
S'il ne fallait pas
Que toi, torturé,
Souffres le trépas.

O Juif, ta sentence
Est illégitime,
Mon Fils est souffrant,
Sans péchés ni crime !

Tu le tues, bien sûr!
Tes tourments sont durs ;
Tu frappes son corps
Sans fin ni remords.

Ne soyez pour moi cléments,
Faites grâce à mon Enfant !
Ou que même mort amère,
Avec la chair de sa chair,
Veuille prendre aussi la mère !

(Traduction de *László Pődör*, adaptation d'*Anne-Marie de Backer*)

Kornél Szovák

(Université de Budapest, ELTE)

L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE À L'ÉPOQUE ARPADIENNE

L'une des caractéristiques fondamentales de la civilisation occidentale est l'aspiration à conserver la mémoire du nom des personnages du passé et des événements qui s'y rapportent. Cette historicité consciente se distingue fondamentalement de la conception du passé de l'Est.¹ Comme l'historiographie constitue la mémoire objectivée de l'historicité vécue, il est possible de situer, en partant de ce qui est exposé ci-dessous, l'époque où le peuple hongrois a fait son entrée consciente dans la communauté des peuples occidentaux et où il est devenu partie intégrante du monde chrétien romain : il s'agit du début de l'historiographie en Hongrie. Nous ne devons donc pas nous étonner de ce que les spécialistes hongrois des sciences historiques et de la philologie du latin moyen débattent continuellement pour savoir à quel moment et dans quelles circonstances a commencé l'activité visant à conserver par écrit les événements du passé. Il ne faut pas non plus perdre de vue que c'est grâce à cette historiographie que nous connaissons notre histoire des XI^e-XII^e siècles,² et que l'authenticité de l'image qui s'en dégage dépend dans une large mesure du temps écoulé entre les événements relatés et leur première notation sous forme de chronique.

1 Ph. Ariès, *Geschichte im Mittelalter*, Frankfurt am Main, 1990, 3.

2 Emma Bartoniek a constaté que « les chercheurs les plus modernes qui étudient la valeur documentaire des sources narratives, dont un des maîtres était justement Domanovszky, ont découvert un monde tout à fait nouveau concernant les circonstances dans lesquelles ces histoires ont vu le jour, leurs sources et leur conception. Ces chercheurs ont démontré que les gestes de l'époque arpadienne étaient remarquablement documentés et authentiques ». E. Bartoniek, « Az Árpádok trónöröklési joga » (Droit de succession au trône des Árpád), *Századok* 60 (1926), 785-841, 786. Les chercheurs actuels soutiennent également cette thèse.

L'historiographie de l'époque arpadienne

Les modèles de l'historiographie au sens large sont certainement parvenus en Hongrie dès l'époque de la fondation de l'État, puisque lors des offices religieux on donnait lecture de la vie du saint du jour. Mais l'hagiographie étant liée aux circonstances, elle n'a pu être mise en œuvre que comme une conséquence du culte local des saints. Les premières vies de saints écrites en Hongrie furent celles d'ermites ayant vécu à Zoborhegy à l'époque de saint Étienne, rédigées dans les années 1060 par Maurice, évêque de Pécs qui avait étudié à Pannonhalma, le premier monastère du pays du point de vue chronologique et hiérarchique. Au cours des années qui précédèrent et suivirent les canonisations de 1083, la compilation de légendes s'amplifia ; entre 1077 et 1116, trois légendes de saint Étienne furent rédigées, vers 1110 la légende de saint Émeric, et au cours des années 1140 la légende de saint Gérard (aujourd'hui, seules deux versions ultérieures en sont connues, la légende mineure de la fin du XII^e siècle et la légende majeure de la fin du XIV^e siècle, mais leur rapport est clairement montré par le fait qu'au travers une citation de Fulbert de Chartres, chacune d'elles témoigne de la spiritualité française issue de Chartres sur laquelle sont fondés l'esprit de la Renaissance du XII^e siècle aussi bien que l'art gothique³). Elle furent suivies de deux versions de la légende de saint Ladislas après la canonisation en 1192 du roi Ladislas I^{er} (1077-1095). Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, sous le signe du mysticisme prosélyte, les légendes de deux saintes, la bienheureuse Héléne de Veszprém et sainte Marguerite, fille du roi Béla IV (1235-1270) qui avait affronté l'invasion des Tartares, terminent la série des hagiographies hongroises de l'époque arpadienne.⁴ L'idéologie des légendes a souvent été influencée par des ambitions

3 I. Jelenits, « Adalékok legendáink dogma- és liturgiátörténeti vizsgálatához » (Données pour l'étude historique dogmatique et liturgique de nos légendes), *Eszmetörténeti tanulmányok a magyar középkorról* (Études d'histoire des idées sur le Moyen Age hongrois), sous la direction de Gy. Székely (*Memoria saeculorum Hungariae* 4), Budapest, 1984, 227-234.

4 Éditions critiques des textes de ces légendes : *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, Edendo praefuit E. Szentpétery, I-II, Budapestini, 1937-1938 (dans ce qui suit : SRH), II, 347-361, 363-440, 441-460, 461-506, 507-527. Il n'existe pas d'édition critique des légendes de sainte Marguerite et de sainte Héléne ; cf. K. Bőle, « Árpádházi Boldog Margit szenttéavatási ügye és a legősibb latin Margit-Legenda » (La question de la canonisation de sainte Marguerite et sa plus ancienne légende en latin), *A Szent István Akadémia Hittudomány-Bölcseleti Osztályának felolvasásai* III 1, Budapest, 1937, 17-43 ; R. Fawtier, « La vie de la bienheureuse Héléne de Hongrie », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 33 (1913), 15-23. Étude idéologique des légendes : K. Guoth, « Eszmény és valóság Árpádkori királylegendáinkban » (Idéal et réalité dans les légendes de rois hongrois de l'époque arpadienne), *Erdélyi Tudományos Füzetek* 187, Kolozsvár, 1944. Cette image a été considérablement modifiée par les études de József Gerics, *Egyház, állam és gondolkodás Magyarországon a középkorban* (Église, État et mentalité dans la Hongrie du Moyen Age), METEM Könyvek 9, Budapest, 1995.

pieuses et des points de vue politiques contemporains, mais leur valeur documentaire historique pour leur époque est en revanche inestimable. La tradition de nos manuscrits témoigne de ce qu'elles rivalisaient en popularité avec l'historiographie au sens restreint du terme, la rédaction de chroniques.

Un groupe d'écrits de circonstance, c'est-à-dire liés à une époque ou à un événement, se distingue au sein de l'historiographie. En premier lieu, le *Siralmas ének* (« Chant de lamentation ») que maître Rogerius, un Italien, écrivit vers 1243-1244 au sujet des horreurs de l'invasion mongole de 1241-1242. Il traite son sujet d'une manière très moderne, nouvelle en Hongrie, mais très répandue à cette époque en Occident : une importante partie de son ouvrage examine selon la dialectique scolastique les causes de la catastrophe où le pays a été mené. L'horizon temporel de son œuvre est relativement restreint, son sujet se limite aux événements qui ont immédiatement précédé l'invasion tartare et à ses dévastations. La composition en prose rimée s'appelle *chant*, selon le modèle de l'Antiquité tardive, mais elle relate pour son destinataire, Jacob Pecorari, légat du pape, les événements qu'a vécus l'auteur, sous forme d'une lettre divisée en chapitres. Il n'est pas exclu que le roi Béla IV ait mis à profit ses conclusions lors de la reconstruction du pays après l'invasion tartare.⁵ La seconde œuvre appartenant à ce groupe n'a pas été créée à l'occasion d'un événement donné, mais à partir d'une théorie culturelle assez bien définie d'une époque dont on peut aisément cerner les limites. Le religieux, notaire de la chancellerie royale, qui relata la conquête hongroise sous une forme romanesque conformément aux points de vue de son souverain Béla III, avait fait des études en France, probablement à Paris, dans la seconde moitié du XII^e siècle. Il s'est appuyé sur des sources écrites (principalement la *Geste originelle*, ainsi que l'œuvre de Regino, abbé de Prüm, *Exordia Scythica* etc.), mais a comblé ses lacunes avec une vive imagination et par les moyens typologiques et étymologisants de la composition médiévale. Ses descriptions colorées s'inspirent de l'ouvrage de Dares Phrygius, ainsi que d'une Histoire de Troie qu'on peut selon toute vraisemblance identifier à l'œuvre connue sous le titre de *Excidium Troie*, enfin d'une version bien connue de la geste d'Alexandre le Grand. Outre le fait que cette œuvre constitue l'un des textes les plus anciens de l'historiographie hongroise conservés jusqu'à nos jours, sa valeur réside dans les références à l'histoire de l'époque et dans la notation des légendes d'origine de la dynastie des Árpád. Le notaire anonyme hongrois (Anonymus), qui se nomme lui-même *magister P.* est le premier à avoir noté que le peuple hun et le peuple hongrois étaient apparentés, et que les Hongrois étaient donc historiquement fondés à revendiquer la possession de leur pays. Influencé par la Bible et par un

⁵ Édition du texte : SRH II, 543-588. Analyse des nouveautés méthodologiques : J. Horváth, *Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái* (Problèmes de style de notre littérature latine de l'époque arpadienne), Budapest, 1954, 239-254.

manuel *ars dictaminis*, le texte de la Geste du magister P. l'est aussi fortement par le vocabulaire et les expressions des diplômes. Cette œuvre qui était encore lue en Hongrie au XIII^e siècle n'a pas été continuée et reste donc un monument inégalé de la culture à la cour de Hongrie.⁶

Chroniques et gestes

Les œuvres dont il est question ci-dessous se distinguent des précédentes par deux caractéristiques fondamentales. En premier lieu, après la création de leur première version, elles ont été constamment réécrites et poursuivies selon que se trouvait à la cour de chaque souverain de la maison des Árpád un chroniqueur qui ressentait la vocation d'adapter ou de compléter les œuvres de ses prédécesseurs conformément aux points de vue de son souverain. Ainsi les gestes de la fin de l'époque arpadienne présentent-elles la même interdépendance avec leurs versions antérieures que les chroniques de la fin du Moyen Âge. L'autre caractéristique est négative : il ne reste aucune trace écrite de ces chroniques sans cesse remaniées, puisque les versions successives éliminaient les précédentes dont les manuscrits ont disparu au fil du temps.⁷ Le premier texte qui nous ait été transmis est la *Chronique Illustrée de Hongrie*, copiée vers 1358, mais il avait été précédé de manuscrits de l'époque des Anjou. Il y a cependant de nombreuses traces permettant de conclure à l'existence de versions antérieures (au fait, nous pouvons en lire le texte presque inchangé dans des manuscrits de la famille de la *Chronique Illustrée* et de la famille de la *Chronique de Buda*) – principalement le fait que le texte des deux familles de codex concordent dans une très large mesure.

La rédaction de chroniques sur le modèle occidental a commencé en Hongrie dès les premières décennies de l'État chrétien. Sur le modèle des monastères occidentaux, on a rédigé à Pannonhalma jusque dans les années 1060 des notes sous forme d'annales, qui furent ensuite complétées ailleurs.⁸ Par opposition aux notes laconiques des annales, la création de la geste ancestrale, l'ancêtre du XI^e siècle des chroniques hongroises, a marqué la naissance de la véritable historio-

6 Édition du texte : SRHI, 13-117 ; ou bien « Die "Gesta Hungarorum" des anonymen Notars. Die Altteste Darstellung der ungarischen Geschichte », Unter Mitarbeit von László Veszprémy hrsg. von Gabriel Silagi, *Ungarns Geschichtsschreiber* Bd. 4, Sigmaringen, 1991. Au sujet d'Anonymus : J. Horváth, « Die Persönlichkeit des Meisters P. und die politische Tendenz seines Werkes », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 19 (1971), 347-382.

7 Le manuscrit de la geste de Simon Kézai rédigée en 1280 a disparu, nous n'en connaissons le texte que par une copie du XVIII^e siècle.

8 SRHI, 119-127.

graphie. De ce point de vue, deux opinions s'affrontent au sujet du texte : selon l'une d'elles (la plus vraisemblable), on peut encore aujourd'hui lire les textes anciens – avec des modifications insignifiantes – pratiquement dans leur forme d'origine, mais selon l'autre, un auteur du début du XIII^e siècle a rédigé, en uniformisant la terminologie et le style, un texte rassemblant la totalité de l'historiographie antérieure qui serait tombé entre ses mains. L'autre question qui divise les chercheurs hongrois à propos des chroniques, est la date de création de la version la plus ancienne de ces textes. Les représentants de l'opinion qui semble la mieux fondée pensent que d'après certaines observations stylistiques et historiques, l'activité du premier chroniqueur doit remonter au milieu ou dans le deuxième tiers du XI^e siècle, c'est-à-dire soit sous le règne d'André I^{er} (1046-1060) (dans ce cas, il s'agirait de Nicolas, évêque de Veszprém, de culture française), soit à l'époque du roi Salamon (1063-1074). On peut supposer à juste titre que le texte a été remanié à la cour du roi Ladislas afin de mettre en valeur l'histoire de la branche de Béla, mais nos chercheurs s'accordent sur le fait que le chroniqueur du roi Coloman (1096-1116) a adapté la geste aux intérêts de son souverain. Il a placé au centre de son récit d'inspiration épique le conflit qui opposa le fils de Béla I^{er} (1060-1063) et Salamon, fils d'André I^{er}. Selon certains signes, il n'est pas exclu que cet auteur puisse être identifié comme l'évêque Koppány appartenant à la famille de Rád. L'œuvre portant le titre présumé de *Gesta Ladislai regis* est la majeure partie du texte conservé jusqu'à nos jours et, selon toute vraisemblance, elle a été remaniée par la suite, puisque en prenant position dans le conflit qui opposait Salamon aux princes, les auteurs ont pu répondre aux problèmes politiques de leur époque. Après les compléments apportés sous le règne d'Étienne II, un chroniqueur de la branche d'Álmos a remanié la geste en critiquant les considérations antérieures. Il s'agit probablement de celui qui, à l'époque de Géza II (1141-1162) ou d'Étienne III (1162-1172), a décrit sous de couleurs sombres la personnalité et le règne de Coloman et d'Étienne II. Les chroniqueurs du XII^e siècle n'ont relaté les événements en détail que jusqu'en 1152, nous n'en connaissons ensuite qu'une petite partie dans un résumé allemand contemporain du règne d'Étienne III. Par ailleurs, les auteurs n'ont complété l'œuvre de leurs prédécesseurs que par des données sur l'époque sous forme de notes brèves, et ont éventuellement remanié certains points du texte. Il est possible que des chroniques aient encore été rédigées sous Béla III (1172-1196) et André II (1205-1235), mais nous n'avons aucune connaissance du contenu de ces textes. L'activité s'est poursuivie à la fin du XIII^e siècle, où le texte fut considérablement enrichi et où naquit la composition qui caractérise d'une certaine manière pratiquement l'ensemble du manuscrit.

A l'époque d'Étienne V (1270-1272), maître Ákos de la famille d'Ákos compléta à l'aide de sa tradition familiale et de sources étrangères les chapitres de la chronique consacrés à l'histoire dynastique et à la période des incursions, il nota des légendes concernant ces dernières et décrivit en détail les privilèges et les

trésors des chapitres de Fehérvár et de Buda. Son ouvrage enrichi sous Étienne V reflète le point de vue des magnats déchus de leur pouvoir sous Béla IV (1235-1270). Ses apports ont considérablement augmenté le texte, mais les changements de composition n'apparaissent que dans la version de Simon Kézai. C'est en effet lui qui, entre 1282 et 1285, sous le règne de Ladislas IV (1272-1290) dit le Couman à cause de sa sympathie pour les Coumans païens, a établi, afin d'exprimer son opinion sur l'origine du pouvoir, la théorie de la parenté des Hongrois et des Huns d'après une idée antérieure (peut-être empruntée à Anonymus), et a inséré un long chapitre sur l'histoire des Huns au début de la chronique hongroise, puis joint au texte des annexes sur l'origine des inégalités sociales. Pour cette raison, les ouvrages de magister Ákos et de Kézai sont devenus les textes de base de toutes les chroniques ultérieures.⁹

Les objectifs de l'historiographie

Dans le monde médiéval, la propagation des idées ne disposait pas des moyens modernes de la presse informatisée. En même temps, la vulgarisation et la diffusion des conceptions et théories de certaines personnalités ou de certains groupes répondait à une nécessité humaine. En premier lieu venait la propagation de la foi et des valeurs chrétiennes dans les cercles les plus larges, mais d'autres intérêts et théories purent également s'exprimer.¹⁰

Les légendes étaient évidemment avant tout destinées à étayer l'idéologie des moines et des prêtres, ainsi que les courants de réforme de l'époque : les légendes de Zoerard-André et de Benoît ont joué un rôle important dans la propagation de l'ascétisme italien, la légende de saint Émeric dans celle du célibat des prêtres. Mais aucune d'entre elles ne véhicule d'autres points de vue : la plupart du temps, elles apportent une justification historique au point de vue du souverain dans des problèmes donnés. En formulant l'idée du pays voué à Marie, la légende

9 Éditions des chroniques hongroises de l'époque arpadienne : SRH I, 217-505. Chronique de Simon Kézai : *ibid.* 129-194. Sur les problèmes soulevés : E. Mályusz, « Thuróczy-krónika és forrásai » (La chronique de Thuróczy et ses sources), *Tudománytörténeti Tanulmányok* 5, Budapest, 1967, 13-64. Bibliographie : *Johannes de Thurocz Chronica Hungarorum. II. Commentarii. I. Ab initiis usque ad annum 1301*. Composuit Elemér Mályusz adiuvente Julius Kristó, *Bibliotheca Scriptorum Medii Recentis-que Aevorum*, series nova VIII, Budapest, 1988. Comme les chroniques de l'époque arpadienne se retrouvent dans la large synthèse de János Thuróczy à la fin du Moyen Âge, on peut utiliser l'édition suivante (dont le découpage en chapitres est évidemment différent) : *Johannes de Thurocz Chronica Hungarorum. I. Textus*. Ediderunt Elisabeth Galántai et Julio Kristó, *Bibliotheca Scriptorum Medii Recentis-que Aevorum*, series nova VII, Budapest, 1985, 17-142.

10 H. Fichtenau, « Monarchische Propaganda in Urkunden », id., *Beiträge zur Mediävistik. Ausgewählte Aufsätze. Bd. 2 : Urkundenforschung*, Stuttgart, 1977, 18-56.

majeure de saint Étienne apporta une réponse diplomatique aux prétentions du pape Grégoire à soumettre la Hongrie, et l'évêque Hartvik, pour sa part, défendit la légitimité ecclésiastique de son souverain en développant la royauté apostolique de saint Étienne.¹¹ Ces deux idées jouirent d'une grande popularité dans les siècles ultérieurs. Anonymus et la légende de saint Ladislas ont décrit le souverain idéal selon les idées de leur temps comme un roi généreux, pacifique et juste. Chaque mot de la légende de saint Ladislas est destiné à faire admettre que le pouvoir royal procède de Dieu et que Dieu Lui-même en investit le souverain qu'Il a élu, créé à Son image, paré de vertus et envoyé sur terre pour Le représenter.¹²

Les chroniques offrirent également un moyen d'expression à la propagande au sens ancien du terme. Anonymus voulait défendre historiquement le droit des Hongrois sur le bassin des Carpates et la légitimité des combats qu'ils avaient menés au cours de la conquête. Pour cela, il opposa aux peuples autochtones une théorie de la parenté des Huns et des Hongrois, ainsi dans son œuvre, les Hongrois prirent-ils possession de leur pays comme d'un héritage. Face aux prétentions suzeraines de Frédéric Barberousse s'appuyant sur le territoire de l'Empire romain, il employa la théorie du peuple jamais asservi et ce faisant, il opposa le droit coutumier du peuple au droit romain si important dans l'idéologie impériale.¹³ Maître Ákos a indiqué les limites du pouvoir du souverain conformément aux points de vue de l'oligarchie, en basant sur la théorie de la *communitas* de Kézai sa proposition selon laquelle, puisque la communauté des nobles investissait le roi de son pouvoir, elle pouvait le lui retirer si cela se révélait nécessaire. Kézai s'était manifestement efforcé d'apporter une réponse aux questions brûlantes de son époque sur l'origine du pouvoir et de la servitude.¹⁴ Les théories politiques et sociales exprimées par son œuvre dans un cadre historique ont joué un rôle considérable dans le développement de la conscience nationale de la noblesse du bas Moyen Age. En outre, les chroniques conservent sous forme de légendes des éléments archaïques de la conscience populaire de l'époque arpadienne, des traditions de l'origine scythe du peuple hongrois (qu'on retrouve chez Regino), ainsi que la tradition d'origine de Japhet désignant le rang du peuple parmi les peuples de la Bible (dans l'histoire du salut).

11 Sur la célèbre proposition d'Hartvik, cf. J. Deér, « Der Anspruch der Herrscher des 12. Jahrhunderts auf die apostolische Legation », *Archivum Historiae Pontificae*, 1964/4, 117-186 ; J. Gerics, *A korai rendiség Európában és Magyarországon* (Le corporatisme prématuré en Europe et en Hongrie), Budapest, 1987 (dans ce qui suit : A korai), 220-231.

12 K. Szovák, « Image of the Ideal King in Twelfth-Century Hungary. (Remarks on the Legend of St Ladislas) », *King and Kingship in Medieval Europe*, Edited by Anne J. Duggan, King's College London Medieval Studies X, London, 1993, 241-264.

13 A korai, 232-237.

14 J. Szűcs, « Theoretical elements in Master Simon of Kéza's *Gesta Hungarorum* : 1282 A.D. », *Studia historica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 96 (1975), Budapest.

Camps idéologiques : les conceptions idonéiste et légitimiste

Nos chroniqueurs anciens de la fin du XI^e siècle et du XII^e siècle se sont bien plus préoccupés que leurs successeurs du problème de la légitimation du pouvoir. Dans ce domaine s'affrontaient des théories bien distinctes développées à l'époque carolingienne, dont on peut observer l'incidence dans la relation par nos chroniqueurs des querelles de succession qui se sont produites dans la seconde moitié du XI^e siècle.¹⁵ Le roi André I^{er} ayant enfin eu un fils, le consacra comme son successeur, bien qu'il eût promis le trône à son frère cadet, le prince Béla, alors qu'il n'avait pas encore d'héritier. Après sa mort, le pouvoir échut aux mains de Béla, puis revint à Salamon (1063-1074), fils d'André I^{er} qui avait été légitimement sacré, mais les fils de Béla, Géza I^{er} (1074-1077) et (saint) Ladislas I^{er} (1077-1095), s'appuyant sur la théorie du pape Grégoire VII et ayant demandé le soutien de l'empereur, réclamèrent le trône à Salamon, et bien que celui-ci vécut jusqu'en 1087, ils conservèrent le pouvoir dont leur branche hérita ensuite. Deux conceptions de la nature du pouvoir se distinguaient : selon l'une Salamon avait acquis par le sacre le droit légitime (*legitimus*) au pouvoir, l'autre au contraire affirmait que face au pouvoir tyrannique (*tyrannis*) de Salamon, les vertus (*virtutes*) chrétiennes dont témoignaient les œuvres (*opera*) de ses cousins conféraient à ceux-ci l'aptitude (*idoneitas*) au trône. La mystique d'État carolingienne s'était déjà exprimée dans les Admonitions adressées par saint Étienne à son fils, on en trouve les termes exacts dans un passage antérieur de la chronique : en 1042, lors du bannissement de Pierre Orseolo, qui avait été désigné au trône par saint Étienne, les évêques et les dignitaires laïques demandèrent « *s'ils trouveraient dans un pays un membre de la dynastie royale qui serait apte au pouvoir ("qui ad gubernandum regnum esset ydoneus") et les délivrerait de la tyrannie (tyrannide) de Pierre.* »¹⁶ La conception de l'idonéité et/ou de la légitimité du pouvoir sont présentes dans presque tous les chapitres de la partie de la chronique consacrée au conflit qui opposa Salamon et les princes, et l'ordre des textes antérieurs permet d'en tirer des conclusions chronologiques. En premier lieu, le texte de conception idonéiste est antérieur, et l'auteur représentant la conception légitimiste qui l'a complété connaissait cette ancienne version. Comme d'autres sources permettent d'établir que la conception idonéiste était en vigueur à la cour du roi Coloman, il est évident que ce passage de la chronique a été rédigé sous son règne. Du fait qu'au XII^e siècle, tous les souverains ont dû faire face à des prétendants au trône soutenus par l'étranger, le principe de légitimation de leur pouvoir était pour eux

15 J. Gericz, « Legkorábbi Gesta-szerkesztéseink keletkezésrendjének problémái » (Problèmes de la création des premières versions de la Gesta), *Értekezések a történeti tudományok köréből, új sorozat* 22, Budapest 1961, 88-112.

16 SRH I, 324-325.

d'une importance capitale, et ils pouvaient l'obtenir grâce à l'actualisation, au remaniement des idées contenues dans les chroniques.

Le fait que les chapitres idonéistes ont été rédigés à l'époque de Coloman peut encore être étayé par un argument qu'aucun chercheur n'a jusqu'à présent souligné. La version de la chronique datant du XIV^e siècle indique que deux souverains sont devenus rois non de leur propre volonté, mais à l'instigation de leur peuple. Au sujet du roi Géza I^{er}, l'auteur de ce passage note au chapitre 124 de la chronique qu'« à cette époque, le grand prince Géza, comme les Hongrois l'y avaient contraint, reçut la couronne de Hongrie. »¹⁷ Plus loin, au chapitre 131, nous trouvons une information analogue à propos de son jeune frère Ladislas : « par un commun accord, selon le désir de tous et la volonté générale, ils l'élurent unanimement pour recevoir le gouvernement du pays, et il fut même en vérité contraint par leurs prières ardentes et obstinées. » Un peu plus loin, la Chronique Illustrée de Hongrie qui contient le texte le plus riche, ajoute même que « les Hongrois le choisirent pour souverain contre sa volonté ("absque voluntate sua") ». Le point de vue du chapitre 124 est indiscutablement celui de l'idonéité, en revanche le chapitre 131 est légitimiste, ainsi deux chapitres reflétant des principes opposés conservent-ils des traditions comparables (et certainement indépendantes l'une de l'autre) au sujet du pouvoir de la branche de Béla. La littérature spécialisée a pu établir que l'auteur représentant le point de vue légitimiste connaissait le texte de son prédécesseur idonéiste, et qu'il a étayé sa propre opinion en reprenant dans son raisonnement les arguments avancés par ce dernier.¹⁸ La question qui se pose est donc de savoir à quelle conception la résistance de Géza et de Ladislas convient le mieux. Il semble au premier abord que ce soit la conception légitimiste, en effet, les princes se méfiaient de la théorie du pouvoir parce qu'ils savaient bien que Salamon était le roi légitime par son sacre. Mais si nous cherchons une origine rituelle à cette résistance, nous obtenons un résultat inverse.

On sait que le modèle du sacre du haut Moyen Âge était la consécration épiscopale, ou *ordinatio*. Avant qu'un évêque soit intronisé, son consécrateur devait être convaincu des capacités du candidat. Selon un *ordo* rédigé vers 750, la veille de la cérémonie, le dignitaire qui devait procéder à la consécration posait au candidat la question suivante : « Pourquoi t'es-tu donné cette peine, mon frère ? » (« *Quid te fatigasti, frater ?* »). La réponse attendue était : « Mes compagnons m'ont amené à ce dont je ne suis pas digne. » (« *Ad quod non sum dignus, isti confamuli mei me adduxerunt* »). Les réticences de l'évêque n'étaient pas l'expression de sa modestie, mais constituaient la preuve de son aptitude (*idoneitas*), sans laquelle le consé-

17 SRH I, 394 : « Tunc Geysa dux Magnus compellentibus Hungariis coronam regni suscepit. »

18 J. Geric, « Kálmán-kori krónikáink és legendáink koronafogalmához » (Conception de la couronne dans les chroniques et légendes de l'époque de Coloman), *Társadalom- és művelődéstörténeti tanulmányok. Mályusz Elemér Emlékkönyve* (Études d'histoire sociale et culturelle. Hommage à E. Mályusz), sous la direction de É. H. Balázs–E. Fügedi–E. Maksay, Budapest, 1984, 131-141.

crateur ne pouvait pas passer à l'étape suivante. Selon un acte de l'empereur Léon I^{er} daté de 469 et conservé dans le *Codex Iustiniani*, le candidat devait témoigner de cette « résistance canonique » selon le principe qu'il « n'est pas digne du sacerdoce si on ne le consacre pas contre sa volonté » (« *profecto enim indignus est sacerdotio, nisi fuerit ordinatus invitus* » ; Cod. Iust. I, 3, 30). On considérait donc comme seuls aptes au sacerdoce ou à la charge épiscopale ceux qui les refusaient d'abord. Le fondement théologique en est que la grâce n'est pas la récompense du service, mais qu'elle confère, par son existence, la capacité de servir.¹⁹ Les passages en question de la chronique sont donc indiscutablement destinés à démontrer l'idonéité chrétienne de Géza et de Ladislas, et sont autant de preuves de leur droit à exercer le pouvoir. Ceci est encore renforcé par le fait que selon la littérature spécialisée, l'auteur de conception idonéiste qui a rédigé le chapitre 124 de la chronique devait justifier l'idonéité du roi Coloman qui avait été lui-même auparavant consacré évêque, et ne fut couronné qu'après avoir reçu une dispense du pape.²⁰

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

19 H. Fichtenau, « Zur Geschichte der Invocationen und Devotionsformeln », *id.*, *Beiträge zur Mediävistik. Ausgewählte Aufsätze. Bd. 2 : Urkundenforschung*, Stuttgart, 1977, 37-61, en particulier 51-52.

20 SRH I, 419-420.

András Vizkelety

(Université de Budapest, ELTE)

NAISSANCE ET ÉVOLUTION DE LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE EN HONGRIE

La présente contribution tentera pour la première fois de mettre en relation la littérature écrite du Moyen Age hongrois avec les centres qui ont commandé certaines œuvres, ou avaient au moins intérêt à leur création. En poursuivant certaines lignes directrices amorcées, la limite temporelle du XII^e siècle fixée pour le présent colloque sera parfois dépassée. L'ensemble du processus qui devrait se dessiner ici présente évidemment de nombreux parallèles avec l'évolution de la littérature dans les territoires de langue germanique, toutefois il existe entre la situation de départ et les tendances de l'évolution des différences considérables et non dénuées de conséquences.

Les tribus hongroises qui ont pénétré dans le bassin des Carpates il y a onze cents ans ne possédaient pas de littérature écrite, tout comme les tribus germaniques au moment où elles firent leur apparition en Europe orientale et occidentale. Ni les runes germaniques ni l'écriture à encoches des anciens Hongrois¹ n'ont servi à la rédaction de textes littéraires ou de textes usuels d'une certaine longueur, mais elles avaient une fonction sacrée et pragmatique, celle de marquer la possession d'objets précieux. Les « genres » littéraires de tradition orale (les catégories spécifiques revêtent évidemment le caractère fictif de la théorie moderne de la littérature) ne tendaient pas davantage à être transcrits.² Les légendes, récits ou chants hongrois relatifs aux faits héroïques des fondateurs ou des mem-

1 P. Simon, *A magyar rovásírás történelmi jelentősége és eredete* (L'importance historique et l'origine de l'écriture à encoches hongroise), Budapest, 1974 ; G. Vékony, *Késő népvándorláskori rovásfeliratok a Kárpát-medencében* (Monuments d'écriture à encoches des migrations tardives dans le bassin des Carpates), Budapest, 1987.

2 P. Domokos, « Ósköltészet » (Poésie de l'époque pré littéraire), *Új magyar irodalmi lexikon* (Nouveau dictionnaire de la littérature hongroise), sous la direction de L. Péter, Budapest, 1992, t. 2, 1537-1539.

bres des familles distinguées par la grâce princière ou royale, qui ont pu être reconstitués par la suite grâce à la littérature en langue latine, ont pu être transmis au XIII^e ou au XIV^e siècle de la même manière que la légende totémique d'origine des Hongrois transcrite par les chroniques rédigées au haut Moyen Age. Nous trouvons dans l'histoire hongroise comme dans l'histoire allemande des témoignages de la survivance orale de ces légendes (Saxo Grammaticus au sujet du « *speciosissimum carmen* » de la haine de « Grimilde »,³ ou les récits d'humanistes étrangers présents à la cour de Mathias Corvin, concernant des épopées qui y étaient chantées.⁴) Le statut social des chanteurs a évolué depuis le *Skop* germanique jusqu'au ménestrel, vers un état de privation totale et d'insécurité sociale. La langue hongroise n'a même pas conservé de dénomination exacte de cet état. Une autre différence se manifeste dans la transformation que subissent les motifs de la littérature orale lorsqu'ils sont consignés sur parchemin. Pensons par exemple dans le domaine de la littérature allemande au *Waltarius manu fortis*, l'unique témoin de poésie érudite du X^e siècle, qui reprend les thèmes d'une épopée germanique de la migration des peuples, ou bien au *Chant des Nibelungen*, témoin de la « chevalérisation » d'une légende épique et mythologique. La littérature hongroise présente des parallèles au premier type d'œuvres avec l'insertion de motifs de légendes dans l'historiographie en langue latine, également modifiés par le filtre de l'érudition latinisante. Il ne s'agit toutefois que d'allusions au sujet de ces chants épiques, souvent assorties du jugement péjoratif de « *fabulae falsae rusticorum* » et de « *garrulus cantus ioculatorum* ». ⁵ En ce qui concerne le *Chant des Nibelungen*, c'est-à-dire la transcription assez tardive d'anciennes légendes en langue populaire, nous n'avons aucun exemple correspondant dans l'histoire de la littérature hongroise de cette époque, du moins pas avant le XIV^e siècle.⁶

L'apparition de motifs chrétiens en langue latine a permis que tous les monuments de la littérature hongroise aient été transmis jusqu'au bas Moyen Age. Mais là aussi il y a d'importants décalages de temps par comparaison à la littérature allemande : le plus ancien monument linguistique comparable, l'*Oraison funèbre* en hongrois ancien, fut transcrit à la fin du XII^e siècle,⁷ c'est-à-dire à

3 Saxo Grammaticus, cf. *Saxonis Gesta Danorum*, J. Olrik-H. Raeder, Copenhague, 1931, t. 1, 354.

4 Galeottus Martius Narniensis, *De egregie, sapienter, iocose dictis ac factis regis Mathiae...*, Ed. Ladislaus Juhász, Lipsiae, 1934, 18.

5 Anonymus, « *Gesta Hungarorum* », E. Jakubovich-D. Pais éd., *Scriptores Rerum Hungaricum tempore ducum regnumque stirpis Arpadianae gestarum*, Emericus Szentpétery éd., t. 1-2, Budapestini 1937, 1938, (dans ce qui suit : SRH I et II), citation : t. I, p. 33, 29 et 34, 1.

6 La légende de tradition orale de Miklós Toldi, (vers 1320-1390), général de Louis I^{er} d'Anjou, fut consignée au XVI^e siècle par Péter Ilosvai Selymes. Cf. E. Mályusz, « A Toldi-monda » (La légende de Toldi), *Bécsi Magyar Történeti Intézet Évkönyve* (Annuaire de l'Institut viennois d'histoire hongroise), 1934, 126-149.

7 D'après son état phonétique, ce sermon est d'origine plus ancienne, cf. L. Benkő, *Az Árpád-kor magyar nyelvű szövegemlékei* (Les textes hongrois de l'époque arpadienne), Budapest, 1980.

l'époque d'un Walther von der Vogelweide. La littérature populaire profane ne sera transmise qu'au XV^e siècle. Si donc nous prenons au sérieux la conclusion des recherches de Joachim Bumke sur le mécénat au Moyen Âge, (« *au Moyen Âge, aucune œuvre sans mécène* »)⁸, nous devons en conclure que ni la cour royale, ni aucun autre centre en Hongrie n'étaient intéressés par la notation écrite de ce genre de littérature.

Il n'est cependant pas si facile de trancher, car des documents de caractère chrétien ont également été transmis à une époque différente de celle de leur création ou de leur usage. L'*Oraison funèbre* dont il a déjà été question est sans aucun doute la transcription d'un texte créé deux générations auparavant (cf. note 7). L'autre document encore consigné sous le règne de la dynastie des Árpád, la *Complainte de (la Vierge) Marie* date d'au moins un demi-siècle avant sa transcription (dernier tiers du XIII^e siècle).⁹ Les autres documents sont des textes incomplets ou des ébauches, difficiles à analyser sur le plan littéraire.¹⁰ La tradition orale était certainement beaucoup plus riche. Prenons l'exemple du *Pater* en hongrois.

Charlemagne ainsi qu'Étienne I^{er} ont ordonné que chacun apprenne par cœur les principales prières chrétiennes dans sa langue maternelle, sous peine de punition corporelle. Nul doute que ces prescriptions furent suivies. Mais alors que nous disposons dès l'époque haute-allemande d'un certain nombre de traductions du *Pater*,¹¹ le premier texte de cette prière en hongrois n'apparaît qu'au XV^e siècle, et encore, dans une traduction de la Bible.¹² La traduction de la Bible en langue vulgaire peut également être citée en exemple. Le synode d'Esztergom de 1100 a ordonné que l'évangile soit expliqué au peuple dans les églises les plus importantes les dimanches et jours de fête. Une forme élémentaire d'explication a sans doute consisté à traduire l'évangile du jour donné. C'est ainsi qu'est née une « interprétation littéraire » orale.¹³ L'étymologie du verbe *magyaráz* (expliquer, *magyar* = hongrois) renvoie à cette pratique. Seuls des stéréotypes présents dans le vocabulaire et la syntaxe des traductions de la Bible apparues en divers lieux à

8 J. Bumke, *Mäzene im Mittelalter. Die Gönner und Auftraggeber der höfischen Literatur in Deutschland, 1150-1300*, Munich, 1979.

9 A. Vizkelety, *Világ világa, virágnak virága* (Lux mundi, flos florum), Budapest, 1986.

10 Au sujet du fragment de Königsberg, cf. L. Benkő, *op.cit.* note 7, et A. Vizkelety, « A Königsbergi Töredék új lelőhelye » (Nouvelle localisation du Fragment de Königsberg), *Magyar Könyvszemle* (Revue hongroise des livres), 100 (1984), 330-333.

11 Cf. *Altdeutsche Texte*, choisis et commentés par H. Mettke, Leipzig, 1970, 30-31.

12 Dans le *Müncheni Kódex* (Codex de Munich), A. Nyíri éd., Budapest, 1972, (Codices Hungarici 7), 107-108.

13 Cf. A. Tarnai, *A magyar nyelvet írni kezdik. Irodalmi gondolkodás a középkori Magyarországon* (On commence à écrire la langue hongroise. La pensée littéraire dans la Hongrie médiévale), Budapest, 1984, 229-231.

partir du milieu du XV^e siècle¹⁴ nous permettent de tirer des conclusions sur le fait que ce décret du synode ait été respecté dans l'ensemble du territoire. Nous savons ce qui s'est passé en Allemagne : après l'ordre de Charlemagne parut vers 830 le *Tatian* en haut-allemand, puis quelques décennies plus tard, *Heliand*, composé en allitérations selon le goût littéraire des princes saxons à peine christianisés, à la même époque la traduction de l'évangile selon saint Mathieu dans le manuscrit viennois de Monsee, dans la seconde moitié du IX^e siècle l'*Harmonie évangélique* en vers d'Otfrid von Weißenburg, puis la *Genèse de Vienne*, sans doute vers le milieu du XI^e siècle. Il n'y a pas eu en Hongrie de lien entre la poésie sacrée de langue latine et la poésie profane de langue vulgaire comme le *Caedmon* anglo-saxon ou le *Heliand* allemand, et le passage de la langue populaire au parchemin n'y a pas été facilité. Cela est sans doute dû en partie à la souplesse de la pratique missionnaire de saint Boniface et de ses collaborateurs, à qui les traditions culturelles et poétiques germaniques n'étaient pas étrangères. En revanche, les Hongrois furent évangélisés par des prêtres allemands, slaves et italiens qui ignoraient tout du mode de vie, de la culture et de la religion des peuples nomades des steppes, qu'ils considéraient d'emblée comme quelque chose de barbare et de païen. Par ailleurs, à la fin du premier millénaire, l'attention et l'énergie de la chrétienté en Occident se consacrèrent à d'autres tâches représentées par le mouvement de la réforme clunisienne.

L'apparition tardive de la littérature écrite en langue vulgaire dans la Hongrie du Moyen Âge s'expliquerait sans doute mieux par ce raisonnement que par l'ancienne hypothèse traditionnellement soutenue par l'histoire hongroise de la littérature, selon laquelle les monuments de cette littérature auraient été totalement perdus à l'époque de l'occupation turque.

Le médiéviste hongrois Erik Fügedi, disparu il y a quelques années, et que nous tenons tous en haute estime, a rassemblé dans son étude intitulée *Verba volant...*¹⁵ une série de cas montrant qu'au cours de procédures juridiques on accordait plus de crédit aux dépositions orales qu'à des preuves écrites. J'aimerais citer comme parallèle dans le domaine littéraire l'épisode survenu à la cour du roi Mathias Corvin, relaté par Heltai, auteur de la première chronique en langue hongroise.¹⁶ Lorsque Bonfini, chroniqueur du roi, eut achevé sa chronique en latin, Mathias fit venir à la cour vingt-quatre hommes âgés, fit lire la chronique devant eux en « traduction orale », et fit compléter l'ouvrage par des événements

14 A. Tarnai, *op.cit.* note 13, p. 244 sqq.

15 E. Fügedi, « Verba volant... Középkori nemességünk szóbelisége és az írás » (La tradition orale de la noblesse hongroise du Moyen Âge et l'écriture), *Kolduló barátok, polgárok, nemesek. Tanulmányok a magyar középkorról* (Moines mendiants, citoyens et nobles. Études sur le Moyen Âge hongrois), Budapest, 1981, 437-462.

16 Gáspár Heltai, *Chronica az magyaroknak dolgairól...*, Kolozsvár 1575, (Édition fac-similé, Budapest 1973), p. II r-v.

qu'ils avaient gardés en mémoire. Je ne voudrais pas soumettre le récit d'Heltai à une épreuve historique, le nombre de vingt-quatre tout comme l'acte lui-même sont des topoï. Mais le recours à un topos suppose toujours dans le public un espace de résonance qui favorise la compréhension, ce dont Heltai ne devait sans doute pas disposer.

En ce qui concerne les débuts de la littérature de langue latine en Hongrie, le processus a été le même que dans les autres pays d'Europe : la notation de textes s'est produite parallèlement à l'édification de l'État chrétien féodal, à l'évangélisation du pays et à l'organisation de l'Église, des évêchés, des chapitres et des paroisses, ainsi qu'à la fondation de monastères. Ce processus a requis tant à la cour que dans les centres ecclésiastiques la présence d'écrivains (clercs) qui furent bientôt formés dans le pays, par les écoles des monastères et des chapitres. Il y a quelque temps, a été célébré en Hongrie le millénaire de la fondation de l'abbaye de Saint-Martin de Pannonhalma (996), et en même temps le début de l'enseignement scolaire en Hongrie.

L'organisation de l'État par la cour royale s'est manifestée dans le domaine de l'écriture par des textes juridiques : diplômes, codes établis par le roi saint Étienne et d'autres souverains. Ces écrits témoignent également des conflits qui se sont produits au cours de ce processus jusqu'à la promulgation de la Bulle d'or vers la fin de la période que nous étudions (1222). Mais le premier document hongrois en prose, le *Libellus de institutione morum* que le roi saint Étienne adresse à son fils Émeric, fut rédigé à la cour.¹⁷ On n'a encore aucune certitude quant à l'identité de l'auteur, mais le Moyen Âge hongrois ne présente pas d'autre exemple d'une si étroite collaboration entre le commanditaire (Étienne) et l'auteur.

La maison régnante s'est aussi intéressée à la compilation des légendes des saints hongrois. La légende de saint Étienne fut commandée par les rois Ladislas et Coloman ; en ce qui concerne l'adaptation de la légende par Hartvik, nous pouvons encore parler d'une influence idéologique du souverain sur la rédaction.¹⁸ L'auteur de la légende de saint Émeric était étroitement lié au prince Álmos.¹⁹ Celui-ci avait été élevé à la cour de Ladislas et fut prince sous le règne de Coloman. Ladislas fut canonisé en présence de Béla III. Les sources écrites le décrivent physiquement sur le modèle de Béla III.²⁰ Son culte fut par la suite particulièrement favorisé par les rois de la maison d'Anjou. Ce n'était pas par hasard, car aussi bien Ladislas (petit-fils de Vazul à qui le roi saint Étienne avait fait crever les yeux, qui se fit couronner du vivant de Salomon, roi légitime) que

17 J. Balogh éd., SRH II, 611-627.

18 Les trois versions ont été éditées par Emma Bartoniek : SRH II, 363-440. Cf. également Z. Tóth, *A Hartvik-legenda kritikájához* (Critique de la légende de Hartvik), Budapest 1942.

19 E. Bartoniek éd., SRH II, 441-460.

20 K. Solyom, « Trois portraits du Moyen Âge », *Études finno-ougriennes*, 17 (1982-1983), 147-194. La légende est éditée par E. Bartoniek, SRH II, 507-527.

les Anjou « étrangers » avaient besoin de souligner le principe d'idonéité pour justifier leurs prétentions au pouvoir, puisque leur légitimité pouvait être remise en cause.

Le fait que les productions des chroniqueurs hongrois aient toujours tenu compte des intérêts politiques et idéologiques des différents souverains ne doit pas nous surprendre. Selon Elemér Mályusz, la geste originelle témoigne amplement de l'interdépendance des intérêts de l'Église et du roi, et du mépris du passé païen.²¹ La rédaction, commencée certainement sous le règne de Coloman, à laquelle on a attribué le titre hypothétique de *Gesta Ladislai regis*, fut poursuivie aux XI^e et XII^e siècles tantôt selon le principe de la légitimité, tantôt et plus souvent selon celui de l'idonéité.²² Les rédacteurs suivants des XIII^e et XIV^e siècles étaient eux aussi liés aux souverains de l'époque ; magister Ákos devint membre de la *Capella Regia* après 1244,²³ Simon Kézai était chapelain de Ladislas IV,²⁴ Markus Kálti conservateur des archives royales.²⁵ Anonymus, le notaire inconnu qui a probablement vécu au XII^e siècle, a certes utilisé la geste originelle, mais son œuvre a suivi d'autres modèles de la littérature.²⁶ La création de cette chronique n'est cependant guère due exclusivement à la demande et aux encouragements de son condisciple de l'étranger (un topos du prologue !), mais plutôt à une commande du « *bone memoriae gloriosissimi Belae regis Hungariae* » dont il était le notaire.

Sans le soutien de la cour royale, le frère Julien n'aurait pu accomplir son expédition à la recherche des tribus hongroises restées en Asie. Cette entreprise unique dans l'histoire de l'Europe eut également un écho littéraire dans les récits de Julien,²⁷ et ceux-ci témoignent pour la première fois de l'étroite collaboration de la cour royale (de Béla IV) et de l'ordre des dominicains nouvellement fondé.

21 E. Mályusz, *A Thuróczy-krónika és forrásai* (La chronique de Thuróczy et ses sources), Budapest, 1967.

22 E. Mályusz, *op.cit.* note 21. Sur les additifs, cf. J. Geric, *Legkorábbi gesta-szerkesztéseink keletkezésrendjének problémái* (Problèmes de la création des premières versions de la Gesta), Budapest, 1961 et Gy. Kristó, *A történeti és politikai gondolkodás elemei krónikairódmunkban* (Éléments de pensée historique et politique dans nos chroniques), Budapest, 1968.

23 Gy. Györffy, *Krónikáink és a magyar őstörténet* (Nos chroniques et la préhistoire hongroise), Budapest, 1948.

24 C'est ainsi qu'il se désigne dans sa chronique, éditée par S. Domanovszky, SRH I, 129-194.

25 Une partie des chercheurs lui attribue la chronique du XIV^e siècle dont la version la plus complète figure dans la *Chronique illustrée de Hongrie*, éditée par S. Domanovszky, SRH I, 217-505.

26 Au sujet des sources, voir les notes de la nouvelle édition en latin et en allemand : *Die Gesta Hungarorum des anonymen Notars. Die älteste Darstellung der ungarischen Geschichte*, avec la collaboration de L. Veszprémy, sous la direction de G. Silagi, Sigmaringen, 1991, (Ungarns Geschichtsschreiber, vol. 4).

27 L. Bendeffy, *Fontes autentici itinera (1235-1238) fr. Juliani illustrantes*, Budapest, 1937 ; H. Dörrie, *Drei Texte zur Geschichte der Ungarn und der Mongolen*, Göttingen 1956.

Une collaboration analogue avait déjà eu lieu – avec d'autres résultats – entre Étienne I^{er} et les bénédictins.

Ceci nous amène à aborder les institutions de l'Église, qui ont joué un rôle primordial dans la naissance de la littérature écrite *de langue latine* en Hongrie. Les premiers centres culturels importants de l'Église, comme on l'a déjà indiqué, furent les fondations des bénédictins, en particulier l'abbaye de Saint-Martin à Pannonhalma, qui fut associée, dès sa fondation en 996, au programme missionnaire et culturel des princes et des rois, qu'elle inspira en partie.²⁸ L'inventaire de l'abbaye en 1093 et celui du monastère de Pécsvárad en 1015 montrent que les sites bénédictins en Hongrie étaient dès le XI^e siècle bien pourvus en littérature.²⁹ C'est à l'abbaye de Saint-Martin qu'a étudié Maurus, qui deviendra abbé de cette fondation et en qui nous révérons le premier auteur hongrois dont le nom soit connu. Selon des témoins oculaires, il y rédigea vers 1030 la légende de deux saints ermites d'origine probablement polonaise, mais qui ont vécu en Hongrie, Zoerard et Benoît.³⁰ Son confrère et contemporain, saint Gérard était certes originaire d'Italie, mais ses œuvres (*Deliberatio supra hymnum trium puerorum*³¹ et les sermons dont seul un fragment est conservé³²) ont été créées en Hongrie, bien qu'en dehors d'une communauté monastique. L'abbaye de Saint-Martin a servi de médiatrice pour la traduction en latin des pères grecs de l'Église effectuée en 1031-1038 par Cerbanus à l'abbaye de Pásztó.³³ Cette traduction a été également diffusée en Europe occidentale. Le *Codex Prayanus* fut compilé avec l'*Oraison funèbre* déjà citée et un mystère en latin, pour le compte d'une abbaye bénédictine.³⁴ Mais ce sont plutôt les rites diocésains qui ont influencé la liturgie hongroise. Les manuscrits liturgiques contiennent la transcription des premières productions de poésie hungaro-latine : hymnes, respons, offices en vers, séquences, tropes, mystères.³⁵ La liturgie en vers des saints hongrois de la dynastie des Árpád est particulièrement importante pour nous. Les abbayes de bénédictins et

28 Cf. des cas particuliers de représentation parfois exagérée de l'activité littéraire de l'ordre chez L. Csóka, *A latin nyelvű történeti irodalom kialakulása Magyarországon a XI-XIV. században* (Naissance de la littérature historique en langue latine dans la Hongrie du XI^e au XIV^e siècle), Budapest, 1957.

29 Les deux sont publiés dans *A pannonhalmi Szent Benedek Rend története* (Histoire de l'ordre de saint Benoît de Pannonhalma), vol. I, Budapest, 1902, 590-592.

30 I. Madzsar éd., SRH II, 347-361.

31 G. Silagi éd., *Corpus Christianorum, Continuatio medievalis* XLIX, Turnholti, 1978.

32 F. Heinzer, « Neues zu Gerhard von Csanád : die Schlußschrift einer Homiliensammlung », *Südostforschungen*, 41 (1982), 1-7.

33 B. A. Terebessy, *Translatio latina sancti Maximi confessoris saeculo XII in Hungaria confecta*, Budapest 1944.

34 T. Kardos éd., *Régi magyar drámai emlékek* (Monuments de la dramaturgie hongroise ancienne), vol. I, Budapest, 1960, 287-298.

35 Appréciation d'ensemble et notes bibliographiques dans L. Mezey, *Deákosság és Európa. Irodalmi műveltségünk alapvetésének vázlata* (Les clercs et l'Europe. Une esquisse des fondements de notre culture littéraire), Budapest, 1978, 204-213.

d'autres ordres monastiques jouissaient d'une réputation de crédibilité et ont donc joué un rôle prépondérant dans le domaine de la documentation hongroise. Après l'invasion mongole, les ordres religieux perdirent de leur influence sur la vie culturelle, et ce n'est qu'au XV^e siècle que la situation changea, grâce au mouvement de réforme bénédictine. (Cf. l'activité de Martin de Leibitz en Hongrie et en Autriche.³⁶)

Les cisterciens s'établirent en Hongrie en 1142 et furent dans un premier temps dotés d'un bon nombre de manuscrits par des monastères français (par ex. Pontigny). On ne peut toutefois attribuer d'activité littéraire qu'à Jean de Limoges venu de Clairvaux à Zirc, où il fut abbé de 1208 à 1218 ; il est l'auteur de sept traités théologiques de l'ascèse et d'un *Ars dictaminis*.³⁷

Parmi les ordres ermites, les chartreux sont particulièrement renommés pour leur amour de la littérature : leur règle recommande la transcription de codex utiles. Les productions de leurs clercs hongrois nous sont effectivement connues.³⁸ Des œuvres personnelles ne remontent cependant qu'au XVI^e siècle. L'ordre de saint Paul n'aura également d'activité littéraire qu'à la fin du Moyen Age.³⁹

Au cours des décennies qui ont précédé l'invasion mongole, des ordres mendiants organisés sur un modèle nouveau, plus mobile, font leur apparition en Hongrie : les dominicains à partir de 1221 et les franciscains à partir de 1232. Ils ont joué aux XIII^e-XIV^e siècles un rôle analogue à celui qu'avaient joué auparavant les bénédictins dans la culture hongroise. Leurs couvents se multiplièrent rapidement. Les membres de la famille régnante et d'autres magnats du pays les prirent pour confesseurs. Ce furent d'abord les bénédictins qui eurent la préférence, ce à quoi ont largement contribué la mission du frère Julien, initiée pour l'évangélisation des Coumans et pour la conversion des païens des Balkans,⁴⁰ ainsi que la décision que prit Béla IV de leur confier l'éducation de sa fille Marguerite. Conformément aux objectifs de l'ordre, ils favorisaient les études de leurs membres. L'organisateur de la province hongroise, Paulus Hungarus, envoyé en

36 I. W. FranckF.-J. Worstbrock, « Martin von Leibitz », *Deutsche Literatur des Mittelalters – Verfasserlexikon*, vol. 4, Berlin-New-York, 1987.

37 *Johannis Lemovicensis abbatis de Zirc 1208-1218 opera omnia*, éd. C. Horváth, vol. 1-3, Veszprém 1932.

38 A. Fodor, « Die Bibliothek der Kartause Lechnitz in der Zips », *Armarium. Studia es historia scripturae, librorum et ephemeridum*, sous la direction de P. Dezsényi-Szemző et L. Mezey, Budapest 1976, 49-70.

39 E. Mályusz, « A pálosrend a középkor végén » (L'ordre de saint Paul à la fin du Moyen Age), *Egyháztörténet* (Histoire de l'Église) 1947/3, 1-53.

40 Sur la collaboration de l'ordre et de la cour, cf. E. Mályusz, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon* (Rapports sociaux de l'Église dans la Hongrie médiévale), Budapest, 1971, 278-279. Sur l'activité littéraire ultérieure des nouveaux ordres, cf. T. Klaniczay, « Ferencesek és domonkosok irodalmi tevékenysége az Anjou-korban » (L'activité littéraire des franciscains et des dominicains à l'époque des Anjou), *Hagyományok ébredése* (L'éveil des traditions), Budapest, 1976, 111-135.

Hongrie par le fondateur de l'ordre, saint Dominique lui-même, enseignait auparavant à l'université de Bologne où il copia et rédigea des manuels juridiques.⁴¹ Les dominicains possédaient un collège à Buda dès la fin du XIII^e siècle. Louis I^{er} fonda en 1367 la première université hongroise, dont l'existence ne dura que peu de temps, sur le modèle de leur collège de Pécs (*Quinqueecclesiae*).⁴² Ce sont des dominicains de Hongrie qui ont utilisé le sermonnaire rendu célèbre par la *Complainte de la Vierge Marie*, le codex dit de Louvain, qu'ils ont en partie copié, et peut-être aussi rédigé.⁴³ Ils ont répandu le nouveau type de sermon scolastique dans la littérature de prédication hongroise. Ces dernières décennies, la recherche hongroise a pu vérifier un certain nombre de sermonnaires du XIII^e siècle et du début du XIV^e, compilés pour la province dominicaine de Hongrie, et qui représentent le standard européen au sein de ce genre.⁴⁴ Les gloses en hongrois qui accompagnent parfois les textes latins des sermons témoignent de ce que l'ordre pratiquait son apostolat en langue vulgaire. Les franciscains ont joué un rôle analogue. Nous connaissons un riche sermonnaire d'origine franciscaine datant de l'époque arpadienne, annoté en hongrois, les *Lignes de Gyulafehérvár* (*Gyulafehérvári sorok*, 1310-1320).⁴⁵

Nous avons déjà évoqué l'étroite collaboration dans le domaine de la législation entre la cour royale et le haut clergé, en particulier l'archevêque d'Esztergom, au cours des premiers siècles de la royauté. Les lois royales furent elles aussi transcrites et édictées au cours de synodes diocésains.⁴⁶ Les chapitres établirent eux-mêmes leurs statuts et se sont révélés d'importants centres culturels, tant par leur enseignement que par leurs bibliothèques.⁴⁷ Nombre de leurs membres occupèrent des postes importants à la chancellerie royale ou dans les cours des magnats. La carrière était aussi possible dans l'autre sens : des notables laïques

41 Cf. T. Kaeppli, *Scriptores Ordinis Praedicatorum medii aevi*, vol. 3, Romae 1980, 205-207.

42 Cf. T. Klaniczay, « Megoldott és megoldatlan kérdések az első magyar egyetem körül » (Problèmes résolus et non résolus autour de la première université hongroise), *op.cit.* note 40, p. 136-165.

43 A. Vizkelety, « Die altungarische Marienklage und die mit ihr überlieferten Texte », *Acta Litteraria*, 28 (1986), 3-27.

44 A. Vizkelety, « A Domonkos-rend tudományközvetítő szerepe Magyarországon a 13-14. században » (Les dominicains de Hongrie, comme vulgarisateurs scientifiques aux XIII^e et XIV^e siècles), *Régi és új peregrináció*, Szeged, 1993, 475-479, ainsi que les contributions antérieures de l'auteur indiquées dans cet ouvrage.

45 L. Benkő, *op.cit.* note 7 ; E. Madas, « A XIII-XIV. századi magyar ferences prédikáció forrásvidéke » (Origines de la prédication franciscaine de Hongrie aux XIII^e-XIV^e siècles), *Irodalomtörténeti Közlemények* 97 (1983), 1-15.

46 L. Závodszy, *A Szent István, Szent László és Kálmán korabeli törvények és zsinati határozatok forrásai* (Sources des lois et des décrets des synodes à l'époque de saint Étienne, de saint Ladislas et de Coloman), Budapest 1904, avec fac-similé des textes. Pour l'ensemble du Moyen Age, cf. L. Erdélyi, *Magyarország törvényei Szent Istvántól Mohácsig* (Législation hongroise de saint Étienne à la bataille de Mohács [1526]), Budapest, 1942.

47 E. Mályusz, *op.cit.* note 40, p. 140-146.

recevaient une charge de chanoine ou d'autres prébendes. Cette mobilité a permis à une classe d'intellectuels laïques de se dégager du clergé. György Bónis a décrit cette carrière de juristes dans plusieurs études.⁴⁸ L'administration des villes a elle aussi favorisé la formation de cette classe. Les premiers glossaires hungaro-latins témoignent de la pénétration de la « *lingua vernacula* » dans la langue des chancelleries.⁴⁹ Les paroisses devinrent elles aussi centres de formation : en 1248, vingt-quatre curés des villes de la Zips fondèrent une association (« *Fraternitas XXIV regalium parochorum* ») ; ils disposaient également d'une importante bibliothèque.⁵⁰

Grâce au développement de ces tendances auxquelles vint bientôt s'ajouter l'influence de la Renaissance, la littérature existante et lue en Hongrie au début du XVI^e siècle atteignit dans de nombreux types de textes le niveau occidental. Mais l'armée d'invasion turque se tenait déjà à la frontière méridionale de la Hongrie, « l'arme au pied », prête à attaquer.

(Traduit de l'allemand par Chantal Philippe)

48 Gy. Bónis, *A jogtudó értelmiség a Mohács előtti Magyarországon* (Les intellectuels juristes dans la Hongrie d'avant la bataille de Mohács [1526]), Budapest, 1971.

49 Sur la fonction des glossaires, cf. K. Mollay, *Német-magyar nyelvi érintkezések a XVI. század végéig* (Contacts linguistiques germano-hongrois jusqu'à la fin du XVI^e siècle), Budapest, 1982, p. 137 sqq.

50 E. Mályusz, *op.cit.* note 7, p. 332-333. J. Hradszky, *A XXIV királyi plébános testvériülete és a reformáció a Szepességben* (La Fraternité des XXIV curés royaux et la Réforme dans la Zips), Miskolc, 1895.

Edit Madas

(Université de Budapest, ELTE)

UN GENRE LITTÉRAIRE : LA PRÉDICATION. RÉALITÉ HONGROISE ET CONTEXTE EUROPÉEN

Au cours des dernières décennies, l'intérêt scientifique pour la prédication médiévale en tant que genre littéraire s'est considérablement accru. Elle est devenue d'une part une importante source documentaire pour les sciences historiques et l'histoire culturelle du Moyen Age, d'autre part les problèmes liés à son contenu et son évolution interne sont l'objet d'études de la théologie, de la philologie et de l'historiographie littéraire. Le *Medieval Sermon Studies Newsletter* lancé en 1977 sous la direction de Gloria Cigman permet aux représentants de ces disciplines éloignées les unes des autres de suivre mutuellement leurs recherches, et lors du symposium organisé tous les deux ans par la *International Society* créée autour de *Newsletter*, les chercheurs peuvent échanger personnellement leurs expériences. Parmi les études, monographies et éditions de textes, la plus vaste entreprise est sans conteste le répertoire de sermons de J. B. Schneyer qui, par la publication de volumes d'index, constitue un outil fondamental de recherche.¹

Les résultats des études internationales ont non seulement donné une impulsion à la recherche hongroise, mais elles lui ont aussi fourni une base de références. La prédication est avant tout un genre *oral*, mais il n'est possible d'étudier que les homélies et les sermons *écrits*, qui devaient servir de modèles ou de lecture édifiante. Andor Tarnai a établi l'origine de deux recueils de sermons,² mais

1 J. B. Schneyer, *Repertorium der lateinischen Sermones des Mittelalters für die Zeit 1150-1350*, Münster Westfalen 1973-1980, (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters*, vol. XLIII, fascicules 1-9) ; Index von Charles Lohr etc. I-II, *ibid.* 1989-1990, (*Beiträge...* vol. XLIII, fascicules 10-11).

2 A. Tarnai, « Michael de Hungaria (XV^e siècle) », *Irodalomtörténeti Közlemények*, 78 (1974), 657-669 ; *id.* « A Budapest-Németújvári Sermones dominicales (XV^e siècle) », *Irodalomtörténeti Közlemények*, 87 (1983), 23-31.

il a également étudié les rapports de l'oral et de l'écrit.³ András Vizkelety a comblé par des codex les lacunes de la littérature de prédication hongroise de l'ordre des dominicains.⁴

Quand on veut faire une synthèse de l'histoire de ce genre en Hongrie du XI^e siècle au début du XIV^e, on se trouve confronté à la pauvreté des sources. Comme seulement 1 ou 2% des livres hongrois du Moyen Age ont survécu aux tourmentes de notre histoire,⁵ nous ne disposons comme sources que de quelques fragments, glossaires et codex. Toutefois, ces rares monuments conservés par hasard trouvent leur place dans l'histoire de l'évolution de ce genre en Europe, qu'ils enrichissent en même temps de leurs couleurs particulières.

Étienne, qui avait été baptisé dans sa jeunesse, fut couronné roi le 1^{er} janvier 1001 selon le rite romain-germanique. Cet événement constitua l'aboutissement d'un long processus. De nombreux moines et évêques étrangers ont participé à la christianisation du pays et à l'organisation de l'Église qui suivirent le couronnement. Le *premier recueil de lois* rédigé au début du règne du roi saint Étienne rendit obligatoire la fréquentation dominicale de l'église,⁶ et après l'institution des évêchés, le *second recueil de lois* qui peut être daté du milieu du règne d'Étienne, décréta l'organisation d'un réseau d'églises paroissiales dans tout le pays.⁷ L'ensemble de ces mesures assura aussi le cadre de la prédication régulière.

1. Les homélies de saint Gérard, évêque et martyr de Hongrie, mort en 1046

Il ne reste que quelques citations textuelles des sermons de saint Gérard, originaire de Venise, canonisé en 1083.⁸ Dans la *Légende Majeure*, rédigée au XIV^e siècle dans un style romanesque, il est question de ses prédications en détail. Comparée à la succincte *Légende Mineure* (XIII^e siècle),⁹ cette légende vraiment abondante en anachronismes est considérée comme peu crédible par une partie

3 A. Tarnai, « A magyar nyelvet írni kezdik ». *Irodalmi gondolkodás a középkori Magyarországon* (On commence à écrire la langue hongroise. La pensée littéraire dans la Hongrie médiévale), Buda pest, 1984.

4 Il en sera question plus bas.

5 L. Mezey, « Fragmenta codicum. Egy új forrásterület feltárása » (La Découverte de nouvelles sources), *MTA Nyelv- és Irodalomtudományok Osztályának Közleményei*, 30 (1978), 65-90.

6 I/9 : « ... omnes concurrent die dominica ad ecclesiam, maiores ac minores, viri ac mulieres... ». L. Závodszy, *A Szent István, Szent László és Kálmán korabeli törvények és zsinati határozatok forrásai* (Sources des lois et des décrets synodaux sous le règne de saint Étienne, de saint Ladislav et de Coloman), Budapest, 1904, 144.

7 II/1 : « Decem ville ecclesiam edificent... Vestimenta vero et coopertoria rex provideat, presbiterum et libros episcopi », Závodszy, *op. cit.*, 153.

8 *Scriptores rerum Hungaricarum*, éd. E. Szentpétery, Budapest 1938, vol. II, 480-506 (dans ce qui suit : SRH).

9 SRH II, 471-479.

des chercheurs.¹⁰ Pour ma part, je partage l'avis de ceux qui font remonter l'origine de ces deux légendes à une légende primitive commune des XI^e-XII^e siècles, et qui donnent de l'importance aux détails absents de la *Légende Mineure*. Après que saint Gérard eut interrompu son pèlerinage à Jérusalem à la suite d'un naufrage, sollicité par l'abbé Razina, il vint en Hongrie et fit trois sermons qui remportèrent un grand succès.¹¹ János Horváth a établi qu'en tenant ces prédications en présence d'évêques et d'abbés, Gérard s'est soumis à un examen officiel. Cet exercice devint courant pour les futurs prêtres au début du XII^e siècle.¹² Cette donnée ne concerne donc pas l'époque de saint Gérard, mais le XII^e siècle. Le lieu et la date de ces prédications ainsi que les citations de la Bible qui ont servi de point de départ à chacun des sermons sont exactement rapportés par l'auteur de la légende.¹³ Comme le « sermon scholastique » s'appuyant sur une brève citation biblique ne se généralisa qu'au XIII^e siècle, je suis de l'avis de Lajos Csóka qui attribue cette énumération précise au compilateur du XIV^e siècle.¹⁴ Toutefois, il ressort des deux légendes comme un fait crédible que saint Gérard était un prédicateur efficace et remarquablement préparé.

Plusieurs références ultérieures indiquent que saint Gérard a noté une partie de ses sermons qu'il a même rassemblés dans un volume. Dans une étude exhaustive parue en 1963, H. Barré a collecté des citations que les auteurs médiévaux ont puisées chez Gérard ou qui lui sont du moins attribuées, et en a établi une classification.¹⁵ Le premier groupe de citations se trouve dans la *Legenda aurea* à la gloire de l'Assomption de la Vierge Marie. Jacques de Voragine cite le passage des « homélies de Gérard, évêque et martyr », où il relate en détail avec quelle joie les neuf cohortes angéliques transportèrent Marie devant le trône céleste.¹⁶ Eu égard à l'extraordinaire vénération que Gérard portait à la sainte Vierge et au fait que l'œuvre de Pseudo Dionysius Areopagita au sujet de la *Hiérarchie céleste* eut

10 Brève synthèse de cette question : G. Klaniczay-E. Madas, « La Hongrie », *Hagiographies*, sous la direction de G. Philippart, Turnhout, 1996, vol. II, 113-114, 138-140.

11 SRH II, 487-488.

12 János Horváth, « A Gellért-legendák forrásértéke » (Valeur de sources des légendes de saint Gérard), *MTA Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei*, 13 (1958), 3-36.

13 Le jour de saint Pierre et saint Paul (29 juin), la citation sur laquelle s'appuie le sermon est *Hii sunt viri misericordie* (Eccl 44, 10) ; pour la saint Benoît (11 juillet), *Iustus germinabit sicut liliium* (Os 14, 6) ; pour la fête de l'Assomption (15 août), *Mulier amicta sole* (Apocalypse 12, 1).

14 L. J. Csóka, « Szent Gellért kisebb és nagyobb legendájának keletkezéstörténete » (Naissance de la légende majeure et de la légende mineure de saint Gérard), *Középkori kútfoink kritikus kérdései* (Points critiques de nos sources médiévales), sous la direction de J. Horváth et Gy. Székely, Budapest, 1974, 140.

15 H. Barré, « L'œuvre mariale de saint Gérard de Csanád », *Marianum*, 25 (1963), 262-296. Passage concerné : 278-296.

16 Édition : Th. Graesse, Lipsiae 1850, 511-513 ; Barré, *op. cit.*, 280.

une grande influence sur la *Deliberatio*,¹⁷ le seul ouvrage conservé de saint Gérard, nous pensons que ces références sont authentiques. A cela, nous pouvons ajouter que saint Gérard ne jouissait pas au Moyen Age, comme saint Augustin ou saint Bernard, d'un prestige théologique tel qu'on aurait jugé bon de citer ses homélies, même si ces citations n'étaient pas de lui.¹⁸ Barré présente deux autres sources, une édition de Pharetra publiée vers 1472 à Strasbourg et le traité de Jean de Torquemada rédigé en 1437 au synode de Bâle, qui contiennent également des passages du sermon de Gérard sur sainte Marie. On devait donc connaître les homélies de saint Gérard au Moyen Age en Italie du nord et en Allemagne du sud.

Ceci s'est trouvé confirmé en 1982 par une découverte opportune. En établissant le catalogue des manuscrits de la Badische Landesbibliothek de Karlsruhe, Felix Heinzer découvrit au folio 113v d'un légendaire du début du XIV^e siècle (enregistré sous la référence St Peter perg. 23), un texte de saint Gérard jusque-là inconnu.¹⁹ Ce codex se compose de deux parties, la première se termine au folio indiqué ci-dessus par une biographie de saint Gérard en quelques lignes, suivie d'une conclusion empruntée à ses homélies. La référence de la citation a elle-même une valeur documentaire : « *Saint Gérard a composé des homélies et sermons nouveaux et remarquables au sujet de l'incarnation du Seigneur et de la Bienheureuse Vierge Marie. Son œuvre se termine ainsi...* »²⁰ Il est ensuite question des raisons personnelles pour lesquelles saint Gérard a établi un recueil de ses homélies : des hommes simples menant une vie sainte ont encouragé l'évêque nommé parmi les païens, dans une marche de la Pannonie, à écrire (des sermons) sur les épîtres et les évangiles, afin que le déroulement des cérémonies ne soit pas dépourvu du bénéfique et de la clarté de la parole de Dieu.²¹ Ce recueil a donc été rédigé en Hongrie pour satisfaire aux besoins du pays. De là, il a gagné l'Europe occidentale où il a circulé en plusieurs exemplaires, et où il était encore en usage au XV^e siècle.

17 E. von Ivánka, « Das "Corpus Areopagiticum" bei Gerhardt von Csanád », *Traditio*, 1959/15, 205-222.

18 Sur ce point, nous ne partageons pas l'avis de Gabriel. Silagi, qui dans la préface de son édition critique de la *Deliberatio*, met en doute que saint Gérard soit l'auteur des passages en question. *Gerardi Moresanae aeclesiae seu Csanadiensis episcopi Deliberatio supra Hymnum trium puerorum..* Ed. G. Silagi, Turnholt, 1978, p. X, note 21.

19 Felix Heinzer, « Neues zu Gerhardt von Csanád : die Schlußschrift einer Homiliensammlung », *Südostforschungen*, 41 (1985), 1-7.

20 « *Hic etiam beatus Gerardus de incarnatione Domini et de Beata Virgine omelias et sermones novo quodam modo more peroptimo compilavit. Ubi etiam in fine sic loquitur.* » Cité par Felix Heinzer, *op.cit.*, 5.

21 « *Denique sine omni pene librorum sumptu inter gentiles episcopus constitutus in Pannonie finibus... provocatus a sanctis et simplicibus viris ut in epistolis et evangelis causa edificacionis ac profectus rudi ecclesie scriberem ne dies sollempnes ducerentur sine compendio et claritudine eloquiorum Dei...* » Cité par Felix Heinzer, *op. cit.*, 7.

Dans les évêchés, des évêques ayant fait des études à l'étranger – comme saint Gérard – remplissaient leurs fonctions de prédicateurs à un haut niveau. Dans les églises nouvellement construites, le service religieux était déjà assuré par des prêtres hongrois issus des écoles relevant des cathédrales et des monastères. Le synode d'Esztergom, qui s'est tenu vers 1100, statue de manière précise – en tenant compte des différences entre les établissements religieux centraux et ceux des régions périphériques –, sur le contenu des sermons. « *Chaque dimanche, l'évangile et l'épître doivent être expliqués au peuple dans les plus grandes églises, le Credo et le Notre Père dans les petites.* »²² Il ne reste aucun texte de ces prêches en hongrois de type homélique ou de caractère catéchistique.

En revanche, ce qui a été conservé – une oraison funèbre en hongrois du XII^e siècle –, est important pour l'histoire universelle de ce genre. Bien que la littérature de prédication n'intéresse pas le grand public, l'*Oraison funèbre* en tant que monument linguistique le plus ancien, est étudié à l'école, et pratiquement tout le monde la connaît en Hongrie.

2. La place de l'*Oraison funèbre* dans l'histoire des genres littéraires

Ce monument linguistique représentatif d'un haut niveau de style et de langue est l'un des documents les plus importants et les plus cités, tant dans l'histoire de la langue hongroise, que dans celle de la littérature médiévale.²³ Son intérêt pour la présente étude se justifie pour trois raisons.

- a) L'*Oraison funèbre* est la seule expression de la littérature de prédication en langue hongroise qui ait été noté à peu près dans la forme où il a été prononcé. On n'a conservé des siècles suivants que des gloses en hongrois accompagnant des sermons en latin. Enfin, dans les manuscrits de sermons en hongrois du début du XVI^e siècle, la prédication apparaît déjà en tant que genre littéraire,²⁴ ces sermons étaient rédigés pour la lecture ou pour être lus à haute voix.
- b) La source latine, le modèle de l'*Oraison funèbre* a été conservé avec le texte hongrois du sermon, ce qui est assez rare dans le contexte international. Les deux textes s'adressent à des publics différents.

22 « *In omni Dominica vero die, in maioribus ecclesiis evangelium et epistola exponantur populo, in minoribus vero Fides et Oratio Dominica.* » Synod. Strigon. Cap. II, C. Péterffy, *Sacra concilia... Posonii*, I, 1741, 55.

23 L'étude de Klára Korompay dans le présent volume étant en partie consacrée à l'*Oraison funèbre*, je ne m'occupe ici que des questions qui concernent ce genre de plus près, c'est-à-dire des parallèles à l'étranger, car la recherche hongroise ne s'y est pas intéressée jusqu'à présent. Le texte hongrois et sa traduction en français se trouvent dans l'article de Klára Korompay. Je joins en annexe à mon étude le texte en latin du modèle médiéval.

24 Le plus important est le *Codex Érdy* (vers 1526), *Nyelvemléktár* 4-5, éd. Gy. Volf, Budapest, 1878.

c) A cette époque, on ne prononçait de sermon funèbre sur la tombe de simples fidèles que dans les territoires de langue allemande. Cette coutume fut reprise en Hongrie – comme nous le verrons par la suite – sous une forme particulière. L'*Oraison funèbre* de 26 lignes et la prière en hongrois de 6 lignes qui la suit se trouvent au folio 136r du *Codex Pray*.²⁵ Le texte principal de ce manuscrit est un *sacramentarium* englobant des prières de la messe pour toute l'année liturgique, ou se mêlent des éléments de liturgie monastique et canonique. Cela s'explique par le fait que le compilateur du *Codex Pray* a adapté à l'usage de bénédictins – avec quelques inconséquences – un exemplaire original destiné à une cathédrale. D'après l'écriture et d'autres critères, dont des critères de contenu, ce passage du *Codex Pray* peut être daté de 1192 à 1195, il a été copié au monastère bénédictin de Jánosi qui se trouvait autrefois dans le nord de la Hongrie, aujourd'hui en Slovaquie. L'exemplaire d'origine disparu avait été rédigé pour la cathédrale de Vác dans la seconde moitié du XII^e siècle d'après un *sacramentarium* beaucoup plus ancien qui contenait également des éléments de Franconie rhénane et d'Allemagne du sud.²⁶ Le *sacramentarium* est complété par un *rituale* qui comprend la cérémonie d'inhumation. L'*Oraison funèbre* en hongrois et le sermon en latin qui la suit sont placés dans le *rituale* à la fin de l'inhumation, comme en annexe. Toutefois, ces textes n'ont pas été notés ultérieurement, mais ont été copiés avec le texte principal, c'est-à-dire que les deux sermons figuraient déjà dans l'exemplaire qui a servi de modèle au *Codex Pray*.

Conformément au genre de *rituale*, les prières que dit le prêtre lors de l'inhumation figurent in extenso, les parties chantées ne sont représentées que par leurs incipits. Les rubriques précisent l'exact déroulement de la cérémonie, et donc la place de l'oraison funèbre. Après l'oraison *Obsecramus misericordiam tuam...*, la rubrique appelle à l'inhumation du corps : *Hic aspergantur corpus aqua benedicta et incensetur et cooperiatur de super huomo et benedicatur*. Ensuite, après la prière qui commence par *Deus apud quem mortuorum spiritus*, vient l'oraison funèbre : *Hic fiat sermo ad populum*. (Le texte même du sermon, comme je l'ai indiqué, ne se trouve pas ici, mais en annexe.) Dans l'ordre du *rituale*, après un chant, le sermon est suivi d'une nouvelle prière : *Oremus, fratres carissimi, pro spiritu cari nostri* etc. C'est la traduction littérale de cette oraison qui se trouve également à la fin de l'oraison funèbre en hongrois, indiquant à nouveau la place exacte du sermon dans la cérémonie.

J'aimerais attirer l'attention sur le fait que dans le sacramentaire de Fulda du XI^e siècle, avant la prière *Oremus, fratres carissimi, pro spiritus*, on trouve une

25 Bibliothèque Nationale Széchényi, MNy 1.

26 László Mezey, « A Pray-kódex keletkezésének problémái » (Problèmes de la création du *Codex Pray*), *Magyar Könyvszemle*, 87 (1971), 109-123.

rubrique *Allocutio post sepultum corpus ad assistantes*.²⁷ Le fait d'exhorter les assistants à prier pour l'âme du défunt peut renvoyer simplement à l'oraison de forme déterminée qui suit dans le texte,²⁸ mais il peut aussi indiquer un sermon indépendant. Nous verrons en effet que l'exhortation à la prière est un élément constant et important des oraisons funèbres.

Cruel et Linsenmayer, deux grands monographistes de l'histoire de la prédication allemande médiévale, ont brièvement traité au siècle dernier des oraisons funèbres, mais leurs remarques sont encore valables aujourd'hui.²⁹ La synthèse la plus récente de ce sujet est celle, remarquable, de David d'Avray.³⁰

Linsenmayer a établi qu'au début l'oraison funèbre n'était pas généralisée, mais qu'elle n'était en usage que pour les personnalités ecclésiastiques et laïques de haut rang. Cruel donne plusieurs exemples dans ce sens, repris par d'Avray, mais dans tous les cas, il étudie les sources originales. Nous aimerions montrer à présent les passages importants à propos de l'*Oraison funèbre* en hongrois. Il faut cette fois faire abstraction des éléments individuels, puisque les textes hongrois ne se rapportent pas à une personne en particulier.

Lors de l'inhumation d'Uldaricus, évêque d'Augsbourg mort en 973, c'est un de ses confrères qui prêcha. Gerhardus, le biographe du saint évêque, écrit à ce sujet (je cite en abrégé) : « ... après la fin de la messe, (l'évêque) exhorta chacun dans un sermon pondéré et plein de mesure, à prier avec ferveur pour l'âme sainte, afin qu'elle soit libérée de tous les liens du péché, et qu'avec l'aide de Dieu, elle connaisse à jamais la joie éternelle parmi les saints et les élus de Dieu. Après que tous eurent prié, l'évêque inhuma le corps. »³¹ Cette fois, la prédication a lieu entre la messe de funérailles et l'inhumation dans l'église. Tout ce que nous apprenons du contenu du sermon, c'est que l'évêque a exhorté les fidèles à prier pour l'âme du défunt. C'est aussi l'objet de la moitié de l'*Oraison funèbre* en hongrois et du quart du texte latin qui la suit.

27 *Sacramentarium Fuldense saeculi X*, éd. G. Richter (Quellen und Abhandlungen zur Geschichte des Abtei und der Diözese Fulda IX.) Fulda, 1912, 305.

28 Nous ne considérons pas cette *allocutio* du sacramentaire de Fulda comme l'indication d'un sermon indépendant, parce qu'à la page 304, la prière *Piae recordationis affectu, fratres carissimi...* est également désignée comme *allocutio* par la rubrique : *Allocutio priusquam sepeliatur ad circumstantes*.

29 Rudolf Cruel, *Geschichte der deutschen Predigt im Mittelalter*, Detmold 1879, 233-244 ; Anton Linsenmayer, *Geschichte der Predigt in Deutschland von Karl dem Großen bis zum Ausgang des 14. Jahrhunderts*, München, 1886, 16-165, 213, 218, 277, 298.

30 David d'Avray, *Death and the Prince. Memorial Preaching before 1350*, Oxford, 1994, 1-68.

31 «... publica missa expleta, omnes in commune sobrio cautoque sermone admonuit, ut pro illa sancta anima... devote exorarent, ut ab omni vinculo delictorum absoluta, Deo donante, perenni gaudio in aevum cum sanctis et electis Dei perfrui mereretur. Oratione autem... ab omnibus peracta, episcopus corpus sepelivit...», Gerhardi Vita Uldarici. *Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum* 4, Hannover, 1841, 415. Cité par d'Avray, *op. cit.*, 21.

La donnée suivante est l'oraison funèbre qu'Anno, archevêque de Cologne, a prononcée en 1075 sur la tombe de son ami, le prieur Herimannus. L'archevêque prend pour point de départ le spectacle du cadavre, qui rend la mort plus tangible que ne le feraient toute représentation ou explication : « *La cause de notre malheur est là devant nous, et nous pouvons voir de nos propres yeux quelle sera la fin de notre état actuel.* »³² L'Oraison funèbre en hongrois commence d'une manière analogue : « *Voyez, mes frères, de vos yeux, ce que nous sommes, nous sommes assurément poussière et cendres.* » Le modèle latin du texte hongrois est quelque peu plus abstrait, l'auteur commence sa première phrase par la faute originelle d'Adam, mais dès la fin de la phrase, il évoque le spectacle du cadavre : « *Vous connaissez bien, mes chers frères, la miséricorde de Dieu, vous savez quelle grande clémence le Seigneur a témoignée à l'égard du premier Adam, notre père ; mais ce que celui-ci s'est attiré à lui-même et à ses descendants en commettant le péché sur l'instigation du diable, vous le voyez ici, mes frères, de vos propres yeux.* »³³

Au XII^e siècle les premiers sermons modèles apparaissent également dans le genre de l'oraison funèbre. Le plus ancien se trouve dans le recueil d'Honorius Augustodunensis (†1137) intitulé *Speculum ecclesiae*, datant du début du siècle.³⁴ Ce sermon était destiné aux funérailles d'autorités ecclésiastiques ou laïques, mais il est dépourvu d'éléments personnels.³⁵ Les sermons de Hongrie présentent sous quatre points de vue des analogies avec ce sermon complexe et thématique : a) ce sermon n'est pas lié à une personne concrète, b) il évoque également la faute originelle comme cause de la mort, c) il y est aussi question du fait que le corps retourne en poussière,³⁶ d) il se termine par une exhortation à la prière.

Nous ne rencontrons de sermons modèles notés en langue vernaculaire au XII^e siècle que dans l'espace linguistique allemand. C'est probablement là que s'est d'abord généralisé l'usage de l'oraison funèbre. D'après son écriture, Karin Schneider situe le recueil de sermons en moyen haut allemand intitulé *Speculum ecclesiae* dans une région comprenant l'ouest de la Bavière et l'est de la Souabe, et le date du dernier quart du XII^e siècle, la version originale étant plus ancienne.³⁷ Ce codex contient deux brèves oraisons funèbres, au raisonnement peu dévelop-

32 « *Nostrarum miseriarum negotium prae manibus habemus, et quem conditionis nostrae finem habituri simus singuli, ipsis oculis considerare datur.* » Vita Annonis episcopi Coloniensis 3, 3. MGH Scriptores 11, Hannover, 1854, 415. Cité par d'Avray, *op. cit.*, 22.

33 « *Optime nostis, fratres carissimi, Dei misericordiam, quanta gratia Dominus Deus gratificaverat primum Adam, patrem nostrum, sed diabolo suadente dum peccavit, quid sibi et posteris tunc promeruit, ecce fratres, videtis oculis vestris.* »

34 Migne, *Patrologia Latina* 172, 1082-1084.

35 Inscription : « *Si potens defunctus est sepeliendus, taliter populus est admonendus.* »

36 « *Caro... in pulverem redigitur* », col. 1083.

37 K. Schneider, *Gotische Schriften in deutscher Sprache. I. Vom späten 12. Jahrhundert bis um 1300*, Wiesbaden, 1987, 44-47.

pé³⁸; elles ne sont comparables au texte hongrois que par le fait qu'elles sont écrites en langue vernaculaire, et qu'il ne s'agit pas de sermons à thème s'appuyant sur une citation de la Bible. Parmi les prédications du XII^e siècle publiées par Philipp Strauch, se trouvent deux sermons *pro defunctis*.³⁹ Le premier est la traduction du sermon d'Honorius Augustodunensis, mais l'exhortation à la prière y est bien plus longue et ressemble vraiment à la version hongroise. L'autre sermon détaille davantage la désobéissance d'Adam et ses conséquences, et se trouve d'autant plus proche de notre *Oraison funèbre*. Les sermons consignés dans le manuscrit du XIV^e siècle *Weingartner Predigten* peuvent être datés de la fin du XII^e.⁴⁰ L'oraison funèbre qui s'y trouve est également apparentée au sermon d'Honorius.

A part en Allemagne, d'Avray n'a trouvé ni en Italie, ni en France, ni en Angleterre d'exemple d'oraison funèbre consignée en langue vernaculaire.⁴¹

L'oraison funèbre en hongrois et le texte latin qui la suit ont été notés, comme je l'ai dit, à la fin du *rituale* sous la rubrique *Sermo super sepulchrum*. Le texte hongrois ne suit pas exactement le texte latin, bien qu'il lui soit incontestablement associé. Les sermons *ad populum* étaient toujours prononcés en langue vernaculaire, tout prêtre était capable de les faire sur un modèle latin. Comme il s'agissait de textes dont le forme n'est pas élaborée de façon déterminée, il n'était pas nécessaire de les noter dans la langue du pays. En revanche, l'*Oraison funèbre* en hongrois apparaît comme un texte d'une totale maturité linguistique – résultant probablement d'une élaboration orale –, indépendant et stabilisé. Il est caractérisé d'un bout à l'autre par le naturel de la langue parlée et ne porte aucune trace de latinisme. La langue a déjà adapté les éléments de la phraséologie religieuse et de la rhétorique latine (par ex. la répétition, l'interrogation, l'exclamation, l'allitération, les figures étymologiques etc.).⁴²

L'oraison funèbre en latin est plus étendue et d'un style un peu plus soutenu que la version hongroise. La création, la péché originel, la mort et la rédemption y sont évoquées par une succession d'images. Deux citations de la Bible corroborent

38 *Speculum ecclesiae. Eine frühmittelhochdeutsche Predigtsammlung* (Cg 39), éd. G. Mellburn, Lund-Kopenhagen, 1944, 68, 69. (K. Morvay-D. Grube, *Bibliographie der deutschen Predigt des Mittelalters*, München, 1974, t. 9). Je remercie Regina D. Schiewer d'avoir mis à ma disposition les copies des sermons en moyen haut allemand.

39 Ph. Strauch, « Altdeutsche Predigten », *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 27 (1895), 156-163 (Morvay-Grube t. 28).

40 A. E. Schönbach, « Weingartner Predigten », *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 28 (1884), 12-13. (Morvay - Grube t. 33).

41 « This may be an interesting peculiarity of the German-speaking area, for I know of nothing like them from Italy, France, or England », op. cit., 39-49.

42 A. Tarnai, « A Halotti beszéd retorikája » (Rhétorique de l'*Oraison funèbre*), *Tanulmányok a középkori magyarországi könyvkultúráról* (Études sur la culture des livres au Moyen Age en Hongrie), sous la direction de L. N. Szelestei, Budapest, 1989, 39-49.

rent ce qui est dit, l'une de l'Ancien Testament (Ézéchiel, 18, 2) illustre l'expiation, l'autre du Nouveau Testament (Phil 3, 20) la promesse de la résurrection. L'exhortation à la prière est adroitement construite à partir des oraisons de la cérémonie d'inhumation. Le texte est en prose rimée et contient, outre d'autres éléments stylistiques, de nombreuses allitérations : par ex. *delectabilem domum dederat ei dominus*.⁴³

L'*Oraison funèbre* en hongrois est plus simple, plus concrète et plus énergique. Dès le début, on montre le cadavre, comme nous l'avons évoqué. La vie au paradis et la péché originel d'après la Bible y sont mieux détaillées. La rédemption est absente de la version hongroise, la misère sur terre et la mort sont immédiatement suivies de l'exhortation à la prière, bien plus longue que dans le texte latin. Il n'y a pas non plus de citations bibliques. Le nom d'Ézéchiel n'aurait sans doute pas dit grand chose au public laïque qui, en revanche, connaissait bien les enseignements de l'Église concernant la création, la faute originelle et la rédemption.⁴⁴ Pour un chrétien, la mort n'est interprétable que dans le contexte de l'histoire du salut. Mieux que toute autre occasion, le bouleversant moment de l'inhumation rend les fidèles plus prédisposés à se pénétrer de ce rapport et à l'accepter.

En 1970, János Horváth, philologue classique et médiéviste, a attiré l'attention sur le sermon que Csanád Telegdi, archevêque d'Esztergom, prononça, probablement en hongrois, lors des funérailles du roi Charles Robert (1301-1342), dans la basilique de Székesfehérvár, lieu de sépulture des rois de Hongrie.⁴⁵ Le texte n'a pas été conservé, mais la Chronique en latin de Thuróczy présente un brève résumé de son contenu. Il suit un raisonnement analogue à celui des sermons funèbres du *Codex Pray* : le premier homme est devenu mortel par la péché originel, la mort est inéluctable pour tous, ce à quoi nous devons nous résoudre. Le Seigneur avait le droit de reprendre ce qu'Il avait donné, mais lors du Jugement Dernier, c'est en Lui que nous ressusciterons. Le passage édifiant est ici aussi suivi de la prière pour l'âme du défunt. Ne trouvant aucun parallèle étranger, János Horváth en a conclu que chez nous, l'oraison funèbre de contenu déterminé a été créée pour tempérer les lamentations excessives auxquelles on se livrait sur un mort, comme l'attestent plusieurs sources. Nous sommes d'accord avec János Horváth pour dire que cette concordance ne peut pas être entièrement due au hasard. Par ailleurs, nous considérons aussi que le fait de noter une oraison funèbre comme faisant partie du rituel est un signe du caractère déterminé de sa forme. En même temps, les parallèles évoqués indiquent que le genre de l'oraison

43 J. Balázs, *Magyar deákság* (Latinité hongroise), Budapest, 1980, 451-486.

44 A. Tarnai, « A Halotti beszéd retorikája », *op.cit.*, 46-47.

45 J. Horváth, « A Halotti beszéd történetéhez » (Contribution à l'histoire de l'*Oraison funèbre*), *Magyar Nyelv* 66 (1970), 421-429.

funèbre et certains de ses éléments sont parvenus chez nous par l'intermédiaire de missionnaires allemands.

3. Les vestiges hongrois de la prédication des ordres mendiants à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle

Le tournant des XIII^e-XIV^e siècles apporta un changement fondamental dans l'histoire de la prédication en Europe. Avec l'apparition des universités, la prédication comme moyen d'explication de la Bible devint un genre universitaire. Aux anciens sermons de type homélique, au cours desquels était expliqué régulièrement l'évangile du jour, se substitua le *sermon scholastique* s'appuyant sur une citation de la Bible appelée *thema*. L'adjectif « scholastique » ne se réfère pas à l'argumentation, mais seulement à la construction. Désormais, le sermon n'est pas la prédication telle qu'elle est prononcée, il n'en constitue que la trame. Le *thema* était divisé en sections, auxquelles diverses clés (*claves*) rattachaient à chaque fois des explications et des sous-sections. Les sous-sections s'appuyaient sur des passages de la Bible et des ouvrages de référence classiques et religieux. La construction du plan discursif impliquant un ordre parfait requérait un grand soin, une précision et une discipline quasi-techniques. En même temps, les clés assuraient au prédicateur une liberté d'associations presque illimitée. Ces sermons furent généralement intégrés dans des *sermonaria* constitués de deux parties (*De tempore* suivant l'ordre de l'année liturgique et *De sanctis* contenant les fêtes des saints), qui devinrent les principaux manuels de prédication de l'époque. Un tournant se produisit dans l'histoire de la prédication non seulement par l'apparition de ces sermons d'un type nouveau, mais aussi par l'entrée en scène, avec les ordres mendiants, d'une couche préparée par ses études au métier de prédicateur professionnel. Par sa rapide propagation et l'homogénéité de son niveau, ce nouveau style revêtit une importance capitale pour la centralisation des écoles. Le caractère des sermonnaires dépendait évidemment du fait qu'ils aient été composés à l'origine pour un usage interne, c'est-à-dire pour la formation des nouveaux membres de l'ordre, ou bien avec des sermons destinés au peuple (*ad populum*), comme des manuels à l'usage de prêtres plus modestes. Mais comme l'extraordinaire contrainte qui affectait les sermons n'était que formelle, et leur contenu pouvait être composé librement, un simple prédicateur itinérant s'adressant à des laïques pouvait aussi bien tirer profit du sermonnaire de Paris du plus haut niveau. Par l'intermédiaire des ordres mendiants, la Hongrie entra aussi en contact permanent et étroit avec Paris et l'Italie, les principaux centres de la nouvelle littérature de prédication.⁴⁶

⁴⁶ La première étude spécialisée de cette question est de Gábor Asztrik : « Egy XIII. századi magyar klerikus párizsi egyetemi szentbeszéd gyűjteménye » (Sermons de l'université de Paris recueillis par un clerc hongrois du XIII^e siècle), *Egyetemes Philológiai Közlöny*, 67 (1943), 164-195. Le sermon-

La province hongroise de l'ordre dominicain fut fondée en 1221 par saint Dominique, et le premier monastère fut construit peu après. Les franciscains arrivèrent en 1229. Après l'invasion tartare (1241), ces deux ordres connurent une rapide évolution. Ce n'est certainement pas par hasard qu'à l'ordre dominicain se préparant sciemment à la mission de prédication, nous pouvons associer trois manuscrits de sermons qui ont également pu jouer un grand rôle dans la formation des membres de l'ordre. Le seul codex franciscain conservé est certes profondément empreint du style de l'école de Paris, mais ce sermonnaire était déjà adapté à la pratique pastorale quotidienne.

Parmi ceux-ci, le sermonnaire connu sous le titre de *Sermones Quinqueecclesienses*⁴⁷ est le plus important de notre point de vue, parce qu'il contient les sermons d'un dominicain de Hongrie qui a probablement travaillé au *studium generale* de Buda. Les sermons n'ont été conservés que dans un manuscrit copié au tournant des XIV^e-XV^e siècles,⁴⁸ mais on peut les dater de la fin du XIII^e.⁴⁹ Ce sermonnaire, ouvrage d'une grande qualité, fut composé dans le nouveau style de prédication de l'université de Paris. La copie ultérieure ne comprend que la seconde moitié de l'œuvre originale, le *De sanctis*. Les saints hongrois y sont représentés : cinq textes sont consacrés à saint Étienne, un à saint Émeric et deux à saint Ladislas. En 1988, András Vizkelety a attiré l'attention sur le fait que le codex 292 datant du XIV^e siècle qui se trouve à la bibliothèque de l'abbaye cistercienne de Heiligenkreuz, contient deux sermons sur saint Ladislas identiques aux sermons du *Sermones Quinqueecclesienses*.⁵⁰ L'étude de deux autres sermons sur saint Ladislas du codex de Heiligenkreuz a révélé que ceux-ci étaient aussi rédigés dans le style du *Sermones Quinqueecclesienses*, et ceci concerne également plusieurs autres sermons de ce manuscrit.⁵¹ Il en résulte que le corpus d'origine était plus étendu que le contenu de la copie présente. Le codex 292 qui contient des sermons de différents auteurs a dû parvenir de Hongrie à Heiligenkreuz.

Auparavant, le *Codex de Louvain*⁵² n'était généralement connu que pour la *Complainte de la Vierge Marie*, le tout premier poème conservé en ancien hongrois,

naire Pal. Lat 460 n'étant jamais parvenu en Hongrie, nous n'en parlerons pas à part. Cependant, il constitue un important document des rapports de la province dominicaine de Hongrie avec Paris. Monographie de synthèse la plus récente : D. L. d'Avray, *The Preaching of the Friars. Sermon diffused from Paris before 1300*, Oxford, 1985.

47 *Sermones compilati in studio generali Quinqueecclesiensi in regno Ungarie*. Ed. E Petrovich-P. L. Timkovics, Budapest, 1993. (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum. Series nova 14.)

48 München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 22 363/b.

49 Voir la préface de l'édition critique.

50 A. Vizkelety, « Példaképkötés és argumentáció a középkori Szent István predikációkban » (Création d'un modèle et argumentation dans les sermons sur saint Étienne), *Szent István és kora* (Saint Étienne et son époque), sous la direction de F. Glatz-J. Kardos, Budapest, 1988, 183.

51 E. Madas, « A Dominican Sermon Collection », *Budapest Review of Books* 1996/5, 193-198

52 Bibliothèque Nationale Széchényi, MNy 79.

qui y fut ultérieurement copié. Le codex lui-même, copié dans la seconde moitié du XIII^e siècle, est un sermonnaire composé de deux parties, dont András Vizkelety a identifié les auteurs en les personnes de Hugo a Sacto Caro, Aldobrandinus de Cavalcantibus et Pseudo-Thomas Aquinatus. La *Complainte*, quelques gloses en hongrois ajoutées aux sermons en latin, et des sermons d'un auteur hongrois consignés par la suite, témoignent de ce que ce codex était utilisé en Hongrie.⁵³ Le codex aujourd'hui conservé à Vienne, dans lequel nous trouvons un texte parallèle au *Codex de Louvain* et des sermons sur les saints hongrois était selon toute vraisemblance destiné au *studium generale* dominicain de Buda. Les autres sont l'œuvre d'un auteur hongrois.⁵⁴

L'usage en Hongrie du sermonnaire franciscain du début du XIV^e siècle conservé à la bibliothèque Batthyány de Gyulafehérvár⁵⁵ est attesté par les « *Lignes de Gyulafehérvár* », divisions rimées en hongrois notées dans les marges. Les linguistes et historiens hongrois s'y sont particulièrement attachés.⁵⁶ Non seulement ce codex était en usage dans notre pays, mais il y a également été composé, comme le montre le formulaire franciscain copiés aux folios 121v-123v.⁵⁷ En 1993, grâce au Répertoire de Schneyer, je suis parvenue à identifier plus de la moitié de ces sermons, ou à leur trouver au moins des textes parallèles.⁵⁸ Ceci nous permet de situer encore à Paris l'origine de la littérature de prédication franciscaine. Quatre des auteurs, tous franciscains, sont *magister regens* de la faculté théologique de l'université de Paris. Le plus ancien est Johannes de Rupella († 1245), qui succéda à Alexandre de Hales à la chaire des minorites,⁵⁹ il fut suivi de Odo Rigaldus († 1275), puis de saint Bonaventure († 1274) et enfin de Guibertus de Tornaco

53 A. Vizkelety, « Die althungarische Marienklage und die mit ihr überlieferten Texte », *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungariae*, 28 (1986), 3-27 ; *id.*, « Világ világa, virágnak virága. », Budapest, 1986 ; *id.*, « Egy ismeretlen magyar dominikánus írásai a 13. századból » (Écrits d'un dominicain hongrois inconnu du XIII^e siècle), *A magyar művelődés és a kereszténység (La civilta ungherese e il christianismo)*, sous la direction de J. Jankovics-I. Monok-J. Nyerges, Budapest-Szeged, 1998, vol. II, 617-526

54 Vienne, ÖNB 1369 ; A. Vizkelety, « Eine Aldobrandin zugeschriebene Predigt mit ungarischen Glossen im "Löwener Codex" und ihre Parallelüberlieferung in Wien », *Codices manuscripti* 11 (1985), 90-93 ; *id.*, « Ismeretlen forrás Árpád-házi szentjeinek hagiográfiához » (Une source inconnue de l'hagiographie des saints de la maison des Árpád), *Tanulmányok a középkori magyarországi könyvkultúráról*, sous la direction de L. N. Szelestei, Budapest, 1989, 345-358.

55 R. III. 89 ; R. Szentiványi, *Catalogus concinnus librorum manuscriptorum Bibliothecae Batthyányanae*, Szeged, 1958, 395.

56 L. Benkő, *Az Árpád-kor magyar nyelvű szövegemlékei* (Textes en hongrois de l'époque arpadienne), Budapest, 1980.

57 J. Karácsonyi, « A magyar ferencrendiek formulás-könyve a Batthyány-könyvtárban » (Le formulaire des franciscains hongrois conservé à la bibliothèque Batthyány), *Batthyáneum* 1913, 24-32.

58 E. Madas, « A XIII-XIV. századi magyarországi ferences prédikáció forrásvidéke » (Origines de la prédication franciscaine de Hongrie aux XIII-XIV^e siècles), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 97 (1993), 1-15.

59 P. Glorieux, *Répertoire des maîtres en théologie au XIII^e siècle*, Paris, 1933, 311.

(† 1284). Nicolaus de Biard (vers 1250) était également un grand prédicateur parisien, et Petrus de Sancto Benedicto (vers 1280) a suivi ses traces. On trouve encore parmi les auteurs Servasanctus de Faenza († vers 1300) et Lucas de Bitonto.⁶⁰ Un franciscain hongrois ayant achevé ses études à Paris a sans doute rapporté en Hongrie une partie des sermons les plus récents qui furent immédiatement copiés comme un utile support pour la prédication.

Outre les manuscrits cités ci-dessus, un autre recueil de sermons de la période qui nous occupe peut encore être d'origine hongroise. D'après son ex-libris, le *colligatum* R. III. 106 de la bibliothèque Batthyány de Gyulaférvár⁶¹ appartenait au XV^e siècle aux dominicains de Kassa. La première moitié du codex date du XIV^e siècle et contient des sermons *de tempore* et *de sanctis* copiés passablement dans le désordre. Selon le répertoire de Schneyer, 70% des sermons identifiés peuvent être attribués à Robert de Sorbon (1201-1272), le fondateur du célèbre collège de Paris. Parmi les auteurs figurent encore Johannes de Castello, Guibertus de Tornaco, Lucas de Bitonto, saint Bonaventure etc. L'ensemble, de caractère franciscain, indique encore le Paris du XIII^e siècle, il n'y figure aucun saint hongrois. Pour le moment, je ne suis pas en mesure d'établir s'il a été composé à Paris ou en Europe centrale. La dernière hypothèse est étayée par le fait que deux sermons de Bertholdus de Ratisbona († 1272) et un de Martinus de Troppau, archevêque de Gniezno († 1278), figurent aussi dans ce recueil. La seconde partie de ce codex est un sanctoral franciscain du XIII^e siècle. L'écriture, l'orthographe et l'emploi de mots italiens en attestent l'origine italienne. Le Répertoire de Schneyer renvoie à un manuscrit florentin anonyme du XIII^e siècle, les deux sermonnaires contiennent 28 sermons identiques.⁶² Mais le codex de Gyulaférvár est antérieur à celui de Florence et contient d'autres sermons du même auteur qui ne figurent pas dans ce dernier. Celui-ci recèle donc des nouveautés du point de vue de la littérature italienne de prédication au XIII^e siècle. Nous ne savons pas quand ces deux recueils de sermons sont parvenus en Hongrie, mais ce sont vraisemblablement des franciscains qui les ont apportés de l'ouest ou du sud. Ils ont pu parvenir séparément au XV^e siècle aux dominicains de Kassa qui les ont réunis en un volume et ont ajouté leur ex-libris au *colligatum*. Il est caractéristique pour ce genre que les plans de sermons du XIII^e siècle et les modèles au contenu libre qui leur sont identiques, étaient à ce point dépourvus d'éléments concrets et de caractères spécifiques des ordres, que 150 ans plus tard n'importe quel ordre mendiant pouvait les employer à son propre compte et les considérer comme actuels.

60 Pour plus de détails à leur sujet voir D. d'Avray, *op.cit.* à la note 46 et J. B. Schneyer, *Geschichte der katholischen Predigt*, Freiburg, 1969.

61 Szentiványi, *op.cit.*, 412 ; J. Sopko, *Stredoveké latinské kódexy slovenskej proveniencie v Madarsku a v Rumunsku*, s. I., 1982, 412.

62 Schneyer, *op.cit.*, 311-316 ; Naz. B. 2. 1026.

Les disproportions de cette étude résultent du petit nombre de monuments conservés et de l'inégalité de leur degré d'élaboration. Une histoire plus équilibrée de la prédication n'est possible qu'en poursuivant l'étude régulière de sources.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

Annexe

Sermo super sepulchrum (s.12 m. - 12 ex.)
(Budapest, Bibl. Nat. Hung. Nyelvelmékek 1. ff 136r-v)

Hic faciat sacerdos sermonem populo. Optime nostis, fratres carissimi, Dei misericordiam, quanta gratia Dominus Deus gratificaverat primum Adam, patrem nostrum; sed diabolo suadente dum peccavit, quid sibi et omnibus suis posteris tunc promeruit, ecce, fratres, videtis oculis vestris. Considerate, fratres, in quanta beatitudine constabat ille primus Adam, quod et eum non mori, sed in eternum vivere creaverat Dominus. Delectabilem domum dederat ei Dominus, scilicet paradisum, sed eo ibi manente precepta Domini postposuit, postquam a diabolo deceptus de illo vetito fructu comedit, et in illo fructu et sibi et omni humano generi mortem comedit. Solus ipse peccavit tunc, fratres; utinam soli ipsi suffecisset hoc periculum perpeti. Sed quid per Ezechielem prophetam dicit nobis Dominus, consideremus, fratres. *Patres, inquit, tunc comederunt uvam acerbam, sed modo dentes, filiorum obstupescunt* (Eze 18,2). Videtis, fratres, cotidie oculis vestris, quoniam cotidie obstupescunt dentes nostri, cum et cotidie mortis amaritudine amaricamur. Paradisus erat, fratres, mansio nostra, non ista fovea, sed primi parentis nostri transgressio promeruit nobis hanc mansionem. Tunc, fratres, expulsi sumus ab illa delectabili domo et incidimus in manus diaboli, qui et multo tempore detinuit nos sub potestate sua. Tandem misericors Dominus recordatus est, quoniam pulvis sumus. Descendit de caelo ad terram ac per multa tempora perditum hominem quesivit et invenit, quem et pretioso sanguine suo redemit, sicque gaudens illuc eum reduxit, unde et primum corruerat. Igitur, fratres, non ista fovea est mansio nostra, sed sicut beatus Paulus dicit, ita est nobis credendum. *Nostra, inquit, conversatio in celis est* (Phil 3,20). Quibus, fratres, parata est illa celestis mansio, optime nostis. Iustis et omnibus illis, qui in hoc seculo in bono opere perseverant.

Debitores sumus, fratres, ut homo hominem, mortalis mortalem sepeliat et pro eo orationem faciat, eique a Deo misericordiam imploret. Rogamus igitur vos, fratres, ut sicut vos a Deo cotidie queritis vobismet ipsis misericordiam et remis-

sionem, similiter queratis et huic misero homini hodie a Deo misericordiam et si cui aliquid peccavit, omnes pro Deo hodie remissionem faciatis sibi.

Alia. Orate fratres, hodie pro eo, quatenus Dei misericordia hic eum requiescere faciat et finito mundi termino cum omnis homo resurget, quando et Dominus Deus ad iudicium veniet, tunc per intercessionem Beatissime Virginis Marie et omnium sanctorum suorum iste miser homo non ad iudicium, sed ad Dei gratiam resurgat. Kyrie eleison.

Sándor Csernus
(Université de Szeged, JATE)

LA HONGRIE, LES FRANÇAIS ET LES PREMIÈRES CROISADES

En parlant de l'évangélisation des Hongrois, les historiens hongrois et étrangers sont unanimes pour dire que l'événement fut d'une portée internationale de première importance. Mais tout naturellement, les accents sont sensiblement différents.¹

Pour les chrétiens occidentaux, la christianisation des pays plus ou moins barbares « du second assaut de la Chrétienté », installés à la périphérie du monde occidental (de la Scandinavie à l'Europe Centrale), a tout d'abord écarté la menace quotidienne des Vikings et des Hongrois, et a pu libérer les pays exposés aux attaques de ces fameux marins et de ces redoutables cavaliers. La communauté chrétienne s'est élargie et s'est renforcée par leur adhésion, a augmenté en nombre et en puissance, tandis que la ligne de démarcation qui séparait la Chrétienté Occidentale du « reste du monde » a été largement repoussée vers le Nord et vers l'Est (il nous paraît significatif, voire symbolique, que l'évangélisation de

1 E. Pamlényi (ed.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Horvath, Roanne, 1974, 53-60 ; I. Lázár, *Petite histoire de Hongrie*, Corvina, Budapest, 1989, 37-49, 51-65 ; P. Hanák (dir.), *Mille ans d'Histoire Hongroise*, Corvina, Budapest, 1986 ; I. Nemeskürty, *Nous, les Hongrois*, Budapest, Akadémiai, 1994 ; E. Fügedi, « Comment l'Europe accueillit la Hongrie en l'an 1000. Le Roi Étienne », *Cahiers d'Études Hongroises* (CEH), Paris III - Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises - Institut Hongrois de Paris, 4/1992, 173-186 ; G. Klaniczay, « Rex Iustus. Le saint fondateur de la royauté chrétienne », CEH, 8/1996, 9-19 ; J. Chelini, *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*, 'Collection U', PUF, Paris, 1968, 214-216 ; J. Szűcs, « King Stephen's Exhortation - and his State », *New Hungarian Quarterly* XXIX, n. 112, 89-97 ; J.-B. Duroselle, *L'histoire des peuples de l'Europe*, Paris, 1992 ; L. Musset, *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècle)*, 'Nouvelle Clío' n. 12bis, Paris, 1965 ; J. Szávai, *La Hongrie*, 'Que sais-je ?', PUF, Paris, 1996, 8-10 ; Gy. Kristó, *Die Arpadendynastie, Die Geschichte Ungarns von 895 bis 1301*, Budapest, 1993 ; Gy. Gyórfy, *König Stephan der Heilige*, Budapest, 1988 ; M. Molnár, *Histoire de la Hongrie*, 'Collection Nations d'Europe', Paris, Hatier, 1996, 22-30 ; L. Nagy, *Ces villes qui ont fait l'Europe : Budapest*, Genève, 1998, 25-34 ; Gy. Kristó (réd.), P. Engel-F. Makk (ed.), *Korai Magyar Történeti Lexikon*, Budapest-Szeged, 1994 (KMTL).

la Hongrie et de l'Islande a eu lieu la même année : en l'an mil...), en même temps, l'étendue géographique de la Chrétienté Occidentale a pu largement dépasser le « noyau dur » qu'était la « *christianitas* » de l'Empire Carolingien, et la Chrétienté Occidentale a gagné du terrain en Europe sur la Chrétienté Orientale.²

Par la prise de position tchèque (972, fondation de l'évêché de Prague et la consolidation de Przemysl), polonaise (967, Mieszko), croate (925, Tomislav prend le titre du roi) et hongroise (997-1000) se dessine une frontière assez solide sur la carte du continent entre le « monde païen » de la steppe et l'orthodoxie dominée par l'Empire Byzantin, même si cette frontière sera chargée de violents affrontements au cours de son histoire millénaire, et même si cette prise de position sera longtemps mise en doute par la puissance byzantine et par l'influence complexe (politique, économique, culturelle) de l'Empire Oriental.³

Par ailleurs, les siècles suivants ont prouvé que l'évangélisation occidentale ne pouvait pas aller solidement au-delà de cette limite : finalement toutes tentatives se heurtaient à la résistance des peuples de la steppe et à l'opposition de l'Église orthodoxe. De plus, dans la période qui a suivi la fondation de l'État hongrois, on doit constater une rivalité plus ou moins manifeste des « deux Églises » : pendant les deux premiers siècles de son histoire européenne, la Hongrie a été un terrain d'affrontement entre Byzance et Rome, entre la culture et les valeurs orthodoxes et catholiques, entre l'Empire Oriental et l'Empire Germanique ainsi qu'entre

-
- 2 Pour l'histoire des Hongrois avant l'évangélisation, voir Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996 ; la préhistoire jusqu'à la conquête : I. Zimonyi, « Préhistoire hongroise : méthode de recherche et vue d'ensemble », CEH, 8/1996, 20-33 ; I. Fodor-L. Révész-M. Wolf-I. M. Nepper-J-Y. Martin (ed.), *La Hongrie de l'an Mil. Naissance d'une nation européenne*, Caen-Budapest-Milan, 1998 ; O. Halecki, *The millennium of Europe*, University of Notre Dame Press, New York, 1963, chap. I./6, I./9 ; J. Szűcs, *Les Trois Europes*, l'Harmattan, Paris, 1985 ; J. Bardach, *L'État polonais aux Xe et XIe siècles*, in *Europe aux IX^e-XI^e siècles*, Varsovie, 1970 ; F. Graus, *Die Nationenbildung der Westslawen im Mittelalter*, in 'Nationes' n.3, 1980. A. Gieysztor, « Les idées politiques dans l'Europe médiévale du Centre-Est », C. Delsol-M. Maslowski, *Histoire des idées politiques de l'Europe Centrale*, 'Politique d'Aujourd'hui', PUF, Paris, 1998, 23-29., F. Braudel, *L'identité de la France. Les hommes et les choses*, Arthaud-Flammarion, Paris, 1986, 105-107 ; F. Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (La politique extérieure hongroise), 'Szegedi Középkortörténeti Könyvtár', n. 2., Szeged, 1996 ; H. Martin, *Mentalités médiévales, IX^e-XV^e siècles*, 'Nouvelle Clío', PUF, 128-137.
- 3 O. Halecki, *Borderlands of Western Civilization. A History of East Central Europe*, New York, 1952, chap. I./3 et II./4 ; F. Makk, « La Hongrie au milieu du XI^e siècle », CEH n.8/1996, 59-70 ; Gy. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970 ; J. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, 'L'Évolution de l'Humanité', Albin Michel, Paris, 1969, 152-221, 222-301 ; R. Kerbl, *Byzantinische Prinzessinnen in Ungarn zwischen 1050-1200 und ihr Einfluss auf das Arpadenkö nigreich*, Wien, 1979 ; Z. J. Kosztolnyik, *Five Eleventh Century Hungarian Kings. Their Policies and their Relations with Rome*, New York, 1981 ; F. Makk, *The Árpáds and the Comneni*, Budapest, 1989 ; Szűcs, *Les Trois...*, 55-66 ; J. Carpentier-F. Lebrun (ed.)-R. Rémond (préf.), *Histoire de l'Europe*, Seuil, Paris, 1996.

l'Empereur et le Pape, pour ne mentionner que les conflits les plus importants qui ont influencé l'histoire du pays de cette période.⁴

L'historiographie hongroise ajoute à cette analyse la vision « nationale » des événements, et souligne dans toutes les approches, que la Hongrie, par le choix du Prince Géza et de son fils, le Roi Étienne, s'est rangée aux côtés de la Chrétienté Occidentale et, surtout (on trouve cette remarque pratiquement dans tous les textes présentant l'histoire hongroise de cette période...), par cette décision, la Hongrie a pu éviter le sort de ses conquérants prédécesseurs *huns* et *avars*, c'est-à-dire la *disparition pure et simple* de la scène de l'histoire. En effet, les Hongrois étaient le seul peuple finno-ougrien ayant atteint un niveau élevé de *l'État nomade*, et le seul *peuple nomade* qui (en dépassant cette phase) ait réussi à créer un *État féodal* original, lié à la Chrétienté Occidentale.⁵

Pour les contemporains – mise à part le fait de l'arrêt des raids militaires des Hongrois et celui de l'évangélisation du pays – le couronnement d'Étienne I^{er} a signifié encore autre chose: *l'ouverture de la voie terrestre du pèlerinage vers la Terre Sainte*. Depuis la conversion des Hongrois, des troupes importantes de pèlerins ecclésiastiques ou laïcs, plus ou moins pieux et de plus en plus souvent armés, qui se sont dirigés vers la Terre Sainte, ont choisi le passage par la voie terrestre, et jusqu'à l'Empire Byzantin ont suivi le cours du Danube pour atteindre leurs objectifs. Les Français étaient parmi les plus nombreux à se lancer sur le chemin de Jérusalem et les sources françaises qui relatent leurs aventures sont toujours parmi les plus instructives concernant l'histoire hongroise de l'époque.⁶

C'est ainsi que la vision de la Terre Sainte, la volonté de plus en plus manifeste des chrétiens occidentaux d'aller en pèlerinage à Jérusalem, – et plus tard les *croisades elles-mêmes* – ont joué un rôle déterminant dans l'évolution des connaissances des occidentaux sur la Hongrie, dans la *formation* de l'image des Hongrois ainsi que dans *l'augmentation* de *l'intensité* des échanges hungaro-occidentaux. En même temps, ce processus est complexe et la possibilité de se découvrir est mutuelle: c'est par ces pèlerinages de la Terre Sainte que la population hongroise sédentarisée rentre à nouveau en contact avec les diverses couches de la société occidentale de l'époque. Quelle sera l'attitude de ce nouvel État, de cette dynastie

4 Pamlényi, 60-72 ; Molnár, 32-38 ; Hanák, 23-27 ; Lázár, 67-78 ; Szűcs, *Les trois...*, 59 ; Nemeskürty, 11-23 ; Fügedi, 181 ; Klaniczay, 35-36 ; Carpentier-Lebrun, 140-144.

5 Carpentier-Lebrun, 144-146 ; Martin, 316-319 ; Szűcs, *Les Trois...*, 59 ; Gy. Kristó, *A magyar állam születése*, (La naissance de l'État hongrois) 'Szegedi Középkortörténeti Könyvtár' n. 8., Szeged, 1995, 317-335.

6 Szűcs, *Les Trois...*, 38-40 ; I. Szamota, *Régi utazók Magyarországon és a Balkán-félszigeten*, (Voyageurs anciens en Hongrie et dans les Balkans) Budapest, 1891, 13-31 ; S. Csernus, « Voyages, récits de voyages et la Hongrie dans la littérature historique française des 14^e et 15^e siècles » *Écrire le voyage*, ed. par Gy. Tverdota, Paris III-Sorbonne Nouvelle, Paris, 1994., 125-143 ; Gy. Györffy (red.), *Geographia historica Hungariae tempore stirpis Arpadiane*, Budapest, 1987, II. 363-366.

et de cette population face aux armées ou à ces masses de pèlerins attirés et subjugués par l'idée de la reprise de la Terre Sainte? ⁷

Sans aucun doute, il y a dans la Hongrie des XI^e-XII^e siècles une rencontre, un « choc » extraordinaire entre les masses qui méritent une attention particulière, car, à notre avis, au-delà de l'événementiel des passages des croisés, des accrochages ou des échanges amicaux des troupes, au-delà des rencontres solennelles et amicales des rois de Hongrie et des rois des pays occidentaux de passage, on peut mesurer non seulement le comportement des groupes et des individus de cette première grande vague d'expansion de l'Europe Occidentale mais également l'attitude des Hongrois face à l'idée et à la pratique du saint pèlerinage, face à la réalité et aux diverses apparitions et manifestations de l'idée de la croisade. Nous sommes persuadés que le niveau de la *profondeur de l'enracinement de l'idée de croisade* comme une des *idées-maitresses* de la Chrétienté Occidentale, dans la Hongrie médiévale faisait partie des *indicateurs* les plus importants pour mesurer le degré d'*adaptation définitive* de ce pays aux structures européennes de l'époque.⁸

Dans la présente étude mon objectif n'est donc pas de reprendre l'analyse de *l'histoire proprement dite* des croisades concernant la Hongrie (je ne donnerai que les indications les plus importantes), mais d'essayer de décrire *l'évolution* de *l'attitude* des Hongrois face à l'idée et à la pratique de la croisade, et de présenter la *modification* de *l'image* des occidentaux concernant la Hongrie au cours des XI^e-XII^e siècles. Pour ce faire, je ferai appel principalement à une partie précise des sources françaises de l'époque (aux chroniques latines, mais surtout aux chansons de geste, et aux premières chroniques en langue française), qui présentent de façon intéressante et complexe ce phénomène.⁹

7 P. G. Bozsóky, *Keresztes hadjáratok*, (Les Croisades), Szeged, 1995. (Analyse des pèlerinages et des croisades concentrée sur la Hongrie et sur l'Europe Centrale, avec une Bibliographie détaillée). *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XII^e-XVI^e siècle*, Robert Laffont, Paris, 1997.

8 P. Alphanéry-(A. Dupront), *La chrétienté et l'idée de la Croisade*, Paris, 1954-59. Nouv. Éd. 1995 ; P. Rousset, *Histoire d'une idéologie. La Croisade, 'Age de l'Homme'*, Lausanne, 1983 ; A. Vauchez, *Les composants eschatologiques de l'idée de la croisade*, dans *Le Concile de Clermont de 1095 et l'appel à la Croisade, Acte du Colloque Universitaire International*, 'Collection de l'École Française de Rome' n. 236., 233-243 ; Martin, 470-472, 478-479 ; Braudel, 137-138 ; Makk, *A magyar...* ; Halecki, *The Millennium...*, II./15.

9 Entre les 11 et 15^e siècles il y a une centaine de textes français qui sont en rapport avec la Hongrie ou avec les Hongrois. I. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*, H. Toulouse, *Bibliographie française de la Hongrie. Le Moyen âge*, Szeged, (publication électronique de la Bibliothèque Interuniversitaire de Szeged). S. Csernus, *A középkori francia történetírás és Magyarország (13-15. sz.)*, PhD. Diss., Szeged, 1997, Annexe n.1. Pour les croisades beaucoup d'éditions importantes, voir la bibliographie de Bozsóky, 297-299, et celle de l'édition la plus récente : *Croisades et pèlerinages, 1473-1480*.

La nouvelle concernant l'ouverture de la voie terrestre vers Jérusalem se répandait rapidement dans toute la Chrétienté. De plus, l'existence d'un royaume chrétien fort et d'un roi évangéliste puissant et pieux (qui, de plus, – comme nous avons vu – lui-même favorisait le passage des pèlerins et désirait assurer leur sécurité) a sans aucun doute « surévalué » aux yeux des chrétiens occidentaux l'importance du Royaume de Hongrie : l'ouverture de cette route (qui a eu lieu durant le règne d'Étienne I^{er} entre 1018 et 1026) a donc répondu à l'ardent désir de toute cette Chrétienté. L'*Historia Francorum* de Raoul Glaber, qui, en présentant le pays du roi de Hongrie, parle d'une « multitude innombrable » de pèlerins est souvent citée ; et même si dans le récit la « multitude » paraît un peu exagérée, le texte de Glaber démontre clairement non seulement l'enthousiasme du chroniqueur, mais aussi celui de tous les chrétiens de l'époque.¹⁰

En même temps, on ne doit certainement pas sous-estimer non plus le nombre des pèlerins traversant le Royaume de Hongrie, dont le roi apparaît – Raoul Glaber le dit clairement – comme un incitateur du saint voyage d'outre-mer. L'auteur d'un *Itinerarium (Brudigalense, 1031-1043)* de la première moitié du XI^e siècle précise : « tous ceux qui veulent se rendre à Jérusalem, connaissent le chemin de leur domicile à la Hongrie ». Si bien qu'à l'année du schisme, en 1054, l'évêque de Cambrai, St. Liethebert (ou Siethebert) traverse la Hongrie avec ses trois mille pèlerins, et ils rencontrent André I^{er}, roi de Hongrie (1046-1060).¹¹

Il est évident que les Français ont joué un rôle important (que nous n'allons pas examiner cette fois en détail) dans l'histoire, dans l'évangélisation et dans la consolidation des structures politiques et ecclésiastiques du pays : on cite bien sûr le plus souvent le cas de Gerbert d'Aurillac (Sylvestre II), les rapports de l'État de Saint Étienne avec les centres culturels et ecclésiastiques comme Chartres (Foulbert), Cluny (Odon ou Odilon) ou Dijon, et avec les pèlerins les plus illustres, comme de Guillaume, duc d'Angoulême (qui traverse la Hongrie en 1026)... De plus, à l'époque (vers 1046), la Hongrie accueille déjà des colons « français », plus exactement des Wallons nommés dans les sources de l'époque des *latini*, on n'oublie pas l'épanouissement du culte de Saint Martin de Tours (né en Pannonie), la forte présence bénédictine (notamment la fondation d'une filiale de Saint-Gilles à Somogyvár en 1091), et les chroniqueurs hongrois mentionnent des familles d'origine « française » (comme la famille normande Rátót ou Ratold) qui

10 « Tous ceux qui d'Italie ou de Gaule se rendaient au Saint Sépulcre en Jérusalem commencèrent à préférer à la voie habituelle par mer celle qui conduisait à travers le pays de ce roi. C'est qu'il avait aménagé une voie plus sûre que toute autre, et chaque fois qu'il rencontrait un moine, il l'accueillait et comblait de riches présents. Encouragés par une telle faveur, une multitude innombrable de gentilshommes et de roturiers partirent pour Jérusalem... » cite Fügedi, 180 ; voir encore Martin, 317 ; Rousset, 41-43 ; Szűcs, 59 ; Alphandéry, 9-18. Sur les lieux saints sous la protection des Francs, Bozsóky, 33-34.

11 Szamota, 13-16, 23-31 ; Alphandéry, 18-31, 43-50 ; Bozsóky, 34-42 ; Rousset, 32-40 ; Csernus, *Voyages...*, 125-127.

sont parmi les *genus* les plus illustres du royaume à l'époque du roi Coloman (Kálmán, 1095–1116).¹²

Il est à noter également que les historiens insistent souvent sur une particularité de l'évangélisation des Hongrois : tandis que l'évangélisation des autres pays de l'Europe Centrale et Orientale et du Nord fut presque exclusivement l'œuvre des moines et des missionnaires allemands, en Hongrie la situation a été beaucoup plus équilibrée : les *Latins* – y compris les Français – y étaient présents dès le début, et ont participé à l'organisation de l'État hongrois. Il est évident que l'évangélisation des Hongrois, organisée d'en haut, a été un processus dynamique, efficace et souvent impitoyable, qui a fait appel aux étrangers (missionnaires, soldats et colons), et qui a beaucoup utilisé leurs armes et leurs paroles.¹³

Mais quelle était la *profondeur* de cette évangélisation ? Quelle partie de la population a-t-elle pu toucher ? Quel était le niveau de complexité de leur religion, de leur idéologie, de leur foi chrétiennes ? Les sources déjà peu nombreuses donnent peu d'informations concernant ce sujet, et elles sont – bien souvent – contradictoires. Néanmoins, il y a des signes, des indicateurs *indirects* qui peuvent fournir des éléments complémentaires à l'examen des questions posées.

Les chroniques hongroises nous disent par exemple qu'Étienne I^{er} vieilli, souffrant et malade, qui avait perdu son fils unique et successeur désigné (Éméric, 1031. 09. 02.) « fut très attristé et pleurait », car « il n'a pas trouvé dans sa famille celui qui, après sa mort, aurait été capable de garder le pays dans la juste et véritable religion du Christ », car « le peuple hongrois était toujours attiré plus par les usages païens de ses ancêtres, que par la foi chrétienne ».¹⁴ La véracité de ces paroles est clairement démontrée par des révoltes païennes (de 1046 et de 1063), même si un renversement complet de la situation n'était pas vraiment à l'ordre du jour. Du point de vue de notre analyse, la disparition définitive de ce genre de conflits au cours du XI^e siècle fut – sans aucun doute – un des indicateurs les plus importants du succès de l'évangélisation plus profonde du pays : il prouve également que la christiani-

12 Fügedi, 177-178, 181 ; B. Köpeczi, *Histoire de la culture hongroise*, Budapest, 1994, 34-35, 36-40 ; G. Asztrik, *Les Rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-âge*, Budapest, 1944 ; sur Gerbert d'Aurillac, Martin, 232, 455, 469-472 ; sur Gerbert d'Aurillac, plus récemment voir le colloque *Gerbert d'Aurillac, moine, évêque et pape dans l'Église de son temps, D'un millénaire à l'autre*. Journées d'Études organisées par l'association cantalienne pour la commémoration du pape Gerbert (999-1003), Aurillac 9-10 avril 1999. Publ. prévue par la "Société des lettres, sciences et arts La Haute Auvergne".

13 Fügedi, 183-184., Köpeczi, 31-34, 36-38 ; G. Asztrik, 7-85, bibl. 93-94 ; D. Pais, « Les Rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád, I, Les relations politico-dynastiques et ecclésiastiques et II, Les colonies françaises et leur rôle économique », *Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes* (REHFO), Paris, (1923). n. 1-2 (juin-juillet) et n. 2-3 (oct.-nov.) ; F. Galla, « Les influences latines en Hongrie sous Ladislas et Coloman », *Nouvelle Revue de Hongrie* (NRH), (1940) II. 99-108 ; Gy. Moravcsik, *Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des croisades*, *Revue d'Études Hongroises* (REH) (1933), 304-308.

14 Sur les circonstances d'après la mort d'Étienne voir Makk, *La Hongrie...*, 60-63.

sation des structures politiques a été relativement rapide et efficace. Mais il paraît que la christianisation des âmes et des croyances, et surtout leur adaptation à certains courants dynamiques de la Chrétienté Occidentale, comme l'idée de la croisade, a été un processus beaucoup plus lent. La foi chrétienne s'enracine très fort dans ce nouveau royaume, mais à certains égards et pour la masse, il semble qu'elle lui diffère encore.¹⁵

Quels sont les points de repères fournis par les renseignements indirects qui pourraient permettre d'élucider cette évolution?

Comme nous avons précisé plus haut, nous sommes persuadés que l'évolution de l'attitude des Hongrois vis-à-vis des pèlerinages et des croisades est parmi les *indicateurs* les plus importants qui nous aident à élucider le problème. L'idée de la croisade était porteuse de toute une culture spécifique, et reflétait un ensemble de valeurs destinées à l'élite et à la masse. Il y a en même temps une interférence : les impressions des étrangers rentrés en contact avec le Royaume de Hongrie et l'évolution de l'image qu'ils donnent dans leurs témoignages sur les Hongrois sont également révélatrices. Grâce à ces témoignages, l'intégration des Hongrois et de la Hongrie dans les mentalités collectives de l'Occident Chrétien et l'adaptation des valeurs les plus en vogue (les plus « modernes ») de l'époque en Hongrie allaient de pair. L'expérience des croisades est donc d'une importance particulière du point de vue de notre analyse. Pour essayer d'élucider le problème et de répondre à la question concernant la profondeur de l'adaptation de l'État hongrois aux valeurs généralement répandues dans la Chrétienté Occidentale, nous allons essayer de donner un examen rapide des rapports des cinq premières croisades avec la Hongrie. Par la suite nous présenterons brièvement les échos de ces croisades dans les chroniques hongroises et les témoignages des sources françaises inspirés par leur contacts directs ou indirects avec la Hongrie.¹⁶

Des armées importantes des différentes vagues des cinq premières croisades ont donc toutes traversé la Hongrie, et *quatre* d'entre elles ont joué un rôle de première importance parmi les croisés. Il ne faut pas oublier non plus les pèlerinages (souvent militaires et toujours à très forte participation française) qu'on appelle des « *pré-croisades* » ; entreprises plus ou moins spontanées, qui avaient également choisi le même trajet.¹⁷

15 Klaniczay, *Rex...*, 44., Makk, *Magyar...*, 80-83 ; Nemeskürty, 24-32 ; Kristó, *A magyar...*, 356-358 ; KMTL, 550-551.

16 *Croisades et pèlerinages*, une série d'articles sur les rapports franco-hongrois de la période médiévale, A. Eckhardt, *De Sicambria à Saint-Souci. Histoires et légendes franco-hongroises*, Bibliothèque de la Revue d'Histoire Comparée, II, Paris, 1943. Csernus, *PhD*. Annexe 2.

17 Alphandéry, 44-57, 61-73 ; Rousset, 25-40 ; Szamota, 23-31 ; Braudel, 105-107 ; Martin, 128-137 ; pour une région importante Y. Bellenger-D. Quérel, *Les Champenois et la Croisade, Actes des quatrième journées rémoises 27-28 novembre 1987*, Paris, 1989.

Le véritable défilé des pèlerins roturiers et illustres commence en 1064, par le pèlerinage de Gunther, évêque de Bamberg et de ses 12 000 accompagnateurs, déjà véritable armée des pèlerins, une croisade avant la lettre, qui affronte les Turcs en Terre Sainte et subit une sévère défaite (Gunther, lui-même, meurt en Hongrie le 23 juillet 1065). Mais le mouvement est pratiquement continu, comme le prouve l'entreprise d'Henri de Bavière et d'Henri d'Autriche, qui passent en Hongrie dans le même but en 1072 (Ils sont à Esztergom au moment de la mort d'Étienne III, roi de Hongrie (1162-72)). Le pèlerinage de 1093 de Guillaume IV de Toulouse et ses négociations en Hongrie au mois d'avril de la même année avec Ladislas I^{er} (1077-29/07/1095) peuvent être placés parmi les préludes de la grande entreprise.¹⁸

La première croisade (traverse la Hongrie en avril-octobre 1096). Après la fameuse proclamation de Clermont, les premiers « véritables croisés » arrivent dès le printemps suivant (avril 1096) à la frontière occidentale hongroise (d'ailleurs transformée en ligne de défense naturelle et placée sous une surveillance militaire) : les troupes de Walter Habenichts (ou Gautier Sansavoir) traversent la Hongrie en suivant le cours du Danube. Déjà en route il y a eu quelques petits accrochages, mais à la frontière sud du royaume (à Zimony) un conflit plus grave éclate entre certains croisés pillards et l'armée hongroise en garnison : des armes et vêtements des croisés tués sont accrochés au portail de la forteresse. Pratiquement la même chose se produit lors du passage des pèlerins de Pierre l'Ermite (juin 1096) : cette fois les croisés occupent la forteresse, qu'ils ne quittent qu'à l'arrivée de l'armée du roi Coloman. Ensuite, c'est l'heure de l'affrontement impitoyable entre les croisés et l'armée royale. Les troupes allemandes de Gottschalk et de Volkmar (responsables des pogroms contre les juifs en Allemagne) sont interdites de pénétrer dans le pays : ils entrent, ils pillent, ils tuent et ils sont finalement anéantis par l'armée hongroise (les derniers pillards périssent à l'intérieur de l'église brûlée par les Hongrois, où ils se sont réfugiés lors de l'attaque décisive des troupes du roi).

Un affrontement encore plus violent : au mois de juillet arrivent les troupes allemandes et françaises d'Emich (Emicho) de Leiningen, et du « vicomte de Melun », Guillaume Le Charpentier, qui ne sont pas autorisées à entrer dans le pays, et qui vont jusqu'à attaquer le roi Coloman et l'assiéger avec son entourage dans la forteresse de Moson qui guettait le passage principal dans la ligne de défense marécageuse et fortifiée. Finalement les croisés sont dispersés et subissent une très sévère défaite. Certes, principalement de la faute des croisés, les premières expériences sont mauvaises des deux côtés.

18 Bozsóky, 45-49 ; Makk, *Magyar...*, 111-119, 127-130, 135-136 ; Alphanféry, 61-65, 81-90.

En revanche, l'armée de Geoffroy de Bouillon (septembre 1096) arrive et entre en Hongrie en règle, respecte les conditions préalablement définies (à l'issue d'une semaine de négociations à l'église Saint-Martin de Pannonhalma), elle est approvisionnée et achète (donc ne prend et ne pille pas comme les armées précédentes) les vivres nécessaires. Son passage se déroule dans le respect mutuel des intérêts des concernés. L'armée du roi l'escorte jusqu'à la frontière sud (Belgrade actuelle) de la Hongrie. (Pour plus de sécurité, le frère de Guillaume et sa femme servent d'otages auprès de Coloman. Les règles du jeu se précisent : des troupes de pèlerins importantes traversent ensuite le pays sans trop de difficultés (par ex. en 1101).¹⁹

La deuxième croisade (juin 1147). La première partie de cette croisade (celle de Conrad III et de Louis VII) a été une rude épreuve pour le roi de Hongrie, Géza II (1141-1162) et pour son pays. Certes, le roi de Hongrie n'a pas eu d'affrontement avec l'armée de l'Empereur Conrad III se dirigeant vers la Terre Sainte : mais par précaution, le roi Géza a vidé le trésor royal et a donné de l'argent aux croisés pour éviter les pillages et pour qu'ils puissent s'acheter les approvisionnements. (Ensuite Géza a fait payer les églises, les évêchés et les monastères pour compléter la somme versée aux croisés et surtout pour compenser les pertes de son trésor... Ainsi, l'Église hongroise a dû verser un véritable « tribut » au roi, pour « financer » le passage de l'Empereur.)

Avec le contingent des croisés français il n'y avait pas de conflits (si l'on ne compte pas qu'un certain Boris, le prétendant au trône de la Hongrie s'est caché dans l'armée de Louis VII. Finalement Boris (identifié par les hommes du roi de Hongrie) a pu bénéficier du « droit d'asile » auprès du roi français, et n'a pas été livré à Géza, malgré la demande expresse de ce dernier. Les décisions ont été prises pour resserrer les liens entre les deux dynasties ; une perspective de coopération qui s'est réalisée plus tard, surtout au cours du XII^e siècle. Le bilan de cette prise de contact directe entre les chefs de la dynastie française et de la dynastie hongroise était plutôt positif.²⁰

La troisième croisade (mai-juin 1189). De la croisade dite de Frédéric Barbe-rousse, de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion, les participants français cette fois ont choisi la voie maritime pour aller en Terre Sainte. Le roi de Hongrie, Béla III (1172-1196) n'accueille que l'armée de l'Empereur, qui traverse la Hongrie en règle et bonne entente. Béla III et son épouse, Marguerite Capet assurent le passage de l'Empereur dans les meilleures conditions. C'est la première fois qu'un contingent important, composé de Hongrois, sous la conduite de l'évêque

19 Bozsóky, 42-54 ; Alphanéry, 81-98 ; Rousset, 31-63.

20 Bozsóky, 72-86 ; Alphanéry, 160-186 ; Rousset, 63-80 ; Köpeczi, 37-38.

de Győr (Uros) et les « six capitaines » se sont joints aux croisés. Mais, en raison des conflits entre les croisés et Byzance, Béla III (soucieux de la bonne entente entre la Hongrie et l'Empire Byzantin) rappelle les Hongrois en Hongrie (malgré son ordre, un groupe de Hongrois reste avec l'armée de l'Empereur allemand et participera aux affrontements en Terre Sainte.) Le roi de Hongrie, qui se prépare lui-même à prendre le chemin du « voyage d'outre-mer » (il va jusqu'à prononcer un vœux solennel pour déclarer son ferme engagement) joue plutôt le rôle du médiateur entre Byzance et l'armée de l'Empereur (vu la violence des confrontations, avec des résultats médiocres...). En revanche, en 1195, il ne donne pas l'autorisation à ses sujets de se joindre à la croisade de Henri VI, dont le départ a été prévu du Sud de l'Italie. Il « lègue » l'accomplissement de son vœux à son fils André. Après la mort de son mari, Marguerite Capet, la mère du futur André II, part en croisade pendant l'été de 1197, et rejoint la croisade allemande à Saint-Jean-d'Acre (André ne suit pas).²¹

La quatrième croisade (1202). La quatrième croisade, composée principalement de Français, ne traverse pas la Hongrie, mais sur l'incitation de Venise, attaque et prend Zara, grande ville commerciale de la côte dalmate (rivale de la République), appartenant au royaume de Hongrie. Le roi Émeric (1196-1204), lui-même a pris la croix (en 1200) à l'incitation du pape Innocent III, et selon la volonté de son père, mais il ne s'est pas joint avec son armée aux croisés. (Innocent III rappelle d'ailleurs à plusieurs reprises le prince André aux vœux de son père). Les événements sont bien connus : Zara est assiégée et prise d'assaut le 24 novembre 1202. Le désaccord profond, les accrochages et les affrontements de la période précédente entre les différentes croisades et l'Empire Byzantin, à la suite de l'intervention agressive de la République de Venise aboutissent finalement à l'attaque dirigée contre Constantinople. Les dirigeants de la croisade sont divisés, les cisterciens (abbé de Vaux de Cerny) et une partie des seigneurs (comme Simon de Montfort) sont contre l'attaque de Zara, se refusent à y participer et quittent l'armée des croisés pour aller à la cour du roi Émeric, qui est présenté d'ailleurs par Villehardouin, comme « l'ennemi des croisés ». Émeric, pendant que sa ville dalmate la plus importante est sous la menace des croisés, de son côté, prépare et lance une croisade contre les « hérétiques » des Balkans (bogoumils). Cette croisade ne traverse donc pas la Hongrie, mais la crise de l'esprit de la croisade et sa division profondes concernent donc de très près le Royaume de Hongrie.²²

21 Bozsóky, 80-95 ; Alphandéry, 225-264 ; Rousset, 63-80.

22 Pamlényi, 67-72 ; Bozsóky, 93-99 ; Alphandéry, 265-339 ; Rousset, 80-83 ; G. Jacquin, *Les Occidentaux et l'Empire Byzantin*, in 55-63 ; J. Dufournet, *Les écrivains de la quatrième croisade. Villehardouin et Clari*, Paris, 1973.

La cinquième croisade (printemps 1217-mars 1218). Cette entreprise, qui est connue en Hongrie comme la croisade de André II (1205-1235), en Allemagne comme celle de Léopold IV et de Louis de Bavière, et en France comme celle de Jean de Brienne, a été lancée par le IV^e Concile de Latran (1215). André II s'est donc décidé à accomplir le vœux de son père, et à remplir son engagement personnel pris à plusieurs reprises à ce sujet. Cette fois les croisés ne traversent pas la Hongrie en masse, et André II, lui-même contrarié dans ses projets concernant le trône de l'Empire Latin, pour éviter la traversée des Balkans, a choisi pour son armée (assez importante d'ailleurs) de partir de Venise, par la voie maritime (qui lui coûte une fortune et à la souzeraineté de Zara).

Le roi André passe près d'un an loin de son pays : sans rentrer dans les détails, on constate peu de succès militaires, beaucoup de divisions, maladies, troubles graves dans son pays pendant son absence... André rentre plus tôt avec la majeure partie de son armée, noue des alliances en route avec les souverains des pays traversés, achète des reliques et prépare les mariages de ses enfants. Néanmoins, un contingent hongrois reste en Terre Sainte, et plus tard participe dans les entreprises d'Égypte, surtout dans celle de Damiette. Quelques années plus tard (en 1222), le roi de Hongrie promulgue la Bulle d'Or, un document dont l'esprit a été très souvent comparé à celui de la Magna Charta anglaise.²³

Pour la Hongrie, la série des croisades « anti-turques ou anti-sarrazines » s'arrête là : les autres croisades (notamment celles de Saint Louis) ne traversent pas la Hongrie. Le pays, qui sera d'ailleurs confronté très prochainement à l'attaque puissante des Mongols (1242), aura encore un rôle très important plus tard, lors des croisades tardives, lancées dans des conditions et dans des contextes très différentes, au moment de la nouvelle expansion dynamique de l'Empire ottoman, et de la « renaissance de l'idée de la croisade » en réponse à celle-ci. (après la fin du XIV^e siècle).²⁴

Après près d'un siècle de l'histoire des « *saint pèlerinages de Jérusalem* » traversant la Hongrie, l'image est contradictoire mais reflète une évolution claire : on constate des conflits, mais également de la bonne entente avec des croisés, on voit l'ardent désir de la dynastie (surtout de certains rois) pour s'associer au mouvement des croisés, mais également la relative indifférence des masses concernant les croisades... Au début, les Hongrois n'ont pas suivi les croisés occidentaux ni dans leur acharnement contre Byzance, ni dans leur zèle antijuif, ni dans leur aveuglement antimusulman : en fait, pendant les deux premiers siècles des croisades, les rois de Hongrie restent à l'écart des accrochages avec Byzance, continuent à tolérer les Musulmans et les Juifs à l'intérieur du royaume. Finalement, au début du XII^e siècle, le Royaume de Hongrie et son roi (conformément aux

23 Bozsóky, 100-104 ; Alphanéry, 373-482 ; Rousset, 84-96 ; Pamlényi, 76-80 ; Hanák, 25-27.

24 Bozsóky, 104-123, 153-168 ; Alphanéry, 423-461 ; Pamlényi, 80-85.

règles les plus répandues, comme l'accomplissement des vœux personnels etc.) sont parvenus jusqu'au lancement de toute une armée contre les occupants de la Terre Sainte, donc jusqu'à la mobilisation quasi « générale », et à la mise au service des ressources du royaume à la croisade, pour atteindre les objectifs formulés par la Chrétienté Occidentale concernant ce sujet. La dynastie des Arpadiens, à sa façon, s'est donc toujours rattachée à l'idée du pèlerinage de Jérusalem, l'élite ecclésiastique a été tentée par l'expérience au XII^e siècle, la Cour s'y prêtait prudemment, pour arriver enfin (certainement sous l'influence des rapports dynastiques franco-hongrois) à la participation active d'une armée hongroise à la croisade au début du XIII^e siècle. Mais la masse roturière ne suit pas. La croisade populaire sera l'affaire de la fin du Moyen Age en Hongrie ; et dans un contexte sensiblement différent.²⁵

Néanmoins, l'identification des différentes étapes du processus d'intégration des Hongrois à la Chrétienté Occidentale n'est pas impossible : il paraît que l'attachement plus profond de la Hongrie aux valeurs chrétiennes de l'Europe Occidentale de la période de l'évangélisation du pays jusqu'à la participation active aux croisades se réalise à travers cinq étapes importantes, qui – de façon très schématique – sont les suivantes :

- 1° L'œuvre de Saint Etienne (1000-1038) et surtout ses efforts pour stabiliser son pays à l'intérieur de la Chrétienté Occidentale. Il a compris l'importance de l'idée du pèlerinage dans l'idéologie chrétienne de l'époque et il avait toute une politique pour favoriser les pèlerinages aux lieux saints du christianisme.²⁶
- 2° Une étape de transition décisive, au milieu du XI^e siècle, qui a pu conduire à l'affermissement de l'identité du royaume entre les deux Empires, stabilisation idéologique (notamment la suppression des révoltes païennes), consolidation des structures politiques du royaume (conflits internes et confrontations extérieures). En même temps, le fait que la Hongrie a été régulièrement exposée à l'attaque de l'Empereur germanique, n'a pas facilité l'accueil des armées venues de l'Occident, « voulant seulement traverser » le pays.²⁷
- 3° La mise en valeur interne des résultats de la royauté et la reconnaissance externe de sa position particulière dans la Chrétienté – notamment par les canonisations de l'année 1083. En fait, de juillet au mois de novembre, cinq canonisations ont eu lieu en Hongrie : les plus importantes et les plus significatives sont celles de Gellért (Gérard, mort en 1046), d'István (Étienne, mort en 1038) et d'Imre (Éméric, mort 1031). La politique dynastique des Arpadiens est celle d'une grande puissance qui s'affirme entre l'Orient et l'Occident – c'est à dire

25 Bozsóky, 160-168 ; Alphandéry, 462-466 ; Lázár, 72-73, 77-81 ; 94-97 ; Gieysztor, 25-32., Pamlényi, 100-104, 121-123.

26 Gy. Györffy, *István király és műve* (Le Roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977, 293-308 ; Klaniczay, *Rex...*, 47-54 ; Makk, *Magyar...*, 43-68 ; Nemeskürty, 14-23.

27 Makk, *La Hongrie...*, 61-67 ; Lázár, 76-78 ; Nemeskürty, 24-32.

entre l'Église Orientale et Occidentale, entre l'Empire Byzantin et le Saint Empire Germanique.. et même entre le Pape et l'Empereur... Les canonisations sont le fruit de cette situation particulière, et elles représentent une reconnaissance évidente du roi Ladislas I^{er} (d'ailleurs pressenti comme le chef d'une croisade imminente) et de toute sa dynastie : la « dynastie des saint-rois arpadiens » est née. Cet acte met en valeur des possibilités du Royaume de Hongrie et confirme son importance particulière. Le roi de Hongrie, principal bénéficiaire de ces canonisations, Ladislas I^{er} est renforcé de façon spectaculaire : on parle de lui comme le chef d'une croisade de toute la chrétienté. Néanmoins, l'idée de la croisade avec les valeurs qu'elle représente semble être surtout l'affaire d'une politique venue de l'extérieure, l'affaire d'une élite (et principalement d'une élite majoritairement ecclésiastique, regroupée autour du roi). C'est une affaire de la dynastie arpadienne, c'est une affaire de la Cour royale, qui ne concerne pas encore une population plus large : les canonisations de 1083 devront renforcer ce processus, mais il faudra attendre la canonisation de Ladislas I^{er}, pour pouvoir constater un changement plus profond.²⁸

4° Ainsi, le point tournant des événements débute à l'extrême fin du XI^e siècle et évolue pratiquement tout le long du XII^e siècle (de 1096 à 1189). C'est la période de l'intériorisation de l'esprit de la croisade dans l'élite, et c'est la période du quotidien du « choc » des deux mondes, c'est la rencontre régulière des Hongrois avec les « nouveaux pèlerins » ; avec des différentes armées des croisés : dès lors les avantages et les désavantages mutuels de cette prise de contact directe et massive se manifestent (et apparaissent dans des textes divers). Pendant cette période, la participation active et massive des Hongrois à la croisade n'était pas à l'ordre du jour.²⁹

5° La dernière étape, qui va de la troisième croisade (1189) jusqu'à la cinquième (1217) envisage (avec Béla III) et réalise (avec Marguerite Capet et surtout avec l'entreprise d'André II) la participation active des Hongrois. Déjà la canonisation de Ladislas I^{er} (en 1192) a eu lieu dans cette perspective, mais la détérioration des rapports entre Byzance et les croisés de plus en plus manipulés par Venise ne favorise sans doute pas la réalisation du projet de croisade placée sous le commandement d'un roi hongrois. Il est fort probable que l'idée de la croisade apparaisse pour la première fois en Hongrie, à la cour royale, comme le soutien idéologique de l'expansion hongroise dans les Balkans. Quoiqu'il en soit, cette période représente un attachement beaucoup plus déterminé à l'idée

28 Sur les canonisations voir Makk, *Külpolitika...*, 119-121 ; Klaniczay, *Rex ...*, 39-45 ; Nemeskürty, 33-51, 52-62 ; L. Mezey, (dir.) *Athleta Patriae. Tanulmányok Szent László történetéhez*, Budapest, 1980 ; Gy. Kristó-F. Makk, -E. Marosi, III. *Béla emlékezete* (Mémoire de Béla III.), "Bibliotheca Historica", Budapest, 1981 ; sur la période Z. J. Kosztoľnyik, *From Coloman the Learned to Béla III (1095-1196)*, New York, 1987.

29 Bozsóky, 123-125 ; Alphandéry, 306-339 ; Makk, 175-198.

de la croisade et peut-être montre un enracinement plus profond de ses valeurs en Hongrie. Malgré le nombre restreint des témoignages des sources, on peut suivre l'évolution de ce processus.³⁰

Les textes de langue française (chansons de geste, chroniques, histoires, vies, romans...) illustrent très bien cette évolution: à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle ils gardent encore les souvenirs des raids militaires hongrois et ils sont toujours influencés par les textes latins de la période précédente. L'archétype reste encore, et pendant très longtemps, la situation décrite par La Chanson de Roland: les Hongrois (le roi, la reine, la fille du roi de Hongrie) sont le plus souvent placés aux côtés des païens, des Sarrasins (ou tout simplement dans le camp adverse de la Chrétienté). Nous savons par ailleurs, grâce aux témoignages des sources arabes, que la répartition des rôles, telle qu'elle apparaît dans la Chanson de Roland, n'est pas forcément le fruit d'une pure fiction ou le souvenir indirect des incursions hongroises des IX^e-X^e siècles. On y trouve en revanche très certainement l'écho des expériences pas toujours favorables des premières croisades traversant la Hongrie.³¹

Mais dès la deuxième moitié du XII^e siècle, il y a une lente modification. Dans ces textes français, le changement est encore plutôt « quantitatif »: témoignage d'un intérêt accru des auteurs et de leur public, le nombre des mentions concernant les Hongrois et leur pays augmentent. (La Chanson de Roland, la Chanson d'Antioche, Floovant, Gauffrey, La Mort d'Aymeri, Li Roman de Garain de Lohe-rain...)³²

Ensuite, à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, la Hongrie apparaît de plus en plus comme un pays exotique, lointain, riche et (par conséquent...) convoité par les héros des fictions légendaires et « romanesques », par les meilleurs chevaliers de leur temps; dans ces textes, les Hongrois changent lentement de camps et apparaissent sous un angle beaucoup plus avantageux. (Le Pèlerinage de Charlemagne, l'Orson de Beauvais, Raoul de Cambrai, Jourdain de Blaye, Girart de Roussillon, Renaut de Montauban, Girard de Vienne, Florence de Rome, La Manekine, – sans parler des expériences personnelles favorables de Peire Vidal et de Gaucelm Faidit...). Résultat d'une connaissance mutuelle plus approfondie et surtout grâce aux effets multiples (directs et indirects) des pèlerinages et des

30 Bozsóky, 125-138; Makk, 212-222; Alphan-déry, 373-389.

31 S. Csernus, *A francia nyelvű történetírás kialakulása és főbb jellemzői*, Acta Univ. Szegediensis, Acta Historica (AUSz), T. CVI., Szeged, 1998; 3-30. (Avec bibliographie détaillée).

32 R. Bossuat, *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Age*, Paris, 1951; 2e suppl. R. Bossuat-J. Monfrin (1949-53) Paris, 1961, et 3e suppl., J. Monfrin-F. Vielliard, I-II, Paris, 1986-91; 63, 97, 279, 298, 314-316, 644-648; G. Birkás, *Les Hongrois dans la Chanson de Roland*, "REHFO", (1924) n. 2-3, 192-195; L. Karl, *La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de geste*, "Revue des Langues Romanes (RLR)", Paris (1909) n. 51, 1-38; M. Zink, *La littérature française du Moyen-âge*, PUF, Paris, 1992, (sur l'évolution de la chanson de geste) 71-100, (sur l'évolution du roman) 131-147.

croisades traversant la Hongrie, un changement profond et définitif se produit au début du XIII^e siècle qui aboutit finalement à la véritable intégration des Hongrois dans la vision de la Chrétienté Occidentale et non seulement au niveau des élites, mais également parmi la population plus large.³³

Du côté hongrois, l'attitude vis-à-vis du pèlerinage en général et de l'idée de la croisade en particulier évolue lentement. Les textes des chroniques qui sont parvenus jusqu'à nous, en parlant des croisades, ne sont jamais très enthousiasmés.

Ainsi, par exemple, « *La Chronique Enluminée* » reste (surtout par rapport à une chronique « occidentale ») étonnamment réservée à l'égard des croisades et des croisés, même quand elle parle de Ladislas I^{er} comme d'un chef présumé d'une croisade. Son texte (d'ailleurs particulièrement laconique à ce sujet) va déjà très loin quand il résume les résultats de la croisade d'André II en disant « *qu'il a apporté de la Terre Sainte beaucoup de reliques en rentrant ; et il a trouvé son royaume en paix et dans l'ordre, ce qu'il a attribué non pas à sa personne mais à la bienfaisance des saintes reliques qu'il avait pu se procurer* ». ³⁴

Pour conclure : en parlant de l'évangélisation des Hongrois et de leur intégration à la Chrétienté Occidentale, les historiens ont avancé plusieurs hypothèses : aux deux extrémités des points de vue il y a l'idée d'une évangélisation précoce mais vague (qui aurait pu se produire même avant la conquête du pays), et celle d'une christianisation beaucoup plus tardive du début du XIII^e siècle.

S'il on prend pour point de départ l'idée du pèlerinage et l'idée de la croisade comme nous l'avons fait au début de notre analyse, et on la considère comme un indicateur de l'intégration des Hongrois à la Chrétienté Occidentale, on constate une adaptation précoce pour les *pèlerinages* grâce à Étienne I^{er} et à son entourage, et une adaptation beaucoup plus massive et beaucoup plus tardive à l'idée de la *croisade* (et avec celle-ci, aux valeurs occidentales). Nous avons d'ailleurs l'impression que l'idée du pèlerinage et l'idée de la croisade se dissocient beaucoup plus dans l'esprit des Hongrois que dans l'esprit des occidentaux. En tous cas, cette volonté d'adaptation se manifeste clairement dans les actions des rois de Hongrie et touche une partie de plus en plus importante de Hongrois à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle. L'attitude change donc sous les impulsions de l'évolution de la Hongrie du milieu du XII^e siècle et à la suite d'un enracinement

33 Bossuat, 164-168, 279, 295-298, 322, 323, 439-440, 559, 577-578, 578-579, 584-585, 631, 624-626, 631, Florence de Rome constitue une sorte de « transition » dans le processus. L. Karl, *Florence de Rome et la vie de deux saints de Hongrie*, « RLR », n. 52., Paris, 163-180 ; H. J. Marrou, *Les Troubadours*, Paris, 1971, 15, 68, 80 174-178.

34 Le passage de la chronique qui parle de l'éventuelle élection de Ladislas à la tête de l'Empire et d'une croisade n'est pas confirmé par d'autre source fiable. *Képes Krónika-Chronocon Pictum* (Chronique enluminée), ed. Par L. Mezey, trad. L. Geréb, (version bilingue) Edidit Helion Hungaricus, Budapest, 1964, 144-145, 145-146, 149, 160-161, 163-164.

plus profond de la civilisation occidentale (dont l'idée de la croisade) en Hongrie : un processus qui trouve rapidement son écho dans les textes français de la fin du XII^e siècle. Ainsi, ce n'est pas dû au hasard que dans les mentalités collectives du monde occidentale (et notamment dans les textes français destinés à un public plus large) il y ait une mutation fondamentale concernant l'image des Hongrois. Dans ce contexte, il paraîtrait que l'intégration des connaissances accumulées vis-à-vis de la partie orientale de la Chrétienté Occidentale, et avec ceci la transformation définitive de l'image des Hongrois étaient intimement liées aux croisades et aux pèlerinages et l'adaptation de ces connaissances faisait partie du fameux processus « d'explosion » des connaissances, de l'expansion et du dynamisme intellectuels du XIII^e siècle.³⁵

35 Makk, *Magyarország...*, 222 ; Kristó, *A magyar...*, 359-369 ; K. Korompay, *Középkori neveink és a Roland-ének*, (Les prénoms hongrois du Moyen-âge et la Chanson de Roland) « Nyelvtudományi értekezések », n. 96, Budapest, 1978. Szűcs, *Les Trois...*, 39-42, 55, 59-66.

Imre Szabics

(Université de Budapest, ELTE)

LA HONGRIE ET LES HONGROIS DANS LE *PETIT JEHAN DE SAINTRE* D'ANTOINE DE LA SALE

Les chroniques et les œuvres littéraires françaises du Moyen Age dans lesquelles la Hongrie et les Hongrois font leur apparition peuvent être rangées *grosso modo* en deux groupes. Dans le premier entrent principalement des ouvrages plus anciens qui présentent les Hongrois comme ennemis païens des Français et des pays de l'Occident tandis que le second groupe comprend des chansons de geste, des romans en vers ou des vies de saints et de saintes, pour la plupart des XIII^e-XV^e siècles, qui sont beaucoup plus favorables à la Hongrie et aux Hongrois de l'époque en les considérant comme un pays et un peuple tout à fait chrétiens et civilisés. (Il y a, bien entendu, entre ces deux catégories des ouvrages à considérations mixtes ou intermédiaires.)

Dans *La Chanson de Roland*, l'épopée française la plus monumentale, les Hongrois sont évoqués pour la première fois par Charlemagne comme un peuple ennemi se rebellant, avec les Saxons, les Bulgares et « *tant de peuples ennemis* », contre l'empereur après la mort de son neveu Roland qui les a vaincus et assujettis.

« *Morz est mis niés, ki tant me fist cunquere.
Encuntre mei revelerunt li Seisne,
E Hungre e Bugre e tant gent averse, »*
(CCIX, 2920-2922)

(« *Il est mort, mon neveu, qui me conquiert tant de terres.
Contre moi se rebelleront les Saxons
et les Hongrois et les Bulgares et tant de peuples ennemis,* »,
trad. J. Dufournet)¹

Lorsque Charlemagne livre bataille contre l'émir Baligant, son redoutable adversaire sarrasin, pour se venger de la mort de Roland et des douze pairs, on apprend que les Hongrois, mentionnés pour la seconde fois par Charlemagne, composent la troisième compagnie de l'émir parmi d'autres peuples païens :

« *Li amiralz .X. escheles ad justedes :*
La premiere est des jaianz de Malprose,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres, »
(CCXXXIV, 3252-3254)

(« *L'émir a ordonné dix compagnies.
La première est faite des géants de Malprose,
la seconde de Huns, la troisième de Hongrois,* »,
trad. J. Dufournet)²

En effet, il n'est pas surprenant de voir que les anciens Hongrois se rangent dans la chanson de geste sous la bannière des Sarrasins « païens » et qu'ils luttent contre les Francs chrétiens lors de la bataille « cosmique » du Bien et du Mal, du monde chrétien et du monde non chrétien.³

Tuold, auteur présumé de *La Chanson de Roland*, a dû connaître le souvenir néfaste de l'invasion brusque et dévastatrice des Hongrois nomades dans les villes et villages de l'Europe occidentale durant le X^e siècle même si au moment où il composait sa version de *Roland*, les Hongrois étaient déjà, depuis près d'un siècle, chrétiens et vivaient dans un royaume féodal en plein épanouissement.

Certaines chroniques et chansons de geste continuent à présenter les Hongrois, dans l'esprit de l'auteur de *La Chanson de Roland*, sous un jour défavorable comme ennemis « païens » de la chrétienté et de la France.

Ainsi, dans *La Chanson d'Antioche*, œuvre de Richard le Pèlerin de la fin du XI^e siècle, les Hongrois et les chevaliers chrétiens se trouvent opposés les uns aux autres, les premiers luttant aux côtés de l'émir sarrasin Mossoul.

1 *La Chanson de Roland*, éd. et trad. par J. Dufournet, GF-Flammarion, Paris, 1993, 286-287.

2 *Ibid.*, 314-315.

3 Sur la présence des Hongrois dans la *Chanson de Roland*, voir S. Eckhardt, « Les Hongrois-Sarrasins dans la *Chanson de Roland* et les Croisés français en Hongrie », *id.*, *De Sicambria à Sans-Souci*, P.U.F., Paris, 1943, 73-90.

De même, dans la chanson de geste *Gaufrey*, datant de la seconde moitié du XIII^e siècle, les Hongrois sont des guerriers païens qui luttent avec acharnement contre les Français. Gaufrey, protagoniste de la chanson, prend la mer pour aller dans la Hongrie riche mais païenne où le roi de Hongrie le fait prisonnier. *Li romans de Garin de Loherain*, de la fin du XIII^e siècle, range les Hongrois (que l'auteur présumé de la geste, Jean de Flagy confond avec les Huns) également du côté des Sarrasins envahissant le pays de Charles Martell.

Les premiers chroniqueurs français, Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari mentionnent à maintes reprises Émeric, roi de Hongrie, comme « *ennemi des croisés* ». Cependant, dans *La Conquête de Constantinople*, Villehardouin rapporte qu'une partie des seigneurs français refusent de lutter contre le roi de Hongrie et ses guerriers puisqu'ils les tiennent pour des chevaliers tout autant chrétiens qu'eux-mêmes.

« *Lors parla li dux à sa gent, et lor dist : [...] "Li rois de Ungrie si nos tolt Jadres en Esclavonie, qui est une des plus forz citez del monde, ne jà, par pooir que nos aions, recovrée ne sera se par ceste gent non. Querons lor qu'il le nos aient à conquerre, et nos lor respiterons les trente-quatre mil mars d'argent que il nos doivent, trosque adont que Diex les nos laira conquerre e ensemble nos et els."* »⁴

Parmi les œuvres littéraires en ancien français qui présentent la Hongrie et les Hongrois sous un jour beaucoup plus favorable, nous signalons avant tout la geste *Berte aus grans piés*, composée par le trouvère-ménestrel Adenet le Roi vers la fin du XIII^e siècle.⁵ La chanson de geste raconte que Pépin le Bref, père de Charlemagne, épouse Berthe, fille du roi Florus de Hongrie et de la reine Blanche-fleur, mais qui sera remplacée dans le lit nuptial par une servante. Au bout de nombreuses mésaventures et d'épreuves, Berthe sera retrouvée par Pépin et restituée dans le rang et la position qui lui conviennent.

Dans la chanson de geste *Renaut de Montauban (Les Quatre fils Aymon)*,⁶ le roi de Hongrie se trouve presque toujours dans l'entourage de Charlemagne ; et Bertrand de Bar-sur-Aube, auteur de la geste *Girart de Vienne*, compte des seigneurs hongrois parmi les vassaux fidèles de Charlemagne.

Parmi les chansons lyriques occitanes, une place particulière revient au *sirventès* que le troubadour Peire Vidal a composé, vers 1198, « *à la gloire d'Émeric* », roi de Hongrie, qui avait réservé un très bon accueil au troubadour toulousain ac-

4 Geoffroy De Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. J. Dufournet, Garnier-Flammarion, Paris, 1969, 43.

5 A. Henry, *Les Œuvres d'Adenet le Roi*, I-IV, Publications de l'Université de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Bruxelles, 1951-63, t. IV, 1963.

6 *Renaut de Montauban*, éd. critique Ph. Verelst, Gent, 1988.

compagnant la princesse Constance d'Aragon en Hongrie qui allait épouser le roi Éméric (Imre).⁷

« *Per ma vida gandar,
M'en anei en Ongria
Al bon rei N' Aimeric,
On trobei bon abric,
Et aura'm ses cor tric
Servidor et amic.* » (XXXIII, 7-12)⁸

(« ...pour sauver ma vie, je m'en allai en Hongrie, près du bon roi Aimeri [Éméric], où je trouvai bon asile ; et il m'aura sans cœur infidèle pour serviteur et ami. », trad. J. Anglade)

Un autre troubadour célèbre, Gaucelm Faidit, originaire du Limousin et contemporain de Peire Vidal, après avoir parcouru la France, la Bretagne, le Poitou ainsi que l'Italie du Nord, s'est également rendu en Hongrie. C'est le poète lui-même qui en fait mention dans un des vers de sa chanson *Anc nom parti de solatz ni de chan* : « *Et ai estat en Ongri' et en Franssa* ». Jean Mouzat, éditeur récent des poèmes de Gaucelm Faidit, est d'avis que le voyage du troubadour en Hongrie a eu lieu une dizaine d'années plus tôt que celui de Peire Vidal, notamment en 1185.⁹

On connaît plusieurs chansons de geste, poèmes narratifs et romans en vers ou en prose dont le protagoniste est un roi ou un prince hongrois, rattachés par des liens familiaux ou vassaliques à la cour royale de France. A titre d'exemple, nous mentionnons la chanson *Dieudonné de Hongrie (Charles le Chauve)* de la fin du XIV^e siècle, qui met en scène un roi païen, Melisant de Hongrie, couronné roi de France, après la mort de Clotaire, sous le nom de Charles le Chauve. De sa femme, Marguerite de Berri, il a eu deux fils, Philippe et Charlot. Accusé par un prétendant au trône d'avoir voulu empoisonner son père, le prince héritier, Philippe, est chassé de France. Exilé en Hongrie, il sera plus tard roi de ce pays, après avoir épousé Doraine, fille du seigneur de Montluisant. De leur union naîtra un fils, Dieudonné, dont les épreuves difficiles constituent en effet

7 Sur ce sujet voir I. Szabics, « La fonction poétique des motifs de voyage dans la poésie française et occitane du Moyen Age », *Écrire le voyage*, sous la direction de Gy. Tverdota, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 1994, 116-120.

8 Peire Vidal, *Poésie I-II*, éd. D'Arcos - S. Avalue, Milano-Napoli, 1960.

9 « Il a pu faire partie des troubadours et joglars qui se trouvaient dans la suite de Marguerite de France, veuve du "Jeune Roi" Henri Plantagenêt, lorsqu'elle partit dans ce pays pour y épouser le roi Béla III de Hongrie. Gaucelm suivit, ou visita, cette princesse alliée aux Plantagenêt dont il était le client, plutôt que Constance d'Aragon, elle aussi reine de Hongrie en 1197-98. » (Les Poèmes de Gucelm Faidit, éd. critique J. Mouzat-A. G. Nizet, Paris, 1965, 34.)

l'intrigue du roman. Victime de cruelles machinations, abandonné dans une forêt, il est recueilli par un seigneur hongrois dont il épousera la fille, Supplante, qui sera la mère de Dagobert. Dieudonné de Hongrie sera le fondateur d'une nouvelle dynastie franco-hongroise quand son fils Dagobert sera érigé sur le trône de France. Il se retire alors avec sa femme dans un ermitage et, tués par des brigands, ils seront glorifiés après leur mort sous les noms de saint Honoré et de sainte Foi.¹⁰

Par son exotisme, le roman d'aventure *La Manekine* de Philippe de Rémy, sire de Beaumanoir (vers 1230-1240)¹¹ a connu un grand succès et une grande diffusion dès le XIII^e siècle dans toute l'Europe. La jeune et belle Joïe, héroïne de *La Manekine*, est la fille du roi de Hongrie qui, devenu veuf, veut l'épouser puisqu'il a promis à sa femme mourante qu'il ne se remarierait qu'avec une femme qui lui ressemblerait. Joïe se révolte contre son père et se coupant le poing pour éviter le mariage incestueux, elle s'enfuit. Après des vicissitudes, elle sera épousée par le roi d'Écosse mais celui-ci, ajoutant foi aux accusations fausses de sa mère, la délaisse enceinte. Sept ans plus tard, au bout de ses épreuves, Joïe retrouve à Rome son époux, par miracle sa main coupée et son père qui implore son pardon.

Mi-chanson de geste, mi-roman d'aventure en vers datant du premier quart du XIII^e siècle, *Florence de Rome*¹² présente, en effet, la synthèse des vues favorables et défavorables sur les Hongrois du Moyen Âge. Le roi Othon de Rome refuse la main de sa fille Florence au vieux roi de Constantinople et déclenche par ce refus une guerre sanglante entre les deux empires. Le roi Garsire de Constantinople, grièvement blessé dans son amour-propre, convoque une immense armée pour prendre Rome. Pendant la guerre, Florence s'éprend d'un jeune chevalier hongrois, Esmeré, dont les exploits de bravoure saisissent la jeune princesse. Après la mort d'Othon les amoureux se marient, et Esmeré devient roi de Rome. Cependant il ne sera pas heureux, car son frère, le malveillant Milon convoite sa femme et, à la suite d'une série d'entreprises amoureuses, cherche à la compromettre. Il réussit même à séparer les époux qui connaissent de rudes épreuves mais ils finissent par vaincre le traître et pourront se réunir dans le bonheur conjugal. Le motif de la femme convoitée par son beau-frère sera repris par nombre d'ouvrages médiévaux.

Parmi les romans en prose, on distinguera *Le Roman de Messire Charles de Hongrie*, roman arthurien du XIV^e ou de la fin du XV^e siècle, dont le début et la fin se

10 Voir R. Bossuat, « Charles le Chauve. Étude sur le déclin de l'épopée française », *Les lettres romanes*, t. 7 (1953), 107-132, 187-199.

11 Philippe de Beaumanoir, *Œuvres complètes*, I-II, éd. H. Suchier, SATF, Paris, 1884-1885 ; *La Manekine*, trad. C. Marchello-Nizia, Stock-Plus Moyen Âge, Paris, 1980 et 1995.

12 *Florence de Rome*, chanson d'aventures du premier quart du XIII^e siècle, I-II, éd. A. Wallensköld, SATF, Paris, 1907-1909.

déroulent en Hongrie.¹³ L'unité de l'ouvrage, d'une valeur littéraire au demeurant assez médiocre où les tendances idéalisant la courtoisie se mêlent avec des motifs folkloriques traditionnels et des motifs culturels, est assuré par le sort singulier des deux protagonistes, Charles et Satine. Charles, fils unique du roi Gault de Hongrie, se voit obligé de s'enfuir lorsque les Bohémiens « païens » envahissent et occupent la capitale de la Hongrie. L'intrigue compliquée et mouvementée du roman est constituée principalement par les tentatives de Charles pour faire valoir ses droits légitimes. Au bout de nombre d'aventures et de combats, il parvient à reconquérir son royaume, et, après avoir chassé l'usurpateur du trône de Hongrie et puni les traîtres hongrois, il épouse sa fiancée Satine et ils régneront en paix et en plein bonheur. Plus tard, le roi de France épousera l'une de leurs filles.

Nous partageons l'avis de Sándor Csernus selon lequel ce roman, qui est une œuvre de circonstance, se rattache plutôt au règne des Anjou de Hongrie, plus précisément à celui de Charles-Robert ou Charles I^{er} de Hongrie (1309-1342).¹⁴

Antoine de La Sale, auteur du premier roman français en prose au sens propre du terme, *Jehan de Saintré* ou *Le Petit Jehan de Saintré*, fait plusieurs fois allusion aux Hongrois dans un passage qui présente les préparatifs de guerre des chevaliers chrétiens occidentaux contre les Turcs musulmans.

Antoine de la Sale, né vers 1385, près d'Arles, a passé presque 50 ans au service des ducs d'Anjou, comtes de Provence et rois de Naples et de Sicile, d'abord comme page du duc Louis II, puis comme précepteur des fils de Louis III d'Anjou et du « bon roi René ».

En rendant des services militaires et diplomatiques à la maison ducale d'Anjou en Provence et en Italie, il a plusieurs fois accompagné ses maîtres partant pour reconquérir les domaines angevins en Italie. Au printemps de 1420, il fait une excursion au Mont de la Sibylle, près de Nurcie (Norcia), en Italie du Nord, qui lui inspirera un de ses récits les plus intéressants, *Le Paradis de la Reine Sibylle*.

En 1448, La Sale quitte la Provence et la maison ducale d'Anjou pour être gouverneur des fils de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol. (Son départ inattendu, après 48 ans de service angevin, a dû être motivé par quelque brouille avec la cour d'Anjou.) Dans l'ambiance saint-polaise « où se reflétait [...] la brillante bourguignonne », il pouvait se consacrer entièrement à la littérature chevaleresque

13 *Le Roman de Messire Charles de Hongrie*, éd. M.-L. Chênerie, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1992.

14 S. Csernus, « Réflexions sur l'édition d'un roman médiéval : *Le Roman de messire Charles de Hongrie* », *Cahiers d'Études Hongroises* 5 (1993), 275-280.

dont les meilleurs produits sont la compilation de récits édifiants *La Salle*, le roman *Jehan de Saintré*, composé en 1456, et le *Réconfort à Madame de Fresne*.

Le Petit Jehan de Saintré peut être considéré comme un roman d'« éducation sentimentale ». Une jeune veuve noble et riche, la Dame des Belles Cousines, qui vit à la cour royale, ne veut plus se remarier et s'adonne à l'éducation courtoise d'un jeune page, Jehan de Saintré. Elle lui enseigne l'art de se conduire honorablement ainsi que l'art d'aimer. Elle veut élever un parfait amant courtois pour elle-même sans que le jeune homme comprenne la véritable intention de son initiatrice. Avec l'argent qu'elle lui fournit largement, Saintré monte rapidement à la cour royale et devient valet intime du roi. Quand il en a l'âge, sur le conseil de la dame, Jehan se lance dans les joutes et « les fastes de la chevalerie » pour acquérir de la gloire qui convient à un vrai chevalier. Leurs liaisons clandestines durent pendant seize ans mais lorsque le jeune chevalier décide de son propre chef de partir aux tournois et quitte la dame, celle-ci en tombe malade et se retire dans son château loin de la cour. A la campagne, elle rencontre un abbé robuste, fils d'un bourgeois, qui « multiplie pour elle dîners, parties de chasse, séances de confession et messes ». La dame semble oublier son fidèle amant et accorde ses faveurs à l'abbé grossier. Rentré du tournoi, Jehan reçoit un accueil très froid de sa dame et devra subir même les moqueries de l'abbé qui le provoque à la lutte. L'abbé vainc Saintré en présence de la dame, mais le chevalier se vengera sur son propre terrain, infligeant une défaite honteuse à l'abbé dans un combat chevaleresque. A la cour du roi, il raconte à mots couverts l'histoire de la dame qui, couverte de honte, se voit obligée de quitter la bonne société...

La Sale consacre une partie considérable de son roman à la description détaillée d'une campagne que les royaumes chrétiens ont entreprise contre les Turcs en Prusse (!). Il énumère longuement la disposition et les armoiries des seigneurs et chevaliers venant des diverses « marches de France » ainsi que celles des princes, des comtes et des seigneurs, arrivés d'autres pays. C'est ainsi qu'il présente la compagnie et la bannière du roi de Hongrie luttant aux côtés des armées chrétiennes.

« *Et si fut le duc de Misgrave, o la baniere du roy de Honguerie, qui estoit faissee de viij pieces de geulles et d'argent, avec grant compaignie de ducz, de princes, de marquis, de contes, de vicontes, de barons, de banieres, de bachelers, et d'autres chevaliers et escuiers, desquelz pour abregier je me passe, jusques au nombre de xij combatans a cheval et xxij combatans a pyé.* »¹⁵

15 Antoine de La Sale, *Jehan de Saintré*, éd. J. Misrahi et Ch. A. Knudson, Droz, Genève, 1967, TLF, 212. Voir aussi Antoine de La Sale, *Jehan de Saintré*, éd. J. Blanchard, trad. M. Quereuil, LGF, Paris, 1995, *Lettres gothiques*.

Nous faisons remarquer que les couleurs de la bannière du roi de Hongrie sont tout à fait authentiques et conformes au blason des souverains hongrois du Moyen Age. Il s'agit en effet des armoiries royales de la maison d'Árpád, qui ont fait leur apparition tout au début du XIII^e siècle, sous le règne du roi Imre (Émeric). Ces armoiries sont, selon les héraldistes hongrois, apparentées aux armes d'Aragon qui sont palées de six pièces d'or et de gueules, étant donné que le roi Imre avait épousé Constance d'Aragon et est devenu de la sorte beau-frère de Pierre II d'Aragon et de Léon.¹⁶ En ce qui concerne le « *duc de Misgrave* » portant la bannière du roi de Hongrie, on ne saurait l'identifier avec certitude à aucun seigneur hongrois de l'époque ; on peut penser à la rigueur à l'un des descendants des Mitzban. Le roi de Hongrie, mentionné par La Sale, est Louis I^{er} ou Louis le Grand (1342-1382), fils de Charles-Robert d'Anjou.

Pour finir, nous présentons un cri de guerre fort intéressant qui était, selon La Sale, le cri d'armes du roi de Hongrie :

« ...la fut la tres fiere, cruelle et mortelle bataille qui eust fait du mal assez ; mais l'arrieregarde, au cry de "Nostre Dame!" et, du roy de Honguerie, "Saint Lancelot!" tant qu'ilz peurent courre, les lances couchies sur les arrestz, frapperent au travers, et les deux esles du trait, a ce grant nombre de chiennaille de gens maudiz. »¹⁷

A notre avis, le cri « *Saint Lancelot* » tire son origine d'une part de la tradition très répandue au Moyen Age du nom de Lancelot, chevalier courtois impeccable et amant-serviteur fidèle de la reine Guenièvre, femme du roi Arthur, rendu populaire par *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes ainsi que par les nombreuses versions du roman en prose *Lancelot-Graal*, composé au XIII^e siècle.

D'autre part, il est permis de penser que ce cri de guerre recouvre le nom du roi Ladislas I^{er} (Szent László) de Hongrie, considéré déjà de son temps comme un roi-chevalier, et canonisé en 1192. Le roi Ladislas était très honoré, sous le règne de Louis I^{er} de Hongrie et de Sigismond de Luxembourg, pour ses exploits et mérites chevaleresques aussi bien que pour ses luttes incessantes contre les Coumans païens. Sa légende et ses faits d'armes se répandirent, suivant les chroniques et annales de l'époque, dans les pays et les cours royales d'Europe occidentale, et il est très significatif que son nom apparaisse, contaminé par le nom du chevalier Lancelot, dans un roman français du Moyen Age tardif, gardant le souvenir et le culte du roi-chevalier hongrois du XI^e siècle.

Notons encore que le nom Ladislas (László) était bien connu en France vers le milieu du XV^e siècle puisque le roi Ladislas V le Posthume de Hongrie envoya en

16 Voir I. Bertényi, *Kis magyar címertan* (Précis d'héraldique hongroise), Gondolat, Budapest, 1983, 70-73.

17 Éd. J. Misrahi et Ch. A. Knudson, 220.

1457, après d'autres tentatives, une ambassade auprès du roi Charles VII de France pour acquérir son alliance et son soutien à ses prétentions au grand duché de Luxembourg face au duc de Bourgogne, et pour demander en mariage « Dame Magdaleine de France », fille du roi Charles VII.¹⁸ Les chroniques françaises de l'époque appellent Ladislas V d'une voix commune « Lancelot » tout comme celles qui rapportent le voyage de l'ambassade hongroise en France, puis la nouvelle de la mort inattendue du roi de Hongrie en hiver de 1457.¹⁹ C'est également le roi Ladislas V de Hongrie que Villon mentionne sous le nom de « Lancelot le roy de Behaigne » dans sa *Ballade des Seigneurs du temps jadis* :

« D'en plus parler je me desiste ;
 Le monde n'est qu'abusion.
 Il n'est qui contre mort resiste
 Ne qui treuve provision.
 Encor fais une question :
 Lancelot le roy de Behaigne,
 Ou est il ? Ou est son tayon ?
 Mais ou est le preux Charlemaigne ? »²⁰

Il est permis de supposer qu'Antoine de La Sale a pris connaissance du nom du roi Ladislas le Posthume de Hongrie et l'a perpétué et fusionné avec celui du roi saint Ladislas dans son œuvre d'autant plus qu'il l'a exécutée en 1456, année glorieuse pour la Hongrie grâce à la victoire magnifique, remportée par János Hunyadi sur les Turcs à Nándorfehérvár.

18 Voir Georges de Chastellain, *Chroniques*, III, éd. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1863-1866, chap. LXXV, 368.

19 Selon Thomas Basin, évêque de Lisieux : « Lancelotus seu Ladislaus », *Historiarum Caroli VII*, 1474, Liber Quintus, Cap. XV. Cf. aussi Jacques Du Clercq, *Mémoires*, éd. J. Verdière, Paris, 1826, 224-234 ; Jean Chartier, *Chronique de Charles VII, Roy de France*, III, éd. V. De Viriville, Paris, 1858, 74-79. Cités par P. Horváthy, *V. László eljegyzése és halála a korabeli források tükrében* (Les fiançailles et la mort de Ladislas V dans les chroniques de l'époque). (Manuscrit.)

20 François Villon, *Œuvres*, éd. L. Foulet, H. Champion, Paris, 1966, CFMA, 24.

LEXIQUE

Admonestations de Saint Etienne

Le titre original de l'œuvre fut « *Libellus de institutione morum* ». La dénomination « *Admonestations* » (*Admonitio*) ne fut utilisée qu'à la suite de la terminologie de la Légende Majeure. Elle a été écrite à l'intention du prince Imre, vers le début des années 1010 ou vers 1020, dans l'entourage immédiat du roi Saint Etienne. Le personnage de l'auteur n'est pas encore déterminé, mais le nom du roi, de Gellért (évêque de Csanád), d'Astrik (archevêque d'Esztergom, puis de Kalocsa) et celui de Thangmar (moine de Corvey), ont été également évoqués. L'œuvre appartient au genre « miroir de prince », et elle a pris pour base les œuvres semblables, écrites à l'époque carolingienne (vers 820-850). Cependant elle se distingue de ces dernières d'une façon éclatante. Ce qui revient à dire qu'elle attribue un rôle signifiant aux seigneurs laïcs et revalorise - en comparaison du personnage du roi - l'Institution abstraite de la royauté. Un de ses passages, selon lequel « *un pays ayant une seule langue et une seule coutume est très faible et faillible* », a servi de base - dans l'esprit de « l'Etat de Saint Etienne » - pour la propagande politique de la Grande-Hongrie au XX^e siècle.

Bibl. : *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, éd. Szentpétery, Emericus, Budapestini, 1938, t. II, 619-627.

Askal

Nom d'une tribu sur le territoire de l'Empire turk de l'Ouest (VI^e-VII^e siècles), ou chez les Bulgares de la Volga (IX^e-X^e siècles). Selon Théophanes, historiographe byzantin (début du IX^e siècle), en 563 le roi des Turks portait le nom « Askeltur », dans lequel le nom « Askal » peut être reconnu. Les sources chinoises du milieu du VII^e siècle énumèrent les tribus de l'Empire turk de l'Ouest, parmi lesquelles deux ont porté le nom « Askal ». Environ 250 ans après, le nom « Askal » se manifeste de nouveau dans les œuvres des auteurs musulmans. A cette époque, l'une des tribus des Bulgares de la Volga a porté ce nom. L'existence d'une relation historique entre les « Askals » turks des VI^e-VII^e siècles et la tribu « Askal » des Bulgares de la Volga est encore problématique. D'après certains avis, le nom de la tribu « Askal » des Bulgares de la Volga se lie avec le nom des Sicules, appartenant aux Hongrois. Par contre, selon d'autres opinions, l'ethnonyme « sicule » ne peut point être dérivé de l'ethnonyme turk « Askal ».

Bibl. : I. Zimonyi, *The Origins of the Volga Bulgars* (Studia Uralo-Altaica 32) Szeged, 1990, 48-49.

Bachkirie

République autonome de Russie, dans l'Oural du Sud et sur ses avancées de l'Ouest (143600 km², 3964000 hab. en 1990, capitale : Oufa). Le territoire a reçu son nom des Bachkires. Les premières données concernant l'ethnonyme « bachkire » remontent au IX^e siècle, cependant elles ne portent pas probablement sur les Bachkires de nos jours, mais elles visent les Hongrois. Les ancêtres des Bachkires de nos jours ont commencé à s'installer sur le territoire de la Bachkirie actuelle aux XIII^e-XIV^e siècles. La langue bachkire appartient à la branche kiptchak des langues turques. La Bachkirie joue un rôle vraiment important par rapport à l'histoire ancienne de la Hongrie. Selon certaines opinions, ce territoire fut un des pays d'origine, donc un des premiers habitats des Hongrois. D'après ces hypothèses, les Hongrois y ont passé plusieurs siècles avant de s'établir - au cours du premier tiers du IX^e siècle au plus tard - dans la région du Don. Cependant une certaine partie des Hongrois y sont restés, et ce fut eux que Julien, moine dominicain, a retrouvés au XIII^e siècle. Selon d'autres, la Bachkirie ne fut jamais le pays d'origine des Hongrois. Il s'ensuit que les Hongrois habitant encore ce territoire au XIII^e siècle y ont transmigré d'un lieu différent. L'hypothèse concernant l'existence des rapports historiques entre les Hongrois anciens et les Bachkires est basée sur trois points :

- 1° Certains auteurs musulmans (al-Balhi, al-Masudi, Abu Hamid al-Garnati) appellent les Hongrois « Bachkires ».
- 2° Au cours du XIII^e siècle, plusieurs voyageurs visitant l'Europe de l'Est ont identifié la Bachkirie avec le pays ancien des Hongrois (Plano Carpini, Benedictus Polonus, Willem Rubruk). De plus, dans les chroniques hongroises du Moyen Age, la Bachkirie se manifeste comme une partie de la Scythie, considérée comme le pays d'origine des Hongrois.
- 3° Selon certaines opinions, quelques noms des tribus des Hongrois conquérants se retrouvent chez les Bachkires aussi. Cependant, grâce aux résultats des recherches menées au cours des dernières décennies, cette hypothèse a été réfutée par une partie des chercheurs.

Clan

Groupement sociologiquement primaire (*face to face*), ayant conscience d'une solidarité, d'une appartenance mutuelle (« conscience-nous »). Les membres de ce groupement croient descendre des ancêtres communs, souvent mythiques. Le culte des ancêtres se manifeste dans le totémisme. En outre des ancêtres, la langue et certaines coutumes (par ex. les modes de sépulture) communes assurent la cohésion du clan. En général, les représentants d'un même clan ne se marient pas entre eux (exogamie). Certains clans sont caractérisés par des liens de sang authentiques entre les membres. Dans les clans plus étendus, ces liens de sang sont souvent absents. Pourtant, la conscience d'une descendance commune existe toujours ; elle est désormais fictive. Les premiers clans des ancêtres des Hongrois

avaient dû être des clans à effectifs limités, dont la cohérence était assurée par de véritables liens de sang entre les membres. Par contre, au moment de la conquête, les clans à plus grands effectifs, organisés sur la base des liens fictifs ont déjà existé. Selon certaines opinions, les Hongrois se sont établis dans le bassin des Carpates dans un système déterminé par les clans, selon d'autres les cadres tribaux ont joué un rôle beaucoup plus important : chaque tribu se serait emparé d'un territoire séparé des autres. Après l'organisation de la monarchie chrétienne, les clans ont disparu ou se sont transformés. Au Moyen Age, plusieurs nobles se vantaient de leur *clan nobiliaire*. Selon certains, les origines de ces clans nobiliaires sont à retrouver à l'époque de la conquête, selon d'autres, ces clans n'ont pas de tels antécédents.

Continuité daco-roumaine

Une des trois conceptions (à côté des théories de l'immigration et de la double évolution) tentant expliquer l'ethnogénèse du peuple roumain. Selon les représentants de la théorie de la continuité, la population roumaine est née du brassage démographique entre Daces et Romains sur le territoire qui constitue la Roumanie d'aujourd'hui (la Transylvanie comprise) et qui correspond en partie à la province romaine de Dacie. En vertu de cette conception, les Roumains habiteraient d'une manière permanente le territoire de la Roumanie actuelle depuis le III^e siècle et seraient ainsi le plus ancien peuple habitant encore en Europe centrale.

Cette théorie, particulièrement favorisée par l'historiographie de langue roumaine dès le XVIII^e siècle, a été souvent contestée par des historiens partisans soit de la théorie de l'immigration (les Roumains seraient arrivés sur le territoire de leurs pays actuel des Balkans, après l'an mil) soit de celle de la double évolution (la formation du peuple roumain se serait réalisée en deux lieux, dans la province de Dacie et dans le nord de la péninsule des Balkans).

Il est très difficile de trancher dans la question étant donné que nous ne disposons pas de sources de la période allant du III^e (évacuation de la Dacie par les Romains) au XII^e siècle qui relateraient incontestablement de la présence du peuple roumain dans la région.

Coumans

Peuple de la steppe de l'Europe de l'Est. L'ethnogénèse coumane constitue une question très contestée. Les sources mentionnent, par rapport aux Coumans, plusieurs dénominations possibles (*Sari, Qun, Quipcaq, Polovci, Cuni, Khartesk'n, Valwen*, etc.). La plupart de ces populations provenaient d'Asie. Pourtant, il n'est pas évident que le peuple couman, apparu en Europe de l'Est au XI^e siècle, se soit véritablement formé en Asie. Leur territoire se situait entre le Bas-Danube et la rivière Oural (*la Coumanie*). A partir des années 1050, ils faisaient fréquemment la guerre aux princes de l'Etat russe de Kiev. En 1223, ils ont été battus par les

Mongols. Pour éviter la domination de ces derniers, certains d'entre les groupements coumans sont venus en Hongrie. Leurs territoires se trouvaient dans les Kiskunság et Nagykunság (*Petite et Grande Coumanie*) actuelles. Le monument linguistique le plus important légué par les Coumans est le *Codex Cumanicus*, composé de plusieurs gloses coumanes, notées par les missionnaires chrétiens du roi.

Croates blancs

Ils ont été mentionnés par l'empereur byzantin Constantin VII (913-959), dans son œuvre intitulée « *Administration de l'Empire* ». Il s'agit d'une peuplade païenne de langue slave, dépourvue de caractère national propre. Ils vivaient sur les territoires de la Bohême de l'Est et de la Pologne du Sud-Ouest actuelles. Après l'an mil, les Croates blancs se sont intégrés aux peuples des Etats de Bohême et de Pologne.

Culture d'Andronovo

Culture archéologique de l'âge du bronze dans la partie sud-ouest de la Sibérie. Cette culture embrasse pratiquement tout le II^e millénaire avant J.-C. (1800-800). Elle est limitée à l'ouest par l'Oural et à l'est par le Iénisseï. On peut repérer ses frontières de sud aux alentours des lacs Aral et Balhas. Les vestiges de cette culture se retrouvent dans le Nord le long du haut Tobol, Isim, Irtis et Ob. Les éléments retrouvés aux environs du Iénisseï constituent, selon certains chercheurs, une culture distincte. La question des origines de la culture d'Andronovo reste très débattue, puisque plusieurs cultures archéologiques antérieures ont contribué à sa naissance. Le corpus archéologique retrouvé a permis de distinguer plusieurs phases et plusieurs groupements au sein de la culture d'Andronovo (les phases de Fedorovka, d'Alakoul, de Zamaraevo, etc.). Les groupements territoriaux sont considérés comme cultures archéologiques à part ; on parle donc, au lieu d'une culture homogène d'Andronovo, de *l'unité culturelle d'Andronovo*, composée de plusieurs cultures *andronoides* (celles de Tscherkaskoul et d'Elovka) dont certaines existaient simultanément. A l'âge du bronze, la population vivait dans des villages qui jalonnaient les fleuves. Les modes de sépulture varient selon les régions : l'incinération, l'enterrement squelettique et les tombeaux tumulaires sont tous présents dans la culture d'Andronovo. L'élevage y est important, les animaux gardés en très grand nombre sont les bovins, les chevaux et les brebis. La culture d'Andronovo est caractérisée par la bronzerie de très haut niveau : on trouve sur son territoire des centres métallurgiques. La variété de la culture d'Andronovo permet de penser que ses représentants appartenaient à diverses ethnies. Selon certaines opinions, les ancêtres des Hongrois faisaient également partie de cette unité culturelle au II^e millénaire avant J.-C.

Bibl. : I. Fodor, *In Search of a New Homeland...*, *op.cit.* 111-149 ; M. F. Kosarev, *Bronzovyy vek Zapadnoj Sibiri*, Moscou, 1981, 111-162.

Districts (szék) sicules

Le *district*, entité territoriale indépendante du comitat, a possédé une autonomie judiciaire, administrative et militaire en Hongrie au Moyen Age. Il était surtout particulier aux peuples d'origine étrangère, donc aux Sicules aussi (dont l'origine de steppe est probable). Cependant le système englobant sept districts de Sicules - ces derniers vivaient dans plusieurs régions de la Hongrie du Moyen Age - ne s'est dégagé qu'en Transylvanie. Le chef militaire du district était le *capitaine* et le chef du district était le *juge du district*.

Double conquête

Théorie liée au nom de Gyula László, selon laquelle vers 670 - c'est-à-dire avant la conquête des Hongrois d'Árpád (895-896) - une installation hongroise s'était déjà produite. Les « *Hongrois d'installation prématurée* » arrivés sur le territoire à cette époque auraient vécu constamment dans le bassin des Carpates. Il s'ensuit qu'à leur arrivée, Árpád et son peuple y auraient trouvé des Hongrois. La plupart des auteurs conteste le bien-fondé de cette théorie. Une nouvelle culture archéologique apparaît certainement dans le bassin des Carpates dès les années 670, (ce qui est considérée par Gyula László comme l'héritage de ces « *Hongrois d'installation prématurée* », de langue finno-ougrienne) mais, d'après l'opinion de la plus grande partie des chercheurs, ce n'est que la culture du peuple onougur de langue turke dont l'empire situé entre la Volga, le Don et le Caucase a été écrasé peu avant par les Khazars. Une partie de ces Onougurs (sous le commandement de Kuber) parvenait vers 670 jusqu'au bassin des Carpates. Le mérite incontestable de la théorie de Gyula László est donc qu'il a réussi à démontrer l'apparition d'une nouvelle ethnie vers 670 dans le bassin des Carpates. Cependant, il n'était pas capable de prouver que ce peuple devrait être identifié à des Hongrois de langue finno-ougrienne. La conquête hongroise s'est déroulée donc en une seule vague vers 895-896.

Bibl. : László, Gyula, *La double conquête*, Budapest, 1978 ; Kristó, Gyula, « Langue et ethnie. Pour les bases théoriques de la "double conquête" », *Szegedi Bölcsészmuhely* 82. ss la dir. d'András Róna-Tas, Szeged, 1983, 177-190.

Écriture runique

Type d'écriture gratté, gravé ou cogné, à l'aide d'un instrument pointu, sur une matière ferme. On distingue trois grands types d'écriture runique dans les régions de l'Eurasie : l'écriture runique germanique et scandinave, les écritures runiques turques de l'Asie intérieure et les écritures runiques de l'Europe de l'Est. Ce dernier groupe englobe par ex. les restes de l'écriture runique de l'Empire Khazar (Caucase, région du Don et de la Volga), des Bulgares du Danube et même ceux du bassin des Carpates. Ces restes découverts en Europe de l'Est ne sont généralement que très partiels, et comprennent seulement quelques runes ; il

s'ensuit que les essais ayant pour but de les déchiffrer sont dépourvus jusqu'ici de résultats significatifs.

L'écriture runique des Sicules est une des écritures runiques du bassin des Carpates. La première mention connue de l'écriture des Sicules date du XIII^e siècle, tandis que le premier vestige légué est du XV^e siècle. La question des rapports présumés entre l'écriture runique des Sicules et l'écriture runique nommée européenne orientale est très débattue.

Empire de Kuvrat

Un empire de steppe en Europe de l'Est, au VII^e siècle. Le kagan Kuvrat fut le contemporain d'Hérakleios (610-641), empereur byzantin. Dans la Cour byzantine, le jeune Kuvrat s'est converti à la religion chrétienne, et l'empereur lui a attribué le titre de « *patrikios* ». Kuvrat a regagné son pays, qui s'est trouvé au nord de la mer Noire, et il est devenu prince des Bulgares. Vers 635, il s'est révolté contre la domination du khagan avar, et a fondé un nouvel Etat nommé « Grande-Bulgarie » (*Boulgaria megalé, Magna Bulgaria*). Il a réussi à étendre son pouvoir sur plusieurs peuples voisins. Sa mort a suivi celle de l'empereur Hérakleios. Son empire a été voué à la désintégration, et les Khazars venant de l'Est ont étendu leurs conquêtes sur le territoire de la *Magna Bulgaria*, d'où certains groupes bulgares se sont enfuis. La tombe de Kuvrat est identifiée avec les trouvailles découvertes près du village de Malaja Perestchepino (Ukraine).

Empire khazar

L'Etat le plus important de l'Europe orientale aux VII^e-X^e siècles. On n'a que très peu de connaissances sur les origines des Khazars. Ils apparaissent au VI^e siècle dans la région du Caucase. Selon certains chercheurs, l'ethnogenèse khazare n'est pas sans rapport avec la présence en Europe orientale de l'Empire turk. Les Khazars vivaient sous domination turke, dont ils se sont émancipés vers 630. Puis ils se sont adonnés à des entreprises d'extension militaire en occupant la *Magna Bulgaria* du khagan Kuvrat. Les Khazars se sont ainsi engagés dans une longue guerre avec les Arabes, puisque l'expansion arabe a atteint au milieu du VII^e siècle le Caucase. Les attaques arabes ont été particulièrement fréquentes dans les années 720-730. La plus importante des campagnes arabes a eu lieu en 737 : le souverain khazar s'est en apparence soumis aux Arabes en se convertissant à l'islam. A partir du début du IX^e siècle, les rapports entre la Khazarie et le monde islamique ont été bien paisibles. Les routes commerciales reliant les pays musulmans à Byzance et à l'Europe orientale ont traversé les territoires khazars. Les Khazars ont étendu leur domination non seulement sur les peuples de la steppe, mais aussi bien sur les habitants des territoires du Nord (certaines populations finno-ougriennes et slaves). Ils ont noué des relations amicales avec l'Empire de Byzance. L'affaiblissement de l'Empire des Khazars s'explique par des raisons en partie extérieures (migration petchenègue, émancipation des

populations vassales), en partie intérieures. Dans les années 960, le coup décisif vient des Russes qui attaquent du Nord. A la fin du X^e siècle, l'empire khazar s'est dissous.

Nous avons plusieurs sources sur les Khazars des IX^e-X^e siècles. L'Etat s'est organisé selon le modèle des empires de la steppe : son trait caractéristique a été le régime de dyarchie. La dignité la plus importante était celle du *kagan*, mais ce dernier a été secondé par un co-prince. La religion d'Etat a été, pendant une longue période, la religion juive. Au X^e siècle, la force militaire du khagan se composait en partie de mercenaires étrangers. En Khazarie, on connaît plusieurs grandes villes qui abritaient également des habitants étrangers. L'unité de l'empire a contribué au développement de la culture matérielle et intellectuelle de l'Europe de l'Est.

Bibl. : P. B. Golden, *Khazar Studies. An Historico-Philological Inquiry into the Origins of the Khazars*, 1-2, Budapest, 1980 ; D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chazaren-Reiches im Licht der schriftlichen Quellen*, Münster, 1992 ; A. P. Novoselcev, *Hazarskoe gosudarstvo i ego rol v istorii Vostocnoj Evropy i Kavkaza*, Moscou, 1990.

Etelköz

Nom de l'habitat des Hongrois, situé à l'Est des Carpates, avant la conquête. Ce nom nous est resté dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète, empereur byzantin, « *De administrando imperio* ». Le nom Etelköz est tenu généralement pour un mot hongrois. Ce mot se constitue de deux parties. La première est une forme « Atil », venant probablement d'une langue turke. « Atil » est le nom de la Volga, mais dans quelques langues turkes, il signifie également « fleuve ». La deuxième partie est prise en général pour un mot hongrois : « köz, köze » (intervalle, espace de qc). Dans ce cas, il désigne donc « un territoire se situant entre deux fleuves ». Ce type de nom est assez fréquent dans la langue hongroise (Csallóköz, Rábaköz, Bodrogköz etc.). D'après la source déjà mentionnée, les fleuves suivants se sont trouvés sur le territoire d'Etelköz d'autrefois : le Dniepr, le Bug, le Dniestr, le Prut et le Szeret. Il s'ensuit que ces fleuves nous facilitent la localisation du territoire d'Etelköz.

Fédération des tribus

Système artificiel créé par l'intégration dans un cadre politique commun de plusieurs tribus. Il existait plusieurs fédérations tribales dans l'histoire de la steppe. Elles étaient souvent éphémères, après leur dissolution rapide d'autres fédérations sont nées, sous la direction d'autres tribus. La fédération des tribus hongroises se composait de sept tribus (*Hétmagyar*), auxquelles se sont associés les Kavars qui deviendraient plus tard la huitième tribu hongroise.

Féodalisme

Avant 1990, le sens du terme *féodalisme* était conforme à ce qu'ont élaboré Karl Marx et l'historiographie marxiste. Selon ces derniers, le féodalisme désigne la formation socio-économique située entre l'Antiquité et le capitalisme. Dans le cadre de cette formation, il est caractéristique que les membres de la classe des propriétaires fonciers (le roi, l'Eglise et la noblesse) possèdent exclusivement la propriété rurale et que la couche sociale soumise (serfs) est obligée à payer une rente d'argent, de produits agricoles et de travail. Le propriétaire foncier exerce la justice sur les serfs qui dépendent personnellement de leur maître. Un contraste violent se manifeste entre la classe dominante et les serfs (lutte des classes). Après 1990, le terme demeurait en usage, et la plupart des historiens s'est éloignée de son emploi au sens marxiste. Cependant, ce fait a provoqué une confusion de termes dans l'historiographie hongroise aux années 1990. Cette confusion s'explique par le manque total ou partiel des débats concernant la réinterprétation de la notion du féodalisme. Il s'ensuit que les historiens utilisent la notion du féodalisme par rapport à beaucoup de phénomènes, sans éclaircir la signification des notions.

D'après un des usages assez répandus et connus dans la littérature spécialisée, la notion de « *l'époque du féodalisme* » est employée pour désigner la période qui commence par le règne du roi Saint Etienne. En ce qui concerne la fin de l'époque du féodalisme en Hongrie, les opinions des historiens sont divergentes. Selon certains avis, cette période se termine en 1848, par la révolution, tandis que d'après d'autres opinions, elle touche sa fin bien plus tôt.

Il y a une autre utilisation de la notion de féodalisme dans un sens différent (une utilisation aussi imprécise), qui ne se détache pas nettement de l'interprétation précédente. Cette interprétation du féodalisme englobe l'ensemble des relations de domination du Moyen Age, les systèmes de dépendance personnelle, la possession foncière, les phénomènes de la structure sociale et de la culture.

Il existe aussi en Hongrie une conception qui interprète la notion du féodalisme de la même manière que le font des historiens français et anglais, libres de l'influence marxiste. Selon cette conception, il ne s'agissait point de féodalisme en Hongrie. Cette hypothèse est basée sur les faits suivants : le fief résultant l'obligation de service était inconnu, les propriétaires fonciers n'avaient pas de vassaux au sens qu'en Occident, la société n'était pas pénétrée du système de vassalité et du droit privé et les propriétaires fonciers n'avaient point de droit de justice sur leurs propres chevaliers.

La Hongrie du XI^e siècle peut être décrite à l'aide des traits caractéristiques suivants : organisation de l'Etat, adoption du christianisme, développement de l'administration de l'Eglise, début de la formation de la propriété foncière du roi, de l'Eglise et de la noblesse, naissance de l'organisation de l'administration territoriale. La plus grande partie du pays appartenait au roi, et la société s'est dissociée rapidement en propriétaires fonciers et en serfs, dépourvus de liberté.

Féodalité / familiarité

La forme de la féodalité, caractéristique des territoires français, anglais ou allemands, n'existait point en Hongrie au Moyen Age. Au cours des XI^e-XII^e siècles, le serment de fidélité, le fief, le mode de vie des chevaliers et le service de chevalier ont été inconnus en Hongrie. Ils ne touchaient au cours des siècles à venir qu'une couche sociale très restreinte. Le droit féodal et les institutions féodales ne se sont pas réalisés non plus en Hongrie.

En revanche, une certaine partie des chercheurs hongrois ont utilisé la notion de la féodalité par rapport à la structure socio-politique, dont le nom accepté généralement dans l'historiographie hongroise est « familiarité ». Dès le début du XIII^e siècle, la familiarité s'est constituée rapidement. Au cours de ce siècle, les domaines royaux se sont rapidement amoindris et, parallèlement, ceux des propriétaires fonciers se sont agrandis en raison des donations. Les propriétaires fonciers les plus importants ont attaché les moins puissants à leur service ou ils les ont obligés à le faire. Ces nobles - dépendant du *dominus* - devaient régaler le maître de la fidélité, du conseil, du service militaire et administratif et du service de gestion de la propriété. Dans la plupart des cas, le *dominus* gratifiait ces services en nature (entretien, armes, vêtements, une partie cédée du revenu du domaine gouverné). Le *familier* (un noble au service du *dominus*) n'a reçu que très rarement d'argent ou un domaine de moindre valeur en échange de ses services. Les familiers ont reçu leurs propriétés du roi, ils les possédaient donc en vertu de leur propre droit. Il s'ensuit que le *dominus* n'avait aucun droit sur les propriétés de ses familiers. La relation entre le *dominus* et le *familier* ne fut point héréditaire, elle s'est effacée à la mort de l'une des parties contractantes. Cette relation ne fut basée ni sur la propriété cédée, ni sur le service donné en échange de cette donation. Les obligations et les droits réciproques ne furent pas non plus les piliers de ce rapport. Par contre, la prédominance, l'initiative autoritaire du *dominus* se sont prévaluées souvent, donc cette force qui a obligé les nobles à passer au service du *dominus*. Les rapports juridiques ne furent pas transformés par la familiarité, et ni le système de valeurs ritualisé du service fidèle du *dominus*, ni celui du dévouement n'ont pris forme dans la mentalité commune. Après l'avènement de la dynastie Anjou, une certaine partie des familiers des seigneurs de province s'est ralliée au roi, et devenait ainsi son *familier*. L'aristocratie fidèle aux rois Anjou a organisé aussi ses propres familiers. Dès cette époque, la familiarité ne protégeait plus les intérêts des seigneurs de province, mais elle s'est manifestée comme le pilier du pouvoir des rois Anjou. Le service donné à la Cour ou dans l'escorte d'un aristocrate est devenu une des possibilités de réussite et l'engagement volontaire a succédé à la contrainte de l'époque ancienne.

Gentilisme

Expression créée pour décrire les sociétés barbares de l'époque de la migration germanique (IV^e-VI^e siècles). Le mot latin *gens* exprime la nature du rapport qui

domine les communautés barbares : la cohérence de la société, relativement homogène dans sa langue et dans sa culture, est assurée par les liens de sang. Les membres de la société descendent d'un ancêtre commun. Dans le cas des groupements plus étendus, cette conscience de descendance commune est fictive, le clan au pouvoir impose la sienne sur tout la société. Cette solidarité, ce sentiment d'appartenance commune ne peut subsister que dans des cadres politiques stables. Les sociétés *gentilis* sont en général caractérisées par le degré très élevé de différenciation, par un pouvoir royal fort et par l'existence d'un nombre important d'hommes libres roturiers qui expriment ce sentiment de solidarité. La société *gentilis* peut être opposée au modèle social caractérisé par l'expression *populus*. Dans ce dernier, la communauté politique est formée par les citoyens, les liens de sang y sont beaucoup moins importants. Le modèle du gentilisme peut être adapté sur toutes les sociétés de l'Europe de l'Est du haut Moyen Age, ainsi sur la société hongroise d'avant la conquête aussi.

Bibl. : R. Wenskus, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Graz, 1961 ; W. Pohl, *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa*, München, 1988 ; J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Budapest, 1997.

Gyula

Nom du personnage exerçant en réalité le pouvoir politico-militaire au cours du IX^e siècle, dans le cadre de la double principauté empruntée aux Khazars. Au début du X^e siècle, ce pouvoir a passé aux mains du prince (ce dernier s'est dégagé de la dignité de *kündü*, dépourvue déjà de sa fonction sacrée), et le titre de *gyula* s'est transformé en dignité héréditaire de juge.

Hvarezm

Territoire en Asie centrale, au sud du lac Aral, le long du bas Amu-Darja. Il figure chez les auteurs antiques sous le nom *Chorosmia*. Le territoire est dominé à partir du III^e siècle par la dynastie iranienne des Sassanides. Hvarezm est atteint par l'expansion de l'islam au VIII^e siècle. Au début, il a été gouverné par les émirs de Khorasan du Kalifat Arabe, puis par les émirs samanides, aspirant à l'indépendance. Hvarezm se trouve dans le nœud de plusieurs routes commerciales, ce qui explique son importance stratégique. A partir du X^e siècle, une population *ogouze* de langue turque s'est installée à Hvarezm ; l'ancienne population iranienne s'est rapidement turcisée. Au XII^e siècle, Hvarezm est devenu un Etat indépendant, avec sa propre dynastie. L'armée mongole de Genghis Khan a mis terme à l'indépendance du territoire. Les Hvarezmiens ont joué un rôle important dans l'histoire khazare aussi bien que dans celle des Hongrois.

Bibl. : W. Bartold, *Turkestan down the Mongol Invasion*, 1968 ; I. M. Muminova (éd.), *Istorija Horezma*, Moscou, 1976 ; l'article de C. E. Bosworth, *The Encyclopedia of Islam* 5, 1986, 1060-1086.

Kavars

Nom du groupe ethnique qui s'est joint aux Hongrois. Deux sources contemporaines ont fait mention des Kavars : le *De administrando imperio* (vers 950) et les *Annales Iuvavenses Maximi* (par rapport aux événements de l'an 881). D'après le « *De administrando imperio* », les Kavars étaient des Khazars qui se sont révoltés contre leur prince. Cependant, leur entreprise a été vouée à l'échec, et ils étaient contraints de se réfugier auprès des Hongrois. Les Kavars se sont ralliés aux Hongrois et ils ont constitué désormais la huitième tribu hongroise. La langue des Kavars et celle des Hongrois ne furent point identiques, mais au bout d'un certain temps, ils ont appris réciproquement la langue de l'autre. La date précise du ralliement des Kavars nous est inconnue, et nous n'avons pas non plus de données concernant leur sort ultérieur. Ils se sont intégrés probablement à la majorité hongroise, mais on a déjà établi un rapport entre eux et les Sicules aussi.

Kagan

Le titre du prince souverain qui se trouve à la tête de certains empires de l'Asie intérieure et de l'Europe de l'Est ou qui a dirigé des confédérations de tribus au bas Moyen Age. Le titre s'est répandu de l'Empire Turc de l'Asie intérieure du VI^e siècle. L'étymologie de ce mot est encore problématique, mais le nom de dignité s'est transporté des Zhouan-zhouan aux Turcs. La dignité du kagan a été héréditaire au sein de la lignée régnante. Cette dignité a été répandue surtout chez les peuples de la steppe (les Turcs, les Avars, les Khazars, les Ouïgours etc.) mais les princes russes l'ont portée aussi aux IX^e-X^e siècles.

Kiptchak

Une branche des langues turques et dénomination d'un peuple turc. Certaines langues kiptchak se sont déjà éteintes, comme par exemple la langue des Coumans. On a les premiers renseignements sur le peuple des IX^e-X^e siècles, les sources antérieures à cette date sont très contestées. Les Kiptchaks ont quitté l'Asie pour s'établir en Europe Orientale, sur la nommée Steppe Kiptschak, au nord de la mer Noire.

Koutrigours

Ils font partie des peuples ogours ; ils apparaissent maintes fois dans les sources du VI^e siècle. Certains auteurs byzantins les classent parmi les peuples *hunniques*, mais cela signifie simplement un peuple de la steppe. Au cours du VI^e siècle, ils faisaient plusieurs fois la guerre aux Outigours, qui étaient pourtant leurs parents. Ils se retrempeaient vite de la défaite subie en 545, et en hiver 558 ils vont à l'assaut de Constantinople, mais sans succès. Les territoires koutrigours se situaient à l'Ouest du Don. Plus tard, ils passent sous domination avare. Certains groupement koutrigours sont entrés dans le bassin des Carpates. Ils ont participé à plusieurs campagnes avars dirigées contre les Balkans et contre l'Italie. Les

kotrags, indiqués parmi les populations composant l'empire de Kuvrat, sont peut-être les Koutrigours restés en Europe Orientale. Après le VII^e siècle, ils n'apparaissent plus dans les sources.

Bibl.: Gy. Moravcsik, *Zur Geschichte der Onoguren... op.cit.*

Kündü

Nom du prince sacral dans le cadre de la double principauté (empruntée aux Khazars) qui a déterminé le système politique des Hongrois avant la conquête. Un pouvoir magique a été attribué au prince sacral (aux côtés du *kündü*, ce fut le *gyula* qui a exercé en réalité le pouvoir politico-militaire sur le peuple hongrois) : il était responsable des relations avec les puissances de l'au-delà et des succès militaires et financiers des Hongrois. En cas de manque de succès, le prince sacral a été exécuté d'une manière rituelle. Le *kündü* Álmos est mort aussi de cette façon ; car, après les lourdes défaites subies des Petchenègues (qui ont provoqué même la conquête hongroise) son peuple l'a tué (895). Son successeur – dans ce dignité – était son fils, Árpád. Au début du X^e siècle, le système de la double principauté a disparu : le titre de prince s'est dégagé de la dignité de *kündü*. Le prince exerçait donc le pouvoir politico-militaire réel, tandis que sa fonction sacrale s'est effacée. Le titre de *gyula* s'est transformé en dignité héréditaire de juge.

Bibl. : Kristó, Gyula, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996.

Légende Majeure et Légende Mineure du roi saint Etienne

Il y a trois variations de légende connues du roi hongrois Etienne I^{er} (1000-1038). Celle nommée *Légende Majeure* est née vers 1077 et ne fait aucune mention de la canonisation de 1083. En revanche, la *Légende Mineure* la mentionne. Bien qu'elle se réfère à la légende précédente, la *Légende Mineure* se montre plus profane et plus politique que son prédécesseur : elle idéalise moins le personnage du roi fondateur de l'Etat et elle le présente comme un juge austère mais juste qui lutte avec acharnement contre les ennemis de l'Etat et de l'Eglise. Les auteurs de ces deux variations nous sont inconnus. Par contre, la troisième légende a été écrite par Hartvik. Ce dernier peut être identifié à l'ecclésiastique allemand qui est arrivé en Hongrie en 1088 et qui est devenu évêque de Győr sous le nom Arduin. En synthétisant sa variation de légende sur Etienne, Hartvik a fait largement appel aux deux premières variations. Il est le premier à formuler – certainement avec une pointe antigrégorienne – que le roi a reçu sa couronne du pape Sylvestre II (Gerbert d'Aurillac), et en même temps il a obtenu l'autorisation pour organiser l'Eglise hongroise, à la base « du droit divine et laïque ».

Bibl. : *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, éd. Szentpétery, Emericus, Budapestini, 1938, t. II, 377-440.

Légendes de sainte Marguerite

Marguerite (1242-1270) était fille du roi Béla IV (1235-1270) et de la reine Marie. Ses parents l'ont offerte à Dieu avant sa naissance, à l'époque de l'invasion des Mongols. Dès l'âge de trois ans, elle vivait dans le monastère dominicain de Veszprém, puis, de l'âge de dix ans jusqu'à sa mort, dans celui de l'île des Lapins (l'actuelle île Marguerite, Budapest). L'adoration de Marguerite commença presque immédiatement après sa mort, mais sa canonisation n'a eu lieu qu'en 1943, après les tentatives (dépourvues de succès) de 1276 et de 1306. Il y a cinq textes de légende concernant sa vie. Le premier est le *protocollum* du procès de canonisation de 1276. (« *Inquisitio super vita, conversatione et miraculis beatae Margarethae virginis, Belae IV. Hungarorum regis filiae, sanctimonialis monasteriui virginis gloriosae de insula Danubii, Ordinis Praedicatorum, Vesprimiensis diocesis* », *Monumenta Romana episcopatus Vesprimiensis*, Budapest, 1896, t. I, 162-383.) Le deuxième est ce qu'on appelle *légende de Marcellus*, qui a reçu son nom du confesseur de la princesse. Pour la deuxième variation de son œuvre, Marcellus a utilisé le procès-verbal de l'examen de canonisation des années 1272-1274, déjà perdu, et pour la troisième variation celui de l'an 1276. Cette variation est née encore avant l'an 1300. (K. Böle, *La bienheureuse Marguerite de la maison d'Árpád et la plus ancienne légende latine de Marguerite*, Budapest 1937, 17-43.) Le troisième texte n'est que la traduction hongroise de cette variation et il a été écrit entre 1300 et 1320. La « *Legenda maior* » est le quatrième texte, né au cours de la première moitié du XIV^e siècle. Il est nommé souvent « légende napolitaine », mais l'hypothèse selon laquelle le texte a été écrit à Naples n'est pas encore prouvée. Il est plus probable qu'il ait été rédigé par un certain Garinus, moine dominicain, qui a acquis ses informations en s'appuyant sur les protocollums de 1276, conservés en Avignon. Son style est littéraire, individuel et destiné à une lecture approfondie. (*Bibliotheca Hagiographica Latina Antiquae et Mediae Aevs*, ed. Socii Bollandiani, Bruxellis 1898-1899, 5331.) Le cinquième texte, la « *Legenda minor* » est l'extrait de la « *Legenda maior* », et elle a été destinée à une lecture en commun. (*Bibliotheca Hagiographica Latina Antiquae et Mediae Aevs*, ed. Socii Bollandiani, Bruxellis 1898-1899, 5332.)

Levédie

Nom désignant un des premiers habitats des Hongrois en Europe de l'Est, avant la conquête. Ce nom apparaît dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète, empereur byzantin (913-959), « *De administrando imperio* ». Levédie a reçu son nom de Levedi, le premier voïvode des Hongrois. Ce fut l'auteur byzantin qui a ajouté la terminaison « ie » au nom. Selon certains opinions, le nom « Levédie » désigne un territoire assez grand (un pays), mais d'après d'autres avis, il ne vise que l'habitat du prince Levedi. Selon cette deuxième hypothèse, la Levédie se situait au sein du territoire nommé Etelköz. D'après la source déjà mentionnée, beaucoup de chercheurs pensaient que la Levédie s'était trouvée aux environs du

fleuve Ingul en Ukraine. Cependant on a essayé aussi de la localiser dans le cadre des territoires s'étendant du fleuve Emba – à l'est de la Volga – jusqu'au Dniestr.

Locus credibilis (plur. loca credibilia)

Institution juridique typiquement hongroise, dont l'existence est prouvée dès la deuxième moitié du XII^e siècle. Elle a subsisté jusqu'à 1874. Certaines associations ecclésiastiques (chapitres constitués de prêtres séculiers, conventions de moines), ayant le droit d'établir des chartes de crédit public sous leur sceau, ont été considérées comme *locus credibilis*. Elles pouvaient le faire à la demande des personnes privées, sur ordre royal ou sur mandat judiciaire. Leur importance accroît surtout à partir du XIII^e siècle, parallèlement au développement de l'usage de l'écriture et de la pratique de chartes chez les Hongrois. Outre les fonctions écrites, les membres des *loca credibilia* ont participé avec les agents du juge séculier aux procès et même aux événements extrajudiciaires. Sur ces événements, ils ont établi des rapports écrits ou des comptes rendus. Au milieu du XIV^e siècle, le nombre des *loca credibilia* est évalué à plus de 40 en Hongrie. La compétence d'un *locus credibilis* a englobé en général quelques comitats, il y avait cependant des *loca credibilia* avec une compétence étendue au pays entier.

Bibl. : *Korai Magyar Történeti Lexikon* (Dictionnaire historique du Moyen Age hongrois), Budapest, 1994, 263-264.)

Meotis

Nom de la mer d'Azov dans la littérature géographique de l'Antiquité (latin : *Maeotis*, grec : *Maiotis*). Ce terme a été utilisé au Moyen Age, et se manifeste aussi dans les chroniques de la Hongrie, écrites en latin.

Moraves

Groupe ethnique appartenant aux Slaves de l'Ouest, qui s'est installé sur le territoire de la Slovaquie de l'Ouest et de la Bohême du Sud-Est actuelles. Dès le VII^e siècle, ils ont été dominés par les Avars. L'Etat morave, c'est-à-dire la Principauté Morave n'a pris naissance qu'après la victoire de Charlemagne sur les Avars (début du IX^e siècle). Cependant cet Etat a été toujours sous l'influence des Francs de l'Est. Il s'ensuit que les Moraves ont participé constamment aux luttes politiques des Francs de l'Est. Bien que Cyrille et Méthode aient mené une mission apostolique sur le territoire de la Principauté, ce fut cependant le christianisme de rite occidental qui s'est implanté en Moravie. La chute de la Principauté a été provoquée par des luttes internes, par les attaques des Hongrois et des Francs de l'Est. Son territoire a été partagé entre l'Etat des Francs de l'Est, la Hongrie et la Principauté de Bohême.

Bibl. : *Korai Magyar Történeti Lexikon* (Dictionnaire historique du Moyen Age hongrois), Budapest, 1994, 467-468.

Nomade

Homme menant une exploitation agraire spécifique, basée sur le déplacement et réalisée au cours de l'histoire. On peut l'utiliser comme adjectif, se rapportant aux notions concernant ce type d'économie (élevage nomade, société nomade, Etat nomade, etc.). La naissance du nomadisme de l'Eurasie a été forcée par les conditions de la steppe. L'élevage a l'emporté sur l'agriculture, sur la chasse et sur la pêche dans le cadre de l'exploitation nomade. Ce qui ne revient pas à dire que chez les peuples nomades l'agriculture était absente, mais qu'elle n'avait qu'un rôle subordonné. L'élevage extensif (bœuf, brebis, cheval) était très répandue chez les peuples nomades d'Eurasie. Au cours de l'histoire, l'existence des sociétés nomades n'était point indépendante des civilisations agricoles voisines. Les peuples nomades d'Eurasie ont créé de considérables empires (Huns, Turcs, Mongols, etc.) et ils ont joué un rôle médiateur entre les grandes civilisations (la Chine, l'Iran, l'Empire Romain et Byzance).

Ob-ougriens

Une branche de la famille ouralienne des langues dont font partie les langues ostiak et vogoule. Les Ostiaks et les Vogoules vivent en Sibérie Occidentale, le long de la rivière Ob. Le nombre des Vogoules (qui s'appellent eux-mêmes *Mansis*) est de quelque milliers ; il y a approximativement 20 mille Ostiaks (qui se dénomment *Hantis*). Les peuples ob-ougriens vivent dans l'enceinte du taïga, dispersés sur un territoire énorme. Les langues ob-ougriennes sont très proches de la langue hongroise, elles forment avec cette dernière le groupe linguistique *ougrien*. Il est probable que les populations parlant les langues ougriennes formaient jadis une communauté. Par contre, on ne sait pas localiser la zone de résidence de cette communauté ougrienne hypothétique. Il est probable que les ancêtres des Ob-ougriens sont arrivés sur leurs actuels territoires après une longue migration.

Palocztes (Palócok)

Peuplade de langue hongroise, vivant sur les territoires de la Hongrie du Nord et ayant une culture d'art populaire caractéristique, un vocabulaire et une richesse vocale particuliers. La dénomination « *palóc* » peut être dérivée du mot slave « *polovec* » qui désignait – chez les Slaves de l'Ouest et de l'Est – les Coumans de l'Est, nomades et d'origine de steppe. Le nom ethnique « *palóc* » n'est pas une appellation que ce peuple s'était attribuée lui-même. Par contre, elle est le résultat d'une imposition de nom extérieure: au Moyen Age, les Slaves qui se sont installés en Hongrie du Nord, utilisaient cette dénomination pour désigner une peuplade vivant sur place, dont la provenance de steppe était évidente. C'est ainsi que ce peuple rappela aux Slaves (à cause de la ressemblance entre les peuples nomades d'origine de steppe) les Coumans. Cependant cette peuplade n'appartenait point aux Coumans, mais elle était constituée de Kavars. Ces der-

niers se sont associés aux Hongrois au milieu du IX^e siècle. Après la conquête (895-896), une certaine partie des Kavars s'est installée au Nord de la Hongrie, et bien que leur langue se soit magyarisée, leur apparence gardait pour longtemps les traits caractéristiques de steppe. La nomination « palóc » peut être considérée donc comme très ancienne, mais au sens du « *groupe ethnique hongrois* », elle n'est apparue dans les sources écrites qu'au XVII^e siècle.

Bibl. : Györffy, György, *A magyarság keleti elemei* (Les éléments orientaux de la Hongrie), Budapest, 1988, 319-324 ; Bakó, Ferenc (dir.), *Les Palocztes*, I-IV, Eger, 1989.

Parenté hunnico-hongroise

Théorie d'origine médiévale, selon laquelle les Huns et les Hongrois descendent des mêmes ancêtres. Née au X^e siècle en Europe Occidentale, importée en Hongrie au XII^e siècle, cette théorie ne cessait de se compléter dans la littérature hongroise de langue latine du XIII^e siècle. La critique moderne des sources a démontré après 1850 que la théorie était intenable. Pourtant, certains spécialistes affirment qu'il est possible que les Hongrois de l'époque de la conquête aient des connaissances sur Attila et sur son empire ; ainsi, les références hunniques auraient peut-être assuré un surplus de légitimité à la dynastie des Arpadiens.

Bibl. : A. Róna-Tas, *Ethnogenèse und Staatsgründung... op.cit.* ; Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996, 71-84.

Parenté scythico-hongroise

Selon les sources médiévales hongroises, c'est des territoires scythiques que les Hongrois sont partis à la conquête du bassin des Carpates. Cette théorie implique donc que les Hongrois fassent partie des peuples scythes, malgré le fait que les sources les qualifient en général de *Hungarus*. Dans la littérature antique, la dénomination Scythie a désigné le territoire des Scythes, entre le Don et le Bas-Danube. Ces traditions antiques se sont donc non seulement perpétuées chez les auteurs occidentaux du Moyen Age, mais, parallèlement à la théorie de la parenté hunnico-hongroise, elles ont été importées en Hongrie. Cette théorie est bien évidemment le produit des spéculations des historiens médiévaux.

Permiens

Dénomination collective des groupes parlant les langues zyriènes et votiak. Ces langues appartiennent à la branche finno-ougrienne des langues ouraliennes. Le nom qui les désigne vient de la ville de Perm, située dans l'Oural. Les Zyriènes (ou *Komis*) sont très proches des Votiaks (ou *Oudmourtes*) : la dissociation des deux langues a eu lieu aux IX^e-X^e siècles. Le nombre des Zyriènes est de 480 000, tandis que les Votiaks sont estimés à 700 000. Au cours du I^{er} millénaire, ces peuples parlant la langue proto-permienne étaient sans doute les voisins des Hongrois.

Bibl. : K. Rédei, « Gibt es sprachliche Spuren der vorungarisch-permischen Beziehungen », *Acta Linguistica Hungarica*, 19 (1969), 321-334.

Peuples ogours

Ils sont apparus en Europe dans le dernier tiers du V^e siècle, après la dissolution de l'empire des Huns. Selon les indications du rhéteur byzantin Priscos, les messagers des Sharagours, des Ogours et des Onogours se sont présentés en 463 auprès de l'empereur byzantin. A l'avis du rhéteur, ces peuples ont été chassés de leur territoire d'origine par d'autres populations. Les peuples mentionnés se sont établis dans la région de la Volga, du Caucase et de la Mer Noire. Les Ogours (la dénomination originale a dû être *Ougour*) sont passés, au VI^e siècle, sous domination turque ; après cette date, les Sharagours disparaissent des sources, tandis que les Onogours seront souvent remarqués par les chroniqueurs. Au VI^e siècle, les *Koutrigours* (*Koutourgours*) et les *Outigours* (*Outourgours*) se faisaient plusieurs guerres fratricides sur les steppes au nord de la Mer Noire, avant d'être dominés en partie par les Turcs, en partie par l'empire des Avars. Les Onogours ont joué un rôle important au VII^e siècle dans l'empire de steppe organisé par le khagan Kuvrat. Le nom des Bulgares migrant vers le Bas-Danube après la dissolution de l'empire de Kuvrat a été l'*Onogoundour*. La question du rapport entre les ethnonymes *onogour* et *onogoundour* la dénomination *bulgare* est très complexe et contestée. De toute façon, les dénominations étrangères des Magyars (*Hungarus*, *Hongrois*, *Hungarian*, *Ungar*) proviennent toutes de l'ethnonyme *onogour*. Cet ethnonyme a été transmis dans les langues occidentales par les Slaves, probablement aux VIII^e-IX^e siècles.

Bibl. : Gy. Moravcsik, *Zur Geschichte der Onoguren... op.cit.* ; A. Róna-Tas, « Ethnogenèse und Staatsgründung. Die türkische Komponente, in der Ethnogenèse des Ungartums », *Studien zur Ethnogenèse, Band II*, Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Abh. 78, 1988, 107-142 ; A. Róna-Tas: *A magyarság korai története*, Szeged, 1995, 275-310 ; P. B. Golden, *An Introduction... op.cit.* 92-104.

Peuples et langues ouraliens

Les peuples qui parlent les langues ouraliennes vivent en Europe et en Sibérie Occidentale. 25 millions de personnes parlent les langues de cette famille. La plus parlée de ces langues est, bien évidemment, le hongrois (15 millions). Les deux grandes branches des langues ouraliennes sont les langues finno-ougriennes et les langues samoyèdes. Certaines langues finno-ougriennes ont connu le sort de l'extinction (*merja*, *muroma*). Certaines langues samoyèdes se sont turkifiées, ce qui s'explique par le voisinage permanent des peuples turks. Les populations parlant les langues ouraliennes dont le pays d'origine peut être localisé quelque part dans l'Oural (« la patrie ouralienne »), ont parlé il y a très longtemps une langue primitive commune. Après la dissolution de la communauté ouralienne (IV^e millénaire av. J.-C.), la plupart de la population s'est éloignée de ce territoire.

On peut supposer que les Lapons et les Samoyèdes ont été les premiers à se détacher de la communauté ouralienne. La dissolution de la communauté finno-ougrienne a eu probablement lieu à la fin du III^e millénaire. Bien évidemment, c'est après la dissolution de ces communautés linguistiques que se formaient les langues aujourd'hui existantes ou déjà éteintes.

Protomartyr saint Etienne

Le premier martyr qui est mort environ vers l'an 35. En ce qui concerne son origine, il était Juif, mais sa langue maternelle était le grec. Selon les *Actes des Apôtres* (6; 5) aux côtés des apôtres s'occupant de la propagation de la foi, il a été élu diacre en compagnie de six autres personnes. Le conseil général de Jérusalem l'a accusé de sacrilège et de ce fait il a été lapidé à mort.

Proto-ougriens

Communauté hypothétique des ancêtres des populations parlant les langues ob-ougriennes actuelles (le vogoule et l'ostiak) et des Hongrois. Selon certaines opinions, les Proto-ougriens se sont détachés de la communauté finno-ougrienne au tournant des III^e-II^e millénaires. La localisation du territoire proto-ougrien est très contestée. Selon certains chercheurs, ce territoire se trouvait à l'est de l'Oural, c'est-à-dire, les Proto-ougriens (les ancêtres des Hongrois inclus) vivaient au cours du II^e millénaire sur le territoire de la *culture d'Andronovo*. Par contre, d'autres spécialistes affirment que les Ougriens séjournèrent dans cette période à l'ouest de l'Oural. Dans les deux cas, il est probable que ce territoire ougrien se trouvait dans la région des forêts feuillues et dans la steppe bocagère.

Bibl. : I. Fodor, *In Search of a New Homeland...*, 111-166.

Sainte Droite

Le métacarpe droit momifié du roi Etienne I^{er} considéré comme relique par l'Eglise catholique. Il a été séparé probablement du corps au début des années 1060. A cette date, de peur du ravage et du pillage du tombeau du roi (situé dans la basilique de Székesfehérvár), on a déplacé le corps de son sarcophage dans une tombe de mine. Puis le custode Mercurius a emporté en secret le métacarpe à Szentjobb situé dans le département de Bihar (Siniob, actuellement en Roumanie). Après les canonisations de l'an 1083, le roi (Saint) Ladislas I^{er} (1077-1095), - après avoir pris connaissance de la demeure de la relique - y a fait construire un monastère en son honneur. Au début du XV^e siècle, la relique se trouvait à Székesfehérvár, d'où elle a été volée par les Turcs conquérants après 1541. En 1590, les dominicains de Raguse (Dubrovnik, actuellement en Croatie) ont acheté la relique à des commerçants. En 1771, Marie Thérèse d'Autriche, impératrice et reine (1740-1780) l'a fait amener à Buda. Elle est gardée de nos jours à Budapest, dans la basilique Saint-Etienne.

Semi-nomade

Terme lié étroitement à la notion du mode de vie nomade. Il peut être utilisé dans deux sens :

- 1° Une phase du mode de vie nomade en voie de formation, qui précède le « pur » nomadisme.
- 2° Une manière d'exploitation « intermédiaire » entre le pur nomadisme et l'économie complexe basée sur l'agriculture et l'élevage. L'expression « semi-nomade » est un terme problématique dans la littérature. Selon certaines opinions, par rapport au mode de vie des Hongrois conquérants, c'est l'adjectif « nomade » qui doit être pris pour juste, tandis que d'après d'autres, seulement l'adjectif « semi-nomade » (dans le sens de la manière d'exploitation intermédiaire) doit être utilisé.

Steppe

Notion géographique désignant à la fois une zone géographique et un type de végétation. Elle peut être caractérisée par un climat chaud et assez sec (précipitations : 250-400 mm). L'été de la steppe est chaud et sec, en revanche, en hiver il fait très froid. Les graminées différentes constituent la plus grande partie de la végétation. Aux bords des fleuves ou dans les zones des crues de ces derniers il y a cependant des parties plus ou moins grandes, couvertes de forêt ou de bocage. La zone de steppe de l'Eurasie s'étend du Bas-Danube jusqu'à la Chine du Nord. Du nord, une steppe boisée s'est jointe aussi à cette zone. Les conditions géographiques ont avantagé la naissance d'une économie nomade.

Tchouvache

Langue faisant partie de la branche *r-turque* des langues turques. En effet, il est le seul représentant de cette branche. (Le tchouvache se partage en deux dialectes, l'*anatri* et le *virial*). La langue tchouvache est actuellement parlée par 1 700 000 personnes environ, dont la moitié vivent dans la République Autonome Tchouvache, située le long du cours moyen de la Volga. Le reste des Tchouvaches vit dispersé dans la région de l'Oural et de la Volga. Les ancêtres des Tchouvaches d'aujourd'hui vivaient en Bulgarie de la Volga, puis, au XIII^e siècle, ils passaient sous autorité mongole. A partir du XVI^e siècle, ils faisaient partie des peuples de l'Empire russe. Jadis, un bon nombre de peuples a parlé des langues de type tchouvache ; aujourd'hui, il n'en reste que le seul tchouvache. Les vestiges les plus anciens de ces langues de type tchouvache sont à retrouver dans le mongol et le samoyède. Selon certains spécialistes, une telle langue a été parlée par les populations ogoures aussi bien que par les Bulgares historiques. Les langues de type tchouvache étaient également connues en Khazarie : les emprunts d'origine turque du hongrois sont de type tchouvache.

Bibl. : J. R. Krueger, *Chuvash Manual*, Bloomington, 1961 ; A. Róna-Tas (éd.), *Chuvash Studies, Bibliotheca Orientalis Hungarica 28, Asiatische Forschungen 79*, Budapest-Wiesbaden, 1982.

Tribu

Groupement sociologiquement secondaire (*secondary in-group*) qui intègre plusieurs clans dans un cadre politique commun. Selon les modes de vie, on distingue des tribus improductives (composées de ramasseurs, de chasseurs et de pêcheurs), des tribus nomades et des tribus agricoles. Selon le critère de l'organisation politique, les tribus peuvent être centralisées ou segmentaires. Les cadres tribaux favorisent la naissance d'une conscience de solidarité entre les membres de la tribu. La société tribale est basée sur le système des *clans*. Le groupement au pouvoir impose sa propre conscience de descendance à tous les membres de la tribu, aux clans non apparentés aussi. En cas où les cadres tribaux sont stables et ils subsistent pendant longtemps, le processus d'homogénéisation ethnique démarre. Les Hongrois de l'époque de la conquête ont été organisés en sept tribus, auxquelles il faut ajouter la tribu des Kavars qui deviendrait la huitième tribu des Hongrois.

Bibl. : Á. Berta, « Ungarische Stammesnamen türkischen Ursprungs », *Ural-Altäische Jahrbücher*, Neue Folge 9 (1990), 31-37.

Les Turks

Le peuple turk ancien a établi au cours du VI^e siècle un empire considérable en Asie intérieure. Les Turks sont apparus dans les sources chinoises du V^e siècle ; à cette époque ils vivaient dans la partie méridionale de l'Altaï, sous domination Zhouan-zhouane. Plus tard, après les années 550, après avoir renversé la domination Zhouan-zhouane, les Turks se sont emparés de ce territoire. Au bout de quelques années, l'empire turk s'est étendu de la Chine jusqu'au Caucase. La route de la soie traversait également le territoire turk. Leur empereur a porté le titre de *kagan*. Les historiens distinguent en général deux empires turks : le premier khaganat (552-630) et le deuxième khaganat (680-745). L'Empire turk a été définitivement renversé par les Ouïgours. Les Turks ont développé un usage propre de l'écriture, les inscriptions runiques turkes relatent leur histoire. Les Turks parlaient très certainement une langue turke, mais ils avaient sous leur domination des populations parlant d'autres langues.

Bibl. : R. Grousset, *The Empire of the Steppes*, New Brunswick, 1970, 80-114 ; D. Sinor (ed.), *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, 1990, 285-316 ; P. B. Golden, *An Introduction to the History of the Turkic Peoples. Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, 1992, 115-154 ; S. G. Kljastorni, *Drevnetjurkskie reniceskie pamjatniki kak istocnik po istorii Srednej Azii*, Moscou, 1964.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- Az Alföld a 9. században, sous la dir. de Lőrinczy, Gábor* (La Grande Plaine hongroise au 9^e siècle), Szeged, Móra Ferenc Múzeum, 1993, 236 p.
- Attila : The Man and his Image.* Ed. Bäuml, Franz-Birnbaum Marianna D., Budapest, Corvina, 1993, 132 p.
- Balázs, György, *Magyarok : Egy európai nemzet születése* (Les Hongrois: Naissance d'une nation européenne), Budapest, Novotrade, 1990, 82 p.
- Bálint, Csanád, *Südongarn im 10. Jahrhundert*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1991, 288 p. (Studia Archeologica 11)
- Baráth, Tibor, *Tájékoztató az újabb magyar őstörténeti kutatásokról* (Information sur les recherches récentes de la préhistoire hongroise), Veszprém, Turul Kiadó, 1989, 55 p.
- Bartha, Antal, *A honfoglalás* (La Conquête), Budapest, Táncsics Kiadó, 1979, 32 p.
- Bartha, Antal, *A magyar honalapítás* (La fondation du pays), Budapest, Tankönyvkiadó, 1987, 140 p.
- Bartha, Antal, *A magyar nép őstörténete* (La Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988, 402 p.
- Bárdi, László, *Eleink nyomában a Távol-Keleten : Expedíció a Selyem út mentén* (A la recherche de nos ancêtres en Extrême-Orient), Pécs, Baranya Megyei Könyvtár, 1993, 189 p.
- Bevezetés a magyar őstörténet kutatásának forrásaiba*, vol. 1-3, sous la dir. de Hajdú, Péter ; Kristó, Gyula ; Róna-Tas, András (Introduction aux sources des recherches préhistoriques hongroises, Manuel universitaire), Budapest, Tankönyvkiadó, 1976.
- Bíró, János, *Székely rovásírás* (Les runes sicules), Szeged, Bíró Jánosné Kiadása, 1992, 103 p.
- Bronzkori magyar írásbeliség*, sous la dir. de Varga, Géza (L'écriture hongroise à l'âge du bronze), Budapest, éd. de l'auteur, 1993, 213 p.
- Chapters from Hungarian History 1*, sous la dir. de Petrovics, István, Szeged, JATE BTK, 1986.

- Chronica picta* (Képes krónika), Budapest, Helikon Kiadó, 1991, 156 p.
- Csihák, György, *Ex oriente lux*, Budapest-Zürich, Zürichi Magyar Történelmi Egyesület, 1996, 249 p.
- Czeglédy, Károly, *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études sur la préhistoire hongroise), Budapest, Körösi Csoma Társaság, 1985, 365 p.
- Czeizel, Endre, *A magyarság genetikája* (La génétique des Hongrois), Debrecen, Csokonai Kiadó, 1990, 262 p.
- Deér, József, *Pogány magyarság, keresztény magyarság* (Hongrois païens, Hongrois chrétiens), Budapest, Holnap Kiadó, 1993, 271 p. (Réédition de 1938).
- Dienes, István, *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois conquérants), Budapest, Corvina, 1978, 86 p.
- Diószegi, György ; Fodor, István ; Legeza, László, *Őseink nyomában. A vándorló, honszerző és kalandozó magyarok képes krónikája* (Chronique illustrée des Hongrois migrants, conquérants et guerroyants), Budapest, Magyar Könyvklub, 1996, 135 p.
- Doctor et apostol : Szent István-tanulmányok*, éd. Török, József (Études sur Saint Étienne), Budapest, Márton Áron Kiadó, 1994. (Studia theologica Budapestiensi 10)
- Domokos, Péter, *Székithiától Lappóniáig. A nyelvrokonság kérdéskörének visszhangja irodalmunkban* (De Scythie à Laponie. Les questions de la parenté linguistique dans notre littérature), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, 233 p.
- Dorosmai, Imre, *A magyarság útja Perzsiától Pannóniáig* (Le chemin parcouru des Hongrois de la Perse jusqu'à la Pannonie), Budapest, Magyar Adorján Baráti Kör, 1995, 119 p.
- Dömötör, Tekla, *A magyar nép hiedelemvilága* (Les croyances du peuple hongrois), Budapest, Corvina, 1981, 262 p.
- Dúcz, László, *A közöttünk élő turulmadár*, sous la dir. de Molnár, V. József (L'oiseau Turul qui vit entre nous), Lakitelek, Antológia Kiadó, 1993, 111 p.
- Dümmerth, Dezső, *Álmos, az áldozat* (Álmos, la victime), Budapest, Panoráma, 1986, 136 p.
- Dümmerth, Dezső, *A titokzatos jelbeszéd : A magyar szent királyok nemzetsége* (Le langage mystérieux: Le lignage des rois saints hongrois), Budapest, Panoráma, 1989, 165 p.
- Egy ezredév. Magyarország rövid története*, sous la dir. de Hanák, Péter (Mille ans d'histoire hongroise), Budapest, Gondolat, 1986, 413 p.
- Együtt élő népek a Kárpát-medencében*, sous la dir. de Ács, Zoltán (Les peuples cohabitants le bassin des Carpates), Budapest, Auktor Kiadó, 1994, 257 p.

- Engel, Pál, *Magyarok Európában*, vol. I, Beilleszkedés Európába, a kezdetektől 1440-ig, sous la dir. de Engel, Pál (Les Hongrois en Europe. L'intégration à l'Europe jusqu'à 1440), Budapest, Háttér Kiadó, 1990, 388 p.
- Erdély története*, sous la dir. de Köpeczi, Béla, Vol. 1 (Histoire de la Transylvanie), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986.
- Erdélyi, István, *A magyar honfoglalás előzményei* (Les antécédents de la conquête hongroise), Budapest, Kossuth Kiadó, 1986, 172 p.
- Erdélyi, István, *Magyar őstörténet* (Préhistoire hongroise), Miskolc, Miskolci Bölcsész Egyesület, 1993, 175 p.
- Erdélyi, István, *Sumer rokonság ?* (Parenté sumérienne?), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1989, 206 p.
- Fejezetek a régebbi magyar történelemből* vol. 1-2, sous la dir. de Makk, Ferenc (Chapitres de l'histoire ancienne de la Hongrie, Manuel universitaire), Budapest, Tankönyvkiadó, 1981 et 1985.
- Fischer, Károly Antal, *A hun-magyar-írás és annak fennmaradt emlékei* (L'écriture hunno-magyare et ses traces), Budapest, Hatágú Síp Alapítvány, 1992, 105 p. (Réédition de 1889.)
- Fodor, István, *Die grosse Wanderung der Ungarn vom Ural nach Pannonien*, Budapest, Corvina Kiadó, 1982, 372 p.
- Fodor, István, *A magyarság születése* (La naissance du peuple hongrois), Budapest, Adams Kiadó, 1992, 158 p.
- Fodor, István, *In Search of a New Homeland : The Prehistory of the Hungarian People and the Conquest*, Budapest, Corvina Kiadó, 1982, 364 p.
- Fodor, István, *Verecke híres útján : A magyar nép őstörténete és a honfoglalás* (Sur la route de Verecke... La préhistoire du peuple hongrois et la conquête), Budapest, Gondolat Kiadó, 1980, 297 p.
- Forms of Identity. Definitions and Changes*. Ed. Ladislaus Löb sous la dir. de Petrovics, István et Szőnyi, György E., Szeged, JATE, 1994, 164 p.
- Forrai, Sándor, *Az ősi magyar rovásírás az ókortól napjainkig: Egy botra rótt középkori székely kalendárium és egyéb rovásírási nyelvemlékek* (Les runes hongroises de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Un calendrier sicule du Moyen Age aur un bâton et autres traces de l'écriture runique), Lakitelek, Antológia Kiadó, 1994, 420 p.
- Földes, Péter, *Anonymus titkos közlései művéről és önmagáról* (Les informations secrètes d'Anonymus sur son œuvre et sur soi-même), Budapest, Móra Kiadó, 1994, 197 p.
- Földes, Péter, *Ha az ősi krónikák igazat mondanak : A honfoglaló vezérek nyomában* (Si les anciennes chroniques disaient la vérité... A la recherche des chefs conquérants), Budapest, Móra Kiadó, 1982, 245 p.

- Földes, Péter, *Vallanak az ősi krónikák : A 900 éves ősforrások* (Les chroniques anciennes témoignent. Sources vieilles de 900 ans), Budapest, Kozmosz, 1986, 319 p.
- Gaali, Zoltán, *A székely ősvárak története, mondája és legendája* (L'histoire et les légendes des anciens châteaux sicules), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1993, vol. 1-2. (Réédition de 1938.)
- Götz, László, *Keleten kél a nap : Kultúránk a történelmi ősidőkből*, vol. 1-2 (Le Soleil se lève en Orient. Notre culture ancienne), Budapest, Püski, 1994, 1107 p.
- Grandpierre, Endre, K(olozsvári), *A magyarok titkos története : A magyarok istenének elrablása avagy a magyar faj nagy elárultatása* (L'Histoire secrète des Hongrois. L'enlèvement du Dieu des Hongrois ou la trahison de la race hongroise), Budapest, Titokfejtő Kiadó, 1993, 239 p.
- Grynaeus, Tamás, *Isa por... : A honfoglalás és Árpád-kori magyarság betegségei és gyógyításuk* (Les maladies des Hongrois à l'époque de la Conquête et sous les Árpád et les thérapies appliquées), Budapest, Fekete Sas kiadó, 1996, 213 p.
- Györffy, György, *Anonymus : Rejtély avagy történelmi forrás ?* (Anonymus: mystère ou source historique ?), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988, 143 p.
- Györffy, György, *Geographia historica Hungariae tempore stirpis Arpadianae*, Budapest, Akadémiai Kiadó 1987.
- Györffy, György, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, Gondolat, 1977, 667 p.
- Györffy, György, *König Stephan der Heilige*, Budapest, Corvina, 1988, 243 p.
- Györffy, György, *Krónikáink és a magyar őstörténet : Régi kérdések – új válaszok* (Nos chroniques et la préhistoire hongroise. Questions anciennes – nouvelles réponses), Budapest, Balassi Kiadó, 1993, 237 p.
- Györffy, György, *A magyarság keleti elemei* (Les composants orientaux des Hongrois) Budapest, Gondolat Kiadó, 1990, 324 p.
- Hankó, Ildikó, *A magyar királysírok sorsa. Géza fejedelemtől Szapolyai Jánosig* (Le sort des tombes royales hongroises de l'époque du prince Géza jusqu'à János Szapolyai), Budapest, éd. de l'auteur, 1987, 145 p.
- Henkey, Gyula, *Őseink nyomában : A magyarság embertani képe* (Aux traces de nos ancêtres. L'image anthropologique des Hongrois), Budapest, Magyarság és Európa Kiadó, 1993, 156 p.
- Hogyan éltek elődeink ? Fejezetek a magyar művelődés történetéből*, sous la dir. de Hanák, Péter (Comment vivaient nos ancêtres ? Chapitres de l'histoire de la culture hongroise), Budapest, Gondolat, 1980, 231 p.

- Honfoglalás és régészet* (Colloque international du 7 au 8 décembre 1992) sous la dir. de Kovács, László (Conquête et archéologie), Budapest, Balassi Kiadó, 1994, 311 p.
- A honfoglalás írott forrásai*, sous la dir. de Kovács, László et Veszprémy, László (Les sources écrites de la conquête), Budapest, Balassi Kiadó, 1996, 269 p.
- A honfoglalás korának írott forrásai*, en collaboration de Olajos, Teréz; H. Tóth, Imre et Zimonyi, István, sous la dir. de Kristó, Gyula (Les sources écrites de l'époque de la conquête), Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1995, 429 p.
- A honfoglaló magyarok politikai szervezete és vezetői*, sous la dir. de Veszprémy, László (Les institutions politiques et les chefs des Hongrois conquérants), Budapest, Zrínyi Kiadó, 1996.
- Honfoglaló őseink*, sous la dir. de Veszprémy, László (Nos ancêtres conquérants), Budapest, Zrínyi Kiadó, 1996, 222 p.
- A honfoglalók hétköznapjai*, sous la dir. de Siklódi, Csilla (La vie quotidienne des conquérants), Budapest, Promptus Bt., 1996, 104 p.
- Huszka, József, *A magyar turáni ornamentika története* (L'histoire de l'ornementation touranienne hongroise), Budapest, éd. Nyers Csaba, 1994, 178 p. (Réédition de 1929.)
- Ilon, Gábor-Ughy István, *Bevezetés a Kárpát-medence régészetébe 2.* (Introduction à l'archéologie du bassin des Carpates), Pápa, Rómer Flóris Alapítvány, 1995, 309 p.
- István király emlékezete*, introduction par Györffy, György (La mémoire du roi Étienne), Budapest, Európa Kiadó, 1988, 160 p.
- Jákli, István, „...a magyarokhoz küldetett” (« ... et il fut envoyé chez les Hongrois »), Pannonhalma, Bencés Kiadó, 1992, 172 p.
- Julianus barát és Napkelet fölfedezése* sous la dir de Györffy, György (Le Frère Julianus et la découverte de l'Orient), Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1986, 493 p.
- Karácsonyi, János, *A magyar nemzetségek a 14. század közepéig* (Les lignages hongrois jusqu'au milieu du 14^e siècle), Budapest, Nap Kiadó, 1995, 1424 p. (Réédition de 1900.)
- Kelet és Nyugat között : Történeti tanulmányok Kristó Gyula tiszteletére*, sous la dir. de Koszta, László (Entre Occident et Orient. Études à l'hommage de Gyula Kristó), Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1995, 521 p.
- Képes Krónika*, trad. par Bellus, Ibolya, études de Dercsényi, Dezső ; Kristó, Gyula ; Csapodiné Gárdonyi, Klára (Chronique illustrée), Budapest, Európa Kiadó, 1986, 561 p.
- Kézai Simon mester Magyar krónikája* (La Chronique de Simon Kézai), Budapest, Interpopulart, 1993, 111 p.

- Kiszely, István, *Honnan jöttünk ? Elméletek a magyarok őshazájáról* (D'où sommes-nous venus ? Théories du pays d'origine des Hongrois), Budapest, Hatodik Síp Alapítvány, 1992, 459 p.
- Kiszely, István, *A magyarság őstörténete : Mit adott a magyarság a világnak* vol. 1-2 (La préhistoire hongroise. Ce que les Hongrois ont donné au monde), Budapest Püksi Kiadó, 1996, 859 p.
- Korai magyar történeti lexikon : 9-14. század*, sous la dir. de Kristó, Gyula ; Engel, Pál ; Makk, Ferenc (Dictionnaire de l'histoire hongroise ancienne), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1994, 753 p.
- Kordé, Zoltán-Petrovics, István, *A magyar kalandozások* (Les incursions des Hongrois), Budapest, Zrínyi Kiadó, 1989, 76 p.
- A kőkortól a középkorig. Tanulmányok Trogmayer Ottó 60. születésnapjára*, Von der Steinzeit bis zum Mittelalter. Studien zum 60. Geburtstag von Ottó Trogmayer, sous la dir. de Lörinczy, Gábor, Szeged, Csongrád Megyei Múzeumok Igazgatósága, 1994, 585 p.
- Kristó, Gyula-Makk, Ferenc, *Az Árpád-ház uralkodói* (Les rois de la dynastie des Árpád), Budapest, IPC Könyvek, 1996, 288 p.
- Kristó, Gyula, *Az Árpád-kor háborúi* (Les guerres de l'époque árpádienne), Budapest, Zrínyi Kiadó, 1986, 326 p.
- Kristó, Gyula, *Die Arpaden-Dinastie : Die Geschichte Ungarns von 859 bis 1301*, Budapest, Corvina, 1993, 310 p.
- Kristó, Gyula-Makk, Ferenc, *Árpádok* (Les Árpád), Budapest, Pátria, 1988.
- Kristó, Gyula, *Az augsburgi csata* (La bataille d'Augsbourg), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1985, 123 p.
- Kristó, Gyula, *Fejedelmek Álmostól Gézáig* (Les princes de Álmos à Géza), Budapest, Pártia, 1988, 451 p.
- Kristó, Gyula, *Honfoglalás és társadalom* (Conquête et société), Budapest, MTA Történettudományi Intézet, 1996, 154 p.
- Kristó, Gyula, *Honfoglaló fejedelmek : Árpád és Kurszán* (Les princes conquérants : Árpád et Kurszán), Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1993, 93 p.
- Kristó, Gyula, *Hungarian History in the 9th Century*, Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1996, 229 p.
- Kristó, Gyula, *A Kárpát-medence és a magyarság régmúltja 1301-ig* (L'histoire des Hongrois et du bassin des Carpates jusqu'à 1301), Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1993, 299 p.
- Kristó, Gyula, *A korai magyar államról* (De l'État ancien hongrois), Budapest, História - MTA Történettudományi Intézet, 1996, 36 p.

- Kristó, Gyula, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig* (De la fédération des tribus de Levedi à l'État de Saint Étienne), Budapest, Magvető Kiadó, 1980, 574 p.
- Kristó, Gyula, *A magyar állam megszületése* (La naissance de l'État hongrois), Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1995, 382 p.
- Kristó, Gyula, *Magyar honfoglalás, honfoglaló magyarok* (La conquête hongroise et les Hongrois conquérants), Budapest, Kossuth Kiadó, 1996, 200 p.
- Kristó, Gyula, *Magyarország története 895-1301* (L'histoire de la Hongrie de 895 à 1301. Manuel universitaire), Budapest, Tankönyvkiadó, 1984, 279 p.
- Kristó, Gyula, *A székelyek eredetéről* (De l'origine des Sicules), Szeged, Szegedi Középkorász Műhely, 1996, 167 p.
- Kristó, Gyula, *Tanulmányok az Árpád-korról* (Études sur l'époque des Árpád), Budapest, Magvető Kiadó, 1983, 598 p.
- Kristó, Gyula, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (La formation des comitats en Hongrie), Budapest, Magvető Kiadó, 1988.
- László, Gyula, *Árpád népe* (Le peuple d'Árpád), Budapest, Helikon Kiadó, 1988, 176 p.
- László, Gyula, *„Emlékezzünk régiokról”: A Kárpát-medence egykori népeinek története és a magyar honfoglalás* (L'histoire des anciens peuples du bassin des Carpates et la conquête hongroise), Budapest, Móra Kiadó, 1979.
- László, Gyula, *A honfoglaló magyar nép élete* (La vie des Hongrois conquérants), Budapest, Múzsák Kiadó, 1988, 509 p. (Réédition de 1944).
- László, Gyula, *A „kettős honfoglalás”* (La double conquête), Budapest, Magvető Kiadó, 1978, 213p.
- László, Gyula, *Őseinkről : Tanulmányok* (De nos ancêtres. Études), Budapest, Gondolat Kiadó, 1990, 277 p.
- László, Gyula, *Őstörténetünk : Egy régész gondolatai néppé válásunkról* (Notre pré-histoire. Réflexions d'un archéologue), Budapest, Tankönyvkiadó, 1981, 173 p.
- László, Gyula, *50 rajz a honfoglalókról* (Cinquante dessins sur les conquérants), Budapest, Móra Kiadó, 1982, 105 p.
- László, Gyula, *Számadás népiünkről* (La présentation de notre peuple), Budapest, Ifjúsági Lapkiadó, 1986, 256 p.
- Ligeti, Lajos, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Les relations linguistiques hongaro-turques avant la conquête et à l'époque des Árpád), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, 602 p.
- A magyar honfoglalás kútfői : A honfoglalás ezeréves emlékére*, sous la dir. de Pauler, Gyula ; Szilágyi, Sándor (Les sources de la conquête hongroise. Au millénaire

- de la conquête du pays), Budapest, Nap Kiadó, 1995, 892 p. (Réédition de 1900).
- Magyar középkor. Az államalapítástól Mohácsig. Forrásgyűjtemény*, sous la dir. de Nagy Gábor (De la fondation de l'État à la bataille de Mohács. Recueil de textes), Budapest, Könyves Kiadó, 1995, 523 p.
- A magyar középkor irodalma. Textes choisis* par V. Kovács, Sándor (La littérature du Moyen Age en Hongrie), Budapest, Szépirodalmi, 1984, 1215 p.
- A magyarok elődeiről és a honfoglalásról : Kortársak és krónikások híradásai*, sous la dir. de Györffy, György (Les contemporains et les chroniqueurs sur les ancêtres des Hongrois et sur la conquête), Budapest, Gondolat Kiadó, 1986, 354p.
- Magyarok a Kárpát-medencében*, sous la dir. de Glatz, Ferenc (Les Hongrois dans le bassin des Carpates), Budapest, Pallas Kiadó, 1988, 335 p.
- Magyarok Kelet és Nyugat között : A nemzettudat változó jelképei. Tanulmányok*, sous la dir. de Hofer, Tamás (Les Hongrois entre l'Orient et l'Occident. Les symboles variables de l'identité nationale. Études), Budapest, Néprajzi Múzeum, 1996, 303 p.
- A magyarok krónikája*, sous la dir. de Glatz, Ferenc (La chronique des Hongrois), Budapest, Officina Nova, 1995, 816 p.
- Magyarok őstörténete. Összefoglaló áttekintés* (La préhistoire des Hongrois), Zürich, Budapest, Zürichi Magyar Történelmi Egyesület, 1996, 50 p.
- Magyarország hadtörténete, vol. 1, A honfoglalástól a kiegyezésig*, sous la dir. de Borus, József (L'histoire militaire de la Hongrie. De la conquête jusqu'au compromis de 1867), Budapest, Zrínyi, 1984, 670 p.
- Magyarország története tíz kötetben, vol. 1, A kezdetektől 1241-ig* (L'histoire de la Hongrie. Des origines jusqu'à 1241), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1983, 714 p.
- Magyarrá lett keleti népek* sous la dir. de Szombathy, Viktor ; László, Gyula (Les peuples orientaux devenus Hongrois), Budapest, Panoráma Kiadó, 1988, 279 p.
- A magyarság őstörténete* sous la dir. de Ligeti, Lajos (La préhistoire des Hongrois), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, 289 p.
- A magyarságtudomány kézikönyve*, sous la dir. de Kósa, László (Manuel des études hongroises), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1991, 809 p.
- Makkay, János, *Attila kardja, Árpád kardja* (Le sabre d'Attila, le sabre d'Árpád), Szeged, Csongrád Megyei Múzeumok Ig., 1995, 133 p.
- Makkay, János, *A magyarság keltezése (sic !)* (La datation des Hongrois), Budapest, éd. de l'auteur, 1993, 130 p.
- Makkay, János, *A tartariai leletek* (Les découvertes de Tartarie, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, 160 p.

- Mályusz, Elemér, *Népiségtörténet*, sous la dir. de Soós, István (Histoire d'identité), Budapest MTA Történettudományi Intézete, 1994, 157 p.
- Matolcsi, János, *Állattartás őseink korában* (L'élevage à l'époque de nos ancêtres), Budapest, Gondolat Kiadó, 1982, 332 p.
- Mille ans d'histoire hongroise*, sous la dir. de Hanák, Péter; Benda, Kálmán, Budapest, Corvina Kiadó, 1991, 261 p.
- Mítosz és történelem*, Colloque, sous la dir. de Hoppál, Mihály (Mythe et histoire), Budapest, MTA Néprajzi Kutatócsoport, 1978, 401 p.
- Moravcsik, Gyula, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire hongroise de l'époque des Árpád), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1984, 363 p.
- A művészet története Magyarországon a honfoglalástól napjainkig*, sous la dir. de Aradi, Nóra (L'histoire de l'art en Hongrie de la conquête jusqu'à nos jours), Budapest, Gondolat, 1983, 576 p.
- Nagy, Gyula, *Az ellopott magyar őstörténet. Kísérlet a magyar eredet kérdésének megoldására* (La préhistoire hongroise volée. Essai pour résoudre le problème de l'origine des Hongrois), Budapest - Zürich, Zürichi Magyar Történelmi Egyesület, 1994, 119 p.
- Nemeskürty, István, *Hunok és magyarok* (Huns et Hongrois), Budapest, Szabad Tér Kiadó, 1993, 47 p.
- Németh, Gyula, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, 2^e éd., publié par Berta, Árpád (La formation des Hongrois conquérants), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1991, 397 p.
- Németh, Gyula, *Törökök és magyarok I. A régi törökök* (Les Turcs et les Hongrois. Les Turcs anciens), Budapest, MTA Könyvtára, 1990, 536 p.
- Nemzeti történelmünk 3. Tanulmánykötet a honfoglalásunk 1100. évfordulója tiszteletére : Az őshazától Árpád honalapításáig*, sous la dir. de Magyar, Kálmán (Notre histoire nationale. Du pays d'origine jusqu'à la fondation du pays par Árpád, Études), Kaposvár, Magyar Nemzeti Történelmi Társaság, 1996, 317 p.
- Nomád társadalmak és államalakulatok. Tanulmányok*, sous la dir. de Tőkei, Ferenc (Les sociétés et les États nomades), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1983, 390 p.
- „Őseinket felhozád...” A honfoglaló magyarság : Kiállítási katalógus*, (Magyar Nemzeti Múzeum, 1996. március 16-december 31.), sous la dir. de Fodor, István (Les Hongrois conquérants, Catalogue de l'exposition du Musée National de Hongrie), Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum, 1996, 477 p.
- Az őshazától a Kárpátokig*, sous la dir. de Szombathy, Viktor (Du pays d'origine jusqu'aux Carpates), Budapest, Panoráma Kiadó, 1985, 396 p.

- Őstörténet és nemzettudat 1919-1931, sous la dir. de Kincses Nagy, Éva (Préhistoire et conscience nationale), Szeged, JATE Magyar Őstörténeti Kutatócsoport, 1991, 93 p.
- Padányi, Viktor, *Dentu-Magyararia* (Le pays Dentu-Magyar), Veszprém, Turul Kiadó, 1989, 446 p.
- Pálóczi Horváth, András, *Besenyők, kunok, jászok* (Petchenègues, Cumans, Iazyges), Budapest, Corvina Kiadó, 1989, 124 p.
- Pálóczi Horváth, András, *Petchengs, Cumans, Iasians : Steppe peoples in medieval Hungary*, Budapest, Corvina, 1989, 141 p.
- Pálóczi Horváth, András, *Petschenegen, Kumanen, Jassen : Steppevölker im mittelalterlichen Ungarn*, Budapest, Corvina, 1989, 142 p.
- Róna-Tas, András, *A honfoglalás kori magyarság*, Akadémiai székfoglaló, 1991. jún.10. (Les Hongrois à l'époque de la conquête, Discours de réception à l'Académie Hongroise), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1993, 20 p.
- Róna-Tas, András, *A magyarság korai története*, Tanulmányok (L'histoire ancienne des Hongrois, Études), Szeged, JATE Magyar Őstörténeti Kutatócsoport, 1995, 329 p.
- Rovásírás a Kárpát-medencében, sous la dir. de Sándor, Klára (L'écriture runique dans le bassin des Carpates), Szeged, JATE, 1992, 91 p.
- Sándor, Klára, *A Bolognai Rovás emlék. A székely rovásírás. I.* (Les runes de Bologne. L'écriture runique des Sicules), Szeged, JATE Magyar Őstörténeti Kutatócsoport, 1991, 204 p.
- Sisa, Béla, *Táltos a templomtornyon. A magyar ősvallás emléke Erdélyben* (Chaman sur la tour d'église. Le souvenir de la religion ancestrale des Hongrois en Transylvanie), Nyíregyháza, Múzeumfalú Baráti Köre, 1995, 217 p.
- Szádeczky-Kardoss, Lajos, *A székely nemzet története és alkotmánya* (L'histoire et la constitution de la nation sicule), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1993, 400 p. (Réédition de 1927.)
- Szádeczky-Kardoss, Samu, *Az avar történelem forrásai*, Die Quellen der Avarengeschichte 1, Szeged, JATE Magyar Őstörténeti Kutatócsoport, 1992, 52 p.
- Szűcs, Jenő, *A magyar nemzeti tudat, Két tanulmány a kérdés előtörténetéből*, sous la dir. de Zimonyi, István (La conscience nationale hongroise, Deux études), Szeged, JATE Magyar Őstörténeti Kutatócsoport, 1992, 330 p.
- Takács, Miklós, *Die Arpadenzeitlichen Tonkessel im Karpetenbecken*, Budapest, MTA Régészeti Intézet, 1986, 172 p.

- Tanulmányok a bolgár-magyar kapcsolatok köréből. A bolgár állam megalapításának 1300. évfordulójára*, sous la dir. de Csavdar Dobrev ; Juhász, Péter ; Petar Mijatov (Études sur les rapports hungaro-bulgars), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1981, 550 p.
- Tanulmányok, közlemények a honfoglalás emlékére: 896-1996*, sous la dir. de Németh, Péter (Études à la mémoire de la conquête), Nyíregyháza, Szabolcs-Szatmár-Bereg Megye Közgyűlése, 1996, 154-384 p. (separatum).
- Tanulmányok a magyarság honfoglalás előtti történetéből* (Études sur l'histoire des Hongrois avant la conquête), Budapest, Magyar Nyelvtudományi Társaság, 1985, 76 p.
- Trogmayer, Ottó-Zombori, István, *Szer monostorától Ópusztaszerig* (Histoire de Ópusztaszer), Budapest, Magvető Kiadó, 1980, 159 p.
- Váczy, Péter, *A magyar történelem korai századaiból* (L'histoire hongroise ancienne), Budapest, História, 1994, 183 p.
- Vámbéry, Ármin, *A magyarság keletkezése és gyarapodása* (L'origine et le développement des Hongrois), Budapest, Holnap Kiadó, 1989, 408 p. (Réédition de 1895.)
- Varga, Domokos, *A mogyeriektől Mohácsig* (Des « mogyeri » jusqu'à Mohács), Budapest, Tankönyvkiadó, 1992, 185 p.
- Vékony, Gábor, *Későnépvándorlaskori rovásfeliratok a Kárpát-medencében* (Les runes de l'époque des invasions barbares tardives dans le bassin des Carpates), Szombathely, 1987.

Études :

- Adalékok a székelyek korai történetéhez. Benkő Loránd akadémikussal beszélget Szabó T. Ádám (Contribution à l'histoire ancienne des Sicules. Entretien de Ádám Szabó T. avec Loránd Benkő), *Honismeret* 13/5 (1985), 22-29 p.
- Balás, Gábor, A székelyek letelepedése és jogrendszerük kialakulása (L'établissement des Sicules et la formation de leur système juridique), *Jogtörténeti Tanulmányok*, 1986/6, 7-21 p.
- Balassa, Iván, A magyar földművelés emlékei a 9-10. századból (Les restes de l'agriculture hongroise du 9^e-10^e siècle), *Honfoglalás és régészet*, 235-246 p.
- Balassa, Iván, A magyar őstörténetkutatás néprajzi lehetőségei (Les possibilités ethnographiques de la recherche sur la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 35/3 (1990), 287-291 p.
- Bálint, Csanád, A honfoglaló magyarok és Európa (Les Hongrois conquérants et l'Europe) *Magyar szemle* 3 (1994), 787-811 p.
- Bálint, Csanád, A 9. századi magyarság régészeti hagyatéka (L'héritage archéologique des Hongrois du 9^e siècle), *Honfoglalás és régészet*, 39-46 p.
- Bálint, Csanád, A kora középkori kelet-európai steppe régészete és a 9-10. századi magyarok (L'archéologie de la steppe de l'Europe de l'Est au haut Moyen Age et les Hongrois du 9^e -10^e siècle), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 937-947 p.
- Bálint, Csanád, Természeti földrajzi tényezők a honfoglaló magyarok megtelepedésében (Le rôle des facteurs géographiques dans l'installation des Hongrois), *Ethnographia*, 91/1 (1980), 35-52 p.
- Bartha, Antal, A kelet-európai sztyeppén élő magyarság eszköz kultúrája (Les outils des Hongrois de la steppe de l'Europe de l'Est), *Népi kultúra - népi társadalom* 16 (1991), 91-103 p.
- Bartha, Antal, Magyar törzsek a Kazár Birodalomban (Les tribus hongroises dans l'empire des Khazars.) *História*, 1992/2, 32-33 p.
- Bartha, Antal, Őstörténet és etnosz (Préhistoire et ethnologie), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 332-335 p.
- Bartha, Antal, Vitaülés Levédiáról és Etelközről (Débat sur Levédie et Etelköz), *Századok*, 121/1 (1987), 155-170p.
- Benkő, Elek, A székelyek és a Székelyföld régészeti kutatásának eredményei és feladatai (Les Sicules et les résultats et les devoirs de la recherche archéologique en Terre sicule), *Aetas*, 1993/3, 5-20 p.

- Benkő, Loránd, Nyelvészeti adalékok a magyarság erdélyi megtelepedéséhez (Contribution linguistique à l'établissement des Hongrois en Transylvanie), *Magyar múzeum*, 1/1-4 (1991), 52-61 p.
- Benkő, Loránd, Nyelvünk vallomása a honfoglaló magyarságról (Le témoignage de notre langue sur les Hongrois conquérants), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 958-963. p.
- Benkő, Loránd, Őstörténetünk és a magyar nyelvtudomány (Notre préhistoire et la linguistique hongroise), *Magyar Tudomány*, 35/3 (1990), 267-272 p.
- Benkő, Loránd, Zur Geschichte des Ungartums von der Landnahme im Zusammenhang mit Leved und Etelköz, *Acta Linguistica*, 34/3-4 (1984), 153-195 p.
- Benkő, Mihály, Halotti maszk és sírobulus. A honfoglaló magyarok halotti álarcának eredetéről (Sur l'origine de la masque mortuaire des Hongrois conquérants), *Antik Tanulmányok* 33/2 (1987-1988), 169-200 p.
- Bernáth, Viktória, Géza, a többnejű (Le prince Géza, le polygame), *História*, 1995/5-6, 59 p.
- Berta, Árpád, Magyarok a steppe országútján (Les Hongrois sur la route de la steppe), Szeged, 1996/1, 4-9 p.
- Berta, Árpád, Megszólaló törzsnevek. Új megfejtési kísérlet a hadrend alapján (Les noms des tribus parlent. Une tentative d'explication d'après l'ordre militaire), *Élet és Tudomány* 43/51 (1988), 1608-1609 p.
- Berta, Árpád, A szavárd magyarok rejtélye. Egy ezeréves adat „megszólal” (Le secret des Hongrois « Savardes ». Une donnée millénaire se met à parler), *Élet és Tudomány* 44/25 (1989), 771-773 p.
- Berta, Árpád, Török eredetű törzsneveink (Les noms d'origine turke de nos tribus), *Nyelvtudományi Közlemények*, 92/1-2 (1991), 3-40 p.
- Berta, Árpád, Új vélemény török eredetű törzsneveinkről (Une nouvelle opinion des noms d'origine turke de nos tribus), *Keletkutatás*, printemps 1989, 3-17 p.
- Bollók, János, Még egyszer Thonuzobáról (Encore une fois de Thonuzoba), *Századok*, 115/5 (1982), 1078-1090 p.
- Bodrogi, Tibor, Magyar matriarchátus? Tények és problémák (Matriarcat hongrois? Faits et problèmes), *Ethnographia*, 96/4 (1985), 461-492 p.
- Bóna, István, Az Avar Birodalom végnapjai (Viták és új eredmények) (Les derniers jours de l'empire des Avars. Débats et résultats), *Honfoglalás és régészet*, 67-75 p.
- Bóna, István, Két térkép (Deux cartes géographiques), *História*, 1986/1, 11-12 p.
- Bóna, István, Régészetünk és a honfoglalás (Notre archéologie et la conquête), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 927-936 p.
- Bóna, István, A székelyek eredete (L'origine des Sicules), *Rubicon*, 1992/3, 27 p.

- Boschof, Egon, Bajor-magyar kapcsolatok Gizella királyné korában (Les relations bavaro-hongroises à l'époque de la reine Gizella), *Gizella és kora*, 28-37 p.
- Bökönyi, Sándor, A honfoglaló magyarok állattartása (L'élevage des Hongrois conquérants), *Magyar Tudomány* 35/3 (1990), 303-309 p.
- Bökönyi, Sándor, Magyar állattartás a honfoglalás korában (L'élevage hongrois à l'époque de la conquête), *Honfoglalás és régészet*, 225-234 p.
- Chalikow, A. H., Auf der Suche nach "Magna Hungaria", *Hungarian Studies*, 2/2 (1986), 189-215 p.
- Czeizel, Endre, Őstörténet és genetika (Préhistoire et génétique), *História*, 1990/2, 7-8 p.
- Darkó, Jenő, A IX. század időrendjéhez (Précisions sur la chronologie du 9^e siècle), *Szabolcs-szatmár-beregi Szemle*, 1996/2, 179-187 p.
- Dénes, József, A honfoglalás és államszervezés korának várai (Les châteaux de l'époque de la conquête et de l'organisation de l'État), *Herman Ottó Múzeum Évkönyve*, 30-31/2 (1993), 417-428 p.
- Dénes, József, A honfoglalás időpontjáról (Sur la date de la conquête), *Életünk* 25/1 (1988), 93-96 p.
- Dienes, István, Les Hongrois à l'époque de la conquête et leurs croyances ancestrales, *Les Peuples ouraliens. Leur culture, leurs traditions*, publié sous la direction de Péter Hajdú, Roanne, Éditions Horvath, 1980.
- Dienes, István, Rovásjelek egy honfoglalás kori tegezszájon (Runes sur un carquois de l'époque de la conquête), *Életünk*, 30/5 (1992), 537-541. p.
- Dienes, István, A sámánok társadalmi szerepe a nomád államokban (Le rôle social des chamanes dans les États nomades), *Világosság*, 23/5 (1982), 296-299 p.
- Dümmerth, Dezső, Honfoglalás és fejedelemség. Álmos és Árpád szerepe a magyarság történetében (Conquête et principauté. Le rôle de Álmos et Árpád dans l'histoire des Hongrois), *Somogy*, 24 (1996) 131-138 p.
- Egri-Szilágyi, Imre, Árpád és a honfoglalók (Árpád et les conquérants), *Tanító* 34/1 (1996), 2 p.
- Egri-Szilágyi, Imre, A honfoglalók fegyverei (Les armes des conquérants), *Tanító* 34/2 (1996), 1-2 p.
- Engel, Pál, Feltevések a magyarok őshazájáról és vándorlásairól (Les hypothèses concernant le pays d'origine et les migrations des Hongrois), *História*, 1993/8, 3 p.
- Engel, Pál, A magyar őstörténet három problémája (Trois problèmes de la préhistoire hongroise), *História*, 1990/5-6, 58-60 p.

- Engel, Pál, A pogány magyarok népe: Azonosságtudat, közös normák, ősi szokások (Le peuple des Hongrois païens. Identité, normes communes, coutumes anciennes), *História*, 1996/4, 3-6 p.
- Erdélyi, István, A magyar őstörténet periodizációja (La périodisation de la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 335-338 p.
- Erdélyi, István, Vita a magyar őstörténeti kutatásokról (Débat sur les recherches concernant la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1989/12, 1005-1006 p.
- Éry, Kinga, A honfoglaló magyar népesség (Les Hongrois conquérants), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 948-951 p.
- Éry, Kinga, A honfoglalók és utódaik. Az embertan kérdései (Les conquérants et leurs descendants. Problèmes anthropologiques), *História*, 1996/2, 5-26 p.
- Éry, Kinga, A Kárpát-medence embertani képe a honfoglalás korában (L'anthropologie du bassin des Carpates à l'époque de la conquête), *Honfoglalás és régészet*, 217-224, 291-302 p.
- Éry, Kinga, A magyar őstörténet néhány embertani kérdése (Quelques problèmes anthropologiques de la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 338-341 p.
- Fábián, Gyula, Újabb adatok a honfoglaláskori íjászat kérdésköréhez (Nouvelles contributions au problème de l'arc à l'époque de la conquête), *Móra Ferenc Múzeum Évkönyve*, 1980-81/1, 63-76 p.
- Fodor, István, Finnugor vagy bolgár-török? (Finno-ougrien ou bulgare-turk?), *História*, 1986/1, 3-4 p.
- Fodor, István, A honfoglalás – régészeti nézőpontból (La conquête du point de vue de l'archéologie), *Forrás* 17 (1985), 66-70 p.
- Fodor, István, A honfoglalók művészete (L'art des conquérants), *Rubicon*, 1992/1, 6-9 p.
- Fodor, István, A kettős honfoglalás (La double conquête), *Rubicon*, 1992/3, 24-26 p.
- Fodor, István, Leletek Magna Hungariától Etelkőzig (Les découvertes de Magna Hungaria à Etelköz), *Honfoglalás és régészet*, 47-65 p.
- Fodor, István, A magyar nép megtelepedése a Kárpát-medencében s beilleszkedése az európai népek közösségébe (L'établissement des Hongrois dans le bassin des Carpates et leur intégration dans la communauté des peuples européens), *Honismeret* 15/4 (1987), 14-18p.
- Fodor, István, A magyar őstörténet vázlata (Esquisse de la préhistoire hongroise), *Herman Ottó Múzeum Évkönyve* 32 (1994), 105-111 p.
- Fodor, István, On the contacts of Hungarians with the Baltic area in the 9th-11th centuries, *Hungarian Studies* 2/2 (1986), 217-226 p.

- Fodor, István, Őstörténet és régészet (Préhistoire et archéologie), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 346-351 p.
- Fodor, István, Őstörténet és történeti tudat (Préhistoire et conscience historique), *História*, 1991/5-6, 42-44 p.
- Fodor, István, Őstörténetünk oktatásáról (Sur l'enseignement de notre préhistoire), *Iskolakultúra* 4/11-12 (1994), 59-73 p.
- Fodor, István, Pogány magyarság és keresztény magyarság (Les Hongrois païens et les Hongrois chrétiens), *Honismeret* 21/6 (1993), 3-10 p.
- Fodor, István, Tudatos honszerzés vagy fejvesztett menekülés? (Occupation volontaire ou fuite éperdue?), *Rubicon*, 1996/7, 14-17 p.
- Font, Márta, A kijevi évkönyv mint magyar történeti forrás (Les annales de Kiev comme source d'histoire hongroise), *Történelmi Szemle* 33/1-2 (1991), 70-83 p.
- Forrai, Sándor, Földrajzi neveink eredetéről. A magyar rovásírás eredetének őstörténeti háttere (Sur l'origine de nos noms géographiques), *Ómagyar kultúra* 4/1 (1991), 95-103 p.
- Forrai, Sándor, Mai latinbetűs írásunk egyik őse, a székely-magyar rovásírás (Les runes siculo-hongroises comme un des ancêtres de notre écriture latine), *Magyarok* 3/3-4 (1991), 51-54 p.
- Forrai, Sándor, A magyar rovásírás eredetének őstörténeti háttere (La préhistoire et l'origine des runes hongroises), *Ómagyar kultúra* 3/1 (1990), 34-45 p.
- Gedai, István, A honfoglalók pénzei (Les monnaies des conquérants), *Valóság* 39/3 (1996), 56-59 p.
- Gömöri, János, A 9-10. századi vaskohászat (La sidérurgie aux 9^e-10^e siècles), *Honfoglalás és régészet*, 259-270 p.
- Györffy, György, Az Árpád-kori magyar krónikák (Les chroniques hongroises de l'époque des Árpád), *Századok*, 127/3-4 (1993), 391-412 p.
- Györffy, György, Dual Kingship and the Seven Chieftains of the Hungarians in the Era of the Conquest and the Raids, *Acta Orientalia Hungarica* 47 (1994), 87-104 p.
- Györffy, György, Honfoglaló fejedelmeink és a vezérek. Mítoszok, legalizáló történetek és egykorú feljegyzések (Nos princes conquérants. Les mythes, les histoires légalisantes et les notes de l'époque), *Magyar Tudomány*, 1993/2, 136-149 p.
- Györffy, György: A honfoglaló vezérek választása (L'élection des princes conquérants), *História*, 1985/5-6, 10-11 p.
- Györffy, György- Zólyomi, Bálint, A Kárpát-medence és Etelköz képe egy évezred előtt (Le bassin des Carpates et Etelköz il y a mille ans), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 899-918 p. et *Honfoglalás és régészet*, 13-37 p.

- Györffy, György, Landnahme, Ansiedlung und Streifzüge der Ungarn, *Acta Historica Academiae Scientiae Hungariae* 31/3-4 (1985), 231-270 p.
- Györffy, György, A magyar honfoglalás kérdéseiről (Sur les problèmes de la conquête hongroise), *Magyar Tudomány*, 35/3 (1990), 297-302 p.
- Györffy, György, A magyar-szláv érintkezések kezdetei (Les débuts des rapports hungaro-slaves), *Századok* 124/1 (1990), 3-24 p.
- Györffy, György, A magyarság néppé válásának kérdése – más szempögből (Le problème de la transformation des Hongrois en un peuple – d'un autre point de vue), *Magyar Tudomány*, 1996/4, 403-407 p.
- Györffy, György, Népek és nyelvek a honfoglalás térségében (Les peuples et les langues dans le territoire de la conquête), *Századok*, 130/4 (1996), 965-969 p.
- Györffy, György, A népesség: Éghajlat, lélekszám, állatállomány (Population, climat, animaux), *História*, 1996/2, 17-18 p.
- Györffy, György, A steppei nomádoktól a magyar államig (Des nomades de la steppe jusqu'à l'État hongrois), *Történelmi Szemle* 30/4 (1987-88), 516-520 p.
- Györffy, György, Vezéri szálláshelyek emlékei (Les mémoires des habitats princiers), *Honfoglalás és régészet*, 129-138 p.
- Gyulai, Ferenc, A Kárpát-medence haszonnövényei a 9-10. században (Les plantes du bassin des Carpates aux 9^e-10^e siècles), *Honfoglalás és régészet*, 247-258 p.
- Halasi-Kun, Tibor, A magyar-török rokonságról (Sur la parenté hungaro-turque), *História*, 1990/2, 8-10 p.
- Halasy-Nagy, Endre, A besenyök félmunkát végezték: „Csillag esik, föld reng, jött éve csudáknak” (Les Petchenègues et la conquête), *Demokrata* 3/19 (1996), 29-31 p.
- Harmatta, János, A magyar honfoglalás írásos kútfői (Les sources écrites de la conquête hongroise), *Rubicon*, 1996/7, 25-30 p.
- Harmatta, János, A magyarság őstörténete (La préhistoire des Hongrois), *Magyar Tudomány* 35/3 (1990), 243-261 p.
- Harmatta, János, Az onogur vándorlása (La migration de l'onogour), *Magyar Nyelv* 88/3 (1992), 257-272 p.
- Hatházi, Gábor, Az Árpád-kori magyar hadszervezet nomád elemeinek kérdéséhez: A besenyők (Sur les éléments nomades de l'armée hongroise de l'époque des Árpád. Les Petchenègues), *Hadtörténelmi Közlemények*, 103/2 (1990), 22-60 p.
- Hatházi, Gábor, Hová lettek az avarok? Beszélgetés Györffy Györggyel (Où sont disparus les Avars? Entretien avec György Györffy), *História*, 1995/3, 3-9 p.

- Herényi, István, A kabarok, székelyek és besenyők szerepe a nyugati végek védelmében és benépesítésében (Le rôle des Kabars, des Sicules et des Petchenègues dans la défense des frontières occidentales et dans leur repeuplement), *Forrás* 24/8 (1992), 68-76
- Herényi, István, A magyar törzsszövetség törzsei és törzsfői (Les tribus et les chefs des Hongrois), *Századok*, 116/1 (1982), 62-92 p.
- Hoppál, Mihály, A mitológiai kutatások eredménye (Le résultat des recherches sur la mythologie), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 391-393 p.
- Hoppál, Mihály, The Role of Shamanism in Hungarian Ethnic Identity, *Danubian Historical Studies* 1/3 (1987), 34-43 p.
- Hoppál, Mihály, A samanizmus helye a magyar kultúra történetében (Le rôle du chamanisme dans l'histoire de la culture hongroise), *Műhely*, 11/3 (1988), 4-11 p.
- Hoppál, Mihály, Sámánok, tündérek, lidércek: Az ősi magyar hitvilágról (Sur la religion ancienne hongroise: chamanes, fées, vampires), *Rubicon*, 1996/7, 21-24 p.
- Sz. Jónás, Ilona, Európa hatalmai a honfoglalás korában: A Frank Birodalom utódállamai (Les États européens à l'époque de la conquête. Les héritiers de l'empire franc), *Rubicon* 1996/7, 33-34 p.
- Juhász, Dezső, Az ősmagyar kor tájnevei a magyar tájnevek rendszerében (Les noms des régions de la préhistoire hongroise dans le système des noms de régions hongrois), *Szabolcs-szatmár-beregi szemle*, 1996/2, 171-178p.
- Kádár, Márta, Lehel kürtje megszólalt (Le cor de Lehel a sonnè), *Élet és Tudomány* 51 (1996), 523-525 p.
- Katona, Imre, A magyar őstörténet néprajzi modellje (Le modèle ethnographique de la préhistoire hongroise), *Ómagyar kultúra* 3/1 (1990), 7-13 p.
- Katona, Imre, Őstörténet - őshaza - ősmagyarság. A magyar őstörténet modellje (Préhistoire, pays d'origine, Proto-Hongrois. Le modèle de la préhistoire hongroise), *Délsziget* 11 (1988) 55-60 p.
- Király, Péter, Magyar-szláv kapcsolatok a honfoglalásig a szláv írott források tükrében (Les relations hungaro-slaves avant la conquête dans les sources écrites des Slaves), *Magyar Tudomány* 1980/5, 357-362 p.
- Király, Péter, A 8-9. századi Ungarus, ungaer, Hungar, Hungarius, Onger, Wanger személynevek (Les noms propres Ungarus... aux 8^e-9^e siècles), *Magyar Nyelv* 83/2 (1987), 162-180 p.; 1987/3, 314-321 p.
- Király, Péter, Ungarus, Hungarius, Onger... személynevekként VIII. századi nyugati forrásokban (Les noms Ungarus... comme noms propres dans les sources occidentales du 8^e siècle), *Élet és Tudomány*, 44/44 (1986), 1382-1383 p.

- Kiss, Gábor-Tóth, Endre, A vasvári „Római sánc” és a „Katonák útja” időrendje és értelmezése, (Adatok a korai magyar gyepürendszer tipográfiájához) I, (Contribution au système de frontières hongroise), *Communicationes archaeologicae Hungariae*, 1987, 101-137 p.
- Kiss, Lajos, A honfoglalás és a letelepedés a földrajzi nevek tükrében (La conquête et l'établissement d'après les noms géographiques), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 964- 971 p.
- Kiszely, István, A magyarok őstörténete és a hunok (La préhistoire des Hongrois et les Huns), *Magyarok* 1/3 (1989), 11-34 p.
- Kiszely, István, Őstörténeti mozaikok (Mosaïques préhistoriques), *Somogy* 24 (1996) 150-155p.
- Kiszely, István, Őstörténetünk (Notre préhistoire), *Magyarok* 1/1 (1989), 11-40 p.
- Klanciczay, Gábor, Félbemaradt vizsgálódás a „nép” és a „nemzet” őstörténetéről (Examen inachevé de la préhistoire du « peuple » et de la « nation »), *Holmi* 6/4 (1994), 631-636 p.
- Klanciczay, Gábor, Rex iustus. Le saint fondateur de la royauté chrétienne, *Cahiers d'études hongroises*, 8/1996, Paris, 34-58 p.
- Klima, Gyula, Fehér és fekete duális társadalmi struktúrák a népvándorlás kori népeknél (Les doubles structures sociales « noir et blanc » chez les peuples de l'époque des migrations), *Herman Ottó Múzeum Évkönyve*, 30-31/2 (1993), 115-126 p.
- Kordé, Zoltán, Besenyők az Árpád-kori Magyarországon (Les Petchenègues en Hongrie à l'époque des Árpád), *História*, 13/2-2 (1991), 8-10 p.
- Kordé, Zoltán, A hadak útján (Sur la route des armées), *Rubicon*, 1992/3, 7 p.
- Kordé, Zoltán, Magyarországi besenyők az Árpád-korban (Les Petchenègues de Hongrie à l'époque des Árpád), *Acta Historica* 90 (1990) 3-21 p.
- Kordé, Zoltán, Le problème de l'origine des Sicules dans l'historiographie roumaine, *Mélanges offerts à Géza Nagy*, *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Romanica*, Tom. XIII, Szeged, 1988, 131-147 p.
- Kordé, Zoltán, Problems of medieval and modern identity: The Case of the Székelys, *Forms of Identity*, 37-44 p.
- Kordé, Zoltán, A székely eredetkérdés az újabb kutatások tükrében (Sur l'origine des Sicules d'après les nouvelles recherches), *Aetas*, 1993/3, 21-39 p.
- Kordé, Zoltán, A székelyek a XII. századi elbeszélő forrásokban (Les Sicules dans les sources narratives du XII^e siècle), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 92 (1991) 17-23 p.
- Kordé, Zoltán, A székelykérdés a magyar történetírásban (La question des Sicules dans l'historiographie hongroise), *Kortárs*, 1985/2, 81-92 p.

- Kordé, Zoltán, Székelység a középkorban (Les Sicules au Moyen Age), *Rubicon*, 1992/3, 7-8 p.
- Kordé, Zoltán, A székelység a tatárjárás előtti oklevelekben (Les Sicules dans les chartes d'avant l'invasion mongole), *Régi és új peregrináció*, Vol. I, 134-139 p.
- Kordos, László, A honfoglalók természeti öröksége (L'héritage naturel des conquérants), *Élet és Tudomány* 51 (1996), 387-389 p.
- Kosáry, Domokos, A honfoglalás emléke (La mémoire de la conquête), *Magyar Hírlap*, 25 avril 1996, 3 p.
- Kosztai, László, Un prélat français de Hongrie: Bertalan, évêque de Pécs (1219-1251), *Cahiers d'études hongroises* 8/1996, Paris, 71-96 p.
- Kovács, László, Fegyverek és pénzek (Les armes et les monnaies), *Honfoglalás és régészet*, 181-194 p.
- Kovács László: Szablya-kard fegyverváltás. A kétélű kardos 10-11. századi magyar sírok keltezéséhez (Contribution à l'étude des tombes aux épées à double tranchant), *Archaeológiai Értesítő* 117/1 (1990), 39-47 p.
- Kovács, László, Über einige Steigbügeltypen der Landnahmezeit, *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungariae* 38/1-2 (1986), 195-225 p.
- Kovacsics, József, A történeti demográfia válaszai és nyitott kérdései az Árpád-kor népességszámára vonatkozóan (Les réponses et les questions ouvertes de la démographie historique concernant la population de l'époque des Árpád), *Demográfia* 38 (1995), 142-170 p.
- Kralovánszky, Alán, A magyar társadalom szervezésének elve az államalapítás korában (Le principe de l'organisation de la société hongroise à l'époque de la fondation de l'État), *Honismeret* 21/3 (1993), 10-16 p.
- Kristó, Gyula, Adatok és szempontok a magyar helynévadás kialakulásához a X/XI. század fordulóján (Les données et les points de vue sur la création des noms de lieux hongrois au tournant des 10^e-11^e siècles), *Névtani Értesítő*, 1993, 200-205 p.
- Kristó, Gyula, Az alföldi bolgár uralom kérdéséhez a IX. században (Du règne des Bulgares sur la Grande Plaine au 9^e siècle), *Issledovania po bolgaristike. Acta Universitatis Szegediensis. Dissertationes Slavicae, Supplementum*, Szeged, 1983, 27-37 p.
- Kristó, Gyula, Árpád fejedelemutódai (Les princes successeurs d'Árpád), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 84 (1987), 11-21 p.
- Kristó, Gyula, Falicsi és Fajsz (Falicsi et Fajsz), *Magyar Nyelv* 91 (1995), 36-44 p.
- Kristó, Gyula, A fekete magyarok és a pécsi püspökség alapítása (Les Hongrois noirs et la fondation de l'évêché de Pécs), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 82 (1985), 11-17 p.

- Kristó, Gyula, Hányan voltak a honfoglalók? Számítások, feltételezések (Combien étaient les conquérants? Calculs et hypothèses), *História*, 1996/2, 19-22 p.
- Kristó, Gyula, A honfoglalás a középkori magyar történeti hagyományban (La conquête dans la tradition historique hongroise au Moyen Age), *Magyar Tudomány* 1996/8, 1004-1010 p.
- Kristó Gyula, A honfoglaló magyarok életmódjáról (Írott források alapján) (Sur le mode de vie des conquérants, d'après les sources écrites), *Századok*, 129 (1995)/1, 3-62 p.
- Kristó, Gyula, A honfoglalók megtelepedése a Kárpát-medencében (L'établissement des conquérants dans le bassin des Carpates), *Honfoglaló őseink*, Budapest, Zrínyi Kiadó, 1996, 207-222 p.
- Kristó, Gyula, Kalandozások a honfoglalás után (Les incursions après la conquête), *Iffúsági Magazin*, mars 1985, 37-39 p.
- Kristó, Gyula, Keán, Szt. István király ellenfele (Keán, l'ennemi de Saint Étienne), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 98 (1993), 15-28 p.
- Kristó, Gyula, A „kettős honfoglalás” elméletéről (De la théorie de la « double conquête »), *História*, 1983/1, 26-27 p.
- Kristó, Gyula, Konstantinos Porphyrogenetos und die Herausbildung der ungarischen Stämtnebundes, *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Antiqua et Archeologica*, 23/1, Opuscula Byzantina, 7/1, Szeged, 1981, 77-89 p.
- Kristó, Gyula, A magyar kalandozások (Les incursions des Magyars), *História* 1986/1, 5-6 p.
- Kristó, Gyula, A magyar nomád állam kialakulása (La formation de l'État nomade hongrois), *Rubicon*, 1996/7, 11-14 p.
- Kristó, Gyula, A magyar törzsszövetségről dilettáns módon (De la fédération des tribus hongroise - d'une façon dilettante), *Századok* 117 (1983), 1135-1143 p.
- Kristó, Gyula, Magyarországi írott források és a magyar őstörténet (Les sources écrites de Hongrie et la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 362-367 p.
- Kristó, Gyula, Magyarország lélekszáma az Árpád-korban (La population de la Hongrie à l'époque des Árpád), *A honfoglalás és az Árpád-kor népessége. Magyarország történeti demográfia I*, sous la dir. de Kovacsics, József, Budapest, 1995, 42-95 p.
- Kristó, Gyula, Nyelv és etnikum. A „kettős honfoglalás” elméleti alapjaihoz (Langue et ethnique. Sur la théorie de la « double conquête »), *Szegedi bölcsészeműhely '82*, Szeged, 1983, 177-190p.

- Kristó, Gyula, A X. század közepi magyarság „nomadizmusának” kérdéséhez (Sur la question du « nomadisme » hongrois au 10^e siècle), *Ethnographia* 93 (1982), 463-474 p.
- Kristó, Gyula, A 10. századi Erdély politikai történetéhez (Contribution à l'histoire politique de la Transylvanie du 10^e siècle), *Századok* 122/1-2 (1988), 3-35 p.
- Kristó, Gyula, La conquête hongroise (Réalité et tradition), *Cahiers d'études hongroises* 8/1996, Paris, 9-19 p.
- Kulcsár, Péter, A magyar ősmonda Anonymus előtt (La légende hongroise avant Anonymus), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 91-92/5-6 (1987-1988), 523-545 p.
- Kürti, Béla, Régi honfoglaló temetők - mai szemmel (Les cimetières des conquérants et le point de vue moderne), *Múzeumi kutatások Csongrád megyében*, 1992, 33-46 p.
- László, Gyula, A honfoglalók és Szent István népe (Les conquérants et le peuple de saint Étienne), *História* 15/8 (1993), 6-7 p.
- László, Gyula, Kettős honfoglalás? Érvek, feltevések (Double conquête? Arguments et hypothèses), *História*, 1996, 27-29 p.
- László, Gyula, A kettős honfoglalásról (De la double conquête), *História*, 1982/1, 3-4 p.
- László, Gyula, A pogány vallás továbbélése az Árpád-korban (La survie de la religion païenne à l'époque des Árpád), *Strigonium Antiquum* 2, 3-42 p.
- László, Gyula, Rajzok a honfoglalókról (Dessins sur les conquérants), *História*, 1980/2, 26-27 p.
- László, Gyula, Szent István és Árpád népe (Le peuple de saint Étienne et d'Árpád), *Életünk*, 23/11 (1986), 1017-1021 p.
- László, Gyula, A Szent István-kori magyarok (Les Hongrois de l'époque de saint Étienne), *História* 1993/9-10, 3-5 p.
- Libisch, Győző, Hozzájárulás a pécsi rováslelék megfejtéséhez (Contribution au déchiffrement des runes de Pécs), *Ómagyar Kultúra* 3/1 (1990), 52-76 p.
- Ligeti, Lajos, Levédia és Etelköz (Levédie et Etelköz), *Magyar Nyelv* 81/1 (1985), 1-19 p.
- Lipták, Pál, A magyarság őstörténetének embertani problémái (Les problèmes anthropologiques de la préhistoire des Hongrois), *Magyar Tudomány* 35/3 (1990), 282-286 p.
- Maár, Ferenc Géza, A honfoglalás(ok) nyomai a magyar helynevekben (Les traces de la (ou des) conquête(s) dans les noms de lieux hongrois), *Magyar Szemle, Újfolym*, 4/4 (1995).

- Maár, Ferenc Géza, Az „avar” megleteleülés szaporodó kérdőjelei (Les problèmes de l'établissement des Avars), *Magyar Szemle, Újfolym*, 5/1 (1996), 82-89 p.
- A magyar honfoglalás a külföldi történetírásban (Különszám) (La conquête hongroise dans l'historiographie des pays étrangers, Numéro spécial), *Magyar Tudomány* 1995/12.
- A magyar őstörténetkutatás fél évszázada (Előadások), Préface par Hajdú, Péter (50 ans de recherches sur la préhistoire hongroise, Conférences), *Magyar Tudomány* 35/3 (1990), 241-312 p.
- Magyar, István Lénárd, Európa hatalmai a honfoglalás korában: Bizánc (Les États européens à l'époque de la conquête: Byzance), *Rubicon*, 1996/7, 30-32 p.
- Makk, Ferenc, Csaba és Alpár (Csaba et Alpár), *Kelet és Nyugat között*, 351-365 p.
- Makk, Ferenc, „És elfoglalták egész Pannóniát” (« Et ils ont occupé toute la Pannonie »), *Tiszatáj*, 1996/8.
- Makk, Ferenc, Kiknek az élén állt Levente? Egy konsztantinoszi hely értelmezéséhez (Qui était dirigé par Levente?), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 82 (1985), 3-9 p.
- Makk, Ferenc, A turulmadártól a kettős keresztig: A korai magyar-bizánci kapcsolatok (De l'oiseau touroul à la double croix. Les relations hungaro-byzantines), *Szabolcs-Szatmár-Beregi Szemle*, 1996/2, 153-170 p.
- Makk, Ferenc, La Hongrie au milie du XI^e siècle, *Cahiers d'études hongroises*, 8/1996, Paris, 59-70 p.
- Makkay, János, Herodotus was right. The ancient Homeland of the Hungarians, *The New Hungarian Quarterly* 123 (1991), 89-96 p.
- Makkay, János, A sárkány meg a kincsek (Le dragon et les trésors), *Századok* 130/4 (1996), 733-822 p.
- Mándoky Kongur, István, Jenő és Yänay (A baskír-magyar történeti kapcsolatok), (Les relations hungaro-bachkires), *Keletkutatás* 1/1 (1986), 70-74 p.
- Marosi, Jenő, A honfoglalás a művészetben (La conquête dans les arts), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 1026-1034 p.
- Mesterházy, Károly, Bizánci és balkáni eredetű tárgyak a 10-11. századi magyar sírletekben (Les objets d'origine byzantine et balkanique dans les tombes hongroises des 10^e-11^e siècles), *Folia Archeologia* 41 (1990), 87-115 p.; 42 (1991), 145-177 p.
- Mesterházy, Károly, A magyar fejedelem és kísérete a 10. században (Le prince hongrois et sa compagnie au 10^e siècle), *Századok* 129/5 (1995), 1033-1051 p.
- Mesterházy, Károly, A magyar honfoglalás régészetének ötven éve (50 ans de l'archéologie de la conquête hongroise), *Századok* 127 (1993), 270-311 p.

- Mesterházy, Károly, Régészeti adatok Magyarország 10-11. századi kereskedelméhez (Données archéologiques au commerce hongrois des 10^e-11^e siècles), *Századok* 127/3-4 (1993), 450-468 p.
- Mesterházy, Károly, Tegez és taktika a honfoglaló magyaroknál (Le carquois et la tactique chez les Hongrois conquérants), *Századok* 128 (1994), 320-334 p.
- Mesterházy, Károly, Többgyökerű ősi vallásunk emlékei (Les traces de notre religion ancestrale à multiracines), *Honfoglalás és régészet*, 195-206 p.
- Nezivánszky, Gábor, A Kárpát-medence északi térségének régészete a honfoglalás korában (L'archéologie du nord du bassin des Carpates à l'époque de la conquête), *Honfoglalás és régészet*, 171-18 p.
- Niederhauser, Emil, Honfoglalás és millennium (La conquête et le millénaire), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 1011-1017 p.
- Niederhauser, Emil, „...megosztották az addig egységes szláv területet”. A honfoglalás a lengyel, a cseh és a szlovák történeti irodalomban («...ils ont divisé le territoire slave uni » La conquête hongroise dans l'historiographie polonaise, tchèque et slovaque), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1404-1415p.
- Olajos, Teréz, Felhasználatlan bizánci forrás a magyarság korai történetéhez (Une source byzantine inobservée dans l'histoire hongroise ancienne), *Antik Tanulmányok* 33/1 (1987-88), 24-27 p.
- Olajos, Teréz, A Kárpát-medence népei a honfoglalás előtt (Les peuples du bassin des Carpates avant la conquête), *Szeged*, 1996/2, 4-9 p.
- Olajos, Teréz, Néhány nyelvi észrevétel a „De administrando imperio” magyar vonatkozású részleteihez (Quelques remarques linguistiques sur les parties du « De administrando imperio » relatives aux Hongrois), *Magyar Nyelv* 91/1 (1995), 44-52 p.
- Paládi-Kovács, Attila, Honfoglalás és néprajz (Conquête et ethnographie), *Magyar Tudomány*, 1996/4, 416-422 p.
- Paládi-Kovács, Attila, „Keleti hozadék” – avagy zootechnika az ősmagyar korban (L'élevage dans la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány* 25 (1980), 291-297 p.
- Pálosfalvi, Tamás, A Kárpát-medence és Európa 895 körül (Le bassin des Carpates et l'Europe vers 895), *Magyar Hírlap*, 25 avril 1996, Melléklet, 6-7 p.
- Perémi, Ágota, „Ez a divat” a honfoglalás korában 1-2 (La mode à l'époque de la conquête), *Múzeumi diárium*, 1 989, 11-14 p.; 1993, 9-11 p.
- Poros, András, Történelmünk francia szemmel (Notre histoire vue par les Français), *Kritika*, 1985/2, 24-25 p.
- Radics, Géza, Eredetünk és őshazánk (Nos origines et notre pays d'origine), *Hunnia füzetek*, 1990/5, 29-43 p.

- Révész, László, Adatok a honfoglaláskori tegez szerkezetéhez (Quelques données à la structure du carquois de l'époque de la conquête), *Acta Antiqua et Archaeologica*, Szeged, 1985, Supplementum V, 35-53 p.
- Révész, László, Lyraförmige Schnallen im Karpatenbecken, *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungariae*, 39/3-4 (1987), 257-285 p.
- Révész, László, Mit beschlügen geschmückte Pferdegeschichte aus den landnahmezeitlichen Frauen- und Männergräben, *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 46/1-4 (1994), 307-361 p.
- Róna-Tas, András, Hogyan hívták Árpád dédunokáját? (Comment s'appelait l'arrière-petit-fils d'Árpád?), *Kelet és Nyugat között*, 417-430 p.
- Róna-Tas, András: A honfoglalás előzményei (Les prémisses de la conquête), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 919-926 p.
- Róna-Tas, András, Hungary and the Exploration of Central Asia, *New Hungarian Quarterly*, 29/111 (1988), 125-131 p.
- Róna-Tas, András, A kazár néprnévről (Du nom d'ethnie « Khazar »), *Nyelvtudományi Közlemények* 84 (1982), 349-380 p.
- Róna-Tas, András Kik vagyunk? – Népünk fekete doboza (Qui sommes-nous?), *Magyar Hírlap*, 15 février 1996.
- Róna-Tas, András, Krónikák, évkönyvek, szájhagyomány: A 894-902 évek eseményei (Les chroniques, les annales et la tradition orale: les événements des années 894-902), *História*, 1996/2, 22-24 p.
- Róna-Tas, András, A magyar őstörténetkutatásról (Sur les recherches de la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 326-332 p.
- Róna-Tas, András, A magyarság korai története és a honfoglalás (La préhistoire des Hongrois et la conquête), *Rubicon*, 1996/7, 4-8 p.
- Róna-Tas, András, Megjegyzések a legújabb genetikai vizsgálatok történeti felhasználhatóságáról (Remarques sur l'utilisation historique des nouvelles recherches de génétique), *Magyar Tudomány* 35/8 (1990), 918-924 p.
- Róna-Tas, András, A néppé válás az újabb kutatások tükrében (La transformation en peuple d'après les nouvelles recherches), *Magyar Tudomány*, 1996/4, 408-415 p.
- Senga, Toru, A besenyők a 8. században (Les Petchenègues au 8^e siècle), *Századok*, 126/5-6 (1992), 503-516 p.
- Senga, Toru, Morávia bukása és a honfoglaló magyarok (La chute de la Moravie et les Hongrois conquérants), *Századok* 117/2 (1983), 307-345 p.
- Simon, László, Adatok a szablyák kialakulásáról (Données sur la naissance des sabres), *Herman Ottó Múzeum Évkönyve*, 30-31/2 (1993), 171-192 p.

- Sinkó, Katalin, Árpád kontra Szent István (Árpád contre saint Étienne), *Janus* 6/1 (1989), 42-52 p.
- Somogyi, Sándor, A magyar honfoglalás földrajzi környezete (Le milieu géographique de la conquête hongroise), *Magyar Tudomány*, 1988/11, 863-869 p.
- Somorjai, Ádám, Cirill, Metód és István király: Slavorum - et Hungarorum Apostoli (Cyrill, Méthode et saint Étienne), *Vigilia* 53/10 (1988), 758-762 p.
- Soós, István, A „hunok harmadik hada”. A francia történetírás honfoglalás-képe (« La troisième armée des Huns ». La conquête hongroise par l'historiographie française), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1485-1493 p.
- Soós, István, „...veszedelmesebb és hevesebb ellenfelet a történelem nem ismer”. A német történetírás honfoglalás-képe (« L'histoire ne connaît pas d'ennemi plus dangereux et acharné... » La conquête hongroise par l'historiographie allemande), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1462-1477 p.
- Susarin, P. V. , „...a félnomád magyar törzsek állandó mozgásban voltak” (Sur les tribus nomades magyares), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1449-1453 p.
- Szabolcs, Ottó, „...és helyet harcoltak ki maguknak a nagy magyar Alföldön”, Külföldi tankönyvek a magyar honfoglalásról és államalapításról (Les manuels scolaires des pays étrangers sur la conquête hongroise et sur la fondation de l'État hongrois), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1499-1511 p.
- Szádeczky-Kardoss, Samu-Olajos, Teréz, Avarica. Über die Awarengeschichte und ihre Quellen, *Acta Universitatis Szegediensis, Acta AntiQua et Archeologica* 24, *Opuscula Byzantina* 8, Szeged, 1986.
- Szádeczky-Kardoss, Samu, A Kárpát-medence IX. századi történetének néhány forrásáról (Quelques sources de l'histoire du bassin des Carpates au 9^e siècle), *Szegedi Bölcsészmuhely '82*, 191-210 p.
- Szádeczky-Kardoss, Samu, A 9. századi bolgár történelemre vonatkozó görög források a magyar honfoglalás szempontjából (Les sources grecques concernant l'histoire bulgare du 9^e siècle du point de vue de la conquête hongroise), *A honfoglalásról sok szemmel 2, A honfoglaláskor írott forrásai*, sous la dir. de Györfly, György, Budapest, 1996, 77-89 p.
- Szádeczky-Kardoss, Samu, A magyar őstörténet és bizánci forrásai (La préhistoire hongroise et ses sources byzantines), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 351-357 p.
- Szádeczky-Kardoss, Samu, Menandros Protéktór és az onogurok (Menandros Protector et les Onogours), *Antik Tanulmányok* 39/1-2 (1995), 123-126 p.
- Szegedi, László, A magyar törzrendszer képlete (Le système de tribus hongroises), *Valóság*, 1996/3, 49-55 p.
- Szegfű, László, Megjegyzések Thonuzoba históriájához (Quelques remarques sur l'histoire de Thonuzoba), *Századok* 115/5 (1982), 1060-1077 p.

- Székely, György, Magyarok, bolgártörökök, avarok a Kárpátokon túli és inneni kapcsolataik hagyományában (Les Hongrois, les Avars et les Bulgaro-Turcs d'après leurs relations au-delà et dans le bassin des Carpates), *Századok* 120/1 (1986), 101-110 p.
- Székely, György, Népmaradványok a Kárpát-medencében. 6-9. század (Les restes de peuples dans le bassin des Carpates. 6^e-9^e siècle), *História*, 1996/2, 8-12 p.
- Szűj, Enikő, Újra kell-e írni a finnugor őstörténetet? (Faut-il réécrire la préhistoire finno-ougrienne?), *Magyar Tudomány* 25 (1980), 261-266 p.
- Szőke, Béla Miklós, A Kárpát-medence a 9. században (Le bassin des Carpates au 9^e siècle), *Honfoglalás és régészet*, 77-84 p.
- Szőke, Béla Miklós, Kora-középkori tanulmányok 1, (A Kárpát-medence 9-10. századi régészeti kutatásának vázlatja és fő kérdései) (Les problèmes de la recherche archéologique du bassin des Carpates aux 9^e-10^e siècles), *Közlemények Zala megye közgyűjteményeinek kutatásaiból*, 1986, 21-36 p.
- Szőke Pál, Z., Pogány kori kultikus és kulturális emlékek a székelyeknél (Les restes culturels et cultiques de l'époque païenne chez les Sicules), *Honismeret* 16/2 (1988), 21-24 p.
- Szuzuki, Hirokazu, „a magyaroknak sikerült államot alapítani és saját nyelvüket és kultúrájukat megőrizni”. Néhány szó Japánból (La conquête hongroise vue par les Japonais), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1494-1497 p.
- Szücs, Jenő, „Gentilizmus” A barbár etnikai tudat kérdéséhez (Les problèmes de la conscience ethnique barbare), *História*, 1990/2, 5-6 p.
- Tardy, János, A magyar őstörténet és a természettudományos vizsgálati módszerek lehetőségei (La préhistoire hongroise et les possibilités des méthodes des sciences naturelles), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 341-346 p.
- Terplán, Zoltán, Az etelközi fejedelemválasztás és vérszerződés kérdéseiről (Quelques questions sur l'élection du prince principal et l'alliance scellée par le sang), *Századok* 130/4 (1996), 969-978 p.
- Terplán, Zoltán, A legtöbb forrás hallgatott (Les Petchenègues et la conquête), *Élet és Tudomány*, 1996/10, 291-293 p.
- Tomka, Péter, Hová tűntek az avarok? (Où sont disparus les Avars?), *História*, 1981/2, 3-5 p.
- Tóth, Imre, Metod találkozása az „ugor királlyal” (La rencontre de Method et du « roi ougrien »), *Kelet és Nyugat között*, 191-196 p.
- Tóth, József, Az avarok és a honfoglaló magyarok harci eszköze: az íj és a nyíl (Les armes des Avars et des Hongrois conquérants: l'arc et la flèche), *Múzeumi levelek*, 51-52 (1986), 17-23 p.

- Tóth, Sándor László, Árpád megasz arkhón címéhez (Sur le titre « megasz arkhon » d'Árpád), *Magyar Nyelv* 86 (1990), 228-230 p.
- Tóth, Sándor László, Birodalmak, államok és népek a IX. századi Kelet-Európában (Empires, États et peuples de l'Europe de l'Est du 9^e siècle), *Életünk*, 1996/6-7, 571-598 p.
- Tóth, Sándor László, Az etelközi magyar-besenyő háború (La guerre hungaro-petchenègue dans Etelköz), *Századok* 122/4 (1988), 541-576 p.
- Tóth, Sándor László, Az etelközi magyar törzsek szállásterületei (Les habitats des tribus hongroises dans Etelköz), *Kelet és Nyugat között*, 471-485 p.
- Tóth, Sándor László, A fehér és fekete magyarok kérdéséhez (Les problèmes des Hongrois noirs et des Hongrois blancs), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 7 (1983) 3-9 p.
- Tóth, Sándor László, A honfoglalás (La conquête), *Szeged*, mars 1996, 14-19 p.
- Tóth, Sándor László, A honfoglalás időpontja (La date de la conquête), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica*, 102 (1995), 3-10 p.
- Tóth, Sándor László, A honfoglalás szakaszai (Les étapes de la conquête), *Honfoglalási emléknapok, Szeged, Juhász Gyula Tanárképző Főiskola*, 1996 (Belvedere Meridionale kiskönyvtár 9).
- Tóth, Sándor László, Hungarian-Bulgarian Contacts in the 9th Century, *Hungaro-Bulgarica V, Szegedi bolgarisztika*, 1994, 71-78 p.
- Tóth Sándor, Kabarok (kavarok) a 9. századi magyar törzsszövetségben (Les Kabares dans les tribus hongroises du 9^e siècle), *Századok*, 118/1 (1984), 92-113 p.
- Tóth, Sándor László, Kabarok és fekete magyarok (Les Kabares et les Hongrois noirs), *Acta Universitatis Szegediensis. Acta Historica* 84 (1987), 23-29 p.
- Tóth, Sándor László, A konstantinosi „Turkia” értelmezéséhez (L'explication de « Turkia » chez Constantin Phorphrogenète), *Magyar Nyelv* 93/1 (1996), 54-63 p.
- Tóth, Sándor László, A Liuntika-rejtély (Le mystère de Liuntika), *Magyar Nyelv* 90/2 (1994), 168-176 p.
- Tóth, Sándor, A magyar fejedelmi méltóság öröklődése (L'hérédité de la dignité du prince hongrois), *Acta Universitatis Szegediensis, Acta Historica* 83 (1986), 3-9 p.
- Tóth, Sándor László, A magyarok etelközi honfoglalása (La conquête des Hongrois dans Etelköz), *Acta Universitatis Szegediensis. Acta Historica* 98 (1993), 3-14 p.
- Tóth, Sándor László, Megjegyzések a honfoglalás szakaszaihoz (Remarques sur les étapes de la conquête), *Századok* 130/4 (1996), 877-906 p.

- Tóth, Sándor László, Megjegyzések a konstantinosi Tas személynévhez (Remarques sur le nom propre Tas chez Constantin), *Magyar Nyelv* 88/4 (1992), 469-474 p.
- Tóth, Sándor László, Megjegyzések Toynbee magyar őstörténeti koncepciójához (Remarques sur la conception de préhistoire hongroise de Toynbee), *Acta Universitatis Szegediensis. Acta Historica*. 69 (1981) 15-41 p.
- Tóth, Zoltán, A Botond-monda eredete s az anonymusi Botond-hagyomány (Les origines de la légende de Botond et Anonymus), *Hadtörténeti Közlemények* 35/3 (1988), 466-483 p.
- Török, Sándor Mi volt a neve a három kabar törzsnek? (Comment appelait-on les trois tribus kabares?), *Századok* 115/5 (1982), 986-1059 p.
- Tungli, István, „Bécs és a magyarok együtt léptek be a történelembe”. A magyar honfoglalás az osztrák történetírásban (La conquête hongroise dans l’historiographie autrichienne), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1433-1448 p.
- Uhrmann, Iván, Az ősmagyar kettős fejedelemség kérdéséhez (Le problème de la double principauté dans la préhistoire hongroise), *Történelmi szemle* 30 (1987-1988), 206-226 p.
- Váczy, Péter, Etelköz, *História*, 1985/4, 24-25 p.
- Váczy, Péter, Etnikum, felekezet, hadszervezet (Ethnie, religion, armée), *História*, 1984/5-6, 8-10 p.
- Váczy, Péter, Hol laktak a honfoglalók? (Où habitaient les conquérants?), *História*, 1993/4, 3-4 p.
- Váczy, Péter, A honfoglaló magyarok életmódjáról (Sur le mode de vie des Hongrois conquérants), *História*, 1994/3, 3-5 p.
- Váczy, Péter, A honfoglalók eszközei (Les outils des conquérants), *História*, 1992/9.
- Váczy, Péter, A honfoglalók öltözéke (Les vêtements des conquérants), *História*, 1993/1, 3-4 p.
- Váczy, Péter, Kemence a honfoglalóknál (Les fours des conquérants), *História*, 1993/5-6, 11 p.
- Váczy, Péter, Some questions of early Hungarian history and material culture, *Antaeus*, 19-20 (1990-1991), 257-329 p.
- Vajay, Szabolcs, Honfoglalók, kalandozók, vasverők. Beilleszkedés Európába (L’intégration dans l’Europe), *História*, 1996/2, 13-16 p.
- Vajda, László, A népvándorlások kérdéséhez (Sur les migrations), *Századok* 129/1 (1995), 107-143 p.
- Varga, Géza, Jelképek, rítusok és az őstörténetünk (Symboles, rites et notre pré-histoire), *Ómagyar Kultúra* 4/1 (1991), 29-68 p.

- Vargyas, Lajos, A magyar népköltészet és népzene honfoglalás előtti rétegei (Les strates préhistoriques de la poésie et de la musique folkloriques hongroises), *Magyar Tudomány* 25 (1980), 272-276 p.
- Vásáry, István, A honfoglalás keleti háttere (L'arrière-fond oriental de la conquête), *Rubicon*, 1996/7, 9-10 p.
- Vásáry, István, A magyar őstörténet kutatásának hagyományai (Les traditions de la recherche sur la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 367-371 p.
- Vékony, Gábor, „...alapított most Swatopluk oly birodalmat”. Viták a morva fejedelemség történetéről (Débats sur l'histoire de la principauté de Moravie), *Magyar Tudomány*, 1995/12, 1454-1461 p.
- Vékony, Gábor, A kazár kérdés 1. (Le problème khazar), *Életünk*, 30/8-9 (1992), 919-938 p.
- Vékony, Gábor, Egy kazár felirat a Kárpát-medencében (Une inscription khazare dans le bassin des Carpates), *Életünk*, 24/4 (1987), 378-384 p.
- Vékony, Gábor, Levedia meg Atel és Kuzu (Levedia, Atel et Kuzu), *Magyar Nyelv*, 82/1 (1986), 41-53 p.
- Vékony, Gábor Das nordwestliche Transdanubia im 9. Jahrhundert und die « Hungariorum marcha », *Savaria* 15 (1981), 215-229 p.
- Veres, Péter, A magyar nép ethnogenezise (L'ethnogenèse du peuple hongrois), *História*, 1990/2, 3-5 p.
- Veres, Péter, A magyar nép kialakulása és korai etnikus története (La formation du peuple hongrois et son ethnogenèse), *Népi kultúra, népi társadalom* 14 (1987), 49-101 p.
- Veres, Péter, Magyarok a Kaukázus előterében. Újabb régészeti, nyelvészeti és növényföldrajzi eredmények az előmagyarok vándorlásának rekonstruálásához (Les Hongrois dans le Caucase), *Ethographia* 96/1 (1985), 114-126 p.
- Veres, Péter, Újabb adatok a „kaukázusi őshaza” kérdéséhez. 1-2 (Nouvelles données sur le pays d'origine caucasien), *Magyar Nyelv* 81/1 (1985), 93-96 p., 81/2 (1985), 198-209 p.
- Veszprémy, László, Anonymus gestájának néhány hadtörténeti vonatkozása. Honfoglalás és hódítás Anonymusnál (La conquête chez Anonymus), *Hadtörténeti Közlemények* 106/2 (1993), 3-8 p.
- Veszprémy, László, Az írott források (Les sources écrites), *Magyar Hírlap*, 25 avril 1996, 20-21 p.
- Veszprémy, László, Közös motívumok a 12-13. századi magyarországi és hispaniai historiográfiában (Les motifs communs dans l'historiographie hongroise et espagnole aux 12^e-13^e siècles), *Aetas*, 1994/1, 41-46 p.

- Veszprémy, László, A magyar honfoglalás útirányának hagyománya elbeszélő forrásainkban (La tradition de la direction de la conquête hongroise dans nos sources narratives), *Hadtörténeti Közlemények* 103/1 (1990), 1-21 p.
- Veszprémy, László, Megjegyzések a magyarok taktikájáról a merseburgi csatában (Quelques remarques sur la tactique des Hongrois dans la bataille de Mersebourg), *Hadtörténeti Közlemények*, 34 (1987), 315-317 p.
- Vikár, Béla, A magyarság eredete (Les origines des Hongrois), *Havi Magyar Fórum* 4/3 (1996), 76-77 p.
- Vikár, László, Zenei rokonságunk (Notre parenté musicale), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 982-989 p.
- Zimonyi, István, A kazárok szerepe Kelet-Európában (Le rôle des Khazars en Europe de l'Est), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 952-957 p.
- Zimonyi, István, Török-magyar rokonság és a nyelvcsere lehetősége (La parenté hungaro-turque et la possibilité du changement de langue), *História*, 1990/2, 10-11 p.
- Zimonyi, István, Préhistoire hongroise: méthode de recherche et vue d'ensemble, *Cahiers d'études hongroises* 8/1996 (Paris), 20-33 p.
- Zlinszky, János, A magyar jogrendszer kezdetei (Les débuts du système juridique hongrois), *Magyar Tudomány*, 1996/8, 996-1003 p.
- Zombory, István, Pusztaszer és a magyar történelmi tudat (Pusztaszer et la conscience historique hongroise), *História*, 26-28 p.
- Zsoldos, Attila, A csodaszarvas, a turul meg a fehér ló (Le cerf miraculeux, l'oiseau turul et le cheval blanc), *Magyar Hírlap*, 25 avril 1996, 10-11 p.
- Zsoldos, Attila, A hét vezér (Les sept chefs de tribu), *Magyar Hírlap*, 25 avril 1996, 8-9 p.
- Zsoldos, Attila, Kik vogymuk ? A magyarság változékony állandósága (La continuité variable des Hongrois), *Magyar Hírlap*, le 25 avril 1996, 4-5 p.
- Zsoldos, Attila, Tudományos viták a honfoglalás körül (Débats scientifiques sur la conquête), *Magyar Hírlap*, 25 avril 1996, 12-13 p.

Bibliographie établie par Maria Tandori, assistée par Tamás Kőfalvi ; traduite et corrigée par Katalin Csósz-Jutteau

INDEX

A

Aba, 185, 186
Aba Amadé, 186
Aba Samuel, 24, 303, 315
Abaujvár, 185
Abraham, 167
Adalbert, 182, 254, 298, 299
st. Adalbert, 184, 257
Adelheid, 182, 184, 324
Agilulf, 155, 157
Aignan, 318
st. Aignan, 224
Aio, 164
Aix, 307
Aix-la-Chapelle, 166
Ajtony, 22, 181, 192, 303, 304, 306
Alboin, 151
Aldobrandinus de Cavalcantibus, 407
Alexandre de Hales, 407
Alexandre III, 263
Alexandre le Grand, 377
Al-Masudi, 142
Álmos, 18, 40, 72, 78, 109, 117, 173, 185,
187, 189, 244, 389
Alsace, 205
Anastase, 257
Anastasia, 223
Anastasia, 186, 316
André, 24, 182, 185, 186, 187, 223, 224,
226, 227, 229
André I^{er}, 181, 182, 186, 223, 224, 225,
227, 229, 304, 316, 321, 324, 379, 382
André II, 185, 187, 192, 261, 350, 379
André III, 190
Anjou, 186, 190, 193, 378, 389
Ankhialos, 153

Anna, 183, 188
Anno, 402
Anonymus, 147, 148, 377, 380, 381, 390
Anselme de Besate, 319
Aquilée, 166
Aquitaine, 206
Aragon, 103
Aranyos, 181
Arcadiopolis, 251
Arkadiupolis, 207, 221
Arno, 166
Arnoulf, 205, 211
Arnulf, 138, 140, 141, 147, 249
Árpád, 12, 18, 21, 40, 41, 72, 106, 108,
141, 143, 183, 186, 191, 212, 244, 295,
301, 307, 377, 387, 391
Asekretis, 225
Asparuk, 162, 163
Asparukh, 40
Astriik, 298, 300, 303
Astriik-Anastase, 298, 300
Attila, 233, 238, 245
Augsbourg, 182, 205, 208, 295, 296, 314,
401
Augsburg, 251, 252
st. Augustin, 398
Austrasie, 158
Autriche, 203, 204, 212
Auvergne, 249
Avaria, 163, 167
Avray, 401, 402, 403, 406, 408

B

Babenberg, 183, 188
Babonič, 190
Bachkirie, 39

- Baian, 150, 151, 152, 153, 158
 Bakony, 308
 Bakonybél, 308
 Balaton, 21, 296
 Bâle, 398
 Bálint Csanád, 64
 Baranya, 178
 Barré, 397
 Bártfa, 352
 Basahalom, 107
 Basile II, 192, 227, 229, 262, 315
 Basse-Autriche, 167
 Baudouin, 322
 Baudouin de Flandre, 319
 Bavière, 158, 164, 165, 207, 402
 Beatrice d'Este, 261
 Békésszentandrás, 108
 Béla, 24, 183⁴, 185, 186, 193, 223, 261, 324
 Béla I^{er}, 119, 185, 379
 Béla II, 183, 185, 187, 189, 190, 191
 Béla III, 181, 183, 185, 190, 191, 192, 262,
 377, 379, 389
 Béla IV, 180, 183, 185, 186, 188, 376, 377,
 380
 Belgique, 207
 Belgrád, 175
 Belos, 189, 191
 Benedek, 380, 391
 Benepuszta, 61
 Benoît VI, 254
 Benoit X, 260
 Beregszász, 68
 Berengar, 249
 Bérenger, 205, 210, 213, 217
 Bérenger I^{er}, 61
 Bérenger II, 207, 217
 st. Bernard, 398
 Bernon, 258
 Bertholdus de Ratisbona, 408
 Bezdéd, 65, 70
 Bihar, 303, 304, 309, 318
 Bijelo Brdo, 62, 79
 Bogát, 206
 Boleslas I^{er}, 184
 Boleslas II le Hardi, 185
 Boleslas III, 185
 Boleslas le Preux, 305
 Boleslas le Prude, 186
 Boleslav I^{er}, 182
 Boleslaw II, 325
 Bologne, 393
 st. Bonaventure, 407, 408
 st. Boniface, 388
 Bonfini, 388
 Boniface IX, 350
 Bónis György, 394
 Bonos, 161
 Boril II, 192
 Boris, 183, 185
 Boruth, 164
 Bosnie, 190, 192
 Botond, 108, 118
 Bourgogne, 205, 249
 Braslav, 140, 147
 Brezalauspurch, 205
 Brunhilde, 155, 158
 Bruno, 253, 293
 Buda, 345, 348, 356, 378, 380, 393, 395,
 396, 397, 399, 403, 404, 406, 407
 Bulcsu, 106, 252
 Bulcsú, 18, 207, 220
 Bunke, Joachim, 387
 Burgenland, 176
- C**
- Calabre, 225, 226, 227, 228
 Cambrai, 106, 209
 Capo d'Argine, 209
 Capoue, 253
 Carinthie, 176, 205
 Carpates, 15, 17, 18, 19, 20, 22, 29, 40, 42,
 107, 119, 137, 138, 139, 141, 144, 145,
 146, 147, 171, 172, 173, 174, 175, 176,
 177, 178, 179, 181, 193, 201, 202, 214,
 216, 221, 293, 295, 296, 303, 305, 311,
 313, 346, 381, 385

Casimir le Juste, 185
 Catherine, 191
 Cerbanus, 391
 Charlemagne, 163, 164, 165, 166, 167,
 259, 307, 387
 Charles III, 249
 Charles Robert, 186
 Chartres, 376
 Cherson, 246
 Chioggia, 209
 Cigman Gloria, 395
 Cittanuova, 209
 Clément II, 251
 Cluny, 258
 Cologne, 402
 Coloman, 185, 187, 189, 379, 382, 383,
 384, 389, 390
 Conrad, 205, 215
 Constance, 188
 Constantin, 140, 143, 144, 146, 204, 211,
 219
 Constantin Cyrille, 119
 Constantin IV, 162
 Constantin Monomaque, 223, 225, 226,
 229, 317
 Constantin Porphyrogénète, 16, 39, 46,
 175
 Constantin Tibère, 151
 Constantin VII, 244
 Constantin VII (Porphyrogénète), 143
 Constantin-Cyrille, 41, 176
 Constantinople, 15, 19, 150, 151, 156, 157,
 158, 160, 161, 167, 207, 225, 259, 262,
 293, 310, 317
 Corinthe, 153
 Cracovie, 182, 185, 186, 188
 Crémone, 106
 Crimée, 41, 119, 246
 Croatie, 189, 191, 194
 Croatie-Dalmatie, 190
 Cruel, 401
 Csanád, 261, 303, 304, 306, 310
 Csík, 71

Csóka Lajos, 397
 Csongrád, 172, 175, 178
 Cunégonde, 183, 186
 Cyrille, 225, 226, 227
 st. Cyrille, 247

D

d'Avray, 401, 402, 403, 406, 408
 Daim Falko, 45
 Dalmatie, 155, 157, 168, 324
 Daniel, 188
 Dares Phrygius, 377
 David, 186
 David d'Avray, 401
 st. Démétrius, 156, 158
 Dienes István, 63, 70, 81
 Djajhani, 41
 Djakovár, 191
 Dlugos, 262
 Doboka, 301
 Dobokavár, 301
 st. Dominique, 406
 Dózsa, 355
 Drzipera, 156
 Dromling, 206
 Drotculf, 153
 Dursac, 206
 Düsseldorf, 53

E

Eger, 22, 107, 303, 304
 Einsiedeln, 254
 Eiréné, 262
 Ekkehard, 214
 Élisabeth, 186
 Emeric, 262
 Emese, 72
 Emmeram, 164
 Equilio, 209
 Erich, 166

Esztergom, 21, 184, 260, 263, 294, 296,
 297, 300, 301, 302, 348, 350, 354, 356,
 387, 393, 399, 404
 Etelköz, 13, 17, 39, 40, 42, 69, 145, 171,
 172, 179, 203, 244, 247, 313
 Etienne, 345, 346, 350
 Étienne, 15, 19, 20, 21, 22, 23, 248, 255,
 257, 258, 314, 315, 319, 396, 406
 st. Étienne, 30, 223, 224, 229, 248, 259,
 261, 262, 263, 293, 297, 298, 299, 300,
 301, 302, 303, 304, 305, 307, 308, 309,
 311, 376, 381, 382
 Étienne de Rila, 192
 Étienne Dragutin, 191
 Étienne I^{er}, 184, 191, 221, 387
 Étienne II, 182, 187, 379
 Étienne III, 183, 259, 379
 Étienne Nemanja, 191
 Étienne V, 191, 193, 379
 Eugene IV, 260
 Euphrosine, 187
 Ézéchiél, 404

F

Fais, 252
 Fehér, 192, 250
 Fehérvár, 380
 Fejér, 298
 Fettich Nándor, 63, 70
 Fine, 209
 Florence, 408
 Fraknoi Vilmos, 259
 Francfort, 167
 Frangepan, 190
 Frédéric, 183
 Frédéric Barberousse, 381
 Frère Georges, 103
 Frioul, 157, 158, 162, 164, 165, 166
 Fulbert de Chartres, 376
 Fulda, 400, 401
 Fügedi Erik, 388
 Fünfkirchen, 393

G

Gabriel-Radomir, 191
 Galicie, 185, 186, 187, 188, 194, 262
 Garamszentbenedek, 304
 Garibald, 158
 Gebhard, 321
 Gembloux, 251
 Gentil, 191
 Georgios, 142
 Gépédie, 151
 Gérard, 259, 261, 273
 st. Gérard, 300, 304, 308, 310, 376, 391,
 396, 397, 398, 399
 Gérard le Grand, 154
 Gerhard, 322
 Gerhardus, 401
 Gertrude, 188
 Geszteréd, 65
 Geyza, 253, 254, 255
 Géza, 18, 20, 21, 63, 75, 182, 184, 191, 221,
 293, 294, 295, 296, 297, 304, 309, 314
 Géza I^{er}, 382, 383
 Géza II, 187, 191, 262, 263, 379
 Géza III, 187
 Gisèle, 255, 258
 Gisulf, 157, 158
 Gizella, 20, 21, 191, 297
 Gniezno, 184, 186, 299, 353, 408
 Gordas, 246
 Gottfried, 322
 Gottfried de Lorraine, 319
 Grande Bulgarie, 159, 162
 Grande Moravie, 62, 143
 Grande Plaine Hongroise, 64
 Grande Pologne, 184
 Grégoire, 381
 Grégoire VII, 382
 Grimuald, 162
 Guduis, 155
 Guibertus de Tornaco, 407, 408
 st. Guilbert, 251
 Guillaum, 249
 Guillou, André, 225, 227

Gulya János, 54
 Győr, 21, 296, 301, 302, 308
 György, 320
 György Györffy, 177, 229, 344, 346
 Gyula, 22, 192, 252, 253, 293, 295, 301,
 306
 Gyulafehérvár, 301, 350, 407, 408

H

Hadrianopolis, 153
 Hajdúböszörmény, 108
 Hajdúdorog, 66, 72
 Hajdúdorog-Gyúlás, 66
 Hampel, 62, 78
 Hampel József, 62
 Hartvik, 184, 259, 300, 381
 Haute-Hongrie, 17, 174, 177, 178, 194,
 302, 308
 Haute-Tisza, 64
 Heiligenkreuz, 406
 Heinzer Felix, 398
 Hélène, 191
 Hélène de Veszprém, 376
 Heltai, 388
 Hencida, 107
 Henri, 259
 Henri de Bavière, 299
 Henri I^{er}, 205, 220, 319
 Henri II, 261
 Henri III, 316, 319, 322
 Henri IV, 182, 323
 Henri Jasomirgott, 183
 Héracleia, 154
 Heraclius novus Constantinus, 161
 Héraklios, 158, 159, 161
 Heribert de Sankt Gallen, 112
 Herimannus, 402
 Herwig, Friesinger, 45
 Herwig, Wolfram, 45
 Hieronimus Rubens, 261
 Hierotheos, 252
 Hierothéos, 293, 295
 Honorius Augustodunensis, 402, 403

Honorius III, 262
 Horváth János, 397, 404
 Hugo, 320
 Hugo a Sacto Caro, 407
 Hugue, 206, 217
 Hugues de Provence, 249
 Hunyad, 178, 181, 194

I

Iatros, 156
 Ibn Hajjan, 103
 Ibn Hayyan, 219
 Ibn Hayyán, 12
 Imre, 179, 191, 192, 315, 389
 st. Imre, 376, 380, 406
 Innocent III, 192
 Isaac Comnène, 324
 Isaac II Ange, 192
 Ismaïl ibn Ahmad, 141, 142, 145
 Istrie, 157, 164
 Ivachin, 193
 Ivan II, 193

J

Jacob Pecorari, 377
 Jacobus de Voragine, 397
 Jánosi, 400
 Jankovich Miklós, 61
 Janus, 112
 Jaroslav le Sage, 186, 223, 225, 227, 316
 Jean Komnenos, 262
 Jean Paul II, 260
 Jean X, 61, 206, 249, 250
 Jean XII, 253
 Jean XIX, 259
 Jérusalem, 258, 259, 262, 263, 323
 Joachim Herrmann, 45
 Johannes de Castello, 408
 Johannes de Rupella, 407
 Jotsaldus, 258
 Juan de Torquemada, 398
 Judith, 182, 323

Julien, 390, 392
 Justinien, 150, 151
 Justinien II, 151, 152

K

Kalocsa, 22, 73, 80, 302, 320, 348
 Karin Schneider, 402
 Karlemann, 248
 Karlsruhe, 398
 Karos, 64, 72, 78
 Kassa, 408
 Keán, 175, 192
 Kecskemét, 61
 Kelénpatak, 355
 Kétpó, 82
 Kézai Simon, 37, 380, 390
 Khosroés, 154
 Kiev, 70, 173, 186, 187, 223, 225, 227, 295,
 316, 319, 324
 Kisbalaton, 308
 Kiskunfélegyháza, 249
 Kiss Attila, 64
 Kniezsa István, 172, 177
 Kocel, 175
 Kodály Zoltán, 71
 Kolon, 298
 Komentiolos, 153, 156
 Konrad, 321, 322
 Koppány, 21, 260, 296, 298, 301, 379
 Kotromanič, 191
 Kristó Gyula, 177
 Krum, 165, 167
 Kuban, 38, 159, 160, 162
 Kuber, 163
 Kühn, Hans-Joachim, 226
 Küküllök, 180
 Kulin, 190
 Kunimund, 151
 Kurszán, 205
 Kuvrat, 40, 162, 163, 246

L

Ladislav, 23, 182, 185, 187, 190, 389
 st. Ladislav, 114, 262, 301, 304, 305, 376,
 381, 396, 406
 Ladislav I^{er}, 108, 186, 189, 325, 376, 382
 Ladislav I^{er} Lokietek, 186
 Ladislav IV, 297, 380
 Ladislav le Couman, 183
 Ladislav Szár, 187
 Landobert, 164
 László Gyula, 40, 63, 70, 71
 Lazare, 140
 Lechfeld, 201, 212, 220
 Lehel, 110, 118
 Lél, 220
 Léodvin, 304
 Léon, 188
 Léon I^{er}, 384
 Léon IX, 259, 320, 322
 Léon le Sage, 12, 13, 15, 16, 142, 144, 145,
 147
 Léon Tornukios, 225, 226, 316
 Léon VI, 141, 205, 207, 210, 215
 Lérinde, 209
 Leszek le Blanc, 185
 Letkés, 108
 Levedi, 15
 Levédia, 39, 244
 Levédie, 39, 70
 Lévédie, 40, 172
 Levente, 23, 24, 108, 185, 186, 223
 Liedvin, 318
 Liège, 323
 Linsenmayer, 401
 Lippe, 164
 Liudprand, 106, 108, 208, 211
 Liutprand, 164, 228
 Lodomérie, 187, 188
 Lombardie, 151, 162, 164, 166, 249
 Lorraine, 205, 224
 Louis, 208
 Louis I^{er}, 356, 393
 Louis le Débonnaire, 167

Louis le Germanique, 175, 204
 Louvain, 393
 Lucas de Bitonto, 408
 Lucius III, 261
 Luis le Germanique, 248
 Lupus, 162
 Lysa Gora, 262

M

Macédoine, 228
 Macsó, 188, 190, 191, 193
 Magdebourg, 295
 magister Ákos, 379
 Maladik Ruthenus, 180
 Mályusz Elemér, 390
 Manfred., 263
 Manuel, 191, 192
 Marguerite, 192, 392
 st. Marguerite, 376
 st. Martin, 297
 Marino Sanudo, 110
 Markus Kálti, 390
 Maros, 22
 Marosvár, 304, 310
 Martin de Leibitz, 392
 Martin V, 260
 Martinus de Troppau, 408
 Masudi, 208, 219
 Mathias Corvin, 386, 388
 Maurice, 152, 153, 154, 159, 308, 376
 Maurus, 391
 Mayence, 182, 314
 Mazovie, 184
 Medgyesegyháza, 107
 Melanchthon, 258
 Ménandre, 152
 Ménandre Protector, 152
 Menges, 46
 Méotis, 246
 Mérovingiens, 297
 Mersebourg, 214
 Merseburg, 321
 Mésie, 153

Méthode, 139, 176
 st. Méthode, 247
 Metz, 260
 Mgr. Wiching, 248
 Michel I^{er}, 193
 Mieszko I^{er}, 184
 Milan, 155
 Mocsárvár, 140
 Mogyoród, 114, 182
 Molnár Miklós, 137
 Mont-Cassin, 257
 Monte Cassino, 216, 251
 Morava, 175, 183, 190
 Moravcsik Gyula, 229
 Moravie, 175, 176, 190, 204, 205
 Mosabourg, 175
 Muagueris, 246
 Musset, Lucien, 137
 Muhi, 185
 Munich, 406

N

Nagy Géza, 46, 63
 Nagy Várad, 304
 Naissus, 158
 Namur, 251
 Naples, 206
 Naum, 139, 143, 144
 Németh Gyula, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 109
 Neuching, 205
 Nicéphore, 157, 167
 Nicolas, 111, 379
 Nicolas IV, 260
 Nicolaus de Biard, 408
 Niderle, 62
 Nis, 192
 Nógrád, 178
 Nuremberg, 320
 Nyitra, 71, 174, 175, 248, 308, 356

O

Odilon, 258
 Odo Rigaldus, 407
 Omodei, 186
 Orléans, 318
 Oroszlámos, 181, 310
 Orseolo Otto, 261
 Orti, 249
 Oslo, 48
 Otakar II, 183
 Otfried von Weißenburg, 388
 Othon I^{er}, 207, 219, 220
 Otto, 253
 Otto I^{er}, 253
 Otton I^{er}, 206, 314
 Otton II, 294, 299
 Otton III, 21, 182, 299, 315
 Otton le Grand, 293, 294, 299
 Ottoniens, 294

P

Pais Dezső, 49, 109
 Pannonhalma, 257, 297, 308, 376, 378, 389, 391
 Pannonie, 42, 46, 139, 140, 141, 151, 161, 169, 172, 175, 176, 204, 205, 211, 216, 261, 398
 Pantoka, 303
 Paris, 377, 405, 406, 407, 408
 Passau, 107, 217, 254, 293, 294
 Pásztó, 391
 patriarche Nicéphore, 157
 Paulinus, 166
 Paulus Diaconus, 139
 Paulus Hungarus, 392
 Pécs, 22, 302, 308, 376
 Pécsvárad, 308, 391
 Pépin, 164, 165, 166
 Perctarit, 162
 Père Georges, 260
 Père Heriger, 104
 Peremisl, 187

Petar Deljan, 317
 Petite Pologne, 184, 185
 Petronilla, 263
 Petros, 155, 156
 Petrus de Sancto Benedicto, 408
 Philipp Strauch, 403
 Phokas, 157
 Piast, 184
 Pierre, 223, 224, 315, 316, 318, 319, 320, 321
 Pierre de Venise, 23
 Pierre Orseolo, 382
 Pietro, 249
 Pilgrim, 107, 217, 293, 294
 Piligrim, 254
 Piroška, 262
 Pohl, Walter, 45
 Pontigny, 392
 Pozsony, 175, 348
 Prague, 254, 255, 295, 298
 Premysl, 182
 Pribina, 175, 176
 Priskos, 154, 155, 156
 Prüm, 138, 208, 377
 Pseudo Dionysius Areopagita, 397
 Pseudo-Isidore, 300, 302
 Pseudo-Thomas Aquinatus, 407
 Pulszky, 62
 Pulszky Ferenc, 62

Q

Quedlimburg, 253

R

Rád, 379
 Radla-Sebestyen, 298
 Raoul, 249
 Raoul Glaber, 259
 Ratchis, 164
 Ratisbonne, 22, 140, 164, 167, 297, 298, 299, 301, 321, 322
 Ravenne, 157, 258, 259, 260, 261, 300

Razina, 397
 Regensburg, 254
 Regino, 138, 139, 143, 147, 168, 208, 217
 Reguly Antal, 47
 Reichenau, 258
 Reinhard Wenskus, 45
 Róbert Károly, 404
 Rodolphe de Habsbourg, 183
 Rogerius, 377
 Roman, 188
 Romanus, 261
 Rome, 30, 249, 252, 253, 258, 259, 260,
 261, 262, 299, 315, 319
 Róna-Tas András, 52, 53, 54, 55
 Rostislav, 188, 193
 Rudolph, 206

S

Sabaria, 165
 Saint-Gall, 253
 Saint-Pierre-aux-liens, 261
 Sajo, 183, 185
 Salamon, 182, 186, 379, 382, 383
 Salardus, 206
 Saleccus, 253
 Salina, 225
 Salomé, 185
 Salomon, 323, 389
 Salona, 158
 Salz, 210, 211
 Salzbouurg, 164, 166, 168, 175, 254, 294,
 298
 Samo, 160, 162
 San Georgio, 261
 San Pietro in Viculi, 261
 Sankt Gallen, 110, 112, 113, 250, 293
 Sarasios, 150
 Sarkel, 41
 Sarolt, 296, 298, 301
 Sarolte, 253, 254
 Sárospatak, 82
 Saxe, 205, 216, 220
 Schneyer, J. B. , 395, 408

Scythia Minor, 150
 Scythie, 138, 147, 153
 Sépusie, 350
 Serbie, 189, 191, 192
 Serdica, 158
 Sergios, 161
 Servasanctus de Faenza, 408
 Severjanas, 173
 Sibérie, 36, 37
 Sigisbert, 150
 Sigismond, 260
 Silésie, 184
 Siméon, 142, 144, 145, 147, 205
 Siméon I^{er}, 176
 Singidunum, 155
 Sirmie, 229, 302
 Sirmium, 151, 152, 248
 Slavnik, 182
 Slavonie, 178, 185, 189, 190, 194
 Slovaquie, 64, 78
 Sobeslav I^{er}, 183
 Somlyóvásárhely, 308
 Somogy, 71
 Somogyvár, 260
 Soós István, 137
 Sorbon, Robert de, 408
 Souabe, 205, 402
 Stanislas, 185
 Steterburg, 206
 Strasbourg, 398
 Styrie, 176, 183
 Šubič, 190, 191
 Szűcs Jenő, 45
 Suisse, 209
 Sur, 211, 219, 220
 Svatopluk, 42, 144, 147, 174, 205, 210
 Sviatoslav, 207
 Sylvestre II, 22, 184, 255, 259, 260, 299,
 315
 Szabolcs, 345, 350, 351
 Szarvas, 163
 Szatmár, 71
 Szávasszentdemeter, 181

Százava, 177
 Szeben, 193
 Szeged, 351
 Szeghalom, 72
 Székesfehérvár, 21, 307, 318, 325, 404
 Szentkirály, 263
 Szepesség, 350, 351
 Szolyva, 73
 Szörény, 190, 193
 Szőke Béla, 63
 Sztreza, 355

T

Tabari, 141, 142
 Taksony, 18, 108, 207, 252, 253
 Tarnai Andor, 395, 403, 404
 Tarnóc, 180
 Tassilon, 165
 Telegdi Csanád, 404
 Temes, 172, 178
 Tengerfehérvár, 189
 Theoderic, 158, 323
 Theodo, 164
 Théomar, 210, 211
 Théophanes le Confesseur, 157
 Théophanu, 299
 Théophylacte Simocatta, 152, 157
 Thessalonique, 154, 156, 157, 158, 163
 Theudibert, 158
 Thuringe, 155
 Thuringie, 205
 Thuróczy, 404
 Tiberio Alfarano, 260
 Tihany, 224, 318
 Tiszabездéd, 69
 Tiszafüred, 66
 Tiszasüly, 68
 Tiszavasvár, 68, 81
 Točik, Anton, 64
 Tomi, 155
 Tonuzoba, 108
 Tormás, 252
 Törtel, 72

Transdanubie, 17, 19, 21, 64, 167, 168,
 174, 175, 176, 178, 181, 193, 298, 302,
 308, 309, 347
 Transylvanie, 17, 18, 22, 64, 73, 78, 151,
 174, 175, 176, 180, 181, 192, 193, 195,
 231, 293, 301, 309, 310, 350, 351
 Trèves, 138
 Tribur, 321
 Trieste, 164
 Trpimirovitch, 189
 Túrkeve, 73
 Túróc, 180
 Tzurullon, 154

U

Ugrin Csák, 191
 Uldaricus, 401
 Uros, 191

V

Vác, 304, 400
 Vajk, 19, 294
 Vata, 24, 112, 115, 224
 Vazul, 185, 186, 223, 389
 Veliko, 193
 Venceslas II, 183
 Venceslas III, 183
 Venise, 209, 261, 324, 396
 Verden, 253
 Vereb, 250
 Verecke, 187
 Vernadsky, 173
 Veszprém, 21, 254, 262, 296, 297, 301,
 308, 347, 356, 376, 379
 Veszprémvölgy, 309
 Viatitches, 173
 Vidin, 193
 Vienne, 40, 42, 205, 378, 383, 407
 Viminacium, 156
 Visegrád, 178, 181, 224, 298, 319
 Vizelely András, 396, 406, 407
 Vladimir, 186, 187

Vladislav III, 183
Voinimir, 166
Volhynie, 188, 194
Vogelweide, Walther von der, 387
Vratislav, 324
Vratislav II, 182
Vsevolod, 316
Vsevolod IX, 225

W

Welf, 322
st. Wiburada, 250
Wolfgang, 254, 293

Y

Yolande, 186

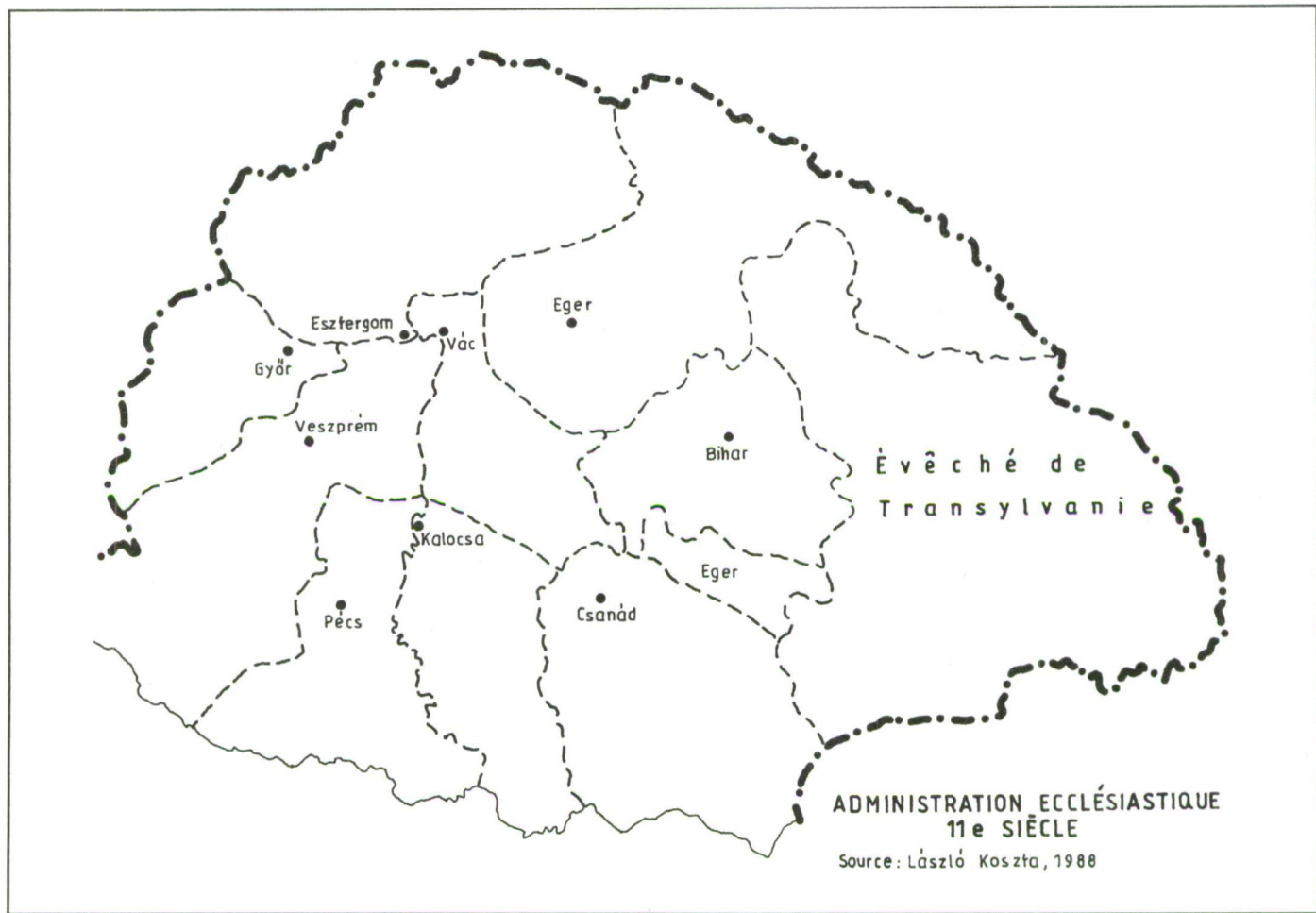
Z

Zacché, 253
Zagreb, 189
Zalavár, 308
Zbigniew, 185
Zebegény, 224, 318
Zelemér, 189
Zemplén, 64, 65, 70, 72, 78, 107
Zips, 180, 185, 194, 394
Zobor, 308
Zoborhegy, 376
Zoé, 225
Zoerard, 184, 391
Zoerard/André, 380

CARTES

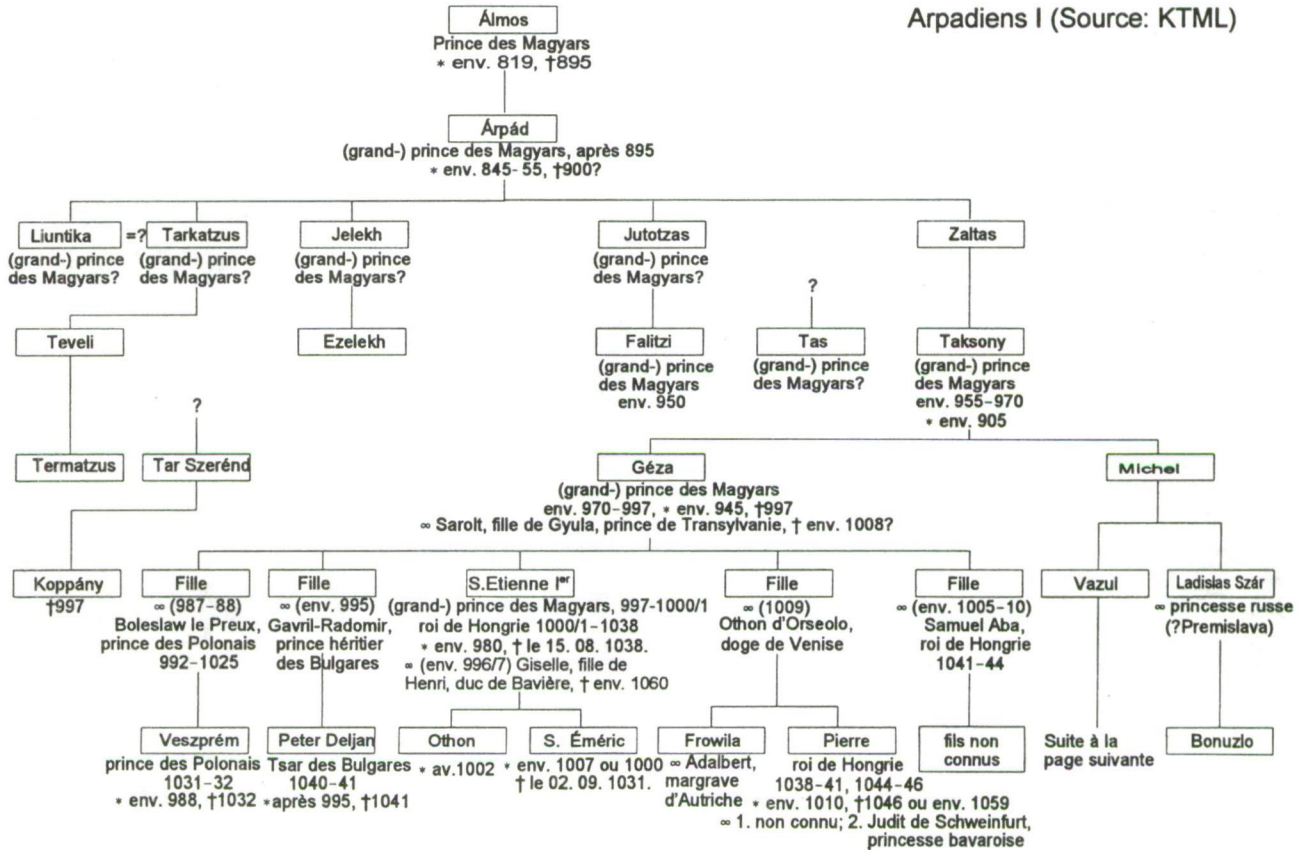


LES INCURSIONS HONGROISES
 Source: Gyula Kristó, 1998

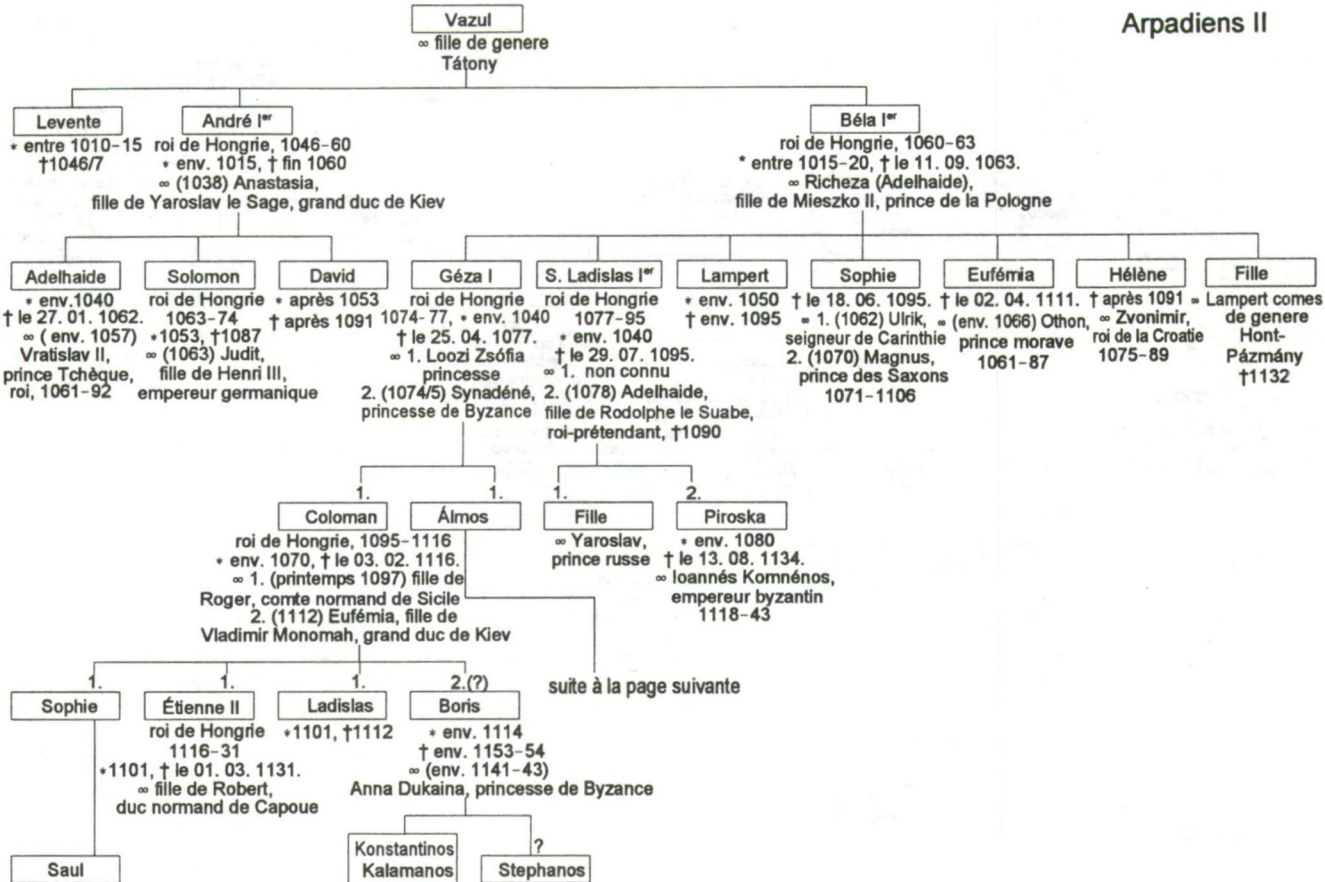


**ARBRE GÉNÉALOGIQUE
DES ARPADIENS**

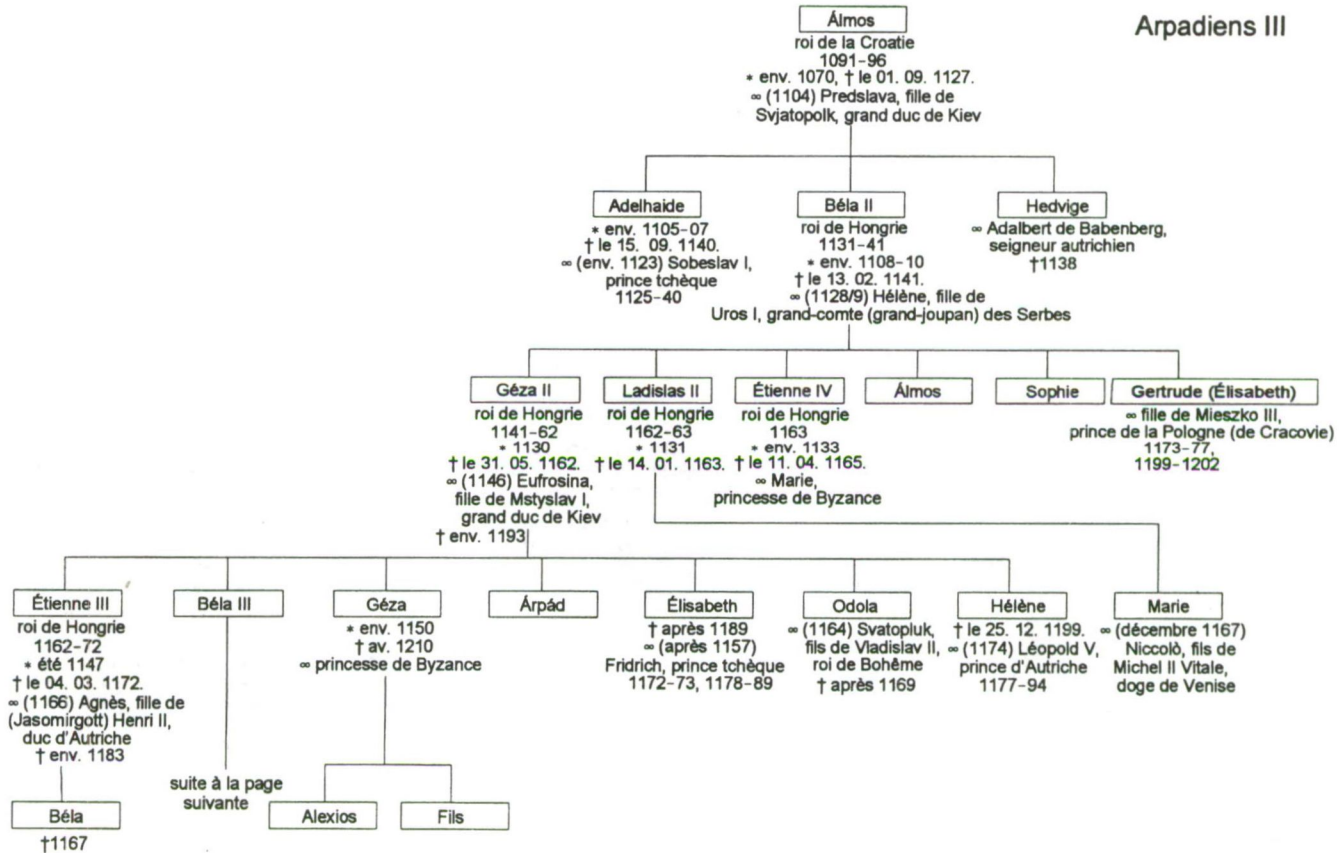
Arpadiens I (Source: KTML)



Arpadiens II



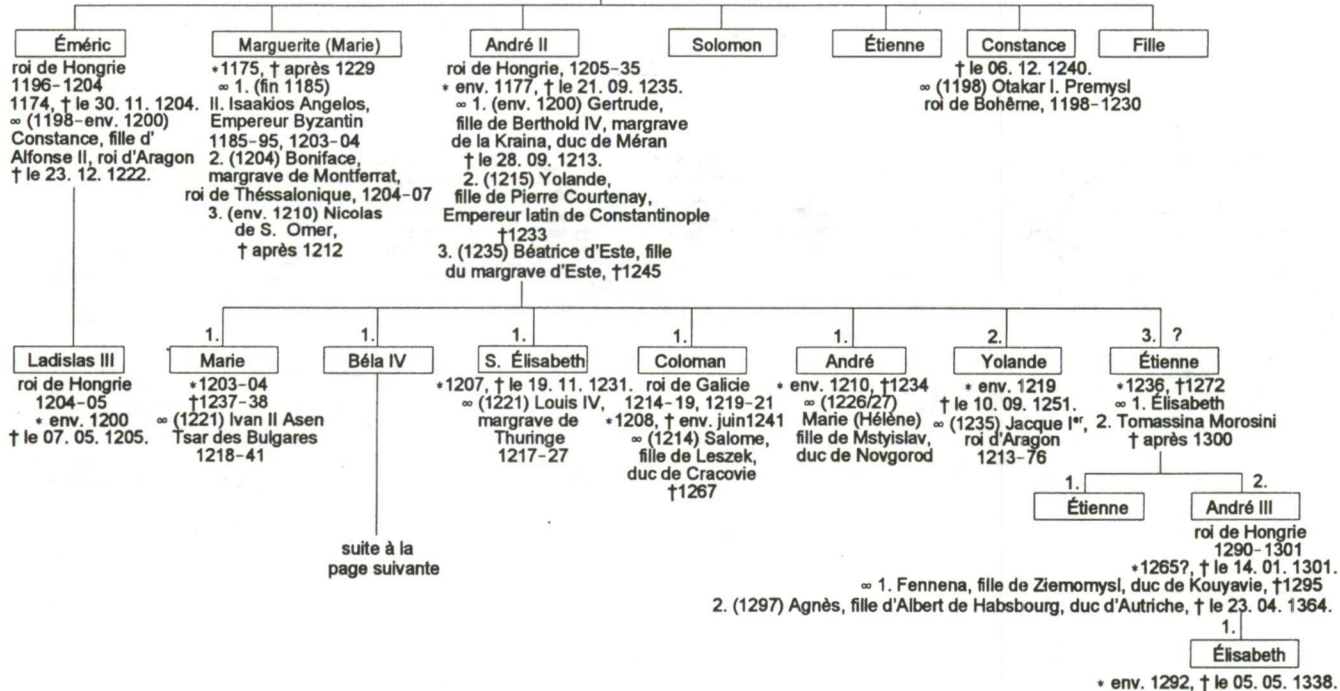
Árpadiens III



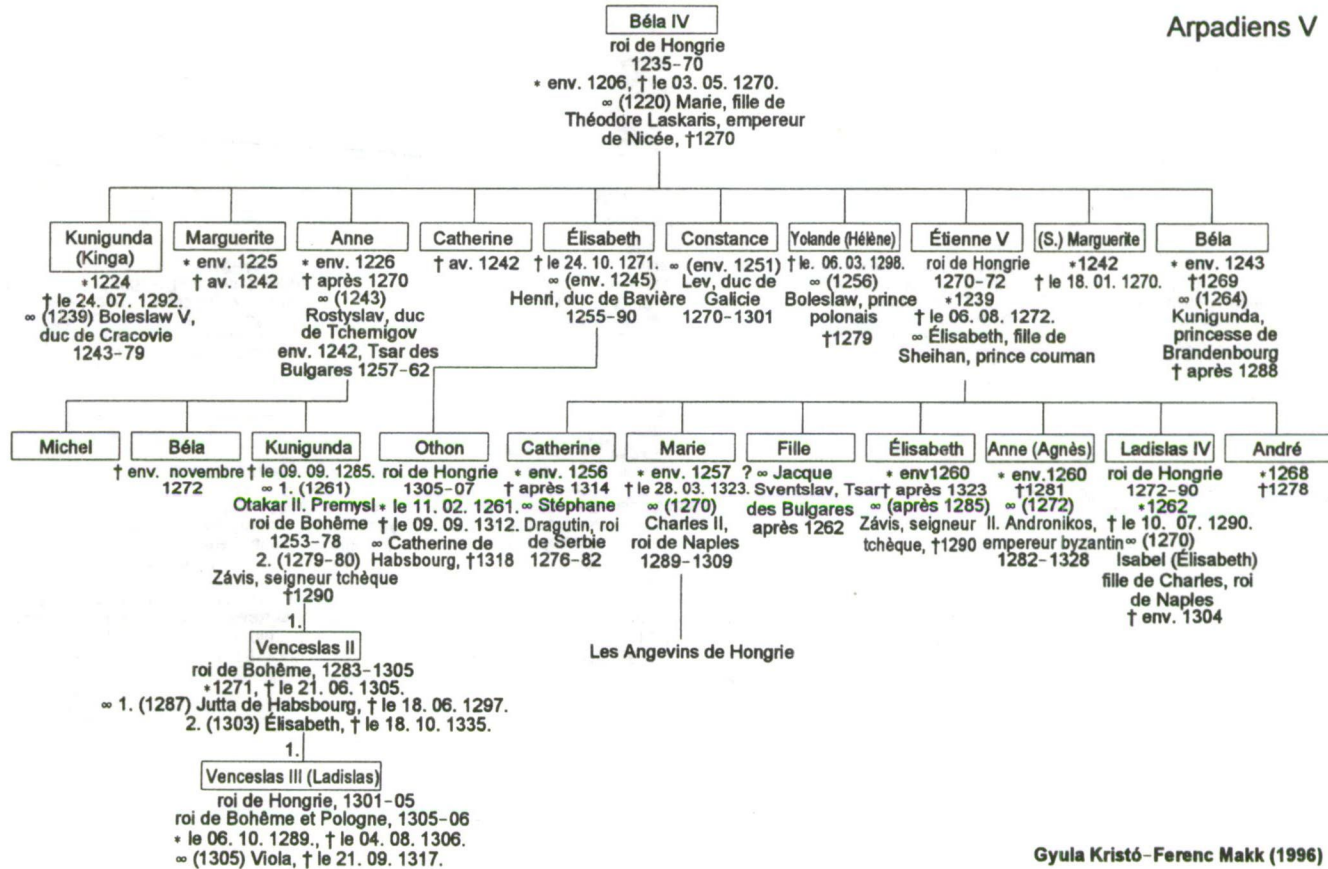
Arpadiens IV

Béla III

roi de Hongrie, 1172-96
 *1148, † le 23. 04. 1196.
 ∞ 1. (1170) Anne (Agnès) de Châtillon,
 fille de Constance, princesse d' Antioche, † env. 1184
 2. (1186) Marguerite Capet,
 fille de Louis VII, roi de France, † septembre 1197



Arpadiens V



(histoire, archéologie, linguistique, littérature), pour aboutir à la production d'un ouvrage qui puisse fournir un instrument de travail utile pour les étudiants et chercheurs du domaine « hungarologique ».

Les différentes contributions de ce volume, qui constitue la première de la nouvelle série scientifique des *Publications de l'Institut Hongrois de Paris*, tentent de faire le point sur les questions les plus importantes touchant l'histoire de la conquête et des premiers siècles qui l'ont suivie : l'image et l'héritage des conquérants, l'installation, l'intégration dans le nouveau cadre européen, la mise en place des structures politiques, l'organisation de la vie religieuse et de l'ordre ecclésiastique et les débuts de la production littéraire.

Jean Perrot

